

ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE

L'Italie Antique

(Origines et Croyances)

PAR

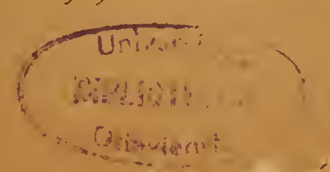
ANDRÉ LEFÈVRE
PROFESSEUR A L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE

Auteur de la *Grèce Antique*



PARIS
F. R. DE RUDEVAL, ÉDITEUR
4, rue Antoine Dubois 4

1905



J. LAMARRE
Éditeur



L'Italie Antique

ŒUVRES D'ANDRÉ LEFÈVRE

Poésie et Art

La Flûte de Pan, in-18. Hetzel (épuisé).
La Vallée du Nil, in-18. Hachette.
Les Merveilles de l'Architecture, in-18. Ibid.
La Lyre intime, in-18. Hetzel.
Les Parcs et Jardins, in-18. Hachette.
L'Epopée terrestre, in-18. Marpon.
Virgile et Kalidasa, in-18. Hetzel.
De la Nature des Choses, traduction complète, en vers, du poème de Lucrèce, in-8. Fischbacher (épuisé).
Nouvelle édition, in-18. Société d'éditions (4, rue Antoine-Dubois).

Editions critiques

Lettres Persanes. — *Contes de Perrault*. — *Dialogues de Voltaire*. — *Chefs-d'œuvre de Diderot* ; avec Introductions, Notes, Variantes, Index, 10 vol., in-16 de la Collection Jannet-Picard.

Histoire

Les Finances de Champagne aux XIIIe et XIVe siècles, in-18. Dumoulin.
Les Finances de Napoléon III, in-18. Rouquette.
Le vrai Napoléon, in-32. Dreyfus.
La Ligue des Droits de Paris, in-18. Charpentier.
L'Homme à travers les Ages, in-18. Reinwald.
L'Histoire (Bib. des Sc. contemporaines) in-18. Schleicher.
La Grèce antique. Ibid., in-18. Schleicher.
Les Gaulois, Ibid.
Germains et Slaves, Ibid.

Science du langage

Etudes de philologie et de linguistique, in-18. E. Leroux.
Les Races et les Langues (Bib. Scient. internationale), in-8. Alcan.

Science des religions

Mythologies et religions comparées, in-18. Leroux.
Dictionnaire des sciences anthropologiques (*Mythologie*). Doin
La Religion (Bib. des Sc. contemporaines), in-18. Reinwald.

Philosophie

Libre Pensée. Pensée nouvelle (Collab). 2. vol. in 4°.
La Renaissance du matérialisme. (Epuisé) Doin.
La Philosophie (Bib. des Sc. contemporaines). Reinwald.
Contre-Poison, in-18, Société d'Éditions, 4, rue Antoine-Dubois.

ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE

L'Italie Antique

(Origines et Croyances)

PAR

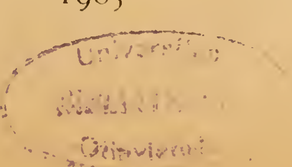
ANDRÉ LEFÈVRE
PROFESSEUR A L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE

Auteur de la *Grèce Antique*



PARIS
F. R. de RUDEVAL, Éditeur
4, rue Antoine Dubois, 4

1905



INTRODUCTION

L'esprit autoritaire et absorbant de Rome achève l'œuvre de l'expansif génie grec. — Les populations primitives de l'Italie. — Les Terramares. — Immigrations nombreuses : 1° occidentales : IBÈRES (Liburnes, Sicanes) ; 2° sud-orientales : PÉLASGES dodonéens, constructeurs d'enceintes dites cyclopéennes (Oïnotres, Messapes, Opiques, Iapyges, Dauniens, Peucètes, etc.) ; 3° nord orientales : LIGURES (Apuans, Sicules) ; Euganéens, Carnes, Venètes ; AUSONES, LATINS (Rutules, Eques, Herniques, Volsques ; SABELLIENS (Sabins, Marses, Samnites) ; OMBRIENS (Isombrie, Vilombrie, Ollombrie) ; 4° centre-orientales : ÉTRUSQUES, TYRRHÈNES ou *Rhasènes* ; 5° Helléniques : colonies Eolo achéennes, Ioniennes et Doriennes de la Grande Grèce et de la Sicile ; 6. Gauloises : Boïens, Cénomans, Lingons, Senons. — Les noms de la Péninsule : Argessa, Saturnia, Italia : origine sicule (?) du mot *Italus*. — Laborieuse et persévérante annexion de tous ces groupes ethniques par la seule et unique Rome, destinée à être, non pas seulement la capitale de l'Italie et de l'empire romain, mais la maîtresse effective, réelle, de l'univers civilisé.

Nous avons essayé naguère de restituer l'histoire des origines helléniques, d'expliquer la formation, le développement et la décadence de l'intelligent polythéisme grec. L'Italie antique n'a pas moins de droits, sinon à notre amour, tout au moins à notre curiosité. N'est-ce pas Rome qui, héritière — souvent inconsciente, il est vrai, souvent infidèle, — a transmis aux contrées occidentales, les idées, les arts, et les rudiments de science éclos ou cultivés sur les rivages de l'Ionie, de l'Attique, de la Grande-Grèce et de la Sicile ? Est-ce que toute la civilisation moderne, qu'on s'en afflige ou qu'on s'en réjouisse, ne procède pas des Hellènes et des Latins ?

L'antiquité italique est le complément, le pendant de l'antiquité grecque ; mais un pendant très original, très différent, et qui l'est resté, même après la fusion d'où est issu le monde gréco-romain.

Avant de se confondre, les destinées de ces deux institutrices de l'Europe ont présenté de frappants contrastes. Rarement deux régions aussi voisines, baignées des mêmes flots, peuplées de races ou de tribus identiques et de si près apparentées par le langage, par les coutumes et par les croyances, au moins fondamentales, ont débuté plus différemment dans l'histoire, ont fourni l'exemple d'aptitudes, de caractères plus distincts, de mœurs politiques plus opposées.

Ne semblerait-il pas que la contrée appelée à devenir le centre de l'univers a dû posséder au plus haut point l'esprit national, l'idée de la patrie ? Il n'en est rien. L'Hellade, avec son génie dispersif, son morcellement incurable, a manifesté, dès la fabuleuse guerre de Troie, dès les temps achéens, le sentiment national le plus vif. L'Italie antique ne l'a pas connu. Elle n'a dû son unité, géographique bien plus que morale, qu'à la défaite de toutes les populations qui s'y trouvèrent juxtaposées. Sa révolte tardive contre la ville qui l'avait domptée ne lui a valu qu'une sorte de prééminence parmi les sujets de Rome. Le monde n'a point porté son nom ; elle n'a été que la province centrale d'un empire romain, d'une patrie romaine.

Si Athènes, qui faillit obtenir et qui garda, en somme, la véritable hégémonie hellénique, celle de l'art et de la pensée ; si même Sparte, l'égoïste Lacédémone, où l'on croit parfois saisir une ébauche imparfaite de l'égoïste Rome ; si l'une de ces deux cités eût réussi à ranger sous sa domination tout le bassin de la Méditerranée, c'est pour la Grèce, c'est au nom de l'Hellade qu'elle aurait vaincu. Lorsque le Macédonien conquit la Grèce et

l'Asie, il combattit et régna en Hellène, en généralissime des Grecs ; il fit hommage de ses conquêtes à la patrie commune.

Rome n'agit qu'en son propre nom et pour elle-même. Ce n'est pas à l'Italie, c'est à Rome seule qu'elle adjugea l'univers.

Le monde hellénique a été constitué par l'expansion du génie grec. Le monde romain par l'âpre concentration, par l'absorption d'une ville reine. La Grèce, comme une main ouverte, a prodigué ses richesses. Rome, dans ses mains fermées et tenaces, a serré les fils d'un réseau avare. L'une s'est donnée, l'autre a pris.

Ces deux forces, l'une centrifuge, l'autre absorbante, se sont fatalement rencontrées et combinées, mais tard, lorsque chacune était lasse de son excès même. Et, malgré sa grandeur colossale, l'œuvre accomplie par leur accord apparent n'a pas tardé à vaciller, à s'abattre dans le chaos.

Ces forces rivales, cependant, n'ont point péri. Quand la seconde eut triomphé, la première continua de subsister, de s'étendre, principe latent de désorganisation contagieuse.

C'est de l'Orient hellénisé que, sourdement, se propagea le virus dissolvant dont certains chocs extérieurs allaient accélérer les effets redoutables. Mais au milieu même de la Barbarie, Rome garda son instinct dominateur. Identifiée à l'Eglise, qui avait su y établir son siège et son centre, elle essaya d'imposer à l'Europe une sorte d'unité, bientôt convertie en oppression morale et matérielle.

Si bien que, aujourd'hui encore, à travers tant de vicissitudes, le large et libre esprit grec, représenté par la science, et l'ambition insatiable, autoritaire, de Rome orthodoxe continuent à se partager, à se disputer le monde.

Ces perspectives lointaines dépassent sans doute le cadre de notre sujet. Mais, avant de descendre

en un de ces champs que nous limitons pour les mieux explorer, il n'est pas inutile d'embrasser un plus ample horizon. Il est bon de rappeler que chaque étude spéciale occupe dans l'ensemble une place déterminée et concourt, pour sa part, aux conclusions plus générales de la science de l'homme. Ces raccourcis à vol d'oiseau, découvrant les pistes, les fils qui relient le présent même au passé le plus reculé, rétablissent les proportions, diminuent sensiblement l'importance de certains faits dits providentiels, de certaines révolutions qui font illusion aux courtes vues, et dans lesquels il nous faut reconnaître des résultantes, des accidents de rencontres fortuites, ou du moins non raisonnées, entre des peuplades en marche ou stationnaires, entre des tempéraments ethniques et des milieux divers.

De même que l'intelligence humaine s'est lentement, et en partie, dégagée des impulsions animales, de même, et bien plus lentement encore, et bien plus imparfaitement, l'activité, la volonté, la prévoyance ont diminué, dans l'histoire, la part des fatalités brutes et impassibles. Oui, plus nous remontons le cours des siècles, plus nous voyons les choses humaines rentrer dans ce va-et-vient, dans ce mouvement réflexe qui caractérise la nature vivante. Un brouillard confus sur une mer vaguement agitée, d'où se détachent par moments et par endroits des courants plus ou moins durables qui ondulent, s'écartent, se rapprochent et déterminent enfin les lignes principales de l'histoire, tel est le point de départ de tous les peuples en formation, éléments passifs avant d'être les agents d'une évolution sociale ; telle est l'image exacte du passé, qu'on l'applique à l'Egypte, à la Chaldée, à la Chine, à la Grèce ou à l'Italie.

Nul pays, plus que cette dernière contrée, n'a vu se superposer et s'amalgamer des races et des nations diverses, des tribus autochthones et immi-

grées, toutes vivant chacune pour soi, serrées les unes contre les autres, sur les deux versants de l'Apennin, entre les trois mers et le demi-cercle irrégulier des Alpes. Dans quel ordre s'est produit l'établissement de ces peuples ? Quelles différences et quels rapports de race et d'origine ont pu les séparer ou les rapprocher ? Dans quelle mesure, à quelle dose ils se sont mélangés et confondus ? Voilà les questions que nous essaierons d'élucider dans cet ouvrage. En l'absence de monuments datés et de documents écrits, l'archéologie et la linguistique nous fourniront des données moins contestables que des traditions, très postérieures aux événements d'une histoire inconnue.

Rappelons d'abord que l'existence de l'homme, en diverses régions de l'Italie, remonte aux temps géologiques. Le coup de poing chelléen, le plus antique ouvrage de l'industrie quaternaire, et plus encore la hache de Saint-Acheul, se rencontrent soit dans la vallée du Pô, soit sur le versant adriatique de l'Apennin. La période moustérienne, à laquelle on rapporte le fameux crâne de l'Olmo, est surtout largement représentée et semble se prolonger jusqu'à l'âge néolithique. L'outillage magdalénien fait défaut, tout comme la faune qu'on ne saurait en séparer. Le renne n'a guère dépassé le pont du Gard, c'est par exception que l'on en signale dans le Latium ; l'éléphas primigénius est rare ; c'est pourquoi l'Italie n'a pas connu les hommes qui vivaient avec ces animaux. Maintenant, quelles populations, pendant les centaines, les milliers de siècles d'un âge qu'on a appelé mésolithique, ont lentement amélioré les ébauches d'une fruste industrie ? C'est ce que l'archéologie préhistorique découvrira peut-être. Encore ne pourra-t-elle s'avancer qu'avec une prudence extrême, en un passé si lointain, et si obscur. De ces races, il est probable que plus d'un trait s'est perpétué dans les régions où elles végétèrent. Mais tant de cou-

ches les ont recouvertes, qu'on peut négliger, sans l'oublier toutefois, le faible reste de leur sang qui coule en leurs successeurs.

Les grands mouvements d'hommes constatés par l'archéologie ont ouvert la route à ceux qu'enregistre l'histoire. Mais le fil qui les relie nous échappe ; et c'est seulement vers la fin du néolithique, aux approches du bronze, que les chocs de races ont laissé des vestiges moins douteux.

Les habitations lacustres et les *terramares* ou palafittes artificielles, dont les débris abondent en tant de lacs ou marais de Suisse, de Savoie, d'Italie, paraissent avoir été, aux temps de la pierre polie, du bronze, et même du fer, les refuges, très insuffisants, de populations mal armées, contre des envahisseurs du Midi et du Nord, surtout contre les masses brachycéphales qui, du fond de la Sibérie, comme une longue traînée de termites, sont venus prendre l'Europe en écharpe, du nord à l'ouest moyen, et dont les descendants peuplent encore la zone qui joint les Alpes à l'Armorique, voire à l'Irlande. Les pilotis brûlés qu'on déterre chaque jour dans la plupart de ces retraites semblent raconter la défaite, le massacre ou la capture — car les ossements humains n'y sont pas si nombreux qu'on pourrait le désirer — des pauvres habitants, potiers, pêcheurs, tisserands inhabiles, retranchés dans ces lagunes.

L'usage de ces abris imparfaits s'est prolongé cependant jusqu'aux temps pleinement historiques, puisque Hérodote en signale en Thrace, et que des découvertes récentes ont mis au jour aux environs d'Este des poteries et des inscriptions votives enfouies dans certains territoires marécageux fort analogues aux terramares.

D'après une tradition recueillie par les Hellènes, tout au seuil de l'histoire, les maîtres de l'Occident méridional, entre la Seine (Sequana) et la Libye, entre les Canaries et la mer Egée, auraient été les

Ibères, nom vague sous lequel il faut ranger des peuples aussi divers que le Fellah du Nil, le Tamachek du Sahara et du Mahgreb, l'Espagnol, le Basque, l'Aquitain et, en Italie, le Liburne et le Sicane. Les Ibères se seraient heurtés — en Attique, pensaient les Athéniens — à l'invasion sud-orientale des Pélasges, et, dans la vallée du Pô, à une première colonne indo-européenne, les Ligües ou Ligures. Le résultat de cette double immigration fut, d'après M. d'Arbois de Jubainville, le refoulement des Liburnes vers la Vénétie et l'Illyrie, et le recul des Sicanes, coupés des Ibères, au nord, par les Ligures, poussés, de l'est, par les Pélasges qui, sous la pression des *Selloi* ou *Graïkoi* (avant-garde hellénique), envahissaient déjà tout le versant oriental des Apennins, sous le nom de Prétutiens, Peucétiens, Dauniens, Messapiens, Iapyges (Terres de Bari et d'Otrante). On a de ces Iapyges un certain nombre d'inscriptions, encore indéchiffrées.

Les Ligües, probablement congénères des brachycéphales répandus le long du Danube et dans toute la largeur de la Gaule centrale — c'est l'opinion, fortement motivée, d'Abel Hovelacque, — ces Ligües, donc, se développèrent sur tout le pourtour de la Méditerranée, depuis l'Arno jusqu'à l'Ebre. Une des divisions de leur armée, les Sicules, s'enfonça dans les pays ouverts que borde la mer tyrrhénienne, puis, cédant les vallées de l'Arno et de l'Ombrone aux Pélasges constructeurs d'enceintes cyclopéennes, chassa du Latium ou engloba les débris des Sicanes. Ceux-ci, pas à pas, réduits à l'extrême pointe de la botte, durent se réfugier dans l'île de Thrinakie, qui prit d'eux le nom de Sicanie, déjà connu d'Homère, mais dont ils ne gardèrent pas longtemps la côte orientale. Il y a lieu, en effet, de penser que, dès le XIV[e] siècle, les Sicules, à leur tour poussés vers le sud, occupaient les rivages occidentaux de l'Œnotrie (Lu-

canie et Calabre) et les bords opposés de la Sikélie, Siculie ou Sicile. Les Shakalas de l'incription de Karnac, ce sont, à n'en pouvoir douter, les Sicules, devenus « peuples de la mer », pirates redoutables, alliés contre l'Egypte aux Shardones, aux Libyens de la Tripolitaine, aux Daanou, Akhaiuashas, Takkaro et Tourshas de la mer Egée.

Quelles que soient les incertitudes inévitables de telles hypothèses, on ne saurait douter, et c'est ce qui importe ici, que les Ligures n'aient occupé, de temps immémorial, et n'occupent encore le golfe de Gênes et les monts Apuans jusqu'à l'Arno. Pise fut une de leurs cités. La présence des constructeurs cyclopéens dans la Toscane et le Latium est attestée par les nombreuses enceintes restées debout en partie, et qui rappellent les murailles de Mycènes, de Tirynthe et de l'Asie Mineure.

A Alatri, on voit encore les blocs énormes et les hautes murailles de la citadelle pélasgique ; à Segni, une triple enceinte ; à Norba, sur un escarpement qui domine les marais Pontins, des portes flanquées de bastions. Les débris massifs de la ville des Aurunces, la porte de Volterra, dont trois têtes coupées semblent figurer la clé et les chapiteaux, datent sans doute aussi de ces temps reculés où de pareilles défenses étaient nécessaires contre l'envahisseur ou le voisin.

Il n'est pas moins certain que les Sicanes ont habité la rive gauche du bas du Tibre, et qu'ils ont disputé les sept collines à des Pélasges (Evandre) plus ou moins originaires de l'Arcadie ; ils ont été remplacés à Aricia, à Tibur, à Cœnina, Crustumerium, par les Sicules (1), qui les ont

(1) Un quartier de Tibur s'appela longtemps Sikélion. On montre, près de Tivoli la *Valle di Siciliano*. Les Sicules venaient de Faléries et de Fescennium, sans doute rejetés au-delà du Tibre par l'invasion des Ausones.

poursuivis jusqu'en Sicile; enfin, la domination des Sicules dans la partie méridionale de la péninsule a été brillante et longue. Au VIIe siècle encore, la ville de Locres a été fondée en territoire sicule, et jusqu'au Ve siècle les Sicules n'avaient pas totalement disparu de la Calabre occidentale.

Ces indications ont été recueillies par des écrivains sérieux ou illustres, Hellanicos de Lesbos, Philiste de Syracuse, Thucydide, Aristote, Polybe; et, bien que postérieures de mille ans peut-être aux événements, il n'y a guère de doute qu'elles ne renferment une certaine part de réalité. Elles sont d'ailleurs confirmées par de précieux passages de l'Odyssée (XVIII et XXIV).

Laërte a pour intendante une esclave *sikèle* (forme conservée par Virgile : *Sicelides musae*). Ainsi, vers le IXe siècle, les pirates de Zacynthe et d'Ithaque, ou les marchands phéniciens, faisaient la traite, échangeaient des esclaves sur la côte sicule, dans la future Grande-Grèce, avec les Oïnotres ou Pélasges civilisés par les Sikèles. La tradition, en effet, attribue aux Sicules l'introduction de l'agriculture. Comme les Thraces en Grèce, ils avaient apporté en Italie les céréales et la faucille, *sicula* ou *secula*, peut-être même le dieu des semailles et des moissons, le porte-faux, *falcifer Saturnus*.

Le nom qui allait devenir si célèbre, *Italus*, *Italie*, semble avoir appartenu à l'une de leurs tribus méridionales. L'histoire fabuleuse a conservé le souvenir d'un roi Italus qui gouvernait en paix l'Œnotrie, et de ses successeurs, Morgétès et Sikèlos, ce dernier venu du nord, « de Rome », écrit Antiochus de Syracuse (424), chassé probablement des bords du Tibre par de nouveaux envahisseurs.

Morgétès est rattaché par Mommsen à *merga*, la fourche, *merges*, la gerbe. *Italus* est peut-être un dérivé de *I*, aller ; c'est le voyageur, l'immigré.

L'étymologie courante : *Vitalia*, de *Vitulus*, la terre des veaux, des bœufs domestiques, s'appuie, il est vrai, sur un document national ; lorsque les Osques et les Sabelliens se révoltèrent en 91-87 contre le joug romain, ils inscrivirent sur la monnaie insurrectionnelle le nom de *Viteliu*. Leur éducation, toute grecque, les avait induits en erreur, aussi bien que Varron et les savants contemporains. La chute du *V* initial, du *digamma*, est un phénomène étranger à la phonétique italiote ; encore ne s'est-il produit chez les Ioniens que vers les VI[e] ou V[e] siècles. Si donc *Italia* était dérivée de *Vitulus*, elle eût été dès le principe et elle serait restée *Vitulia* ou *Vitilia*. (*Vitellia*, nom d'une divinité pastorale du Latium). Tout au contraire, *Italus* ou *Italia* semblent bien les formes primitives, contre lesquelles ne peut prévaloir l'archaïsme factice de la légende monétaire.

Le temps, d'ailleurs, est loin encore où le nom d'Italie doit s'étendre à toute la péninsule. L'appellation pélasgique d'*Argessa*, *Argissa*, le nom probablement sicule de *Saturnia*, vont s'effacer, ou se confondre avec une dénomination qui marque une période nouvelle : *Ausonia*, la terre des Ausones ou Orientaux (*Ushas*, *Aôs*, *Ausosa* « l'aurore », qu'il faut peut-être retrouver sous la forme égyptienne *Ouashasha*). On a vu, dans ces *Ouashasha* des inscriptions pharaoniques, les *Osques*. Sans discuter ce point douteux, notons que le plus ancien nom des Osques est *Opiques* ou *Opiskes*, évidemment lié à *Opis* ou *Ops*, divinité éponyme de ces peuples, et qui rappelle sans doute l'antique *Apia*, nom pélasgique du Péloponnèse, et *Apu*, *Apu-lu*, plus reconnaissable encore dans *Apulia*, l'Apulie, aujourd'hui la Pouille.

Je ne crois pas que les Ausones, dont nous allons parler, aient apporté avec eux le nom d'*Opiques* ; ils l'ont trouvé dans les régions dont ils se sont emparés, ils l'ont pris aux peuples qu'ils ont

évincés ou absorbés, en leur imposant une langue nouvelle, curieuse variante du latin et de l'ombrien. — Qui étaient, maintenant, et d'où venaient ces Ausones, l'avant-garde du groupe ombro-sabello-latin ?

Les considérations d'ordre linguistique viennent ici à l'appui des conjectures ethnographiques et chronologiques. Si nous avons admis comme infiniment probable le caractère indo-européen des Ligures et des Sicules, d'une part, et des Pélasges, de l'autre, indo-européen quant à la langue et à la culture, non quant à la race proprement dite, — il ne faut jamais oublier cette réserve, — nous nous sommes bien tenu en garde, pensons-nous, contre les affirmations téméraires. C'est qu'en fait, et sauf quelques mots conservés, et altérés sans doute, par des écrivains très postérieurs, on ne sait rien des idiomes ligures ou sicules, moins encore que du parler pélasgique. Mais nous sommes en pleine possession des dialectes ausoniens et des dialectes helléniques ; nous en connaissons les vocabulaires et les formes grammaticales. Et la comparaison de ces divers éléments nous conduit à des conclusions qui peuvent être qualifiées de certaines.

Les langues italiques et les idiomes de l'Hellade forment deux groupes aussi étroitement apparentés que le sanscrit et le zend, par exemple, ou encore l'allemand et le scandinave. Les différences sont notables ; mais, le dirai-je, elles n'en font que mieux ressortir l'identité du fonds : mêmes racines, mêmes suffixes, mêmes relations entre le pronom, le verbe et le nom. Or, chacune de ces familles de langues s'est développée séparément ; elles ne sont entrées en contact qu'après l'établissement des colonies grecques sur les côtes méridionales de l'Italie. Ce qu'elles possèdent en commun est donc antérieur à la descente des premiers Hellènes (Graïques, Achéens, Aioles) en Thrace, en Epire

et en Thessalie, à l'entrée des Ausones dans les vallées du Pô et du Tibre. Elles ont donc voyagé ensemble côte à côte jusqu'au point où elles se sont séparées, après y avoir vécu dans une longue intimité ; et ce point dernier ne peut être cherché qu'au nord des Balkans et au nord-est des Alpes, entre les Thraces et les Celtes bruns à tête ronde, ceux-ci remontant la vallée du Danube sur les flancs et les derrières des Ligures, ceux-là s'épanchant à grands flots sur l'Hellade, l'Archipel et l'Asie Mineure. En effet, des particularités, soit phonétiques, soit grammaticales, rapprochent, d'une part les idiomes celtiques et italiques, et d'autre la langue grecque et les dialectes iraniens auxquels on rattache le parler des Scythes, des Thraces, des Phrygiens.

Si l'on considère que, à titres divers, au moins égaux, le latin et le grec peuvent se dire des héritiers directs, immédiats, de la langue mère indo-européenne parvenue à sa perfection organique, telle qu'elle était avant la séparation, avant l'altération respective des nombreux idiomes qui en sont issus ou dérivés, si l'on ajoute que le fonds originel du latin et du grec est celui de l'iranien et du sanscrit, sans parler des autres rameaux du même tronc, on concevra que, toute question de race écartée, les ancêtres ou les instructeurs de tant de peuples qui ont emporté en Asie et en Europe, pour les accommoder chacun à son propre génie, les éléments, déjà élaborés, de leurs vocabulaires et un organisme fondamental commun, on avouera, dis-je, que ces initiateurs se sont rencontrés quelque part, qu'ils ont passé des siècles, avant l'histoire, dans une région quelconque justement appelée le berceau de la culture indo-européenne. Quelle que soit cette région, ce berceau, — et nous avons vingt fois exposé les probabilités qui l'établissent entre la Caspienne et l'Indou-Kouch, — c'est de là que sont parties les tribus

ausones, latines, ombriennes, suivies de près par les Achéens, poussées de l'est et débordées au sud par les Thraces, flanquées et devancées au nord, puis à l'ouest, par les Ligures et les Celtes, dont la masse les séparait des futurs Gots, Scandinaves et Germains. Rien n'a pu ébranler en moi la conviction de ce point de rencontre ou de départ.

Toutes les langues du groupe indo-européen portent l'empreinte d'une unité première. Toutes dérivent d'une source commune, réunion peut-être d'autres sources inconnues ; toutes s'en écartent, mais en descendent : aucune n'y remonte et n'y remontera jamais. Tous les pionniers du grand exode y ont bu, s'y sont abreuvés plus ou moins longtemps, à quelque type humain qu'ils aient appartenu.

Et ne croyez pas que cette diversité, chaque jour mieux constatée par l'anthropologie, ait de quoi embarrasser l'ethnographe et le linguiste. Elle aide, au contraire, à motiver le mouvement des peuples et la diversité même des idiomes aryanisés.

Pourquoi, en effet, toutes ces langues sœurs sont-elles devenues à ce point étrangères les unes aux autres ? On n'a rien dit quand on a rapporté à l'altération dialectale leurs écarts progressifs ; on a constaté un phénomène, on n'a rien expliqué. On a bien invoqué la loi du moindre effort ; mais quoi ! Cette loi, si variable, s'est exercée sur des idiomes déjà distincts et divergents. Il faut chercher plus haut et plus loin. Il faut admettre que, dès le principe, les dialectes les plus voisins, les plus intimement unis — sanscrit et zend, grec et latin, latin et celte — étaient séparés par des différences originelles, répondaient à des aptitudes, à des races diverses ; qu'ils gardaient, soit dans la prononciation, soit même dans la formation des mots, quelques traces de langues antérieures effacées, enfouies sous eux comme le pélasge sous le grec, ou

le gaulois sous le latin. Ainsi pour les langues, ainsi pour les mœurs, les croyances, les dieux.

Entre l'Hellène et le futur Italiote, les contrastes sont plus frappants encore que les ressemblances. L'un grand, blond, vif, amoureux de la beauté, de l'éclat et du panache ; l'autre trapu, brun, entêté, d'esprit sec et borné, sans échappée vers le beau ; celui là, ouvert aux passions tendres et nobles, à l'art, aux subtiles abstractions de la philosophie ; celui-ci, brutal conservateur du butin, de l'épargne, satisfait de raisonnements indigents, de formules brèves et rudes, tendant à l'autorité avec autant de force que l'autre à la liberté. Tout, chez les Grecs, s'épanouit avec une richesse infinie ; les mots, les formes, les dieux pullulent et s'engendrent et se développent ; c'est un chatoiement. Chez les Latins antiques, certes, les mots sont nombreux et expressifs, et les divinités abondent ; mais les dieux sont incolores, sans histoire, sans aventures, résumés en leur propre nom ; les mots, contractés, lourds, résonnent sourdement. Le temps et d'heureuses rencontres ont tardivement affiné l'esprit et l'âme des Latins, limé, poli leur langage au point d'en faire cet idiome majestueux, si plein et si flexible, le père des six langues romanes ; et ce n'est pas nous qui en contesterons la gandeur. Volontiers dirons-nous avec Sainte-Beuve, mais seulement lorsque nous arriverons aux temps des Plaute, des Lucrèce et des Virgile :

Les Latins, les Latins, il n'en faut pas médire !...
La muse des Latins, c'est de la Grèce encore.
Son miel est pris des fleurs que l'autre fit éclore.

Nous n'avons à faire encore qu'aux bouviers obscurs, aux humbles et superstitueux laboureurs qui vingt siècles environ avant notre ère, abandonnés des Hellènes, arrêtés par les masses celtiques, s'avancent péniblement au milieu des Sicules, des Liburnes, des Pélasges, des Ligures refoulés, le

long des Apennins, à l'ouest jusqu'au Liris et au Vulturne, au centre jusqu'à la Lucanie. Pendant de long siècles, leurs petites tribus rivales gagnent d'année en année, de proche en proche, un vallon, une montagne, où elles se fortifient de leur mieux, lançant chaque printemps leur jeunesse aventureuse vers des cantons nouveaux, d'où elle chasse les loups, les ours et une partie des anciens occupants. « Des Sabins, dit Pline, descendent, par un *Printemps sacré*, les Picénins de l'Adriatique. » Chacun se fixe, se pourvoit de femmes, dresse des cabanes, sème, récolte l'orge et le froment, vendange, forge des socs de charrue, des aiguillons, des piques et des javelots.

Ainsi se forment des groupes qui ont plus ou moins figuré dans l'histoire, mais dont les noms se sont perpétués jusqu'à Virgile et Tite-live : les Ausones, Aurunces et Sidicins, qui bordent la Méditerranée du Silarus au Liris (les débris de la ville des Aurunces se voient encore dans le pays montagneux qui sépare le Liris du Vulturne); les Volsques d'Antium et d'Anxur (Terracine), autour de ce mont Circello où la tradition a placé la demeure de la magicienne Kerka (Circé). Derrière ceux-ci, les *Casci* (*Caski*, chassés de Réaté par les Sabins), les Rutules (*Ardea*), les Herniques, les *Èques*, se confondant avec les *Aborigines* (Pélasges, Sicanes, Sicules), descendus d'Amiternum, se cantonnent dans les marécages, les forêts et les côtes escarpées qui avoisinent la rive gauche du Tibre, dans la très petite région, mais si fameuse (retraite, cachette ?), dans le Latium enfin : ce sont ces minimes tribus de laboureurs, de pâtres et de pillards qui ont constitué la race latine proprement dite ; mais on peut à peine les séparer, du moins à l'origine, d'une autre famille qui occupa les gorges de l'Apennin et le versant de l'Adriatique.

Avant ou après les Caski, — c'est ce que nul ne peut savoir, — des mêmes régions situées sur le

Tibre descendirent latéralement les *Sabini*, *Sabelli*, *Sabnites* (Samnites): un même nom terminé par des suffixes à peine différents. Laissant en arrière, au nord, vers le Rubicon et l'Æsis, dans l'obscur Picenum, une de ces bandes qui s'en allaient chercher fortune, les Sabins s'arrêtèrent entre le Tibre et l'Anio, à Narnia, Reaté, Amiternum, Cures, en contact immédiat avecs les futurs Romains; plus à l'est, du nord au sud, dans le pays des antiques *Prœtutii*, dont les Abruzzes rappellent seules l'existence, autour des plus hauts et des plus froids sommets de l'Apennin (Gran sasso d'Italia, Corno, Vélino), se fixèrent les *Vestini* et les *Pœligni*, les *Marrucini* et les *Marsi*, la rude et farouche confédération Marse. A l'est encore, et plus avant vers le sud, débordant au nord sur les Peucétiens qui bordent l'Adriatique, s'échelonnèrent les Samnites: *Caraceni*, *Pentrii*, *Hirpini*, *Caudini* (ceux des Fourches caudines), *Lucani* enfin, — ceux-ci très mélangés de *Messapi* au nord-est, d'*Œnotrii* au sud-ouest. — Vous voyez la situation du Samnium, confinant aux riverains des deux mers, d'une part aux vieux Pélasges de la Daunie et de l'Apulie, d'autre part aux Volsques, aux Aurunces, aux Ausones et aux Osques de la Campanie. Les Samnites adoptèrent ou apportèrent le dialecte osque; et bien que cette langue, que nous devons croire très rapprochée du latin archaïque, et encore plus de l'ombrien, fût comprise et parlée à Rome même, elle accentua l'antagonisme des Latins et des Sabelliens, rapprocha les Samnites des méridionaux, et fit d'eux les héroïques et derniers défenseurs des primitifs et vrais Italiotes contre la domination romaine. Leur résistance ne fut domptée qu'au premier siècle avant notre ère, vers l'an 89. On peut même dire que leur défaite a été une victoire. En contraignant Rome à reconnaître les droits de tous les *Socii*, de tous les habitants de la péninsule jusque-là considérés à grand'peine comme *alliés* et

sujets, les Samnites vaincus ont été les véritables créateurs de l'Italie, de l'unité italique.

Nous venons de faire allusion au dialecte ombrien. C'est une conquête de notre siècle. Nous aurons à dire plus au long comment cete langue, retrouvée par deux savants allemands, Aufrecht et Kirchoff, a été entièrement reconstituée par la sagacité de notre maître, M. Michel Bréal. Bien qu'étroitement apparentée au latin, elle avait défié depuis trois siècles, les plus aventureux comme les plus prudents interprètes. On espérait la rattacher soit à l'étrusque, encore inconnu, soit aux idiomes celtiques. Mais il a fallu abandonner ces hypothèses. La seconde avait cependant pour elle quelques vraisemblances ; d'abord le nom, qui rappelle les Ambrons, combattus par Marius, et dont la forme première, *Amra*, « noble, illustre, » paraît celte d'origine ; puis la longue cohabitation des *Ombres*, Ombriens, et des Celtes du Danube. Quoi qu'il en soit du nom, et même de la race, la langue, du moins, et les croyances, appartiennent sans conteste au groupe italique.

Les Ombriens ont suivi les Sabins, et n'ont été arrêtés dans leur marche que par le tassement des populations sabelliennes dans les Abruzzes et des tribus latines sur la rive gauche du Tibre inférieur. Au quatorzième siècle, pense-t-on, leur domination s'étendait sur la Lombardie, dans la vallée du Pô moyen, sur la Romagne, l'Emilie et la Toscane, limitée au sud-est et à l'ouest par les deux mers, au nord-ouest par les Ligures et les Taurins (Celto-ligures) — les Piémontais, — et au nord-est par les Vénètes ou Enètes, — illyriens, liburnes ou slaves, celtiques peut-être (si l'on ne craint pas de rapprocher ce nom des Wendes de Lusace et des Vénètes de l'Armorique).

Homère (*Iliade*, II, 852) a mentionné des Enètes en Paphlagonie, et c'est de là qu'est venue la légende, accueillie par Sophocle, d'Anténor émi-

grant avec les Vénètes après la chute de Troie.

En fait, on ne sait rien des antiques Vénètes de l'Adriatique (les Victorieux, d'après Hésychius), sinon qu'ils avaient refoulé vers l'ouest les Euganéens, vers le nord les Carnes (habitants de la Carniole), que la plus puissante de leurs cinquante villes était *Padua* (Padoue), que leur race, d'ailleurs industrieuse et enrichie par le commerce de l'ambre, a plié sous toutes les invasions sans disparaître ; enfin que, réfugiée dans les Lagunes lors d'une invasion d'Attila, elle y a fondé l'illustre cité de *Venezia*. Toute autre fut la destinée des Ombriens. Ceux-ci, du XIVe au Xe siècle, ont dominé dans toute l'Italie centrale, et il semble qu'ils aient eu des établissements jusque dans la Campanie. *Capua*, encore au Ve siècle, était considérée comme une ville ombrienne. Même privés, au Xe siècle, de leurs possessions du nord et de l'ouest, ils continuèrent d'y former, surtout en Toscane, le fond de la population agricole et servile. Leurs villes centrales, dans la vallée du haut Tibre, Iguvium, Pérouse, Tuder (*Tutere* sur une monnaie du IVe siècle), protégées par l'Apennin, atteignirent un haut degré de prospérité, et leur indépendance ne succomba devant la fortune romaine que peu avant les guerres puniques, après le désastre de Sentinum (295). Leur ancienne patrie a gardé leur nom ; et le village d'*Umbricchio*, la *Valle dei Umbri*, au pied du mont Gargano, attestent encore leur expansion orientale.

L'Italie, désormais, semble pleine ; même la vallée du Pô, avec ses Ligures, ses Taurins, ses Ombriens, *Isombres* ou *Insubres*, ses Euganéens et ses Vénètes, ses Carnes installés dans les Alpes juliennes, peut désormais se passer d'éléments étrangers. La péninsule a cependant à subir le contre-coup de trois mouvements extérieurs : la conquête de la Grèce et de l'Archipel par les Hellènes lui vaut l'invasion étrusque ; la trouée tardive

des Doriens à travers l'Hellade et le Péloponnèse lui envoie les nombreuses colonies achéennes, ioniennes et doriennes de la Grande Grèce et de la Sicile : enfin des pressions inconnues font déborder par-dessus les Alpes le flot redoutable des Gaulois blonds, dolichocéphales, qu'il faut se garder de confondre avec les Celto-Ligures bruns à tête ronde.

L'origine, le nom, la race, la langue des Etrusques sont encore aujourd'hui des problèmes non résolus. Ils occupaient, au XIV[e] siècle, nombre de points sur les côtes et dans les îles de la mer Egée où leurs pirates enlevaient Dionysos (*Hymn. homér.*), la Lydie très vraisemblablement, d'où Hérodote les fait partir, Lemnos où les historiens du V[e] les signalent encore, certains cantons de la Thrace où Hérodote les a vus. Ils figurent parmi ces Peuples de la mer qui s'alliaient aux Libyens pour envahir l'Egypte, au temps des Ramessides. Les inscriptions de Karnak les désignent par le nom de *Toursha*, qui, pourvu des désinences *anos*, *ènos*, *èbos* et *kos*, a pris les formes *Tursènos* ou *Tursanos*, ou *Turrhènos*, *Torrhèbos*, plus tard *Tyrrhénus*, et encore *Turs-cus*, *Tuscus* (d'où Toscan), *Etruscus*, avec métathèse du R, et un E prosthétique.

Maintenant, ce nom de *Toursh* avait-il été bien entendu par les Egyptiens et les Hellènes. En Italie, les Etrusques s'appelaient eux mêmes Rhasèna ; et une ville du Tyrol, de la Rhétie, Rhazuns, aurait fidèlement gardé le nom national. Y avait-il des Rhasènes venant du nord, et des Tursènes ou Etrusques arrivés de l'Orient par l'Illyrie et l'Adriatique ? Quelques-uns l'ont pensé ; mais Tite-Live, qui n'ignorait pas la présence d'Etrusques en Rhétie, dit qu'ils s'y étaient réfugiés lors de l'invasion gauloise. Au reste, *Rhasèna* ne peut guère être séparé de tant de noms en *na* répandus dans le monde étrusque, *Porsena*, *Mæcena*, *Vipina*, *Mas-*

tarna, *Mutina*, *Pupluna*, *Vetluna*, et, tout en se gardant bien de croire à l'unité ethnique des Étrusques (d'après Nicolucci et Zanotti, il existe au moins deux types de crânes : 70 dolicho, 30 brachy o/o), on peut, je pense, écarter la provenance septentrionale, même pour les Rhasènes. Chassés du bassin de l'Egée, les Étrusques ont gagné l'Adriatique, soit en contournant le Péloponnèse, soit en traversant la Péonie, la Macédoine, l'Epire.

Ils paraissent avoir pris terre sur toute la côte orientale de l'ancienne Ombrie entre deux villes qui portent le nom de *Hatria*, *Adria*, l'une près des bouches du Pô et de l'Adige, l'autre au sud du Picenum, au pied de l'Abruzze. Le corps de la nation, à cheval sur l'Apennin, occupe au début, d'un côté, Ravennes, Bologne, Modène, de l'autre Arretium, Cortone, Pérouse. Il envahit ensuite et remplit toutes les vallées de l'Ausar (Serchio), de l'Arno où s'élèvent Fœsulæ et Pise, du Clanis, qui joint l'Arno au Tibre, et qui devient une sorte de frontière indécise pour les débris de la puissance ombrienne. Toute la côte toscane, depuis les Alpes Apuanes et la ville de Luna, jusqu'à l'embouchure du Tibre, s'anime d'industries variées, s'enrichit d'un commerce actif avec la Sicile, l'Afrique, l'Egypte, la Grèce. Vetluna, Pupluna, en face de l'île d'Elbe (Ilva), exploitent le minerai de fer, dont les scories encombrent encore leurs ruines ; Telamone, Cosa, Tarquinii, Rusellae, Agylla-Cœre-Pyrgi, Graviscae, déjà perdues dans la Maremme

Et Pyrgi veteres **intempestæ** *que Graviscæ*

au temps de Virgile, marquent autant de jalons vers le Latium ; de même, à l'intérieur. *Volaterræ* (*Felathri*), *Clusium* (*Camars*), *Vulsinii*, *Sutrium*, *Ocriculum*, *Faleriæ*, Veïes, la rivale de Rome naissante.

Il est hors de doute que ces villes, pour la plu-

part, existaient longtemps avant l'arrivée des Etrusques. Comme plusieurs autres dans le Latium et le pays des Ausones, elles étaient ceintes de murs cyclopéens, analogues aux constructions pélasgiques d'Asie Mineure et d'Argolide. Mais il ne semble pas qu'elles aient opposé une résistance prolongée aux Tyrsènes, aux Tyrrhéniens, peut-être apparentés à leurs habitants, et qui les délivraient du joug ombrien. En deux siècles environ, les Etrusques étaient devenus la première puissance de l'Italie.

Leur invasion avait commencé, selon Denys d'Halicamasse, 590 ans, selon les annales étrusques, citées par Varron, 432 ans, avant la fondation de Rome, mais plus probablement au début du Xe siècle ; et, dès l'an 800, ils franchissaient le Tibre. Hésiode, qui florissait alors, considère *Latinos* comme un Tyrrhène ; et les Grecs, pendant longtemps, ne connaîtront sur la côte méditerranéenne que trois régions, Œnotrie, Tyrrhénie, Ligustique (Sophocle). Encore au Ve siècle, Rome est, pour les historiens grecs, une ville étrusque. Et cette désignation n'était pas inexacte.

Il existait parmi les habitants des sept collines, au VIIIe siècle, des Lucères, qu'on a tout lieu de regarder comme étrusques (*Luc*-u-mo, nom des chefs étrusques), et qui, mêlés ou associés à des Ramnetes (Latins) et à des Titienses (Sabins), ont expulsé de la vieille Saturnia ses fondateurs sicules. Les Latins et les Sabins y ont dominé d'abord, ensemble ou tour à tour (Romulus-Tatius, Numa, Tullus, Ancus) ; puis les *Tarchnaf*, les gens de Tarquinies, sont venus s'y implanter ; les règnes, plus ou moins légendaires, de Tarquin l'Ancien, de Mastarna (Servius Tullius) et de Tarquin le Superbe coïncident avec le plus grand développement des Etrusques. Rome révoltée est réduite à l'enceinte de la ville ; Porsena la harcèle de toutes parts ; elle perd plus d'un siècle à reconquérir le

Latium (environ 40 lieues sur 10) ; elle assiège pendant dix ans une ville située à quelques myriamètres, la fameuse Veïes : et quand elle s'est enfin ouvert un chemin sur la rive droite du Tibre, Brennus (390) la rejette à cent ans en arrière.

Pendant cette pénible gestation de la ville-reine, *Tantœ molis erat...*, la fortune étrusque s'est élevée à son apogée. Alliés aux Carthaginois contre les Phocéens de Corse (*Cyrné*) et Cumes, 536, les Etrusques avaient envahi la Campanie par terre et par mer (524-521), s'emparant de Capoue (Volturnum), de Nola où l'on a récolté tant de vases précieux, de Nucera, Acerræ, Calatia, Teanum, Atella, la ville osque d'où les menues comédies *Atellanes* furent portées à Rome par les précurseurs de Polichinelle, de Pantalon, de Cassandre et Zanni, *Pappus*, *Maccus*, *Casnar*, *Sannio*, *Manducus*; de Cales, Suessa chez les Aurunces, d'Herculanum, de Pompéi et de Salerne. Un temple de leur déesse Menrfa dominait le rocher de Sorrente. Tarquinies et Cœré avaient leur trésor à Delphes. Bien que brouillés avec Carthage à l'occasion de la Sardaigne, battus sur mer par les Cnidiens de Lipari, chassés du détroit par Anaxilaos, tyran de Rhegium ; bien que Hiéron, allié aux Cuméens, eût remporté une grande victoire navale célébrée par Pindare et consacré à Zeus d'Olympie les armes tyrrhéniennes prises à Cumes, ils inquiétaient la Sicile et prenaient parti pour les Athéniens. Encore en 432, Euripide, dans sa *Médée*, appelle le gouffre Scylla « monstre tyrsénide ». En même temps qu'ils s'étendaient au midi, les Etrusques remontaient au nord, passaient le Pô vers 450 et fondaient dans la Transpadane douze villes, entre autres Melpum et Mantua. Ainsi, dans le courant du Ve siècle, l'Italie semblait étrusque sur les deux mers, depuis la Rhétie jusqu'à Hatria du Picenum, depuis Luna jusqu'à Salerne.

Mais nous aurons bientôt à étudier moins som-

mairement et à mesurer l'influence exercée pendant cinq cents ans par l'Etrurie sur les mœurs, les institutions, les croyances et surtout les pratiques religieuses du groupe ombro-latin. Mêlés à tous les peuples de l'Orient et de la Grèce achéenne, les Etrusques avaient apporté avec eux les arts de l'Asie, de l'Egypte, les légendes homériques, entées sur les souvenirs pélasgiques de Lemnos, de Samothrace. Ils ne cessaient de répandre dans l'Italie centrale une somme considérable d'idées inconnues aux Sicules et aux tribus de l'Ombrie, de la Sabine et du Latium. Celles-ci, à leur tour, leur apprirent beaucoup et gardèrent leur génie propre, que ne leur ravirent ni l'éducation étrusque, ni le contact direct et prochain des Hellènes.

Déjà, vers le X[e] siècle, 1035 selon la tradition, à l'époque même où les Etrusques apportaient en Ombrie des souvenirs orientaux, il existait en Campanie, sur la côte voisine d'Ischia, dans les régions marécageuses et volcaniques où Homère peut-être, et à coup sûr Virgile, ont placé leurs enfers et leur Achéron, un foyer de culture hellénique. Conduits par Hippoclès et Mégasthénès, des aventuriers de Chalcis en Eubée et des Phocéens de Kumé (maladroitement défigurée en *Cymé*) dans l'Eolie asiatique étaient venus fonder une ville bientôt florissante, Cumes, la mère de Dicæarchia, plus tard Puteoli (Pouzzoles), et de Néapolis, Naples. Guidés le jour par une colombe, la nuit par les sons d'une trompette mystérieuse, les hardis émigrants étaient venus implanter sur ce rivage inconnu les idées et les légendes achéennes. La Cumè de Troade n'était-elle pas une des patries d'Homère, un des centres où s'était formée l'Iliade? Le père d'Hésiode y était né.

La Grèce avait un passé, l'Italie ignorait le sien ; Cumes lui fit une histoire fabuleuse, lui apprit les amours d'Ulysse et de Circé (*Kerka*), les aventures de Télégone et de Latinus, lui donna des héros et

des dieux, entre autres cet Apollon, dont la statue versa des larmes quand sa ville sainte dut subir, en 420, le joug des Samnites. D'autres colonies : éolo-achéennes, Zancle (Messine) et Rhegium, bientôt Sybaris, Laus, Posidonia, Métaponte, Locres, Crotone ; ioniennes, Elée (*Vélia*), Thurium (celle ci regardant Athènes comme sa métropole) ; doriennes enfin, Tarente, Syracuse, Ancône (380, syracusaine), continuèrent l'œuvre de Cumes. Avec elles s'établirent, se localisèrent sur tout le pourtour de la péninsule tous les survivants de la guerre de Troie : Diomède chez les Dauniens, à Lucérie qui gardait son armure, chez les Vénètes qui, encore au temps de Strabon, lui sacrifiaient chaque année un cheval blanc ; Idoménée à Salente ; Philoctète à Pétélia, à Macella qui montrait son tombeau, à Thurium, gratifié de l'arc et des flèches d'Héraclès ; Epéos, près de Métaponte, avec les outils de fer qui avaient fabriqué le cheval de Troie ; Anténor à Padoue, dont les habitants revendiquent encore leur sang troïen (*sangue troiano*). Enée déposa à *Lavinium* son vaisseau incorruptible ; il eut sur les bords du Numicius sa tombe, honorée tous les ans par les consuls et les pontifes. Evandre siégea sur le Palatin. Circéii posséda la tombe d'Elpénor et la coupe d'Ulysse. Enfin, aux défenses du sanglier d'Erymanthe, visibles à Cumes, Maléventum (plus tard Bénévent) opposa celles du sanglier de Calydon. On sait avec quel succès furent accueillis ces articles d'importation rétrospective.

Une Grèce nouvelle, la Grande Grèce, plus brillante alors que l'Hellade elle-même, s'épanouit dans une terre peuplée de Sikèles et d'antiques Pélasges Dodonéens. Partout s'élevaient des temples dont nous admirons les ruines, à Métaponte, à Posidonia (*Pæstum*), dans toute la Sicile. Zaleucos, Charondas donnaient des lois aux cités ; Pythagore, Parménide et Zénon, Empédocle, y fondaient des écoles et des systèmes. Certaines villes, depuis

longtemps déchues, ou dont on cherche en vain les traces, étendaient au loin leurs possessions et leur renommée.

Sybaris, après cent ans d'existence, vers 600, commandait à vingt-cinq villes et régnait sur l'Œnotrie. Elle se vantait de pouvoir armer trois cent mille combattants. Laus, Posidonia, étaient ses colonies. Lorsque, en 510, elle fut prise et détruite par ses voisins les Crotoniates, les citoyens de Milet prirent le deuil ; et les champs où fleurit Sybaris, cette terre féconde qui rendait cent pour un, ne sont plus qu'un désert inculte, une plage marécageuse.

Ainsi de Métaponte, où Sybaris avait attiré des immigrants achéens ; la lagune de *Santa Pelagina* recouvre aujourd'hui cette cité, dont les débris, assure-t-on, se distinguent encore à mer basse.

Ainsi de la belliqueuse Crotone à la vaste enceinte — cent stades de tour — ; trois fois saccagée par les tyrans de Syracuse, elle n'opposa aux Romains aucune résistance.

Aux querelles de ces brillantes filles de la Grèce, qui auraient dû se soutenir l'une l'autre, vinrent s'ajouter les incursions des Samnites et des Lucaniens, des rois d'Epire, des aventuriers doriens qui se disputaient la partie orientale de la Sicile et les côtes de la Calabre. A partir du Ve siècle, la décadence de la Grande Grèce fut rapide, mais les mœurs et les croyances helléniques demeurèrent longtemps attachées aux rivages de l'Italie méridionale.

Tarente, merveilleusement située au fond d'une petite mer intérieure,

> *Portus, ab eoo fluctu curvatus in arcum,*
> *Ipse latet ; gemino demittunt brachia muro*
> *Turriti scopuli ; refugit que ab littore templum,*

derrière deux bras que forment des rochers garnis de tours, garda un peu plus longtemps son indépendance. Les trophées de ses victoires sur les

2

Iapyges, les Messapes et les Peucétiens se voyaient encore à Delphes au temps du voyageur Pausanias. Ce fut elle qui déchaîna Pyrrhus contre Rome avant la première guerre punique. Elle trahit Rome en 212, et se livra à Annibal.

Cette audace, qui coûta si cher à l'orgueilleuse Tarente, était justifiée par le développement prodigieux de la Grèce, ou plutôt par l'éclat factice de l'Orient tout entier hellénisé par Alexandre. Le prestige naissant de Rome ne pouvait balancer encore toutes ces gloires antiques et récentes dont la moindre cité grecque se sentait solidaire.

Deux fois déjà l'expansion de la puissance romaine avait été enrayée, par les Etrusques au V[e] siècle, par les Gaulois au IV[e]. Deux fois elle avait dû recommencer la conquête de l'Italie centrale. A peine elle triomphait de Véies et prenait pied sur la rive toscane du Tibre qu'elle était écrasée à l'Allia et mise à sac par Brennus, opprimée quarante ans par les terreurs du tumulte gaulois.

Des hordes de géants au cou blanc cerclé d'or, aux cheveux dorés, vêtus de blouses rayées

Aurea caesaries ollis...
Virgatis lucent sagulis ; tum lactea colla
Auro innectuntur...

avaient, pense-t-on, dès le VI[e] siècle, ou mieux vers la fin du suivant, franchi, sous leurs chefs Sigovèse (celui qui sait vaincre, Sieg-weise) et Bellovèse, la barrière des Alpes. C'étaient les Senons, qu'il ne faut pas se hâter d'assimiler aux Senones de Sens, les Lingons (Langres), les Boïens, ancêtres des Bavarois, les Cénomans, en tout cas de véritables Gaulois n'ayant de commun avec les Celto-Ligures que la langue, empruntée de ceux-ci ou *vice versa*, mais ni la stature, ni la couleur des cheveux, ni la forme du crâne. Ils ne venaient pas des Gaules ; c'est en s'élançant pour les conquérir qu'ils avaient laissé tomber à travers les Alpes

noriques ou juliennes, etc. (Styrie, Pannonie, Rhétie), les flots débordants de leur cohue. Zeuss, Grimm, Mommsen, d'Arbois de Juboinville ont réformé sur ce point l'opinion courante, trop aisément acceptée d'après quelques lignes ambiguës de Tite-Live.

L'invasion gauloise en Transpadane ne peut avoir précédé de longtemps la ruine de la domination étrusque en cette même région et la prise de Melpum, qui eut lieu en 396, la même année, le même jour, a-t-on dit, où Véies tombait aux mains de Rome. L'Italie étrusque, ombrienne, latine, n'avait pas eu le temps de se reconnaître que le Pô était franchi, la Toscane et l'Ombrie inondées de pillards insatiables, bandes joviales et féroces, exactement semblables à ce que seront les Cimbres et les Teutons de Marius, les Suèves de César, les Germains de Varus. Pendant sept mois ou plus — car les historiens, tous postérieurs, ne s'accordent guère, — les sauvages piétinèrent les ruines de Rome ou, à leur fantaisie, se dispersèrent au loin, en Toscane ou *Sienne* a gardé leur nom, et jusqu'en Apulie. Quand ils ne trouvèrent plus rien à prendre, le gros de leur armée, 70.000 hommes, reprit le chemin de l'Ombrie adriatique, de leur ville Sena-gallica (Sinigaglia), d'où ils venaient. Harcelés, coupés de leurs traînards par les vaincus, mais toujours redoutables, pendant 25 ans, ils fourragèrent dans la Sabine, s'emparant d'Amiternum, assiégeant tour à tour Privernum, Tibur, Præneste, campant en plein Latium parmi les Eques, les Herniques et les Volsques.

La persévérance de Rome fut admirable. Il lui fallut d'abord reconquérir pied à pied et s'annexer le Latium, puis soutenir trois guerres acharnées contre les Samnites, enfin abattre à jamais à Sentinum et au lac Vadimon (283) l'indépendance des Ombriens et des Etrusques. C'est alors que, définitivement maîtresse de l'Italie centrale, elle se

trouva en face de la Campanie hellénisée, de la Grande Grèce défendue par Pyrrhus, puis de la Sicile et de Carthage. Mais le nord de l'Italie restait Gaulois encore. Elle employa vingt-huit ans à dompter les Boïens et les Cénomans ; et sa rude tâche était à peine accomplie que la seconde guerre punique vint brusquement lui en ravir le prix. Elle retrouva les Gaulois dans les armées d'Annibal.

Les Gaulois qui ont tenu dans l'histoire de Rome une si grande place, et qui, jusqu'aux temps, encore lointains, des invasions gothiques et lombardes, ont constitué, dans la Gaule cisalpine, dans la vallée du Pô, le fond de la population rurale, n'ont exercé qu'une très faible influence sur les mœurs et les croyances de l'Italie. C'est avec étonnement qu'on retrouve, sous l'empire, au fond de la Vénétie, un de leurs dieux (*Belenus*), encore en honneur dans la ville d'Aquilée. Race vigoureuse et malléable à la fois, hommes par le corps, enfants par l'intelligence, par les coutumes et par les idées, ils adoptèrent avec une extrême facilité les institutions et les dieux, même la langue, de peuples plus anciennement cultivés et fixés.

Mais ce qu'on peut savoir et conjecturer de leur vie sociale et religieuse reste en dehors de notre cadre. Nous aurons assez à faire de démêler dans le vaste domaine de la mythologie italique et des institutions qui s'y rattachent, les apports successifs ou simultanés des Sicules ou Aborigènes, des Latins, des Sabins, des Sabelliens, des Étrusques, des Ombriens, et d'expliquer la fusion de tous ces éléments — qu'on peut appeler nationaux — avec les panthéons de la Grèce, de l'Asie Mineure, de l'Egypte et de la Perse. Cette laborieuse enquête nous conduira jusqu'à cette période de syncrétisme classique où, sous le nom de religion impériale, le vieux culte italiote, singulièrement vivace, se superpose à toutes les religions, à toutes les supersti-

tions provinciales ou locales. Il sera temps alors de résumer largement les destinées de Rome, l'humble bourgade de Romulus, la Ville reine du monde antique, jusqu'à l'heure douloureuse où elle abdique sa puissance déchue entre les mains ambitieuses de l'Eglise romaine.

CHAPITRE PREMIER

LE LATIUM AVANT ROME

Anciens peuples de l'Italie centrale : Sicanes, Pélasges, Sicules. — Le groupe ausonien : Auronces, Volsques, Rutules, Herniques, Eques, Latins ; Sabelliens, Marses, Samnites, Sabins ; Ombriens. — Caractère indo-européen et parenté des dialectes qui se fondront dans la langue latine. — Aire étroite des Latins primitifs : le mont Albain, vallées de l'*Aqua Ferentina*, du Numicius et du bas Tibre. Les voisins immédiats des tribus latines. — Origine volcanique des monts Albains ; le *pépérin* et le *travertin* ; forêts marécageuses du littoral. — Absence de documents vraiment anciens. Valeur des traditions conservées par Virgile et par Ovide. — Traces d'une antique zoolâtrie : Le loup, la louve, le taureau, les toisons de brebis immolées ; les oiseaux, les augures et auspices ; le pivert, le poulet. — Culte des forêts, des clairières, du hêtre ; des fontaines, des fleuves, des lacs ; des montagnes, des pierres. — Groupes divins qui répondent aux diverses catégories d'objets animés d'un vague anthropisme. — Génies, mâles et femelles, des bois et des eaux, de la végétation, du printemps, de la moisson. — Dieux *Indigètes* qui président à tous les âges de la vie humaine, à tous les actes de l'homme et de la femme, défenseurs du champ, de l'enclos et de la maison. — La faveur des dieux *indigètes* assurée à ceux qui récitent correctement certaines formules nommées *indigitamenta*. — Indigètes du mariage, de l'enfance, de la jeunesse et de la virilité. — Indigètes agricoles. — Liturgie : Sacrifices humains (*Ver sacrum*) ; substitution de victimes animales ; choix des victimes, d'après la couleur, l'âge, le sexe et les préférences et antipathies présumées des dieux. — Prédilection des dieux pour les entrailles, diversement accomodées. — Outils, vases, accessoires sacrés. — Offrandes végétales, pâtisseries. — Libations, lustrations. — Expiations. — Interprétation et *procuration* des prodiges ou signes, maladies, catastrophes, tremblements de terre. — Minutie extrême du rituel. — Divinités locales et nationales. — Dieu suprême des Latins : Jupiter Latiaris.

Je crains que la complexité du tableau esquissé dans nos préliminaires n'ait l'aissé dans l'esprit du lecteur une image quelque peu trouble et confuse :

tel est l'encombrement, l'enchevêtrement des peuples entassés, concassés et amalgamés dans cette longue botte italique, autour de l'inégale et capricieuse arête des Apennins ! Aussi vais-je en repasser les divers plans, prenant soin de les marquer d'un trait, sommaire, d'autant plus net et plus vif, vers la fin des temps néolithiques, — cinq à six mille ans avant notre ère. — L'Italie est occupée par des races venues d'Afrique et qui ont très probablement suivi les contours méditerranéens d'Espagne et de Gaule : ce sont les Liburnes, arrivés les premiers peut-être, sur le versant oriental de l'Apennin, et les Sicanes, qui couvrent l'ouest et le sud de la Péninsule. On peut considérer les uns et les autres comme des Ibères : Ibères est le nom donné par la tradition même aux premiers conquérants de l'Europe sud occidentale, qui forment encore le principal élément des populations espagnoles. Quelle pouvait être la manière de vivre de ces Ibères ? On l'ignore ; on peut seulement penser qu'ils ignoraient l'agriculture, et même l'usage des métaux.

Les Ibères s'avançaient d'Occident en Orient. Leur marche fut arrêtée par deux invasions orientales, Pélasgique au sud, Liguro-Sicule dans la vallée du Pô. La première, de beaucoup antérieure à la seconde, amena sur la côte adriatique, les Iapyges peut être, plus sûrement les Messapiens, Dauniens, Apuliens, Peucétiens, Frentans (qui refoulèrent les Liburnes vers les bouches du Pô), et, sur le flanc occidental de l'Apennin, les Oïnotres, les Opisques, et les constructeurs inconnus des enceintes cyclopéennes encore debout sur divers points du Latium et de l'Etrurie. Les Sicanes, écartés vers le sud-ouest, comme les Liburnes l'étaient vers le nord-est, gagnèrent, tout en laissant des groupes çà et là, la Calabre et la Thrinakie ou Sicanie (future Sicile). Les Pélasges, sans doute supérieurs aux Ibères, tout au moins pasteurs

et vignerons (*Oïnotres*), avaient changé la face de l'Italie jusqu'à l'Arno et au Pisciatello (Rubicon) ; et une de leurs tribus, les *Argées*, gens d'Argessa, dont la tradition a fait des Argiens, puis des Arcadiens, les fabuleux Arcadiens d'Evandre, campait sur quelqu'une des sept collines (le Palatin, dit Vigile), lorsque se produisit la grande trouée Liguro-Sicule. Proches parents sans doute des Thraces, des Illyriens, les Ligures (originairement *Liguses)* couvrirent ou plutôt remontèrent la vallée du Pô, franchirent l'Apennin à sa jonction avec les Alpes et filèrent, le long de la Méditerranée, jusqu'en Espagne. Mais nous n'avons à nous inquiéter ici que d'une très notable partie de cette nation, solidement fixée autour du golfe de Gênes, jusqu'à l'Arno, et d'où se détachèrent au nord, les *Taurini*, futurs Piémontais de Turin, et au sud, les Sicules, en grec Sikèles, en égyptien, Shaikkalas, « faucheurs, moissonneurs », si l'on admet quelque rapport entre leur nom et ceux de la moisson *seges*, du seigle, *secale*, de la fauçille, *secula* ou *sicula*. — Au reste, et quel que soit le sens de ce nom, il est difficile de lui refuser une physionomie tout indo-européenne. Le suffixe *lo*, rattaché ou non au radical soit par un autre suffixe, soit par une voyelle de liaison, commun à toute notre famille de langues, est particulièrement familier au groupe italiote : *Rutulus*, *Cæculus*, *Romulus*, *vitulus*, *oraculum*, *poculum*, *templum*, etc.

Laissons maintenant les Sicules, poussant devant eux les Sicanes, descendre vers le Sud et donner à un canton de l'Œnotrie le nom d'un de leurs chefs ou d'une de leurs tribus, *Italos*, *Itali*. Ces événements sont nécessairement postérieurs à l'arrivée des Ausones, des Volsques, des Latins et des Sabins, puisque c'est cette immigration nouvelle qui amena la retraite des Sicules. La venue des Ausones ouvre une quatrième période, celle où nous allons nous arrêter. Il s'agit ici du groupe

central proprement dit, celui où s'est formée la langue latine, celui d'où est sortie la puissance romaine.

Nous avons déduit précédemment les raisons qui obligent à fixer aux environs du vingtième siècle l'établissement des Ausones et congénères entre le Tibre, l'Anio et la Vulturne, des Sabins un peu plus haut, sur la rive gauche du Tibre et dans l'Apennin. Cette date, approximative, cela va sans dire, est déterminée par le départ des Hellènes pour l'Epire et la Thessalie. En effet, une même pression, soit de Celtes remontant le Danube, soit de Carnes et de Venètes, Gètes ou Daco-Slaves, a ébranlé et séparé les deux éléments du groupe Hellèno-Latin. Il a fallu des siècles à ces deux agrégats voisins, pour s'oublier et pour développer, chacun à part et pour soi, deux langues aussi parentes et aussi distinctes que le sont le grec et le latin. Ces deux dialectes d'un même idiome ne s'étant rien emprunté, tout ce qu'ils ont de commun, — le fonds du vocabulaire et l'organisme grammatical — est nécessairement antérieur à la séparation des deux groupes. Enfin, lorsque les Ombriens, puissante arrière-garde des races Ausones et Sabelliennes, assirent leur domination sur toute la moitié septentrionale et orientale de l'Italie, c'est à-dire vers le XIVe siècle, ils trouvèrent le massif central des Apennins, occupé et barré pour ainsi dire, par leurs prédécesseurs Sabello-Latins. Leurs pointes sur la Campanie et sur l'Apulie se perdirent, se noyèrent parmi des populations déjà compactes. Ils ne délogèrent ni ne recouvrirent les Vestins, les Sabins, les Péligniens ni les Eques, ni les Herniques, ni les Vosques. Toujours est-il que, dès l'an 1400, tout au moins, entre les bouches du Pô et la Messapie, entre l'Arno, d'autre part, et le Silarus (golfe de Salerne) régnaient des dialectes destinés à se fondre dans la langue latine.

L'aire primitive des Latins proprement dits fut

des plus restreintes. Toutes leurs tribus étaient cantonnées entre la mer et les anfractuosités des monts Albains, d'où leur ville Albe la Longue dominait et bordait les charmants lacs d'Albano et de Némi, cratères de volcans éteints. Encore la curieuse légende de ce sanctuaire de Némi, de cette Diane meurtrière, agréant pour ministre l'assassin du brigand qui avait arrosé ses autels du sang de son prédécesseur, donne à penser que ces minimes escarpements n'ont pas été occupés sans combat. Le nom d'Albe, en dépit de la tradition postérieure consacrée par Virgile, semble appartenir aux Ligures (ici aux Sicules), comme Alpis, comme *Albium-Ingaunum* (Albenga) et *Albium-Intemelium* (Vintimiglia) ; il existait sans doute longtemps avant que l'adroite vanité de la famille Julienne, originaire de Bovilles, eût attribué la fondation d'Albe au fils d'Enée, Ascagne, changé en lulus, et comparé la ville avec les humbles hameaux des environs à une truie blanche, animal cher aux dieux, — au milieu de ses petits pendant à ses mamelles,

Alba solo recubans, albi circum ubera nati.

« Ainsi » dit Properce, en son langage élégamment alambiqué, « Albe s'éleva puissante, Albe née, selon l'oracle, de la truie blanche, en un lieu qui paraissait alors bien loin de Fidènes... Dans ce temps là, moins petite était Bovilles, cette banlieue; et Gabies, qui n'est plus rien, abritait un peuple » :

Quippe suburbanæ parva minus urbe Bovillæ,
Et, qui nunc nulli, maxima turba Gabî.

Quand ce chaînon latéral des Apennins a-t-il jailli du fond des eaux qui ont certainement couvert toute la frange toscane, latine et volsque, entre le Soracte et le mont Circello ? Sans doute vers la fin des temps *secondaires*. Les laves épanchées par ces soulèvements ignivomes et dont un courant des-

cendit jusqu'à l'endroit où devait s'élever le tombeau de Cécilia Metella (*Capo di Bove*, sur la voie Appia), ont formé ce tuf compact, le *pépérin*, qui a fourni aux constructeurs romains tant de fortes assises et tant de larges dalles. Elles ont aussi, à l'état granuleux, donné la *pouzzolane*, qui constitue le sol des Sept Collines. Entre les coulées laviques, les cascades des torrents, les eaux sulfurées et carbonatées des lagunes, déposaient des calcaires légers, le *travertin* que l'air durcit et que dore le soleil. Puis des limons saumâtres apportés par des ruisseaux stagnants, Numicius, Amasenus, s'étendirent en dunes ondulées, gagnant sur la mer, se couvrant de forêts marécageuses, hantées d'abord d'hippopotames, de rhinocéros, de mammouths, enfin, plus modestement, de sangliers, de loups et de couleuvres. On y a découvert des vestiges de de l'homme, des silex d'apparence néo lithique, de menues pointes de flèches. Le Tibre (peut-être *Rumon)* couvrait de ses eaux l'emplacement de Rome et déposait sur le Capitole, l'Aventin, l'Esquilin, le Pincio, à cinquante mètres au-dessus de son niveau actuel, des coquillages fluviatiles. Pendant bien des siècles encore, il devait inonder ses rives, notamment le quartier du Vélabre où les bateaux voguaient dans les rues :

Qua Velabra suo stagnabant flumine, quaque
Nauta per urbanas velificabat aquas. (PROPERCE).

Déjà dans les régions basses couvait la fièvre, l'antique déesse *Febris*, à grand'peine écartée par les purifications (*februatio*) du mois de février, surtout par l'agriculture latine et le drainage étrusque.

C'est là, dans un étroit carré circonscrit par l'Aqua Ferentina, le Tibre, le rivage et le Numicius, que les Latins fondèrent une trentaine de villages, vers le nord : Bovillæ, Aricia, vers l'ouest et le sud : Laurentum, Lanuvium, Lavinium. Sur

la côte, entre le Tibre et Laurente, ils avaient englobé les Aborigines et les Caskes, venus de la montagne. L'humble vallée du Numicius les séparait seule des Rutules, peut-être les *roux*, ou les brillants (*rutili*), ou bien encore les conducteurs de chars (leur grossière monnaie est ornée d'une roue (*rota*). Ces Rutules tiennent plus de place dans l'épopée que dans l'histoire. Virgile a eu, sans doute, quelque raison pour les distinguer des Latins ; il donne pour aïeux à son Turnus des Achéens (Danaens plus tôt) de Mycènes, Inachus, Acrisius; les relations étroites qu'il lui prête avec les Etrusques demi-grecs de Cæré-Pyrgi rappellent, à dessein peut-être, le caractère sensiblement tyrrhénien des objets trouvés dans les ruines d'Ardea, la capitale rutule. Mais on ne peut que former des conjectures sur les minces vicissitudes d'un si petit peuple, serré entre les Latins et les Volsques.

Ceux-ci dont le nom, antérieur cependant à la domination étrusque, semble apparenté à Volsinies, à Vulci, ont joué un tout autre rôle ; le développement de leur marine et leur puissance militaire a retardé longtemps les progrès de Rome. De Corioles (rapprochez *Cures*, la ville des Sabins, et *Cora*) à Antium, d'Antium à Circéii et à Anxur (Terracina), ils occupent les marécages des fleuves-ruisseaux Astura et Ufens — les marais pontins (*pomptini*) — et confinent aux mauvaises terres des Sidicins et des Aurunces, ou Ausones, leurs proches parents de race et de langage.

Entre la Ferentina et l'Anio (*Teverone*), de Pallanteum et Saturnia à Tibur (Tivoli), à Gabies, à Pedum, des Pélasges, des Sicarnes et des Sicules se maintenaient péniblement contre les Sabins, vignerons frustes et superstitieux, faucheurs aussi comme leur dieu (un décalque Saturne) :

Pater que Sabinus,
Vitisator, curvam servans sub imagine falcem.

A côté des Sabins, sur un sol rude, les Eques, *duris Æquicula glebis*, laboureurs armés, ne négligeaient aucune occasion de pillage, leur principale ressource :

Armati terram exercent, semper que recentes
Convectare juvat prædas et vivere rapto.

Derrière les Eques, dans les gorges de l'Apennin, au bord des sources froides, les Marrubes et les Marses cueillaient les herbes salutaires, récitant la *naenia*, la nénie — soutenue, dit Horace, par les « sons magiques des flûtes », — disant l'incantation puissante qui guérit la morsure des vipères. Tel Virgile nous a peint encore le très vaillant prêtre *Umbro* qui charmait de sa voix endormeuse « la colère et la dent des hydres empestées » :

.... graviter spirantibus hydris
Spargere qui somnos cantuque manuque solebat
Mulcebatque iras et morsus arte levabat.

Ennius, plus sceptique, s'était fort diverti des sorciers marses et de ces superstitions qui avaient survécu à la liberté. Mais bien longtemps ces crédules montagnards devaient braver et fatiguer les armes romaines.

Un peu plus à l'est, sur le haut Anio, embusquées parmi des roches refroidies à peine, les tribus Herniques guettaient les troupeaux des Aurunces, les marchandises des caboteurs Volsques, et les chariots des Rutules. Le héros national de ces Herniques, Caeculus, fils de Vulcain, fondateur de Praeneste (*Palestrina*), passait pour s'être manifesté au milieu des flammes :

Inventumque focis omnis quem credidit ætas.

C'était, comme le Cacus de l'Aventin — son homonyme — un phénomène ou, plutôt, un souvenir volcanique. Contre ces déprédateurs, les Latins d'Albe étaient faiblement protégés par le demi-cer-

cle d'une chaîne latérale, le mont d'Algide ; les Etrusques y bâtirent, y nommèrent, du moins, les deux villes de Tusculum (Frascati), de Velitræ (Velletri).

A l'origine donc, les Latins ne possédaient pas le tiers de ce qui a reçu plus tard le nom de Latium, et qui peut équivaloir à deux départements français. Ce n'est qu'après avoir été finalement domptés par Rome (496, bataille du Lac Régille, entre le mont Albain et l'Algide ?) et à peu près assimilés à la nation romaine, qu'ils ont étendu peu à peu leur nom à leurs voisins immédiats les Eques, les Herniques et les Volsques. Et quelle destinée plus obscure, plus inconnue que celle de ce minime groupe, si divisé, malgré ses appels à une grande divinité nationale, Jupiter *Latiaris*, si jalousé et serré de toutes parts entre des tribus congénères, puis soumis au joug des Etrusques établis à Tusculum, en face d'Albe, noyé enfin dans le rayonnement romain !

C'est là, cependant, parmi ces rochers et ces bois marécageux, que les vieilles croyances latines, les vieilles divinités sans histoire, sans aventures, se sont pénétrées d'une vie si intense, si tenace, qu'elles ont résisté et souvent survécu au panthéon des Etrusques et aux brillants personnages de l'Olympe. Il n'est guère facile, nous l'essaierons pourtant, de dégager cette mythologie — ces institutions, gravement puériles, souvent barbares, — de toutes les influences et de tous les mélanges qu'elles ont subis avant d'être observées et décrites plus ou moins fidèlement par des historiens et des érudits.

« Les sources dont nous disposons, dit Preller, laissent beaucoup à désirer, car l'ancienne Italie, à part quelques monuments locaux, est muette, et la littérature de Rome ne commence qu'à une époque où la civilisation grecque a déjà pénétré les idées romaines. » Ajoutez que les idées romaines étaient elles-mêmes un compromis avec les don-

nées latines, sabines et étrusques. Puis les documents de cette première époque littéraire, les Annales des Pontifes, les anciens chroniqueurs, les Cincius Alimentus, les Fabius Pictor, les poètes des guerres puniques, Nævius, Ennius, ne nous sont connus que par des fragments épars dans les grammairiens et les polygraphes. Encore avaient-ils reçu l'éducation grecque, si séduisante, à laquelle pas un, même Caton l'Ancien, n'a pu se soustraire. Nous ne négligerons pas sans doute les indications précieuses que peuvent fournir les compilateurs, soit trop philosophes comme Varron imbu de symbolisme stoïcien, soit trop crédules comme Denys d'Halicarnasse, les écrivains trop étrangers à l'esprit latin, comme Plutarque, et les historiens uniquement préoccupés de la grandeur de Rome, tels que Tite-Live. Les guides les plus sûrs, à tout prendre, sont peut-être Virgile et Ovide. Le premier, en dépit de nombreux anachronismes, a, dans les six derniers livres de l'Enéide, restitué avec une intuition merveilleuse la vie et les croyances de l'antique Latium. L'autre a suivi, jour par jour, dans ses *Fastes*, les fêtes et les cérémonies de la religion nationale. Malheureusement il n'a écrit que six livres de ce calendrier poétique. Mais tous ces auxiliaires, auxquels il faut joindre un certain nombre d'inscriptions précieuses, authentiques ou traditionnelles, ne viendront utilement qu'après la fondation de Rome.

Nous sommes, en ce moment, avant l'histoire ; il faut nous figurer les Latins s'installant par petites bandes, avec leurs troupeaux, soit dans quelque enceinte de pieux, soit dans quelque citadelle abandonnée par les Pélasges, les Sicanes et les Sicules ; se partageant, par tribus d'abord, puis par *gentes* et familles, les territoires conquis, commandés par le Conseil des Pères, des *patres* ou patriciens qui le plus souvent élisent un magistrat suprême, prêtre et chef de guerre, *rex*, *preitur*, *em-*

bratur (*imperator*), *meddix tuticus*. Ils parlent des dialectes rapprochés, mais plus différents de ce que nous appelons le latin, que peut l'être le français du *Serment de Strasbourg* de la langue de Voltaire ; ils ont chacun leurs divinités favorites qui règnent sur une ou deux lieues carrées, et quelques grandes divinités communes à la race, cinq ou six apportées du berceau de la culture indo-européenne, d'autres inventées ou empruntées en chemin. Mais ces dieux, ou aryens, comme Jovispater, Juno, Janus, Diana, Vesta, ou proprement latins et sabins, Picus, Mars, les Pénates, les Génies, ont dû s'associer à des dieux antérieurs, déjà établis dans le pays, et qui appartenaient aux plus humbles couches de l'animisme. Des phénomènes analogues se sont produits chez tous les peuples, et notamment chez les Grecs ; mais ceux-ci, plus avancés dans l'anthropomorphisme, ont plus rapidement évincé ou subordonné les fétiches grossiers des Pélasges, ou bien, les revêtant de formes humaines, leur ont infusé une vie indépendante des rites et de la liturgie. Tout au contraire, les dieux italiques, sans passions et sans histoire, demeurent vagues et indéterminés ; ôtez-leur les formules et les cérémonies, ils s'évanouissent. Ce ne sont plus que des noms impersonnels.

Ces dieux *Indigètes*, que, par une intuition vraie, mais d'après une étymologie douteuse, Virgile considère comme *indigènes*, *dii patrii*, convenaient au tempérament superstitieux et formaliste des Italiotes. L'esprit positif des Latins s'ingéniait aux minuties ; leur dévotion pratique leur semblait d'autant plus efficace que les objets en étaient plus nombreux et plus variés. Ils se plaisaient à multiplier à l'infini les signes des volontés surnaturelles. Autant de choses, autant d'êtres, de phénomènes réels ou chimériques ; autant de dieux à fléchir ; autant de chances d'être exaucés. C'est ainsi que

chaque lieu, chaque circonstance, chaque phase ou incident de la vie, chaque mot de la langue, se trouvèrent doublés pour ainsi dire d'une divinité spéciale, *indiquée* ou *indicatrice* : *indiges*, *index*, de *dic (deik-numi)* montrer, *digitus*, doigt indicateur. Et toute une science naquit, celle des *indigitamenta*, formules destinées à *indigitare*, à honorer et à fléchir les *indigètes*.

Les dieux supérieurs eux-mêmes, et leurs nombreuses épithètes, tantôt prises à part, tantôt associées — auront aussi leurs *doubles*, des génies mâles ou femelles — comme les *Saktis* du Civaïsme, — où réside leur puissance, leur virtualité. Cela au même titre que les animaux, les sources, les forêts et les pierres, que les morts et les vivants, que le champ et le foyer, que les saisons, les âges, les maladies, que les institutions, les industries, les arts, les passions et les idées. La simplicité, ou plutôt la pauvreté du système aboutit à l'encombrement, à la confusion dans la monotonie. En somme, le panthéon italiote va nous apparaître comme une sèche et interminable nomenclature d'êtres métaphysiques. Et pourquoi non ? La métaphysique, on ne saurait trop le rappeler, est l'animisme même ; elle n'en est que la forme *rationnelle*. Indigètes, Sémons, Génies n'ont pas de parents plus proches que les *Types* de Platon, les *Catégories*, les *Entités* et *Qualités occultes* de la Scolastique.

Abordons maintenant, suivant notre méthode, l'énumération des objets divinisés, en montant des êtres prochains, des choses ambiantes, aux aspects plus généraux de la nature. La plupart des animaux que l'on voit figurer auprès des divinités, à titre soit de compagnons, soit d'emblêmes ou de victimes, ont été, dans les époques primitives, l'objet d'un culte direct. Et, bien que les Indo-européens eussent déjà dépassé ce stade mental, ils continuèrent longtemps de regarder, avec une ter-

reur ou une admiration superstitieuse, certains animaux dangereux ou utiles. Avant d'être consacré, comme nous le verrons, à Mars et à Faunus, le loup, *Hirpus* chez les Samnites, *Lupus* chez les Latins, a été le héros des *Lupercales*, (*lupum ercisci*, pantomimes destinées à écarter le loup) ; et la persistance de ces fêtes prouve assez le respect qu'il avait inspiré aux naïfs habitants des clairières de l'Apennin et des forêts qui bordaient le Tibre. La louve sacrée préside aux origines romaines. Le *Taureau* sabellien (comparez le *Tarvos trigaranos* des Gaulois), qui avait guidé l'invasion des Marses et des Pentrii, figurait encore sur les monnaies de la guerre sociale, et dans le nom de la capitale samnite : *Bovianum*.

Les toisons des brebis étaient sacrées ; il en sortait des songes et des oracles ; rappelez-vous le vieux roi Latinus cherchant, comme il arrive parfois, des consolations religieuses, lorsqu'il va manquer de parole à Turnus, son voisin, à Lavinia sa fille, pour livrer son peuple au divin mais piteux Enée. C'est un de ces endroits, auxquels je faisais allusion, où Virgile a vraiment évoqué l'âme des vieux âges :

« Inquiet de ces prodiges (un essaim d'abeilles et un feu follet), il se dirige vers l'oracle de Faunus, son père fatidique ; il gagne les bois où la haute Albunea résonne sous les saints ombrages, source ténébreuse à la méphitique haleine. Là, quand la prêtresse, étendue sur la toison des brebis immolées, s'est endormie dans le silence de la nuit, elle voit voltiger mille simulacres changeants ; elle entend des voix inconnues ; elle jouit du commerce des dieux, et interroge l'Achéron dans les profondeurs de l'Averne. Là s'en vient le vieux roi, demandant conseil, là, il égorge selon le rite cent laineuses brebis et, sur leur dépouille floconneuse, il se couche, il attend, et soudain une voix sort de l'épaisseur des forêts. . »

Quel aimant se cachait dans ces peaux sanguinolentes ? Les Latins ne le savaient pas. Mais ils n'en étaient pas moins convaincus qu'une puissance prophétique y résidait.

L'impression produite sur tous les esprits incultes par le vol, le chant et les mœurs des oiseaux a laissé ici des traces plus profondes que partout ailleurs, au point de donner lieu plus tard à la plus étrange des institutions politico-religieuses. Emerveillés par la hardiesse, la force et la voracité des aigles et des vautours, les laboureurs et les pâtres du Latium ont accordé une attention particulière et attribué un mystérieux pouvoir aux oiseaux qui annoncent le retour des saisons et les variations de la température ; les devins habiles en tiraient aisément, non sans profits, des pronostics sur l'avenir des récoltes, la santé des troupeaux, et par suite sur le moment favorable aux expéditions de pillage et de guerre.

« Je méprise, disait Ennius, les augures du pays des Marses, aussi bien que les aruspices de village et les astrologues de carrefour, les pronostiqueurs d'Isis et les interprètes des songes... Ils promettent des trésors et demandent une obole. »

De coïncidences bien ou mal observées, réelles ou imaginaires, est né l'art *augural*, l'art des *auspices* et tout son cortège de sottises officielles. Nous ne nous doutons guère quand nous entreprenons quelque tâche sous d'heureux ou inquiétants *auspices*, quand nous regardons quelque incident comme de bon ou mauvais *augure*, que nous sous-entendons certaines croyances ou pratiques qui ont eu cours officiel pendant deux mille ans et plus. Les deux mots *augure* et *auspice*, veulent dire *consultation*, *inspection des oiseaux* : *Avi-gurium*, *avispicium*. En passant, je vous présente le vieux verbe *gus-ere*, d'où vient *gus-tus*, goût, et qui se retrouve en germanique sous la forme *kiusan*, choisir. *Gusere* est devenu *gurere*, d'où le nomina-

tif *gurium*, peut-être essai, épreuve, dégustation.

Parmi les volatiles dont la fortune a passé le mérite, citons le poulet, qui décide du sort des armées rien qu'en refusant le grain mondé qu'on lui prodigue. Le modeste pivert occupe aussi un rang à part. L'anthropomorphisme en a fait un roi légendaire, Picus (*Picus equum domitor*), *changé en oiseau par les maléfices de Circé*, Picumnus qui fait pendant à un autre guerrier, Pilumnus (orné du *pilum*, pour *pinslum*, de *pinsere*, frapper, piquer). Il ne se doutait guère, en piquant l'écorce des arbres pour y chercher quelque vermine, que le bruit régulier de ses coups de bec serait interprété comme un avertissement donné dans la profondeur des bois.

C'est que toute rumeur, tout mouvement des feuillages ou de leurs hôtes éveillait l'inquiétude du passant. Le silence de la futaie sombre, *nemus* (le temple des Gaulois : *nemet*), le jour tremblant des clairières, *lucus*, la grâce ou la majesté du hêtre, du chêne, de l'yeuse, du peuplier, frappaient tour à tour d'un égal étonnement l'esprit faible du pâtre et du guerrier en marche ou en embuscade, et qui, dans ces arbres croyaient voir leurs propres ancêtres :

Gens que virum truncis et duro robore nata.

Tel fourré ténébreux était plein de terreur sacrée ; tel bouquet de hêtres, *fagutal*, tel grand, arbre isolé, semblait un protecteur. Des aliments, des lambeaux d'étoffes, des peaux de bêtes tuées à la chasse, des trophées, des *ex voto* de toute sorte cloués aux troncs, suspendus aux branches, attestaient la reconnaissance de ces peuples enfants. A ces coutumes, si universelles, se rattache l'usage curieux de planter un clou en cérémonie dans la paroi d'un temple. On citerait bien des exemples

chez les primitifs de ce singulier hommage rendu aux dieux. A Rome, c'était un recours si important, si solennel, qu'un dictateur était nommé pour planter le clou sacré.

Tout dans la nature, avant de reprendre ses proportions et son rang dans la série des choses, a passé par la divinité : ainsi des eaux, des fontaines, fleuves, lacs, mers, ainsi de l'eau considérée en elle-même comme une source de force et de pureté ; ainsi de la montagne d'où jaillit le soleil (*Sor-acté*) ou le feu (*Volcanus*), du rocher sourcilleux aux grottes profondes, de la pierre tombée du ciel, carreau de foudre (Jupiter *Lapis*), ainsi de la borne arrosée de vin, de sang, d'huile, *Terminus*, le dieu Terme, qui veille sur le champ et qui garantit le domaine sacré de la tribu ou du laboureur ; ainsi de la muraille qui enclôt la cité et ne peut être fondée qu'en un terrain consacré par des victimes et des offrandes ; ainsi du jambage et du seuil de la porte, de la dalle du foyer ; ainsi de la prairie et du sillon.

Il est presque impossible, même chez les peuples les plus frustes, à plus forte raison chez des Indo-Européens, d'établir une démarcation entre le culte direct rendu aux objets, et l'adoration des puissances incluses dans les choses, puis émanées des choses. Dans la vieille Italie comme en toute autre contrée, l'illusion anthropique avait donc évoqué, nous l'avons fait entendre, d'innombrables génies, inhérents d'abord, puis attachés, puis préposés aux objets et aux phénomènes, aux accidents de la nature et aux événements de la vie humaine. Ils formaient des troupes, des essaims assez librement répandus entre ciel et terre, mais vaquant chacun à sa tâche préférée, qui dans la forêt, qui dans la prairie, qui dans les campagnes, pour surveiller les semailles et les moissons ; d'autres au bord des fontaines ombreuses, autour des lacs et des fleuves ; ou bien au foyer, dans l'âtre ; ou en-

core parmi les sépultures, au fond des antres ou des fosses qui conduisent aux demeures souterraines. Ceux-ci présidaient à l'union des sexes, à l'accouchement, à la naissance, ceux-là aux cérémonies funèbres, à la guerre, aux arts de la paix, aux plus humbles métiers. Les uns protégeaient les cités, les autres les familles, les individus ; les uns apportaient la santé, d'autres les maladies. Ces groupes indéterminés et, pour ainsi dire, anonymes, reconnaissaient pour chefs soit des divinités locales déjà pourvues d'une personne et d'une légende rudimentaire, soit quelque soldat sorti du rang, le premier entre ses pairs, qui s'était approprié le nom commun à son escouade et résumait en lui les attributs de tous.

Les forestiers, Sylvains et Faunes (les Favorables), faisaient cortège à leur confrère Faunus, vieux héros du Latium, père de Latinus, et à leur mère Fauna Luperca. Les pastoraux se pressaient autour des deux Palès, mâle et femelle. Les printaniers autour de Mars, Maïa et Flora. Les agricoles obéissaient, les semeurs à *Semo Sancus* le Sabin, à Saturnus, à Consus ou Consivius, les moissonneurs et vendangeurs à Tellumo et Tellus, à Ops, à Cérès, à Herculus, gardien de l'enclos, à Vertumnus, à Pomona, à Liber, dieu de la libation. Dans le monde féminin des bois et des eaux, les *Viræ* ou *Vires*, *Virites*, *Lymphæ* ou *Nymphæ*, *Casmenæ*, *Furiæ* avaient pour coryphées Cerca, Egeria, Feronia, Ferentina ou Hérentatis, Juturna, Ilia ou Venilia, proche parente de Venus.

Les préoccupations génésiques, si invétérées en Italie qu'une certaine image est restée jusqu'à nos jours une amulette chère aux femmes les plus honnêtes, donnaient lieu à une foule de pratiques licencieuses. La lubricité féconde était l'un des attributs les plus ordinaires des génies et des nymphes. On retrouve ce caractère chez les menus dieux qui veillent sur tous les incidents des unions chastes

et du mariage consacré : *Mutunus Tutunus* qui assure la conception, et Subigus et Dea Prema, Pertunda, Perfica, qui président aux mystères conjugaux.

Lorsque Lucina a délivré la mère et mis l'être au jour, l'enfant est accueilli par Potina qui l'abreuve, Educa qui l'élève, Cuba qui le couche, Ossipago qui affermit ses os, Statanus qui le met sur ses pieds, Farinus, Fabulinus, Locutius, qui lui apprennent à parler ; Iterduca le conduit, Domiduca le ramène à la maison. Mens, Sentia, Volumnus, Voleta, Paventia, Venilia, Volupia, Lubentina, Præstana, Pollentia, etc. exercent son esprit, forment sa volonté, calment ses terreurs, guident ses désirs, favorisent ses premières amours, le livrent, déjà fort et agile, à Peragénor, à Agénoria, à Stimula, qui l'initient à la lutte guerrière, aiguillonnent son énergie, tandis que Murcia, Numéria, Camena, Catius, Consus, tempèrent son exubérance, cultivent et affinent sa raison. Enfin Juventas, sur le seuil de la vie active, le recommande à Nério, la virile, et à la Fortune barbue.

Homme, il rencontre à chaque pas, en chaque lieu ou conjoncture, la divinité appropriée, dieux du repas et de l'habillement, de la cuisine, de l'étable, de la prison ; dieux des passages voûtés, Janus, Jana, Arquis, des montées, Ascensus et Clivicola, Limones ; du secret, du regard, Forculus, Limentinus, Lateranus, Carna ou Cardea qui écarte les vampires ; dieux de l'honneur, Honorinus ; du gain, Lucrius, Pecunia, Argentinus ; Afferenda, qui apporte la dot ; Arculus qui ferme les cassettes. Fessonia attend les gens fatigués avec sa sœur Quics. Pellona chasse les ennemis. Rediculus soutient la retraite. N'oublions pas Salus, la Santé, et Februa, qui, je pense, guérit de la Fièvre, Febris.

La série des dieux agricoles est peut-être la plus complète de toutes. Dans aucune autre n'apparais-

sent avec plus d'évidence la minutie et la pauvreté, le fétichisme verbal des vieux Italiotes. Aux noms mentionnés déjà, il faut ajouter les dieux du coteau, de la colline, de la plaine et du vallon : Jugatinus, Collatina, Rubina, Vallonia ; Seia, la semeuse ; Segetia ou Segesta, la moissonneuse ; les protecteurs de l'épi, naissant, laiteux, mûr, de sa tige et de sa gaîne : Proserpina, Lacturcia, Lactans, Matura, Nodotus, Volutina, Patelena. Hostilina égalise les têtes des épis. Runcina enlève les mauvaises herbes. Messia procède à la coupe, Tutilina à la rentrée en grange, Terensis au battage. Il y en a bien d'autres, qui souvent font double emploi, Insitor, Subruncinator, Messor, Convector, Conditor, Promitor. Obarator et Occator remuent la glèbe ; Vervactor brise les mottes ; Imporcitor herse ; Sarcitor sarcle. Meditrina s'occupe de la vigne ; Mellona des ruches ; Bubona et Epona des bœufs et des chevaux.

Ainsi se présente à nous, indéfiniment grossie par la cohue des abstractions personnifiées (Bonus Eventus, Annona, Pax, Victoria, Pudicitia, Libertas, Spes, etc.), la foule de ces dieux Indigètes, véritable fonds des religions italiques, consacrés par une liturgie rigoureuse, par des fêtes et cérémonies innombrables inscrites dans le calendrier, et intimement associées à la vie privée, publique et politique des Latins. Nous verrons qu'avant de se dégager du menu fretin qui grouille autour d'eux, les grands personnages de la mythologie s'y sont pour ainsi dire plongés et confondus. Ils se sont fait naturaliser indigètes.

A ce nombre indéfini de menues ou grandes divinités, dont les *numina*, *nutus*, clignements d'yeux, causent ou arrêtent tant de prodiges, d'augures, signes souvent équivoques de volontés qu'il s'agit d'interpréter, les Latins prodiguent les prières, les offrandes et les expiations. Sans doute le rituel ne comporte pas encore cet excès de rigueur formalis-

tes, où se sont ingéniés les clergés de Rome naissante, Flamines, Pontifes, Saliens, Luperques, Arvales, Titiens, etc. Il est évident toutefois que les *Indigitamenta*, *Libri pontificii*, *Commentarii*, rédigés au temps de Numa et d'Ancus (VIII[e] et VII[es]), s'autorisaient d'usages et de formules plus antiques, déjà consacrées peut-être par l'écriture et, par cela même, antérieurs à l'influence étrusque. En effet, les Latins, Sabins et Sabelliens possédaient l'alphabet athénien archaïque avant que les Tyrsènes eussent enseigné le leur à l'Italie septentrionale. Au reste, les mots bizarres, les termes obscurs conservés par Caton, par Verrius Flaccus, appartiennent à des âges reculés ; c'est la tradition qui les a imposés aux compilateurs liturgiques.

Nous pouvons, sans anachronisme, donner dès à présent quelque aperçu de l'appareil et du mobilier sacramentel, des pratiques expiatoires et propitiatoires.

La nourriture étant l'unique souci du primitif, rien de mieux agréé ne pouvait être offert aux dieux que des aliments, des viandes, des gâteaux, du laitage, du vin, de l'eau fraîche. Le difficile était de connaître leur goût, sauf en un seul cas : le sang et la chair de l'homme, étaient pour tous, dieux et hommes, un vif attrait ; aussi, nul acte n'était plus pieux que l'immolation de toute la jeunesse d'une tribu, d'un *ver sacrum* ; mais il est à croire que cette insanité passa vite ; on jugea beaucoup plus sage de jeter dehors le *croît* importun, cet essaim nouveau que la vieille ruche ne voulait plus nourrir. Les sacrifices humains isolés durèrent plus longtemps ; l'histoire en a recueilli d'assez nombreux exemples. Toutefois, grâce à la substitution, procédé commode, on fit accepter aux dieux des animaux au lieu d'hommes, puis des mannequins et des poupées, puis des figurines d'argile ou de pâte, pourvu qu'on n'oubliât pas de les présenter *ritu humano*, selon le rite consacré.

Sciendum in sacris simulata pro veris accipi : unde, quum de animalibus quia difficile inveniuntur est sacrificandum, de pane vel cera fiunt et pro veris accipiuntur.

« Il faut savoir que, dans le culte, les objets simulés sont acceptés pour réels. Quand les animaux requis pour le sacrifice sont difficiles à trouver, on en fait en pain ou en cire, qui tiennent lieu des vrais. »

Maintenant, comment connaître l'animal préféré de ces gourmets invisibles ? Qui demande un taureau, un bouc, une brebis blanche ou noire, un agneau non encore tondu ; qui une vache stérile, une chèvre bien encornée, une truie vierge ou mère, un cochon de lait ? Celui-ci voudra, sans doute, une victime qui n'ait pas encore porté le joug (*injugis*), celui-là un agneau de deux ans, ou une brebis de haute laine (*altilanea*). C'est la question que la *probation*, examen des plus sérieux, avait pour objet de résoudre.

Il importait d'abord que la victime fut appropriée à l'intention et à l'objet du sacrifice, selon qu'il s'agissait d'une consultation divinatoire, dune prière, d'une action de grâce, ou d'une expiation : *hostia consultatoria*, *commendatoria*, *impetratoria*, *depulsoria*. Il fallait aussi deviner les préférences des dieux. On s'arrêta au procédé fort commode de leur offrir des victimes qui leur fussent ou agréables ou antipathiques, pensant qu'ils se réjouiraient de recevoir les unes et de voir mourir les autres. Ainsi on pouvait sans scrupule immoler à Cérès le porc ennemi des moissons, à Liber, le bouc qui broute les vignes, aux chastes Caménes, la truie immonde. En général, on réservait aux dieux infernaux les victimes noires. les rousses aux dieux ignés et à ceux qui semblent brûler les moissons, tels que Vulcain ou Robigo, les blanches aux personnages solaires et célestes. Le plus souvent les dieux et les déesses demandaient des victimes

de leur sexe et de leur caractère, réel ou supposé : Mars, Neptune, des mâles entiers et fiers, taureaux, verrats, béliers ; Jupiter des bêtes sages et soumises, bœufs, porcs et moutons ; Proserpine une génisse bréhaigne, Cérès une vache pleine ; Juno Lucina les brebis mères de deux jumeaux, *ambignæ oves*. Tous aimaient que la victime eût ou deux dents à chaque mâchoire ou une dentition de deux ans, *bidens*, *bidental*. Mais le porc, par dessus tout, déjà si cher au bon Eumée et aux héros de l'Iliade, faisait les délices de ceux qui le mangeaient au nom des dieux ; il était doué, et plus encore la truie grasse et tendre, d'une haute vertu expiatoire. En somme, et malgré tant de formalités, les dieux latins n'étaient pas trop difficiles à satisfaire, ayant toujours le goût même de leurs interprètes et de leurs fidèles. En prenant soin de ne jamais leur présenter de poules à bec et à pattes jaunes, — qu'ils avaient en horreur, — on pouvait, avec un peu de craie, leur faire accepter un bœuf roux pour un blanc, et rajeunir singulièrement la bête en lui dorant les cornes.

Il suffisait de savoir correctement frapper la victime, sur la tête, au cou, dans le poitrail, avec la hache (*scena ou sacena*), le *clunaclum* ou le *culcitulus*, avec le maillet de bois ou de plomb ; découper les chairs sur le billot, *molucrum*, avec la *secespita*, ce bon couteau du prêtre, lame oblongue solidement fixée par des clous d'airain (de l'airain de Chypre !) à un manche d'ivoire, rond, orné d'or et d'argent à la garde.

Ce n'était pas tout cependant. Il fallait encore que le sacrificateur fût parfait cuisinier, qu'il sût apprêter à une sauce avantageuse le morceau, le mets favori du dieu, les *partes præsiciæ* ; soit les entrailles, *fendicæ*, *hiracæ*, ou le péritoine, *omentum*, les testicules, *polimina*, les estomacs des ruminants, *ærumnæ*, soit la queue de bœuf saupoudrée de farine, *palasea*, ou garnie de chair à la base,

offa penita ; soit la cuisse, *strebula*, ou la poitrine, *ruma*. Guidés par leur propre goût, les habiles parvinrent à connaître assez bien, à deviner les plats de choix, les *farcimina*, ragoûts et hachis. On s'aperçut, notamment, que tous avaient un faible pour les abats (1) *exta*, intestins grêles farcis (*apexabones*), boudins de sang de bouc (*hirciæ*), de poumon haché (*silicerniæ*, *longabi*), de saindoux et de tripes (*tædæ*, *næniæ*). Dès lors, il ne fallut pas se tromper, mener un taureau à qui voulait un bœuf, servir du bouilli (*arvigæ*, *hostiæ*) à qui aimait le rôt! Surtout il importait de n'omettre aucune des formalités prescrites : les rubans et bandelettes, *infulæ*, *vittæ*, pour le temple et les victimes, le *suffibulum*, sorte d'agrafe chère à Vesta, le voile pour la tête (*capital*), ou même pour la main droite, ni, en certains cas, le *cinctus gabinus* (manière de trousser la toge) ; encore moins les herbes saintes, verveine et autres, les arbres heureux seuls admis aux foyers divins, enfin les paroles, les prières, dans l'ordre fixé par le rituel. Fi de l'invocation qui ne débutait point par Janus ! « *Jane pater, te hac strue bonas preces precor uti sies volens propitius mihi liberisque meis, domo familiæ que meæ... Ejusdem rei ergo macte vino inferio esto...* » « Janus pater, avec ce gâteau je t'adresse des prières pures ; veuille être propice à moi et à mes enfants, à ma maison et à ma famille... Aux mêmes fins, sois honoré (glorifié) par le vin répandu ! » Il y en avait comme cela pour tous les dieux, toutes les offrandes, toutes les victimes et toutes les circonstances. Chaque oubli, chaque erreur entraînait une nouvelle cérémonie, expiation, *piaculum*, réglée par le prêtre et, naturellement, très profitable

(1) *Exta porriciunto, dis danto, in altaria aramve focumve eove quo exta dari debebunt.* « Déposez les entrailles, donnez-les aux dieux sur l'autel, l'*ara*, le *focus* (autel portatif), enfin à l'endroit où les entrailles devront être offertes. »

au matin exorciste. Et puis, il y avait les amendes et les dispenses.

Pour éviter aux immortels les inconvénients d'une alimentation trop fortifiante, d'adroits *fictores* ou pâtissiers pétrissaient de mille façons, en gâteaux sacrés, les farines, le miel, le lait et le sel. On connaît les noms et quelquefois la recette de ces *fercta* ou *liba* (*adorea liba*, VIRGILE) : *africia*, *arculata*, *catumeum*, *conspolium*, *cubula*, *glomus*, *gratilla*, *pastillum*, *subucula*, *summanalia*, *turunda*. etc. Il y avait des tablettes, *strues*, fabriquées par des *struferctarii* ; des *salsamina* composés de quatre espèces de farines ; des *suffimenta*, fève et millet délayés dans du vin nouveau. Le *far pium* ou *mola casta salsa*, si employé dans les sacrifices ou les cérémonies qu'on en a tiré les mots *confarretio* (communion nuptiale) et *immolare*, donnait lieu aux manipulations les plus méticuleuses. Il n'y entrait que du sel broyé et fondu par les Vestales, qu'une fleur de farine extraite d'épis cueillis, séchés, égrénés, grillés, pilés par les mêmes personnes saintes, chargées d'approvisionner les autels. Les dieux ne dédaignaient pas non plus certaines bouillies, *fitilla*, *frumen*, *pultes refrivæ* ; ils buvaient aussi du lait, du vin doux (*sacrima*), surtout de l'eau du Numicius, de l'eau de source, qu'on jetait sur la terre pendant que l'officiant mangeait et distribuait les gâteaux.

Les vases sacrés étaient en argile ; tous les textes s'accordent sur ce point ; lorsque l'abondance des métaux permit de les faire en bronze, en argent et en or, ils gardèrent les formes de la poterie antique, telle que Cicéron put la voir encore dans les temples de Vesta. « Ces pots, disait-il, lui en avaient plus appris sur les rites des ancêtres que les dissertations des Stoïciens. » A des formes anciennes demeuraient attachés d'anciens noms, *calpar*, *arferia*, *cuturnium*, *athanuvium*, *simpulum* ou *simpuvium* (d'un usage si général que les dévo-

tes s'appelaient *simpulatrices*); *patera* (l'insigne des Epulons) ; *guttus*, qui versait le vin goutte à goutte ; *futile*, amphore sans pied, toujours portée par les Vestales ; *malluvium*, *pollubrum*, aiguières et bassins à laver les mains ; *capis*, *capula*, *capedo*, *capeduncula*, *lepesta*, vaisselles sabines ; *favissæ*, grands bénitiers placés à l'entrée des temples, pleins d'une eau dont les dieux reconnaissaient déjà la vertu.

S'agissait-il de laver quelque faute individuelle, ou d'attirer sur une maison, une ville, un champ, sur les moissons et les vendanges la faveur des patrons célestes et terrestres (*medioxumi*) ou souterrains ? des Indigètes ou des *Novensides* (sabins) ? une aspersion correcte, *lustratio*, le plus souvent ambulatoire, *amburbium*, *ambarvalia*, produisait les résultats les plus salutaires, surtout, cela va sans dire, quand elle était dûment accompagnée de sacrifices, d'offrandes et d'invocations convenables, indéfiniment récitées et répétées sans qu'une syllabe en fût omise.

Tout ce « mécanisme liturgique », dit Bouché-Leclerc, inventé pour porter aux dieux et traduire dans la langue qu'ils avaient choisie les hommages des individus, ou de la tribu, de la nation « avait pour centre et pour moteur l'utilité pratique... Une partie des actes religieux avait pour but d'obtenir leur protection » ; tous les autres, de détourner ou prévenir leur colère.

« La théologie donnait à ces derniers le nom d'expiations », quand ils étaient destinés à réparer les effets de fautes privées ou publiques, réelles ou supposées ; et le nombre de ces péchés, prévus et catalogués dans les *Commentaires des Pontifes* était aussi considérable que la nature en était puérile ; ils consistaient presque toujours dans l'omission de quelque formalité liturgique : « *Sciendum... si quid in ceremoniis non fuerit observatum, piaculum admitti.* » « Si quelque point dans les cérémonies,

n'a pas été observé, l'expiation est nécessaire ». On en était quitte pour recommencer les processions, les jeux et les sacrifices viciés par la négligence des officiants ou des fidèles, ou bien pour offrir aux dieux irrités des hécatombes, libations et lustrations nouvelles. Mais il y avait aussi des fautes jugées inexpiables, et qui entraînaient l'excommunication : *impius ne audeto placare donis iram deorum.*

Les dieux manifestaient leur mécontentement par des signes qu'il fallait interpréter, par des maladies, des catastrophes et des prodiges, incendies, ouragans, éruptions volcaniques, apparitions de fantômes ou de comètes. Tantôt une vache ou une statue avait parlé. Il était né un veau à cinq pattes ou à deux têtes. Mars avait brandi sa lance. Un enfant avait crié victoire dans le sein de sa mère. Un essaim d'abeilles s'était posé dans un camp ou sur un laurier sacré.

Laurus erat tecti medio in penetralibvs altis...
Hujus apes summum densæ (mirabile dictu !)
Obsedere apicem, et pedibus par mutua nexis
Examen snbitum ramo frondente pependit.
Continuo Vates : externum cernimus, inquit,
Adventare virum et summa dominari er arce !

« Un laurier s'élevait au centre de la haute demeure... Soudain, ô prodige, s'abattit sur cet arbre saint un tourbillon d'abeilles, et l'on vit l'essaim aux pattes entrelacées pendre à l'un des verts rameaux. Aussitôt le devin : Je vois, dit-il, arriver de bien loin un héros étranger, je le vois dominer sur cette citadelle. » (*Enéide*, liv. VII).

Des loups étaient entrés dans la ville ; des oiseaux avaient fait leur nid dans la barbe de Jupiter. Des rats avaient rongé des lingots d'or ou de fer...

(Votre fer, il n'est plus. J'ai regret de vous dire
Q'un rat l'a mangé tout entier! ..)

Il tonnait dans un ciel serein. Une pierre était tombée du ciel. Des armées avaient paru dans l'air. Des flammes avaient jailli du sol. Un gouffre s'était ouvert dans un champ, sur une place publique.

Chaque fait de ce genre, et bien d'autres, donnaient lieu à une instruction sérieuse. On entendait les témoins dignes de foi. On décidait si le prodige concernait la nation ou l'étranger, s'il était *privé* ou *public*, *prodigium publicum*. C'était ce qu'on appelait *suscipere*, *procurare prodigium*, « prendre en considération le prodige et en procurer l'expiation ». Quand les prêtres, les augures (plus tard les haruspices et autres devins) en avaient expliqué le sens, les mesures étaient prises pour en conjurer les effets probables, ou en effacer les conséquences. Un décret faisait connaître la requête, la volonté (*postilionem*) des dieux, et ordonnait les cérémonies nécessaires, et l'ordre des prêtres était sanctionné par les *patres*, les anciens. Plus tard un sénatus-consulte donna force de loi au décret des pontifes ; mais nul doute que ces formalités ne consacrassent de vieilles traditions latines et sabines. Quelques *procurations*, qui nous ont été conservées, rappellent des époques tout à fait primitives,

Toutes les fois qu'on avait entendu parler un bœuf, il était d'usage que le Sénat tint une séance en plein air, — sans doute dans la prairie même où les vaches pouvaient l'entendre ! Les pluies de pierres, si fréquentes en ce temps-là, devaient être *procurées* par neuf jours de *féries* (processions et danses) solennelles, par ces *nundines* (*Novemdies*) qui devinrent plus tard des foires et marchés. Les sécheresses, très naïvement, étaient traitées par l'*Aquelicium*, cérémonie où l'on faisait jaillir de l'eau. Quand il naissait un hermaphrodite (à Frosinone), ou que Jupiter laissait la foudre tomber sur Junon, il était recommandé de faire chanter

trois fois neuf jeunes vierges, sans omettre les victimes *majeures*, et autres accessoires. On n'avait pas plus tôt senti ou appris un tremblement de terre que des féries convenables étaient immédiatement ordonnées ; mais, par prudence, ignorant quel dieu ou quelle déesse faisaient trembler la terre, les prêtres se servaient de la formule : *Si deus, si dea, si deo, si deæ,* qui ne pouvait choquer aucune des puissances mystérieuses conviées aux sacrifice. Voici le texte de Varron : *Ubi terram movisse senserant, nunciatum ve erat, ferias ejus rei causa edicto imperabant, sed dei nomen, ita uti solet, cui servari ferias oporteret, statuere et edicere quiescebant, ne, alium pro alio nominando, falsa religione populum adligarent... Hostiam — si deo si deæ — immolabant...; quoniam et qua vi ut per quem deorum dearum ve terra tremeret, incertum est.*

Les prescriptions rituelles se sont évidemment compliquées. La richesse et l'orgueil du peuple romain, la rivalité intéressée des collèges de prêtres, ont beaucoup ajouté aux pompes rustiques de Laurente, de Lavinium, et même de la Rome primitive. Mais rien n'a dénaturé le vieux fonds du culte italiote.

Nous avons reconnu, dans les croyances les plus intimes et dans les populations de l'antique Latium, une naïveté sérieuse, une étroitesse d'esprit, qui contrastent avec l'éclat joyeux des Achéens homériques et des belles figures olympiennes. Ce n'est pas que les grandes divinités manquent à ces obscurs porchers de Laurentum, à ces farouches laboureurs Eques, tenant d'une main la houe, de l'autre le javelot, et nous serons fort embarrassés d'établir entre ces dieux une hiérarchie ; toutes les tribus latines célèbrent en commun les fêtes de Jupiter Latiaris, qui siège sur le mont Albain ; les Sabins honorent Mars et Sancus, et Quirinus ; les Prénestins (Herniques) Cæculus ; les Volsques Jupiter Anxur et la Fortune ; autour de Saturnia,

c'est Saturne, c'est Janus qui tiennent le premire rang, Diane à Aricie. Mais ce sont, en somme, les petits dieux, les dieux de l'animisme qui touchent de plus près au cœur des Latins, et qui sont l'objet d'un culte si minutieux, si perpétuel, qu'on se demande où ces peuples prenaient le temps d'aiguillonner leurs bœufs, de paître leurs porcs et leurs moutons, de forger leurs *pilums*, leurs piques et leurs boucliers, de piller et de chasser leurs voisins, hommes et fauves, enfin d'exercer leurs diverses fonctions laïques ou sacerdotales. On s'explique comment, durant tant de siècles, parmi tant de dévotions parfois barbares, souvent égayées par des sacrifices appétissants, leur existence a coulé si obscure, si inutile et si digne d'oubli.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE CULTE DES ANCÊTRES ET DU FOYER

Les pratiques funéraires : impureté du cadavre, de la maison où il réside et des personnes qui le touchent ; aspersions et sacrifices expiatoires. — Inhumation : sacrifice et banquet funéraire ; *Sacrificium novemdiale*, *Feriæ denicales*, *Parentatio*. — Incinération : *os exceptum*, *os resectum*. — Le monde d'en bas : *inferi* ; enclos d'Orcus ; Dispater, roi des trésors et des ombres. — La *devotio*, rites et formule. — Le *mundus* et le *lapis manalis*. — Les Lémures, les Larves, les fantômes nocturnes. — Les Manes : *Kerus Manus*, Mana Génita, Summanus, Mater Matuta. — Commémoration des morts : les *Feralia*, les *Caristia*. — Les *Lares* (*Lases*), de la famille, de la rue, du carrefour, *familiares*, *viales*, *compitales*. — Les Génies, le dieu Génius. — Les Pénates, fidèles gardiens des provisions (*penu*) et du foyer, domestique ou national. — La religion domestique, culte des ancêtres et du foyer, dont les rites secrets se transmettent de mâle en mâle, préside au mariage patricien (*Connubium*) ; *traditio*, *deductio*, *confarreatio*. — Vesta, déesse du foyer privé ou public, intimement liée aux Mânes, aux Lares et aux Pénates, est inséparable de l'autel et du sacrifice. — Le rôle du *mundus* et du feu sacré dans la fondation des villes, notamment de Rome. — L'*atrium* et le *penus* de Vesta ; simplicité et pureté de son culte. — Les Vestales, honneurs qui leur sont rendus. Châtiments qu'elles encourent.

Le problème de la mort est le premier qui se soit posé devant l'homme, au sortir de l'inconscience animale ; on peut même dire qu'il a été résolu avant d'être posé. Herbert Spencer, E.-B. Tylor, Fustel de Coulanges, nombre de savants après eux, ont expliqué comment l'ombre mouvante des ob-

jets, l'image réfléchie par les eaux, les fantômes évoqués dans le rêve et l'hallucination suggérèrent la conception d'un *double*, d'un corps subtil, plus ou moins séparable du corps mortel, d'un simulacre inaccessible à la maladie et à la mort. De ce *dédoublement* sont issues toutes les croyances et les pratiques funéraires. Mais, bien qu'il éludât, qu'il écartât les terreurs de la séparation définitive, cet expédient idéal ne pouvait supprimer l'impression vraie causée par l'évidente extinction de la sensibilité, de la parole et du mouvement. Si bien que, partout, le culte universel des morts fut, et est resté, un compromis entre deux convictions presque égales : la certitude de l'événement lamentable et sans remède ; et la foi craintive à la vie d'outre-tombe. C'est ce conflit et ce mélange de deux sentiments contraires que le Folk-lore retrouve dans les traditions et les usages qui intéressent au plus haut point le philosophe, l'ethnographe et l'historien : car, dans le livre des religions, le chapitre de la mort, à quelques variantes près, ne diffère que par la langue où il est écrit ; en tout pays, chez tous les peuples, l'organisme de la famille, de la tribu, de la cité est intimement lié aux croyances et aux pratiques funéraires. Mais bien que foncièrement identiques chez toutes les nations qui ont reçu, à un degré quelconque, la culture indo-européenne, ces croyances, ces pratiques ont pris dans l'antique Italie, dans la vie privée et publique des Latins, un développement, une importance dont la Chine seule nous offrirait l'image et le pendant.

L'ordonnance des funérailles latines reproduit la marche même de l'esprit. On y sent tour à tour l'effroi, le dégoût, le respect, le chagrin et l'espérance.

Durant sept jours le mort reste dans sa maison, où, d'après Servius, on le laissait se dissoudre jadis. C'est la *collocatio* (de *locus*, lieu ; le cadavre demeure sur place). Pendant cette période, nul ne

peut toucher le corps sans contracter une souillure ; les parents, la maison sont réputés impurs, *domus funesta*. De là toute une série de purifications expiatoires : la salle est balayée avec un balai sacré ; devant la porte est fiché ou suspendu un rameau de cyprès ou de sapin, ancêtre de notre goupillon ; une truie, qui trouvera bientôt son emploi, est immolée en l'honneur du mort, c'est la *porca præsentanea* (un terme assez vague ; la truie offerte en présence du défunt, ou bien préliminaire, préparatoire) ; car le moment est venu du convoi, des obsèques, *exsequiæ* (de *sequi*, suivre, *ex*, hors de la maison). Le cortège, qui devint si somptueux, défilant sur les places avec ses pleureuses, ses musiciens et ses mimes, se rendait au lieu de la sépulture, ordinairement très près de la maison, dans l'enclos même, pour que le mort se sentît encore chez lui, pour que le fils pût, chaque jour, rencontrer ses ancêtres.

Le mot qui signifie enterrement, *humatio* (de *humus*, terre, sanscrit *bhumi*), a survécu à l'usage, très postérieur, du bûcher. (Noterai-je que notre mot *inhumé* signifie le contraire du latin *inhumatus*, qui veut dire privé de sépulture. *In* est tantôt négatif, tantôt locatif ; c'est dans ce sens que le français l'a employé).

La fosse était arrosée de vin ; des fruits, des fleurs étaient déposés sur le cercueil, ainsi que deux béliers immolés ; il est certain que des créatures humaines, plus tard représentées symboliquement, accompagnaient l'hôte des séjours inférieurs. Une pelletée de terre, la première, celle qui nous remue encore le cœur, était jetée solennellement ; puis sur la tombe comblée, parmi des arbustes fraîchement plantés, un banquet (*silicernium*) était offert aux assistants et au mort présent, bien que couché sous la dalle funéraire. L'idée d'impureté s'évanouissait dans une fumigation de baies de laurier. Le neuvième et le dixième jour

après les funérailles, une nouvelle cérémonie, *sacrificium novemdiale*, un nouveau banquet, accompagné de jeux funèbres, *feriæ denicales*, fixaient définitivement la situation du mort, jusque-là fort indécise, et consacraient son retour et son installation favorables dans sa famille, sa maison, au foyer domestique, où les anniversaires, annuels ou mensuels, ramenaient d'autres commémorations, comprises sous le nom de *parentatio*.

L'inhumation demeura seule admise en principe ; seule, correctement accomplie, elle purifiait le mort et les parents qui l'avaient touché, donnait aux Mânes accès dans les royaumes souterrains et levait l'interdit qui frappait la famille *funeste*.

Lorsque l'incinération l'eut emporté, sous les Tarquins peut-être, le *Rituel pontifical* usa de subterfuge pour sauvegarder au moins un simulacre de la coutume ancienne. D'abord une motte de terre, jetée sur les cendres éteintes, figura l'inhumation ; ou bien quelque débris épargné par la flamme, *os exceptum*, fut enterré ; puis on prit l'habitude singulière de couper sur le cadavre un doigt, *os resectum*, et de faire à cette partie réservée, les honneurs de véritables funérailles, — ces *feriæ denicales*, qui assuraient au tombeau l'inviolabilité. — Par un privilège, qui compliqua beaucoup, plus tard, les questions de propriété, les sépultures étaient retranchées à jamais du monde profane, et exceptées de tous contrats de vente. — Au reste, lentement, les mœurs modifièrent ces proscriptions traditionnelles ; les cénotaphes, les fosses communes — *puticuli*, *culinæ* — les tombeaux de famille, les *columbaria*, enfin les cimetières, obtinrent tour à tour les honneurs, le caractère sacré, mais nullement le prestige de crainte respectueuse, attachés dans le principe aux sépultures antiques.

La sépulture était refusée aux hommes frappés de la foudre (haïs des dieux), aux suppliciés, indignes de frayer avec les mânes (les bons), et aux

suicidés, parce qu'ils avaient répudié les lois de la nature.

Tout en nous bornant aux traits généraux, nous n'avons pu éviter tout mélange de coutumes plus récentes, étrusques notamment ; et il n'est pas, d'ailleurs, certain que des usages attribués aux Etrusques n'aient pas été par eux empruntés à de plus anciens occupants, Vénètes et Ombro Latins.

Quoi qu'il en soit, il semble bien ressortir de ces prescriptions méticuleuses qu'avant l'inhumation réelle ou simulée, la véritable situation du défunt restait quelque temps fort douteuse ou plutôt complexe ; les survivants étant à la fois persuadés qu'il était mort, que son double était, à vrai dire, vivant, mais descendu en des lieux inconnus et fermés ; et, plus fermement encore, que ce double, ce fantôme, voltigeait çà et là, rentrait la nuit dans son ancienne demeure, avec des intentions ambiguës, inquiétantes. C'est que les pays d'en bas, *inferi*, peut-être *hondum* (pour *fundum*), ne plaisaient guère aux anciens Latins ; ils s'en faisaient une idée aussi effrayante que vague. C'était un enclos souterrain peuplé de divinités nombreuses et presque sans nom, et surtout de spectres, de puissances actives, *Kéri*, *Kéres,* émanées des morts, enclos de *Uragus* ou *Orcus* (nom diversement expliqué), du démon nocturne aux ailes noires qui va frapper aux portes désignées, guerrier armé qui, lâchement, par derrière, porte au mourant le dernier coup. Au-dessous d'Orcus, dans les profondeurs, résidait Dis-pater (*dives*), — Caton nous a conservé la forme bizarre : *Divesunapiter*, — le dieu des abîmes et des trésors, et naturellement en rapports intimes avec la Terre-mère, avec les semences, les germes (*Proserpina*), ce qui atténuait le caractère morose de sa majesté sévère. Mais nous n'avons à le mentionner ici que comme le père de tous les esprits favorables ou malveillants, *Dea muta* ou *Tacita, Libitina*, *Furiae* ou *Furinae*,

Lala, et autres, dont les noms viendront à leur tour, enfin comme roi des *Manes*.

Le côté terrible du monde d'en-bas éclate dans l'antique usage de la *devotio*, sorte de formule par laquelle les ennemis étaient voués aux dieux infernaux, soit qu'un couple étranger, barbare, appartenant à la nation condamnée, fût enterré vivant sur la place publique, soit qu'une troupe entière s'offrît elle même à Dis-pater en échange de l'armée adverse, soit enfin qu'un héros comme Curtius se sacrifiât, se jetât dans un gouffre pour exciter les Mânes à la vengeance, ou qu'un général, voyant la victoire hésiter, se précipitât, pour le salut de tous, au plus épais des bataillons. Les plus célèbres de ces dévouements furent accomplis par les Décius, pendant les guerres latines et samnites. Le consul avait été averti par une apparition nocturne; au moment critique, il fait venir le pontife, et la main au menton, la tête voilée, les pieds sur une épée qui ne devra jamais tomber aux mains des ennemis, il prononce la fatale formule :

« *Jane, Jupiter, Marspater, Quirine, Bellona, Lares, divi Novensiles, dii Indigetes, divi quorum est potestas nostrorum hostiumque, dii que Manes, vos precor veneror veniam peto feroque uti populo romano Quiritium vim victoriam que prosperetis, hostes que populi romani Quiritium terrore formidine morte que afficiatis. Sicut verbis nuncupavi, ita pro re publica Quiritium exercitu legionibus auxiliis populi romani Quiritium, legiones auxilia que hostium mecum diis Manibus Tellurique devoveo.* » (Tite-Live.)

« Janus, Jupiter, Marspater, Quirinus, Bellone, Lares, dieux Novensiles, dieux Indigètes, divinités dont la puissance s'étend sur les nôtres et sur les ennemis, et vous, dieux Manes, je vous prie et vénère, je demande et implore cette grâce que vous accordiez au peuple romain des Quirites force et victoire, et que vous frappiez de terreur, d'épou-

vante et de mort les ennemis du peuple romain des Quirites. Conformément aux paroles que je prononce, ainsi pour la chose publique des Quirites, pour l'armée, les légions, les auxiliaires du peuple romain des Quirites, je voue avec moi aux dieux Manes et à Tellus, les légions et auxiliaires des ennemis. »

Aussitôt il monte à cheval, s'élance en avant et meurt. Dès qu'il est tombé, la terreur s'empare des ennemis et la bataille est gagnée. Si le général *dévoué* échappait, par grand hasard, même vainqueur, il ne pouvait plus, même après l'expiation convenable, prendre part au culte des dieux. Aucun sacrifice offert par ce personnage équivoque, épargné ou dédaigné par les dieux, ne devait être considéré comme pur. Toutefois il lui était permis d'offrir à tel dieu qu'il lui plairait, par exemple à Vulcain, ses armes et une victime. Tite-Live parle aussi d'une image haute de sept pieds qui, dans une place désormais sacrée, devait être ensevelie et arrosée du sang des victimes. En effet, le *dévoué* ayant survécu, il était juste que les enfers reçussent quelque compensation.

Une cérémonie d'un caractère antique était spécialement consacrée aux hôtes des régions infernales; c'était, à coup sûr, un ancien mode de sépulture. Une fosse était creusée en forme de ciel renversé ; on l'appelait *mundus*, mot qu'on a rapproché de la divinité étrusque *Mantus*, et qui fait songer au *mund* germanique, la bouche. C'était bien en effet la bouche des enfers. Au fond du trou, une dalle, la porte de mort, figurait l'entrée du pays des ombres. Sur cette pierre étaient répandus le sang et les libations expiatoires : de là peut-être le sens de *pur* qui s'est attaché au mot *mundus*, et aussi celui de *monde*, monde des vivants, séparé de l'Orcus par la pierre du sépulcre. Trois fois par an, la terre ramenée sur le *mundus* était fouillée, au temps des semailles et de la moisson, et la pierre, *lapis ma-*

nalis, soulevée comme pour aérer l'abîme et donner la volée aux esprits.

Les avertissements donnés par des revenants, n'ont jamais été rares, mais ils se multiplient à mesure que nous remontons vers le passé ; les Latins les ont toujours redoutés.

Des lieux souterrains où règnent Dîs et Orcus, sortaient quelquefois, à moins que faute d'expiations suffisantes ils n'y fussent jamais entrés, des fantômes lugubres, *Lemures*, *Larvae*, qui hantaient au milieu de la nuit leur ancienne demeure terrestre. C'étaient des spectres d'apparence effroyable, ombres maigres et efflanquées, squelettes qui torturaient les morts et frappaient les vivants de folie, *mania* ; on leur donnait pour mère, par une fausse étymologie grecque, la déesse inoffensive des Mânes. Ovide nous raconte comment, de son temps encore, on conjurait ces hôtes incommodes qui choisissaient pour leurs visites le doux mois de mai, parce que, dit le poëte, on portait alors des offrandes à la cendre des morts, et le petit-fils faisait des expiations sur la tombe de son aïeul... »

« Vers le milieu de la nuit, quand le silence amène le sommeil, étouffant les cris des chiens et les voix des oiseaux, le timide observateur des vieux rites s'éveille en sursaut. Les deux pieds nus, il rapproche les doigts et le pouce, écartant d'un claquement léger l'ombre qu'il pourrait rencontrer par mégarde. Par trois fois, il purifie ses mains dans une eau de source. Puis il se retourne et prend dans sa bouche des fèves noires qu'il crache en arrière, disant : Je jette ces fèves, et par elles je rachète moi et les miens. Il répète neuf fois ces paroles sans regarder en arrière. On pense que l'ombre ramasse les fèves et suit l'homme sans être vue. Il plonge encore ses mains dans l'eau, frappe un vase d'airain et prie l'ombre de quitter la maison. Il dit neuf fois : « Mânes pater-

nels, sortez ! et se retourne alors, assuré d'avoir accompli purement les rites prescrits. »

Ainsi les superstitions nous conservent souvent les plus antiques soucis et les actes les plus naïfs de l'enfance humaine. Mais laissons les Lémures et les Larves ; nous les retrouverions au besoin dans nos campagnes.

Les *Manes, inferi, silentes*, les infernaux, les silencieux, dont le nom est inscrit sur tous les tombeaux, *Divis Manibus*, ce sont les morts purifiés par les cérémonies rituelles, et, d'ordinaire, des esprits sereins et bienveillants. *Kérus Manus*, tel est leur nom le plus antique, le Génie propice. On reconnaît dans *Kérus* la racine *Kr* ou *Kar*, faire, créer, qui a donné aux Grecs les *Kères* et peut-être Kronos, aux Italiotes *Kerus, Kérés, Kerka* (Circé), le dieu sabin *Caranus*, et le verbe *creare*. On trouve, sur un vase de Vulci, l'inscription *Kerri pokolom*, coupe dédiée au Génie. Le mot *cerimonia*, cérémonie, est dérivé de Ker, ou plutôt *Kerimo* (comparez *Tellu-mo*, dieu de la terre, et *Lucumo*, titre des chefs toscans, d'où *Lucumonia*, — Properce dit ordinairement *Luc-mo*, et une fois *Luco-medius*). Quant à Manus, à Mana Genita ou Mania — la bonne mère, la mère des Mânes — est-il possible de remonter à un sens plus primitif que « bienveillant et doux ? » Il existe un dieu fort ancien, Summanus, encore adoré à Rome et associé à Jupiter, qui préside aux éclairs nocturnes et aux lueurs du matin, *mane*, dont le fréquentatif *matuta*, a été divinisé sous le nom de *Mater Matuta*, l'aurore.

Que *Sub-manus* soit proche parent de *Manus*, on n'en peut guère douter, même si on l'explique, comme certains mythologues, par *Summus Manus* ou *Manium*, le plus élevé, le roi des Mânes. Il y aurait donc dans *manus*, dans *manes*, quelque chose de lumineux, rapide sillage de l'éclair nocturne, aube crépusculaire émanée de la nuit du

tombeau, comme l'eau qui coule, *manat*, du sein de la terre, lueur d'heureux présage qui manque à l'être qualifié d'*immanis*, de monstrueux, de cruel : *monstrum immane cui lumen ademptum*, « monstre odieux auquel est ravi l'éclat du regard ».

Pour peu que l'on songe aux infinis détours de l'association des idées, aux sens divergents que chaque langue a su obtenir d'une même racine, d'une même syllabe pourvue de quantités et de suffixes divers, vous ne vous étonnerez pas de voir rattacher des idées de lumière et de bonté à ces fantômes du sépulcre, jadis honorés de victimes humaines qu'on a représentées plus tard par des poupées, *maniae*, *maniolae*, *oscilla*, même par des têtes d'oignons et de pavots, suspendues aux maisons et aux tombes comme les têtes humaines aux portes des villes ; — les Tarquins sacrifiaient encore des enfants aux Mânes. Chaque groupe de mots ressemble à un labyrinthe. Le fil en est embrouillé ou rompu, mais on ressaisit parfois des fragments utiles qui vous ramènent au point de départ.

J'interroge encore *manus*, ce mot mystérieux, et je suis frappé d'une ressemblance qui aurait dû m'éclairer tout d'abord. N'est-ce pas la copie exacte du sanscrit *manas*, du grec *menos*, deux fils immédiats de la vieille racine *man*, « penser », elle-même issue de *ma*, « mesurer » et « créer » (*matar*, *mater*), *man*, qui a donné : ssc. *manu*, *manushya*, germ. *mannu*, *mannisk*, *man*, l'homme, lat. *menti-s*, *mens*, l'intelligence ! sans compter une foule de noms et de verbes qui ont le sens de souvenir, d'avertir, d'éclairer : car y a-t-il avertissement plus direct pour le Latin superstitieux que l'éclair, pour le Latin pâtre et laboureur matinal et matois (*matutus*), que l'aube qui l'appelle aux travaux journaliers, l'aube si douce, si bienveillante, qui le dédélivre des terreurs nocturnes ? *Moneta*, épithète de Junon, qui est la lumière du ciel (*Lucina*), Junon qui avertit qui se souvient ; *Menerva*, beau-

coup moins étrusque sans doute qu'Italique (malgré l'abrévation sauvage *Mnrfa*), et qui a fourni le vieux verbe *promenervare*, avertir ; Menerva *capta*, de *caput*, épithète obscure qui justifie peut-être l'assimilation postérieure de Minerve à Athèné, la brillante lumière de la pensée jaillie de la tête de Zeus.

Ne vous croyez pas perdus dans ce dédale, où s'ouvrent à chaque pas des percées nouvelles embranchées sur d'autres réseaux de passages hasardeux. Nous ne nous sommes égarés qu'en apparence et nous allons en sortir plus instruits, je pense, de l'origine et du rôle des Mânes, forme alourdie, épaissie, de *Manus*. *Manus* est donc l'esprit de l'homme enseveli, qui a gardé une lueur de vie dans la tombe et qui remonte avec l'aube, ressuscité et divinisé, à la lumière du jour. En tant que *Mâne*, il reste un dieu silencieux et triste de la nuit, errant dans les dessous du monde, dans les demeures d'Orcus. Nous le verrons, sous d'autres noms, participer gaîment aux réjouissances de la famille et de la cité.

Ce double caractère est nettement marqué dans les deux principales fêtes consacrées aux morts. Les premières, les *Feralia*, se passaient à l'extérieur. Les sanctuaires de tous les dieux étaient fermés ; toute cérémonie suspendue ; on ne pouvait sacrifier que sur les tombes, et il n'y avait d'autres dieux que les morts cachés sous la terre. On apaisait les Mânes par toutes sortes de mets et de cadeaux. Ils n'étaient pas, à vrai dire, bien exigeants, et ils faisaient bien ; les riches alors l'étaient si peu et en si petit nombre ! « Honorez, dit Ovide, les âmes des aïeux ; les Mânes ne demandent guère : un souvenir pieux plutôt qu'un riche présent : quelques couronnes éparses sur le couvercle du tombeau ; des épis, quelques grains de sel, des violettes çà et là ; du pain trempé dans du vin pur, et cela même en un tesson ramassé dans la rue. On peut faire mieux, mais l'ombre est satis-

faite. Toutefois, les morts ne veulent pas être oubliés. Une fois, pendant une guerre longue et acharnée, le peuple négligea les jours réservés aux Mânes. Prompte fut la vengeance. Dans la ville éclairée de funèbres bûchers, les cadavres abandonnés sortirent des tombeaux, effrayant de leurs plaintes lugubres, de leurs apparitions terribles, les rues et les campagnes du Latium. » Une peste fut attribuée à de pareilles omissions. Mais les prodiges cessèrent à la reprise des cérémonies.

Si les *Feralia* étaient un véritable jour des morts, triste ou du moins attendri, les *Caristia*, dés le lendemain, respiraient la joie des banquets familiaux. On appelait cette fête *Cara Cognatio*, d'où l'on peut inférer que l'*agnatio*, la parenté par les mâles, seule légale chez les Romains, n'avait pas remplacé chez les Latins antiques la parenté générale et naturelle, *cognatio*. Ovide nous a laissé un aimable tableau des *Caristia* (ainsi nommées, dit-il, par les parents affectionnés, *cari cognati*, réunis autour d'une table commune). « Après la visite aux tombeaux et aux proches qui ne sont plus, il est doux de se tourner vers les vivants ; après tant de pertes, il est doux de voir ce qui reste de notre sang et les progrès de notre descendance. Venez donc, cœurs innocents ; mais loin, bien loin, le frère perfide, la mère cruelle à ses enfants, la marâtre qui hait sa bru, et ce fils qui calcule les jours de ses parents obstinés à vivre ! Loin, ceux dont le crime accroît la richesse, et celle qui donne au laboureur des semences brûlées. Maintenant, offrez l'encens aux dieux bons de la famille (ce sont les Mânes) ; mettez à part sur le plateau, *patella*, des mets arrosés de libations, et que ce gage de piété reconnaissante nourrisse les Lares qui résident dans l'enceinte de la maison (*incincti Lares*). »

Ce nom de Lares, que portent de préférence les Mânes sortis du tombeau et considérés comme protecteurs de la famille, de la maison, du domaine,

de la tribu et de la cité, paraît avoir signifié maître, chef, roi. C'est dans ce sens que les Etrusques l'ont adopté pour leurs Lucumons : Porsena, *Lars* de Clusium. Mais la forme *Lases*, conservée dans le Chant des Arvales, avait déjà substitué *R* à *S* avant l'arrivée des Etrusques et engendré toute une famille de divinités et de génies : Lara et Lala, peut-être Laverna, pour *Lasverna* (comme *Camena* pour *Casmena*), Larva, Larundo, Acca Larentia. Or, tous ces êtres vagues ont gardé un caractère inquiétant et funéraire. On les invoque autour des tombeaux, on craint de les rencontrer la nuit dans les lieux solitaires. Il faut donc admettre que le mot dont ils dérivent avait la même acception, et que les *Lases* n'ont pas été à l'origine autre chose que des esprits errants, les âmes des ancêtres, comme les Mânes. C'est l'usage, c'est le temps qui a introduit entre eux des nuances, souvent oubliées d'ailleurs. Car, dans la langue commune, Lares et Mânes sont demeurés synonymes. L'idée de mort s'était donc peu à peu retirée du culte des Lares, et l'on voyait surtout en eux des gardiens, des protecteurs de la vie. Ils formaient comme la transition entre les Mânes et les Génies, qui président à la naissance (*gignere*) et qui transmettent aux choses de la nature et aux enfants des hommes le germe ancestral engourdi chez les Mânes et réveillé chez les Lares. Ainsi se perpétue la vie.

Les Lares de la famille habitaient la salle commune, l'*atrium*, humbles images de cire ou statues de bois, puis de pierre et de métal, commises aux soins de la ménagère. Mais leur puissance invisible et tutélaire résidait dans le foyer domestique, entretenu dans un état de propreté parfaite, balayé tous les soirs. Caton le recommande instamment. Tous les jours, à chaque repas, une part était prélevée et déposée devant le foyer sur un plateau ; l'offrande, vin et aliments, était jetée dans le feu, au cri de *Dii propitii* ! et le repas pouvait alors con-

tinuer. On citerait chez tous les peuples des coutumes analogues, et je n'y insiste pas. Toutes les Calendes du mois, les Ides, les Nones, surtout les Calendes de Mai, dites *Laralia*, ramenaient des prières, offrandes et libations spéciales.

« Les Lares, considérés comme bons génies de la maison, prennent part à toutes les fêtes. Quand le jeune homme revêt la robe virile, on leur consacre la *bulle*, ornement de son enfance ; quand un parent revient de la guerre, ils reçoivent une portion du butin ».

Le *Lar familiaris*, qui les résume tous, est un conseiller indulgent, dont l'affection encourage la familiarité. De maître, il devient serviteur, comme le follet du bon Lafontaine. C'est presque dans ce rôle que Plaute nous le représente dans l'*Aulularia*, expliquant l'intrigue de la pièce. « Je suis, dit ce dieu complaisant, le Génie protecteur de la maison. Le père et le grand-père du propriétaire ont été mes bons amis. Le grand-père m'a confié un trésor que je garde soigneusement près du foyer pour le donner maintenant à la fille de la maison, une bonne et pieuse enfant qui me fait des cadeaux tous les jours ».

A tous et en toute occasion, ces lutins du foyer font bonne figure, comme il sied à d'anciens morts consolés qui aiment les vivants. Leur inoffensive bonhomie devait survivre à la désuétude et à l'oubli ; de l'armoire — *Lararium* — où l'on finit par les reléguer, ils continueront, jusqu'au Ve siècle, à veiller sans bruit sur leur négligente postérité.

Les Lares n'étaient pas tous entrés dans les maisons. Beaucoup, d'innombrables, étaient restés dans les champs, dans les rues (*viales*), au croisement des routes, dans les carrefours (*compitales*) et partout protecteurs bienveillants, *præstites*. Chacun ou plutôt deux par deux, fils jumeaux de Mercure et de Lara, ils avaient leur région, leur quartier, leur chapelle et leurs offrandes d'aliments, de

fruits, de fleurs et de feuillage. Toute jeune femme entrant pour la première fois sous le toit conjugal, devait faire offrande d'un as, non seulement à son mari et aux Lares de la maison, mais aussi aux Lares du carrefour voisin. Tous les habitants du quartier contribuaient d'un gâteau à leur fête annuelle. Ces réjouissances populaires, pleines de gaîté, même de licence, accompagnées de jeux, de pantomimes, rappelaient encore, par plus d'un trait, l'origine funéraire des Lares. Ainsi, les gens du peuple suspendaient aux chapelles et aux portes ces *ex voto*, ces poupées de laine, ces têtes de pavots et ces gousses d'ail que les Mânes acceptaient comme des souvenirs d'anciens sacrifices sanglants. Le culte des Lares publics était si solidement établi qu'Auguste essaya, non sans succès, d'en faire le pivot d'une religion universelle, la religion civile de l'Empire.

Des Lares aux Génies, le passage est aisé ; ceux-là conservent la famille, ceux-ci la propagent. Comme les Lares, les Génies reçoivent un culte privé et un culte public. Dans la maison, le Génie est, et le protecteur du lit conjugal, *lectus genialis*, qui naturellement lui est consacré, et l'esprit tutélaire de chaque membre de la famille. Dans ce dernier emploi, il s'identifie avec les individus, et, comme de juste, l'anniversaire de la personne est la fête de ce dieu qui lui a transmis l'existence et qui s'est attaché à elle pour la vie. Ce jour-là, on offre au Génie de l'encens, du vin, des couronnes, évitant avec soin les offrandes sanglantes, parce que le jour où l'on a reçu l'existence ne doit coûter la vie à aucune créature vivante. C'est le Génie qu'on remercie de tout ce qu'on éprouve d'heureux; c'est par lui qu'on jure et qu'on supplie. Compagnon assidu de nos plaisirs et de nos peines, il s'associe parfois, souvent, à nos passions, à nos faiblesses, lorsqu'il ne les encourage pas lui-même. Il y a des Génies forts et des Génies timi-

des : « Mon Génie étonné tremble devant le sien », dit le poète. Le Génie est parfois moins brave qu'on ne voudrait ; quand il voit la mort inévitable, il abandonne son protégé, de même qu'Apollon, dans Homère, délaisse piteusement Hector condamné par le destin.

Les personnalités collectives et les personnifications avaient aussi leurs Génies. On cite le Génie de Pouzzoles, fort en honneur, celui de Stabies qui ne l'a guère préservée du Vésuve, celui de Bénévent, de la colonie d'Ostie, etc. Sur une monnaie italienne de la guerre sociale on voit le Génie de l'Italie foulant aux pieds un étendard. Le Génie du peuple romain, puis de l'Empereur, prit fatalement le pas sur tous les autres et devint le Génie par excellence, *Genius*, auquel, dès le début de la seconde guerre punique, cinq grands animaux furent sacrifiés, sur l'ordre des livres Sibyllins ; *Genius*, tantôt adolescent, tantôt homme fort et barbu, diadémé, portant le sceptre et la corne d'abondance. Au reste, le culte officiel de *Genius* n'arrêta nullement la diffusion des Génies dans les bourgades et les villes, dans les marchés et les légions. Des rues, des maisons avaient leur Génie dont la figure peinte sur une muraille, la préservait de toute souillure. Enfin, partout dans la campagne le Génie du lieu, *Genius loci*, invisible et doux, soupirait dans le bois, faisait verdoyer la prairie et jaunir la moisson ; et là encore il avait son autel rustique, et son image, l'image d'une couleuvre inoffensive.

Il est curieux de voir partout le serpent associé à l'idée de puissance bienveillante et cachée. Nos fées sont aussi couleuvres. Quoi qu'il en soit, le serpent en Italie était l'emblème du Génie non seulement champêtre, mais aussi domestique, et on le laissait sous cette forme pénétrer et pulluler librement dans les maisons et dans les chambres à coucher. Il y eut des Génies des dieux, comme des

Génies des hommes, et, ce qui a plus d'intérêt, des Génies des tombeaux, adorés comme les Mânes. Ainsi les Génies revenaient à leur point de départ. Et le culte de ces Génies funèbres se substitua si bien à celui des morts que les *Feralia* prirent le nom de *Genialia*, Fête des Génies.

« Génie et Lare, dit Apulée, c'est le même être ». Et Servius, le commentateur de Virgile, ne nous laisse pas ignorer qu'une parfaite synonymie existe entre Lares et Pénates, entre Pénates et foyer. Mais de même qu'il existe quelques nuances entre les Mânes, les Lares et les Génies, les Pénates ont eu, plus qu'ils ne conservent, à côté des trois autres, une certaine personnalité.

Les Lares et les Génies étaient les ancêtres revenus à la maison ; les Pénates n'en étaient pas sortis ; et s'ils la quittaient ce n'était qu'avec la famille changeant de domicile. Peut-être étaient-ils les âmes des morts ensevelis jadis sous le foyer, dans leur demeure. Leur nom se retrouve dans *penès*, « proche, auprès, dans la puissance de », dans *penitus*, à fond, profondément, dans *penetrare* et *penetralia*, pénétrer, intérieur, sanctuaire, mais surtout dans un terme bien latin et de même origine sans doute : *penus*, le butin, les provisions, ce qu'on a sous la main, ce que les Lares, les Pénates étaient instamment priés de garder ; les *Pénates* surtout, comme leur nom l'indique. Ils partageaient avec les Lares les honneurs de l'atrium, les offrandes journalières d'aliments et de couronnes ; ils reçurent même comme eux — par extension — des emplois publics — *Penates publici*, — patronages de corporations, de quartiers, de cités, d'armées et de navires ; mais le vrai Pénate était le gardien constant, incorruptible et invariable de la maison et de la race. Nulle divinité n'est restée plus présente à l'esprit des Latins et aussi des Romains. Virgile a bien compris cet attachement lorsqu'il a placé dans les mains du vieil Anchise « les

objets sacrés et les Pénates paternels » *Sacra manu patriosque Penates*, *teucros que Penates*, ces Pénates teucriens qui doivent présider aux destins d'Albe, de Lavinium et de Rome.

Il semble ou plutôt il est certain, pour diverses raisons, à cause peut-être de la persistance des Pénates primitifs à ne quitter ni le corps ni la demeure de l'ancêtre défunt, il est certain que les Pénates sont restés plus intimement associés au foyer. Et qui dit foyer — quand il s'agit de l'homme, qui garde encore un vague souvenir des bienfaits du feu (l'homme, avant le feu, n'est qu'un animal inférieur à beaucoup d'autres), — qui dit foyer dit tout ce que la famille possède de vénérable et de cher. La flamme, c'est l'habitant par excellence, *Vesta*, de la racine *vas*, demeurer, comme la grecque Hestia, Vesta qui attend au retour le laboureur ou le guerrier fatigué, tandis que Pénates et Lares penchés au dessus de la ménagère soufflent doucement sur les charbons où mijote la polenta de farine d'orge, où grille le chevreau qu'un loup a blessé. Vesta qui ranime, assouplit les membres raidis, et rend au jeune époux la force de protéger et accroître sa jeune famille, le courage d'égaler ses aïeux en vertus et en gloire. Oui Vesta réjouit le corps et parle au cœur ; et chaque jour c'était elle-même, c'était le foyer, qui recevait l'offrande jetée au feu pour les Mânes, les Lares et les Pénates.

Le culte du foyer domestique, c'était le culte même des ancêtres, de la *Gens*, exclusif de tout contact, de tout regard étranger. Toute cérémonie de cette religion secrète devait être recommencée en cas d'interruption du dehors. Nul magistrat, nul prêtre n'avait le droit d'intervenir par des prescriptions ou des défenses. Chaque famille avait ses rites, soigneusement cachés. Le feu sacré d'une maison n'était pas celui d'une autre. Notez que le foyer n'était jamais placé hors de la maison, ni près

de la porte où il aurait été trop en vue. Les Latins le cachaient au milieu du logis, près des dieux intérieurs, *Penates*, dans l'atrium, dans le *Vestibulum*, demeure de Vesta. *Suo quisque ritu sacrificia faciat* (Varron), *sacrificia occulta*, dit Cicéron. Que chacun accomplisse selon son propre rite les sacrifices secrets: telle était la loi absolue du culte domestique. Les formules, les prières, les hymnes qui en faisaient partie essentielle étaient un patrimoine sacré. Le père, seul interprète et seul pontife de sa religion, avait seul le pouvoir de la transmettre et de l'enseigner à son fils. « Cette religion, dit très bien Fustel de Coulanges, ne pouvait se propager que par la génération. Le père, en donnant la vie à son fils, lui donnait en même temps sa croyance, son culte, le droit d'entretenir le foyer, d'offrir le repas funèbre, de prononcer les formules de prière. La génération établissait un lien mystérieux entre l'enfant qui naissait à la vie et tous les dieux de la famille. Ces dieux étaient sa famille même, c'était son sang. L'enfant apportait donc en naissant le droit et le devoir de les honorer; comme aussi, plus tard, quand la mort l'aurait divinisé lui-même, il devait être compté à son tour parmi ces dieux de la famille », ces ancêtres dont les effigies étaient rangées autour de l'atrium et du foyer sacré.

La religion domestique ne se propageait que de mâle en mâle. non seulement parce que, dans les idées des anciens indo-européens, surtout des Aryas, des Grecs et des Latins, le principe reproducteur résidait exclusivement dans le père ; mais encore parce que la fille, en quittant la maison paternelle pour celle de son époux, adoptait nécessairement un foyer et des dieux nouveaux. Ce sont ces considérations qui déterminent tout l'organisme de la famille, du mariage, des successions, sur lequel ont été et sont encore calquées les institutions de notre droit privé.

Le mariage latin, devenu le mariage romain, *connubium*, comportait trois actes solennels — et il en était de même chez les Grecs — la *traditio*, la *deductio*, la *confarreatio* : la livraison ou abandon de la jeune fille, la conduite de la mariée à la maison nuptiale, la communion des deux époux. La jeune fille n'est pas attachée au foyer paternel par son propre droit, mais par la volonté du père de famille ; elle n'en peut donc être détachée que par la volonté du père, qui la *livre*, qui la *donne* à la famille étrangère. Conduite à la maison de son époux, voilée, couronnée, précédée du flambeau nuptial, aux chants d'un vieil hymne dont on ne comprend plus le refrain : *Talassie*, *Talassie*, elle reçoit devant le seuil le feu, emblème du foyer domestique, et l'eau lustrale qui sert à la famille pour tous les actes religieux. Alors, souvenir du rapt primitif, l'époux l'enlève dans ses bras et lui fait franchir le seuil sans qu'elle l'ait effleuré du pied. La *deductio* se termine dans l'atrium, devant le foyer autour duquel sont groupés les Pénates, les Lares et les images des ancêtres. Là les deux époux sacrifient, versent la libation, prononcent quelques invocations, enfin mangent ensemble un gâteau de fleur de farine, *panis farreus*. Cette communion sous les yeux des divinités de la famille associe les époux dans le même culte : *uxor socia humanæ rei et divinæ*. La femme, entrée en partage des choses humaines et divines, a désormais les mêmes dieux, les mêmes fêtes, les mêmes ancêtres que son mari. Déliée de tout lien religieux avec son père (à elle), car on ne peut appartenir ni à deux familles ni à deux foyers, elle est maintenant devant son mari — qui résume en lui toute la lignée ancestrale, — elle est *loco filiæ*, comme une fille, comme une pupille perpétuelle.

Nul doute que le culte du foyer ancestral n'ait franchi de bonne heure l'étroite enceinte de la maison ; les tribus ne sont que des agglomérations de

gentes remontant à un ancêtre commun, les cités qu'une juxtaposition de tribus. Chaque enceinte, qu'elle contienne une bourgade ou une ville, doit posséder un centre sacré, un feu et des Pénates publics, une flamme vivante, nous dit Ovide, qui symbolise les aïeux, la patrie, l'unité morale et religieuse des citoyens assemblés.

Les circonstances qui ont accompagné la fondation de Rome nous montrent l'intime relation qui existait entre les Mânes, les ancêtres et le feu national. Tant d'auteurs, Caton, Ovide, Tacite, Verrius Flaccus, Plutarque, Denys d'Halicarnasse les ont décrites d'une façon concordante qu'il est difficile d'en suspecter l'authenticité. Elles étaient d'ailleurs célébrées chaque année, à date fixe, le 21 avril, avec une fidélité toute traditionnelle. Et qu'il s'agisse d'Albe, de Lavinium ou de Rome, les origines ont été pareilles. Le fondateur, appelons-le Romulus, — bien que ce nom, dérivé de *Roma*, ait été forgé après coup, — Romulus donc, après avoir consulté les oiseaux, choisi l'endroit favorable et célébré un sacrifice, allume un feu de broussailles, puis saute, suivi de ses compagnons purifiés, à travers la flamme légère. Il creuse ensuite une fosse circulaire ; vous avez reconnu le *mundus*. Il y jette une motte de terre apportée d'Albe ; et chacun à son tour jette un peu de terre du pays d'où il vient. Pourquoi ? C'est que l'homme, attaché par la religion au sol où reposaient ses ancêtres divins, ne pouvait se déplacer sans impiété si, par une fiction, il n'emportait avec lui son foyer et ses aïeux ; il fallait qu'il pût dire, en montrant la place nouvelle qu'il allait adopter : « Ceci est encore la terre de mes pères, *terra patrum*, *patria* ; ici sont les Mânes de ma famille, réunis en ce lieu purifié pour y recevoir un culte perpétuel et veiller sur leurs descendants. » Sur la dalle du *mundus*, ou sur l'autel placé au-dessus, un feu est allumé, feu éternel et sacré, foyer commun et cen-

tral de la cité future, autour duquel doit s'élever la ville comme la maison autour du foyer domestique. Et dès qu'à une certaine distance l'enceinte, ici carrée, ailleurs irrégulière, a été tracée avec un soc de cuivre (selon un rituel sans doute contemporain de l'âge du bronze), n'y eût-il pas une hutte, pas un toit, la ville est fondée, puisqu'elle a son foyer et ses Pénates. Partout où l'on n'a pas soulevé la charrue pour indiquer une porte, la muraille et le fossé (*Pomœrium*, *post-murum*, derrière le mur) sont sacrés ; celui qui les franchit est digne de mort. Rémus lui-même, le jumeau légendaire, périt pour avoir sauté par-dessus le sillon. Quelque jour, l'esprit du fondateur ira rejoindre les Lares de la cité, qu'il résumera en lui, et le feu de l'autel sera la substance impérissable du héros éponyme.

Chaque ville donc avait sa Vesta et ses Pénates ; et chaque colonie allumait le feu de sa Vesta au foyer de la métropole. C'est ainsi que Rome honora spécialement la Vesta et les Pénates d'Albe-la-Longue, puis, après la destruction d'Albe, ceux de Lavinium, considérés comme les Pénates même de Troie, *Sacra principia populi romani*, c'est-à-dire les objets sacrés auxquels se rattachaient les origines de Rome et de toute la nation latine. Un temps vint où Vesta, sans cesser de résider dans le feu, et non seulement dans celui du foyer national, mais encore dans les feux allumés sur l'autel de toute divinité, prit une figure humaine, et présida en personne au culte qu'on lui rendait dans son *atrium*, devenu son temple. Une partie de l'édifice, entourée de nattes, était encore appelée *penus*, magasin de Vesta, et renfermait le mobilier nécessaire aux cérémonies. Ailleurs, d'autres objets sacrés (à Rome le fameux *Palladium*), des figures, statuettes, talismans, emblèmes génésiques, accessibles seulement aux Vestales et aux Pontifes, étaient soigneusement nettoyés la veille

des fêtes, des *Vestalia*. Une grande simplicité (1), une grande propreté, une grande pureté, tels étaient les points dominants du culte. De là, les nombreuses purifications, les minutieuses précautions avec lesquelles était puisée et apportée l'eau sainte du Numicius ou du Tibre ; et les lois sévères, cruelles, auxquelles les Vestales étaient astreintes. Ces vierges gardiennes du feu, choisies dès l'enfance parmi les plus nobles familles de la cité, étaient revêtues, il est vrai, d'une inviolable dignité ; la première place leur était partout réservée ; mais leurs moindres fautes entraînaient la mort. L'oubli de leur chasteté, l'extinction du feu sacré étaient des crimes inexpiables ; les malheureuses étaient lapidées, battues de verges ou enterrées vives.

On comprend que des honneurs si périlleux ne fussent pas précisément recherchés. Le Pontife Maxime (à Rome) eut soin d'en dispenser les filles de Pontife, de Flamine, Quindecemvir, Septemvir, Epulon, Salien, *Tubicen sacrorum*, les fiancées de Pontife, enfin les sœurs de Vestale. Mais dans toutes les autres familles nobles (plus tard chez les plébéiens, et, sous Auguste, chez les affranchis) ce personnage, qui exerçait le pouvoir spirituel des anciens rois, désignait souverainement les futures prêtresses de Vesta. Toute jeune fille de six à dix ans, bien née et bien constituée, pouvait être appelée, sans recours et sans pitié, à un service rigoureux d'au moins trente ans. Dès que le grand pontife avait prononcé la formule fatale : *Sacerdotem Vestalem quæ sacros faciat quæ jus siet sacerdotem Vestalem facere pro populo romano Quiritium... ita te, Amata capio* : « Je te prends, Amata, pour remplir les fonctions saintes dont les prêtresses Vestales doivent s'acquitter pour le peuple romain

(1) *Vesta coronatis pauper gaudebat asellis*. PROPERCE IV, 1. Vesta, pauvre alors, se contentait d'ânons couronnés de fleurs.

des Quirites » ; il devenait le père, le maître et le juge de cette infortunée ; bien plus, il exécutait lui-même la sentence qu'il avait portée.

« La Vestale qui a violé son vœu de virginité » dit Plutarque (*Numa*) « est enterrée vivante près de la Porte-Colline. Il y a dans cet endroit, en dedans de la ville, un tertre d'une assez longue étendue qu'en latin on appelle *agger*. On y construit un petit caveau où l'on descend par une ouverture pratiquée à la surface du terrain. Il y a dans le caveau un lit, une lampe allumée et une petite provision des choses nécessaires à la vie : du pain, de l'eau, un pot de lait et un peu d'huile, comme pour dissimuler qu'on force à mourir de faim une personne consacrée par les plus augustes cérémonies. Celle qui a été condamnée est mise dans une litière qui ferme exactement et qu'on serre avec des courroies, de manière que sa voix ne puisse pas même être entendue, et on lui fait traverser le Forum. Il n'est pas de spectacle plus effrayant à Rome, point de jour où la ville présente un plus lugubre aspect. Quand la litière est arrivée au lieu du supplice, les licteurs dénouent les courroies. Le Pontife Maxime, avant l'exécution fait certaines prières secrètes et il lève les mains au ciel. Il tire ensuite de la litière la patiente couverte d'un voile, la met sur l'échelle, par où l'on descend dans le caveau, puis s'en retourne avec les autres prêtres. Elle arrivée au bas, on remonte l'échelle et l'on recouvre le caveau en y amoncelant de la terre jusqu'à ce que le terrain soit de niveau avec le reste de l'agger. »

Telle était cependant la puissance de la tradition qu'en dépit de ces féroces insanités, de gré ou de force, l'institution des Vestales se perpétua jusqu'aux temps de Constantin, de Gratien même. Symmaque a pu voir encore des Vestales albaines et des Vestales romaines.

Il n'y a point de culte dans le paganisme qui ait

gardé plus longtemps le caractère animique. Bien que Vesta fût une déesse, c'est le feu qui était adoré, et avec lui les ancêtres. Aux *Vestalia*, le 9 juin, fête du pain, fête des meuniers et des ânes, c'étaient les antiques offrandes des Lares et des Pénates, des mets placés sur de simples plateaux, que les matrones apportaient, pieds nus, au temple de Vesta.

L'extinction du feu était une calamité publique. Ce feu ne pouvait être rallumé qu'à sa source naturelle, soit par la concentration des rayons du soleil, soit par le mode primitif, par le frottement de rameaux, de bâtons consacrés. C'est ainsi qu'on le renouvelait chaque année, le premier mars.

La persistance du sentiment animiste est bien marquée dans une anecdote que rapporte Tite-Live. — Durant la seconde guerre punique, le temple de Vesta faillit périr dans un incendie. Rome est en alarmes, le Sénat prescrit une enquête, et, sans aucune preuve, le consul accuse quelques citoyens de Capoue. Et voici son raisonnement, que j'abrège : « Cet incendie, qui devait arrêter nos destinées, ne pouvait profiter qu'à nos plus cruels ennemis. En avons-nous de plus acharnés que les gens de Capoue, cette ville qui aspire à l'hégémonie, qui est présentement l'alliée d'Annibal ? Ce sont donc ces hommes-là qui ont voulu détruire notre Vesta, notre foyer éternel, ce gage et ce garant de notre grandeur ! »

Nous avons essayé de grouper, d'enchaîner dans un ordre naturel et logique toute cette série de croyances et de pratiques dévotes qui relie la crainte, l'amour et le culte des morts, des ancêtres divinisés, Mânes, Lares, Génies, Pénates, à l'adoration du foyer domestique, du feu privé et national. Ce n'est pas à tort que Fustel de Coulanges a vu dans cette religion animiste la base de la famille, du mariage, de la cité et de la nation antiques ; on pourra lui reprocher seulement de s'être

confiné dans son sujet spécial, et d'avoir donné à croire qu'il ignorait ou qu'il subordonnait au fétichisme funéraire, des éléments religieux beaucoup plus relevés, plus intellectuels, le culte des aspects et des phénomènes de la nature ambiante, de la lumière et des astres, de l'atmosphère, de la terre et du ciel.

Ces éléments mythiques ne manquaient à aucune tribu de culture indo-européenne. Et tout en s'abandonnant à ces minuties liturgiques si commodes à l'ignorante crédulité, les Ausones les plus primitifs ont certainement réservé aux dieux de la vie et du jour les plus hauts rangs de leur panthéon.

CHAPITRE TROISIÈME

LE GROUPE DE SATURNE ET LES DIEUX TERRESTRES

§ I. — Saturne, Ops, Consus, Tellus.

Caractère agricole et pastoral des divinités italiotes. — Antiquité de Saturne sur la rive gauche du bas Tibre. — Le pont *Sublicius*, jeté entre l'ancien domaine de Saturne, *Saturnia*, et le tombeau de Janus (le *Janicule*). — Les Frères Pontifes. — Le sacrifice des *Argées*. — Hypothèse sur l'origine de ce nom et de cette coutume. — Etymologies probables ou possibles de *Saturnus* : *Sator ? Savitar ?* — Attributs champêtres de Saturnus : *Sterculus*. Vers *saturniens*, *saturæ*, satyres. — Les Saturnales. — *Lua mater*, *Lua Saturni*. — Antique férocité de ces divinités débonnaires. — Ops, la fécondité terrestre, également unie à Saturne et à Consus (*Conditus*, dieu caché) ou Consivius, dieu des semences, se confond avec Tellus. Terra mater. Couple factice : *Tellumo* et Tellus. Conjectures étymologiques. — Nombre de divinités assimilables à Tellus. — *Hordicidia*, sacrifice de la vache pleine. — Maia, Nymphæ, Neptune.

Tous les écrivains qui ont traité de la mythologie latine sont d'accord pour signaler le caractère pastoral et agricole des plus anciennes populations italiques, et des innombrables Indigètes préposés par l'animisme aux travaux journaliers, aux diverses circonstances de la vie.

En s'emparant, comme nous le verrons, des premières places et des premiers rôles dans le panthéon latin, les dieux du ciel, du jour, de l'atmos-

phère n'ont aucunement supprimé cette multitude de puissances terriennes, plus voisines de l'homme, plus accessibles à des vœux sans cesse renouvelés. Le groupe a d'ailleurs évolué conformément à la loi ; chacune des catégories qui le composent s'est condensée, résumée en un chef, en un couple qui la représente et lui commande ; et ces chefs, ces couples ont été volontiers admis par les divinités supérieures au partage du pouvoir suprême, ils ont été maintenus dans leurs fonctions, et ni Janus, ni Jupiter, ni Mars n'ont attenté à leur culte et à leur popularité ; ils se sont bornés à s'y associer. Nous verrons bien Mars envahir leur domaine et leurs offices avec d'autant plus de succès qu'il était leur proche parent, qu'il régnait sur les confins de la terre, dans l'atmosphère la plus voisine du sol; mais peu à peu, ce Mars orageux, printanier, fécondant, sylvestre et champêtre s'est abandonné à l'ivresse des combats et des victoires romaines ; il a laissé à Saturne, à Ops, à Cérès, à Liber, à Palès, et à leur cortège rural les semailles et les moissons, les vendanges, les jardins et les prairies.

L'antiquité de Saturne et d'Ops est reconnue et attestée par la tradition. L'un et l'autre, ils reculent, ils s'enfoncent dans ce passé lointain où tous les peuples, harassés par les guerres interminables, par les complications croissantes de la vie sociale, aiment à placer un âge d'or, d'insoucieuse égalité, de plantureuse et libre existence, sans histoire et sans lois. Ops est la divinité éponyme des *Opisci*, des Osques, proche parente sans doute de *Apu*, *Ajulu*, venue avec les Pélasges de l'antique *Apia* (le Péloponèse préhellénique). Les Ausones, les Auronces, l'ont trouvée établie sur les bords du Liris et du Vulturne. Quant à Saturne, bien que le Janus des *Fastes* se vante de l'avoir accueilli dans l'asile du Latium, son antériorité n'est pas moins manifeste. *Saturnia* fut le premier nom de l'Italie et de la région des sept collines, avant que les

Ombro-Latins atteignissent le cours inférieur du Tibre. La légende qu'Ovide rapporte a été imaginée par la vanité nationale après l'assimilation de Saturne au Kronos des Grecs. La faucille que le dieu tient dans sa main, *secula*, *sicula*, permet de soupçonner en lui la divinité des Sicules, introducteurs de l'agriculture en Italie.

Longtemps après que les Sicules, expulsés de Saturnia, même de Tibur, où leur chef légendaire Tiburnus, Tiburtus, avait transporté le nom du Tibre, eurent disparu du Latium, Saturne régnait encore au temps du vieux roi sabin Ancus, petit-fils de Numa, sur la rive gauche du fleuve romain. Son souvenir reste associé aux origines du célèbre pont de bois, *Sublicius*, dont les constructeurs nous ont légué le nom de Pontife, *Pontifex*, et qui, reliant Saturnia au Janicule, le domaine de Saturne à celui de Janus, ouvrait à Rome, pour la guerre et pour le commerce, les chemins de l'Etrurie.

Ce nom de *pontifex* a fort inquiété les étymologistes. Comment faire honneur à la charpenterie d'un titre que portaient à Rome, bien avant l'expulsion des rois, les quatre ou cinq (selon les auteurs) *Sacerdotes publici*, chefs du clergé, régulateurs de la liturgie, du calendrier, de la justice, et dont le président, *Pontifex maximus*, commandait au Flamine de Jupiter, aux Vestales, aux diverses confréries dansantes, Luperques, Saliens, Arvales, et même au *rex sacrorum* ? Comment admettre que des prêtres aient pu commencer par être des ouvriers utiles ? Au reste la tradition attribue à Numa l'institution des pontifes ; ils sont donc antérieurs, et de beaucoup, au pont dont ils auraient tiré leur nom.

L'argument, ai-je besoin de le dire ? est des plus faibles. Tout d'abord, la tradition ne nous dit pas si le collège fondé par Numa portait déjà le nom sous lequel il se fit connaître ; ni si le pont Sublicius fut le premier pont construit par des

« faiseurs de ponts » (*pontifices*) ; secondement, rien n'est plus incertain que la chronologie des premiers âges de Rome ; et l'antiquité supposée de Numa lui a fait attribuer la plupart des institutions religieuses, qui ne pouvaient que gagner à vieillir. Numa, Ancus, l'un et l'autre représentants de la prépondérance sabine, importent assez peu. C'est le mot *pontifex* qui est tout ici : veut-il dire, ou ne veut-il pas dire « faiseur de pont » ? Si oui, c'est du *Pont* que les pontifes ont reçu leur nom, soit pour l'avoir construit, soit pour avoir été chargés de le construire.

Varron, tout en reconnaissant que le *Sublicius*, a été construit pour la première fois par les pontifes et souvent réparé par eux : *ab his est factus primum, et restitutus sæpe*, rapporte une opinion du grand pontife Mucius Scævola, qui a trouvé de nombreux adhérents. Prenant *facere* (*fex*) dans le sens — très dérivé — de « *sacrifier* », Scævola rapprochait *ponti* de *potis* (celui qui peut « *pot-est*, *potens* ») et traduisait *Poti-fex* « investi de la puissance de sacrifier. » Plutarque, — mais il savait assez mal le latin — trouve « faiseur de pont » ridicule ; il propose « celui qui fait le sacrifice sur un pont » ; et, par grand hasard, il ne s'éloigne guère de la vérité.

Les modernes à leur tour ont torturé *pontifex* de toute façon ; pour Gœtting ce sera *pomp-ti-fex*, « qui célèbre une pompe religieuse ; pour Pfund, *pomti-fex* (d'un osque supposé *pump-ti*), « celui qui fait *cinq* », qui a découvert ou désigné par ses cinq doigts le nombre *cinq* !! l'inventeur du calcul.

D'autres, contractant le participe présent du verbe sanscrit *pû* (« purifier »), ont obtenu *punant* = *pont-i-fex* : « Celui qui fait les purifications ».

« De guerre lasse », dit M. Bouché-Leclercq, et comme pour relever le rôle primitif des « faiseurs de pont », on s'est rabattu sur le grec *pontos*, *patos* et sur le sanscrit *panthan*, qui avaient le sens gé-

néral de chemin. Déjà un ancien vocabulaire chrétien avait comme deviné cette explication, qui n'explique rien : *Pontifex, sacerdos quasi pontem, vel iter, aliis faciens* : « Pontife : prêtre, faisant en quelque sorte pour les autres un pont ou une route » (pont ou route conduisant au pouvoir ou au salut).

Tout cet effort d'érudition ou d'imagination porte à faux, croyons-nous. Les constructeurs du pont *Sublicius*, qu'ils aient été contemporains d'Ancus ou de Numa, furent avant tout des artisans habiles et des cœurs hardis : assez habiles pour jeter sur un cours d'eau peu régulier une passerelle en bois légère et pourtant solide, bien qu'il n'y entrât ni bronze, ni fer ; hardis, car c'était chose grave, presqu'un sacrilège, de troubler le cours d'un fleuve sacré, d'éluder la volonté d'un dieu. Des expiations solennelles et peut-être la protection d'un dieu plus puissant, Janus, sans doute, qui avait sa tombe, ainsi que Numa, sur le Janicule, pouvaient seules permettre l'achèvement de cette œuvre audacieuse. Ainsi s'explique le caractère de sainteté qui s'attacha au nom des charpentiers du pont.

Les cérémonies étranges qui s'accomplirent en cette occasion et qui se sont perpétuées jusqu'au temps d'Ovide, marquent assez la terreur superstitieuse des Romains qui se risquèrent les premiers sur ce frêle pilotis.

Au mois de mai, nous dit-il, « la Vestale, suivant l'usage, précipite du pont de bois les simulacres en jonc des *anciens hommes*. Prétendre qu'autrefois les vieillards de soixante ans étaient ainsi jetés au fleuve, à la mort, c'est accuser nos aïeux d'un crime. Voici l'ancienne tradition. Du temps où cette contrée s'appelait Saturnia, un dieu fatidique prononça ces paroles : Peuples, en offrande au dieu qui porte la faux, précipitez dans les eaux du fleuve deux corps humains. »

Ces victimes, qu'on nommait *Argées* ou *Argiens*

ont fourni aux mythographes un sujet de contes invraisemblables, auxquels nous allons nous arrêter un moment. Retenons d'abord le fait : des sacrifices humains avaient inauguré le pont Sublicius ; ils étaient offerts à Saturne, et le règne de ce dieu remonte aux âges reculés où les Italiotes, comme les sauvages de Viti, se défaisaient pieusement des vieillards superflus, ou tout au moins offraient à leurs dieux des victimes humaines.

Qu'était-ce, maintenant, que ces *Argées ?* Selon Varron, des Argiens, des Grecs, venus en Italie avec Hercule, et qui, après le départ du héros, avaient fondé Saturnia, au pied du Capitole. Ces Argiens, ou bien se seraient jetés dans le Tibre, par regret de leur ancienne patrie, ou auraient ordonné qu'on y précipitât leurs corps pour que la mer pût les ramener en Argolide ; ailleurs (*Tite Live*), on apprend que Numa avait institué en leur honneur et sur leurs tombeaux des sacrifices que les Pontifes nommèrent *Argea* ; indication qui s'éloigne moins de la vraisemblance que la légende des Argiens fondateurs de Saturnia. Au reste, Hercule n'ayant jamais existé, en tant que personne réelle, on ne peut tenir compte d'un récit où il figure et où il a été, nécessairement, forgé après la fusion des mythes grecs avec les croyances latines. Cette fable, toutefois, généralement admise, prouve que ces mystérieux Argées occupaient une certaine place dans les traditions populaires. Sans y donner une adhésion explicite, Virgile y fait diverses allusions aux VII[e] et VIII[e] livres de l'Enéide.

Turnus descend d'Inachus, fleuve et roi de Mycènes ; le casque de Turnus a pour cimier l'effigie d'*Argus*, gardien de la Vierge ou Génisse Io ; les Rutules sont qualifiés d'*Argiva pubes*, *Argiva phalanx*, *Argiva juventus* ; Evandre montre à Enée le bois sacré de l'*Argilète* et lui conte la mort (*lethum*) de son hôte *Argus*.

Sacri monstrat nemus Argileti,
Testatur que locum, et lethum docet hospitis Argi.

Enfin, Antor, un compagnon d'Hercule, envoyé d'*Argos*, qui s'était fixé près d'Evandre,

Herculis Antorem comitem qui, missus ab Argis,
Hæserat Evandro atque itala consederat urbe...
... et dulces moriens reminiscitur Argos,

se rappelle en mourant son doux pays d'Argos.

La cérémonie du pont *Sublicius*, qui se célébrait le 15 mai, n'était point la seule qui évoquât le souvenir des Argées. Il y en avait une autre en mars, une procession, où les Argées figuraient, non comme victimes, mais comme divinités locales. On nommait, en effet, *Argea*, des chapelles, *Sacella*, établies dans les 24 quartiers de Rome, et qui ne se confondaient pas avec les autres dédiées aux Lares *compitales*. L'origine de ce culte, dont le sens était oublié, remontait sans doute à des temps reculés ; les *sacella* dont il s'agit représentaient, évidemment, ces tombeaux d'Argiens honorés par Numa, par Servius Tullius, et, après eux, par le collège des Pontifes, gardien soigneux des anciens rites.

M. Bouché-Leclercq suppose qu'avant la fondation de Rome, l'une des tribus (Rhamnes, Titiens, Lucères, etc.) éparses sur les collines et les rives du Tibre, avait de menus dieux, analogues aux autres génies protecteurs, aux Mânes, aux Lares et aux Pénates, précisément ces *Argei*, qui continuèrent, à juste titre, à recevoir les offrandes dues aux esprits des ancêtres, des victimes humaines d'abord, puis des simulacres, *maniolæ*, *oscilla*, mannequins d'osier. Cette conjecture est ingénieuse, mais elle laisse toujours le nom sans explication ; elle n'éclaire pas non plus le sacrifice du pont. Pourquoi les Argées auraient-ils été des Argiens du Péloponèse, les seuls que les Romains

connussent lorsqu'ils acceptèrent la légende d'Hercule et celle de Diomède ? Avant l'Argos achéen, il existait un Argos pélasgique. Pourquoi les Pélasges, avant même que les Sicanes et les Sicules prissent possession de l'Italie centrale, n'auraient-ils pas transporté dans le Latium ces noms qui leur étaient si familiers : *Argessa*, *Argos*, *Argivi*, *Argea*, *Arcades* (les Arcadiens d'Evandre) ?

La racine indo-européenne *arc* « briller », d'où *Arc-as*, fils d'Apollon et de la nymphe Callisto, paraît identique à la forme *arg*, d'où *Arg-os*, le pasteur des étoiles, le navire *Arg-o*, *Argos* et *Argessa* des Pélasges, *arg*-uros et *arg*-entum, qui a, visiblement, le même sens de « lumineux, éclatant, épithètes dont les anciens peuples aimaient à se parer. Qui sait si les Argées, tribu pélasgique, n'avaient pas été les premiers *Pontifices*, constructeurs du pont de bois, et s'ils ne s'étaient pas offerts en expiation au fleuve violé par leur charpente hardie. Ainsi s'expliquerait à la fois le nom d'Argées donné aux simulacres que les Pontifes précipitaient dans le Tibre, et aux divinités funéraires des quartiers de Rome, assimilées aux Lares, c est-à-dire aux Mânes et aux ancêtres, étroitement associées au culte du foyer national, de Vesta. C'est pourquoi la grande Vestale présidait avec les Pontifes, au sacrifice du pont Sublicius, en l'honneur des *anciens hommes* et des anciens dieux Tibris, Dispater et Saturne.

On rattache d'ordinaire le nom de Saturne à *satum*, la terre ensemencée, forme substantive, infinitif et participe d'une racine *sa* ou *se*, dont le redoublement *sese* a donné le verbe *sesere*, *serere*, semer. Au même groupe appartiendraient *semen*, semence, germe, les *Semones*, génies des champs cultivés, et *Semo Sancus*, le Semeur Sacré, un des grands dieux sabins. La première syllabe de *satum* et de *serere* est brève ; dans Saturnus, elle est longue ; mais elle l'est aussi dans *semen*, *semo* qu'on

ne peut séparer de *serere*. Ces anomalies sont fréquentes : *Vocem* et *vocare*, *ducem* et *ducere*, *jurare* et *pejerare*, *indicem* et *dicere* présentent la même alternance du son bref ou long. Il n'y a donc point ici de difficulté : *Satur*, allongé d'un second suffixe, *nus*, peut donc être rapporté à la racine *sa* ou *se*, semer. Toutefois, une forme conservée dans une très vieille inscription sur un vase, *Saeturnus*, jette quelque doute sur cette étymologie si probable. Cette diphtongue explique bien l'allongement, mais elle-même s'explique peu ; elle résulte d'une contraction, mais quelle contraction ? Un primitif *sase* ou *sese-turnus* n est guère satisfaisant ; un *S* médian se change en *R* ou disparaît sans laisser de diphtongue (*Casmena*, *Carmenta*, *Camena*). La lettre double *ae* représente d'ordinaire un plus ancien *ai*, par exemple dans *ævum*, (grec αιFων), d'où *ævitas*, *ætas*, *æternus*. Ne serait-il pas possible que *Sæturnus*, formé précisément comme *æternus* (*ernus* et *urnus* étant des variantes sans importance), renfermât un thême *sait* ou même encore *saitar* ? S'il en était ainsi, on pourrait songer, sans aucune invraisemblance, à l'ancien dieu solaire aryen *Savitar*, le fécondateur, de *su*, engendrer (*Surya*, le soleil), ou de *Svar*, éclat, ciel.

Mais, si noblement apparenté qu'ait pu être le vieux *Saturnus*, et bien que la légende en ait fait le père d'une race et le roi fabuleux des Aborigènes, il s'est à peu près confiné dans ses attributions champêtres jusqu'à accepter pour fils ou pour épithète *Sterculus* ou *Sterculus*, génie du fumier, *Stercus*. C'est que, pour les primitifs cultivateurs, ce fut un grand jour que celui où l'un d'eux, plus avisé que les autres, remarquant l'herbe plus verte, la moisson plus drue, aux endroits où les troupeaux avaient séjourné, créa la religion de l'engrais, le culte du fumier, logiquement associés au dieu de la faucille. Bien avant que l'Italiote eût appris à construire des temples, à dresser des sta-

tues, autour de la pierre informe ou du pieu qui figurait alors Saturne Sterculus, les laboureurs, les semeurs, les moissonneurs venaient danser lourdement et redire en chœur quelque grossière oraison, des vers mal rhythmés qui ont gardé le de *saturniens*, d'où peut-être *saturœ*, *satyres*, œuvres mêlées de prose et de vers —, tout en buvant à qui mieux mieux la meilleure part des libations, jusqu'à en être, comme le dieu, *satur-i* « saouls ». Le fétiche était orné de bandelettes votives qui entouraient encore les jambes du Saturne romain, du Saturne civilisé. Les mythologues, ne sachant plus interpréter ce visage archaïque, contèrent qu'on attachait les jambes du dieu pour le retenir plus sûrement. Restait à savoir pourquoi on le déliait aux Saturnales. Sans doute pour symboliser le relâchement de ces fêtes.

Les Saturnales étaient des fêtes d'hiver, célébrées d'abord au milieu de décembre, puis, après la seconde guerre punique, le quatorzième jour de janvier, date indiquée par les prétendus *Livres Sybillins*. On peut supposer qu'à l'origine elles coïncidaient avec l'éclosion des semences, quand les petites pointes vertes de l'orge ou du blé sortent du sillon. A cette idée de libération, de montée vers la lumière, se rattachent peut-être quelques rites particuliers au culte de Saturne. Contrairement à l'usage général, c'est *aperto capite*, la tête découverte (et non pas voilée), qu'on abordait ses autels, et l'action d'y prier s'appelait *lucem facere*, faire la lumière, mettre au jour les germes confiés à la terre. Ce sont là des traits antiques, et je n'y vois pas l'influence grecque supposée par Preller ; pour les interpréter sûrement, d'ailleurs, il faudrait pénétrer d'autres menus mystères que la mythologie latine offre à chaque pas.

Qu'est-ce qu'une très ancienne compagne de Saturne, *Lua Saturni*, *Lua Mater*, celle qui *délie*, ou qui dissout, ou qui *lave*, de *luere* ? N'y a-t-il pas

dans ce nom une allusion à la délivrance des germes, à ces bandelettes dénouées lors des Saturnales, peut-être à la vie renaissant de la mort? Cette *Lua*, sans cesser d'être une déesse de la fécondité, paraît, dès l'origine, s'être montrée farouche et sanguinaire. On la nommait parmi les dieux à qui on offrait après la victoire les dépouilles de l'ennemi, dépouilles qu'on brûlait — comme engrais peut-être — sur le champ de bataille. Saturne, pas plus que ses adorateurs, n'était ennemi du sang, même du sang humain, si agréable à tous les dieux, et qui féconde si bien la terre. Par une interversion, qui n'est pas très rare, *Lua* s'est changé en déesse de la stérilité et de la destruction ; c'est le commentateur Servius qui lui attribue ce caractère ; Preller remarque que, en hiver, Saturne est associé souvent à *Dis*, le dieu de la mort. Tout au fond, la *Lua Saturni*, déesse de la destruction, de la mort, de la délivrance, n'est qu'un nom de la terre, des lieux invisibles où tout se dissout et se ranime. Nous la retrouverons dans le chant des Arvales.

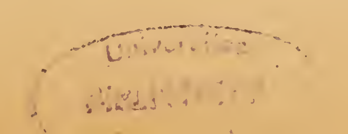
Je reviens aux Saturnales, qui se prolongeaient durant sept joyeuses journées. Elles s'ouvraient par un sacrifice, un *lectisternium* et un banquet public ; le *lectisternium*, il faut le remarquer en passant, est une cérémonie relativement moderne, au moins sous ce nom, établie en 399 avant notre ère, sur les indications des livres sibyllins ; il consistait en ceci : les insignes, *exuviæ*, ou les bustes des dieux, étaient placés sur des lits (*lecti, pulvinaria*) ou coussins et prenaient part au repas sacré. A l'issue du festin solennel offert à Saturne, le cri fameux *Io Saturnalia* retentissait par toute la ville, appelant au plaisir et à la liberté la population tout entière. Plus de tribunaux, plus de maîtres. Les peines sont remises ; les luttes, les rivalités s'oublient ; la guerre est suspendue ; on craindrait de livrer bataille en cette période privilégiée. Les

esclaves s'asseyent à la table de famille et sont servis par les maîtres : souvenir d'un âge où les anciens habitants du pays, les Saturniens, n'avaient pas encore été réduits en servitude par les envahisseurs latins. On échangeait des cadeaux de toute sorte, entre autres des chandelles de cire, des cierges, *cerei*, modeste allusion peut-être au caractère lumineux, solaire, de l'antique Savitar (*Sæturnus*). Les enfants recevaient des poupées, des figurines d'argile, *oscilla, sigillaria*, qui avaient été jadis des victimes humaines. On se livrait, en outre, à mille jeux de hasard, de dés ou autres qui servaient à désigner le roi du festin. Il suffit de consulter les auteurs, surtout les écrivains de la décadence, pour trouver le tableau des folies, des orgies autorisées à Rome pendant cet âge d'or d'une semaine. Les princes donnaient l'exemple ; si Auguste se contentait sagement d'envoyer à ses amis des cadeaux accompagnés d'épigrammes, Domitien imagina un jour de jeter au peuple, assemblé dans le Colisée, des mets, des friandises, un repas gigantesque, permettant ainsi à Rome de dîner largement sans interrompre les jeux sanglants du cirque.

Ops ou Opis, la bonne mère, avait été de bonne heure associée à Saturne, dans le vieux temple du Clivus Capitolinus, élevé soit par Tullus Hostilius, soit par les Tarquins, aux lieux mêmes où l'antique Saturnia adorait sa divinité éponyme. Ops était la terre fertile ; on l'invoquait assis, en touchant le sol de la main ; elle avait sa part de toutes les fêtes agricoles, *feriæ sementinæ*, *paganalia* (fêtes du *pagus*, du pays), *hordicidia* (sacrifice de la vache pleine, *horda*). Ce nom d'*Ops* est intéressant, soit qu'il procède d'une racine *ap*, obtenir, gagner, posséder, ou qu'il soit lui même l'origine de toute une famille de mots : *opes*, richesses, ressources, *inops*, dépourvu, pauvre, *opitulari*, porter secours, *opitulator*, surnom de Jupiter et de Mars, *opus*, œu-

vre, travail, *opifex*, ouvrier ; remarquez l'association inévitable de ces idées : richesse et travail. Combien peu d'entre nous, en écoutant un *opéra*, songent que ce mot latin et italien, le même que notre français *œuvre*, est le descendant authentique de la vieille déesse des Osques ?

Bien que Ops ait été considérée comme la compagne, l'épouse de Saturne (comme Rhea l'était de Kronos), union sans doute suggérée par la mythologie hellénique, il est probable que son parèdre primitif était *Consus*, autre dieu de l'Italie prélatine. Denys d'Halicarnasse fait remonter le culte de Consus aux Arcadiens d'Evandre, c'est-à-dire à la période de Faunus. La tradition fixait au jour des *Consualia*, qui tombait en août, la date de l'enlèvement des Sabines et tirait *Consus* de *consilium*, à cause de certains conseils donnés par le dieu à Romulus. Étymologie ridicule, et qu'il faudrait rejeter quand même on n'en proposerait pas d'autre. Il est certain que Consus était un dieu de la terre et un dieu caché. Son autel, auprès duquel Tarquin avait construit un cirque, était recouvert de terre et on le découvrait trois fois par an, le jour des nones de juillet, le 21 août et le 16 décembre, peu avant les Saturnales. Si vous vous rappelez le *Mundus*, cette fosse consacrée aux divinités de l'abîme et des morts, *Orcus*, *Dis pater*, et au fond de laquelle on plaçait la pierre des mânes, *lapis manalis*, trois fois par an découverte et arrosée de libations diverses, vous ne douterez pas que l'autel de Consus ne fût cette pierre elle-même et que Consus ne fût le dieu du *Mundus*. Les *Consualia*, ces fêtes où Ops toujours était invoquée, sous le nom d'Ops *consivia*, étaient célébrées avec le concours des prêtres les plus considérés et des Vestales. En août, tandis que le *Flamen quirinus* et les Vestales sacrifiaient sur l'autel de Consus, les Pontifes, dans le cirque voisin, présidaient aux courses, à celles où on avait invité les Sabines. Quelques jours après, dans la Ré-



gia et dans un lieu saint où seuls pouvaient entrer les Pontifes et les Vestales, celles-ci offraient à Ops des sacrifices appelés *Opeconsiva*.

Ces indications jettent-elles quelque lumière sur l'origine du nom de *Consus*? Je n'oserais l'affirmer. D'une part, en tant que dieu caché, il pourrait être un participe contracté de *condere* (*cum*, *dare*, *condere fulgur*, enterrer l'éclair, *condere urbem*, enfoncer les fondements d'une ville), *conditus*, *absconsus*. Rien de plus satisfaisant, si la conservation de u dans *Consualia* ne semblait pas donner à cette lettre une valeur radicale et non simplement désinentielle. Il faut donc décomposer ainsi le mot : Consu-s et non Con-s (= *dt*)-us, Dès lors, on rattachera *su* à la racine *su* engendrer et l'on aura légitimé non seulement les dérivés *con-siv-ius* (une des épithètes de Janus) *consivia*, *Opeconsiva*, mais aussi l'intervention de Consus dans les mariages. Quoi qu'il en puisse être, Consus est et demeure, de l'aveu de tous, anciens et modernes, un dieu de la terre et de la fécondité.

Ces variantes, mâles et femelles, de la Terre divinisée, sont nombreuses, et l'on n'en peut expliquer la surabondance que par le caprice des cultes locaux. Chacune, sans doute, prévalait dans une certaine région du Latium, de la Sabine et de l'Ausonie. Rome, en s'annexant leurs districts, avait conservé leurs noms. Ainsi, à côté d'Ops et de Consus, nous rencontrons Tellus et Tellumo.

De *Tellumo*, forme antique et dérivée cependant, il ne reste que le nom. C'est le parèdre masculin de Tellus ; mais celle-ci a gardé longtemps sa personnalité et ses honneurs. D'où vient ce nom, entièrement synonyme de *Terra* ? Faut-il y voir une prononciation dialectale, amollie, où l'*L* est substitué à *R*. Vous savez combien ces deux liquides se rapprochent et se confondent. Ici, toutefois, il faudrait admettre l'antériorité de *terra*, mot dont l'origine a été judicieusement établie. *Terra*, participe

de *tergere*, est pour *tersa* ; c'est la ressuyée, la sèche, et il est visible que *Tellus* n'aurait pu venir directement de *tersa*. On peut, sachant le latin dépourvu d'aspirées, se rabattre sur une racine *thal* qui a fourni aux Grecs *Thalia*, la muse aimable, et *Thallo*, déesse de la germination, de la saison printanière, ou même rappeler Θελγω, traire, Θη, allaiter, d'où *Tethus*, la nourrice divine, *thèlus*, féminin. Avouez que *Thallo* et *Tellus* sont des formes bien voisines et répondent à des idées tout à fait concordantes. Il existe enfin une racine *tal* et *tla*, grec *A-tal-anta*, *A-tlas* ; latin *latus* pour *tlatus*, large, solide, *tul-i*, *tol-lo*, porter, qui convient également au sens. *Tellus* était en effet considérée comme le support universel ; on l'invoquait dans les tremblements de terre ; en 268 avant notre ère, un Sempronius, vainqueur des Picentins, lui éleva un temple, expiation ou remerciement, parce qu'elle avait tremblé pendant la bataille. Pour symboliser le rétablissement de l'ordre, plusieurs médailles portent une figure de *Tellus stabilita*, Tellus affermie.

La Tellus latine est, d'abord, la Terre, opposée au Ciel ; à ce titre, elle est la compagne de Jupiter, elle lui est associée dans les invocations. Elle personnifie le sein maternel de la nature bienfaisante ; « Que deviennent les eaux, lorsque le Ciel, leur père, les précipite au sein maternel de la Terre ? » Lucrèce a merveilleusement rendu ce symbolisme, familier à toutes les races, exprimé dans toutes les religions naturelles, j'entends celles qui ne sont point factices ou révélées, qui sont nées du sentiment collectif et se sont développées en même temps que l'imagination. En Italie, comme partout ailleurs, *Tellus*, *Terra* ont reçu le nom de *Mater* ; la Terre, déesse de la conception féminine, préside aux unions conjugales ; à côté de Junon qui insuffle à l'enfant la lumière, l'intelligence, Tellus lui communique la sève de la vie.

Lucrèce dit encore :

Vivants, nous avons tous un seul et même père,
Le Ciel ; et, quand la Terre, universelle mère,
De la liqueur céleste a reçu le dépôt,
Son giron, fécondé par les gouttes d'en haut,
Enfante les blés d'or et les riants feuillages,
Les races des humains et les bêtes sauvages.
Puisqu'elle offre à leur faim de quoi nourrir leur corps,
De quoi charmer la vie et remplacer les morts,
Qui lui refuserait ce nom sacré de mère ?
Quand la terre a repris ce qui vient de la terre,
Le ciel aussi recueille en ses calmes hauteurs
Ce qu'il nous a versé de germes créateurs.

Si la terre est le berceau, elle est aussi le tombeau commun, le séjour des dieux infernaux, la demeure d'où s'échappent les Mânes transfigurés en Lares protecteurs et en riants Génies. Par ce caractère funéraire, elle se rattache, elle s'identifie à toutes ces divinités que nous connaissons, au moins de nom, *Lua*, *Mana genita*, *Lara*, *Lala*, *Larundo*, *Acca Larentia*, cette dernière mêlée de si près aux origines de Rome et au culte d'une certaine *Diva Angerona*, ou *Dea Dia*, la patronne des Frères Arvales.

Au fond, de quelles divinités terrestres *Tellus*, *Terra* ou quel que soit son nom, n'est-elle pas synonyme ou parente ? Des personnages ignés, tels que Vesta dont elle alimente le foyer, ou Vulcain, le tison (ssc. *oulka*), le *volcan* qui jaillit de son sein enflammé ? (elle s'appelle alors *Maia Volcani*, compagne ou mère du feu, qu'elle fait grandir (rac. *mag.*) ; des puissances humides, qui malgré leur origine céleste, se plaisent dans les sources, les lacs et les fleuves : *Nymphæ* ou *Lymphæ*, *Neptunus* (rac. *nabh*, grec *nephos*, *néphélé*, les Napées ; latin, *nub*, nuage, pluie) ? et de tous les dieux de la végétation et des fleurs, Feronia et Vénus, Flora et Pomona et Vertumnus ? Nommée ou sous-entendue, la Terre est donc le plus souvent associée à tous les cultes. Tellus, bien que son nom ait perdu quelque peu de sa divinité en

passant dans la langue vulgaire, Tellus a eu longtemps des temples ; et une fête, curieuse par des usages archaïques, les *Hordicidia*, lui était spécialement consacrée. Le 15 avril, alors que les épis naissants donnaient l'espérance d'une riche moisson, les prêtres immolaient en son honneur une vache pleine, *bos horda* ou *forda*. Un rite bizarre consistait à arracher du ventre de la vache le veau encore à naître et à le brûler à part, sans en rien garder pour le festin. Qui nous dira pourquoi la cendre de ce veau immolé, mêlée par des Vestales à d'autres substances, servait, peu de temps après, le jour des *Palilia*, à la purification de l'assemblée ? Sans doute — car la tradition rapporte que Numa ou même Faunus auraient institué les *Hordicidia* après de mauvaises récoltes ou des maladies persistantes survenues aux troupeaux — sans doute, le veau sacrifié avant de naître était offert pour le rachat de tout le bétail, de tous les biens de la terre ; et l'acquiescement présumé de la déesse avait communiqué aux cendres de la victime une haute sainteté, une grande puissance expiatoire ; nous connaissons assez ce genre de raisonnement pour n'en pas faire honte aux anciens hommes.

§ II. — Dieux de la moisson et des vendanges

Cérès (*Ker-es*) ; le nom a été rapproché de *Kerus*, *Kerka* (Circé), du grec *Ker*, *Kersa*. Racine *Kar*, d'où Kronos, Caranus, *creare*. — Fêtes nombreuses : *Feriæ sementinæ*, *Fornacalia*, *Paganalia* (description d'Ovide), *Cerialia*, *Catularia*. — Rapports de Cérès avec le dieu Orcus. — Le *libum* et la *libatio*. — Le dieu *Liber* et la déesse *Libera*, dieux de la vie, de la joie licencieuse, et de la vendange. — Procession du *fascinum* et vers fescennins. — Proserpina. — Bona Dea.

Comme Saturne et Ops, Consus et Tellus, les divinités spéciales de la moisson et de la ven-

dange, Cérès, Liber et Libera sont foncièrement italiques; et, dans les campagnes, elles ont gardé leur physionomie indigène longtemps après que Rome les eut assimilées à Démétèr, à Dionysos et à Perséphoné, — confusion fort ancienne puisqu'elle remonte aux débuts de la République, aux temps de la fameuse bataille du lac Régille.

Le nom de Cérès a été judicieusement rapporté par les Latins eux-mêmes au verbe *cre-are*. On a aussi pensé à une racine *ger*, qui se trouve dans *gerere* et dans le suffixe adjectif *ger*. Le sens convient et aussi le son, car l'ancienne prononciation distinguait mal les deux gutturales *c* et *g*. On disait indifféremment *viginti* ou *vikinti* (d'où *vicies vicesimus*), *gnaivus* et *cnaeus*, γενναιος, « noble, bien né » Caïus et Gaïus, *Caranus* et *Garanus* (un Kronos sabin). Mais il faut s'en tenir ici à la racine *Kr*, *Kar*, faire, produire, créer. Kérès n'est qu'un des innombrables *Kéri*, génies, principes actifs de la nature que les Italiotes célébraient par des *Kerimoniœ*, des cérémonies. C'était le nom donné aux mânes, *duonus Kérus* ; et *Kerka*, la fameuse Circé, n'en est qu'une variante. Les *Kères* homériques appartiennent à la même famille, et très probablement les Cabires Axio-*Kersos*, Axio-*Kersa*. Comparez l'osque *Kerri*, l'ombrien *Cerfus*, *Cerfius*. On verra donc dans Cérès un terme générique, dont les fonctions de la déesse ont déterminé, précisé le sens.

Cérès comptait dans son cortège tous ces menus dieux agricoles que nous avons énumérés déjà et qui personnifiaient soit tous les incidents du travail agricole, soit les phases diverses de la croissance des céréales : *Proserpina*, la petite racine qui serpente au sortir du germe, *Volutina*, la gaîne qui enveloppe la tige du blé, *Patelena* ou *Patella*, l'apparition de l'épi, etc. Patella était le nom de Cérès dans l'Italie centrale.

Les fêtes de Cérès étaient nombreuses, les *Feriœ*

sementinæ, dont la date était indiquée chaque année, mais qui tombaient d'ordinaire en janvier ; — on les nommait aussi *Paganalia* ; les *Fornacalia* (février), où l'on rôtissait les grains broyés de la dernière récolte ; en avril, les *Ambarvalia*, processions expiatoires autour des champs, puis au mois de juillet et d'août les *Cerealia* proprement dites, les fêtes de la moisson. Cérès était invoquée encore avec Liber et Libera, au temps des vendanges : ces trois divinités avaient à Rome un sanctuaire commun, *Ædes Cereris*. Nous dirons quelques mots de ces solennités champêtres.

Les Paganales ont inspiré à Ovide des vers excellents : « Jeunes bœufs, couronnés de feuillage, restez près de la crèche pleine, jusqu'à l'heure où le printemps ramènera vos travaux. Et toi, villageois, suspends au pieu ta charrue *émérite*. Le sol refroidi craint l'atteinte du fer ; laisse reposer la glèbe, la semaille est accomplie ; laisse reposer les bras qui l'ont cultivée. Que le pays soit en liesse ; habitants, promenez la lustration dans le village ; présentez aux foyers rustiques les gâteaux annuels. Offrez à Tellus, à Cérès, mères des moissons, le froment qu'elles nous donnent et les entrailles d'une truie féconde. Cérès et Terra veillent en commun aux soins agricoles ; celle-ci prête son sein à la semence, l'autre la fait éclore. Déesses dont les efforts unis ont amendé la barbarie antique, par vous le gland du chêne (âge du bronze) a fait place à une nourriture plus fortifiante ; rassasiez de vos dons, sans mesure, l'avidité du laboureur, et que la récompense réponde au labeur. Donnez aux tendres semis une croissance régulière ; défendez les jeunes tiges contre le froid brûlant des neiges. Quand nous semons, ouvrez le ciel aux brises propices ; arrosez de pluies bienfaisantes le grain caché dans le sillon. Ecartez des épis, que nous vous devrons, l'essaim destructeur des oiseaux rapaces. Et vous, fourmis, épargnez

le grain répandu ; après la moisson votre butin en sera plus copieux. Puisse le blé croître à l'abri de la rouille funeste et des chaleurs desséchantes. Sans périr de maigreur, qu'il évite les risques mortels d'une végétation trop luxuriante. Epargnez à nos champs l'ivraie fatale aux bourgeons et l'invasion des herbes stériles. Enfin, qu'ils rendent avec usure le froment, et ce *far* qui subira deux fois l'épreuve du feu. »

On voit par ce dernier trait que la farine primitive, grossièrement pilée, était rôtie légèrement, comme le maïs qui entre dans la *pâte* des Pyrénéens. Elle se conservait mieux ainsi. Quand on faisait le pain, la farine recevait une seconde cuisson. Sans doute, ces procédés étaient conservés pour la fabrication des gâteaux sacrés. Les *Fornacalia* perpétuaient le souvenir de ces tâtonnements antiques. « C'étaient, dit Ovide, des hommes ignorants que les anciens laboureurs. Toutefois, on semait, on coupait le froment, et Cérès avait les prémices de la récolte ; l'usage était de torréfier le grain ; mais bientôt le feu ne laissait qu'une cendre noire ou bien prenait à la chaumière. Alors intervint le four ; la Fournaise fut déesse et les hommes joyeux suppliaient *Fornax* de régler la cuisson. Aujourd'hui, le *Curio maximus* (le chef de la *Curie*) avec les paroles consacrées indique le jour des Fornacales, jour de joies et de festins. Ceux qui n'ont pas fêté en temps utile se dédommagent aux Quirinales, deux jours après, par des réjouissances, nommées *feriæ stultorum*, fête des sots cu des fous ».

Les fêtes de la moisson commençaient par des sacrifices expiatoires en l'honneur des morts, pour pallier quelques négligences possibles dans les cérémonies funéraires. Au reste, nous savons que le culte de tous les dieux champêtres confine à celui des dieux infernaux. Toutes les fois qu'on enterrait un mort, la victime, égorgée pour purifier la

maison, était aussi offerte à Cérès, à la *Kère* du tombeau. Cette victime, la *porca præsentanea*, prenait aux fêtes de moisson le nom, équivalent, de *præcidanea*, préliminaire. Le sacrifice accompli, on présentait à la déesse le *præmetium*, première gerbe. Le mot s'est confondu avec *primitiæ*, les prémices.

Le culte, naïf et joyeux dans les campagnes, se compliqua dans les villes de rites et de souvenirs helléniques, mais n'en fut pas altéré dans ses traits principaux. Cérès, à Rome, bien qu'identifiée avec Démèter et pourvue d'une histoire empruntée aux légendes d'Eleusis, resta une divinité italique et nationale. Aux *Cerialia* d'avril qui duraient huit jours, on croyait célébrer la réunion de Cérès et de Proserpine ; mais on fêtait, en réalité, les promesses de la moisson verdoyante et la nature apaisée, la déesse féconde et radieuse. Tout le monde, prêtres et fidèles, vêtu de blanc, se rendait en procession au cirque voisin du temple. Un spectacle, fort populaire en ce jour, c'était une chassse au renard. On attachait à la queue de ces animaux des torches allumées et on les lançait dans le cirque. C'était un divertissement emprunté aux habitants de Carseoli, bourgade latine. Selon Preller, le feu mis à la queue des renards symbolisait les ravages de la rouille ou nielle des blés. Cette rouille était deesse, d'ailleurs, et même dieu, *Robigo*, *Robigus*. Elle avait son bois sacré aux environs de Rome et ses *Robigalia* entre les Jeux de Cérès et ceux de Flora. C'était, disait-on, une institution de Numa. Ovide a rencontré encore et suivi la procession de Robigo, conduite par le *Flamen quirinalis*. Au lever de la Canicule, au moment où cette maladie se déclare dans les champs, on sacrifiait à Robigo de jeunes chiens rouges, fort analogues aux renards enflammés. Une porte voisine en avait gardé le nom de *Catularia*. De pareils usages sont évidemment archaïques ; ils viennent en droite ligne de l'animisme primordial.

Il y avait en août une autre fête de Cérès, celle-ci purement grecque, où les femmes seules étaient admises. Pour symboliser les voyages et la douleur de la déesse, les femmes se séparaient pendant neuf nuits de leurs époux ; elles paraissaient ensuite, vêtues de blanc, couronnées d'épis de la moisson nouvelle. Par une singulière aberration, cette Cérès des femmes passait pour hostile au mariage ; mais ces subtilités ne touchaient guère le peuple. Tout le monde continuait à regarder la féconde Cérès, tout aussi bien que Tellus et Junon, comme une déesse de l'hymen. On célébrait même en grande pompe ses noces avec *Orcus*, dieu des mânes et des germes cachés dans les dessous du monde. Ainsi que nous le disions, le culte de Cérès était resté latin, et si national à Rome, que, de l'aveu de Cicéron, Rome semblait, en réalité, l'avoir donné aux autres peuples et non l'avoir reçu d'eux. Il faut dire que l'*annona*, l'approvisionnement de Rome, était un des grands soucis de la République, encore plus de l'Empire : et ce fut là une des causes qui assurèrent à la déesse du blé tant d'honneurs, de prières et d'actions de grâces. L'*ædes Cereris* avait été construite après une disette qui suivit l'expulsion des Tarquins et dans le temps où venait d'être instituée l'édilité plébéienne, chargée spécialement de veiller à l'arrivée et au marché des céréales. Il est même probable que ces magistrats tiraient leur nom du temple, *Ædes*, où ils avaient leur bureau, leur siège officiel : c'étaient là qu'ils faisaient les comptes de l'*annona*, qu'ils organisaient leur surveillance et qu'ils distribuaient aux plébéiens du pain et du blé. Le temple et la déesse étaient même devenus le gardien et la patronne des libertés du peuple ; toute violation de ces libertés entraînait un sacrifice expiatoire à Cérès.

Aucune divinité ne tient de si près à Cérès que Liber, non pas tant parce que la boisson, quelle qu'elle soit, est comme la sœur jumelle de la nourri-

ture, mais Liber, à l'origine, ne faisait qu'un avec Cérès, étant le gâteau, le pain, *libum*, dont la déesse avait fourni les éléments. Que de sens variés se cachent au fond des syllabes obscures, divinisées par les anciens hommes ! Le mélange intime de l'eau, du miel, de la graisse avec les farines de l'orge ou du blé, l'offrande aux dieux, la libation, la joie expansive des buveurs, la force génératrice, la vie, la liberté, la bienfaisante libéralité, toutes ces idées étaient incluses dans la racine *lib* ou *libh* (gr. ἀλείφω, oindre, germ. *liben*, *life*, vivre), et s'en sont échappées de par le monde, suggérant des procédés alimentaires, des usages liturgiques, des concepts grossiers ou nobles, créant des dieux et dégourdissant la pensée.

Le *libum* (*adorea liba*), gâteau *humecté*, *oint*, ainsi pourrait-on le traduire, était fait de fleur de farine passée au four, de miel et d'huile ; nul doute qu'une si merveilleuse invention n'ait donné lieu à des réjouissances infinies, à des danses, à des chants en l'honneur du dieu éponyme du *libum*. Et cette pâtisserie fort primitive demeura pour toujours l'offrande traditionnelle réclamée par Liber. Celui-ci ne fut donc pas tout d'abord le dieu des vendanges ; ses attributs divers, surtout ses fêtes du 17 mars, la place qui lui était faite à côté de Cérès aux jeux *Liberales* d'avril montrent en lui, à l'origine, un dieu plus grand et surtout moins défini, nourricier, protecteur de la vie et de la propagation des êtres. Pour qu'il pût se restreindre, plus ou moins, à son office le plus connu, il fut nécessaire que le verbe *libare* prit le sens d'arroser, que la *libatio*, considérée à part, en dehors du *libum*, consistât en un liquide quelconque répandu devant les dieux, le plus souvent en quelques gouttes du vin qu'on allait boire. C'est ainsi que, passant du liquide onctueux au liquide fermenté, le dieu du *libum* devint le dieu de la *libation* et, par suite, de la vendange.

Nous pouvons facilement nous figurer le Liber italique avant et même après son assimilation à Dionysos. Liber, ou, comme on l'appelait communément, *Liber pater*, c'est le dieu de la plaisanterie et de la joie désordonnée, mais aussi le gardien de la propriété, le garant des marchés, le défenseur des libertés municipales; ses fêtes, surtout celle des vendanges, sont une époque de licence illimitée dans le langage et dans les mœurs. A Lavinium, la vieille ville des Pénates troïens, tout un mois était consacré à Liber, temps de gaîté et de désordre. Au reste, dans l'Italie entière, la vendange, comme la moisson, interrompait toutes les affaires, judiciaires ou politiques. Au milieu des danses et des jeux, on offrait à Liber les prémices du moût, on purifiait en son nom tous les ustensiles de la vendange et du pressoir.

Dieux de toute production féconde, Liber et Libéra étaient implorés pour la fertilité des champs, pour celle des animaux et des hommes. Aussi promenait-on en leur honneur, et le plus religieusement du monde, l'emblème si universel, si révéré dans les temples antiques, le *fascinum* générateur. Etrange fortune des mots! Celui-ci veut dire faisceau, faix, tout ce qu'il y a de plus vague; et voici qu'il devient le principe générateur, un objet sacré que la matrone la plus considérée de la bourgade vient couronner publiquement de fleurs; puis c'est un talisman précieux contre l'avis des malicieux esprits de l'impuissance, contre le mauvais œil et la magie; c'est un charme qui *fascine*, *fascinat*, et qui peuple l'univers. Preller rapporte, non sans raison, à *fascinum*, le nom de vers *fescennins*, donné à de grossières chansons où éclatait toute la gaieté des vendanges, et que les mariées, sous leur voile, entendaient résonner dans le cortège nuptial (l'invention des vers fescennins a été attribuée aux habitants de Fescennium).

Les *Liberalia*, célébrées à Rome le 17 mars, doivent être rappelées, à cause d'une alliance remarquable entre les pratiques les plus primitives et les attributions les plus abstraites de Liber. D'une part, le vin n'y figure pas, c'est le *libum* qui paraît au premier plan. Des prêtresses âgées, couronnées de lierre, allaient par les rues vendant des *liba* et suivies d'un petit troupeau, pour fournir immédiatement à l'acheteur l'animal du sacrifice. D'autre part, en ce jour, on donnait aux adolescents, *liberi*, la robe de liberté, *toga libera*.

La déesse Libéra n'est que le nom féminin de Liber, et comme telle, la patronne de la conception. Ces couples abondent dans la mythologie latine comme dans la religion védique : Jovis, Juno ; Janus, Diana ; Faunus, Fauna ; Fatuus, Fatua ; Consivius, Consivia ; Anxur, Angitia ou Angerona ; Portunus, Fortuna ; Pomonus, Pomona, etc. C'est l'introduction des fables éleusiniennes qui donna à Libéra une personnalité distincte. Cérès se confondant avec Déméter, Liber avec Dionysos, il fallut trouver un pendant à *Kora*, à *Persephonè*. Libera était désignée, pour cet office de sœur, de femme, ou de mère de Bacchos ; c'est comme troisième personne de cette triade greco-latine qu'elle figurait dans le temple romain, l'*Ædes Cereris*. Elle fut toutefois suppléée dans ce rôle, trop subtil et trop mystique pour elle, par Proserpine. Nous avons vu que *Proserpina* n'était qu'une minime divinité indigète de la germination mentionnée à son rang dans le cortège de Cérès ; mais elle eut cette double fortune de ressembler, par le son, à *Persephona*, et de se prêter aisément au symbolisme de la fable grecque. D'une coïncidence fortuite on conclut à une réelle identité. Souterraine pendant l'hiver, aérienne au printemps, Proserpine peut-être tour à tour l'épouse de l'abîme, de Dis, le Pluton Latin, et la compagne de Bacchus Liber, le dieu joyeux des moissons et

des vendanges, doublant ainsi la sombre Hécate et la bienveillante Libéra.

Mais les mythologues, où plutôt les théologiens de Rome hellénisée eurent beau faire ; ils ne parvinrent pas à dénaturer le caractère de Libéra ; celle-ci demeura toute latine ; elle conserva ses affinités natives avec la vieille Cérès, avec les divinités italiques de la végétation ; telles que *Maia*, par exemple, et *Bona Dea*, ou *Fauna*.

Bona Dea, la bonne déesse, nous est connue par l'aventure de Clodius et de Pompeia, la femme de César — qui ne devait pas être soupçonnée, et qui le fut. Mais la dépravation qui s'était glissée dans ses mystères, et toutes les légendes contradictoires sur la chasteté ou la lubricité de Bona Dea, sur ses amours avec Faunus, ne doivent pas nous faire méconnaître en elle une très antique divinité de la nature, qui tenait de Junon, de Flora et de Libéra. Dans son vieux sanctuaire de l'Aventin résidait un serpent : la déesse tenait un sceptre de la main gauche ; au-dessus de sa tête, on plaçait un cep de vigne, à ses côtés une cruche de vin ; toute sorte de simples et de plantes salutaires étaient recueillis dans son temple. Rien de plus archaïque. Maïa, patronne du mois de mai, était invoquée avec Bona Dea. C'était la déesse de la croissance. On en faisait l'épouse de Vulcain, une déesse de l'Agriculture, à laquelle vient s'associer, au mois de mai, pour produire les fleurs et les fruits, la force vivifiante du feu. Vous savez que la Grèce possédait aussi une Maïa, mère d'Hermès. Quand le mince dieu romain du commerce, *Mercurius*, fut assimilé au puissant messager de Zeus, on lui donna pour mère la Maïa Volcani. Ce *Mercurius*, qui eut son premier temple à Rome en 495 avant J.-C., paraît avoir longtemps présidé obscurément aux échanges qu'on opérait sur les confins des territoires, *margines*, *merk* chez les Germains, *marches*, en français. Mais nous ne pouvons pas suivre aujourd'hui sa fortune.

§ III. — DIEUX DES PATURAGES, DES FLEURS ET DES SAISONS.

Palès, dieu et déesse des troupeaux, du pâturage, du Palatin, de Pallantée. — Traits archaïques conservés par Ovide et Properce. — Les fêtes de Palès ou *Palilia* marquaient le jour même de la fondation de Rome. — Palès s'est confondue avec Dea Roma. — Flora, en osque *Fiuusa*, déesse, peut-être sabine, du printemps. — Joyeuse licence de ses fêtes (avril-mai). — Pomona, déesse des fruits. — Vertumnus, dieu de l'année, apporté ou adopté par les Etrusques. — Feronia (*Ferentina*, *Herentatis*), Angerona (*Angitia*, C. f. Jupiter *Anxur*, *Ancus*, *Ancilia*), Acca Larentia, patronne du sol romain, sont réunies sous le nom de Dea Dia. — Le collège des Frères Arvales. — Le *Chant des Arvales* et ses interprètes.

Si l'intime parenté des divinités de la terre, des semailles, des moissons et des vendanges ne nous avait, pour ainsi dire, entraîné d'Ops à Tellus, de Cérès à Liber, qui forment vraiment un groupe indissoluble, nous aurions dû intercaler dans la série les dieux des prairies et des fleurs. Réparons cette omission, ou plutôt cette infraction à l'ordre logique : car l'état pastoral est d'ordinaire antérieur au régime agricole ; au reste, les troupeaux ne sont jamais oubliés dans les dévotions de l'Italie antique ; il n'est pas de divinités qui ne soient invoquées en leur faveur ; Faunus, Sylvain, Mars les défendent des loups et veillent, avec Jupiter, avec Liber et tant d'autres, à leur accroissement. Epona s'occupe des chevaux et Bubona des bœufs. Un couple rural et forestier qui vit de lait, de fruits et de mil vient s'ajouter encore à tous ces amis du bétail : ce sont les deux Palès, un dieu, une déesse, adorés dans toute l'Italie, depuis Brindes jusqu'aux rives du Tibre, et que Rome associait aux souvenirs de sa fondation. Leur fête, ou plutôt la fête de la Palès féminine, car le Palès mâle n'existait que pour la symétrie, tombait le 21 avril, jour où le

berger Romulus traça l'enceinte de la ville éternelle. Palès était en effet la déesse éponyme du Palatin et de tous les lieux qui portaient le nom de *Palatium* : il y en avait plus d'un chez les Latins et chez les Sabins, notamment à Réaté. La *diva Palatua*, à laquelle un *Flamen palatualis* offrait un sacrifice appelé *Palatuar*, *Palanto* épouse de Latinus, Pallas et Pallantia fils et fille d'Evandre, le roi légendaire de Pallantée, sont des variantes et des dérivés de Palès, et doivent tous être rapportés à la racine indo-européenne qui a donné au sanscrit les noms de *Pala* et *Palaka*, pâtre et roi, au grec *paomai*, paître et *Pan*, le dieu des bergers, au latin *pa-sco*, *pa-stor*. Cette racine, comme on le voit par les mots *pater* et le sanscrit *pati*, comportait les sens de protection, puissance, paternité. Rien de plus naturel, si l'on songe que la principale richesse de la famille et de la tribu consistait en troupeaux et que le chef du clan était à la foi le roi, le pasteur et le père.

Les *Palilia*, *Parilia*, comme on disait à Rome, réunissaient des caractères variés, des traits archaïques encore saisissables dans l'agréable récit d'Ovide, qui ne les comprend pas toujours. Mais nous en démêlerons le sens très aisément. Traduisons d'abord, en le résumant, le passage consacré à Palès dans le IV[e] livre des Fastes.

« *Alma Palès*, nourricière Palès, inspire le chantre de ton culte pastoral, s'il a toujours montré pour tes fêtes un zèle pieux ; et, certes, à pleines mains. j'ai porté souvent la cendre de veau, et les tiges de fèves, pures expiations ; certes, j'ai franchi d'un saut les flammes disposées sur trois rangs ; du rameau de laurier j'ai secoué la rosée lustrale ! Va, peuple, chercher à l'autel virginal les ingrédients sacrés. Vesta te les donnera ; c'est par les dons de Vesta que tu seras purifié. Le sang de cheval, la cendre de veau, la tige de fève sèche, voilà les trois objets demandés. Berger, à l'approche du

crépuscule, tu sanctifieras tes brebis repues, mais d'abord répands l'eau et, avec une branche, balaie le sol ; décore la bergerie de feuillages et de rameaux, couvre les portes de longues guirlandes. Du soufre vif fais jaillir une fumée bleue dont les exhalaisons provoquent les bêlements des moutons. Brûle le romarin, la torche, l'herbe sabine, et surtout qu'au milieu des flammes le laurier crépite en se consumant ; n'oublie pas les gâteaux de mil, la corbeille de millet : aliment préféré de la déesse rustique ; romps du gâteau dans le vase à traire, plein de lait encore tiède, et implore ainsi Palès, hôtesse des clairières : « Veille à la fois, je t'en prie, sur le bétail et sur ses maîtres ; efface de mes étables les fautes et les peines. Si j'ai profané un pâturage sacré, si je me suis assis sous un arbre sacré ; si la brebis a brouté sans le savoir l'herbe des tombeaux, si mon entrée dans un bois défendu a mis en fuite les Nymphes ou le dieu demi bouc, ou si, pour rafraîchir une bête malade, ma serpe a dépouillé un bois sacré de quelques poignées de feuilles ; pardonne-moi, ne me fais pas un crime d'avoir abrité en un temple champêtre mon troupeau contre la grêle, d'avoir troublé la paix d'un lac. Ah ! Nymphes, pardonnez au bétail dont le piétinement a pu ternir vos eaux. Toi, déesse, pour nous apaise les divinités des fontaines et tous les dieux épars dans les bois ; puissions nous ne pas voir les Dryades, ni le bain de Diane, ni Faunus, quand il dort dans les champs au milieu du jour. Éloigne les maladies, maintiens en santé hommes, troupeaux et chiens — ces chiens vigilants, troupe prudente.

» Fais que je ramène au bercail le soir ce qui en était sorti le matin et que je n'aie pas à rapporter en gémissant quelque toison arrachée au loup. Chasse la cruelle faim ; conserve les herbages et la feuillée ; ne laisse point tarir l'eau qui lave, l'eau qui abreuve. Des pis toujours pleins, des fromages

d'un bon rapport, des clayons d'où s'égoutte aisément le petit lait; bélier ardent, brebis féconde; laine abondante et molle incapable de blesser les mains les plus tendres ; voilà ce que j'implore. Comble nos vœux et, chaque année, à Palès, patronne des bergers, nous offrirons des gâteaux gigantesques. » — C'est ainsi qu'il faut se rendre la déesse favorable.

« Tourné vers l'Orient, dis trois fois cette prière ; tu pourras alors, dans une gamelle, en guise de cratère, boire le lait couleur de neige et le vin chaud empourpré ; ensuite, à travers les amas embrasés de la paille qui pétille, tu sauteras d'un élan vigoureux.

» Cet usage, dont j'ai fait mention déjà, est expliqué diversement...

» On raconte que jadis, des bergers frappant cailloux contre cailloux, en firent jaillir des étincelles; la première périt, mais la seconde tomba sur la paille et l'enflamma. De là le feu des Palilies », (parce que Palès est la déesse de la paille, *palea*). Voici encore une origine qui se rapproche plus de la vérité : « Quand Rome fut fondée, les bergers d'alentour, invités à transférer leurs Lares en de nouveaux foyers, mirent le feu à leurs chaumières abandonnées, sautant, maîtres et bestiaux, à travers les flammes ; et c'est ce qui se fait encore aujourd'hui au jour natal de Rome ». (C. f. Properce) (1).

(1) *Urbi festus erat — dixere Palilia patres,*
Hic primus cepit mœnibus esse — dies.
Annua pastorum convivia, lusus in urbe,
Cum pagana madent fercula deliciis,
Cum que super raros fœni flammantis acervos
Trajicit immundos ebria turba pedes.

C'était jour férié, celui que nos aïeux ont nommé Palilies; c'était le premier jour qu'aient vu les murs de Rome.

Aux banquets annuels des pasteurs où la piquette exquise arrose les gâteaux rustiques, répondent les liesses de la ville, autour de quelques poignées de foin allumé que la foule ivre franchit de ses pieds impurs.

Ces deux interprétations, je vous ai fait grâce des autres, ne sont nullement à dédaigner. La découverte du feu devait être un souvenir particulièrement cher aux bergers, et nous savons l'intime connexion des Lares et des Génies rustiques avec le foyer, avec Vesta, invoquée avant et avec tous les dieux. Les feux des Palilia étaient ceux là même que le fondateur de Rome alluma sur la pierre des mânes, au fond du *Mundus*. Les moindres détails de cette liturgie ont quelque chose de primitif, ces guirlandes de feuillages suspendues à la porte de l'étable, ces libations de laitage, ces fèves, ces gâteaux de millet, tout nous parle d'un âge où le blé, l'orge même, n'étaient pas connus. Le sang de cheval, la cendre de veau qui entraient dans le mélange lustral, appartiennent également à des cultes antiques, aux Equiries et aux *Hordicidia*. Palès est donc très voisine d'Ops, de Tellus, du Mars champêtre; comme ce dernier, avant lui peut-être, elle a été associée à la légende romaine ; déesse du Palatin, patronne de la ville nouvelle, elle s'est confondue plus tard avec *Dea Roma*.

Flore, dont tant de fades allégories ont vulgarisé le nom, était, comme Palès, une très ancienne divinité. Bien avant que les érudits latins l'aient identifiée à une nymphe grecque, à Chloris, amoureuse de Zéphire, Flora, la patronne du printemps, partage avec Palès et Vénus l'empire d'Avril et de Mai. Sa fête commence dans le premier et finit dans le second de ces mois. Il se peut bien que le grec *Chrôs* et le latin *Flos*, partant Chloris et Flora procèdent d'une même racine indo-européenne; mais la déesse Flora n'en est pas moins foncièrement italique. « Varron la range parmi les dieux de Tatius ; et des inscriptions trouvées chez les Sabins, les Marses et les Samnites justifient son assertion. Son nom osque *Fiuusa*, d'où *Fiusasia* (Floralia) atteste à la fois son antiquité et une tendance à mouiller le *L* qui est devenue une habitude de

l'italien moderne. Les dialectes présentent ce double caractère qu'ils conservent les vieilles formes en les altérant. Ainsi l'osque a retenu l'*S* primitif dans le dérivé Fiusasia, tandis que le latin prononçait *Floraria*, puis *Floralia*, et il vocalise déjà L en I comme dans l'Italien *Fiore*, *Firenze*, pour *Florentia*, *Fiorenza*.

Voici comme Ovide fait parler Flora : « Les champs que j'ai reçus en dot renferment un jardin fertile : un vent doux le caresse ; une source limpide l'arrose ; mon époux l'a rempli des plus belles fleurs, et m'a dit ; toi, déesse, règne sur les fleurs. Souvent j'ai voulu en classer, en compter les nuances ; je n'ai pu, car il n'est pas de nombre pour en exprimer la multitude. Quand les feuilles ont secoué la fraîche rosée, et que les plantes diverses se sont animées aux rayons du jour, alors accourent les Heures aux robes éclatantes, emplissant de mes dons leurs corbeilles légères... Auparavant Tellus n'avait qu'une couleur. La première j'ai répandu de nouvelles semences dans les vastes contrées de l'univers. Peut-être crois-tu que mon empire s'étend seulement aux fleurs dont se parent nos têtes ? Mais les campagnes aussi relèvent de ma divinité. Si les blés ont bien fleuri, riche moisson. Si la vigne a bien fleuri, bonne vendange ; si les oliviers ont bien fleuri, année d'abondance, et les fruits tiendront les promesses des fleurs. Que la fleur soit blessée, et les pois et les fèves périssent et la lentille périt sur les bords étrangers du Nil. Les vins aussi, renfermés à grand peine en de vastes celliers, s'altèrent, et des nuages montent du fond au sommet des amphores. Le miel est un de mes bienfaits ; c'est moi qui, sur la violette et le cytise, sur les bouquets blancs du thym, appelle ces êtres ailés qui donneront le miel. Et c'est moi encore qui donne à la jeunesse la riche efflorescence de l'âme et la vigueur du corps. »

Dans les campagnes, des courses de femmes aux

robes bariolées, coiffées de lierre, de chêne et de roses, des distributions de pois et de haricots, symbolisaient l'éclat, la grâce et la libéralité de Flora. La pruderie n'était point dans le caractère de cette déesse. Elle présidait plus à la légèreté qu'à la dignité des mœurs. Aussi figurait elle dans une infinité de contes joyeux ; et ses fêtes autorisaient la licence la plus entière ; les danseuses paraissaient nues sur la scène ; et les courtisanes en étaient les véritables prêtresses. Ces désordres plaisaient fort à la corruption romaine ; et le vieux Caton aima mieux quitter le théâtre que de priver le peuple d'un spectacle traditionnel.

Il y avait à Rome un Flamen Floralis et deux temples de Flora, l'un plus ancien, d'origine sabine, situé sur le Quirinal, l'autre élevé par deux édiles plébéiens, les Publicius, auprès du cirque Maxime et du temple de Cérès. L'institution des Jeux de Flora se rattache à quelques dissensions civiles, à l'expiation de quelques méfaits qu'on devine dans le texte d'Ovide. Il y avait eu sans doute mauvaise année, disette, révolte. Des amendes publiques furent attribuées en partie à la déesse de la joie et de l'abondance. Les jeux, d'abord accidentels et irréguliers, devinrent annuels à partir de 173 avant notre ère, et prirent avec le temps un développement tel qu'ils occupaient cinq jours, du 28 avril au 3 mai. Les fêtes de Flora restèrent toujours une des solennités les plus populaires du printemps.

L'automne avait aussi ses dieux, *Puemunus* en Ombrie, à Iguvium, *Pomona* dans les environs d'Amiternum et dans l'*ager* ou *campus Solonius*, entre Ardéa et Ostie, où un bois sacré de *Pomonia*, un endroit nommé *Pomonal*, attestait l'antique renom de la déesse des fruits. Pomona eut à Rome un flamine et un culte. *Puemunus* a laissé peu de traces. Il s'est de bonne heure confondu avec *Vertumnus*, un dieu de l'année, des saisons et des jar-

dins. Les Etrusques ont connu *Vertumnus* sous sa forme féminine *Voltumna*. S'ils l'ont introduit à Rome, ainsi qu'on le pensait et que Properce le raconte (1), et comme semblerait le prouver l'antiquité de son culte et de son temple dans le *Vicus Tuscus*, c'est qu'il l'avaient trouvé avant eux sur le territoire de Volsinies. Le nom est certainement italique, indo européen par la racine et le suffixe ; puisqu'il est un participe archaïque de *vertere*, aussi bien qu'*alumnus* d'*alere* ; il est latin au même titre que *Picumnus*, *Pilumnus*, *Clitumnus*, *Autumnus*. Au reste, Vertumne habitait aussi l'Aventin, un des plus anciens centres des tribus latines : c'est de là qu'il est descendu dans le faubourg étrusque, *Vicus Tuscus*, entre le Vélabre, le Cirque et le Forum. La croyance populaire s'amusait aux divers sens de la racine *vert*, tourner, changer ; tantôt voyant dans *Vertumnus* — (synonyme parfait de *amnus*, *annus*, *annulus*) — le cours des mois et des saisons, *annus vertens* ; tantôt le versant, le déclin de l'année, l'automne, et encore une sorte

(1) *Stipes acernus eram properanti falce dolatus*
Ante Numam grata pauper in urbe deus...
At tu, Roma, meis tribuisti præmia Tuscis
Unde hodie vicus nomina Tuscus habet.
Tempore quo sociis venit Lucomedius armis
At que sabina feri contudit arma Tati...
Tuscus ego Tuscis orior, nec pænitet inter
Prælia Volsinios deseruisse focos...
Hac quondam Tiberinus iter faciebat et aïunt
Remorum auditos per vada pulsa sonos...

« Avant Numa, au temps où les armes de Lucomédius vinrent briser la force du farouche Sabin Tatius, j'habitais déjà cette ville aimée, dieu modeste alors, simple tronc d'érable, à la hâte équarri par une serpe inhabile... Etrusque et né chez les Etrusques, je ne regrette pas que les hasards de la guerre m'aient arraché à mes foyers Volsiniens... Ici, jadis passait le Tibre, ici, dit-on, les rames frappaient en murmurant les eaux débordées... Toi, Rome, tu as su honorer mes anciens hôtes étrusques ; aujourd'hui encore ces lieux gardent le nom de *Vicus Tuscus*. »

de Protée merveilleusement agile et prompt aux métamorphoses(1).

Très proches voisines de ces vieilles déités saisonnières, mais d'un caractère quelque peu plus général, plus élevé, sont Feronia, ou Ferentina, ou Herentatis, Angitia, Angerona, Acca Larentia, ordinairement regardées comme doublures, comme variantes locales de personnages plus favorisés, tels que Junon, ou Vénus, ou Fortuna.

Pour Féronia, cette triple parenté n'est point douteuse ; son nom se prêtait, d'ailleurs, à toutes les nuances contenues dans la racine *fer*, abondance, mouvement, destinée. Le culte de Féronia était partout répandu dans l'Italie centrale, depuis l'Arno jusqu'au Liris, depuis l'Ombrie et la Sabine jusqu'aux rives du Latium. Une inscription trouvée à Florence l'y montre invoquée comme patronne des affranchis ; elle avait un *lucus*, un bois sacré en Etrurie, un temple renommé et très riche, pillé par Annibal, au pied du mont Soracte, chez les Falisques, si grands adorateurs de Junon ; un autre sanctuaire, rendez vous d'une grande foire champêtre, à *Trebula*, vieille bourgade citée dans les *Tables Eugubines*. Associée, au nord du Tibre, à l'Apollo Soranus, elle l'était dans le Latium à *Picus*, qui portait son nom : *Picus Féronius* ; à

(1) *Vertumnus verso dicor ab amne deus,*
Seu quia vertentis fructum percepimus anni ?...
Aut mihi, quod formas unus vertebar in omnes
Nomen ab eventu patria lingua dedit ?

« Dois-je mon nom au retour du fleuve dans son lit ?
» Ou aux fruits que l'on cueille au déclin de l'année. Ou bien à ces métamorphoses où j'excelle et que ma langue maternelle a voulu signaler ».

Notez que cette *patria lingua*, dans la pensée de l'auteur serait l'étrusque ; cependant il n'invoque en ses explications que les sens divers du mot latin *verto*. Lui, ombrien de Mévania près de Spolète c'est-à-dire presque étrusque, aurait donc considéré comme des dialectes parents le parler latin et la langue tyrrhénienne ?

Terracine chez les Volsques, au Jupiter Anxur, et là, selon Servius, elle était appelée Juno Virgo. Egalement adorée à Préneste, chez les Eques ou chez les Herniques, elle s'y confondait avec *Fortuna Primigenia*, cette divinité qui tenait sur ses genoux Jupiter et Junon enfants.

Ce qui a perdu Féronia c'est l'indétermination de ses attributs. Elle est rentrée dans la foule des simples nymphes, *divæ virgines*, qui aiment les bois, les sources, même les rivages marins, qui président à la végétation, et parfois aux vicissitudes des choses ou de la vie. Les médailles des Petronius et des Plœtorius portaient l'image de Féronia, jeune femme couronnée de fleurs.

Avec un peu de magie en sus et une connaissance particulière des herbes salutaires ou nuisibles, la *Vacuna* sabine du lac Velino, écho des bois (*vox*) ou déesse des lieux solitaires (*vacua*); l'*Angitia* marse du lac Fucin, *Anguitia*, *Ancitia*, habile à guérir les morsures de serpents, sœur des Carmentes, des *Corniscæ*, des *Furinæ* ; la *Kerka* de Circéï, la *Marica* de Minturnes, une des compagnes de Faunus, toutes ces habitantes des forêts, des eaux courantes ou dormantes, toutes vénérables par leur antiquité, se sont effacées, comme leurs adorateurs locaux, devant la Fortune du peuple et du panthéon romain.

Angerona, qui ne diffère d'*Angitia* que par le suffixe, et de Jupiter *Anxur* que par le sexe, aurait pu leur survivre, si elle n'avait eu la chance de se confondre, comme Palès, avec *Dea Roma*. Elle passait pour être le génie caché, la protectrice inconnue et le nom sacré de la ville éternelle. Du moins, on la représenta, lorsque l'art dut figurer les dieux, avec un doigt sur la bouche. Elle avait sa statue à Rome dans la *Curia Accaleia*, à côté d'une certaine *Volupia*, quelque *Venus minor*. Les pontifes lui offraient un sacrifice sous le nom de *Diva Angerona*, ou simplement *Diva*.

La date de sa fête, 21 décembre, la rapproche de Saturne, d'Ops, enfin d'*Acca Larentia*, avec laquelle elle est en étroits rapports.

Celle-ci, à coup sûr une des divinités les plus authentiques du *Latium*, surtout des régions tibérines, puisque la légende a dû en faire la nourrice de Romulus, Acca (Ssc. *Akka*), la mère des ancêtres divinisés (Lares), n'est qu'une Tellus, une Ops, quelquefois investie d'offices funéraires, mais surtout bienveillante et propice. Selon une tradition, elle avait connu dans sa jeunesse Hercule, soit l'*Herculus* latin, soit le *Hérakiès* hellénique ; elle avait ensuite epousé un Etrusque, *Tarutius*, qui lui avait légué la plus grande partie du sol romain, morte le jour des *Larentalia*, on l'avait inhumée dans le Vélabre où l'on montrait son tombeau. Selon la légende ordinaire, un peu moins obscure, elle était, sous les noms de *Favola*, *Faula*, l'épouse de Faustulus, le Faunus du Palatin, et encore une courtisane, une autre Flora ; de toute façon, une des patronnes du sol romain, qui avait survécu aux conquêtes sabines et étrusques et qui avait bien le droit d'accueillir dans sa curie, *Curia accaleia*, son autre elle-même, *Diva Angerona*, ou. comme nous l'allons voir, *Dea Dia*. Le 23 décembre, un sacrifice lui était offert par le Flamine Quirinal et les Pontifes ; on lui associait, ce jour-là, Jupiter.

Cette déesse si honorée, avait eu de Faustulus douze fils — les douze mois peut-être — frères nourriciers de Romulus. Telle est l'origine que l'on donne à la confrérie des Arvales, ainsi instituée soit par Acca, soit par le fondateur de Rome, en réalité beaucoup plus ancienne. Leur nom, leur couronne d'épis indiquent assez leur caractère champêtre : ils sacrifiaient une fois tous les ans *pro agris*, pour les champs, à une divinité de la terre dont le nom a été longtemps ignoré, mais qui ne pouvait différer beaucoup de Tellus, ou d'Ops, ou d'Acca, leur mère, fondatrice du culte. Ce

sacerdoce, analogue à tant d'autres, mériterait à peine une mention, si d'heureuses découvertes n'avaient permis de reconstituer ses *Actes*, ses cérémonies, durant près de trois siècles, éclaircissant de nombreuses particularités de la liturgie romaine et nous livrant, par chance, le texte, altéré sans doute, et bien trop court, hélas ! de leur antique prière. C'est au XVI[e] siècle que les premiers fragments de ces procès-verbaux ont été retrouvés et les derniers seulement en 1898 ; mais, dès la fin du dernier siècle (1795), l'ensemble avait fait l'objet d'un travail considérable, publié à Rome par Marini : *Atti e monumenti de' Fratelli Arvali*, in-4° ; renouvelé de nos jours par Henzen. Le centre du culte des Arvales était le bois sacré, *lucus*, de *Dea Dia*, situé à cinq milles de Rome, sur la *via Campana*. Le nom de *Dia*, révélé seulement par les *Actes*, ne nous apprend rien par lui-même, puisqu'il n'est qu'une forme de *diva* ; mais nous savons d'avance qu'il ne peut se rapporter qu'à une divinité locale des champs, une *Acca Larentia*, une *Diva Angerona*.

Dans le bois sacré et aux alentours avaient été successivement construits un temple, un cirque, un *tétrastylum* ou portique et un édicule, *Cæsareum*, que décoraient les statues des empereurs divinisés. Le temple, probablement, avait été réédifié par Auguste. De la *via Campana*, il n'existe plus aucun vestige ; mais l'emplacement du Lucus est connu avec certitude. Dans la *Vigna Ceccarelli*, située à quatre milles de Rome, sur la *via Portuese* (*Portuensis*), on a mis au jour, au XVI[e] siècle et plus récemment, à la suite de fouilles nouvelles, des fragments d'architecture et de sculpture et de nombreuses inscriptions qui ne laissent aucun doute sur la situation du sanctuaire des Arvales. Des dessins, conservés à Florence et exécutés au commencement du XVI[e] siècle, prouvent qu'à cette époque le *Cæsareum* était encore debout avec ses

niches garnies d'empereurs revêtus du costume des Arvales.

Les Actes du Collège furent gravés d'abord sur les murailles du temple, puis sur celles du *Cæsareum* et du Tétrastyle et, enfin, quand ces surfaces n'offrirent plus d'espace disponible, sur les exèdres (socles) et balustrades qui ornaient les diverses parties du bois sacré. Le temple fut respecté longtemps, en vertu d'une loi portée par l'empereur Constant, en 342 ; mais, lorsque le décret de Gratien eut livré au trésor public tous les terrains sacrés (382), les autres monuments, surtout les plus petits, offrirent des matériaux tout taillés pour des constructions nouvelles. Les pierres, toutes couvertes d'inscriptions, furent transportées à Rome, dispersées et, pour la plupart, à jamais perdues.

« Au contraire, les inscriptions gravées sur les parois du temple et des plus grands édifices restèrent en place. L'action du temps les a lentement détachées des murailles ; mais elles sont tombées au pied même des massifs qu'elles revêtaient. Ces faits, que M. de Rossi a mis en lumière, expliquent comment les Actes les plus récents des Arvales, contemporains de Caracalla, d'Eliogabale, d'Alexandre Sévère, ont été trouvés à Rome dans des décombres antiques ; comment, au contraire, les plus anciens, ceux du Ier siècle de notre ère, ont été tirés, au XVIe siècle, du sol consacré à Dea Dia. Par malheur, les inscriptions les plus anciennes, les plus nombreuses, sont en même temps les moins détaillées. Il semble qu'à mesure que s'oblitéraient la tradition et le sens des cérémonies et des symboles, les scribes se soient attachés à décrire plus minutieusement les circonstances de la fête que les prêtres même ne comprennent plus. La table XLIe, de Marini, procès-verbal de 218 (sous Elagabal), est extrêmement étendue, et c'est seulement avec son aide qu'on peut reconstituer

toute cette liturgie ; c'est là que l'on retrouve l'hymne des Arvales.

« La dignité d'Arvale était viagère » et le Collège se recrutait par cooptation, au scrutin secret, *per tabellas*, au moins jusqu'à l'établissement du principat. Dès lors, les futurs élus étaient désignés par le prince, ainsi que les *Actes* en témoignent, et le vote était de pure forme. Un *Magister*, un *Pro-Magister*, un *Flamen* et un *Pro-Flamen* présidaient aux cérémonies. Outre les douze *fratres*, les Actes nomment divers assistants, quatre *Pueri* ou *Camilli* de noble famille (*ingenui*, *patrimi* et *matrimi*), des *Ministri*, des *Calatores* (hérauts), des *Scribæ* (greffiers), attachés au service des Arvales. Tout ce personnel, assez nombreux et très respecté, avait des places réservées en diverses régions des Cirques, au Colisée, par exemple.

Les fêtes avaient lieu en mai, au moment où les blés jaunissaient dans les campagnes. Comme la plupart des fêtes agraires, elles étaient mobiles, et le *Magister*, au début de l'année, en fixait l'époque, soit pour les 17, 19, 20, soit pour les 27, 29 et 30 mai. La veille des fêtes était remplie par un office, le matin, l'après-midi par un repas commun. Le lendemain, sacrifice d'encens et de vin, dégustation des céréales ou légumes secs et frais, de l'année passée et de l'année courante, nouveaux repas, nouvelles offrandes. On se séparait au cri de *feliciter* (souhaits de bonheur pour la récolte prochaine). Tout cela se passait à Rome. Le surlendemain matin, les Frères se rendaient au bois sacré où avait lieu la grande solennité, élisaient leur Flamine et leur Pro-flamine qui devaient entrer en charge aux Saturnales, présidaient aux jeux, aux courses du cirque de Dia et distribuaient les palmes et les couronnes. Le soir, retour à la ville et grand festin chez le *Magister*. Le troisième jour reproduisait exactement les cérémonies du premier. Les Arvales, en dehors de leur culte annuel,

prenaient part à beaucoup d'autres solennités, surtout au Capitole et dans la Regia. Les *Acta* mentionnent encore diverses expiations, antiques et curieuses, qui ramenaient les Frères au sanctuaire de Dia. Tantôt, il s'agit de relever un arbre, tombé de vieillesse ou frappé par la foudre, d'arracher un figuier qui s'est niché sur le toit du temple; tantôt, il faut graver une inscription, réparer un dégât; toutes besognes qui exigent l'intervention du fer, métal nouveau, métal sacrilège. Voilà le trait curieux, le témoignage de l'extrême antiquité de la déesse, contemporaine sans doute de l'âge du bronze, peut-être de la pierre. Le fer, en chacune de ces occasions, devait être expié, innocenté par un *piaculum*, lustration, offrande, sacrifice de gâteaux, de truies et de brebis.

Parfois, ces incidents exigeaient la réunion du Collège tout entier, des *Suovetaurilia majora*, des invocations à tous les dieux honorés avec Dea Dia « et que pourrait irriter la moindre modification dans la physionomie de leur demeure ». Une table, la XXVIIe, donne la liste fort précieuse de ces divinités, toutes éminemment latines : *Janus pater*, *Jupiter*, *Mars*, *Juno Dea Dia*, *sive Deus sive Dea* (le Génie du bois), *Virgines divæ*, *Famuli divi*, *Lares*, *Mater Larum*, *Fons (Faunus)*, *Flora*, *Summanus pater*, *Vesta mater*.

Nous avons écarté les accessoires ; revenons au second jour, 19 ou 29 mai, qui est la primitive et véritable fête de Dea Dia. Après le sacrifice expiatoire de deux porcs et d'une vache blanche, offert dans le Tétrastyle, les Arvales, la tête couverte, couronnés sous leur voile d'épis et de bandelettes blanches, entraient au bois en procession. Là, ils immolaient un agneau gras dont les entrailles étaient consultées avec soin ; de nouveaux sacrifices étaient suivis d'une distribution de pains enguirlandés de laurier. L'office public était terminé, le temple clos, les serviteurs écartés. Les Frères,

alors, formés en trois groupes, procédaient au *tripudium*. En dansant autour de l'autel, ils chantaient des paroles dont le texte leur était distribué d'avance et qui étaient répétées trois fois.

« *Ibi sacerdotes*, *clusi*, *succincti*, *libellis acceptis*, *carmen descindentes*, *tripodaverunt in verba hæc* : ici, les prêtres, enfermés, la robe troussée à la ceinture, ayant reçu le livret, scandant ou chantant l'hymne, la formule sacrée, firent le *tripudium*, sorte de valse (?) où l'on frappait trois fois du pied (1), sur les paroles suivantes : *Enos, Lases*, *juvate* (ter) — *Neve Luer ve Marmar sins incurrere in pleores* (ter) — *Satur fufere Mars limen sali sta Berber* (ter) — *Semunis alternei advocapit cunctos* (ter) — *Enos*, *Marmar*, *juvate* (ter) — *Triumpe* (quinquies). »

On peut lire *sers* au lieu de *sins*, *furere* pour *fufere*, *saii* pour *sali*.

Ce document, le plus ancien qui nous reste de la langue latine, conservé et malheureusement altéré durant une longue série de siècles — puisque l'unique texte que nous en possédions n'a été gravé qu'en 218, au temps d'Elagabal — doit être interprété avec précaution. Il n'y a pas plus de huit noms ou mots dont la forme ou le sens ne puissent être contestés : *Lases*, dieux Lares ; *juvate*, secourez, aidez-nous ; *incurrere*, courir sur ; *Mars*, *Marmar*, *Semunis*, le dieu Mars, les Sémons ; *alternei*, tour à tour, adjectif ou adverbe ; *cunctos* pour *conjunctos*, tous. Tous les autres mots prêtent à discussion. On s'étonne aussi, dans ce qui est clair comme dans ce qui est obscur, de n'entrevoir quoi que ce soit qui ressemble à Dea Dia. Autre difficulté. Le scribe n'a-t-il pas mêlé au texte sacré les indications de mouvements liturgiques ? Il semble bien évident que : *Semunis advocapit cunctos*, il

(1) *Gaudet invisam pepulisse fossor*
Ter pede terram (Horace)

invoquera ou vous invoquerez (*advocabit-is*) tous les Sémons, ne faisait point partie du chant ; et beaucoup d'interprètes, dont Mommsen, ont ainsi séparé les mots : *limen sali*, *sta Berber*, qui demeurent en partie inexplicables. Preller les rapporte à Mars. Enfin, ce qui reste n'est-il pas défiguré soit par des abréviations, soit par des négligences involontaires ? N'oublions pas que les Romains du IIIe siècle après notre ère comprenaient moins que nous ce vénérable grimoire.

Parmi les versions du chant des Arvales, nous en choisissons trois : celle qui se rapproche le plus de la traduction pour ainsi dire classique, moyenne ; celle qui s'en éloigne le plus ; une troisième, intermédiaire et cependant fort originale et intéressante. Enfin, nous présentons quelques conjectures personnelles.

1° C. de la Berge (*Dictionnaire des Antiquités*, Saglio). « Lares, venez à notre aide (trois fois). — Mars, ne laisse pas tomber la mort et la ruine sur la foule. — Sois rassasié, féroce Mars. — Toi (à un des Frères), saute sur le seuil ! Debout, frappe (le seuil). — Vous d'abord, vous ensuite, invoquez tous les *Semones*. Toi, Mars, sois nous en aide. — Sautez (cinq fois). Notons qu'ici *enos* est rendu par « nous », *luer ve* par « la mort et la ruine », *lue rue* ou *luem. ruem* (le *m* étant omis, ce qui est fréquent) ; que *in pleores* est compris comme *in plures*, « sur le plus grand nombre » ; que *satur fufere* est divisé en *satur*, *saoul* (rassasié), *fu* « sois », d'un verbe *fuo* qui a donné *fuit* ; *fere* au vocatif, « farouche, féroce » ; d'autres ont proposé *satur furere*, « rassasié de fureurs ». Quant à *limen sali*, « franchis le seuil », *sta*, « arrête », *Berber*, — quelques-uns adressent ces mots à la victime, *vervex*, le bélier, qu'ils substituent à *berber* ; ici *berber* est identifié à *verbera* « frappe ».

2° La seconde interprétation appartient à M. Michel Bréal. Ce savant rappelle que les pratiques des

Arvales avaient pour but l'abondance des récoltes; ils prient, ils sacrifient, dit Varron, *propterea ut fruges ferant arva*, « pour que les champs portent des moissons ». On ne s'explique donc pas ce *satur fu fere* ou *furere*, s'adressant à Mars, qui est ici un dieu des champs cultivés; encore moins ce *berber* ce *verbera*, frappe. Quant au texte même, M. Bréal n'accepte ni *in pleores* dans le sens de *sur le grand nombre*, ni *enos* comme équivalent de *nos* ou de *Eheu nos*. La forme du *S* antique, Σ, lui suggère la correction *enom*, analogue à *enim* et qu'il compare à *eia ; in pleores* lui paraît la forme archaïque de *implores*, implore; il montre dans *plos*, *ploris*, une contraction de *ple*Fo, *plu-o*; il cite la forme *endoque plorato* « et implore », donnée par Festus. Enfin, ni *limen sali*, ni *luer ve* ne trouvent grâce devant lui. Quant à *Berber* qui l'inquiète, il serait tenté d'y voir un doublet de *Mar Mar*, un Mars enrhu-*bé* ; tels *glomus* à côté de *globus*, *promoscis* à côté de *proboscis* et en grec *bormax* à côté de *murmex* ; il accorde, d'ailleurs, que ce *Berber* peut être un dieu ou un mot inconnu, disparu. Finalement, il récrit ainsi le document arvalien : *Enom, Lases, juvate. Neve luem arves, Marmar, sers (siveris) incurrere (Implores)... Sata tutere Mars ; Clemens satis sta, Berber*, etc. « Maintenant, Lares, soyez secourables ; et ne laisse pas, ô Marmar, la destruction envahir les champs. Implore (prêtre) ! Protège, ô Mars, les terres ensemencées; sois clément aux semences, Berber. » Les corrections de M. Bréal sont vraisemblables, mais hardies, et je n'oserais dire qu'elles me satisfassent pleinement.

3° M. Brinton, notre troisième interprète, les accepte en partie; il conserve *luerue* pour *luemruem* (destruction, ruine), propose de voir dans *pleores* une forme de *flores* et traduit ainsi les trois premières lignes : « Lares, soyez-nous en aide; ne laisse pas, ô Mars, les maladies infester les fleurs. Protège les semis, ô Mars; ô Berber, sois-leur

propice. » Mais ce n'est pas cette version éclectique qui fait l'intérêt de la notice lue dans une séance de l'*American philosophical Society* ; ce sont les commentaires de M. Brinton sur le mot *Berber*. Berber ne serait ni une variante de *Marmar*, ni une altération de *verbera* (frappe), mais, tout compte fait, le dieu éponyme des Berbères, apporté de Libye par les Etrusques.

M. Brinton, pour des raisons qui méritent d'être discutées, considère les Etrusques comme Africains. Il allègue, entre autres faits, l'étroite alliance des Tourshas ou Tyrsènes avec les Libyens contre les pharaons Ramessides et la récente découverte d'une longue inscription étrusque sur une momie égyptienne, enfin le caractère lybien de nombreux crânes trouvés en Toscane. Ces préliminaires posés, il reste à établir que le culte des Arvales est d'origine étrusque et surtout qu'il a existé un dieu étrusque, correspondant à Berber. Sur le premier point, M. Brinton rappelle le mariage légendaire d'Acca Larentia avec le riche Etrusque *Tarutius*, *Tarux* ou *Turax*, propriétaire du sol romain. Sur le second, il s'efforce de démontrer que *Ver*tumnus et *Vol*tumna, sont des noms étrusques et, isolant la syllabe *Ver*, il suppose une forme redoublée sur le modèle de Marmar : *Verver* durcie en *Berber*. Par malheur pour cette argumentation par trop conjecturale, *Vertumnus* est un mot complètement italique, venu de *Vert* et non pas de *Ver* ; il en est de même du nom des Arvales, d'Acca Larentia et de tous les dieux mentionnés dans nos inscriptions, depuis Dea Dia jusqu'à Summanus et Vesta. *Berber* demeurera donc inexpliqué, soit épithète ou synonyme du Mars champêtre, soit dieu inconnu, soit exclamation liturgique, particulière aux Arvales.

Les hésitations de tant de savants ingénieux m'autorisent, je pense, à présenter deux ou trois remarques sur la seconde et la troisième ligne de

l'hymne. Je prends le texte tel qu'il nous est venu : *Nevelvervemarmar*. Est-ce qu'on ne pourrait pas lire : *Ne Veluer Vemarmar*, noms formés comme *Vejovis* : que *Velues*, que *Vemarmar* ne laissent pas envahir les champs du plus grand nombre ! Ou bien, se rappelant l'invocation à *sive deus, sive dea*, « soit dieu soit déesse », traduire : « que soit *Lues* (*Lua Saturni*), soit Mars, etc. » Je propose, bien entendu ; je n'insiste pas. Et le fameux *Satur fufere* ? Pourquoi ne pas voir dans *Satur* une forme archaïque de *Sator*, semeur (cf. *embratur* = imperator) et dans *fufere* une épithète, un composé de *fuo*, croître et de *ferre*, porter ; enfin, dans *limen sali* une allusion au naturel sauteur de Mars, dieu des Saliens ? Maintenant, si l'on admettait que l'indication *ter* fut erronée après *berber*, peut-être pourrait on voir en ce dernier mot une forme archaïque et redoublée de *bis* ; ce serait alors une indication rythmique, pour le danseur. Mais il suffit : j'essaie de traduire : « Ici, Lares, soyez propices. Que soit Lua, soit Marmar ne laisse pas envahir nos champs Dieu semeur, dieu fécond, Mars, saute le seuil, arrête (ou sois présent, sois favorable (*Ades*), Berber (ou saute ! saute ! arrête ! arrête !) Invoquez tour à tour tous les Sémons. Ici, Mars, aide-nous. Trois fois autour ! trois fois autour ! (*tri-umpe* = *tri-ambi* ?) Triomphe ! triomphe ! »

Malgré les explications quelque peu subtiles auxquelles j'ai été entraîné, je ne me repens pas de m'être étendu sur l'institution et les cérémonies frères Arvales. Les documents qui les ont révélées sont en effet d'un prix inestimable, et la litanie mutilée que chantaient en dansant les prêtres de la Dea Dia, sorte de Cérès ou de Junon rustique, nous reporte aux premiers temps de la vie agricole dans la vallée du Tibre. Ni les Etrusques, ni les Hellènes, assurément, n'ont rien à voir dans ces croyances et cette liturgie profondément italiques et latines.

CHAPITRE QUATRIÈME

JANUS

— Apparence puérile des vieux mythes italiques. Janus, le portier aux deux visages, est simplement le Jour, le Soleil, et la grande divinité des premiers envahisseurs latins. un doublet, localisé et spécialisé, de *Jovis-pater*, né pareillement de la racine DYU DIV « éclat, lumière ». — Janus (*Dianus*) est le frère de Diana. — Ses deux visages sont le matin et le soir. — Janus enlève le bas Tibre à Saturne et s'établit sur la Janicule en face de Saturnia. — Pourquoi il est appelé *janitor*, *patulcus*, *clusivius*, *Matutinus pater*, *duonus Kerus*. — Pourquoi il est présent à tous les sacrifices et invoqué le premier. — Le mois *Januarius* et l'usage des étrennes, en l'honneur d'une déesse *Strenua*. — Janus patron des matelots. dieu des sources, des eaux, de la fécondité (sous le nom de *Consivius*). — Janus, ouvrant et fermant les portes de la guerre, est dit Junonius, Curiatius, Quirinus. — Explication de la fable des Horaces et des Curiaces. La déesse *Quiris*; la déesse Hora, *Her-Silia*. — Intelligente restitution du personnage par Ovide, au livre I des *Fastes*. — Diana; forme féminine de *Dianus*, est la lumière nocturne, la patronne du chasseur à l'affût, reine des nymphes et des génies des forêts et des sources. — Elle partage avec Junon le nom et l'office de Lucine (*lucna*, *Luna*). — La Diana de Némi et d'Aricie. — La Diana de l'Aventin. — Dès le VI[e] siècle peut-être (Servius Tullius), Diana était confondue avec l'Artémis des Grecs.

Lorsque le groupe ausonien, suivi de près par les tribus graïkes et achéennes, se mit en marche vers l'occident, l'esprit indo-européen, quoique tout imbu encore des plus humbles suggestions de l'animisme, commençait à imaginer au-dessus de ce menu fretin de revenants, d'esprits infernaux,

de génies champêtres, de lutins du foyer, quelques puissances de plus large envergure, noms personnifiés à peine d'aspects ou phénomènes célestes et atmosphériques, le ciel lumineux, l'orage, vaguement pourvues déjà d'attributs moraux, de volontés humaines, préposées au gouvernement des choses et des êtres. Ces divinités, ces ébauches archaïques, chaque tribu émigrante les emportait dans sa lente odyssée, et les achevait, les modelait pour ainsi dire, selon son propre génie. La Grèce, les animant de sa vie, de son intelligence, les revêtit de sa beauté. Les Italiotes, à la fois grossiers et austères, ne surent prêter à leurs dieux que de plates ou ridicules aventures : mais ils leur laissèrent je ne sais quelle majesté fruste et impassible, un caractère vraiment surhumain, qui manque souvent aux personnages capricieux et passionnés de l Olympe. Ces traits ont disparu dans la mythologie postérieure, dans la fusion malheureuse qui s'est opérée entre les deux panthéons, le grec et le latin. Hâtons-nous de les saisir avant que l'imitation des arts et de la poésie helléniques ait altéré la physionomie originale des divinités latines, sabines et ombriennes. Nul dieu italiote ne les a conservés plus fidèlement, dans leur puérilité et dans leur grandeur, que le vieux Janus aux deux visages.

Tout le monde connaît la glorieuse syllabe dont un rejeton, *dieu*, *iddio*, *dios*, etc., tient tant de place encore dans l'intellect des Occidentaux. Cette racine se présente sous deux formes, et sous deux formes doubles : *Dyu-Div* ; *Dyau Diav*. D'autre part, *Dyu-Div* s'allonge en *Daiv-Dév* ; *Dyau-Diav* (latin *Diovis*, *Jovis*, *Jupiter*, grec *Zeus*, *Zeus-pater*), outre un allongement de l'*a* (qui nous importe peu ici), peuvent recevoir divers suffixes, notamment *an*, *ana* : *Diavan*, *Diavana* (formes très voisines du grec *Zèn*, *Zènos*, *Zèna*, dorien *Zan* et *Dan*, *Zanos* et *Danos*). *Div* a fourni les cas indi-

rects du grec : *Dios*, *Dii*, pour *Divos*, *Divi*; et *daiv* (sanscrit *dèva*) les mots si fameux *divus*, *dius*, *deus*, qui ne signifient rien autre chose que « lumineux, éclatant » : ce sont des adjectifs qualifiant une impression des sens.

Il en est de même pour la variante principale de *Dyav* : (*Dyavanas-Diavana*) *Dianus-Diana*.

Dianus, Janus, en dépit de l'opinion courante, n'est à aucun titre plus ancien que Jovis ou Jupiter ; c'étaient deux « lumineux », deux « brillants », voisins et distincts, et dont chacun tenait le premier rang dans une tribu ou un groupe de tribus.

Il semble que Jupiter, avant de devenir le dieu suprême des Latins, *Latiaris*, le dieu d'Albe la Longue, ait régné surtout, ainsi que *Juno*, sur les Rutules et les Volsques : *Jupiter-Anxur*, le dieu de Terracine, d'Antium.

Le Latium, depuis Aricia jusqu'aux bouches du Tibre, avait préféré Janus et Diana, qui ont eu à s'entendre avec de plus vieux occupants, Faunus et Picus dans les forêts de Laurentum, Saeturnus sur les rives du Tibre et parmi les collines de Saturnia, la Rome future. Janus, repassant le fleuve, ou se maintenant sur la rive droite malgré les Etrusques, s'établit sur le Janicule, en attendant le pont sacré qui devait la mettre en communication facile avec la ville, lorsque l'élément latin l'aurait emporté sur les Sicules et sur les Pélasges de Pallantée ; il se montra d'ailleurs, à l'égard de Saturne, plein de bienveillance, cherchant seulement à s'arroger le beau rôle dans leurs relations, à se donner pour le protecteur et l'hôte de Saturne fugitif, chassé du ciel par Jupiter. C'est ce qu'Ovide nous répétera tout à l'heure.

Fable visiblement suggérée par la mythologie grecque, lorsque Saturne et Kronos eurent été confondus, sans autre raison que la faucille de l'un et la faux de l'autre ; car le Saturne italiote, pas plus que son similaire *Sabinus pater* (un faucheur en-

core), n'a jamais eu aucune parenté avec le Jupiter latin et n'a jamais été chassé par celui-ci, ni du ciel, ni même des campagnes où régnait, avant la venue des Ausones, le vieux dieu des laboureurs.

Il est vrai que l'exil et la fuite de Saturne éclairaient à la fois une étymologie très incertaine et un menu problème de numismatique. La contrée avait pris le nom de Latium (*latere*, se cacher) parce qu'elle avait servi de cachette à Saturne. Notez que le rapprochement *latere-Latium*, s'il a quelque vraisemblance, s'expliquerait aisément par l'aspect mystérieux des forêts qui couvraient le pays. Quant à la question de numismatique, elle a trait au navire qui orne le revers d'anciennes monnaies romaines. On voulut y voir le bateau de Saturne fugitif, et non l'emblême, si naturel, de la navigation sur le Tibre.

Janus est le jour, et plus particulièrement le soleil, ou mieux la lumière du soleil. L'astre lui-même était dieu sous divers noms : *Ozeul*, *Ausel*, chez les Sabins, *Auser*, *Ausar*, chez les peuples qui avaient précédé les Etrusques en Toscane, *Aplu* en divers lieux de l'Italie, enfin *Sol* chez les Latins et parmi les tribus qui ont donné son nom au mont *Soracte*, plus tard à Apollon *Sor-anus*. *Ozeul*, forme conservée dans un fragment de chant sabin : *Ozeul adozio* « soleil vénérable », est, ainsi que ses congénères, *Ausel*, Ausar, Ausosa (aurora, aurum), dérivé de *uso*, *uro*, brûler, resplendir. *Sol*, frère du védique *Surya*, reproduit la racine *Svar*, éclat : d'où, entre autres, le sanscrit *Svarga* le ciel. Le dieu *Sol*, *Sol oriens*, *Sol aeternus*, a conservé des temples et un culte jusqu'aux temps du Mithra perse, avec lequel il s'est confondu. Mais son nom, adopté par la langue courante, n'a pu fournir qu'une divinité de convention. Un dieu est d'autant plus dieu que son nom se comprend moins. Tel fut le cas de Janus.

L'interprétation du nom et de la nature de Janus

a été l'objet de nombreuses erreurs. Cicéron l'a tiré, je ne sais comment, de *eundo* « allant », le dieu qui marche sans cesse, qui est l'origine du mouvement universel. D'autres ont été chercher le verbe *hiare*, *hians*, *hiatus* ; ils ont assimilé Janus au Chaos, à l'abîme primordial. D'autres encore, moins profonds, ont rappelé *janitor* et *janua* ; et en effet, mais non en vertu de l'étymologie, Janus est le dieu des portes, le grand portier qui ouvre et ferme le jour — *patulcus*, de *patere*, *clusivius*, de *cludere*. Nigidius Figulus est le premier, dans l'antiquité, qui ait vu dans Janus le masculin de Diana.

Toutes les attributions de Janus, les plus relevées comme les plus familières, procèdent, en somme, de sa fonction solaire, si bien précisée par Horace : *Alme Sol, curru nitido diem qui promis et celas !* « Soleil bienfaisant, qui, sur un char splendide, montres et caches le jour ! » Aussi, lorsque les Latins connurent les doubles Hermès des Grecs, ils adoptèrent pour représenter Janus cette forme symbolique ; ils lui donnèrent deux visages, tournés l'un vers l'orient, l'autre vers le couchant, l'un jeune, l'autre barbu, l'un triste et l'autre gai, d'où peut-être notre « Jean qui pleure et Jean qui rit », le plus souvent deux visages pareils, parce qu'il voit avec la même sérénité le commencement et la fin. *Bifrons*, et même *quadrifons*, *geminus*, devinrent ses épithètes ordinaires (1).

Malgré cette représentation significative, le côté joyeux, favorable, a prévalu, et Janus n'apparaît guère, sinon jamais, comme divinité du soir.

(1) On ne trouve pas seulement la double tête sur les monnaies romaines, mais encore sur les pièces étrusques de Volaterra et de Télamone, comme sur les monnaies de Capoue. Athénée rapporte que des villes nombreuses en Italie, en Sicile, en Grèce même, ont eu de ces monnaies à deux têtes. A Rome, les deux profils se ressemblent toujours. Elles sont imberbes à Capoue, barbues à Volaterra.

La force initiatrice demeure son caractère le plus saillant. Tous les matins, il est invoqué sous le nom de *Matutinus pater*, le pendant exact de Mater Matuta. Le jour des Kalendes, le premier de chaque mois, lui est consacré : et son mois, *Januarius*, devint, mais assez tard, en 153 avant notre ère, le premier de l'année.

A ce recommencement du cycle annuel se rattache l'usage des étrennes, *Strenae*, coutume très antique qui se rapporte évidemment au culte d'une vieille divinité sabine de la force, *Strenua* ou *Strenia*. On cueillait au bois sacré de cette déesse des rameaux de laurier, d'olivier, de chêne, sans oublier les glands, présage de bonheur, qu'on envoyait à ses amis le premier jour de Janus ; puis vint l'habitude d'y joindre des cadeaux d'une valeur toujours croissante. A l'origine, ce n'était que des figues, des dattes, des gâteaux de miel, et quelques vieux as, ornés de la double tête et du bateau de Janus ; puis ces modestes attributs furent figurés sur d'élégantes petites lampes d'argile ou de bronze, ornées d'une Victoire dont le bouclier portait l'inscription : *annum novum faustum felicem tibi*, « *an nouveau, heureux, prospère* ». Déjà le pauvre client se privait pour offrir au riche patron ces hommages dont Tibère dut réprimer l'excès.

Janus bénéficiait de la joie universelle. Au simple gâteau, *janual*, sa nourriture ordinaire, les magistrats et les pontifes ajoutaient sans doute, en ces occasions, des offrandes plus succulentes. Au reste, il était présent à tous les sacrifices, partout nommé et invoqué le premier, comme le dieu des origines, *Janus pater*, *Divum deus*, comme l'appelaient dans leurs chants les prêtres *saliens*, et encore *Duonus Kerus*, le bon génie ou le créateur excellent.

Je ne m'arrête pas aux *Saliens*, collège de prêtres danseurs que nous retrouverons plus tard.

Mais je signale en passant une petite curiosité phonétique : *duonus* pour *bonus*. *Duonus* vient-il de *duo*, comme si pour être bon, il fallait d'abord être deux ; il y aurait là un indice, nullement invraisemblable, de l'antiquité du sentiment qu'on nomme aujourd'hui altruiste ; car il est évident que « bonté » implique sympathie pour un autre, puis pour plusieurs. Mais je voulais surtout attirer votre attention sur la genèse du *b* initial en latin. C'est une lettre qui n'a pas été prononcée sans difficulté, elle exige le contact momentané des lèvres, et l'on peut supposer que les Latins, comme beaucoup de sauvages le font encore, avaient longtemps parlé la bouche ouverte. Dans leur effort pour durcir la semi-voyelle *v*, ils produisaient un son composé *dv* disant *dvis*, *duellum*, *duonus* avant d'atteindre à *bis*, *bellum*, *bonus*.

Si Janus « forme tout, gouverne tout, régit tous les éléments », comme disait Val. Messala, un contemporain de Cicéron, il n'est pas étonnant qu'il présidât aux sources, puis aux fleuves et à la navigation. L'eau qui jaillit de terre ne pouvait s'ouvrir un passage sans le concours de Janus ; aussi est-il l'époux des nymphes, tantôt de Juturna (la sœur de Turnus), tantôt de Venilia (variante de *Venus* et d'*Ilia*,) sous le nom de Portunus, gardien du port, tantôt de Camasena, la mère du Tibre, Tiberinus ; et par suite l'inventeur du bateau, le protecteur du matelot qui se risque sur l'élément liquide. Ce pouvoir sur les eaux est un très antique attribut solaire. Mais tandis que les poètes védiques peignaient, sans se lasser jamais, en images magnifiques, Agni s'élançant du sein des eaux, Sourya, ou Ṣavitri, ou Indra, et vingt autres pressant les mamelles de la nue, fendant les dragons qui retiennent les eaux prisonnières ; que les Grecs célébraient la fontaine Hippokrênê jaillie sous le sabot divin du coursier solaire, Pégasos, les Romains se rappelaient seulement que Janus,

pour les sauver de Tatius, avait jadis fait sortir de la terre un jet bouillant d'une eau sulfureuse. Pratiques et bornés à l'utile, ils avaient oublié le sens profond du mythe indo-européen, reconnaissable encore pourtant dans leurs légendes sans grandeur et sans lien.

Le père des eaux est aussi le père de la vie, végétale, sans aucun doute, mais encore animale, en vertu du symbolisme génésique si cher aux anciens hommes, et si vrai dans sa haute portée : pour tout ce qui réside sur la terre ou sur toute autre planète, le soleil n'est-il pas le grand générateur ? C'est donc à bon droit que Janus est invoqué dans les *Indigitamenta*, comme indigète de la fécondité, sous le nom de *Consivius*, le dieu des semences, des germes ; que beaucoup d'antiques familles honoraient en lui l'origine de leur race, *patricus*, le *genius* familial. Les Hellènes pareillement avaient un Apollon *patrôos*.

Nous voici bien loin, ce semble, du dieu des rues, des passages, auxquels dans les carrefours sont élevées des chapelles à quatre ouvertures, arcs de Janus quadrifrons, bien loin de ce patron de toutes les portes des maisons et des villes ; et cependant tout se tient, disions-nous, dans ces emplois divers ; l'amant de la nymphe Carda ou Cardea qui veille aux portes de la vie et protège les enfants, et le portier domestique ou urbain, est toujours le grand portier des deux et des quatre horizons ; et le patron des chemins, qu'invoquent les voyageurs, est toujours le *duonus Kerus* qui suit d'un œil bienveillant toutes les entreprises, toutes les affaires privées ou publiques. Ces deux thèmes se combinent encore, mais non pas seuls, dans une des fonctions les plus connues du dieu. Janus ouvre et ferme le temple de la guerre ; et, avant qu'il y eût des temples, il ouvrait les portes de la citadelle au peuple armé pour la maraude ou la bataille, il les refermait sur les vainqueurs char-

gés de butin et de dépouilles. Il présidait au début et à la fin des expéditions, comme de toutes choses. Une explication si simple et si évidente n'avait pas frappé les anciens ; il est vrai qu'elle semblait hors de proportion avec les cérémonies imposantes, le déploiement de processions et de sacrifices solennels qui accompagnaient, aux temps brillants de Rome, l'ouverture du temple de la guerre.

Virgile, considérant cet usage comme des plus antiques chez les Latins, l'a sobrement et fortement décrit au VIIe livre de l'Enéide : *Mos erat hesperio in Latio*. « Il y avait en Hespérie, dans le Latium, une coutume, religieusement observée depuis par les villes albaines, et que Rome, maîtresse du monde, observe encore au moment de s'élancer au combat, soit que sa main redoutable menace les Gètes, les Hyrcaniens ou les Arabes, soit qu'elle regarde l'Inde et l'Orient, ou qu'elle redemande aux Parthes ses étendards. Il est deux portes jumelles, les portes de la guerre, ainsi les nomme-t-on, consacrées par la religieuse terreur qu'inspire le farouche Mars, portes closes d'invincibles ferrements, de cent verrous d'airain. Janus, gardien fidèle, ne s'écarte pas du seuil. C'est le consul lui même qui les ouvre aujourd'hui, tandis que résonnent à l'unisson les trompes de bronze. En ce temps-là c'était à Latinus d'obéir à l'usage, de pousser les portes lamentables et de déclarer la guerre aux compagnons d'Enée. Mais le vieillard, refusant sa main à une œuvre de sang, s'est enfui, s'est caché dans les ténèbres. Alors, glissant du haut du ciel, Saturnia, la reine des dieux elle-même, fait tourner sur leurs gonds les vantaux de fer ; elle disjoint de sa main les terribles portes. »

Janus paraît un peu sacrifié dans ce morceau ; Virgile ne se doute guère que Junon, forme féminine de Jovis, est assez intimement liée à Janus pour que celui-ci ait compté *Junonius* au nombre

de ses épithètes. Virgile répète une tradition, mais il a quelque scrupule à faire de Janus un dieu de la guerre, comme si ce rôle ne seyait pas au gardien paisible des places et des marchés. Nous savons que cette fonction, tout au contraire, convenait parfaitement à celui qui préside aux débuts de toute chose, qui ouvre les jours, les mois, les années et les portes ; disons aussi au Soleil, combattant céleste. Et puis, le long du Tibre, dans la campagne de Rome, vers Tibur à l'est, vers la Sabine au nord, Janus avait rencontré beaucoup d'autres divinités locales, épousant les déesses, fraternisant avec les dieux pastoraux ou guerriers, Faunus, Picus, Mars, Quirinus, et prenant, à l'occasion, un peu de leur caractère belliqueux.

Il existait un Janus Quirinus, ainsi nommé, dit Macrobe, *ab hastâ quam Sabini Curin vocant*, « de la lance que les Sabins appellent *Curis* » ou *Quiris* et qui a donné son nom à la capitale sabine *Cures*, ainsi qu'aux habitants, latino-sabins de Rome, où les patriciens auraient siégé en armes : Quirites. C'est à sa confusion avec Quirinus que Janus a dû en partie son ministère guerrier.

Ce nom de *Quir* ou *Cur*, d'origine inconnue, est lié (comme celui de Janus) à l'une des plus célèbres légendes de la vieille Rome, celle qui présente d'une manière si dramatique l'abaissement et la ruine d'Albe la Longue. Les Curiaces n'ont, croyez-m'en, jamais existé, pas plus que les Horaces ; leur histoire n'est que l'arrangement, fort ingénieux, de lambeaux mythiques : Quelques explications sont ici nécessaires.

Lorsque les Sabins arrivèrent dans les gorges de l'Apennin central, c'étaient, sauf la langue, des demi-sauvages. Comme certains Sibériens adorent des perches plantées en terre, comme les Scythes d'Hérodote rendaient un culte au cimeterre, les Sabins, tout en connaissant des dieux plus relevés, avaient pour fétiche national la lance,

quir, *curis*; quand les Etrusques apportèrent en Italie les arts plastiques, cette lance fut placée entre les mains d'un porte-lance, *Quirinus* : puis ce porte-lance divinisé fut assimilé graduellement à des personnages de plus haute volée, Mars, Jupiter, Janus, à mesure que les Sabins entraient en contact avec les Marses, les Æques et les Latins. Il n'en garda pas moins son nom, à Rome, sur le mont Quirinal où s'étaient fixés les Sabins de Tatius, les Titienses; et, ce qui indique une longue prépondérance de l'élément sabin, il se substitua au héros éponyme, à Romulus, transformé par l'apothéose en Quirinus, père des Quirites. Le Curiace ou les Curiaces albains sont des variantes, des compagnons ou des prêtres de Quirinus. Ils étaient d'ailleurs connus des Ombriens et des Osques sous la forme altérée ou dialectale *korredier*, qui équivaut au pluriel *Koredies*, *Curiatii*. Cette concordance prouverait tout au moins que le groupe ausonien tout entier avait pratiqué le culte de la lance ou *curis*. Maintenant, qui établira l'identité de Quirinus et de Curiatius ? C'est notre Janus.

Janus porte également l'un et l'autre surnom. « A côté du *Tigellum sororium*, dit Preller, à côté du *Poteau de la sœur*, si connu par la légende d'Horace, on voyait deux autels consacrés à Juno Sororia et à Janus Curiatius, l'un à cause du meurtre de la sœur, l'autre à cause du meurtre des Curiaces. » C'est là l'interprétation consacrée; mais il est permis de douter qu'elle réponde à un fait réel, et de voir dans ce poteau et ces autels un antique monument dédié à Junon, sœur de Janus, et à Janus Quirinus ; d'autant que le nom d'Horace est tout aussi lié que celui de Curiace au culte de Quirinus. Il est difficile de ne pas le rapporter à une vieille divinité sabine : Hora, Hora Quirini, *Hera* (fort apparentée à cette *Her-silia* enlevée par Romulus), dont le temple restait toujours ouvert,

pour marquer que la déesse était toujours à la disposition de ses adorateurs, qu'elle leur offrait un perpétuel appui. Si l'on admet que Hora (dont Horatius est une forme masculine), cette Hora, compagne, parèdre de Quirinus, était une divinité guerrière, si l'on se souvient en même temps que Janus était identifié à Quirinus, on comprendra mieux peut-être pourquoi le temple de Janus restait ouvert pendant la guerre. pourquoi il était fermé pendant la paix, ouvert tant que les armées avaient besoin de la protection du dieu, fermé aussitôt que son concours n'était plus nécessaire.

La conjecture, je ne le nierai pas, a sa large part en ces déductions sur la pointe, non d'une aiguille mais d'une lance. Il faut toutefois passer quelques hardiesses à ceux qui, remontant le cours des âges n'ont pour guides, à défaut de monuments écrits ou figurés, que des vestiges épars, recouverts, effacés, altérés par les Etrusques, les hellénisants et les historiens de Rome. Combien la tâche est hasardeuse, on en pourra juger, quand j'aurai rappelé que, des anciens dieux du Latium, Janus est celui qui a le plus fidèlement gardé sa physionomie native. Tel je vous l'ai présenté, tel, à bien peu près, nous le retrouverons dans le premier livre des *Fastes* d'Ovide. Quelques passages de cet agréable morceau résumeront, pour ainsi dire, l'enquête à laquelle nous venons de nous livrer.

L'auteur explique d'abord qu'il veut tirer des antiques annales, des registres tenus par les pontifes, tout ce qui concerne le nombre et l'ordre des mois, les différents jours, *fastes* et *néfastes*, les comices, les marchés, les cérémonies du culte. Le jour néfaste est celui où ne se font pas entendre dans les tribunaux les trois mots sacramentels, *do*, *dico*, *addico*, je donne, je prononce, j'adjuge. Le jour est faste (ouvrable) lorsque l'exercice de la justice et permis. *Nefas*, il est défendu ; *fas*, il est

permis (de *fari*, parler ; d'où viennent *fa-bula* et *fabulari*, l'espagnol *hablar*).

Le poète, suivant l'ordre du calendrier Julien, entre dans l'année par le mois de janvier ; sur le seuil, il doit rencontrer Janus, et l'interpelle, avec une familiarité qui bientôt va se changer en respect.

« Quel dieu es-tu ? Comment te définir, ô double Janus ? Car la Grèce ne possède aucune divinité qui te ressemble. Dis-nous pourquoi, seul des immortels tu vois ce qui est derrière et devant toi ». Je prends mes tablettes et voici qu'un jour plus vif éclaire ma demeure, devant moi paraît le dieu. C'est bien lui, un bâton dans la main droite, une clé dans la main gauche. C'est bien son étrange et double tête ; ses deux visages me regardent. Je me sens frissonner ; mes cheveux se dressent d'épouvante.

« Mais lui : « Cesse de craindre, chantre laborieux des jours ; apprends ce que tu désires et prête l'oreille. Les anciens — car je suis chose antique — m'appelaient Chaos. Vois quel passé lointain je vais révéler. Cet air transparent, et les trois autres corps, le feu, les eaux, la terre, ne formaient qu'un monceau. La lutte de ces principes rompit la masse originelle, les éléments s'étagèrent selon leur poids, la flamme dans les hauteurs, l'air au-dessous, la terre immobile, au centre, avec les eaux. Alors moi, qui n'étais qu'un amas sans forme, je repris une figure et des membres dignes d'un dieu. Seulement, trace légère d'une confusion primitive, mes traits maintenant présentent encore, par derrière et par devant, le même aspect. Une raison d'ailleurs m'a fait garder cette forme ; en l'apprenant tu connaîtras mon office. Tout ce qu'embrasse ton regard, ciel, mer, nuages, terre, tout cela est ouvert et fermé par ma main. Sur moi seul repose la garde de l'univers immense. Le droit de faire tourner l'axe du monde m'appartient

tout entier. M'a-t-il plu d'ouvrir le calme asile de la Paix ? la Paix marche libre en des voies toujours unies. Si je ne tiens la Guerre enfermée sous de rigides verrous, le monde troublé sera couvert de sang et de carnage. Avec les Heures tranquilles, je garde les portes du ciel : Jupiter même ne peut sortir et rentrer sans moi. De là mon nom, Janus (de *janua*). Quand le prêtre pose devant moi le gâteau de froment, la farine mêlée de sel, tu rirais des noms qu'il me donne : c'est *Patulcius*, c'est *Clusius* encore ; eh ! bien, par ces vieux mots, nos frustes aïeux ont voulu définir ma double mission. Mon pouvoir, que tu connais maintenant, explique ma forme, tu le devines déjà. Toute porte a deux faces, l'une pour les passants, l'autre pour le Lare domestique. Et de même que votre portier assis près du seuil voit les sorties et les entrées, de même, portier de la cour céleste, je regarde à la fois l'orient et l'occident. Hécate possède trois visages divergents afin de surveiller trois voies qui se rencontrent ; moi, pour n'avoir pas à tourner la tête, sans me déranger, j'embrasse à la fois deux horizons ».

— Dis encore, repris-je encouragé par sa complaisance, pourquoi le nouvel an commence dans la saison des frimas ? Ne valait-il pas mieux choisir le printemps ? Alors tout fleurit, tout renaît. Le bourgeon gonflé éclate sur la branche et l'arbre se revêt de feuilles fraîches écloses. La pointe de l'herbe monte et dépasse le sillon ; le bétail joue et s'ébat dans les prés. L'hirondelle, attirée par le doux soleil, revient suspendre à nos poutres sa maison d'argile. N'est-ce pas là le renouveau, la jeunesse de l'année ? — Moins prolixe que moi, le dieu répondit : « C'est en hiver que commence et finit le cours du soleil ; l'année part avec le soleil».

— Pourquoi, fis-je encore, lorsque je m'adresse à quelque autre dieu, te dois-je les prémices de l'encens et du vin ? — Parce que je garde la porte ;

seul je t'ouvre un accès vers le dieu que tu cherches.

— Mais pourquoi, lors de tes kalendes, échange-t-on des souhaits et des propos joyeux ? — S'appuyant sur le bâton que tient sa main droite : « Tout commencement, dit-il, renferme un présage. C'est la première parole qu'il faut écouter ; c'est le premier oiseau que consulte l'augure. — Et pourquoi cette palme, ces figues ridées, ce miel blanc offert dans un vase blanc ? — Pour la même raison ; c'est un présage heureux que la douceur du miel et des fruits. — J'ai compris, mais quel besoin d'y joindre des pièces de monnaie ? — Eh ! quoi, dit Janus en riant, connais-tu si mal ton siècle ? Crois-tu l'argent moins doux que le miel ? A grand'peine, sous le règne de Saturne, voyais-je un homme à qui le gain ne fût doux ! En ce temps-là pourtant on couchait sur la dure, le consul quittait sa charrue pour dicter des lois. On ne pouvait posséder sans crime une lame d'argent. Mais avec la fortune s'est accrue la rage d'amasser. Plus on a, plus on veut. Plus le malade a bu, plus il veut boire. Et tu me demandes si une pièce de monnaie est un auspice bienvenu ? J'étais content jadis de vieux as que l'on offrait ; aujourd'hui un métal plus riche a remplacé l'antique airain ; l'or est d'un meilleur présage. Nous autres dieux, bien que nous approuvions les vieux us, nous nous trouvons bien tout de même en des temples dorés. Un peu de majesté ne messied pas aux dieux. Soyons de notre temps ; la vieille mode est louable sans doute, mais la nouvelle a du bon ».

« D'un ton soumis, je repris : « Mon instruction est déjà fort avancée ; qu'est-ce, maintenant, que ce navire au revers de cette monnaie, et cette tête sur l'autre côté ? — Dans la tête, tu aurais reconnu mon double profil si le frottement n'avait effacé le contour ; reste le bateau, c'est la nef du dieu porte-faux. Saturne, chassé du ciel, avait longtemps erré par le monde quand il débarqua sur les rives

du fleuve toscan. Je le reçus alors, et la postérité reconnaissante, en souvenir de l'hôte divin, grava un vaisseau sur ma monnaie. La contrée prit le nom de Saturnia, et encore de Latium, parce qu'elle avait caché un dieu. Oui, oui, j'habitais déjà les bords que rasent les eaux calmes du Tibre sablonneux. Là, où est maintenant Rome, verdoyait une forêt que la hache n'avait pas touchée ; la merveille du monde nourrissait quelques bœufs. J'avais pour citadelle une colline qui a gardé mon nom, le Janicule. Je régnais alors. Dans ce temps-là, la terre nous était hospitalière, les dieux vivaient parmi les hommes. Point de châtiments, alors ; la justice n'avait rien à dire à des justes ; l'estime de soi-même et non pas la crainte, tel était le seul guide des peuples ; de la guerre, je n'avais nul souci, veillant sur la paix et sur les portes ; et, montrant sa clé, voilà, dit-il, mes armes ! — Eh ! bien, maintenant, pourquoi te cacher pendant la paix, et ne paraître qu'au signal des combats ? — Afin que le retour soit libre au peuple parti pour les combats, ma porte demeure ouverte largement. a la paix, je la ferme, pour que la guerre n'en puisse plus sortir. Il dit, et relevant la tête, de ses deux visages il regarda le monde partout pacifié. » (La frontière du Rhin venait alors d'être franchie et conquise par Germanicus).

Bien que notablement abrégé, ce dialogue piquant et clair nous offre, ce semble, une assez fidèle image, un peu rajeunie, un peu affinée sans doute, du vénérable Janus, qui n'a vraiment qu'un tort, c'est de se croire plus ancien que Saturne ; il est vrai que ses souvenirs sont ici un peu confus, et qu'il s'attribue autant de part qu'au dieu porte-faux dans les vagues délices et les vertus faciles de l'Age d'or, véritable temps d'anarchie où l'homme obscur vivait à sa guise et de peu, prenant ce qu'il pouvait, jusqu'au jour où il était pillé et massacré par le fort, temps d'innocence où le crime était

quelquefois atteint par la vengeance privée, temps de piété sincère où les grosses joies rustiques alternaient avec les sacrifices humains.

Diana, la forme féminine de Janus, a pu être avec lui une déesse du jour, comme l'indiquent le nom et les fonctions de Lucina qu'elle partage avec Junon. Comme cette dernière, elle préside aux accouchements, à la naissance. Elle ouvre au jour les yeux de l'enfant, elle protège et accompagne dans la vie les vierges et les adolescents. Mais diverses raisons lui ont assigné un rôle nocturne et mystérieux. La symétrie d'abord : Janus étant le flambeau du jour, il était naturel que son pendant féminin fût le flambeau des nuits. Ainsi de Phoibé et de Phoibos. *Lucina*, d'ailleurs, contractée en *Losna*, *Louna* (sur des miroirs étrusques), est devenu le propre nom de la Lune. Diana fut donc principalement celle qui brille soit dans la nuit, soit dans l'ombre, dans les ténèbres du ciel ou dans l'épaisseur des bois, l'éclat incertain et tremblant de la source cachée sous les feuillages ou dans les anfractuosités de la montagne, le guide du chasseur à l'affût, la compagne et la reine des nymphes, Carmenta, Angerona, Feronia, Egéria, dont il est souvent difficile de la distinguer

Le culte de Diane était d'ailleurs commun à tous les Ausoniens. Déesse sabine, d'après Varron, elle était également invoquée, chez les Aurunces, à deux lieues de Capoue, sur le mont Tifata, où s'élève aujourd'hui l'église San-Angelo de Formies. Dans toute la région intermédiaire, on la retrouve chez les Herniques, dans les bois sacrés d'Anagni et de *Corne*, lieu célèbre par la beauté de ses cornouillers et de ses hêtres, chez les Eques, derrière Tusculum, sur les pentes boisées de l'Algide. Mais le plus célèbre de ses sanctuaires était certainement dans le séjour primitif des Latins, sous Albe même, au bord du lac de Nemi. *Nemi* rappelle encore le *nemus* sacré.

« Dans la vallée d'Aricia, dit Ovide, au milieu d'une épaisse forêt, est un lac consacré par une religion antique. Des linges, des lambeaux d'étoffe pendent le long des buissons, avec nombre de tablettes votives offertes par des fidèles reconnaissants. Il n'est pas rare d'y voir quelque matrone y venir de la ville, couronnée de fleurs, pour y allumer des cierges. (La dévotion, comme on voit, ne change guère). Le sceptre de la forêt échoit aux hommes à la main forte, aux pieds rapides, et chacun de ces rois éphémères périt à son tour, victime de l'exemple qu'il a donné ».

Ce curieux vestige de l'antique sauvagerie nous est bien connu par une agréable fantaisie de Renan, le *Prêtre de Némi*. Le desservant de la Diane Aricine ne pouvait être que le meurtrier de son prédécesseur. Il fallait que le candidat, après avoir brisé dans le bois sacré un rameau désigné d'avance, tuât en duel le prêtre en exercice. Cette mission fut plus tard confiée à des esclaves fugitifs. Le vainqueur prenait le titre de *rex nemorensis*, roi de la forêt.

L'institution de cette coutume était attribuée par la légende à un certain démon noir, *Virbius*, proche parent sans doute des *Vires*, *Viræ*, sorte de dryades latines. C'était quelque *Genius*, quelque *Indiges* des bois et de la chasse, qui a passé pour le plus ancien prêtre de Diane, le premier *Rex Nemorensis*. Plus tard, quand Diane fut identifiée avec l'Artémis des Grecs, on voulut voir en ce *Virbius*, Hippolyte ressuscité, amant de la nymphe Aricie, et l'on écarta soigneusement du temple les chevaux qui avaient causé la mort du héros. Virgile, qui accepte pleinement cette fable, ne nous en montre pas moins Virbius à cheval parmi les alliés de Turnus. Mais ce n'est plus Hippolyte, c'en est le fils. *Ibat et Hippolyti proles pulcherrima bello Virbius*, envoyé par sa mère Aricie, qui l'éleva dans les bois sacrés d'Egéria, sur les frais rivages où Diane a ses autels propices ».

Pour accentuer davantage une confusion facile entre Diane et la Nymphe Egérie, déesse des sources, de la naissance et du salut, certains mythographes désignaient comme fondateur du culte de Némi un certain Manius Egérius, ancêtre d'une famille illustre. Ce que l'on peut admettre, c'est qu'après la ruine d'Albe, le bois sacré d'Aricia étant resté le sanctuaire commun de Tusculum, de Lanivium, de Laurentum, un dictateur tusculan, Egérius Læbius, consacra de nouveau l'endroit, au nom de la Ligue latine. Rome, plus tard, assuma la haute surveillance de cette retraite sacrée ; et le culte de Diane vit ses honneurs s'accroître. Une fête annuelle, peut-être aux ides d'août, y attirait la foule des femmes heureusement délivrées par la chaste Lucine, les jeunes vierges aspirant à la maternité, et les chasseurs pieux. Un trait antique y rappelait l'origine lumineuse de la déesse. On y célébrait cette course aux flambeaux qui fournit à Lucrèce sa belle comparaison : *et quasi cursores*,

Et les mortels, coureurs d'une route infinie,
Se passent en fuyant le flambeau de la vie.

Diane n'était pas moins honorée aux bords du Tibre qu'aux pieds du mont Albain. Et parmi les nombreux sanctuaires et bois sacrés qui lui restèrent dédiés sur la plupart des collines fameuses, Viminal, Esquilin, Cœlius, plus d'un certainement était plus ancien que Rome. Sur l'Aventin notamment, bien qu'on en rapporte la dédicace à Servius Tullius, l'Etrusque Mastarna, son temple datait de l'époque latine. Il avait été élevé à frais communs au nom de la Ligue, encore indépendante. Une paire de cornes puissantes suspendue dans le vestibule, et que l'on vit durant plusieurs générations, était un emblème lunaire évident, malgré la sotte légende qu'on y rattacha. C'étaient, disait-on, les cornes d'une vache née dans la Sabine, et si belle

que l'hégémonie avait été promise à l'Etat dont un citoyen offrirait cette vache à Diane. La fête de l'Aventin revenait tous les ans à la même date que celle de Némi, autre preuve d'une égale antiquité. Au reste, ce mont Aventin, si longtemps resté en dehors de Rome, si longtemps occupé par la plèbe que les patriciens excluaient du droit civil et religieux, était riche en traditions italiotes. L'ancien dieu du feu, Cacus, patron de Préneste sous le nom de Cæculus, fils de Vulcain, y faisait sa demeure ; et pour l'en déloger, il ne fallut pas moins que le héros grec Héraklès. Mais c'est un mythe que nous conterons en son temps.

Encore un mot sur la Diane Aventine. Elle était adorée surtout par les esclaves, *servi*, en l'honneur, dit on, du roi *Servius*, qu'ils regardaient comme leur patron, peut-être aussi pour rappeler la part dévolue aux esclaves fugitifs dans le sacerdoce de Nemi, et encore pour remercier la déesse des bois des asiles qu'elle leur accordait libéralement. Tout au fond, je crois que les esclaves représentaient ici les anciens Latins, le peuple réduit en servitude par l'aristocratie romaine.

En somme, à l'exception de quelques traces confuses, obscures, Diane perdit assez vite cette physionomie, cette allure italique si fidèlement gardée par Janus. On rapporte que déja Servius avait installé sur l'Aventin une copie de l'Artémis d'Ephèse. Ce qui est plus certain c'est que, dès 399, tout au début du IV[e] siècle, la véritable Artémis grecque, la sœur d'Apollon, figura dans une cérémonie romaine. Diane, plus célébrée que jamais, n'est plus qu'une déesse, charmante encore, mais sans caractère national, mélange d'Artémis, de Phœbé, d'Hécate, la Diane de Catulle et d'Horace, déesse de la nature, des bois et des montagnes, des ruisseaux, des lacs où elle se baigne, des apparitions, des lunes et des mois.

CHAPITRE CINQUIÈME

MARS ET SON CORTÈGE

§ I. — MARS DIVINITÉ ATMOSPHÉRIQUE ET PRINTANIÈRE

Pour restituer les dieux et les mythes, il faut oublier la mythologie classique, dénaturée par le christianisme et mal comprise par les humanistes eux-mêmes; il faut les replacer dans le milieu où ils sont nés. — Avant d'être un dieu universellement reconnu par les Italiotes, Mars fut un dieu sabellien, guide des tribus Marses, Sabines, Samnites, etc. — Doué d'une puissance multiple et vague, il symbolisait la fécondité virile, l'orage, la jeunesse. — Son mois ouvrait le printemps. — C'est à lui que les Sabins sacrifiaient d'abord, puis vouaient, le *ver sacrum*, qui se changea en émigration annuelle sous la conduite du dieu printanier. — Histoire phonétique et sens probable du mot Mars. — En arrivant dans le Latium, Mars rencontre une foule de dieux qu'il s'assimile, de déesses qu'il s'associe.

Faunus, Sylvanus, Picus, antiques génies de la campagne de Rome, des rives boisées du Tibre et du Numicius. Leurs légendes, leurs compagnes, leurs variantes (Picumnus, Pilumnus). Les Luperques. Le Lar agrestis, Mars Sylvanus. — Relations de Mars avec Quirinus. — Héré Martea, Nério, invoquée par Hersilie. — Formule de prière conservée par Caton. — Mars, dieu des saisons: son aventure avec Anna Perenna, déesse de l'année.

Nul, aujourd'hui, — et depuis longtemps, je crois, — n'ignore que Mars n'est pas le fantoche guerrier, l'odieux et poncif époux de Bellone, dénaturé par les Romains eux-mêmes et plus encore, comme cela était inévitable, par les Néo-latins christianisés.

Naturellement les apologistes chrétiens du second siècle ont dépeint, avec la meilleure foi du monde, le personnel divin du paganisme tel qu'ils le voyaient autour d'eux, avili et méprisé par ses propres partisans. C'était leur droit et leur intérêt: Ils ont eu assez de peine à l'abattre ! La grande nuit de dix siècles et le poids des infolio théologiques n'ont pas réussi à l'étouffer ; il est sorti du tombeau, il s'est réveillé avec l'art et la pensée ; mais il n'a pu retrouver qu'une vie posthume et décolorée, celle qu'il traînait déjà sous l'empire romain, aux environs de notre ère. La Renaissance et l'âge classique n'ont connu qu'une mythologie de décadence.

Pour rendre aux dieux antiques leur grandeur et leur poésie, il faut d'abord restaurer leur physionomie distincte, les dégager des amalgames où ils se sont lentement déformés, puis les replacer dans leur cadre original, au milieu des peuplades et des nations qui les avaient conçus et dont chacune, avec une admiration naïve pour son propre ouvrage, les regardait comme ses protecteurs et ses guides. Ce que nous avons essayé pour Saturne et pour Janus, nous allons le tenter pour Mars et l'immense cortège de dieux, de déesses, de génies qui se pressent autour de lui.

Assistons, par la pensée, à la marche des tribus ausoniennes, quand, descendues des Alpes, elles refoulaient ou écartaient lentement les masses des Liburnes, des Ligures, des Sicules, des Pélasges, entassés dans les vallées et les plaines.

Elles ont franchi l'Adige et le Pô, et s'engagent sur les versants de l'Apennin. L'avant-garde des Ausones, des Auronces, des Volsques, a même traversé la Toscane future, passé le Tibre et s'est échelonnée d'Antium à Salerne, du Latium à la Campanie où elle se mêle aux Opiques ou Osques. Les Latins, qui les suivent, le long des Apennins occidentaux, sur les deux rives du haut Tibre,

viennent se cantonner sur la rive gauche de ce fleuve, entre l'Anio et la mer, arrêtés ici par les Volsques, là par les Sicules et Sicanes de Tibur et de Saturnia, serrés de tous côtés entre d'anciens et nouveaux possesseurs du sol. Leur citadelle est le mont Albain. Puis, ce sont les *Sabes*, Sabelliens, Marses, Sabins, qui se frayent un difficile passage sur les pentes orientales et sur les sommets de l'Apennin central, dans la région des Abruzzes, poussant et débordant les Latins. Enfin la masse des Ombres ou Ombriens ferme, vers le XIVe siècle, ce long défilé qui a duré cinq ou six cents ans. Ces Ombriens passent où ils peuvent, lançant quelques colonnes le long de l'Adriatique, jusqu'au mont Gargano, peut-être des bandes hardies à travers le Latium, et jusque chez les Osques. Mais le gros de la nation occupe l'Etrurie future et l'Ombrie, ayant son centre sur le haut Tibre, ses deux ailes, à l'ouest, dans la vallée de l'Ombrone, et, vers le nord et l'orient, entre le Pô et l'Aufidus.

Qui nous dira les nombreuses stations où chacune des peuplades, chacun des clans, s'est fixé pour vingt, pour cinquante ans, pour un siècle, et où leurs débris retardataires ont été rejoints, détruits ou asservis par une poussée nouvelle, tandis que leur population accrue allait chercher d'autres forêts de refuge, d'autres collines, d'autres pâturages, et déposséder ou soumettre à leur tour ceux qui les avaient précédés ? Tous ils avaient en commun un même fonds de langage, c'est-à-dire d'idées, d'usages et de croyances, les grandes divinités des races indo-européennes, le ciel, la lumière, le foyer familial et national, le soleil et la lune, la terre mère, l'eau des sources et des fleuves. Mais chacun possédait, non seulement certaines coutumes, certaines pratiques, mais aussi des patrons spéciaux, des dieux favoris qui empiétaient plus ou moins sur les attributions dévolues à leurs congé-

nères, exactement comme les tribus, toutes apparentées et voisines en dépit du dieu Terminus, qui se disait immuable, en dépit du caractère sacré des limites, se mêlaient, s'intriguaient sans cesse, par les invasions réciproques, les rapts et les mariages exogamiques. Surtout aux confins des groupes les plus importants, il est bien difficile de déterminer, dans la population, dans les mœurs, dans les croyances et le culte, le contingent latin, sabin ou ombrien.

Nous avons été amenés cependant à considérer Janus, par exemple, comme le patron spécial des Tibérins, des bandes latines fixées sur le Tibre, entre Ostie et le Janicule, comme le plus ancien dieu de la Rome future, après Saturne. Il est venu avec ces peuplades, laissant quelques traces de son passage en Etrurie, dont quelques villes ont placé sur leurs monnaies sa double effigie. De même, Jupiter et Juno, bien que divinités universelles, ont eu, nous le verrons, leur centre chez les Latins du mont Albain, d'où leur culte à rayonné au loin, absorbant tous les dieux locaux, à titre de parents et de suzerains indéniables. Mars aussi est, ou est devenu, un dieu universellement reconnu par tous les Italiotes, *Mars pater*, *Mars piter* ; mais, d'origine, il est avant tout Sabellien, *Marse*, comme le nom paraît l'indiquer. C'est lui dont le bœuf a conduit les Samnites à Bovianum, dont le *Picus*, le pic *Martius*, a guidé les Picentins ; dont le loup, *Hirpus*, a montré aux Hirpins leur route vers l'Apulie. Rapidement descendu dans le Latium par Tibur et la Sabine, il s'est associé la plupart des vieilles divinités champêtres des Latins et des aborigènes, Faunus, Sylvanus, Palès, etc. Les Ombriens semblent aussi l'avoir rencontré sur la route frayée avant eux par les Sabins. Il figure au premier rang dans les inscriptions fameuses d'Iguvium.

Maintenant qu'était-ce que Mars ? Un dieu guer-

rier, assurément, mais non le dieu de la guerre. Son domaine primitif était beaucoup plus étendu et plus relevé. Son caractère belliqueux il le tient de ses adorateurs ; son emploi définitif, il le doit à l'encombrement du panthéon et à la nécessité de faire à chaque dieu sa place. Il a reçu la guerre en partage. Mais la tradition et le culte ont conservé bien des vestiges de sa grandeur évanouie.

Jupiter règne dans les hauteurs, sur l'atmosphère céleste ; Mars, *Marspiter*, dans l'atmosphère la plus voisine de la terre ; il préside aux rapports de l'air, mâle et fécondateur, avec la terre humide et fécondée ; il amène le printemps, il commande à la végétation ; il multiplie les troupeaux domestiques et les bêtes des forêts ; il veille sur les unions humaines ; il est la jeunesse, la virilité, la force. Jupiter, sans doute, a réclamé, sur toutes ces fonctions, ce qu'on appelle le domaine éminent. Mais Mars les exerce en maître immédiat. Il est le chef des dieux terrestres. Le premier mois de l'année antique lui reste attribué. C'est à lui qu'à chaque printemps les rudes aïeux des Sabins immolaient d'abord, puis consacraient, le *Ver Sacrum*, l'élite de la jeunesse. De même que ces demi-sauvages offraient tous les ans au dieu de la végétation et de la croissance une part des biens qu'il leur avait départis, fleurs, feuillages, fruits et moissons, ils lui vouaient une hécatombe d'adolescents. Mais soit que la férocité première eût cédé à des sentiments plus doux, soit que la jeunesse échappât le plus souvent par la fuite aux honneurs dont elle était menacée, le *Ver Sacrum*, le printemps sacré, se changea en émigration périodique. Solennellement bannie, cette jeunesse vouée à Mars s'en allait à l'aventure, sous la conduite du dieu printanier, chercher des femmes et du butin et fonder des établissements nouveaux. C'est ainsi que, de proche en proche, essaimaient, se propageaient la race, la langue et les croyances ; et cette expansion

était, en quelque sorte, l'œuvre de Mars. Armé, comme ses jeunes troupes, de la lance, *quiris*, et du javelot, *pilum*, il combattait avec elles ; mais à chaque halte, il déposait ces engins meurtriers, ou les employait aux travaux de la paix, partageait le butin, distribuait les femmes, les pâturages et les cultures, assurait la prospérité du clan.

Le nom de Mars nous est venu sous plusieurs formes qu'il est bon d'expliquer : *Marmar* et *Marmor*, Mamers, Mamercus et Mamurius, Mavors, Maurs (inscr. de Tusculum). Ce sont des exemples curieux de ce redoublement qui a laissé tant de .races à tous les stades du cycle linguistique, reste et assuré témoignage de l'origine animale du langage, de ce procédé primitif : la répétition du cri. Il n'y a pas que les animaux, les enfants, les sauvages et demi barbares qui se complaisent à ces interjections continues qui sont devenues des mots. On en citerait par centaines dans les langues classiques. Nous avons eu occasion de montrer, dans notre livre : *Les races et les langues*, l'ingénieux emploi du redoublement dans les conjugaisons sanscrite, iranienne, grecque et même latine. Mais c'est là un artifice qui est étranger à notre sujet. Le redoublement brut, dirons nous, se montre encore fréquemment en latin : *marmar*, *marmor*, *barbarus*, *carcer*, *titio*, *pipio*, *purpura*, *turtur*, *populus*, *memor*.

Ce nom de Marmar évoque, en un tableau fugitif, ces hordes sabelliennes s'abattant sur les campagnes, comme un vol de grues, et jetant à tous les échos le cri national mille fois répété. La langue, en se fixant, l'abrège, ce cri d'appel et d'invocation. Puis elle le contracte ; le premier *R* est tombé. Ce n'est plus *Marmar*, *Marmor*, c'est *Mamer*, *Mamur*, d'où *Mamers*, *Mamercus*, *Mamurius*, *Mamurra*. Le *M* central fléchit à son tour ; il s'atténue en *V*, la plus fluide des consonnes labiales, qui se fond et se vocalise en *U* ; et tandis que *Ma-*

mercus devient *Marcus*, ce prénom si connu, *Mavors*, *Maurs* ramènent la forme simple *Mars*, allongée de *S* substantif, résidu lui-même du suffixe *ti* qui reparaît dans les dérivés *Martius*, *Martea*, *Martialis*.

Cette formation, pour ainsi dire, du mot *Mars* ne nous en révèle pas le sens originel, qui reste fort obscur. A-t-il perdu, comme *memor*, un *S* initial : *smarsmar*, d'une racine qui signifie se souvenir. Ce serait alors l'appel, l'avertissement que s'adressent tous les membres du clan. Le *R* terminal peut aussi être le substitut d'un ancien *S*, comme dans *maris*, *maritus*, formes déclinées et dérivées de *mas*, *masculus*, mâle, viril ; c'est une étymologie qui conviendrait parfaitement au dieu de la force et de la génération. Si le *R* final est primitif, on sera tenté d'assimiler *Mar-s* aux *Mar-uts* védiques, les génies de l'orage printanier, compagnons et alliés des dieux atmosphériques ou célestes, et au suffixe des noms gaulois *Inguiomaros*, *Indutiomarus*. Quelques esprits aventureux ont cherché si Mars et Arès ne pourrraient pas être rapprochés dans leur nom, comme ils le sont dans leurs attributs. Car le dieu national des Thraces, Arès, avant d'être réduit à son rôle de guerrier farouche et dévastateur, a été un dieu des orages et de la végétation : la légende le fait naître d'une fleur. Mais l'hypothèse linguistique reposerait sur une base trop hasardeuse. Il faudrait supposer, ou bien qu'un *M* initial peut disparaître en grec : ou bien que *M* latin correspond quelquefois à un V primitif (latin *mare*, ssc. *vari*), et que *Arès* en grec aurait laissé tomber le *V*, le digamma — [V] *arès*. Si douteuses que doivent nous sembler de telles conjectures, elles aident à entrer plus avant dans les pensées confuses des anciens hommes.

En pénétrant dans les forêts qui couvraient le Latium depuis le Tibre jusqu'aux versants de l'Algide, ce Mars, voix des feuillages et des vents, ce

Mars pluvieux et fécond, mâle soutien de la famille, gardien pastoral des bœufs, des chevaux, des porcs de la peuplade contre les loups et contre les maladies (*averruncus*), trouva dans le pays des divinités semblables à lui-même, Faunus, Sylvanus, Palès, qui se sont ou résorbées en lui ou rangées dans son cortège. Nous avons cité déjà Faunus parmi les dieux aborigènes les plus primitifs, tout à fait analogue au Zeus de Dodone, et qui avait dans les bois, ou dans les roches, quelque grotte, quelque abri rustique où les croyants allaient se coucher sur la toison des brebis immolées, sûrs d'entendre en rêve quelque oracle favorable. Faunus, roi antique, père des premiers habitants du Latium, nous est donné par Virgile pour fils de Picus, et petit-fils de Saturne ; il ne faut prendre, bien entendu, ces généalogies que pour ce qu'elles sont : des indices d'intime affinité. A sa puissance prophétique Faunus, joint la fécondation des troupeaux et la surveillance des loups, autres dieux anciens plus réels et plus redoutables. Il est donc principalement *inuus* celui qui accouple les animaux, *lupercus* celui qui écarte les loups, adoré sous ce nom dans le Lupercal, une caverne du mont Palatin. Vous entrevoyez déjà pourquoi une louve et un pivert (*picus*) sont mêlés à la fable de Romulus et Rémus ; pourquoi Mars, qui, dans son sanctuaire de la porte Capène, fut représenté entouré de douze loups, joue en cette histoire le rôle que vous connaissez, amoureux hardi de Sylvia ou Ilia, évidemment une fille des bois, père des pâtres errants qui ont fondé Rome. Dans les campagnes, la fête de Faunus revenait tous les mois, avec des danses très libres, des courses de chevriers tout nus frappant les femmes de leurs longs fouets en peau de bouc ; les Nones de décembre étaient la fête officielle. A Rome, au contraire, c'était à l'approche du printemps, vers le 15 février, que les Lupercales venaient rappeler, et de très près, les

rustiques joies de l'âge de Faunus. Les Lupercales restèrent, jusqu'à la fin du paganisme, une cérémonie des plus révérées et des plus efficaces, purifiante et expiatoire au plus haut degré. On leur donnait le nom de *Dies februatus*, jour qui chasse les miasmes, la fièvre (*febris*). Deux douzaines de jeunes gens d'anciennes, de très anciennes familles, des *Fabiani* et des *Quinctiliani*, étaient chargés de conduire et d'exécuter la cérémonie. Rien de plus curieux que les rites de ces Luperques. On commençait par tuer un bouc, en présence du *Flamen dialis* ; aussitôt, le sacrificateur, de son couteau sanglant, touchait au front deux jeunes nobles, qui devaient prendre une expression riante. Il y avait là une allusion évidente aux anciens sacrifices humains. Après le banquet, les Luperques taillaient des lanières dans la peau du bouc immolé, pour en frapper les passants, surtout les femmes (comme dans le culte de Juno *caprotina*). Demi-nus, couverts de lambeaux sanglants, ils couraient la ville en procession joyeuse. Il était de bon goût de tolérer toutes les farces que leur inspiraient l'ivresse et le sentiment religieux ; tout leur était permis ; et ce fut par eux que César, en 44, essaya de se faire offrir la couronne en plein marché ; Antoine avait institué à cette fin, l'année précédente, une troisième confrérie de Luperques, *Luperci Julii*. Cette fois, la licence parut un peu forte, et le dictateur crut prudent de refuser la royauté ; il se contenta de l'*imperium*, du commandement militaire, qui était déjà l'*empire*.

Outre le Lupercal, Faunus possédait un sanctuaire, ou un bois sacré, près de l'Aventin, où l'on conte que Numa réussit à le lier, ainsi que Picus, pour lui arracher le secret de la fortune romaine ; mais cette fable n'a été inventée que d'après les aventures connues de Protée et de Silène.

On tire volontiers Faunus et Fauna — sa compagne — ainsi que leur congénère Faustulus, de

fav-ere ; *Favonius*, le vent printanier, propice, ne serait qu'une variante de leur nom. *Evandre* (*eu andros*) en serait l'équivalent grec. Rien de plus admissible, même en tenant compte des formes ombriennes *Fos*, *Fons*, *Fonus*, qui permirent de confondre Faunus avec son fils *Fontus,* père des sources, des fontaines. Cependant le caractère prophétique de ces divinités, leurs surnoms de *Fatuus*, *Fatuelus, Fatum*, font songer à la racine *fa* d'où *fari*, parler, *fas* (ce qui est dit), *fanum*, temple. Peut-être le mot *fab-ula* et les noms des vers *fauniques* ou saturniens révèlent-ils d'ailleurs une parenté primitive entre les deux idées et les deux racines. *Fab*, *Fav*, *Fau* seraient trois variantes. Le dieu, en répondant, en *parlant* (*fando*, cf. *favendo*)? favorisait le fidèle. De telles confusions sont fréquentes et expliquent les attributions diverses des personnages mythiques. Faunus était, en effet, le dieu bon, joyeux, amoureux de toutes les nymphes, qui, dans les bois profonds, au bord des eaux parle et chante avec l'air vivifiant des montagnes. Au printemps, il frappe de rameaux de myrte le sein de Fauna ; à l'automne, il enivre la déesse de vin nouveau. Comme Mars, il l'est l'agent de la fécondité, Une de ses épouses est la nymphe *Marica* une forme féminine de Mars, et qui habitait encore, aux temps de Marius, les forêts marécageuses de Minturne. Marica aurait été la mère de Latinus. Au reste le nombre est grand de ces nymphes qui ressemblent à Fauna : Bona Dea, Vitula ou Vitellia, patronne d'une ville de ce nom, Anguitia, ou Angitia, déesse des Marses, Vacuna, Venilia, Circé, Carmenta, Palès, d'autres encore, qui ne sont pas des étrangères pour nous, et qui entretiennent toutes avec Faunus d'intimes relations. L'une, Bona Dea, passait pour sa fille, et il lui avait fait violence en la frappant du myrte, et sous la forme d'un serpent. Ainsi pour Fauna. Le serpent faunique était, ou la source qui s'échappe du sol,

ou un génie de la terre, en tout cas un souvenir d'une antique zoolâtrie. Une autre, Vitellia, mère des veaux et des vaches, était pareillement une compagne de Faunus. Une autre, Carmenta (de *carmen*, incantation, formule), que nous avons vue assise avec Lucine au chevet des accouchées, était la mère du dieu, ou celle d'Evandre, ce qui revient au même. Mais nous les avons déjà rattachées toutes au groupe des divinités spécialement agricoles, Ops, Tellus, Cérès, etc.

Nous en avons dit assez sur Faunus pour montrer l'antiquité de son culte, et son importance parmi les dieux latins primitifs de la nature, des bois, des eaux et des campagnes, mais non pas assez peut-être pour établir sa parenté avec Mars qui l'a, non supprimé, mais suppléé dans la plupart de ses fonctions. Ces affinités deviendront plus évidentes si nous produisons un *alter ego* de *Faunus*, *Sylvanus*, devenu épithète de Mars : Mars Sylvanus. « Sylvain répond sur tous les points essentiels à Faunus ». Comme celui-ci, Sylvain est un génie favorable, parfois un spectre qui fait retentir les bois d'un cri terrible, et frappe l'ennemi d'une terreur dite faunique ; son activité, malgré son nom, ne se restreint pas au domaine sylvestre ; il sort de ses retraites cachées, il suit le défrichement, pour veiller sur les pâturages et sur le bétail. Solide vieillard armé d'un lourd gourdin, il écarte le loup des troupeaux ; il vient jusque dans les parcs, dans les jardins, procéder à l'arboriculture ; il entre dans les fermes ; il pousse jusqu'aux limites des propriétés, des tribus, là où des buissons, des clairières marquent encore la lisière des forêts disparues ; il s'y confond avec *Terminus*. Ami des troupeaux, des pasteurs, des chasseurs, il a partout des bois sacrés, partout de modestes autels où les gens de la campagne lui sacrifient des porcs et des boucs. Partout il a sa place dans les solennités et les divertissements que ramènent les

moissons, les vendanges. C'est, pour les fermiers, l'ancien maître du pays qui a cédé à la culture des parcelles de la forêt, et qui en même temps a posé la borne de chaque morceau défriché, le *tutor finium*, *Sylvanus orientalis*, *conservator*, *custos*, *salutaris*. Il est *casanicus*, *vilicus*, protecteur de la cabane, de la ferme ; il est *agrestis*, gardien des terres, des bêtes, *domesticus*, l'ami du foyer. On l'associe aux Lares, on lui en donne le nom : *Lar agrestis* ; puis, comme Lare, il se rapproche des Mânes ; un cyprès ou un bouleau à la main, il préside aux funérailles, et les entreprises de pompes funèbres prennent le titre de *Collegia Sylvani*. Déviation bizarre, mais qui, vous le voyez, s'explique. En principe, Sylvain est un autre Faunus ; il a, comme lui, pour compagnes, les nymphes de la sève et de la végétation, *Virae*, *Vires*, *Virites*, que nous verrons associées à Quirinus, au Mars sabin.

Cette confusion entre Sylvain et les Lares et les Mânes n'est nullement étrangère à Mars, invoqué avec les *Lares* dans le chant des Arvales, et pourvu, comme les dieux des morts, d'un *lapis manalis*. Nous avons déjà parlé de cette pierre qu'on plaçait au fond du *mundus*, du fossé funéraire, comme une porte de l'empire des morts. Nous avons dit comment, dans la pensée obscure, complexe, des primitifs, grâce à une double équivoque, d'abord entre *manes* et *manare*, couler, puis entre la pierre et le carreau de foudre qui amène la pluie, cet objet sacré avait paru doué d'une influence humide et fertilisante. Tel était précisément le cas pour le *Lapis manalis* de Mars, situé près du temple de la porte Capène. Consacré sans doute aux Mânes, puis déterré par suite d'un accident quelconque, il avait passé au dieu des sources et des averses fécondes. C'était une sorte de cylindre que les prêtres, dans les temps de grande sécheresse, promenaient par la ville, et qui attirait infailliblement la pluie, qui

soutirait l'eau du nuage, d'où *aquilicium* (*aquam elicere*).

Sylvanus n'était point seul à former transition entre Faunus et Mars. Picus, Picumnus, Pilumnus sont intimement unis à l'un et à l'autre. Au fond, ces trois dieux frappeurs n'en font qu'un : c'est le coup de foudre, arme, compagnon, épithète du Mars atmosphérique, orageux et printanier : *Pic*, *Picl*, *Pisl*, avec addition du suffixe *mnus* (en grec *menos*) ne signifient pas autre chose. Voyons quels rôles on leur a distribués. C'est, naturellement, Picus qui est le plus honoré. Qu'il soit venu avec Mars dans le Latium, ou qu'il l'y ait précédé, il est mêlé aux plus anciennes légendes du pays, tantôt comme chasseur, tantôt comme patron du labour, tantôt comme génie prophétique, ou bien comme fougueux cavalier et roi de Laurentum. Virgile nous le donne pour fils de Saturne et père de Faunus ; et il n'a certes pas inventé de toutes pièces la tradition *laurentine*, lorsqu'il appelle le palais de Latinus *Laurentis regia Pici*, et qu'il nous montre Picus, le dompteur de chevaux, vêtu d'une courte *trabea*, tenant d'une main le *lituus* augural (sorte de bâton recourbé, origine de la crosse) et portant de l'autre un bouclier, l'*ancile* sacré. Il ajoute que la jalousie de son épouse, Circé, lui a été fatale. Touché par la baguette d'or, métamorphosé par des philtres puissants, il est devenu oiseau ; et la déesse l'a peint de vives couleurs. C'est le *pivert*, *Picus Martius*, qui, grossièrement figuré au sommet d'un pieu ou pilier de bois — Denys d'Halicarnasse a vu encore de semblables monuments, — représentait l'ancien dieu fatidique. Il est bien probable que le culte de l'oiseau est antérieur à celui du dieu. Les coups mystérieux frappés d'arbre en arbre par l'oiseau verdoyant avaient semblé un avertissement merveilleux. C'était du temps que les bêtes parlaient, presque aussi bien que les hommes ; où le loup, le cheval, le bœuf, le ser-

pent, la corneille, *cornisca*, étaient des divinités hostiles ou bienfaisantes. La coïncidence des noms donna l'oiseau frappeur pour emblème à la foudre rapide, au dieu atmosphérique, fertilisant, et dont le cheval, dont la voix, se faisaient soudain entendre au-dessus des bruits de la forêt. Picus est ravi, séduit par la mélodie sylvestre, par ce qui chante au fond des bois, la fille de Janus et Vénilia, *Canens*, la belle nymphe qui, partout, le cherche après sa métamorphose, et qui, épuisée de fatigue, expire aux bords du Tibre. Voyez combien sont anciennes et générales les données du *folklore*, des contes populaires ; Picus, l'oiseau-tonnerre, l'oiseau bleu couleur de temps, le perroquet-serpent du Mexique, le prince de Perse changé en oiseau par une princesse de la mer (dans les *Mille et une nuits*) : autant de variantes d'une même fantaisie éclose à la fois en cent régions diverses.

En sortant, ainsi que Faunus, que Sylvanus, de la forêt défrichée, Picus est, de même, appelé aux travaux agricoles. Il entre aussitôt dans l'esprit de ses fonctions nouvelles, et si à fond, peut-on dire, qu'il se présente comme fils du fumier, le dieu *Stercutus*, et élève des autels à ce père si utile. Lui-même prend volontiers le nom — identique — de *Sterquilinus*. Parfois il cède l'honneur de l'invention de l'engrais à sa doublure *Picumnus*, d'ailleurs roi des huppes, croit-on, et époux tout désigné de la déesse des fruits *Pomona*. Le frère jumeau de Picumnus, Pilumnus, selon qu'on le regarde comme inventeur du javelot *pilum*, ou de la massue, du *pilon*, est, ou bien un roi guerrier des Rutules, aïeul de Turnus, ou bien le broyeur de froment, patron des boulangers. Il n'est pas hors de propos de rappeler ici une épithète de Jupiter, *Pistor*, qui a la même racine et les mêmes sens. Qui croirait que *Picumnus* et *Pilumnus* ont été invoqués et adorés comme protecteurs des femmes en couches et des enfants au maillot ? Ils prési-

daient au mariage. On leur préparait un lit dans la chambre où le nouveau-né reposait ; et Pilumnus, avec sa massue, détournait du berceau les maladies qui auraient pu errer aux environs. Eh ! bien, ces fonctions ont aussi appartenu, précisément, à Mars, *Conservator*, *Pacifer*, *Averruncus*, celui qui détourne, qui balaie au loin.

Il ne nous reste plus à rapprocher de Mars que Quirinus, le Mars sabin, établi, dès l'âge de Romulus, avec une partie de la nation sabine, sur le mont Quirinal, en face du Palatin où régnait le Mars latinisé, le Mars albain. Pas plus que Mars, Quirinus n'était, à l'origine, un dieu exclusivement guerrier. Père du fondateur de Cures, tout comme Mars du fondateur de Rome, il avait comme lui une fête annuelle aux approches du printemps, les *Quirinalia*, 17 février. Son Flamen, institué à Rome par Numa, devait se joindre aux Pontifes et aux Vestales pour célébrer, le 7 juillet et le 21 août, les *Consualia*, fêtes agricoles ; le 25 avril, il devait un sacrifice à *Rubigus*, dieu de la rouille, de la *nielle*, des moissons ; enfin, le 25 décembre, il célébrait une cérémonie sur le tombeau d'*Acca Larentia*, soit déesse et mère des Lares du foyer, soit nourrice de Romulus, lui même assimilé à Quirinus et fils de Mars. Malgré certains traits autrement arrangés, il est visible que les deux dieux sont calqués l'un sur l'autre. Quirinus est un dieu du labourage et aussi de la végétation, du rapt conjugal et de la fécondité. Les deux myrtes, arbustes toujours verts qui ornent son sanctuaire, les *Virites*, nymphes ou forces verdoyantes, virescentes, qui l'entourent sont les *Virae* de Sylvanus, et toutes ces déesses aimées de Faunus et de Mars. La principale, parmi ses compagnes, *Hora Quirini*, dont nous avons rapproché le héros Horatius, est-elle « la saison favorable », confondue avec Horta, déesse des jardins : l'*heure* de Quirinus ? Faut-il l'identifier aussi avec une déesse ombrienne : *Hérè*

Martea (*Hérè*, féminin de *herus*), « la maîtresse (de maison) de Mars », convertie platement en patronne des héritages (*haerès*) ? Je ne sais ; mais les deux divinités, fort voisines, s'unissent intimement dans Hersilia, la Sabine légendaire enlevée par Romulus. Après la disparition de Romulus, Junon, d'après Ovide (*Métam.*), entraîne Hersilia dans le bois sacré de Quirinus ; frappée par une étoile du ciel, la reine est accueillie par Romulus dans son temple, sous le nom de *Hora Quirini*. Sans doute Ovide est si moderne — relativement à l'époque où nous nous maintenons, — qu'on ne peut accepter ses légendes qu'à titre d'indication ; mais un fragment d'annales romaines, rajeuni bien entendu, tend à prouver que Hersilia n'était point sans relations avec Mars et l'une des compagnes de Mars. « *Neria* ou *Nerio Martis* (nous expliquerons ce nom), ô la Nério de Mars, je t'en supplie, puisque la volonté de ton époux nous a livrées chastes à des ravisseurs, afin qu'ils pussent donner à toi, à eux, à la patrie, des enfants et une longue postérité, permets que nous jouissions comme toi d'unions prospères ! » Si l'enlèvement des Sabines a été couvert de l'autorité de Mars, si la déesse invoquée a elle-même été, comme il semble (d'après quelques médailles), enlevée par Mars, si Romulus, Quirinus et Mars sont trois noms pour un même personnage, *Hersilia*, l'épouse de Romulus, peut être identifiée sans crainte avec les épouses de Quirinus et de Mars.

Je m'arrête un moment à *Nerio*, *Neria*, *Neriene*, une de ces divinités antiques dont le nom s'est effacé peu à peu dans les vicissitudes de la mythologie. C'est le féminin de *Nero*, surnom fameux de la famille Claudia. *Ner-va* renferme le même thème, qu'il faut reconnaître dans le ssc. *nara* et dans le grec ἀνήρ (avec prosthèse d'un α). Nério est donc « la virile », ou celle qui aime la virilité. A qui s'attacherait-elle, sinon à Mars, au type de la

force mâle? Elle a pu se confondre avec la *Fortuna virilis*, qu'on adorait dans les bains des femmes comme déesse de la fécondation. Nous venons de la voir invoquée à ce titre par Hersilia. Nul doute qu'elle ne soit identique à *Hèrè* Martea, peut-être une *Hèra* pélasgique recueillie par les Ombriens. Ainsi s'expliquerait l'intimité de Junon avec Mars. Car Mars, dieu du mariage et de la vie conjugale, était invoqué par les matrones à côté de Juno Lucina, aux calendes de mars et à celles de juin.

Tout en s'attachant de préférence au Mars belliqueux, les Romains gardaient le souvenir du Mars pacifique, *pacifer*, ami des pâturages et des cultures. Les chênes, les figuiers, les lauriers, d'autres arbres encore lui étaient consacrés. Caton, dans son *De re rustica*, cite souvent Mars comme un des grands dieux du labour et de l'élève des bestiaux. L'éleveur de bestiaux doit implorer *Mars Sylvanus*, sans doute, comme nous l'avons dit, parce que les prairies, *saltus*, étaient situées sur les lisières ou sur l'emplacement des forêts. Aux *Ambarvalia*, processions ou mieux lustrations champêtres, conservées par l'Eglise sous le nom de Rogations, le laboureur, après avoir honoré Janus et Jupiter, récitait la formule appropriée :

(*Janum Jovemque vino præfamino. Sic dicito*) :

Mars pater, te precor quæsoque uti sies volens propitius mihi domo familiæ que nostræ, quojus rei ergo agrum terram fundum que meum suovitaurilia circumagi jussi ut tu morbos visos invisosque viduitatem vastitudinem que calamitates intemperantiamque prohibessis defendas averruncesque, utique tu fruges frumenta vineta virgulta que grandire beneque evenire sinas, pastores pascua que salva servassis, duis que bonam salutem valetudinem que mihi domo familiæ que nostræ. Harume rerum ergo fundi terræ agrique mei lustrandi lustrique faciendi ergo sicuti

dixi macte hisce suovitaurilibus lactentibus immolandis esto.

Mars pater, ejus dem rei ergo macte hisce suovitaurilibus lactentibus esto.

(Après avoir offert le vin à Janus et à Jupiter, dis ces paroles :)

« Mars pater, je te prie et demande d'être bienveillant et propice à moi, à ma maison et à ma famille. A ces fins, j'ai ordonné de conduire autour de mon champ, ma terre et mon fonds des *suovitaurilia*, pour que tu écartes, détournes et chasses les maladies visibles et non visibles, stérilité, sécheresse, calamités et intempéries et pour que tu permettes aux fruits de la terre, froments, vignobles et arbustes de grandir et venir à bien, pour que tu sauvegardes pasteurs et pâturages, pour que tu donnes à moi, à ma maison, à ma famille bon état et santé. A ces fins, en raison de cette lustration accomplie, comme je l'ai dit, autour de ces miens fonds, terre et champ, sois honoré par l'immolation de ces jeunes *suovitaurilia*. Mars pater, pour ces biens, sois honoré de ces jeunes victimes ».

Des formules analogues — nous le verrons quand nous étudierons les *Tables Eugubines* — se récitaient dans les *Amburbia* ou lustrations urbaines. *Ambarvalia*, *amburbium*, vieux mots formés comme *ambitio*, *ambulare* à l'aide du préfixe *amb*, autour (gr. *amphi*, ssc. *abhi*) : « Autour des champs, autour de la ville ». Le sacrifice offert était significatif. Il se composait d'un porc, d'un bouc ou d'un bélier, et d'un taureau, les trois espèces d'animaux domestiques protégés par le dieu des champs. On appelait ces cérémonies *suovetaurilia* (*sus*, *ovis*, *taurus*).

Dieu des travaux champêtres et domestiques, Mars ne pouvait manquer d'être un dieu des sai-

sons ; nous savons déjà que son mois inaugurait l'année. A ces attributions, qui découlent aussi de son caractère atmosphérique, se rapporte la légende agréable de ses aventures avec une déesse, *Anna Perenna*, dont la fête populaire se célébrait aux Ides de mars, dans un bois sacré sur les bords du Tibre, près de la *Porta del Popolo*. Ovide a consigné cette fable au livre III des Fastes, et, parmi beaucoup d'anachronismes, a conservé quelques traits antiques.

« Aux Ides, c'est la fête joyeuse d'Anna Perenna. Non loin de tes bords, ô Tibre, près de l'endroit où tu nous arrives, la foule accourt, et chacun avec sa chacune s'étend sur l'herbe pour boire et deviser : les uns en plein air, *sub Jove* ; quelques-uns sous des tentes — quelques pieux, humbles colonnes, couverts de leurs manteaux ; — d'autres sous une chaumière improvisée avec des branches et des feuillages. Cependant le soleil et le vin échauffent les têtes. On demande à la déesse autant d'*années* que l'on vide de coupes, et l'on compte. Il s'en trouve là qui avaleraient toutes les *années* de Nestor ; telle intrépide, à force de boire, devient aussi vieille que la Sibylle. On chante, et les gestes suivent le sens des paroles. On quitte la coupe pour la danse, pour les chœurs rustiques, et les élégantes laissent flotter leur chevelure dénouée. Au retour, plus d'un couple chancelle, à la joie des passants qui s'écrient : « Voilà des heureux ! »

« Mais quelle est cette Anna ? Les avis sont partagés, et je ne veux négliger aucune tradition. Pour les uns, c'est la sœur de l'infortunée Didon (ici j'abrège), Elisa, Anna, chassée par les Numides, reçue par le pieux Enée, et qui, redoutant la jalousie de Lavinia, s'enfuit dans les bois, comme la biche qui a entendu les hurlements du loup. On dit que Numicius au front cornu l'enveloppa de ses ondes amoureuses et la cacha dans ses marais. On la cherche, et, du fond des eaux, elle parle ainsi : Je

suis la Nymphe du tranquille Numicius ; retirée dans le fleuve intarissable, je m'appelle Anna Perenna : *Amne perenne latens, Anna Perenna vocor.* A ces mots, la joie éclate dans les champs, on boit à longs traits et le jour s'écoule en festins.

« Pour ceux-ci, Anna est la Lune, parce qu'avec les mois elle forme l'*année* ; pour ceux-là, Thémis ; pour d'autres la vache Ino, ou bien une nymphe atlantide qui a nourri Jupiter enfant. Voici une légende que j'ai recueillie et qui ne me paraît pas éloignée de la vérité : Jadis la plèbe, qui n'avait pas de tribuns encore, s'enfuit sur le Mont Sacré. Les vivres s'épuisaient, lorsqu'une vieille, de Bovillae, dans les environs de Rome, pauvre, mais charitable, vint au secours des affamés. Ses cheveux blancs relevés sous une humble cornette, elle pétrissait de ses mains tremblantes des pains rustiques, et les apportait le matin, encore tout fumants. On l'appelait Anna (*annona*, nourriture). Après les troubles, le peuple reconnaissant éleva une statue à Perenna, qui les avait soulagés dans leur détresse.

« Maintenant, vous dirai-je pourquoi les filles, en son honneur, chantent des choses peu décentes ? Elle n'était pas déesse depuis longtemps, quand Mars la prit à l'écart et lui dit : « On t'honore dans le mois qui m'est consacré ; j'ai voulu confondre ton culte avec le mien. Eh ! bien, je confie mon espoir à tes bons offices. Guerrier, je brûle d'amour pour une guerrière, pour Minerve. Va la trouver, réunis deux êtres qui se ressemblent tant. Ce rôle est fait pour toi, aimable vieille (*anus, anna*) ! » Elle promet, elle le traîne de délais en délais. Il la presse. « Vos désirs sont accomplis, » dit-elle enfin ; on vient de se rendre à mes instan- » ces ». L'amant joyeux prépare tout. Cependant Anna voilée, comme une jeune épouse, s'est coulée au lit nuptial. Mars la reconnaît, trop tard, peut-être. Jugez de la fureur du dieu mortifié ! Et comme la nouvelle déesse railla le galant de Minerve ! Ja-

mais tour ne réjouit tant Vénus. Voilà l'origine de ces vieilles plaisanteries et de ces chansons grivoises ».

L'auteur de ce badinage a, sans y toucher, réuni toutes les opinions des érudits de son temps, sans oublier la bonne.

Anna, certes, n'a rien à voir avec Didon, ni avec les filles d'Inachus ou d'Atlas, ni avec les vieilles qui fabriquent des gâteaux ou qui tendent aux naïfs militaires des pièges inavouables. Non, mais c'est une divinité bienfaisante et nourricière de l'ancien Latium, longtemps invoquée aux bords du paisible et stagnant Numicius, à Bovillae non loin d'Aricia, et encore sur l'Aventin, sur le Mont Sacré ; une déesse qui vieillit avec les mois, et, toute rajeunie au printemps, se glisse, nouvelle épousée, dans la couche de Mars. Alors tout s'éveille et s'épanouit dans les campagnes ; les sillons verdoyants promettent aux humains l'abondance des moissons et des vins. Et la joie, les rires, les danses, les chants rustiques célèbrent le retour perpétuel, *perennis*, des beaux mois qui rendent la jeunesse à la terre. *Anna Perenna* est la déesse de l'année, *annus*.

Cette explication, certaine, et généralement acceptée, est confirmée encore par la légende bizarre de Numa et du bouclier tombé du ciel, qui, avec onze autres, fabriqués par un certain Mamurius Veturius, symbolise les douze mois. Ces boucliers, nommés Anciles, sont le trésor, le fétiche du collège des Saliens, prêtres danseurs du dieu Mars, dont l'histoire doit servir de transition pour passer du Mars atmosphérique et bienfaisant au Mars belliqueux et terrible.

Après avoir sommairement indiqué les causes qui ont fait de Mars un synonyme banal de la guerre et du massacre, nous avons montré le grand dieu sabellien de l'orage printanier, de la pluie, des forêts, des champs et des troupeaux, marchant à la tête des tribus demi-sauvages qui l'acclament en

chœur ; avec elles, il envahit le Latium où il trouve établis des peuples parents du sien, des divinités semblables à lui-même, Faunus, Sylvanus, Picus et leur cortège patriarcal ; il s'allie ou se substitue aux dieux, séduit ou épouse les déesses, et protège à leur place ou avec leur concours la nature cultivée, le bétail, la propriété, la famille ; il s'empare du premier mois de l'année, suit le cours des saisons et, toujours jeune, inaugure le cycle perpétuel des printemps.

§ II. — LES SALIENS. MARS DIEU DE LA GUERRE

La danse mêlée à toutes les religions. — Origine sabine de la confrérie des Saliens (Titienses, Agonales, Collini), serviteurs de Quirinus. — L'institution en est, comme d'ordinaire, attribuée à Numa. — Légende de l'*Ancile*, descendu du ciel et des douze *anciles* fabriqués par Mamurius Veturius. — Bizarre histoire de ce Mamurius, fondeur de bronze, célébré et expulsé tous les ans par les Saliens. Par son nom (C.-F. *Mamers*), il n'est qu'un doublet de Mars. — Procession des grandes *Ancilies*. — Débris informes du Chant des Saliens. — Nombreuses cérémonies auxquelles les Saliens prennent part. — Place faite à Mars dans les origines romaines. — Légendes de Romulus et Rémus, de Mars et de Sylvia, racontées par Ovide. — Romulus assimilé à Quirinus. — Mars, invoqué comme dieu de la guerre et père du fondateur de Rome. — Fêtes et temples consacrés au dieu Mars. — Les *Equiries*, sacrifice du cheval vainqueur. — Lorsque la légende d'Enée eut fait de Vénus l'aïeule, ou la sœur jumelle, l'image même de Rome, cette déesse devenait inséparable de Mars ; ainsi se forme ce couple entièrement latin, malgré l'intrusion de la mythologie hellénique.

La Danse est le legs d'un âge où le geste suppléait la parole encore absente, ou si confuse qu'elle ne pouvait se faire entendre sans le secours des attitudes et des mouvements. Un trémoussement des genoux ou des hanches, un pas traînant ou relevé, un renflement de thorax ou d'épaule, un dévelop-

pement des bras, certaines inclinaisons de tête en avant, en arrière, de côté, le tout accompagné de cris diversement modulés, composaient, dit mon savant collègue Letourneau, toute la littérature, toute la poésie des primates redressés, de tout poil et de toute couleur, qui se décernèrent plus tard le titre de *homo sapiens*, d'être conscient. Tous les groupes humains, noirs, rouges, jaunes, blancs ont été des bandes d'animaux sauteurs, qui exprimaient leurs désirs, leurs joies, leur enthousiasme par des bonds plus ou moins rhythmés. Lucrèce a peint largement ces aspects de la vie primitive :

La gaîté folâtrait en bonds mal cadencés ;
Et quand ces rudes pieds lourdement élancés
Retombaient sur le sein de la vieille nourrice
Quels éclats saluaient cette danse novice !

C'était l'accompagnement de tous les banquets et de tous les sacrifices, puisque, la part des dieux réservée, les victimes servaient à la nourriture des hommes. Aussi trouve-t-on la danse à l'origine de toutes les liturgies ; et les évolutions diverses qui s'accomplissent encore autour des autels sont les restes atténués des pantomimes antiques.

Nous avons décrit les courses aux flambeaux des fêtes de Diana, les processions, les sarabandes religieuses des Luperques. Mars, aussi bien que Faunus et beaucoup d'autres divinités, avait ses prêtres danseurs, le collège, la confrérie des Saliens, *Salii* (*Salire* « Saut »). Dès les temps les plus reculés, il y avait des Saliens à Tibur, à Tusculum, à Véïes, et en Sabine, d'où ils passèrent à Rome. Un roi des Véiens, Morrius, passait pour les avoir institués en l'honneur de son aïeul Halésus, le héros éponyme de Faléries. Partout, en somme, dans le monde ausonien, des corporations dansantes faisaient des sacrifices, des prières pour la prospérité de leur ville, chantant des hymnes guerriers le plus

souvent dédiés à Mars, considéré lui-même comme un Salien, *gradivus*, « qui marche, qui s'élance ».

L'origine sabine des Saliens de Rome est attestée par deux traditions concordantes. Le Mars du Quirinal, Quirinus, venu de Cures avec les Sabins, du temps même de Romulus, ou peut-être avant la fondation de la Rome du Palatin, était servi par des Saliens, dits *Titienses* (*Tatius*), *Agonales* ou *Collini*, qui invoquaient des Indigètes, *Pallor* et *Pavor*, la Pâleur et l'Epouvante, en souvenir d'une défaite infligée aux Sabins par Tullus Hostilius. D'autre part, l'institution de la confrérie était attribuée à Numa, un Sabin de Cures ; on la rattachait à la légende bizarre, énigmatique, des *Anciles*, ou boucliers sacrés.

Un matin que Numa, debout devant la *Regia* (le palais du roi-pontife, qui devint, après l'expulsion des rois, la demeure du *Rex sacrorum*), un matin que Numa, voilé de blanc, priait, les bras levés vers le ciel, au bruit d'un triple tonnerre éclatant dans un ciel sans nuages, il lui tomba dans les mains un bouclier auquel sa forme échancrée des deux côtés (*amb-cædere*, *amcisus*, *anci*(*s*)*le*) a fait donner le nom d'*ancile*. En même temps retentit une voix, promettant au nouvel Etat une prospérité qui ne cesserait que le jour où il perdrait ce bouclier, gage de la protection divine. Aussi Numa, pour mettre à l'abri du vol le précieux ancile, en fit fabriquer onze exactement pareils, et l'artiste réussit tellement bien que Numa lui-même ne put distinguer l'original. Le forgeron s'appelait *Mamurius Veturius*, et il jouait un rôle singulier dans une cérémonie qui avait lieu le 14 mars, à la première lune du printemps. Ce jour là, on promenait par la ville un homme vêtu de peaux, et, à coups de baguettes blanches, on le chassait hors des murs en l'appelant Mamurius Véturius.

Comment accorder ce traitement ignominieux avec les honneurs rendus à ce même Mamurius

dans les chants Saliens ? « Lorsque, raconte Ovide, l'habile artisan eut achevé son œuvre, Numa lui dit : « Fixe ta récompense ; ma loyauté t'est con- » nue, rien ne te sera refusé. Je ne veux d'autre prix » que la gloire : qu'à la fin de leur chant, les Saliens » répètent mon nom ? » C'est pour acquitter cette vieille dette que ces prêtres, aujourd'hui encore, appellent Mamurius ». Vertumne, qui était en bois, remercie Mamurius de l'avoir fait de bronze, et le remercie par un souhait énigmatique.

At tibi, Mamurî, formæ cælator ahenæ,
Tellus artifices ne terat osca manus
Qui me tam dociles potuisti fundere in usus !
PROPERCE.

« Pour toi, Mamurius, ciseleur de mon airain, qui as su me fondre pour tant d'usages... puisse la terre osque ne pas (ou *ne plus*) user tes mains artistes » (?)

Le poëte entend-il que Mamurius cesse désormais d'user ses mains à fabriquer des vases ou des statues d'argile campanienne ? Ou bien fait-il allusion aux dangers de l'exil sur la terre des Osques et à l'expulsion annuelle de Mamurius ?

Pourquoi donc chasser ce forgeron ? Et qu'y a-t-il au fond de ces fables antiques ? Qu'est-ce que ce bouclier divin et ces onze contrefaçons ?

Il est probable que le premier bouclier fabriqué en métal, a paru une merveilleuse invention, et que le peuple l'a considéré comme un présent de Mars ; que la sonorité de ce bronze sous le choc des glaives a ravi les oreilles naïves et a fait songer au fracas d'un tonnerre inoffensif. Rappellerai-je la légende grecque, très voisine sinon identique, les boucliers des Dactyles ou Korybantes dont le bruit couvrait les cris de Zeus enfant ; c'était de même une imitation de l'orage. Tout au fond, donc, la danse bruyante des Saliens était un hommage rendu au dieu du tonnerre printanier, et au protec-

teur guerrier du *Ver sacrum*, de ces expéditions aventureuses qui entraînaient au loin la jeunesse de chaque peuplade. Le nom d'*ancile* importe peu ; mais j'ai peine à me contenter de l'étymologie proposée par les érudits, du I[er] siècle avant ou après notre ère. Je m'étonne même que les modernes n'aient pas songé à divers personnages ou dieux du Latium, tels que *Anc*-sur, *Anc*-us, *Ang*-itia, *Ang*-erona, formés de divers suffixes, mais d'une même racine *Anc*, serrer, embrasser, étouffer, *angere*, *anguis* (qui enveloppe). Le bouclier aurait reçu le nom d'*ancile*, soit parce qu'une courroie l'attachait autour du bras gauche, soit parce qu'il embrassait, couvrait une partie du corps.

L'usage, très antique sans doute, avait, dans chaque tribu, consacré au Mars local un *ancile* symbolique, mais qui ne différait en rien, par la forme, des autres boucliers de la nation. Puis la mode changea. Le bouclier du dieu resta seul de son espèce, et Numa, ou quelque autre, eut l'idée ingénieuse d'en faire fabriquer de pareils pour les cérémonies du culte, d'après le don du ciel, d'après le prototype divin. Le nombre douze, en ce temps, se trouvait en faveur. Les Etrusques comptaient leurs villes et leurs dieux par douzaines ; deux mois intercalés dans l'ancienne et très incertaine année des Latins venaient d'assurer la régularité des saisons. Enfin, Mars était intimement, nous l'avons vu, attaché à l'année *amnus*, Anna perenna. Douze mois, douze prêtres, douze boucliers, cette coïncidence parut agréable à ces enfants pleins de gravité : on imagina ensuite d'attribuer à un second Mars, à *Mamurius* (c. f. *Mamers*), les onze faux anciles, qui ne différaient en rien du vrai ; et voilà pourquoi les Saliens célébraient *Mamurius*. Mais on symbolisa, on subtilisa. Comme le printemps ramenait chaque année Mars rajeuni, le maître du premier mois et de l'ancile primordial, l'idée vint de chasser, de congédier les mois écoulés, l'année

passée, considérée comme un Mars vieilli, ou comme un faux Mars, copiste du véritable ancile. De là l'expulsion de *Mamurius Veturius*, sorte de Mars suranné.

Telles furent bien souvent les divagations sottes ou puériles qui occupaient, dans le cerveau des anciens indo-européens, la place de la raison. Au reste, Preller mentionne une coutume pareille chez les Huns et chez les Allemands : « C'est, dit-il, un usage qui rappelle tellement la coutume très répandue en Allemagne et chez les Huns, de chasser l'Hiver (un bonhomme Hiver) au mois de mai, qu'il faut sans doute l'en rapprocher ».

Les Saliens de Numa avaient leur Curie sur le Palatin ; les Saliens de Quirinus, ou *Agonales*, également au nombre de douze, siégeaient sur le Quirinal ; il existait aussi des Vierges saliennes, mais seulement convoquées pour assister le *pontifex maximus* au sacrifice solennel des ides de Mars. Les Saliens, qui se recrutaient par cooptation, n'admettaient parmi eux que des jeunes gens des premières familles. Les grands personnages et, plus tard, les empereurs, tinrent à honneur de s'y agréger. Le concours des Saliens était réclamé en maintes circonstances ; mais nous décrirons seulement leur fête annuelle, en mars, qui était arrivée à durer quatorze jours. Douze eut été plus séant, mais quoi ! lorsque Rome eut quatorze quartiers, aucun ne voulut se priver d'un spectacle amusant et de bon augure.

En combinant les indications éparses dans les écrivains, grammairiens, commentateurs, on est parvenu à reconstituer les grandes *Ancilies*. La procession se réunissait aux Curies ou Mansions des Saliens, sur le flanc septentrional du mont Palatin. On allait prendre les *anciles* (*ancilia movebantur*), dans le *sacrarium*, la « sacristie », de Mars Gradivus ; puis, après les avoir promenés toute la journée, on les déposait pour la nuit soit sur des

reposoirs, soit chez quelque magistrat ou pontife désigné pour cet honneur. Le lendemain, les Saliens descendaient par la ville, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous les quartiers et tous les temples eussent été visités. L'exercice était des plus fatigants : danses solennelles, pirouettes multipliées, sortes de valses à trois temps, mais plus appuyées que les nôtres (« *ter quatiens humum* » dit Horace [frappant trois fois la terre], *tripudia*, *redantruationes*, dit Festus). Tous les mouvements de ces sauteurs s'exécutent au son de la flûte, sous la direction de trois chefs, le *præsul*, le *vates* et le *magister*. Celui-ci règle la marche, le *vates* le chant ; le *præsul* conduit la danse, dont il donne l'exemple et le signal, tantôt ordonnant un branle, tantôt un pas par couples-enlacés ou une mimique individuelle. A chaque station, il y a un autel, dont les Saliens font le tour en dansant. Ajoutez les sacrifices et les festins de chaque jour.

Les chants sont perdus, sauf quelques mots incompréhensibles. C'étaient de vieux poëmes dont les prêtres eux-mêmes avaient oublié le sens. C'est Varron qui nous apprend, avant Ovide, que ces hymnes célébraient Mamurius. Macrobe cite parmi les dieux invoqués *Lucetius* « Jupiter, dieu de la clarté », et Janus « dieu des dieux ». Ces deux derniers traits sont des indices de haute antiquité. Que de Silius Italicus, que de Valérius et de Staces ne sacrifierait-on pas pour un recueil de chants saliens ! Voici tout ce qui en est venu jusqu'à nous :

COZEULODOIZESO *omnia vero* ADPATULA COEMISSE JAMCUSIANES DIIOMISCERUSES DUN *Janusve*. VET POS MELIOS EUM RECUM... Divum *empta cante,* divum deo supplicate.

Que faire de ce logogriphe, au moins aussi altéré que le chant des Arvales ? Que voir en ces trois conglomérats *Cozeulodoizeso*, *jamcusianes*, *duomiscerus es* ? Peut-être 1° *Consulo* (*consulum*, « la danse »)

dux ero (ou *ducero*), « Je mènerai la danse », ou encore « Chef de danse — *Consul*, — conduis-nous » ; 2° *Jane curiaties* « Janus Curiatius » ; 3° *duonus cerus es* « tu es un bon génie », ou « bon génie, sois nous propice ». Qu'est-ce que *adpatula* (1) *coemisse* ? « acheter, rassembler les vivres, offrandes, etc. » ; et *dun* ? et *vet* (*vel* ?) ; *pos* ? (maître, puissance) ; *eum recum* ? (*eorum regum*). S'il y a quelque vraisemblance en ces conjectures, on traduirait donc : « Je mènerai la danse... tous les accessoires sont préparés... Janus Curiatius, bon génie, sois propice.., Janus, ou quelque maître meilleur (s'il en est), parmi ces rois... Chantez les hauts faits (?) des dieux ! Suppliez le dieu des dieux ! »

Le costume des Saliens donnait à la fête un aspect très pittoresque ; il consistait en une tunique bariolée serrée par une large ceinture ou demi-cuirasse d'airain, une trabée à bande de pourpre, un casque d'airain surmonté d'un *apex* en forme de cône ; l'épée au côté, une courte lance ou un bâton dans la main droite, au bras gauche l'ancile, sur lequel ils frappent de temps en temps avec le glaive ou la baguette. Quelquefois, les boucliers étaient portés sur des perches par des esclaves.

Tant que les anciles, dont la possession faisait Rome invincible, n'étaient pas réintégrés et renfermés (*ancilia condebantur*) dans le temple de Mars qui était resté ouvert, on se gardait de commencer une entreprise. Les membres de la corporation, lorsqu'ils se trouvaient en voyage, devaient s'arrêter durant les quatorze jours fériés, sous peine d'encourir la colère divine. Les mariages conclus dans cet intervalle étaient malheureux. La femme du *Flamen dialis* ne pouvait, même une seule fois, peigner sa chevelure.

En dehors des *Ancilia*, et même pendant le cours de ces fêtes, les Saliens figuraient dans de nom-

(1) C. f. ARPATITU *vinu vesilis* (Insc. osque).

breuses cérémonies, aux *Mamuralia*, aux fêtes d'Anna Perenna, aux *Agonia*, aux Quinquatries, et le jour du *Tubilustrium*, pendant qu'on purifiait, sur le Palatin, les trompettes sacrées et les autres instruments du culte. Ils dansaient et tripudiaient ainsi en l'honneur de tous les dieux et de toutes les déesses plus ou moins associés à Mars ; Jupiter, Quirinus, Minerve, Nerio, Junon. Cette universalité, non moins que la date printanière des *Ancilia*, nous permet d'affirmer une fois de plus que le caractère original du culte Salien n'était pas exclusivement guerrier. Il s'est spécialisé peu à peu comme celui même du dieu auquel ils restèrent plus particulièrement attachés. C'est en le suivant à Rome qu'ils ont vu par degrés se restreindre le cercle de leurs attributions.

Bien que l'histoire des origines romaines ait été inventée après coup, elle a gardé, sans aucun doute, beaucoup de traces antiques, surtout si l'on prend soin de séparer la légende latine de la fable gréco-troyenne. L'une a précédé l'autre ; et, comme les aventures d'Enée étaient connues déjà de Nævius et d'Ennius, donc antérieures probablement aux guerres puniques, on peut considérer les traditions albano-sabines comme plus vieilles de deux ou trois siècles ; et les événements auxquels elles se rapportent appartiennent bien au VIIIe ou IXe siècle avant notre ère. Mais il faut les interpréter et ne pas prendre Romulus pour un homme.

On peut admettre que depuis l'âge lointain des Sicules et même des Sicanes, de nombreuses tribus ausones, mêlées à des éléments plus anciens, occupaient les sept ou onze collines de la future Rome. On eût trouvé sur le Janicule, rive droite, les vieux Latins adorateurs de Janus, sur l'Aventin (rive gauche) des Rêmes ou Ramnenses, très voisins de ces derniers, mais sans doute venus d'Albe avec Diana, Jovis, Junon, Minerva ; sur le Palatin, dans la ville de Pallantée, ancienne Saturnia, des popu-

lations mêlées, en majorité latines cependant, les Romi ou Romuli, qu'on ne peut séparer du dieu *Ruminus*, du figuier *ruminal*, et du fleuve *Rumon* (le Tibre), et qui, fort dévots à Faunus Lupercus, à Sylvanus, à Palès, devaient avoir à défendre souvent leurs troupeaux et leurs pâturages contre les Sabins plus rudes établis sur le Quirinal avec leur dieu Quirinus. Nous savons que ce dieu de la Quiris, de la lance, ne différait en rien de Mars, mais que ses fonctions agricoles, fécondantes et nourricières s'étaient plus vite effacées, peut-être, devant les attributions guerrières. La Sabine, pauvre, rude, volontiers déprédatrice, avait plus besoin d'un patron de la chasse et du combat que d'un dieu de la germination et du bétail.

Tout autour de ces peuplades principales, peu fortifiées sans doute, erraient une foule de groupes moindres ou de troupes errantes, soit chercheurs d'aventures, soit Falisques, soit Véiens, Ombriens, Etrusques, qui tantôt pillaient, tantôt aidaient leurs voisins, et finirent par se confondre sous l'appellation de Rome. Une ville, très restreinte, la *Roma quadrata*, palatine d'abord, fut entourée de murs pour servir de refuge ; il n'y avait point de cité sans fondateur éponyme ; Romulus ou Ruminus fut donc dérivé de Roma ou de Rumon, et, comme de tous ces personnages factices, on en fit un roi, une quasi-divinité, qui se trouva faire double emploi avec le Quirinus des Sabins et le Mars latin, dont le culte était alors dans toute sa force.

« Avant tous les dieux, dit Ovide (qui exagère un peu), nos aïeux adorèrent Mars ; le Latium vénéra Mars, parce que Mars préside à la guerre. C'est que les armes donnaient à ce peuple le butin et la gloire. Parcourez les fastes des villes, vous y trouverez partout un mois du nom de Mars ; le troisième chez les Albains, le cinquième chez les Falisques, le sixième chez les Herniques. Aricia observe l'ordre établi dans Albe, et, comme elle,

la haute citadelle de Telegonus (Tusculum, ou bien Præneste). Laurente aussi a donné à Mars son mois, le cinquième, les rudes Equicoles le dixième, les gens de Cures le quatrième ; en ceci les vieux Pélignes ont été d'accord avec les Sabins. Romulus, pour l'emporter sur tous ces peuples, consacra le premier mois de l'année à l'auteur de son existence.»

Pourquoi a-t-on fait de Romulus un fils de Mars et non, par exemple, de Jupiter? Pour bien des raisons sans doute, et que l'on entrevoit. Il y eut une période antique de prééminence sabine, indiquée encore par le souvenir de Tatius et des *Titienses*, par le règne fabuleux, mais capital, de Numa ; Quirinus était alors au premier plan, et s'égalait à l'antique Janus : Janus Quirinus. Quand la masse des Latins l'emporta, surtout quand la prépondérance de *Roma palatina* fut reconnue par tous les bourgs qui entrèrent peu à peu dans son enceinte, Romulus effaça Quirinus, l'incorpora en lui. Les historiens, qui ne se doutaient plus que Quirinus et Romulus eussent jamais été des personnages ou des entités distincts, imaginèrent l'orage du marais de la Chèvre, l'apothéose du premier roi romain enlevé dans un tourbillon de feu, et divinisé sous le nom de Quirinus.

Maintenant, les habitants de l'Aventin, où semblent avoir émigré beaucoup de fugitifs d'Albe la Longue, cette plèbe à laquelle la ville patricienne ne pouvait refuser toute satisfaction, avaient eu aussi leur éponyme, Rémus. On essaya d'expliquer pourquoi ce Rémus n'avait pas pris part à la fondation de Rome, pourquoi la ville s'appelait Roma et non Réma. De là naquit l'histoire si connue des deux jumeaux et des incidents qui marquèrent la naissance de la ville éternelle. Je laisse parler Ovide :

« La fête de Palès a ramené le jour natal de Rome. Rome est ton ouvrage, ô Quirinus, sou-

ris à ton poète. Déjà le frère de Numitor avait expié ses crimes, et les deux jumeaux commandaient à la troupe des bergers. Ils ont résolu de réunir leurs sujets agrestes et d'élever une enceinte de murailles. « Mais qui des deux posera les fondations ? » Point de querelle entre nous, dit Romulus. Grande est la sagesse des oiseaux ; consultons-les. L'épreuve est acceptée. L'un des frères gagne les sommets boisés du Palatin, l'autre les hauteurs de l'Aventin. Le jour paraît et, avec lui, six oiseaux du côté de Remus. Mais il en passe douze au-dessus de Romulus. Le pacte s'exécute, l'entreprise et la ville appartiennent à Romulus ; il a le choix du jour où la charrue tracera l'enceinte. On touchait justement aux fêtes de Palès. C'est en ce moment que l'œuvre est commencée. On creuse une fosse jusqu'au tuf ; on jette au fond des fruits et de la terre prise dans le sol voisin. Sur la fosse comblée un autel se dresse, et la flamme jaillit du nouveau foyer. Alors Romulus appuie sur le soc traîné par une vache blanche et par un bœuf couleur de neige. Le sillon tracé, le roi prononce ces paroles : « O Jupiter, et mon père Mavors, et toi Vesta mater, assistez le fondateur de cette ville. Et vous tous que la piété invoque, dieux, soyez favorables ! Que mon œuvre s'élève sous vos auspices. Donnez-lui la durée et la toute puissance. Que l'Orient et l'Occident se courbent sous sa loi ! » Il priait : à gauche éclate le tonnerre, présage de Jupiter, à gauche l'éclair a sillonné les cieux. Heureux de l'augure, les citoyens posent les assises, et le mur, en peu de temps, grandit. Céler presse ce travail, et Romulus, qui l'en a chargé, lui donne ces ordres : « Que nul ne franchisse la muraille commencée ou le sillon tracé par la charrue ; mort à qui l'oserait ! » Rémus, ignorant cette menace, se prit à railler le mur à peine sorti de terre : « Belle protection ! »

dit-il, et il sauta par dessus. Céler lève sa hache et l'imprudent s'abat sur la terre ensanglantée. A cette nouvelle, le roi dévore ses larmes et renferme sa douleur en sa poitrine. Il ne veut pas qu'on le voie pleurer. Il veut donner l'exemple de la force d'âme. « Tombe ainsi, dit-il, l'ennemi qui franchirait nos murs ! » Puis il ordonne les funérailles. Mais il ne peut résister plus longtemps ; ses pleurs coulent, trahissant la tendresse qu'il voulait cacher. Il embrasse le mort étendu sur la couche funèbre et dit : « Adieu, frère qui m'es enlevé malgré moi ». Il verse l'huile sur le corps que le feu va consumer ; après lui Faustulus et Acca, les cheveux épars ; et ceux qui n'étaient pas encore les Quirites. Tous pleurent le jeune héros, et, parmi les gémissements, la flamme des torches embrase le bûcher. Cependant elle est née, la Ville, oui, et — dans ce temps-là qui l'aurait pu croire ? — la ville qui devait poser sur l'univers son pied victorieux. »

La légende est sobrement et adroitement contée ; mais tout en épargnant à Romulus l'odieux d'un fratricide volontaire, le poète laisse entrevoir l'antique rivalité des gens de l'Aventin et du Palatin. Les uns se voyaient exclus de la forteresse nouvelle, les autres n'élevaient leur ville que pour piller sûrement et dominer les régions voisines. La ressemblance et peut-être la parenté des deux noms Remus et Romus aida sans doute à pallier des souvenirs devenus fâcheux ; et pour fondre ensemble les traditions sabines, albaines et latines, on fit leur part, dans les origines nationales, à tous les dieux et à toutes les croyances du pays : à Janus en lui adjoignant Quirinus, le Mars de Cures ; à Quirinus en lui assimilant Romulus ; à Ruminus, en lui adjugeant le figuier ruminal, à Faunus Lupercus et aux Lares en donnant pour asile aux deux frères le Lupercal, pour nourrice une louve, pour parents adoptifs Faustulus et Acca Larentia (la mère des

Lares), à Sylvanus en nommant Sylvia la mère des jumeaux supposés. Il n'est pas jusqu'au nom de l'ancêtre albain Numitor, si voisin de Numa, qui ne semble une concession aux Sabins.

Restait Mavors, Mars, qui devait être alors le dieu dominant dans tout le Latium, et de plus le guide reconnu de tous les Printemps sacrés, de toutes les bandes qui s'en allaient fonder de nouveaux établissements. C'était bien là le père désigné des fondateurs de Rome.

Il a vu la vestale Sylvia étendue sur la rive inclinée du fleuve, où elle était venue puiser de l'eau pour le sacrifice. « L'ombre des saules, le chant de l'oiseau sur la branche, le doux murmure des eaux avaient insensiblement endormi la prêtresse. Elle se réveille, elle a rêvé. Languissante, elle ne sait d'où lui vient cette langueur. Déjà tu étais en elle, o père des Romains ! Elle s'appuie contre un arbre et laisse échapper ces mots : Puisse un heureux présage s'attacher à ce que j'ai vu en songe. En songe ? Le sommeil a-t-il de si nettes images ? J'étais à l'aute de Vesta ; voici que, de mon front, la bandelette de laine tombe à terre devant le feu sacré ; et deux palmiers en sortent, ô merveille ! L'un, plus grand que l'autre, couvrait le monde entier de ses puissants rameaux, et sa tête montait jusqu'aux astres. Je vois le frère de mon père lever la hache, la terreur me saisit et mon cœur oppressé palpite. Le Pic, oiseau de Mars, et la Louve combattent pour les arbres jumeaux. Leur secours a sauvé les palmiers ! » Sylvia devint mère, non sans étonner Vesta qui se couvrait les yeux de ses mains virginales ; et l'oncle scélérat fit noyer les jumeaux ; mais le flot recula devant le crime et déposa les enfants sur le bord. Qui ne sait qu'une bête fauve les a nourris de son lait, et que le Pic leur a plus d'une fois apporté des aliments ? Et comment vous oublier, Larentia,

nourrice d'une telle race, ou toi, pauvre Faustulus, sauveur d'un tel trésor ? »

Pourquoi, direz-vous peut-être, insister sur une histoire qu'on raconte aux enfants, et qu'on leur présente comme une fable ridicule ? Pour deux raisons, pour trois même. D'abord elle explique le culte enthousiaste des Romains pour leur Mars guerrier et conquérant. Ensuite, elle n'est absurde qu'en apparence, elle est pleine de raison lorsqu'on en démêle les éléments divers ; elle éclaire les origines complexes du peuple et des cultes romains. Enfin, c'est un mythe pleinement national, italiote, qui n'emprunte rien aux réminiscences indo-européennes, rien aux Etrusques ni aux Grecs. Il est probable que beaucoup de tribus ausoniennes, de villes samnites, aurunces, volsques s'en étaient créé d'analogues, dont nous ne rencontrons plus que des débris informes ; tout a disparu dans la splendeur de Rome. Mais celui-ci du moins nous est resté tout entier, et Ovide lui-même, en pleine période gréco-latine, nous l'a conservé sans altérations notables ; si étroits étaient les liens qui unissaient la Ville au dieu ! Et, en effet, dans le père du fondateur divinisé, c'est lui-même, c'est sa propre fortune qu'invoquait le peuple romain.

Grâce aux mœurs belliqueuses des Romains, aux cérémonies annuelles qu'ils célébraient en l'honneur de leurs victoires, aux formalités religieuses qu'ils remplissaient sur les champs de bataille, le Mars de la guerre était devenu promptement le dieu national ; il avait pris place à côté de Jupiter Capitolin. Les médailles des familles romaines nous le représentent la lance à la main, sur un char couvert de dépouilles. Quand une guerre éclatait, Mars était solennellement invoqué ; le consul, le prêteur, le chef des légions se rendait au vieux sanctuaire de la *Regia*, et là, devant les anciles et la lance, il s'écriait : « Veille, ô Mars » ; *Mars vigila* ! Souvent, dans la bataille, il faisait

sentir sa présence ; parfois, comme dans un fameux combat contre les Bruttiens et les Lucaniens (282 avant notre ère), il se montrait en personne, mais il avait soin de se dérober à temps, pour laisser aux vainqueurs le loisir de le célébrer par des hymnes et par de nouveaux sacrifices.

Les récompenses militaires se distribuaient en son nom. Le guerrier qui obtenait la couronne *graminea* ou *obsidionalis*, honneur réservé au soldat qui avait tiré l'armée d'une position désespérée, fait lever un siège ou pris une ville d'assaut, devait offrir à Mars un sacrifice d'actions de grâces. La plus grande part du butin et des *ex-voto* revenait à Mars, puisque les seules dépouilles opimes étaient réservées à Jupiter Férétrien, et nous savons qu'elles étaient rares ; trois fois seulement un général romain eut l'occasion de tuer en combat singulier le chef ennemi ; tout le reste allait à Mars ou à Quirinus. Avec la direction des armées et des batailles, lui échut la surveillance de tous les jeux et exercices guerriers. Comme il était *Certor*, *Victor*, *Invictus*, *Ultor*, il fut *Campestris*, non plus champêtre, mais préposé au champ de Mars, où il eut un sanctuaire, *ara*, un autel, derrière le Palatin, qui faisait sans doute pendant au sanctuaire de la porte Capène, du côté de la voie Appia et des campagnes latines.

Le champ de Mars, pour le dire en passant, s'étendait entre le Palatin, le Capitole, le Quirinal, la colline des Jardins et le Tibre. Un quart environ de la Rome moderne le couvre aujourd'hui, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'à la Porta del Popolo ! C'est là que la jeunesse romaine allait courir à cheval et à pied, nager, lutter de force et d'adresse. On y célébrait en grande pompe des fêtes d'octobre, accompagnées comme toujours de lustrations et de sacrifices.

Il est bon de récapituler, au risque de deux ou trois répétitions, les nombreuses cérémonies où

figurait le dieu, ou son sosie Quirinus, et qui se succédaient à l'entrée des trois saisons, printemps, été, automne-hiver. L'année n'avait que dix mois, sans doute très inégaux ; les dates données appartiennent à une chronologie moins risquée.

Après les Lupercales et les *Quirinalia*, 15 et 17 février, les Equiries inauguraient les fêtes de Mars, le 27, c'est à-dire l'avant-veille des Calendes de Mars. « Il ne reste plus, dit Ovide, que deux nuits aux mois, et Mars presse les coursiers attelés de front à son char. C'est à bon droit que le nom d'*Equiries* est resté à ces jeux que le dieu regarde en son propre *Champ*. » Aujourd'hui dans la même région, le *Corso*, — le nom s'explique de lui-même — voit encore les *courses* des *barberi*, des chevaux arabes livrés à eux-mêmes : et il semble que ce divertissement soit la fidèle image de la coutume primitive. Les *Equiria* étaient devenues des courses de char, et avaient lieu soit au Champ de Mars aux environs de *l'Ara Martis*, soit, en cas d'inondation, près du mont Cœlius. Le 1er mars, jour des Matronalia, jour où le fameux ancile est descendu des cieux, les Saliens commencent leurs longues et rudes réjouissances ; c'est l'ouverture du printemps, de l'année ancienne. Mars, à cette occasion, est invoqué par les Matrones avec Junon Lucina. Le 7 mars, nouvelle fête, où Mars est associé à Vejovis ou à Jupiter. La veille des Ides amenait les *Mamuralia* et de nouvelles courses au Cirque Maxime (extrémité ouest du Champ de Mars) ; le jour des Ides, Anna Perenna ; puis encore procession salienne, grand sacrifice à Jupiter sur le Capitole, et entrée en charge des Consuls. Le 17, fêtes de Liber, et *Agonia*, celles-ci spéciales à Mars, sur le *Comitium*, lieu où Tatius et Romulus passaient pour s'être rencontrés à cette date même. Le 23, *Tubilustrium*, en l'honneur de Mars et de Nério ; — au reste, tout le mois appartenait à Mars. Juin et octobre n'étaient guère moins abondants pour

lui en honneurs et en sacrifices. Aux calendes de Juin, il était invoqué encore avec Junon, la déesse du mois, et ce culte commun paraît avoir eu pour siège primitif l'Aventin, la région Appienne, la Porte Capène ; là, Mars *Gradivus*, bien que très guerrier, conservait quelques traits visibles de son caractère pastoral. Les Ides d'octobre étaient l'occasion de courses et aussi d'un très barbare et antique sacrifice, dont le sens nous échappe.

Le cheval vainqueur à la course, dit cheval d'octobre, était sacrifié à Mars, et cela, *ob frugum eventum*, pour la récolte à venir (les semailles commençaient) ; de là vient qu'on entourait la tête de la victime d'une couronne de pain. On attribuait à la tête et à la queue une vertu particulière de purification. C'est ce qui provoquait une lutte très vive entre deux fort anciens quartiers de la ville, *Via sacra* et *Suburra*. Les *Suburrains*, quand leur cheval gagnait, fixaient la tête de la victime à une tour dite *Mamilienne*, variante de *Mamurra*. Ceux de *Via sacra* l'attachaient au mur de la Regia. Quant à la queue, les uns, comme les autres, la portaient aussi vite que possible à la Regia et en faisaient dégoutter le sang sur l'autel de Vesta. Ce sang, caillé, servait, avec d'autres ingrédients, à préparer l'encens nécessaire aux expiations des *Palilia*, ces fêtes de Palès qui avaient coïncidé avec la fondation de la Rome palatine. Il y avait là, bien certainement, quelque survivance d'un âge très lointain, très sauvage.

Le caractère de l'*Armilustrium*, 19 octobre, est beaucoup moins obscur. C'était la lustration des armes. La cérémonie consistait en un sacrifice au son des trompettes sacrées, et une procession où figuraient les armes bénites et purifiées.

A toutes ces fêtes régulières se mêlaient d'innombrables réjouissances ou expiations solennelles, motivées par autant de victoires et de défaites, de déclarations de guerre ou de paix triom-

phantes. Pendant mille ans peut-être, il n'y a pas eu de jour où Mars ne fût présent à la pensée des Romains.

Sans doute, l'art et la fiction helléniques purent bien transformer le culte du Palatin et du Quirinal ; les temples de Mars, ses statues, purent bien être exécutés par des Grecs : dès l'an 138 avant Jésus-Christ, le sanctuaire élevé par un J. Brutus Callaïcus dans les environs du cirque Flaminius fut construit dans le goût nouveau par un architecte de Salamine, Hermodore ; et le Mars assis qu'on y plaça était un chef-d'œuvre de Scopas. Mais ce n'était pas le dieu grec qu'on y adorait. D'autres divinités italiotes, celles dont la légende était fruste ou pauvre, Saturne, Ops, Mercure, Minerve, Diane, Cérès, tout en donnant leur nom à des dieux helléniques, ont été profondément hellénisées. Ici le phénomène contraire devait se produire. Mars a pris le visage d'Arès ; mais Arès s'est résorbé, s'est fondu en Mars. C'est au Mars national qu'Auguste, accomplissant une pensée de César, voua en 42 le temple luxueux de Mars Ultor, après la défaite de Brutus et Cassius ; et un autre encore en l'an 19, après la restitution des drapeaux de Crassus, jadis enlevés par les Parthes.

Dans ce dernier, la statue en pied du dieu portait dans la main droite un aigle légionnaire, dans la gauche une enseigne. Quant au grand temple de Mars Ultor, dont il reste encore des débris, c'était un des plus riches de la ville ; il renfermait nombre de trophées, d'objets d'art précieux ; tout y rappelait le souvenir des Jules, et les deux ancêtres de la famille, Mars et Vénus, y étaient représentés par un groupe admirable. L'inauguration fut célébrée le 19 mai de l'an II par des fêtes et des jeux splendides, auquels présidait Auguste. Les jeunes Césars, après avoir revêtu la robe virile, devaient offrir un sacrifice dans ce temple. Le Sénat y délibérait sur la paix et la guerre, sur

les triomphes à décerner, sur les mesures d'un suprême intérêt pour Rome et l'Empire.

Nous venons de mentionner pour la première fois l'association, si connue et si classique, de Mars et de Vénus. Il est bien certain cette fois que nous avons affaire à une déesse d'importation grecque ou silicienne, l'Aphrodite du mont Eryx. C'est bien à titre de mère d'Enée, aïeule d'Iulus et de la famille Julienne que Vénus a été assimilée à Roma, et associée à Mars. Combien, cependant, ne diffère-t-elle pas de la divinité orientale et homérique dont elle a pris tous les attributs et tous les surnoms ! C'est qu'elle était réellement latine, cachée peut-être en ces humbles cantons de Ferentinum ou de Bovillæ, d'où les Jules tiraient leur origine.

Le nom de Vénus n'est qu'une forme entre cent qui étaient en usage, pour désigner cette déesse du printemps, de la végétation, si répandue chez les Latins, et dont, même à Rome, Vénus a gardé le caractère : Flora, Ferentina, Feronia, Herentatis, etc. Elle n'était pas, d'ailleurs, uniquement la déesse de l'amour. Elle veillait à tous les rapports sociaux, à toutes les fraternités, ce qui lui fit donner plus tard le nom de Concordia.

Lucrèce, sans y songer peut-être, a bien compris la Vénus latine : *Alma Venus* ! « Mère de la Nature ».

Nous étudierons de plus près cette « volupté des hommes et des dieux », dans le chapitre réservé à la fable d'Enée.

Quant à Mars, ses attributions les plus antiques, son énergie génératrice, cette virilité qui fit de lui le père des Romains, lui assignaient naturellement pour parèdre et pour compagne la déesse qui avait fini par résumer en elle toutes les divinités amoureuses et fécondes, éparses autour des sept collines.

CHAPITRE SIXIÈME

LE GROUPE DE JUPITER

§ I. — VARIANTES ET FONCTIONS DE JUPITER

Caractère impassible et grave de Jupiter, qui est, avant tout, le dieu du ciel lumineux. — Conjectures sur le mot *Vediovis* et sur le dieu de ce nom, évidemment apparenté à Jupiter. — Jupiter dieu de la foudre. Superstitions latines et étrusques. L'interprétation des éclairs, *Haruspicine*. — Jupiter *Lapis*. Summanus. — Jupiter Tigillum. — Jupiter *imbricitor*, dieu des pluies, des moissons, des troupeaux, *frugifer*, *pecunia*, *ruminus*. Jupiter Liber et *Libertas*, dieu des vendanges, de la liberté, de la jeunesse : *Juventas*. — Jupiter *penetralis* gardien du foyer domestique, défenseur de l'enclos : *Terminus*. — Parenté de Terminus avec Jupiter Lapis. — Sainteté de Terminus. — Jupiter soutien de l'Etat, arbitre des batailles, *Stator*, *Feretrius*. — Jupiter *Fides*, Fisius, dieu de la bonne foi, du serment. — C'est en son nom que le *Père patrat* ou Fécial déclare la guerre et atteste les traités. Antiquité de ces formules et cérémonies.

Pourquoi Jupiter vient-il si tard ? Avons-nous oublié le conseil de Virgile : *Ab Jove principium* ? Et le grand chef des deux olympes, — le grec et le latin, — *Zeus* ou *Jovis-pater*, n'avait-il pas droit à la première place, en avant de tous ces dieux qui marchent au-dessous de lui ? Nous ne l'avons pas pensé. Non pas qu'il le cède en antiquité à aucun de ses collègues, à son quasi homonyme Janus, à

Mars dieu des printemps, arbitre des batailles ; mais, comme eux, il a débuté par des prédilections locales, se fixant chez les Volsques d'Anxur ou chez les Latins d'Albe la Longue. C'est par degrés qu'il est monté au Capitole, après avoir conquis à peu près tous les attributs, assumé tous les pouvoirs divins, le *domaine éminent* sur les hommes et les choses. C'est par ce travail de résorption qu'il s'est assuré le titre fameux de *Jupiter optimus maximus*, et cette grandeur qui l'égale au Zeus hellénique.

Le Jupiter et même la Juno des Latins et des Romains, quoique foncièrement identiques par le nom et par les attributions au couple suprême du plus ancien panthéon grec, Zeuspater et Dioné, ont toujours gardé, même après la fusion des deux mythologies, un caractère original et national. L'intelligence active et féconde, le génie artiste des Hellènes, avaient modelé Zeus à leur image, lui donnant, sans porter atteinte à sa grandeur, la beauté de la race, la vie et les passions humaines, enfin une personnalité indépendante des phénomènes qu'il dirige. Jupiter est impassible. Ses sentiments, lorsqu'on lui en prête, répondent à des variations atmosphériques. Sa colère est l'orage ; sa joie est la sérénité de l'air,

Hoc sublime candens quem invocant omnes Jovem,

« Ce rayonnement d'en haut que tous invoquent sous le nom de Jovis. »

L'auteur de ce beau vers, Ennius, dira bien : « quand il rit, tout le ciel rit avec lui ». Mais Ennius est Messapien, Osque, demi-grec ; et, d'ailleurs, l'association du ciel et du dieu montre assez ici que le rire de Jupiter est l'éclat d'un beau jour.

Il agit, mais en force de la nature, éternelle et toute puissante, non pas en personne qui pense et qui veut. L'amour, la beauté, l'art, lui sont étran-

gers. Il est le père de toutes choses, mais il n'a pas d'enfants. Son union avec Juno, sa forme féminine, est stérile.

Est-ce donc à dire qu'il ne tienne rien de l'homme, et qu'il représente uniquement les divers aspects de l'espace ambiant? Point du tout. Comme son collègue olympien, il est fait à l'effigie de ses adorateurs, qui sont à la fois simplistes et formalistes. Les Latins ont une conception très vague et très arrêtée tout ensemble d'une immensité où leur petitesse est noyée, d'une puissance inéluctable à laquelle tout est soumis. De là vient la majesté suprême de Jupiter; il est hors de toute proportion; il n'y a point de commune mesure entre lui et les êtres qu'il enserre et qu'il gouverne.

Mais il se trouve que ces Latins, si frustes, si peu déliés dans les choses de la pensée, sont les plus minutieux et les plus positifs des hommes dans tout ce qui concerne la vie pratique. Les alertes sans fin, les violences, les perfidies qui dérangent et brouillent incessamment les fils de leur existence privée et nationale, les pénètrent d'un impérieux besoin de sécurité, de règles fixes dans la famille, dans la cité, dans les contrats. Et quel en sera le garant, par dessus tous les Indigètes, les Génies, tous les menus dieux attachés à tous les actes, invoqués dans toutes les circonstances qui intéressent le pâturage, le labour, la moisson, la naissance, la jeunesse, le mariage, le foyer domestique, le sort de la peuplade? Qui? sinon le maître qui conduit et maintient le monde. L'idée d'ordre sert de transition entre la force infuse dans l'univers (où tout converge vers l'*Un*, *uni versus*), et la puissance régulatrice des intérêts si urgents de la famille et de la cité, entre le dieu des choses et le dieu de l'homme.

Jupiter est l'autorité, la loi. Il préside aux traités, aux serments. Il protège, il doit protéger ceux qui les observent, ceux qui s'en réclament, ceux qui

souffrent de leur violation. Il est le gardien des bonnes mœurs.

De ces déductions, aucune assurément n'échappait aux Hellènes ; de toutes les attributions morales conférées à Jupiter, aucune ne manquait à Zeus. Mais les Grecs et Zeus, ondoyants et divers, avaient bien d'autres soucis que l'ordre dans la nature et dans les choses sublunaires. L'un s'échappait sans cesse vers les aventures où l'entraînaient les mille inventions des poètes ; les autres s'occupaient et s'amusaient de tous les dieux que leurs artistes douaient de vie et de beauté. Les Grecs avaient toutes les idées ; les unes les distrayaient des autres. Le génie étroit et obstiné des Italiotes courait droit sur une piste et ne s'en laissait pas détourner.

Cette persévérance caractéristique, qui produisit dans l'histoire de si étonnants résultats, n'eut pas de moindres conséquences pour la religion. Bien plus vite que Zeus chez les Hellènes, Jupiter résorba tous les dieux. Il s'en fit, non pas des ministres, mais des épithètes, des attributs. Il coupa court à la mythologie, si pauvre en légendes vraiment italiques. Et, en dépit de vaines apparences, l'assimilation des dieux latins à ceux de la Grèce ne galvanise pas leur inanité. C'est ainsi que l'universalité de Jupiter, sa toute-puissance à la fois physique et morale fraya de loin la voie au monothéisme, doctrine plus simple que profonde, et à l'étroite orthodoxie de Rome catholique.

Cette résorption de la plupart des divinités ausoniennes dans le seul Jupiter et quelques-uns de ses homonymes : Diovis, Védiovis, Dius, etc., s'était accomplie à Albe et à Rome même dès le temps, à demi fabuleux, des rois étrusques, Tarquins, ou *Tarchnaf*. Il y a tout au moins un collègue qu'il a dû respecter, Janus, presqu'un autre lui-même, témoin de l'origine des choses et spectateur bienveillant de la vie. Oui, Janus a gardé son bâton et

sa clé, la surveillance des portes, des rues et des marchés ; mais il a perdu cette haute main sur l'univers, qui lui est attribuée par Ovide et par quelques symbolistes du temps d'Auguste ; il est d'ailleurs probable que le bon homme aux deux visages ne s'était jamais haussé aux grandeurs, et que, portier de la cour céleste, il ne s'était guère écarté du point où le ciel confine à la terre ; il restait le dieu des horizons. Mais le creux d'en haut « *Koilon*, *Cœlum* », l'air, le soleil aussi, voilà ce qui est Jupiter et ce qui lui appartient. Janus voit naître le jour, mais c'est Jovis, sous le nom de Dies piter, qui est le père du jour, le rayonnement solaire, — *sublime candens*, *Lucetius*, — comme Juno est *Lucina*. Les Etrusques l'adoraient sous ce nom dans la région du *Soracte*, montagne du soleil, plus tard dédiée à un Apollon *Soranus*.

La présence, au même lieu, d'une nymphe Féronia (*Lucus Feroniæ*), antique déesse des sources et du printemps, intimement associée chez les Volsques de Terracine à Jupiter Anxur ou Anxurus, semble indiquer que, sur le Soracte, Apollon était un substitut de Jupiter. En effet, Anxur était un Dieu solaire ; sur les monnaies de la gens Vibia, sa tête est ceinte de rayons. De l'autre côté des Apennins, dans le Picenum, on a découvert la figure d'un beau jeune homme demi-nu, également couronné de rayons, avec une inscription très fruste où se lit encore le mot *Juve* (ailleurs *Diuvei Verehasiu* « à Jovis adorable » ou « viril ») ; forme dialectale, bien connue, de Jovis.

Un autre dieu jeune et qui porte à la main une poignée de flèches (*sagittæ*), de rayons sans doute, — car il a été assimilé à un Apollon Lukorês (lumineux) — ne peut guère être isolé de Jupiter ; c'est *Védiovis*, ou Véiovis, que Quintilien et Aulu-Gelle citent plus d'une fois en l'associant à Diiovis (une forme osque de Jovis). Ovide en parle, car ce dieu avait des temples à Rome, l'un notamment

dans l'île du Tibre, où il était invoqué avec Jupiter, l'autre entre les deux sommets du Capitole. En janvier on l'honorait comme un guérisseur, une sorte d'Esculape ; en Mars, aux Nones, comme une puissance redoutable ; il était bon de sacrifier à ce Véjovis dangereux une chèvre, et, dit Aulu-Gelle, *ritu humano*, en souvenir d'anciens sacrifices humains.

On regardait comme image de Véjovis un enfant ailé assis sur une chèvre. A quoi cette chèvre faisait-elle allusion ? Plusieurs divinités italiques, Junon entre autres, portaient le surnom de *Caprotina* et recevaient volontiers le sacrifice de la chèvre, tenue, ainsi que le bouc, pour spécialement expiatoire.

Par une de ces coïncidences, fortuites sans doute, qu'il suffit de mentionner en passant, il se trouve que la chèvre, dans la mythologie grecque, est associée aux phénomènes atmosphériques, aux météores, aux dieux fulgurants. La Chimère, crête enflammée des montagnes de Lycie (des hauteurs lumineuses : *Lukié*) porte une tête de chèvre. Zeus est nourri par sa chèvre Amalthée ; en lançant le tonnerre, il secoue l'égide (*Aigis*, peau de chèvre), qui devient un attribut fameux de la déesse Athènè, aurore jaillie du ciel ou foudre sortie toute armée de la tête du dieu tonnant. *Aïgas* est le palais de Poséidon (Zénoposéidon) autre dieu de l'éclair au triple dard (*le trident*). D'autre part, quantité de noms, Ægée (*Aigeus*), Ægion, Ægialè, doivent être rattachés à une racine *Aig* qui comporte à la fois, dans *aiglè* le sens de « splendeur », et le sens de « bondir, s'élancer », dans *aissô* (pour *aig*-sô ; futur *aixô*, parfait *aikka*). Il y a donc là une de ces confusions verbales qui ont donné lieu à tant de mythes. *Aïx* a cessé d'être l'éclat, l'étincelle ; elle est restée la chèvre bondissante. Qui sait si de pareils dessous ne se dissimulent pas sous la prosaïque épithète de Juno *Caprotina* ? Il n'est pas jus-

qu'à une remarque agricole de Virgile : « *urentes culta capellas* » qui ne suggère quelque relation de la chèvre avec le feu.

Parmi les minimes et insolubles énigmes que présente le culte de ce Véjovis, il n'en est pas de plus déconcertante que ce nom, si rapproché, du moins en apparence, de Jovis, mais précédé d'une syllabe fort difficile à expliquer. *Ve* doit-il être rapproché de *vœ* (*vœ victis*) ? Ceux qui penchent pour cette étymologie (Preller) voient en Véjovis un dieu qui poursuit ou un dieu qui secourt les malheureux, les condamnés ; lorsque ceux-ci lui ont sacrifié la chèvre expiatoire, il leur offre le refuge de son bois sacré ; on fait remarquer que le principal sanctuaire du dieu était situé entre l'*Arx* et le Capitole, dans l'endroit même où Romulus avait établi son refuge de proscrits, berceau de Rome. D'autre part *Ve* dans vésanus, vécors, vémens (pour *vehemens*), dénote tantôt la démence, tantôt la force, mais avec un sens péjoratif, qui expliquerait le culte rendu à *Vejovis* en mars, à l'époque où le soleil est violent et dangereux.

Enfin d'autres, considérant que Véjovis était adoré comme un Jupiter enfant, ou jeune, ou encore faible, rappelaient, avec Ovide, le mot *vegrandia*, appliqué par les gens de campague aux tiges minces des récoltes médiocres. Ce qui paraît surtout médtocre, c'est l'interprétation ; il en est une plus hasardeuse encore, mais plus séduisante : Véjovis s'appelait aussi *Vedius*, mot qui, d'après Varron, sent le dialecte sabin ; cette forme, évidemment, fait penser l'érudit romain à *Fidius* (*Dius Fidius*), dieu suprême des Sabins, dieu de la bonne foi *Fides*, ou peut-être plus anciennement de l'éclair, d'une racine *fid findere*, fendre, percer (tous les temples de Fidius avaient la voûte ouverte, percée, — *perforata*). Ce Fidius ne peut être séparé d'une divinité ou d'une épithète ombrienne *Fisovius* ou *Fiiuvius*, qui serait le prototype de *Vedio*-

vis, *Vejovis* ; et, dans ce cas, la terminaison *ovius ovis*, C. f. *Pacuvius*, *Vesuvius*, *Grabovius* (*Fisuvius*, qui appartient à *Fisius*, à la colline dite Fisienne) n'aurait rien à voir (Bréal) avec Jovis. Mais comme Fidius n'est qu'une épithète de Jupiter, il s'en suivrait que *Vejovis* serait Jovis lui-même, soit garant de la bonne foi, — nous le verrons plus tard dans ce rôle, — soit fulgurant, igné, et par suite infernal, comme l'insinue Varron, qui assimile *Dius Fidius* à *Dis pater*.

Telles sont les recherches, toujours suggestives en somme, sinon concluantes, où l'insuffisance des érudits latins et grecs entraîne aujourd'hui les mythologues et les linguistes. Vèjovis n'a point à en souffrir ; il demeure toujours un vieux dieu de la lumière, dont le nom se lit encore sur un autel trouvé à Bovillæ, petite ville située au pied du mont Albain, où paraît avoir résidé, commandé, la famille des Jules.

VEDIOVEI PATREI GENTEILES JULIEI.
LEEGE ALBANA DICATA.

« A Vediovis pater la *gens* Julia, autel dédié par une loi d'Albe »

Nous venons de faire allusion à l'un des attributs les plus ordinaires des dieux lumineux, l'éclair. Dieu de toute lumière, Jupiter ne l'est pas moins de la foudre que du soleil et même de la pleine lune, qui unissait le jour nocturne au jour solaire, et qu'on appelait pour cette raison *Fiducia Jovis* « gage donné par Jupiter ». Il a reçu, à ce titre, de nombreuses épithètes qui s'expliquent d'elles-mêmes : Jupiter *fulgur*, *fulminans*, *altitonans*, *elicius* « qui jaillit » ; ce dernier nom est mêlé à une bizarre légende où Numa joue le rôle de conjurateur. Numa supplie cet Elicius, vieille divinité de l'Aventin, de lui apprendre à conjurer les éclairs, et le dieu lui demande l'âme et la tête d'un homme ; Numa lui offre un oignon, *cepa*, et Jupiter, souriant, se dé-

clare satisfait. Nous citons cette fable parce qu'elle fait allusion à des sacrifices humains, et aussi à l'extrême terreur que la foudre inspirait aux Italiotes. Ils voyaient dans ce phénomène gênant un des signes les plus évidents de la colère, puis de la volonté et même de la justice des dieux. Ces flammes stupides, qui, passant, comme dit Lucrèce,

A côté du coupable, atteignent l'innocent

sont pourtant le dernier attribut dont on pût faire honneur à un dieu juste et sage. Ce serait plutôt la distraction d'un enfant aliéné. Eh ! bien, l'épouvante a divinisé l'éclair, et telle est la force de la tradition et de l'ignorance primitive que la foudre est demeurée pour beaucoup l'arme de la divinité. Boileau « croit que c'est Dieu qui tonne », et, en dépit de Franklin et de la physique, il est aujourd'hui encore peu de paysans, même de citadins, qui pensent autrement que Boileau.

Dans l'ancienne Italie, la foudre était l'héroïne d'une foule de coutumes, de pratiques superstitieuses, qui avaient, d'ailleurs, leurs analogues chez tous les peuples. On sait quelle place tiennent l'orage et le feu céleste dans la poésie védique. Chez les Latins, ce qui était imagination grandiose aux bords de l'Indus est devenu plate et sotte dévotion. Les Etrusques en firent une science, et quelle science ! l'*Ars fulguritorum* « l'interprétation des éclairs », à droite, à gauche, sur l'horizon ou dans les hauteurs du ciel. Les Latins leur ont certainement emprunté les *Haruspices*, « interprètes des éclairs » et tout un rituel fulgural ; mais ils n'ont certes pas attendu la nymphe étrusque Bégoé pour consacrer les endroits et les choses frappées par la foudre. Quand l'éclair avait pénétré dans la terre, le sol visité par Jupiter était religieusement enlevé et conservé ; c'est ce qu'on appelait *fulgur condere* (enfermer la foudre) ; on disposait en forme de

puits, *puteal*, l'ouverture par où était entré l'éclair, et l'on y sacrifiait un agneau de deux ans, *bidental*. Les personnes que la foudre avait touchées sans les tuer voyaient dans cette faveur divine un heureux présage pour leur postérité. N'est-ce pas là l'expression d'un sentiment tout aussi naïf et primitif que l'admiration de certains sauvages des Pampas pour les hommes qui survivent aux morsures du jaguar?

Le culte de Jupiter *Lapis* nous reporte encore à des croyances tout à fait archaïques. Lapis, le caillou sacré, détaché de la voûte céleste, fulgurite, météorite, adoré d'abord pour lui-même, était devenu le trait, puis le symbole du dieu tonnant, silex de Thor, *miolnir* de Donar, un de ces carreaux de foudre lancés par tant de divinités du Mexique et du Pérou. Nous verrons ce Jupiter Lapis intervenir dans les traités et les déclarations de guerre, ainsi que d'autres épithètes du dieu tonnant, *Pistor*, *Picus*, *Pilumnus*, *Picumnus*.

Un autre dieu dont nous avons déjà signalé la parenté avec Jupiter, c'est Summanus, l'éclair nocturne ou du moins matinal. Le jour commençait à minuit. Dans les cas douteux, quand on ne savait si l'éclair était *dium* ou *nocturnum*, on faisait un sacrifice aux deux divinités. Les *Actes des Frères Arvales* nous offrent un exemple de ce genre : la foudre frappe le bois sacré de *Dea Dia* ; on immole à Jupiter deux béliers blancs, deux noirs à Summanus. Des gâteaux en forme de roue, offerts à Summanus, font allusion au char du dieu fulgurant, peut-être à l'orbe solaire. C'était, si l'on en croit Varron, un dieu sabin, mais en tout cas bien maladroit : au temps de Pyrrhus, il foudroya sa propre statue d'argile, et du coup la jeta, décapitée, dans le Tibre. On repêcha Summanus et on lui décerna de nouveaux honneurs.

Nous venons de voir Jupiter dieu solaire et dieu tonnant. Il est, bien entendu, dieu et soutien de la voûte céleste, *Tigillum*, Jupiter-poteau. Comme

lui, mais avec plus de majesté, les grands dieux védiques soutiennent, affermissent, unissent le ciel et la terre. La langue poétique, même courante, employait *Jovis* et *Divus* avec le sens de ciel et d'air : *Sub jove frigido, sub divo*, en plein air ; et Ovide : « Tout ce qui est *alto sub Jove*, sous la voûte du ciel, sous le haut Jupiter, tout cela appartient à César ».

Comme dieu de l'air, Jupiter règne sur les nuages et envoie les pluies. Encore une fonction, et peut-être la plus ancienne, de Zeus et de toutes les divinités atmosphériques, un office que gardent encore tous leurs similaires et successeurs, tous grands manieurs de foudre et dispensateurs d'averses, bienfaisantes, quand elles ne sont pas nuisibles. Pauvres dieux ! pauvres humains ! Enfin, Jupiter est donc *Imbricitor*, *pluvius*, *pluvialis* ; il commande, avec et avant Neptune, au « favorable » *Favonius* (même racine que Faunus) qui, vers le milieu de février, ramenait les hirondelles, au *Septentrio* meurtrier, au noir Aquilon, à l'orageux Auster, au salubre Circius, à l'Africus fiévreux et lourd. Et le vigneron se jugeait bien heureux si les paroles magiques, si l'image bénite d'une grappe placée entre les ceps, avaient détourné de son vignoble le souffle, parfois trop peu ménagé, du dieu des tempêtes. « Assez de neige à la terre, s'écrie Horace, assez de grêle odieuse ! Assez, les traits de ta main flamboyante ont jeté la terreur sur le monde ! » C'est la mesure qui manque ; et les prières des mortels ont plus de peine encore à obtenir la cessation que la venue de la pluie et du vent.

Je m'arrête un moment au mot *Septentrio*, que nous ne retrouverons plus sans doute. C'est un des noms de la grande Ourse, une des belles constellations du nord. D'après les grammairiens, *trio*, de *tero* fouler, signifiait « bœuf battant le grain » ; et le nom de *Sept bœufs* donné à sept

étoiles ne convient pas mieux que celui d'*Arctos* (ourse) donné par les Grecs au populaire Chariot David. Mais de même que la linguistique a découvert dans Arktos et Arkas la racine *ark* « resplendir », de même elle a trouvé dans *trio* le débris d'une racine *Str.*, mère de *Ster-la*, *Stella*, de *Astr*-um, et encore de *Strio* ; de sorte que les sept bœufs ne sont autre chose que sept étoiles, auxquelles nous ne songeons guère quand nous nous servons des mots septentrion, septentrional. C'est par suite de confusions de ce genre que tant d'animaux habitent la voûte sidérale. Revenons au dieu des intempéries.

La terre se trouvant si mal aménagée qu'elle a besoin de pluie pour alimenter les herbes des prés et les moissons des champs, le pluvieux Jupiter, qui, selon l'expression de Virgile, descend en joyeuse pluie — *læto descendit Jupiter imbre*, — est nécessairement *almus*, nourricier, (de *alere*, *alimentum*, *alumnus*), *frugifer*, *ruminus*, *pecunia*. Vous connaissez, grâce aux intérêts *pécuniaires*, le mot *pecunia*, pour *peculia* (cf. *peculium*, pécule), qui, tout en signifiant richesse, n'avait aucun rapport avec l'argent ; la richesse primitive consistait en bestiaux, *pecu*, *pecudes*. Jupiter *pecunia* était un dieu rustique, protecteur des troupeaux. De même *ruminus*, celui qui allaite ou qui préside à l'allaitement. Ce nom est mêlé aux origines de Rome, à ce point qu'on ne sait si la légende n'est pas née du besoin d'expliquer les vieilles formes *Ruma*, *Rema*, *Ramnenses*, lorsqu'on prit l'habitude de rattacher le nom de *Roma* au grec *Romè* qui signifie force, ou du moins au latin *robur*. De fort bonne heure, assurément, il y eut sur le Palatin, tout près du *Lupercal* « enclos ou antre de la louve », un figuier *ruminal*, consacré à Jupiter *Ruminus* et à *Diva Rumina*, et sous lequel la bonne mère *Acca* ou *Atta Larentia*, épouse du berger *Faustulus* (un dérivé de Faunus), trouva les deux jumeaux

allaités par la Louve. Il est certain que tous ces noms appartenaient à ce canton ; des Ram-nes (*Rumini*) habitaient l'Aventin, la colline de Remus. Leur établissement principal ayant été transféré sur le Palatin, ils trouvèrent là le culte de Ruminus, de sa compagne et de son figuier, et adoptèrent pour leur cité nouvelle la forme intermédiaire *Roma*. Les bergers, dit Varron, offraient à Rumina des jattes de lait pour les petits animaux encore à la mamelle ; et le Ruminal n'était pas oublié dans les *lustrations*, *amburbia* et autres rogations expiatoires.

En l'honneur du Jupiter des champs, le laboureur célébrait, à l'automne et au printemps, un festin largement arrosé ; et au temps des moissons, le sacrifice de la truie, de la *porca præcidanea* traditionnelle, non sans prières de la plus grande efficacité. Car dans le marché qui fait l'objet de toute pratique dévote, le dieu est *lié*, *damnatus*, par les vœux convenablement appuyés d'offrandes et génuflexions. Il a agréé le contrat, et doit s'exécuter ; il le doit, à moins que... à moins qu'il ne lui plaise de renvoyer le client aux Kalendes. Mais le bon laboureur en était quitte pour recommencer à la moisson suivante.

Le vigneron ne restait pas en arrière du laboureur, et Jupiter écrémait singulièrement la coupe offerte aux dieux du cep, de la grappe et du vin. Le nom propre du dieu buveur était en Italie Liber (comp. *li*bare, *lab*-rum, ou plus sûrement *li-quor* (*ber* étant une désinence bien connue, variante de *fer* et de *ger*) : il avait sa sœur et sa compagne, Libéra ; on l'appelait, lui, *Liber pater*, comme tous les grands dieux ; mais il lui fallut céder le pas à Jupiter Liber, qui nous est connu par des inscriptions de Capoue, de Furfo, d'Amiternum. Dans le Latium, les vendanges étaient mises sous la protection de Jupiter, associé à Vénus, soit à la fête des *Vinalia* (19 août), soit aux *Meditrinalia*

(11 octobre) où l'on goûtait à la fois le vieux vin et le vin nouveau, en disant : *Novum, vetus, vinum bibo* ; *novo, veteri vino morbo medeor* : « Je bois le nouveau et le vieux vin ; j'oppose au mal le nouveau et le vieux ».

Le dieu des buveurs était par excellence le dieu de la libation, et comme tel invoqué à tout propos, dans les repas de chaque jour et les innombrables cérémonies de la religion. Mais, résultat assez imprévu, la libation donna naissance à une divinité d'abord mal définie, joie, bienveillance pour les faibles et les enfants, influence exhilarante du vin, *Libertas*, enfin, la Liberté, dont la figure idéale devait présider plus tard à tant de nobles actions. Chère à l'esclave que l'ivresse affranchissait momentanément des soucis de la servitude, elle donna son nom à l'affranchi, *libertus* ; auxiliaire de l'amour, elle favorisait la fécondité, elle aidait le nouveau né à quitter la prison du sein maternel, elle le libérait.

C'est pourquoi l'enfant s'appela *liber* et *libera*, aussi bien que *filius* et *filia*, que *natus* et *nata*. Quoi qu'il en soit, cette déesse devint la parèdre et l'épithète de Jupiter. Il y eut à Rome un temple de Jupiter *libertas*.

Une autre divinité dut une pareille fortune à une ressemblance de nom, plus ou moins fortuite ; c'est *Juventas*, patronne de la jeunesse. Mais peut-être à l'origine était-ce une forme féminine de *Juvis*, Jovis. On raconte qu'elle habitait le Capitole, lorsque les Romains y établirent Jupiter ; elle ne voulut pas se retirer, et il fallut lui réserver une chapelle dans le sanctuaire ou près du nouveau temple du dieu. Juventas, symbole de l'éternelle jeunesse de Rome, était, comme de juste, célébrée dans toutes les familles, lorsqu'un fils sortait de l'adolescence ; et le jeune homme devait à cette époque offrir un sacrifice à Jupiter et à la déesse. Au reste Jupiter, *almus*, *juvenis*, *adultus*, auteur de

toute vie et de toute croissance, veillait sur tous les âges et prenait part à toutes les joies de la famille. Assis au foyer, dans l'atrium, il était le pénate suprême, *deus penetralis*, et, comme tel, l'objet d'une vénération profonde. La maison, la propriété n'avaient pas de plus ferme défenseur ; en cet emploi particulier, il prenait le nom de *Jupiter Terminus*.

Terminus était une des plus antiques divinités du Latium. Selon la légende, comme la déesse Juventas, il refusa de céder le Capitole à Jupiter. C'était contraire à sa nature, et il prétendait bien « ne bouger non plus qu'un Terme » (La Fontaine l'a dit). Derrière cette explication ingénieuse on entrevoit sans peine un passé que nous a révélé déjà le culte de Jupiter Lapis, un temps où la pierre, météorique ou terrestre, recevait des honneurs divins. Tous les peuples ont connu cette religion, antérieure aux conceptions polythéistes, et qui a laissé tant de traces dans les croyances populaires. Elle est encore en vigueur en divers lieux de la Sibérie, et il est probable que les Latins, comme les Celtes, comme les protohellènes, la tenaient des races mongoliques, auxquelles tant d'affinités originelles semblent et peuvent les rattacher.

Avant d'être le *limes*, la limite, la borne du territoire commun et du domaine familial ou personnel, Terminus était la pierre fétiche de la tribu. On n'en saurait douter lorsqu'on assiste à son installation. Voici les formalités qu'on remplissait avant de fixer ces pierres de démarcation : on commençait par les mettre debout à côté de la fosse qu'on leur préparait ; on les oignait de graisse et d'huile ; on les ceignait de guirlandes et de bandelettes ; puis dans la fosse, un sacrifice était célébré ; au sang de la victime largement répandu, on ajoutait des libations de miel, de vin, de fruits, d'encens. Quand la victime était tout à fait consumée, on

fixait la pierre sur les os et les débris fumants, puis on nivelait soigneusement la terre tout autour. Des *Terminalia*, décrits par Ovide, réunissaient tous les ans les voisins à des sacrifices commémoratifs, à des réjouissances communes, à de somptueux banquets où l'on chantait des hymnes en l'honneur de la pierre sacrée.

Rien n'égalait la sainteté de Terminus. « Malheur », dit un ancien texte, qui nous a été conservé, « malheur à celui qui y portera la main pour accroître son domaine ou diminuer celui du prochain. Ce méfait lui attirera la malédiction des dieux. Si le coupable est un esclave, ses maîtres doivent le juger sévèrement. Si les maîtres sont complices, leur maison sera bientôt renversée, et toute leur race s'éteindra. Ceux dont la main a commis le crime seront éprouvés par des maladies et des blessures cruelles ; et leurs membres s'affaibliront. Leur domaine sera ravagé par des orages, leurs fruits seront abattus par la tempête et la grêle, brûlés par la canicule, rongés par la nielle, et le peuple sera en proie aux discordes. Voilà ce qui arrivera, si de pareils crimes sont commis. Ces limites, établies par Jupiter, les hommes les violeront dans la huitième génération (*sæculum*), lorsque le monde touchera à sa fin ! »

Ainsi se reliaient à Jupiter les dieux et les usages antiques. Je citerai encore un exemple, la cérémonie du clou de la *Cella Jovis*. Tous les ans, aux Ides de Septembre, anniversaire de la fondation du culte Capitolin, et le jour le plus sacré des Jeux romains, le plus haut personnage de l'Etat (*qui prætor maximus sit*) fichait un clou dans le temple de Jupiter. On rapportait cet usage aux Etrusques, qui chaque année aussi, à Volsinies, consacraient un clou à Nortia, la déesse du Destin. Ce clou, disait-on, symbolisait le caractère irrévocable des arrêts du Destin ou de Jupiter : « De là vient, dit Preller, avec mille légendes, la comparai-

son proverbiale du clou, pour désigner une affaire arrangée et conclue. (Cicéron, *Vér*. V, 21, 53) ». Mais il est facile de découvrir à cet usage une signification beaucoup plus antique ; dans la vie privée, où il était fort répandu, il répondait à des idées, qui n'ont pas disparu encore. On fichait un clou pour suspendre l'ex voto, et aussi pour attacher les bandelettes préservatrices, pour détourner de soi et fixer ailleurs les maladies et les maléfices. Cela est si vrai qu'en des temps où le clou annuel était quelque peu oublié, en cas d'épidémies ou de dangers publics, on désignait souvent un *dictator clavi figendi*, un dictateur pour ficher le clou. En 391 de Rome, à l'occasion d'une peste, et, en 423, d'empoisonnements mystérieux, il fallut recourir à ce remède. Pareillement Auguste lui-même envoya les censeurs porter un clou au temple de Mars Ultor.

Tout en nous efforçant de présenter dans un ordre logique les attributs dont Jupiter s'est peu à peu emparé en vertu de son origine lumineuse, solaire, céleste, puis atmosphérique et fécondante, nous nous sommes de plus en plus rapprochés de la terre et des choses humaines. Il était inévitable qu'un dieu, si haut soit-il, imaginé par les hommes, fut mêlé par les hommes à leurs besoins et à leurs intérêts les plus pressants, physiques d'abord, la génération, la croissance des moissons, des troupeaux, des enfants, à la jeunesse, à la famille, à la propriété, à la santé enfin, puis aux événements sociaux et nationaux, aux institutions, aux lois, aux vertus nécessaires à l'ordre et à la durée de l'Etat.

Ces attributs, que nous appellerons moraux, au sens le plus général du mot, Jupiter les a acquis à l'occasion des rapports de toute sorte qui se produisaient entre les tribus, à mesure que leurs populations allaient croissant. *Homo homini lupus*. Qu'on subtilise autant que l'on voudra sur cet

aphorisme de Hobbes, la moindre connaissance de l'histoire suffit à démontrer, qu'à moins de subir la domination du voisin, tout peuple à l'étroit tend à se jeter sur les autres pour s'étendre et s'enrichir à leurs dépens. La guerre fut la première et la plus commune des relations internationales ; force fut donc au principal dieu de chaque tribu de combattre avec ses guerriers et de leur assurer la victoire. Jupiter, comme dieu local ou régional, fut donc appelé au commandement des armées, tout à côté, bientôt au-dessus de Mars et de Quirinus.

Saïnt-Augustin nous a conservé toute une série d'épithètes qui s'appliquent au Jupiter des combats : *Victor*, *Invictus*, *Impulsor*, *Opitulus*, *Centumpeda*, *Supinalis*, *Stator*, vainqueur, invaincu, entraînant, secourable, aux cent pieds, renverseur d'ennemis ; tous les mots s'expliquent d'eux-mêmes : *opitulus*, de *opem tollere* « porter secours » *centumpeda*, « celui qui se tient ferme sur cent pieds », c'est le dieu des fantassins ; *supinalis*, « celui qui couche l'ennemi sur le dos ». Je n'ai point traduit *stator*, parce que l'interprétation commune et ancienne est inexacte. Romulus, dit-on, aurait élevé un temple à Jupiter Stator pour avoir arrêté la retraite des Romains ou le progrès de l'ennemi. Le plus probable est que *Stator* est celui qui se tient debout, et debout sur son char de guerre. La plupart des anciens ont ainsi combattu avant toute organisation militaire. Un autre titre bien connu, *feretrius*, confirme ici le sens que nous donnons.

Jupiter possédait à Rome un *feretrum* (*ferre*, « porter »), un brancard, plus sûrement un char, dont l'image d'argile formait, avec un vieux sceptre et le fameux caillou, Lapis, le fonds le plus précieux de son mobilier sacré. Comment Properce a-t-il pu s'égarer en interprétations puériles ? *Feretrum* dit-il, parce que le général a *féru* le chef ennemi... ou bien par ce qu'il a rapporté ces dé-

pouilles sur ses épaules (1) ». La légende était pourtant bien connue. Le *feretrum* était le véhicule sur lequel Romulus avait rapporté les dépouilles opimes, les armes d'Acron, roi latin de Cénina. Ajoutons que, dans la pompe triomphale, le général honoré de cette apothéose paraissait sur un char, *tensa*, orné des emblèmes divins, la foudre, le sceptre ; enfin que ce quadrige, ce char, s'est perpétué jusqu au Moyen Age dans le *Carroccio* des républiques italiennes. Le char de Jupiter passait pour avoir été transporté de Véies à Rome par un des Tarquins ; il n'est pas douteux que les Etrusques possédassent cet emblème ; mais pourquoi les Latins le leur auraient-ils emprunté, sinon comme œuvre d'art ? Le char ou le chariot n'est-il pas le meuble de tous les autres indo-européens, héros des Védas ou des épopées indiennes, guerriers d'Homère ou barbares Teutons ?

Le Jupiter des Latins *Latiaris*, celui dont le temple couvre encore de ses débris les sommets sud-ouest du mont Albain, et plus encore le Jupiter Capitolin, après la défaite successive de toutes les peuplades ou nations que leurs propres Jupiters n'avaient point protégées, finirent par se confondre en un seul arbitre suprême des combats, d'autant plus vénéré que la victoire s'habituait à accompagner le plus souvent les armes romaines. Ce maître de la guerre devint en même temps, mais au nom et en faveur des plus forts, le garant de la bonne foi, des traités et du serment, à ce point que Ennius considère comme dérivées du nom *Ju* — ou *Jov* — pater, le serment, *jous-jurandum* et la *justice*. C'est d'ailleurs avec une conviction parfaite, un sérieux profond, que les Romains (non moins que Latins ou Sabins, ou Samnites) deman-

(1) Nunc spolia in templo tria condita, causa Feretri :
Omine quod certo dux ferit ante ducem,
Seu quia victa suis humeris haec arma ferebat.
Hinc Feretri dicta est ara superba Jovis.

daient au plus grand, au plus juste des dieux, la consécration de leurs promesses tant de fois éludées ou enfreintes, et invoquaient sa vengeance, méritée, contre les rébellions et les perfidies des vaincus. Ils étaient persuadés qu'eux seuls rendaient un culte correct à la déesse Fides (la bonne foi), jadis sabine, cédée par le Jupiter sabin Dius Fidius au Jupiter du Capitole, et si intimement liée à Jupiter Lucetius et à Terminus.

Il y avait à Rome, en effet, un très antique sanctuaire de cette *Fides publica* ou *populi romani*, où le Sénat se réunissait souvent. Les alliés du peuple romain, par flatterie sans doute, gravaient parfois sur leurs monnaies l'effigie de la *Fides romana*. Tite-Live nous a conservé sur le culte de cette déesse de curieux détails (I, 21). D'après la législation attribuée à Numa (pour dire que cette religion avait été apportée par les Sabins), les trois flamines de Jupiter, de Mars et de Quirinus, chargés du service divin, montaient au Capitole dans un char couvert d'un dais, et devaient, pour le sacrifice, envelopper leur main droite d'un linge blanc ; Fidès elle-même portait un voile blanc, couleur de lumière et de pureté, et sa main droite étendue semblait confirmer sa parole.

Je rappelle ce que j'ai dit déjà de la racine *fid*, *findere*, rompre, fendre, éclater. Je suis bien tenté d'y rapporter la blanche Fidès, tout comme *Fidius* ; ses affinités avec *Diespiter* et *Jovis Lucetius* décèlent assez ses origines lumineuses ; c'était quelque aurore, ou quelque déesse du jour, très naturellement détournée vers des fonctions morales, transformée en *fiducia Jovis*, patronne de la clarté, de la sincérité, du respect de la foi jurée.

Pour terminer l'énumération et rassembler tous les attributs et tous les noms du dieu de la bonne foi romaine, je décrirai rapidement la pantomime et les rites observés par les envoyés que le Sénat chargeait de traiter avec les peuples du voisinage,

ou de leur déclarer la guerre. Ces délégués formaient le collège des *Féciaux*, nom très contracté sans doute, et dont l'origine est obscure ; leur chef, nommé *pater patratus*, chef constitué, se mettait en marche vers les limites, les confins du territoire, précédé d'un *verbenarius* qui portait une touffe d'herbes avec sa motte (*sagmina*, *verbenas*, « chose consacrée », racine *sac*, *sag* cf. *sacer*, verveines sauvages). Cette motte, arrachée sur le Capitole — mais cette coutume est plus ancienne que Rome — symbolisait le sol de la patrie et rendait le Fécial inviolable, comme nos ambassadeurs dans leur hôtel. Le père patrat tenait dans ses mains le Jupiter Lapis et le sceptre du dieu. Sur la frontière, il prononçait un serment solennel, ainsi rapporté par les historiens : « Si je dis la vérité, puisse le dieu me prêter secours ; si j'ai commis quelque perfidie, que Jupiter, sans porter dommage à la Ville, me précipite hors de ma demeure et de mes biens, conformément au droit divin et humain, comme je précipite moi-même cette pierre loin de moi ». On procédait ensuite à la négociation. Tite-Live a décrit le cérémonial d'une alliance conclue entre Rome et Albe. Le texte du traité est lu ; ensuite le *patratus* récite le *carmen* ou *precatio*, la formule ou prière : « Ecoute Jupiter, écoute, toi, représentant d'Albe et vous, peuple albain. Les clauses du traité viennent d'être lues d'un bout à l'autre, sans ruse, sans supercherie ; elles ont été clairement comprises, et le peuple romain les respectera religieusement. S'il y manquait jamais, par perfidie et par méchanceté, puisses-tu, Diespiter, frapper le peuple romain, comme je frappe moi-même ce porc, et frapper Rome d'autant plus fortement que tu es toi-même plus puissant et plus fort ». Puis le Fécial touche le porc avec le caillou sacré, Lapis, emblème de la foudre vengeresse. L'Albain répète la formule, et le sacrifice du porc cimente l'alliance.

S'agissait-il d'un éclaircissement, *clarigatio*,

d'une satisfaction demandée, le Fécial se transportait sur le territoire des violateurs de la trêve et demandait un tribut ou des otages : « Ecoute Jupiter, écoutez, dieux des limites, écoute, oracle sacré du droit (*fas*). Je suis le messager du peuple romain ; je viens en toute justice, et mes paroles méritent toute croyance. Si c'est contre le droit et ma conscience, ô Jupiter, que je demande qu'on me livre ces personnes et ces choses, à moi le messager du peuple romain, ne me laisse jamais rentrer dans ma patrie ». Si les objets et les otages n'étaient pas livrés dans un délai de trente-trois jours, le Fécial menaçait de répression : « Ecoute, Jupiter, et toi, Janus Quirinus, et vous tous, dieux du ciel, de la terre et des enfers, je vous invoque comme témoins que ce peuple est injuste et viole le droit. Comment vengerons-nous notre droit outragé ? Nos vieillards en décideront ». Il retournait à Rome. La guerre résolue et décrétée, il revenait au territoire ennemi, et là, en présence de trois hommes adultes, il déclarait la guerre ouverte, et lançait la pique traditionnelle, la lance de Quirinus.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce formalisme un véritable souci de la Justice. Mais nous savons qu'il est avec Jupiter des accommodements.

§ II. — JUPITER OPTIMUS MAXIMUS, TRIADE CAPITOLINE

Prééminence du Jupiter albain, *latiaris.* — Les *Féries latines* survivent à la déchéance d'Albe, sous les rois étrusques et la république romaine. Le *Latiar* et le taureau blanc de Faléries. — Le *triomphe* albain. — Les Tarquins fondent sur le Capitole le temple de Jupiter Optimus Maximus qui, brûlé et rétabli bien des fois, existait encore au IXe siècle de notre ère. — Sainteté du *Flamen dialis* — Jupiter Capitolin préside aux *Jeux* (*Ludi Capitolini*, *Magni*, *Plebeii*, etc.) et aux pompes triomphales. — Trésor et inscriptions du temple capitolin. — Les parèdres de Jupiter : Junon et Minerve. — La Junon de Lanuvium, *sospita*, *regina*. — La Junon de Préneste, fille de *Fortuna primigénia*, sœur de Véjovis. — La Junon d'Ardée : Juturne. — La *Juno virgo* du Soracte (*Feronia*), de Faléries et du Picenum (*Kupra*). — Inscription falisque. — La Junon sabine, *Quiritis*, *Curitis*. — La *Juno Lucina* préside aux Calendes, au mois *Junius*, au mariage et à l'accouchement, — Junon *caprotina* met fin à la stérilité des Sabines enlevées. — *Matronalia*. — Compagnes ou épithètes de Junon Lucine. — Minerve. Sa forme étrusque : *Mnrfa*. — Grandes et petites *Quinquatries*.

Le culte de Jupiter ou de quelqu'un de ses homonymes lumineux et célestes, Jovis, Dius, Diespiter, Véjovis, Summanus, etc., était généralement répandu dans tout le groupe ausonien ; mais il semble bien qu'il ait eu son principal centre dans le Latium ; et il faut entendre le Latium au sens le plus étroit du mot ; parmi les nombreuses bourgades éparses sur les pentes et au pied du mont Albain. Si vous passiez l'Algide et l'Anio, vous trouviez d'autres patrons, Cæculus à Préneste chez les Herniques, Mars chez les Eques, les Marses et les Samnites, Quirinus et Fidius chez les Sabins ; si vous descendiez vers la mer tyrrhénienne, c'était Anxur chez les Volsques, Faunus dans les forêts marécageuses de Laurentum, sur le cours inférieur du Tibre Janus et Saturne. Sans doute, en un territoire si restreint, tous ces dieux avaient

des relations de voisinage et d'hospitalité, mais chacun était l'objet d'une prédilection locale. C'est l'accroissement de la puissance albaine qui détermina, qui établit la prééminence religieuse et politique de Jupiter.

Il suffit de lire les historiens romains pour entrevoir sous les fables traditionnelles le rôle important qu'Albe-la-Longue a joué dans les temps antérieurs au VI[e] siècle. C'est à des rois d'Albe que la légende a soin de rattacher les fondateurs de Rome. Albe commandait à trente villes ; c'était cette laie blanche (*alba*) entourée de ses trente petits que Virgile montre à Enée, comme un présage, un signe, de la cité future. Lorsque, vers le huitième siècle, au moment même où de nombreux fugitifs se fortifiaient au milieu des sept collines, les Etrusques se répandaient dans le Latium, occupant sans doute Ardea, comme le font supposer certains objets trouvés dans le sol, et l'alliance légendaire du chef rutule Turnus avec Mézence, roi de Caeré, oui, dans cette époque troublée, Albe, plus que Rome naissante, fut l'asile et le rempart de l'indépendance latine. Ses *Medix* ou *Metius* étaient les chefs suprêmes de la Ligue, à laquelle Rome fut d'abord affiliée ; et son dieu, sous le nom de Jupiter *Latiaris*, était le souverain protecteur du Latium tout entier. Rome, ayant derrière elle toute la nation sabine dont elle était devenue le poste avancé, favorisée d'ailleurs par sa situation sur les deux rives du Tibre, s'empara de sa métropole. Le meurtre du Métius, Fufétius ou Fabidius (l'ancêtre des Fabius ou Fabiani), lui livra le commandement et la présidence de la Ligue latine. Mais la décadence et même la ruine totale d'Albe (la date en est incertaine), ne portèrent pas atteinte au prestige et aux honneurs de Jupiter Latiaris. Son temple, élevé sans doute par les rois de Rome, et dont les vastes ruines couronnent le plateau du mont Albain, resta le centre de la religion nationale. Ces débris se

voient dans l'enceinte d'un couvent de frères de la Passion ; sur le versant de la colline, on distingue encore les traces de la voie sacrée par où les processions montaient au sanctuaire.

Il est curieux de voir le culte *latiaris* rétabli, ou plutôt restauré par les Tarquins, dynastie évidemment originaire de Tarquinies, et notoirement étrusque. Ces rois, qui paraissent avoir été fort habiles (Rome recula de cent ans, après leur chute), ces rois qui introduisirent tant d'usages et tant d'arts étrusques dans le Latium, n'avaient garde de froisser leurs alliés et vassaux latins, dont le concours leur était nécessaire pour assujettir ou maintenir tout au moins le sud de l'Etrurie. Selon Denys d'Halicarnasse, la première fête de la ligue latine, reconstituée sous la présidence de Rome, fut célébrée après une victoire remportée sur les Etrusques par Tarquin l'ancien. Un second jour férié fut ensuite ajouté après la chute des rois, diversement accueillie, mais considérée avant tout comme une délivrance par les aristocraties locales (510). Un sentiment contraire accrut encore la fête d'un jour, lorsque, après l'institution du tribunat, victoire notable des plébéiens, le consul Sp. Cassius renouvela l'alliance latine (494). On parle d'un quatrième jour institué après un nouvel accord entre patriciens et plébéiens (361 ou environ). Ces fêtes avaient lieu entre avril et août, mais non à des époques fixes ; on en arrêtait la date au commencement de chaque année, et on le proclamait dans tout le Latium. C'est ce qu'on appelait *Concipere Latiar* ou *Ferias Latinas*. Féries latines, c'était la durée des fêtes, une période de paix, durant laquelle on se serait fait scrupule de déclarer la guerre ou de livrer bataille. *Latiar*, c'était la cérémonie proprement dite, dirigée soit par les consuls avant leur départ pour leur commandement, soit par des dictateurs spéciaux, *Feriarum Latinarum causa* ; quand le consul présidait en personne, accompagné de tous

les magistrats, à quelque ordre qu'ils appartinssent, il était suppléé à Rome par un Préfet des Féries latines.

L'office religieux, dans ces fêtes semi-politiques, consistait, comme toujours, en un sacrifice solennel suivi d'un grand festin. La victime était un jeune taureau blanc, à peine arraché à sa mère et dont la tête ne s'était pas encore courbée sous le joug. On élevait ces animaux de choix dans les prairies de Faléries, sur le versant oriental du Soracte, région où se conservaient de très anciennes dévotions ombro-sabines. Beaucoup d'autres animaux, d'autres offrandes, agneaux, lait, fromage, gâteaux sacrés, étaient présentés par des particuliers — c'était à la fois pour chaque notable une charge et un honneur. — Mais le taureau était fourni, à frais communs, par tous les membres de la ligue ; toutes les corporations, tous les représentants des villes assistaient au grand sacrifice, les délégués de Rome chantant des hymnes en l'honneur des Latins, ceux-ci formulant des vœux pour la prospérité de la Ville éternelle. Et tandis que le *Latiar* s'accomplissait sur la montagne sainte, chaque ville de la ligue fêtait le dieu national. « D'après le témoignage de nombreux écrivains, on célébrait à Rome une solennité de ce genre, avec course de quadriges sur le Capitole. La victime offerte à Jupiter Latiaris était un homme, un condamné, plus tard nommé *bestiarius*, après l'institution des Jeux du cirque » (Preller).

Au temps où florissait la Ligue latine, le triomphe se célébrait sur le mont Albain ; et même lorsque Rome fut assez grande pour mettre de côté les traditions qui ne flattaient pas assez sa vanité, un triomphe albain était jeté comme consolation aux généraux qui n'obtenaient pas de triompher dans Rome. Ces triomphateurs de province ne portaient pas la couronne de laurier, mais celle de myrte, où il faut voir une allusion à *Murcia* ou

Murtea, antique divinité albaine, identique à Vénus. En passant, notons le culte de Vénus à Albe, une des origines de la légende troyenne et julienne acceptée par Nævius, Ennius, Virgile, et qui prédestine César à l'empire.

Nous venons de voir Jupiter Latiaris survivre bien des siècles à sa puissance évanouie. Laissant aux lieux où fut Albe le dieu honoraire, Rome s'était approprié le dieu réel, le *Jupiter optimus maximus* du Capitole, contemporain aussi des Tarquins. Le temple, voué par Tarquin l'Ancien dans une guerre contre les Sabins, exigea de grands travaux ; il fallut, pour en établir les fondations, niveler une partie de la colline. Fut-il achevé ou remplacé par Tarquin le Superbe ? On ne sait ; mais les historiens racontent les menus prodiges et miracles ordinaires qui se produisirent en ce temps-là, et, chose peu surprenante cependant, la tête trouvée dans le sol de la montagne. De cette tête, *Caput*, on a fait dériver le nom de *Capitolium*, sans doute beaucoup plus ancien. Le temple de Jupiter Capitolin est resté jusqu'à l'arrivée des Barbares le plus saint des sanctuaires romains, et le caractère du dieu a traversé les siècles sans être altéré par aucune influence étrangère. Cette solidité du Jupiter italiote, est, à mon sens, un des faits qui démontrent le mieux que les Etrusques ont moins donné qu'emprunté. Leur influence a été surtout extérieure, et n'a rien changé aux croyances fondamentales. Construit par des artistes étrusques pour des rois d'origine étrusque, décoré d'une statue et d'un quadrige étrusque, en terre cuite, le temple n'a point déteint sur le dieu. Détruit en 83 par un incendie, — il était resté debout quatre cents ans, — reconstruit sur l'ancien plan par Lutatius Catulus en 78, et décoré d'une copie du Jupiter Olympien — statue d'or et d'ivoire exécutée par le grec Apollonios, — il fut un moment éclipsé par le monument qu'Auguste

fit élever sur le Capitole à Jupiter Tonnant (22). Comme l'affluence des dévots attachés au prince se portait vers le sanctuaire nouveau, Auguste, ami des vieux usages et habile à détourner les moindres mécontentements, fit suspendre au fronton du temple neuf de nombreuses sonnettes, comme pour dire, ou plutôt en faisant dire que ce Jupiter Tonnant n'était vraiment qu'un portier au seuil du vénérable Opt. Max. Il est à croire que les deux dieux et les deux cultes n'eurent guère de peine à se confondre. Au reste le temple élevé par Auguste périt avec bien d'autres dans l'incendie qui inaugure le règne de Vespasien. Tacite a décrit cette épouvantable bagarre entre les Vitelliens et le général révolté Primus. A peine relevé par Vespasien 80, dévoré sous Titus par un nouvel incendie, restauré par Domitien 82, il survécut à l'empire

« Stilicon enleva les plaques d'or de ses portes. Genséric et le pape Honorius y commirent des vols importants. Jusqu'au IXe siècle, la tradition parle du temple de Jupiter. » Il disparut dans la confusion du Moyen Age, et ses ruines dispersées muraillèrent sans doute quelque forteresse féodale. On pense que son emplacement correspond à celui du palais Caffarelli, sur la colline la plus rapprochée du Palatin et de l'Aventin. C'est de là que le culte de Jupiter Capitolin se répandit dans le monde romain tout entier.

On peut dire que ce culte avait commencé avec Rome elle-même ; car le Jupiter O. M. des Tarquins, le rival et l'héritier du Latiaris, avait eu sa période sabine. Tatius et Numa, les représentants légendaires de cet âge reculé, l'avaient connu sous ses noms de Jovis et de Dius et lui avaient consacré les trois divisions du mois, les Kalendes, les Nones et les Ides, qui s'ouvraient par un sacrifice et un banquet, *epulum*. Le Jupiter des Ides était le plus honoré. Son prêtre et sa prêtresse lui offraient

un agneau blanc, et présidaient en son honneur à des processions expiatoires sur la voie qui en a pris le nom de sacrée. Rien n'égalait la pureté, la sainteté de ce couple pontifical, le Flamen dialis et la Flaminica. Le *dialis* était le premier dans la hiérarchie. Son costume, sa tenue en public étaient pleins de dignité, de grandeur. Seul de tous les prêtres, il était exclu des fonctions civiles. Il lui était interdit de monter à cheval, de voir des troupes armées en dehors du *pomœrium*, de prêter aucun serment, de porter une bague (un anneau, signe peut-être de servitude) ; ses cheveux et sa barbe ne pouvaient être coupés que par un homme libre. Une foule d'obligations minutieuses, imposées tant à lui qu'à sa femme, témoignaient toutes de la sainteté exemplaire qui l'élevait au-dessus des mortels.

Puisque nous rencontrons ici le plus important des prêtres honorés du titre de *Flamen*, il est à propos de nous arrêter quelque peu à ce nom sacré. Signifie-t-il le personnage inspiré, *affla-tus,* le souffle et l'émanation du dieu ? Sa syllabe radicale est elle contractée comme dans *flamma* pour *flagma* (le grec *phlog-s* ? Le *flagmen* serait-il celui qui allume le feu sacré, ou bien l'hymne vivant, *brachman*, celui-là même qui, dans l'Inde, à la fin de la période védique, a pris le nom de Brahmane ? Il n'y a pas lieu d'insister sur ces hypothèses. Mais elles n'ont rien d'invraisemblable, pour qui connaît et le caractère contracte du parler latin et le rôle capricieux du son *F* dans tous les dialectes italiques, où il répond tantôt au *b*, *tefe* pour *tibi* (ombrien), tantôt à une aspiration forte ou douce *thumos*, *fumus ; bhumi*, *humus ; gharma*, *Formies ; harena*, *farina;* et à la semi-voyelle *v*.

Mais Jupiter nous rappelle. L'Optimus Max. des Tarquins paraît avoir succédé particulièrement au Jupiter *idulius*, au Jupiter des Ides. Les sacrifices, les festins et les luxueuses cérémonies qui lui

étaient dédiées partaient ordinairement du jour des Ides ; ainsi des Jeux que Tarquin l'Ancien y avait ajoutés. Ces Jeux du cirque, d'origine étrusque, prirent, comme on sait dans la vie des Romains une importance croissante. Ce n'étaient d'abord, disons-le, sous Romulus (Ennius), que des courses et des pugilats rustiques sur des peaux graissées, étendues à terre ; mais peu à peu l'art des savantes tueries se développa largement. Toutefois, l'origine religieuse de ces spectacles ne fut jamais oubliée. Les *Ludi capitolini*, du 15 octobre, sont peut-être les plus anciens. Après eux, vinrent les *Ludi romani*, ides de septembre ; les *Ludi plebeii*, ides de novembre, sans doute institués après une victoire du peuple sur l'aristocratie ; puis, à des dates variables, en des occasions solennelles, des *Ludi magni* ou *maximi*, inaugurés, pense-t-on, après la victoire du lac Régille, remportée sur les Èques et les Latins (496 av. J.-C.). Tous étaient ouverts par une procession solennelle, *pompa*, qui descendait du Capitole, escortant les voitures, *tensa* (couvertes d'un dais) où, sur un *pulvinar* « coussin », reposaient les *exuviæ*, les insignes de Jupiter, le foudre, le sceptre, la couronne d'or, la tunique palmée, la toge brodée (*picta*) et le trône — la chaise curule, — et les emblèmes de Junon et Minerve, parèdres du dieu. Devant les *tensa* marchait le magistrat chargé de présider les jeux, entouré de sa famille, de ses amis et de ses clients ; un esclave public lui tenait sur la tête une couronne de chêne ornée d'or et de pierres précieuses. Derrière les *exuviæ* et autres objets du culte se pressaient les baladins, les danseurs, les prêtres et les images de tous les dieux qui avaient envahi le Capitole et dont les temples, les chapelles, les autels encombraient les abords du temple de Jupiter.

Le dieu suprême de l'Etat présidait, comme son collègue honoraire du mont Albain, aux triomphes, mais aux vrais triomphes décernés par le

Sénat. Cette cérémonie, qui montait au Capitole, au lieu d'en descendre, présentait un caractère aussi religieux que guerrier. Le triomphateur y figurait comme une image vivante de Jupiter capitolin. Son char était le quadrige divin ; sa tunique, sa toge, sa couronne, son sceptre d'ivoire rappelaient les insignes sacrés. Arrivé au sommet, il mettait pied à terre, montait les degrés du temple et déposait entre les mains du dieu le laurier ou la palme du triomphe. Suivaient le sacrifice, l'hécatombe solennelle et le festin, auquel prenait part tout le Sénat.

Jupiter était le gardien des richesses et des gloires romaines. Aux riches cadeaux, aux parts de butin, qui lui étaient apportés par les magistrats et les généraux, les chefs, les rois étrangers, les villes ne cessaient d'ajouter des lingots, des ustensiles ornés, des Victoires d'airain, d'argent ou d'or. Dans les caves, sous le trône même, s'accumulait un trésor, plus d'une fois utilisé ou volé. Les monuments commémoratifs, boucliers, trophées, tablettes, faisaient du temple un musée d'une incomparable valeur. Il n'en reste rien. Et de tant de pertes, la plus douloureuse n'est pas la disparition des objets les plus riches, c'est l'anéantissement complet des affiches triomphales et des inscriptions qui célébraient les grandes actions, les conquêtes, les magistratures des Romains fameux. Les colonnes, les murailles en étaient couvertes, à ce point qu'il fallait de temps à autre les gratter et les remettre à neuf. Les auteurs ont recueilli bien peu de ces textes précieux; celui, entre autres, où Cincinnatus rend grâce à Jupiter et aux autres dieux de ses victoires sur les Prénestins, du temps où un rayon de dix lieues atteignait presque aux limites du futur empire.

Nous avons dit, déjà, que sur le Capitole, Jupiter était entouré d'une cour de dieux, parmi lesquels il figurait lui-même sous les noms de Feretrius,

Victor, Ultor, Stator, Juventas, Fides, Terminus, etc. Dans son propre temple, il avait deux compagnes, Junon et Minerve.

Ces déesses suprêmes — leur adjonction à Jupiter le prouve assez, — siégeaient au fond des deux nefs latérales, modestes parèdres, à droite et à gauche du roi géant des dieux ; elles étaient associées à son culte ; mais en dehors de ce sanctuaire commun, elles reprenaient leur indépendance et leurs fonctions particulières.

La Junon italique n'a rien à voir avec la quinteuse et vindicative Héra. En lui prêtant des fureurs jalouses, des discours farouches, Virgile a dénaturé le caractère de Junon ; il obéissait, et à son sujet, et à son éducation hellénique, qu'il partageait d'ailleurs avec tous les Romains instruits du temps d'Auguste ; mais, très habile à relier aux vieilles traditions nationales les légendes factices qui plaisaient à la vanité des Jules, il avait été heureux de donner un rôle en son poëme à l'une des plus antiques divinités du Latium et de la Sabine.

Le centre du culte de Junon dans l'ancien Latium paraît avoir été le bois sacré et le temple de Lanuvium, dans les environs du mont Albain. Il y avait là un serpent sacré auquel une vierge apportait tous les printemps un gâteau ; si le serpent agréait l'offrande, c'était signe que la jeune fille était pure, et promesse de fertilité pour l'année (1). Ce serpent, j'oubliais de le dire, passait pour la forme passagère de Junon, ou plutôt du génie de Junon, de la *Juno Junonis* : car, la déesse représentait le principe féminin, opposé ou associé au principe mâle (Jupiter), enfin, l'essence même de la femme,

(1) Lanuvium annosi vetus est tutela draconis...
Ille sibi admotas a virgine corripit escas...
Si fuerint castæ redeunt in colla parentum,
Clamantque agricolæ : « fertilis annus erit. »
PROPERCE, IV, 7.

de chaque femme ; elle était à la femme ce qu'est à l'homme le *genius*. Toute femme donc, et la déesse elle-même, avaient leur Junon. Maintenant, quelle était, au fond, cette divinité serpentine ? D'abord, l'héritière d'un ancien animal fétiche que les primitifs érigeaient en juge des questions délicates : « Telle fille est-elle pure ? » « La moisson sera-t-elle bonne ? » ; rien n'est plus familier que cette méthode aux sauvages et aux attardés de nos jours. Ensuite, cette Junon de Lavinium ressemble plus à une déesse de la terre qu'à l'incarnation de la lumière céleste. Cela tient à une confusion que nous avons notée mainte fois dans l'Inde et en Grèce. Si Jovi-no, comme Dioné, est bien, de par son nom « l'éclatante », la « lumineuse », elle est aussi la moitié, le complément de Jovis. Et quelle peut être l'épouse du Ciel sinon la Terre ? Tout de suite, nous allons voir notre Junon assimilée à la Lune, comme épouse et complément du Jovis Soleil.

Ici même, elle empiète sur l'office de Diane ; sa statue fut armée d'un épieu qu'elle brandit, et d'un bouclier échancré ; ainsi, chasseresse, et encore pastorale — elle est couverte d'une peau de chèvre —, elle est considérée comme guerrière et protectrice, *Sospita* ou *Sispita* (forme difficile à expliquer). Elle est en même temps par excellence *mater*, soit mère du matin, *Matuta*, soit déesse des matrones, des mères de famille, et de la naissance. La Juno Lanuvina était honorée à Rome, où elle avait deux temples ; les consuls devaient lui faire à Lanuvium un sacrifice annuel. Antonin le pieux, né dans les environs, lui éleva un temple nouveau. Le titre *Juno Sospita mater regina*, qu'on lit sur les inscriptions dédicatoires, permet de voir dans la Junon de Lanuvium le prototype de la *Junon reine* de l'Aventin et du Capitole, comme elle le fut de la *Juno caprotina*, fort en honneur à Rome après une bizarre aventure des Sabines

enlevées par Romulus. Nous en parlerons à propos de Lucina.

Un culte également très antique, et dans les régions toutes voisines, c'est celui de *Fortuna*, à Antium, et de Fortuna *primigenia* à Préneste, chez les Volsques et chez les Eques. Il est très probable que Fortuna, celle qui porte, celle qui est favorable n'a pas été, dans le principe une divinité abstraite de la destinée. C'était la terre qui produit tout, la mère universelle, une Juno archaïque. Puis, le *Protogénès*, la *Protogeneia* des doctrines orphiques ayant pénétré par la Campanie dans le pays des Aurunces et des Volsques, des Herniques et des Æques, ces entités cosmogoniques seront venues se greffer sur la Fortune de Préneste, déjà considérée comme une déesse de la fécondité. Ce mélange se serait opéré vers le temps de la première guerre punique, ou vers l'âge de Pyrrhus. Ne sachant que faire de Véjovis, sorte de soleil jeune et radieux, les Prénestins le donnèrent pour fils à leur Primigénia sous le nom de Jupiter *puer*.

Junon ne pouvait être séparée de son frère et de son époux. C'est ainsi que Fortuna *primigenia* devint la mère de Jupiter et de Junon. Mais cette trinité locale n'eut jamais d'accès à Rome, et n'y fut d'ailleurs connue que pendant la seconde guerre punique après la réconciliation de Rome avec Préneste. Chez les Latins, les grandes divinités n'ont pas d'ancêtres, ni Saturne, ni Faunus, ni Mars, ni Janus et Diana, encore moins Jupiter et Juno.

Nous avons montré que Junon n'était pas sans affinité avec la Terre ; à titre de puissance féconde, elle n'a pu être étrangère à la végétation, au principe humide, aux sources. La nymphe *Juturna*, que Virgile donne pour sœur à son Turnus, paraît être une variante de Junon, une Junon d'Ardea, protectrice des Rutules. Les poètes nous racontent sur elle toute sorte de vieilles fables latines, où elle est rapprochée de Janus, de Jupiter et de Ju-

non. Ici, dans Virgile, elle est l'amie, la favorite de Junon ; ailleurs, elle est épouse de Janus et mère de Fontus (le dieu des fontaines) ; ou bien, aimée de Jupiter, qui lui donne l'empire de toutes les eaux du Latium. Bien que descendue au rang des nymphes, elle reste longtemps chère aux Latins. Aux bords du Numicius, puis à Rome même, diverses sources portent son nom, et toujours celles dont l'eau est réputée la plus pure, la plus appréciée dans les sacrifices, la plus salutaire aux malades — (on dérivait son nom de *juv-are*, aider, *adjutor*, qui peut-être eux-mêmes procèdent de *Juvis*, de *Jupiter*). Elle avait à Rome une fête annuelle, les *Juturnalia* (11 janvier), fête de tous les métiers qui emploient l'eau.

Il a déjà été question ici d'une autre divinité qu'on apparente d'ordinaire, et non sans raison, à Vénus, mais qui, plus d'une fois, semble suppléer Junon : c'est Feronia, la parèdre du dieu du Soracte et, chez les Volsques, de Jupiter Anxur ; ses variantes, Ferentina, Herentatis, issues, comme elle et comme Fortuna, de la racine *fer* « porter » c. f. *fertilis*, étaient honorées chez les Latins et chez les Osques. Selon Servius la Feronia du Soracte s'appelait aussi Juno *Virgo* ; elle était donc identique à la Juno des Falisques, des gens de Faléries, au pied oriental du Soracte. On sait que les prairies de cette région nourrissaient les taureaux blancs destinés aux autels de Jupiter. La Junon de Faléries était célèbre ; sa fête annuelle, décrite dans les *Amours* d'Ovide, attirait un grand concours de population ; les colons envoyés de Rome se donnèrent même le nom de *Colonia Junonia*.

Le nom de Faléries est latinisé. Il s'en est conservé une forme plus antique, *Halesus*, héros fondateur et éponyme, que Virgile fait venir de Grèce. L'erreur est ici palpable. L'aspiration initiale et le *S* médian témoignent précisément d'une origine italique ; et quelques fragments d'inscriptions fa-

lisques semblent déceler une étroite parenté avec les dialectes latins :

MENERVÆ. SACRU.
A. COTENA. LR. F. PRETOD (R). DE
ZENATUO. SENTENTIAD. VOOTUM
DEDET. CUANDO. DATUM. RECTED
CONCAPTUM.

(*Minervæ Sacrum. Aulus Cotena, Lartii filius, de Senatus sententia votum dedit. Quando datum, recte conceptum*).

Consacré à Minerve. Aulus Cotena, fils de Lartius, préteur, en vertu d'une sentence du Sénat, a accompli ce vœu. L'offrande a été faite correctement.

Ce n'est là ni de l'osque ni de l'ombrien. C'est à peu de choses près du latin de Duilius ou des XII Tables. La fourniture annuelle du taureau sacré n'est pas non plus une coïncidence négligeable. Virgile a eu ses raisons pour placer les Falisques, avec les gens de Fescennium et ceux de Capène, parmi les contingents latins, non loin des Herniques, avant les Sabins (*Æn.* VII, 696). Il les nomme *Æquos que Faliscos*. Faut-il traduire *Eques* ou *justes* ? Se hasarderait-on beaucoup, en considérant ce petit groupe falisque, si curieux par ses privilèges et ses dévotions surannées, comme une arrière-garde latine, restée sur sa montagne au milieu de l'invasion ombrienne et sur limite de l'occupation étrusque ?

Le Picenum, sur l'Adriatique, avait aussi sa Junon, d'origine étrusque, a-t-on dit, mais plus probablement sabine ; le pays avait été peuplé par un *Ver sacrum* des Sabins. Cette déesse, certainement une *Bona dea*, une *Feronia*, s'appelait *Kupra*. En sabin, paraît-il, *Kuprus* voulait dire bon, favorable. Peut-être encore était-ce une Aphrodite, une *Kupris* (que nous prononçons à tort Cypris), la

déesse de Chypre, importée par les Phéniciens, les Pélasges ou les Etrusques.

La Sabine, que nous traversons pour revenir à Rome, rendait à Junon un culte fervent. Elle l'associait à Quirinus, le dieu viril et guerrier, qui tient à la fois de Mars et de Jupiter. On l'adorait sous le nom de *Quiritis*, *Curitis*, déesse de la *Curie*, *Curia*, la tribu en armes ; sa lance, la *hasta celibaris* des Romains, lance du jeune homme prêt à se marier, symbolisait des idées complexes, facilement associées dans l'esprit des anciens, force, virilité, protection, fécondité. Junon Quiritis était aussi *dea nupta*, l'épouse par excellence, la patronne du mariage, et par suite des jeunes mères. Cette fonction, que nul Italiote ne songeait à lui contester, prit à Rome une telle importance que Junon s'en trouva pour ainsi dire dédoublée en *Regina*, reine du ciel, adorée (*Junones montanae*) sur toutes les hauteurs, compagne du Jupiter Capitolin, *optimus maximus*, et en *Lucina obstetrix*, la déesse des femmes et des accouchements ; la Junon majestueuse qui préside aux destinées de l'Etat, *Juno moneta*, qui conseille, qui pense, ainsi l'entendaient Livius Andronicus et Nævius, et, par un jeu de mots très explicable, garantit l'aloi de la monnaie et garde le trésor public ; et d'autre part la Junon familière, celle qui veille avec une minutieuse tendresse à toutes les phases de la grossesse et de la première enfance.

Il est facile de suivre les transformations qui ramènent Junon du ciel sur la terre. Lucina, nous le savons, n'est pas un nom nouveau. Tout au contraire. Il n'en est pas de plus antique ; c'est l'épithète première de la voûte céleste, d'un Jovis féminin. *Juno Lucina* répond exactement à Jupiter *Lucetius* ou *Diespiter* ; elle est *Mater Matuta*, la mère du jour. Mais comme il est arrivé à Diana, par une symétrie et une opposition naturelle, comme sœur et pendant de Jupiter solaire, auteur de la lumière

diurne, elle est le flambeau des nuits, *lucna*, *luna*, la lune. Cet emploi a fait oublier l'autre. Et ce n'était pas une déchéance. Aux yeux des anciens, il n'existait pas d'astre plus puissant et plus utile que notre humble satellite. La lune, par ses phases inquiétantes mais régulières et facilement observables, fournissait la mesure du temps. Juno Lucina fut donc la régulatrice des mois et des saisons. A Rome, les premiers jours de chaque mois lui étaient consacrés; c'est pourquoi on l'appelait à Laurente Kalendaris. Dès que le croissant s'était montré au ciel, un prêtre nommé *Pontifex minor* avertissait le *Rex sacrorum*, directeur des choses sacrées. Celui-ci montait au Capitole et offrait un sacrifice à Junon dans la *Curia Calabra* (*Curia*, *Curitis*), (*Calabra*, *calendæ*, de *calare*, crier, annoncer, *Kérux*) ; dans le même temps, la femme du *Rex*, la *Regina sacrorum*, immolait dans la *Regia* un mouton ou un porc ; puis on annonçait au peuple (*calare*), combien il y aurait de jours jusqu'aux Nones dans le mois qui s'ouvrait. Ainsi, Jupiter avait les ides, Juno Lucina les calendes. Elle était donc incessamment mêlée à toute la vie des Romains. Elle avait même un mois tout entier, *junius*, *juin* ; c'est du moins avec beaucoup de bonnes raisons qu'elle le réclame, au VIe Livre des Fastes ;

« Je m'appelle l'épouse du dieu tonnant, et mon temple a été joint à celui de Jupiter tarpéien. Et quand une concubine, Maïa, a pu donner son nom au mois de mai, on m'envierait le même honneur ! Pourquoi donc m'appeler reine et la première des déesses ? Les jours composeraient les mois, je tiendrais des jours (*luces*) le nom de Lucina, et aucun mois ne porterait mon nom ! Ah ! ce serait à regretter d'avoir soumis à la domination romaine et le vieux Tatius et les Falisques, mes adorateurs fidèles. Non, point de regrets, aucune nation ne m'est plus chère ; je suis adorée sur cent autels.

Mais je prise à l'égal des plus grands honneurs la possession de ce mois. C'est mon droit, et je ne le tiens pas de Rome seulement. Consulte les fastes de la sylvestre Aricia, ceux du peuple laurentin et de mon Lanuvium. Là, ce mois est celui de Juno, *Junonius*; consulte Tibur et les murs sacrés de la déesse Prénestine ; tu y verras que ce temps appartient à Junon, *Junonale tempus*. Et Romulus n'a pas fondé ces villes ! »

Bien plaidé ; et la déesse a gardé pour la fin les meilleurs arguments.

Maintenant rappellerai-je de quel intérêt sont les mois pour les femmes, et surtout pour celles qui comptent les jours en attendant leur délivrance ? Aussi, de quelles invocations pressantes elles assiègent la déesse qui commande au mois, Lucina qui aporte le jour à l'enfant qui va naître, Juno, la première des épouses, celle qui a béni le mariage des Sabines, en ces temps reculés où l'on couchait sur des peaux de bouc et de chèvre étendues sur la terre battue, *Juno Caprotina* !

A propos des Sabines, Ovide raconte une légende saugrenue et d'autant plus antique. Le rapt de ces femmes était parfaitement conforme aux coutumes du mariage *exogame*, c'est-à-dire contracté en dehors de la tribu. Mais, dans un temps moins barbare, cet acte brutal était regardé comme criminel, et l'on supposait, on contait que l'intervention de Junon avait été nécessaire pour le régulariser. Vainement on avait recours aux herbes les plus efficaces, les unions étaient demeurées stériles ; et Romulus s'écriait : « A quoi donc m'a servi l'enlèvement ? Ne valait-il pas mieux nous passer de femmes ? »

« Alors s'élevait, au pied de l'Esquilin, un bois sacré de Junon, bois antique dont la cognée avait respecté les ombrages. C'est là que se rendent femmes et maris ; tous fléchissent un genou suppliant. Et la cîme des grands arbres frémit, et la déesse

remplit la forêt de paroles étranges : « Mères du Latium, qu'un bouc velu vous féconde ! » Une stupeur muette règne sur la foule consternée. Mais un augure, dont le nom s'est perdu, s'avise d'immoler un bouc et faire toucher, d'un fouet taillé dans la peau de l'animal, les matrones dociles. O merveille ! Pour la dixième fois la Lune rentrait ses cornes, lorsque l'époux reçut le nom de père et que la maternité vint réjouir l'épouse. O Lucina, à toi l'honneur de ce prodige ! Daigne secourir, bonne Lucina, les jeunes mères et enlève doucement le fardeau de leur sein ! »

Et comment douter du miracle ? Ovide a vu encore, aux Esquilies, le bois sacré et le sanctuaire où les dévotes accouchées vont couper leurs sourcils en l'honneur de Lucina. Leurs sourcils, vous avez bien entendu, parce que Lucina protège le jour et que les sourcils protègent l'œil, lumière du corps. C'est Varron qui nous transmet cette judicieuse explication.

La plus grande fête de Lucine avait lieu en mars, au premier mois de l'année ancienne, dont les calendes semblaient annoncer la renaissance universelle. Cette coïncidence était certainement sentie, comme le prouvent certaines médailles où Junon paraît tenant dans la main droite une fleur, symbole d'espérance, dans la gauche, un enfant au maillot.

La fête du mois de mars, les *Matronalia*, était célébrée uniquement par les vierges et les femmes mariées pures. Les courtisanes en étaient rigoureusement exclues ; si l'une d'elles, par malheur, touchait l'autel, il lui fallait faire à Junon, les cheveux épars, le sacrifice d'une brebis expiatoire. Dans ces grandes réjouissances, les femmes servaient les esclaves comme les hommes aux Saturnales, les maris faisaient des cadeaux aux femmes. et la déesse était assourdie de vœux pour la prospérité des ménages.

En se rapprochant si intimement du lit conjugal Juno Lucina avait rencontré cette foule de menues divinités qui président aux plus minimes rapports de l'homme avec ses semblables et avec les choses, ces génies des *Indigitamenta* qui nous sont à peu près connus par les extraits de Varron recueillis dans les Pères de l'Eglise. Comme l'ambre frotté attire les poussières voisines, ainsi Lucine rallia toutes ces minces puissances qui lui fournirent une riche moisson d'épithètes. Nous en avons énuméré quelques-unes par avance, mais il y en a bien d'autres, avant le mariage, pendant la conception, la grossesse et les relevailles : nous sommes avertis d'abord des fonctions générales de notre Junon par *Populona* ou *Populonia*, celle qui multiplie la population. Ce nom gardé par une des cités les plus industrieuses de l'Etrurie (*Pupluna*) est un indice de plus des emprunts très nombreux faits par les Etrusques aux Latins. *Juno virgo* vient ensuite, nous la connaissons, avec Fluonia, ou Fluviona ; mais il est question de mariage, aussitôt la déesse paraît en *Afferenda* qui apporte la dot, en *Pronuba* qui prépare les noces, en *Nupta*, la mariée voilée du *flammeum*, en *Domiduca* pour conduire celle-ci à la maison, en *Unxia* pour oindre, pour huiler les gonds de la porte et fléchir *Cardea* qui les garde. Ce rite sacramentel a donné aux deux époux le nom qui leur est commun, *uxor*, pour *unctor*. Mais les préliminaires sont achevés. Virginensis ou Cinxia détachent la ceinture ; *Juga*, celle qui unit, *Prema*, *Pertunda*, *Perfica* accomplissent la tâche que Lucina leur a confiée. Nos casuistes ne sont pas plus habiles que les prêtres latins à scruter les secrets du mariage. Il s'agit maintenant de conduire l'enfant à la clarté du jour. *Numeria* compte les mois ; mais c'est *Nona*, c'est *Decima*, la Neuvième, la Dixième, qui redouble de soins ; et *Partula* donc ! il lui faut souvent faire appel soit à *Egeria*, soit à *Candelifera* qui se penche avec son

cierge, soit même aux deux Carmentes *Prosa* et *Postversa*, selon que l'enfant se présente plus ou moins heureusement. Enfin, voici le nouveau-né posé à terre, sur le sein de la vieille Ops ou de sa fille *Juno Opigena*, sous les yeux de la vénérable *Natio*, antique déesse des naissances. C'est alors que *Viriplaca*, qui apaise les maris, et *Levana* engagent le père à relever l'enfant et à le prendre dans ses bras, pendant que *Cunina* chauffe les couches, que Rumina et Alemona font abonder le lait dans le sein de la mère ou de la nourrice. Tout est bien. La Junon du neuvième jour, *Nundina*, n'a plus qu'à recevoir les offrandes et les remerciements de la jeune mère, dûment purifiée par de saintes eaux. Ce dernier trait, si antique, et qui s'est perpétué jusqu'à nous, rappelle les plus naïfs, les plus grossiers sentiments de l'homme encore animal; la maternité était une souillure. Ce neuvième jour, des relevailles, et de la lustration (*lustricus*) était notable dans la vie de l'enfant; des devins tiraient le pronostic, l'horoscope; la *bulle*, à la fois jouet et signe du rang, était suspendue au cou du petit patricien, avec divers talismans et amulettes des plus efficaces (comme les médailles et menus fétiches ou reliques encore aujourd'hui en usage). Junon ne quitte pas l'enfant avec *Nundina*, et il est bien certain que *Educa*, la première maîtresse, *Ossipaga* qui fortifie les os, et quelques autres encore, mais vous les connaissez déjà, travaillent sous ses ordres, et s'ingénient pour remettre l'adolescent en bon état à *Juventas* et à la *Fortune barbue*, la jeune fille à Diana et à *Juno virgo*. Et c'est un cercle qui toujours recommence.

La grandeur de Junon *Regina* n'avait été nullement diminuée par les occupations intimes et si utiles de Juno *Lucina*, qui ne formaient toujours qu'une seule et même déesse. Les oies et les vaches qu'on sacrifiait à la Junon du Capitole n'étaient-elles pas tout aussi bien appropriées à la

déesse lunaire et cornue, à la gardienne des maisons bien réglées ? Les oies, qui sont encore si mal apprivoisées, devaient être une précieuse et récente conquête des tribus italiotes ; et la ménagère, frappée de leur fécondité, s'était fait un devoir de les vouer à Junon ; et elles ont fait honneur, certes, à la déesse, en sauvant, comme on le sait, le Capitole. Cet événement fameux et ridicule s'était fixé, enraciné, sous le crâne du Romain, au point de s'imposer à l'histoire, qui n'en peut mais. Rien ne prouve mieux la pauvreté, la puérilité intellectuelle des primitifs Italiotes.

Juno regina était adorée encore, sur l'Aventin, et sans doute plus anciennement que sur le Capitole, bien qu'on la représente comme la déesse apportée de Véies après la destruction de cette cité. Nous savons, d'une part, que Rome a reçu toutes les images de ses dieux, d'artistes Véiens ; d'autre part, que tous les cultes de l'Aventin appartiennent aux plus antiques périodes du Latium. Cette Junon passait pour fort puissante. Lors de l'approche d'Annibal, les matrones romaines se cotisèrent pour faire une offrande à la Junon aventine et lui préparer un *lectisternium*, procession et exposition des châsses et emblèmes. Plus tard, sur l'ordre des pontifes, trois chœurs de neuf jeunes filles allèrent lui chanter un hymne de Livius Andronicus. Tite-Live fait mention d'une cérémonie à l'occasion d'un éclair tombé sur son temple. Jupiter était distrait sans doute. Un troisième sanctuaire fut consacré à Junon reine, en 179, dans le quartier populaire du Cirque *Flaminius*.

La troisième divinité du Capitole, Minerve, nous arrêtera moins longtemps que le grand couple auquel est confiée la garde, la grandeur de Rome. Non pas qu'elle lui cède en renommée, en véritable gloire ; non pas que le haut rang où l'ont placée les organisateurs du culte romain n'atteste son antique origine, antérieure, selon nous ,à l'invasion

tyrrhénienne. Mais elle a rapidement perdu son caractère italique, pour devenir une pâle et froide copie de Pallas Athénè.

Ses fonctions primitives ne paraissent pas d'ailleurs avoir été nettement déterminées. Comme déesse des hauteurs, elle se rapproche de Juno *moneta*. Le vieux verbe qui dérive de son nom, *promenervare*, nous montre en elle celle qui avertit, qui signale soit l'approche de l'ennemi, soit les signes et les présages de l'atmosphère, par suite celle qui veille tout ensemble à la défense des citadelles, et à cet ordre intérieur qui évite les surprises du dehors. Elle est la pensée active et persévérante, *Mens*, qui invente et améliore, qui inspire les vaillants et les habiles.

Elle siège dans la tête de l'homme, *Capta*, comme sur les cimes de la terre, où les Etrusques envahisseurs l'ont partout rencontrée et adoptée. (Telle est du moins notre opinion. Leur *Menrfa* n'est que la transcription imparfaite de *Menerva*). Suprême sagesse, elle est inséparable de la toute puissance, du couple Capitolin ; et c'est pourquoi les Tarquins l'ont installée ou laissée à côté de Jupiter Optimus Maximus, séparée de lui seulement par le clou sacré. Ils devaient d'ailleurs la considérer comme une déesse commune aux Italiotes et aux Etrusques.

Mais elle est aussi la mère de tous les arts, la patronne de tous les métiers, c'est pourquoi nous la voyons honorée par les joueurs de fifre et par les foulons, plus tard par les poètes, les acteurs, les grammairiens, les maîtres d'école, les savants et les philosophes. Et à ces divers titres elle recevait sur l'Aventin et le Cœlius un culte populaire et joyeux, le cinquième jour des ides de Mars et de Juin.

Ces fêtes, les grandes et petites *Quinquatries*, attiraient les femmes et les jeunes filles, qui saluaient en Minerve la patronne des industries domestiques, les écoliers en vacances, et leurs maî-

tres qui touchaient en ce jour leurs honoraires, le *minerval*.

Pour l'importante corporation des foulons, les Quinquatries étaient une époque de divertissement. Les cordonniers, les menuisiers, les médecins, les peintres, les sculpteurs, bref tous ceux qui vivaient du travail des mains et de l'esprit célébraient la fête avec fureur.

Les fifres s'étaient pour ainsi dire approprié les petites Quinquatries, celles de Juin. Le fifre, sans doute, tient à sa place dans nos orchestres ; mais l'admiration qu'il excitait à Rome marque bien l'indigence de l'antique musique italienne. Les joueurs de fifre étaient l'objet de faveurs extraordinaires. Aux Quinquatries notamment, tout leur était permis ; ils avaient droit à un festin copieux dans le temple même du Capitole, et la déesse ne recevait qu'une très petite part de leurs libations. Ces artistes exigeants s'enfuirent un jour à Tibur, il fallut les griser et les ramener en voiture jusqu'à Rome où ils daignèrent oublier leur frasque de la veille.

Minerve indulgente tolérait ces caprices d'artiste, gaîtés du vieux temps dont l'écho résonne encore dans ces vers d'Ovide (mais il n'est plus question des fifres) :

« Enfants et fillettes, ornez la statue de Pallas ; il faut plaire à Pallas pour devenir savant. C'est elle, jeunes filles, qui vous apprend à assouplir la laine, à épuiser vos quenouilles pleines, à lancer la navette, à serrer la trame avec le peigne d'ivoire ; honorez-la, vous qui détachez les vêtements salis, vous qui plongez les toisons dans les chaudières. Personne, fut-il plus habile que Tychius, personne en dépit de Pallas ne réussira une chaussure. Sans elle, eût-il surpassé, vaincu le fabuleux Epéus, le charpentier ne sera qu'un manchot. Vous aussi qui chassez les maladies, élèves d'Apollon, portez à la déesse une faible part de vos gains. Et vous, maîtres dont cette fête a souvent frustré l'espérance,

ne dédaignez point, pour si peu, la déesse; elle vous enverra de nouveaux élèves. Vous qui étudiez les mouvements célestes; toi qui répands sur le panneau la cire brûlante et les couleurs variées, toi qui donnes au marbre la souplesse de la vie. C'est la déesse de tous les arts, la déesse de la poésie, enfin. Puisse-t-elle, si j'en suis digne, me regarder en amie » !

CHAPITRE SEPTIÈME

LES ÉTRUSQUES

§ I. — ORIGINES, HISTOIRE

Identité des noms : *Turs* (ou *Toursha*), *Tursènos*, *Turrhènos*, *Torrhèbios*; *Tarchôn*, *Tarchnaf* (*Tarquinius*), *Turscum*, *Tuscus*, *Etruscus*. — *Rasena*, peut-être (*Ta*) *Rasena*, (*Tu*) *Rasena*. — Origine orientale, pélasgique ou lydienne, des Tyrsènes. — Les Tyrsènes, chassés de l'Archipel et de la Grèce par l'invasion hellénique, vers le Xe siècle avant notre ère, occupent l'Ombrie maritime et la Toscane, atteignent le Pô, d'une part, et, de l'autre, franchissent le bas Tibre. — Au VIIIe siècle, établis au pied de l'Aventin, ils soutiennent Romulus contre les Sabins du Quirinal. — Au VIe, ils règnent à Rome et font l'éducation matérielle et extérieure du peuple romain; mais le fonds latin et sabin persiste et s'accentue. — Au Ve, bien que Rome leur échappe, ils dominent sur les deux versants de l'Apennin, sur les deux rives du Pô et en Campanie. — Mais, battus sur mer par les Grecs de Lipari, de Rhégium, de Syracuse, sur le Tibre par les Romains, sur le Pô par les Gaulois, ils ne se maintiennent en Etrurie pendant le IVe siècle que grâce à l'affaiblissement de Rome. — Au IIIe siècle, enfin, ils partagent les défaites des Gaulois, des Ombriens et des Samnites et s'éteignent dans l'énervement d'une opulente apathie. — Leur langue semble avoir disparu vers le Ier siècle de notre ère.

Assez d'incertitudes planent sur les origines étrusques pour que l'on ne complique pas le problème à plaisir. Cette réflexion nous venait en relisant le chapitre, fort intéressant, d'ailleurs, que

M. Duruy consacre aux Étrusques dans sa grande Histoire des Romains. Aux difficultés qui résultent de la diversité des opinions émises sur le point de départ et sur les caractères ethniques de ce peuple, M. Duruy ajoute une distinction inutile et mal fondée entre les Étrusques et les Tyrrhènes. Ce sont là deux formes d'un même nom; et sur ce point, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Tyrrhène, qui d'ailleurs se prononçait Turrhène, est une variante dialectale de Tursène ou Tursane. Avant de sonner comme un *i*, l'upsilon flottait entre *ou* et *u*. (1) Quant à *R* aspiré, c'est le substitut ordinaire, en grec, d'un *S* précédé d'un *R*. *Ènos* est un suffixe bien connu. Reste *Turs*, véritable nom de la race ; et ce nom, nous allons le retrouver en Italie, muni d'un autre suffixe, dans l'ombrien *Turs-cum*. La chute ou la métathèse du *R* ont produit *Tuscus*, ou bien *Truscus*, allongé et adouci en *Etruscus*. C'est ainsi que des mots aussi différents que Toscane et Étrurie sont non seulement synonymes, mais identiques, au moins par le radical. Si, de ce qui est certain, nous passons à ce qui est probable, nous rattacherons, avec Ottfried Müller, au nom des Turrhènes, les déformations *Tarchôn*, en étrusque *Tarchnaf*, (2) en latin *Tarquinius*, *Tarquinia*, et aussi *Tarrutius*, *Tarux* ou *Turax* ; *Tarchon*, que Virgile donne pour allié à Enée contre Mézence (Æn. IX, X), était considéré comme le frère du héros éponyme Turrhènos. Tarquin et la ville de Tarquinies sont suffisamment connus. *Tarrutius* est le grand propriétaire étrusque donné pour époux à Acca Larentia. Maintenant, du probable, venons au possible. Denys d'Halicarnasse rapporte que, du nom d'un de leurs princes, les Tyrrhènes s'ap-

(1) Le son demeura également indistinct et flottant en latin : *Inclutus* et *inclitus* ; *maxumus*, *optumus* et *maximus*, etc.; *exul*, *exilium* ; *consul*, *consilium*, etc.

(2) Le *F* final de l'étrusque, de l'osque et de l'ombrien est une sifflante.

pelaient *Rasenna*. Eh bien, d'assez nombreux auteurs voient dans ce *Rasenna* une altération de *Turasena* (Heine), *Ta-rasena* (Lepsius). *Ta* ou *Tursènos*. Qui sait si *Porsena*, le fameux Lars de Clusium, n'a pas la même origine (*Po-rasena*) ? Mais tenons-nous-en, pour l'heure, au point fondamental : Tyrrhènes, Tusques, Étrusques se nommaient originairement les *Turs*.

Qui étaient ces *Turs* ? Chamites, Sémites, Aryas ? Libyens, Lydiens, Hittites, Illyriens, Slaves, Celtes, Italiotes ? Toutes ces origines, et bien d'autres, ont été proposées et défendues. Avant d'en discuter quelques-unes, s'il y a lieu, essayons de déterminer l'aire géographique des Tyrrhéniens avant leur établissement en Italie ; car nous savons qu'ils avaient été précédés aux bouches du Pô et sur la côte adriatique, dans les vallées de l'Arno et du Clanis, par de nombreuses populations, Sicanes et Liburnes, Vénètes, Ligures, Sicules, enfin par les Ombriens ; quand l'occupation de la Toscane par ces derniers ne serait pas reconnue, comme elle l'est, chez tous les écrivains anciens, le nom seul du fleuve *Umbro* suffirait à l'attester. Nous savons aussi que la conquête étrusque était certainement accomplie au VIII[e] siècle : Hésiode, à la fin de la Théogonie, cite Latinos comme un Tyrsène. Or, vers la même époque, plutôt un peu après, un hymne homérique célèbre signale des pirates Tyrsènes dans la mer Égée : ces aventuriers, qui enlevèrent le jeune Dionusos pour en tirer rançon, venaient-ils des côtes adriatiques ou toscanes ? Ce serait possible, à la rigueur, puisque, en ce même temps, les Étrusques dominaient déjà dans l'Italie centrale ; mais la présence constatée de Tursènes en divers points de la Thrace, et sur diverses îles de l'Archipel, rend l'hypothèse superflue. Déjà la tradition rapportée par Hérodote (V[e] s.), — nous la citerons tout à l'heure, — montre que, de temps immémorial, ce peuple vivait dans les bassins de la

mer Egée et de la Méditerranée orientale. Cet historien parle de Tursènes établis en Thrace, à côté des Pélasges ; Thucydide (IV, 109) rappelle qu'ils ont jadis habité Lemnos, le mont Athos et Athènes. Pausanias mentionne un temple fondé à Athènes par le fils de Tursénos.

Au reste, des documents, antérieurs de huit à neuf cents ans à Hérodote, sont venus appuyer les souvenirs accueillis par les anciens. Ce sont des inscriptions égyptiennes, traduites par de Rougé et Devéria, qui se réfèrent aux XIXe et XXe dynasties. On y lit que des « peuples de la mer » jadis vaincus par Ramsès Meïamoun (Sésostris) assaillirent, vers la fin du XIVe siècle, la frontière occidentale de la Basse-Egypte, et furent repoussés, avec les Libyens leurs alliés, par le roi Méremptah ou Séti II. Parmi eux figurent les Shardanas, les Likou, les Akaiuashas, les Shakalash, les *Tourshas* enfin, instigateurs de l'entreprise. Il n'est pas difficile de reconnaître ici les Sardes (peut-être Lydiens), les Lyciens, les Sicules, les Achéens, enfin les *Turses*. Au siècle suivant, Ramsès III eut encore affaire à cette coalition. Sur une table de Médinet-Abou (Thèbes, rive gauche) est représenté un Toursha coiffé d'une sorte de casque (1) ou tiare pointue. Des Tourshas mercenaires servaient dans les armées de Ramsès III.

Ces circonstances ont été alléguées par M. Daniel Brinton pour soutenir la provenance libyque, africaine, des Etrusques. Mais il faut prendre garde ici de confondre des époques séparées sans doute par des milliers d'ans. S'il est, en effet, probable que des Africains, des Berbers, aient formé la population primitive de toutes les côtes méditerranéennes ; si les Ibères, les Liburnes, les Sicanes, étaient des Libyens, — fort transformés d'ailleurs,

(1) Signalé par Properce comme une importation étrusque : Prima *galeritus* posuit prætoria Lucmon.

— il est plus évident encore que les Tourshas des inscriptions venaient (comme il est dit) «du milieu de la mer » avec divers peuples dont nous connaissons l'origine orientale, ligure, thrace ou hellène. Ils tenaient encore, au XIVe siècle, le premier rang parmi leurs alliés. C'est le développement de la puissance achéenne, c'est la poussée des Eoliens, Ioniens, Doriens qui les réduisit peu à peu à la dispersion et à la fuite. Mais leur domination ne tomba pas tout d'un coup. Ils se maintinrent plus ou moins longtemps en Arcadie, patrie du légendaire Evandre, à Samothrace, à Lemnos, d'où ils emportèrent le culte des Kabires. D'après une tradition conservée par Théopompe et Aristoxène, Pythagore était le fils d'un Tursène lemnien établi à Samos. Il est difficile de les séparer des Pélasges, auxquels ils sont assimilés par Hellanicos, par Sophocle (*Inachos*), par Thucydide. Sophocle réunit les deux noms : Pélasges-Tursanes. On ne peut récuser les textes anciens rassemblés par M. d'Arbois de Jubainville. Et nous admettrons, avec cet auteur, que, — comme les Lydiens, les Teucriens, les Lélèges, les Œnotres, les Iapyges, les Dauniens, — les Tursènes appartiennent à la race qui, dans les temps de sa plus large expansion, couvrit l'Asie-Mineure, la Grèce et l'Italie d'enceintes pélasgiques ou cyclopéennes. Seulement, ils ont quitté les derniers l'Archipel et le continent grec. Cette hypothèse, ou mieux cette quasi-certitude, écarte, il est vrai, les origines septentrionales soutenues par Mommsen et Helbig, les origines africaines que M. Brinton défend, avec quelques autres ethnographes, mais elle concilie toutes les données des plus anciens écrivains grecs ; elle s'accorde avec la marche de l'invasion étrusque en Italie. Le récit d'Hérodote, dégagé de ses éléments mythiques, nous paraît correspondre à des faits réels.

« Aux jours du roi Atys, fils de Manès, dit l'his-

torien, il y eut une grande famine par toute la terre de Lydie... Le roi se résolut à partager la nation par moitié, et à faire tirer les deux portions au sort. Les uns devaient demeurer dans le pays, les autres s'exiler. Aux émigrants, il assigna pour chef son fils Tursènos (ou Torrhèbos). Le tirage accompli, ceux qui étaient destinés à quitter le pays descendirent à Smyrne, construisirent des navires, y chargèrent tout ce qui pouvait leur être utile et s'en allèrent à la recherche d'une terre hospitalière. Après avoir suivi bien des rivages, ils parvinrent dans l'Ombrie maritime, où ils fondèrent des villes qu'ils habitent jusqu'à ce jour. Ils quittèrent leur nom de Lydiens et, d'après le fils du roi, qui leur avait servi de guide, se firent appeler Tursènes. » Cela veut dire que, sans doute sous la pression des Briges ou Phrygiens thraces, les Turses durent quitter la côte d'Asie. L'invasion hellénique amena un peu plus tard des exodes tout pareils, soit de l'Archipel vers l'Egypte, soit d'Acarnanie et d'Épire vers l'Italie, comme le rapporte Denys d'Halicarnasse. Ainsi que l'avaient fait avant eux nombre de tribus pélasgiques, les Turs ou Tursques occidentaux partirent de Dodone et, traversant l'Adriatique, gagnèrent les rivages des Prétutiens (Abruzzes), le Picenum, fondant Hatria, Cupra, Spina, et se rencontrant peut-être aux bouches du Pô avec d'autres Tursènes, venus par terre en contournant l'Adriatique, et groupés autour d'une seconde Hatria.

Le domaine des Ombriens s'étendait alors depuis le Pô jusqu'au mont Gargano, depuis l'Arno jusqu'au Tibre. C'est donc bien en Ombrie, comme le dit Hérodote, que s'établirent les envahisseurs. Il est très possible que des navires tyrrhéniens aient fait le tour de l'Italie par la mer Ionienne et le détroit de Messine, et déposé en Toscane les fondateurs d'Alsium, de Cæré-Pyrgi, de Gravisca, si voisines du Tibre et de Rome. Mais la masse du

peuple est arrivée, par l'Adriatique, sur les bords de l'Ombrie orientale. Laissant Spina, Ravenne, Bologne (Felsina), Mutina à l'est et au nord, le corps de la nation franchit l'Apennin vers Sarsina, se concentre à Cortone, à Arretium, à Pérouse, à Faléries. D'étape en étape, d'autres bandes, par Fesulæ, Pisæ, d'où les Ligures sont chassés, s'avancent le long de l'Arno et de l'Ausar (Serchio) et s'arrêtent à Luna, au pied des Alpes apuanes, devant la résistance obstinée des Ligures. Cependant la Toscane se remplit. Felathri (Volaterræ et, au sud du Tibre, Velitræ), Camars (Clusium), Volsinii, Viterbe, Sutrium, Ocriculum, Véies, jalonnent l'intérieur ; et, sur la côte tyrrhénienne, Vetluna, Pupluna, Rusellæ, Telamone, Cosa, Tarquinii (Corneto), etc., aujourd'hui perdues dans la Maremme, s'échelonnent vers le Tibre inférieur et le Latium. Un grand nombre de ces villes existaient déjà sans doute, et leurs murailles cyclopéennes doivent être attribuées à une très antique immigration des Pélasges. Les Étrusques s'en emparèrent d'autant plus aisément qu'ils y rencontrèrent des peuples de même origine, peut-être de même langue, heureux d'échapper au joug ombrien. Pline évalue à trois cents le nombre des villes conquises sur les Ombriens. L'Ombrie indépendante se trouva réduite à Iguvium, à Tuder, à Spolète, et la population des campagnes fut asservie à une nouvelle aristocratie conquérante. Ce grand mouvement s'opéra, selon Denys, 500 ans, selon les annales étrusques citées par Varron, 432 ans, avant la fondation de Rome, mais plus probablement au début du Xe siècle avant notre ère (994-974). Les Grecs avaient déjà pris pied à Cumes, ou allaient s'y établir (1051-800).

C'est dans la Toscane que se développa la puissance et ce que l'on appelle la civilisation étrusque. Les plus anciennes possessions des Tursènes au delà de l'Apennin, sur l'Adriatique et le Pô, mal-

gré un important commerce d'ambre, apporté de Posen, ne sortirent guère d'une demi-obscurité. Les produits très nombreux, de leurs industries, à Ravenne, surtout à Bologne, témoignent d'une culture peu avancée, d'un art fruste et indigent. L'antiquité relative de ces objets, de style fort primitif, autorise à douter de l'opinion commune qui voit dans les Etrusques les grands éducateurs de l'Italie. Il faudra probablement reconnaître que les Tyrsènes, lors de leur exode, malgré un assez long contact avec les Hellènes, étaient encore barbares, et nullement supérieurs aux Ombriens et aux Latins. Ce qu'ils ont appris, et ensuite répandu autour d'eux, ils l'ont dû aux Phéniciens, aux Carthaginois et à la Grande-Grèce. C'était un peuple de pirates et de trafiquants. Une fois maîtres de leur nouvelle patrie ils ne tardèrent pas à reprendre leurs habitudes maritimes. Leurs flottes, si ce mot n'est pas trop ambitieux, allaient enlever ou échanger au besoin des esclaves, des poteries, des objets de bronze, — puis de fer, quand ils eurent découvert l'île d'Elbe. — Ils mirent la main sur la Corse et la Sardaigne, où ils rencontrèrent les marchands de Carthage ; puis leur commerce alla se régularisant, s'étendant aussi, à mesure que la navigation devenait plus hardie ; c'est ce trafic qui apporta en trurie non seulement tous les modèles égyptiens, asiatiques et grecs dont l'imitation a constitué l'art étrusque, mais aussi les échantillons variés de toutes les races méditerranéennes, dont tous les types semblent avoir été représentés dans la population toscane. Sur nombre de crânes recueillis dans leurs nécropoles, on a reconnu des caractères négroïdes ; rien de plus facile à expliquer par le caractère nécessairement mixte d'une population déjà composée, avant les Etrusques, de Sicanes, de Pélasges, de Ligures et d'Ombriens, et qui dut s'accroître de Tyrsènes, fort hybridés eux-mêmes, et en relations constantes avec tous les

pays maritimes d'Asie, d'Afrique et d'Europe.

Retzius avait admis que les Etrusques étaient brachycéphales, Baër (1859) qu'ils étaient dolichocéphales. Cette dernière assertion commençait à prévaloir, lorsque Carl Vogt (*Sur quelques crânes antiques trouvés en Italie*, Bulletins de la Société d'Anthropologie, 1866), recueillant les mensurations prises sur quatre crânes (c'était bien peu), classa les Etrusques parmi les sous-brachycéphales. Ces déductions n'étaient contradictoires que parce qu'elles reposaient sur des observations trop restreintes. Disposant d'une série plus nombreuse, Nicolucci (*Nécropoles de Marzabotto et Villanova*, 1865) constata la coexistence des deux types, mais en proportions inégales, les dolichocéphales s'élevant au chiffre de 63 o/o, les brachycéphales seulement à 37. D'après les recherches de Zanetti, la proportion pour les brachycéphales s'abaisserait à 23 o/o. Les chiffres varient suivant la composition et la provenance des séries ; notons, d'ailleurs, que les moyennes ne peuvent répondre à la réalité tout entière. Un graphique soigneusement dressé par M. Hovelacque, en confirmant les résultats acquis fait voir cependant que l'Etrurie présente tous les types crâniens intermédiaires entre la dolicho et la brachycéphalie. Nul doute qu'à la tête de cette population mixte ne fussent placés des chefs tyrsènes ; et c'est de ceux-là que nous voudrions posséder les crânes, et encore les plus anciens ; car les envahisseurs, relativement moins nombreux, ont dû se fondre plus ou moins vite dans la masse ambiante. Le nom le plus authentique de ces membres de l'aristocratie conquérante était *Lauchm*, sans doute prononcé *Lô* ou *Lucumo*, (l'écriture étrusque est très imparfaite). Ces lucumons, (Properce écrit *Lucmo*) chefs à la fois guerriers, religieux et municipaux, gouvernaient chacun une ville ou une bourgade, et se réunissaient en quelque temple, lorsque les circonstances l'exigeaient, pour élire

un roi-pontife suprême. Chaque état tyrsène, — et il y en eut seulement deux dans le principe, — comportait douze cités, douze lucumonies. Ces *dodécapoles*, de l'Adriatique et de l'Etrurie, formaient deux fédérations peu consistantes, et, nous le verrons, peu capables de résister à des forces plus disciplinées.

L'installation des Etrusques entre l'Apennin du nord et le Tibre dura environ deux siècles. Vers 800, en 805 dit-on, ils avaient passé le fleuve latin, qui devint dès lors le *fluvius tuscus* par excellence, colonisé Fidènes, Crustuméria, fondé ou nommé Tusculum, aujourd'hui Frascati, dans le voisinage immédiat d'Albe-la-Longue, Velitræ (Velletri), qui rappelle Felathri, et subjugué les Rutules et les Volsques. Anxur, chez les Volsques, prend le nom de Tarracina (Tarqina). Ardéa, dont l'enceinte est, d'ailleurs, pélasgique, a fourni des tombeaux et des objets étrusques. Virgile, avec un sens parfait des origines, a mêlé intimement les Etrusques à la querelle d'Enée et de Turnus ; il les a partagés entre les deux camps, donnant pour alliés principaux, au chef des Rutules le farouche Mézence, roi exilé d'Agylla (Cæré), et au prince troyen Tarchon, successeur de ce même Mézence, et ancêtre évident des Tarquins. Il se rappelle l'ancienne puissance maritime de l'Etrurie. Tarchon fournit trente vaisseaux commandés sous lui par huit chefs, menant au combat la jeunesse de Clusium, de Cosa, de Populonia, d'Ilva généreuse en métaux, de Pise célèbre par ses devins et ses haruspices, de Cæré, de l'antique Pyrgi et de la malsaine Gravisca. Virgile joint à ces troupes les Ligures de l'Eridan, et le contingent de Mantoue ; il nous apprend que cette ville, — il la connaît bien, puisqu'il est né dans le voisinage, — renferme trois peuples, sous le commandement d'un quatrième, des Ligures, des Etrusques, des Gaulois, destinés au joug romain. Les indications de Virgile sont

précieuses ; elles concordent, en général, avec les traditions et les vraisemblances.

Les Etrusques, avant la fondation de Rome, étaient répandus dans le Latium, non pas comme maîtres du territoire, mais comme alliés des petits chefs locaux, comme aventuriers cherchant un refuge ou du butin, exactement au même titre que les cent tribus d'origine ausonienne, Latins, Eques, Rutules, Volsques, Ombriens et Sabins. Il est probable que c'est leur menaçant voisinage à Tusculum qui a forcé une partie de la population albaine à se retrancher sur le Palatin. C'est ainsi que Romulus fonda Rome, — et il était temps, — entre les Sabins, maîtres du Quirinal, et un faubourg déjà étrusque, le *vicus tuscus*, qui se formait au pied même de l'Aventin. Là sans doute se massaient peu à peu ces *Luceres* (1) (qu'on est tenté de rapprocher de *Lucumo*) qui, avec les *Titienses* sabins et les *Ramnes* de l'Aventin, ne tardèrent pas à former autour du Pomérium une population plus nombreuse que la petite troupe patricienne enfermée dans la *Roma quadrata*. Le mariage d'Acca Larentia avec le Tyrrhène Tarrutius exprime symboliquement la fusion rapide et nécessaire qui se produisit entre les immigrants étrusques et les Latins des collines. L'entente avec les Sabins fut moins aisée ; la tradition nous montre Tatius battu à Lanuvium par les Etrusques. Cet épisode n'empêcha pas le chef sabin de surprendre le Capitole et d'imposer à Romulus le partage d'une autorité fort précaire.

Les Etrusques n'ont pas pris une part directe à la fondation de la Rome palatine ; ils occupaient seulement une faible partie de la Rome future, de la Rome étendue aux sept collines. Ils n'étaient pas assez forts encore pour dominer sur les deux

(1) Hinc *Taties Ramnes* que viri, *Luceres* que coloni. (PROPERCE, IV, 1).

éléments latin et sabin Ce qui le démontre, c'est la royauté de Tatius et les longs règnes de Numa et d'Ancus. Rome fut une ville latine, une colonie d'Albe-la-Longue, d'où Romulus apporta ses dieux primitifs, d'ailleurs semblables à tous les dieux de la région tibérine. Janus et Faunus, Jupiter et Junon, Mars, Ops, Cérès, Liber, pas plus que le dieu local Saturnus, n'ont rien à voir avec le panthéon étrusque, et lui sont demeurés étrangers. Au contraire, et du vivant même de Romulus, si l'on s'en rapporte à l'histoire légendaire, l'influence sabine prévalut, et cela se conçoit puisque la ville nouvelle était située aux confins mêmes de la Sabine, à quel ques lieues de Tibur, d'Antemnæ, de Cures. Aussi avons-nous vu Janus, Mars et Romulus se confondre avec le dieu national sabin, Quirinus.

Au VII[e] siècle, la situation changea. La découverte des mines de l'île d'Elbe, la fabrication du fer à Populonia (Piombino), la diffusion à Cæré, à Volaterra, à Pérouse, des richesses et des arts de la Grande-Grèce et de l'Orient, la mise en valeur par un drainage habile de toutes les terres marécageuses, tant dans la Maremme qu'autour des lacs de Volsinies, de Pérouse, de Bracciano, avaient donné à l'Etrurie un éclat, une prépondérance indiscutables. De Cæré, de Véies, Rome recevait les premières statues de ses dieux, des architectes, des décorateurs, des devins et de nombreuses institutions et coutumes liturgiques et politiques. Tout en restant foncièrement latine et sabine, elle s'accommodait à l'éducation, aux mœurs de ses puissants voisins. C'est alors qu'une famille de Tarquinies, établie à Rome depuis peu, se trouva aisément portée au trône. L'histoire de Démarate, exilé corinthien réfugié en Toscane, et père de Tarquin, peut-être vraie en partie : les Etrusques étaient en perpétuels rapports avec le monde hellénique ; Cæré avait son trésor au temple de Delphes ; elle peut-être apocryphe, inventée au temps où Rome

fut pénétrée d'hellénisme. Mais elle importe peu. Ce n'est pas comme Grec, c'est comme Tyrrhénien que Tarchnaf, Tarchôn, Tarquin l'Ancien prit possession du pouvoir. Son successeur Mastarna, auquel on fit une généalogie latine, même divine, et qu'on nomma Servius Tullius, n'était probablement qu'un esclave favori de la reine Tanaquil. Mais c'était un Etrusque, et un Etrusque fort habile. Rome dut beaucoup à ses trois princes étrangers, des temples et des égoûts (la *cloaca maxima*), des cirques, des jeux cruels et magnifiques, un agrandissement considérable. Mastarna, le plébéien, fit entrer dans sa seconde ou troisième enceinte toutes les populations qui se pressaient à ses portes, les distribua, selon le cens, comme un autre Solon (et peut-être à l'exemple de Solon) en tribus, en centuries, en comices électoraux. Sous les Tarquins, elle prit rang parmi les principales cités étrusques, et, comme telle, exerça sur les deux rives du Tibre une véritable suzeraineté. Elle régna sur le sud de l'Etrurie, de Cæré à Véies, à Faléries et jusqu'à la forêt Ciminienne qui protégeait Clusium. Dans le Latium, elle éclipsa sa métropole, et prit la direction de la ligue et des féries latines.

L'entreprise de Brutus fut une revanche de l'esprit latin et du patriciat romain. La preuve en est dans l'hostilité immédiate et triomphante des Etrusques. La république naissante fut réduite à l'enceinte de Rome. En dépit des Horatius Coclès, des Clélie et des Mucius Scævola, elle subit le joug de Porsena, roi ou *lars* de Clusium, vengeur et continuateur des Tarquins. Ceux-ci tenaient la campagne en plein Latium, à Préneste, chez les Èques, appelant au combat les Volsques, les Sabins même, qui cachaient leur indépendance reconquise sous une apparente fidélité aux anciens rois. Ce fut une époque de confusion inexprimable, où éclata, il est vrai, la persévérance indomptable de Rome, déchirée par les dissensions civiles et

traquée par tous ceux qu'elle avait subjugués. La cité révoltée mit plus d'un siècle à reconquérir le Latium, délivré des Etrusques, mais luttant contre ses nouveaux maîtres. A grand peine les historiens romains ont dissimulé etdénaturé les faits qu'ils croyaient humiliants pour leur patriotisme, et qui sont au contraire l'honneur de Rome ; quoi qu'il en soit, les Grecs, qui voyaient de loin et jugeaient sur les apparences, regardaient Rome comme une ville étrusque. Sophocle, à la fin du Ve siècle, ne paraît connaître encore sur la côte occidentale de l'Italie que trois régions, Œnotrie, Tyrrhénie, Ligustique.

C'est que, en effet, les débuts de la République coïncidaient avec la plus grande expansion de la puissance étrusque. Dès le IXe siècle, suppose-t-on, la Campanie avait été visitée par les navires tyrrhènes ; Nola, où ont été recueillis tant de vases italo-grecs, Capua, auraient été fondées alors, et sans doute aussi Calès chez les Aurunces, d'où était venu un fabuleux devin, Olénos, consulté lors de la construction du Capitole (Pline le Naturaliste, etc.). Les événements du VIe siècle sont plus authentiques. La rivalité séculaire qui existait entre les deux commerces et les deux influences qui se disputaient l'Italie éclata tout à coup en luttes sanglantes. Forts de l'appui des Carthaginois également menacés par le développement et la richesse de la Grande-Grèce, les Étrusques livrent aux Phocéens de Cumes une grande bataille navale dans les eaux de la Corse (536). En 524, une grande expédition ombro-étrusque se jette sur la ville de Cumes. Cumes est sauvée par un certain Aristodémos Malachos, mais elle est désormais en terre tyrrhénienne. Selon Polybe, les Champs Phlégréens, selon Sophocle, le lac Aornos (l'Averne), voisin de Cumes, appartenaient aux Etrusques, et pareillement, d'après Pline l'Ancien, Dicæarchia, Putéoli, Herculanum, Pompéi, Surrentum, Mar-

cina, Salerne et, jusqu'au fleuve Silarus, un territoire peuplé par des colons du Picenum et nommé *Ager picentinus*. Nous avons dit, déjà, que le cap de Sorrente était dominé par un temple de *Menrfa*, la Minerve étrusque. Nocera, Acerræ, Calatia, Teanum, Atella, Suessa, Æsernia, villes des Sidicins et des Osques, firent aussi partie d'une dodécapole campanienne, qui eut pour capitale Capoue, changée en *Vulturnum* (471). — Ce nom est à noter ; s'il rappelle le fleuve de la région, le Vulturne, il fait allusion aussi à la divinité étrusque ou adoptée par les Etrusques, Voltumna. Les Étrusques ne furent pas toujours heureux dans leurs guerres avec les Grecs. Ainsi, brouillés avec Carthage à l'occasion de la Sardaigne, ils furent battus sur mer par les Cnidiens de Lipari, qui envoyèrent à Delphes des statues votives (Thucydide) ; chassés du détroit par Anaxilaos, tyran de Rhégium ; et encore vaincus en 474 par les Syracusains. Pindare a célébré cette grande victoire, remportée par la flotte de Cumes et de Sicile. Hiéron, le vainqueur, consacra à Zeus d'Olympie « les armes tyrrhéniennes prises à Cumes », entre autres un « casque de lucumon » retrouvé en 1817 dans le lit de l'Alphée, et qui figure depuis au British-Muséum. En dépit de ces échecs, la Campanie restait étrusque encore en 432. Euripide, dans sa *Médée*, appelait le gouffre Scylla « monstre tyrsénide » ; et, dans la triste guerre du Péloponèse, Athènes recherchait contre Syracuse l'alliance des Etrusques.

En même temps qu'ils s'étendaient vers le midi, les Etrusques passaient le Pô, vers 450. Par Bologne, Modène (*Mutina*), Parme sans doute, ils tenaient la rive droite du fleuve ; quant aux bouches, ils les occupaient depuis leur entrée en Italie ; déjà il existait une dodécapole cispadane, qui a fourni son contingent de poteries et de sculptures très primitives. Mais la rive gauche du Pô paraît être restée jusqu'au V[e] siècle à ses anciens habitants,

les Taurins, les Ligures, les Euganéens, les Vénètes. Si les Etrusques réussirent à s'y établir, au moins dans la Lombardie et dans le Tyrol ; s'ils fondèrent ou nommèrent les villes de Melpum et de Mantua, celle-ci dotée d'un héros éponyme, *Mantus*, qui rappelle à la fois le mot grec *Mantis* « devin » et les termes latins *Man-es* et *Mundus* ; — si donc les Etrusques établirent leur domination dans la région transpadane, c'est qu'ils y furent poussés par des circonstances impérieuses. Evidemment les bandes gauloises descendaient des Alpes ; il était urgent de leur fermer le plus vite et le mieux possible l'accès de la Péninsule. Il était malheureusement trop tard déjà. Bientôt les Cénomans, les Boïens, les Lingons et les terribles Sénons allaient inonder la grande vallée jusqu'au revers septentrional de l'Apennin, et pénétrer à leur tour dans l'Ombrie adriatique et le Picenum.

En attendant, l'Italie, dans la seconde moitié du Ve siècle, était étrusque sur les deux mers, depuis Luna jusqu'à Salerne, depuis l'Atria du Pô, jusqu'à l'Atria des Picéniens. A l'intérieur, toute l'Italie, des Alpes au Tibre, semblait accepter la domination ou la suprématie tyrrhénienne. Mais jamais apogée n'avait touché de plus près au déclin, abaissement politique, désorganisation sociale. Tout d'abord, et dès 428, Rome a pris Fidènes (qui n'est pas sans doute en Toscane, mais qui défend l'embouchure de la Créméra, la rivière de Véies) ; en 424, les Samnites enlèvent d'assaut Vulturnum (Capoue) et dévastent la Campanie, qui échappe désormais, sinon à l'influence, du moins au pouvoir des Etrusques. Ce n'est pas tout. Entre Rome, attachée à sa frontière sud, et la Gaule sauvage épanchant son trop-plein des Alpes à l'Apennin, l'Etrurie corrompue par la richesse, par l'abus des plaisirs, s'affaissait dans l'anarchie et l'inertie. Voici un trait rapporté par Valère-Maxime : « Ces vices (la bonne chère et les

voluptés) livrèrent la ville de Volsinies à des calamités cruelles et honteuses. Elle était opulente; elle avait des mœurs et des lois; elle passait pour la capitale de l'Etrurie. Mais une fois sur la pente de la luxure, elle tomba si bas dans l'opprobre et l'infamie, qu'elle dut plier sous le joug insolent des esclaves (sans doute de toute l'ancienne population asservie). Ces nouveaux maîtres, après avoir osé entrer, en petit nombre d'abord, dans le Sénat, envahirent bientôt tous les pouvoirs. Ils dictaient à leur gré les testaments, interdisaient les festins et les réunions de citoyens, épousaient les filles de leurs maîtres. Enfin la sanction d'une loi leur permit d'abuser impunément des veuves et des femmes, et quant aux filles, elles ne purent épouser un citoyen avant d'avoir livré à un esclave les prémices de leur virginité ». Que ce soit revanche de vaincus, épisode d'une de ces luttes entre la plèbe et l'aristocratie que prévinrent ou atténuèrent à Rome les réformes de Servius Tullius, l'institution du Tribunat, la loi des Douzes Tables et les concessions successives du patriciat, — de pareilles épreuves ne tombent pas sans danger sur une société sans mœurs et sans gouvernement. Et tel était bien le cas pour les Etrusques. Le lien national, chez eux, était faible.

Nous l'avons dit, par suite de certaines superstitions numérales (si communes chez tous les peuples et dans tous les temps), douze ville fédérées, mais indépendantes sous l'autorité de lucumons, lars ou rois élus souvent rivaux, constituaient chacun de leurs établissements, sur le Pô inférieur et moyen, en Campanie et en Toscane. Dans le principe, comme les Amphictyons grecs, — ce qui plaide en faveur de l'origine pélasgique des Etrusques, les lucumons se réunissaient à certaines époques sur le territoire central de Volsinii, près du lac de Bolsène, au temple de Voltumne, sous la présidence d'un suprême pontife-roi. Mais, à mesure que

s'étendait le domaine de la nation et que chaque cité croissait en puissance, on vit s'évanouir l'unité factice représentée par ces assemblées. Comme en Grèce, le sens de la patrie s'éteignit dans le morcellement des alliances variables et temporaires. Chaque fédération, chaque ville furent laissées à elles-mêmes. Il parut imprudent d'engager la nation dans les querelles et les risques locaux. De sorte que le lien qui rattachait le centre aux extrémités se relâcha, et le faisceau se rompit au moment où la cohésion devenait le plus nécessaire. Les Samnites avaient coupé les pieds du colosse ; les Gaulois menaçaient la tête. Rome visait le cœur. Véies se défendait avec une rare énergie, mais elle n'était pas secourue ; en dépit de ses fortes murailles et de ses rois, les Tolumnius, les Propertius, les Morrius, elle succomba sous les coups de Camille, après dix ans de siège, 396. Le même jour, si l'on en croit Cornélius Népos, les Gaulois enlevaient Melpum.

Malgré les progrès des envahisseurs au nord de l'Apennin, les Etrusques, dit M. Jules Martha, ne disparurent pas complètement de la région. Ils se maintinrent aux environs de Mantoue, par exemple, que Pline cite encore comme une ville étrusque, et dans la Rhétie, qui demeura jusque sous l'Empire un centre de population et de langue étrusque, soit que la contrée eût échappé au péril des invasions, soit, d'après Tite-Live, que des tribus en fuite eussent cherché un asile dans les montagnes du Tyrol. Les antiquités étrusques retrouvées dans cette contrée ont suggéré à Mommsen et à Helbig leurs théories sur l'origine septentrionale, germanique même, des Etrusques. Le nom d'une ville Suisse, Rhazuns, a paru un souvenir des Rasenna, et Rhétus, héros éponyme, dont la statue orne la place de Rhazuns, est regardé par quelques-uns comme un ancien roi tyrsène. Rien de plus conjectural que ces étymologies. Le plus sage est de s'en tenir à

l'indication de Tite-Live, qui explique fort bien la présence des Etrusques dans un canton de la Rhétie.

Tite-Live nous dit encore que les Gaulois furent appelés en Toscane par un Etrusque outragé dans son honneur par un des principaux magistrats de Clusium. C'est possible assurément, et l'histoire offre des exemples avérés de pareilles trahisons. Mais il n'importe guère. L'invasion gauloise en Toscane fut la conséquence inévitable de conflits antérieurs. Les fouilles de Bologne prouvent surabondamment que, dès le VI[e] siècle, les Etrusques avaient multiplié leurs colonies en Emilie, pour couvrir leurs frontières menacées. Le jour où Bologne, la clé de l'Apennin, leur fut enlevée, les chemins de la Toscane étaient ouverts, et les Gaulois Sénons s'y précipitèrent avec leur fougue bien connue. Et comment ces hordes aventureuses n'auraient-elles pas été attirées par les richesses fameuses de l'Etrurie ? Clusium, la cité de Porsena fut réduite à implorer le secours de Rome, espérant ruiner l'un par l'autre l'ennemi nouveau et l'ennemi héréditaire. Rome aussi avait tout à gagner en se portant arbitre entre les Gaulois et les Etrusques. Si elle réussissait à écarter les uns, elle restait protectrice, c'est-à-dire suzeraine des autres. On sait le reste : le sac de Clusium, le désastre de l'Allia, la prise et la destruction de Rome, les cinquante ans de terreur gauloise (392). Rome se releva. Mais l'Etrurie était frappée à mort. Tardivement coalisée avec les Samnites, les Ombriens et les Gaulois Sénons, elle fut écrasée à Sentinum (295), et au lac Vadimon (283). Sous le nom d'alliés italiques, les Etrusques gardent cette fois encore une ombre d'indépendance ; mais un dernier réveil, après le passage d'Annibal (218 environ), leur attire une nouvelle humiliation. De vassaux, ils passent sujets, résignés aux plaisirs du luxe et de l'oisiveté. Le pays était encore industrieux et

riche ; certaines villes au moins restaient florissantes. Les Maremmes fournissaient à Rome une partie de son blé. Tarquinies, à elle seule, donna à Scipion assez de chanvre et de lin pour la voilure de sa flotte ; et Arrétium trente mille boucliers. Les navires du vainqueur de Zama furent construits avec les pins de Pérusia, de Clusium et de Rusellæ. C'est ainsi que l'Etrurie concourut à la suprême défaite d'Annibal, dont elle avait espéré sa délivrance.

Au temps de Marius et de Sylla, les paysans de la Toscane, à la fois émancipés et livrés à la misère par les lois agraires et les troubles civils, allèrent grossir les bandes du Samnite Télésinus et se faire tuer en foule avec lui sous les murs de Rome. Mais les cités et les riches, l'Etrurie en tant que nation, ne prirent pas de part à la guerre sociale. A quoi bon ? Leurs haruspices avaient déclaré que le « grand jour » de l'Etrurie allait finir. Sylla livra les campagnes à ses vétérans ; la dépopulation, qui effrayait Sempronius Gracchus au retour de Numance, l'abandon du commerce, des industries, des canaux, l'envahissement de la grande propriété, la *malaria*, suivent les dévastations de la guerre des triumvirs. Horace parle encore du gras Etrusque, du Toscan obèse ; il vante son ami, l'habile et sceptique Mecænas, qui descend des rois tyrrhéniens. Mais la contrée est maigre et le peuple avili. La zone maritime se couvre de maquis, de marécages et de ruines. La langue même, parlée au Ier siècle de notre ère, s'éteint, s'efface si complètement qu'on ne l'a pas retrouvée, laissant, pour le désespoir des érudits, des milliers d'inscriptions où l'on ne déchiffre que les noms des dieux, des hommes et des cités.

L'empereur Claude s'était inquiété des Etrusques. Dans un discours prononcé à Lyon, et dont cette ville conserve des fragments, il faisait allusion à Servius Tullius (Mastarna) et à Célius Vibenna.

Il avait même composé ou fait rédiger une histoire en trente-deux livres, qui a péri tout entière. Et c'est dans les écrivains de la Grèce et de Rome qu'il a fallu rechercher à grand'peine les éléments épars de ce récit incomplet.

Ainsi les Tyrsènes, expulsés de l'Orient par l'expansion des Hellènes, ont envahi au X[e] siècle l'Italie déjà pleine ; ils ont subjugué la puissante nation ombrienne, colonisé la vallée du Pô, imposé leur suprématie à Rome naissante ; ils ont balancé la puissance commerciale de Carthage et de la Grande-Grèce, conquis la riche Campanie ; ils ont développé une agriculture, une industrie, des arts, qui ont fait l'admiration des anciens et des modernes. Ebranlés au V[e] siècle, ils ont succombé au siècle suivant sous les armes des Gaulois et des Romains, et ils ont disparu, noyés dans l'immense empire. Depuis, tant de peuples, tant de régimes se sont succédé sur le territoire qui fut le centre de la civilisation étrusque, que l'on ne saurait où y rencontrer une goutte du sang, un trait du type ou des mœurs antiques. Tout au plus songerait-on à voir dans l'évolution brillante des petites républiques du moyen âge, dans les hiérarchies compliquées de leurs citoyens, dans leurs âpres rivalités, une sorte de reviviscence inconsciente du vieux particularisme des lucumonies.

Mais les événements et les dates ne sont que le squelette de l'histoire. Il nous reste à l'animer, à lui donner la vie par la peinture des institutions, des mœurs et des croyances. Une immense quantité de monuments de toute sorte, entre lesquels on commence seulement à établir une chronologie approximative, nous permettra d'entrer plus avant dans l'âme étrusque, de calculer ce qu'ils ont apporté, ce qu'ils ont reçu, et comment ils ont combiné les inspirations de l'Orient, de l'Egypte, de la Grèce, avec le génie ausonien.

II. — Mœurs, Industries, Arts, Sépultures.

Caractère mixte, composite, de la nation et de la civilisation étrusques. — Trois types principaux : l'un, épais et court; l'autre, élancé, fin profil, traits déliés; le troisième (surtout chez les femmes), simplement italiote, ombrien sans doute. — Institutions politiques : dodécades, lucumonies; fédérations imparfaites; temple fédéral de Vulsinies. — Aristocratie conquérante. — Servage imposé à la plèbe vaincue. — Matriarcat ? Liberté relative des femmes.

Industrie du bronze. Mines de cuivre. Plomb argentifère. — Carrières de marbre et d'albâtre. — Fer d'Ilva (île d'Elbe). — Emploi de l'or et de l'argent, surtout à partir du VIIe siècle.

Art de la ciselure, du monnayage, de l'orfèvrerie. Merveilleux et innombrables bijoux. — Imitation successive de tous les objets amenés en Etrurie par le pillage et le commerce. — Influences visibles de l'Orient, de l'Egypte, finalement de la Grèce.

La céramique : époque préthyrrhénienne, vases faits à la main; VIIIe siècle, usage du tour; VIIe, vases rouges d'Arezzo, *Bucchero nero* de Chiusi; décors moulés ou appliqués; VIe, emprunts ou copies de vases grecs (corinthiens, attiques), puis, à partir du IIIe, italo-grecs, campaniens. — L'argile appliquée aux accessoires d'architecture, à la sculpture polychrôme

L'architecture civile et religieuse procède de l'art grec archaïque; l'ordre toscan; l'*atrium*. — Sépultures : *Pozzi* primitifs; *Fosse* ou caveaux à *buco*, à *ziro*, à *coridoio*.

Tumulus : la *Cucumella* de Vulci. — Hypogées de Castel d'Asso, Norchia, Cervetri, etc., etc. — Richesse et variété du mobilier funéraire, sarcophages, statues, bas-reliefs, fresques; scènes de mort, de festins, de danses. — Cycles héroïques de Thèbes et de Troie : funérailles de Patrocle.

Ce sont les ruines, les tombeaux, les innombrables objets de toute catégorie, armes, vases, statues, peintures, miroirs, monnaies, bijoux, épars et rassemblés dans des centaines de collections publiques et privées, qu'il faut interroger sur les mœurs et les industries des Etrusques. Pour la langue, et malheureusement en vain jusqu'ici, nombre de savants, Lanzi, Inghirami, Micali,

Fabretti, etc., en ont recueilli et interprété les monuments. Mais quel spécialiste courageux se donnera pour unique tâche de décrire un à un, de classer par nature, par variété, par âges surtout, les produits de l'activité étrusque, de les comparer aux œuvres des autres peuples ? La besogne, sans doute, est commencée, et on ne confond plus, comme on a fait si longtemps, les pièces qui témoignent d'une culture raffinée ou même proche de la décadence, avec les poteries grossières des temps archaïques. Nos galeries du Louvre offrent quelques indications précieuses, quoi que sommaires ; mais il est bien malaisé de se reconnaître dans ce rangement embryonnaire, sans cesse contrarié par des difficultés matérielles. Au reste, il ne peut être ici question que de résumer les notions certaines et les conjectures probables qui se dégagent d'études nombreuses, mais partielles et incomplètes.

Ecartons, avant tout, l'assertion, souvent citée, de Denys d'Halicarnasse : « Les Tyrrhènes ne ressemblent à aucune autre nation ». Leur destinée, dont nous avons présenté le raccourci, ne contredit en rien aux lois ordinaires des choses humaines. Quant au caractère général de leurs créations industrielles ou esthétiques, son originalité parfois saisissante réside dans l'imitation successive et simultanée de modèles étrangers. La civilisation étrusque est composite, c'est là un fait évident, et dont les causes peuvent être indiquées.

Avant leur émigration vers l'occident, les Tyrsènes étaient une race mixte, depuis longtemps pénétrée de sang phénicien, lydien, thrace, hellénique assurément. Les croisements continuèrent en Italie, avec les Vénètes, les Euganéens, les Ligures, les Ombriens, tous hybridés, métissés déjà. Les peintures et les sculptures révèlent au moins deux types, sinon trois : l'un épais et court, c'est le *pinguis*, l'*obesus Etruscus* des auteurs la-

tins, à face large, nez robuste, front fuyant ; l'autre mince, élancé, à figure étroite, nez moyen, droit et effilé, barbe pointue ; sans parler des personnages purement grecs représentés sur les vases de la belle époque ; enfin, plusieurs des femmes demi-couchées sur les lits funéraires tenant à la main soit un éventail, soit la grenade funéraire, soit la bulle patricienne, ont l'aspect italien, le front un peu bas, mais plein et large, les yeux gros et bien ouverts, le nez solide et net, les lèvres fortes et bien taillées, le menton saillant et rond, les joues fortes. Il ne faudrait pas toutefois s'en rapporter sans réserve aux artistes inhabiles qui ont pu reproduire des types plus traditionnels que conformes à la réalité. Rien ne ressemble plus aux personnages rhodiens, cypriotes, lydiens que les figures étrusques des VIIe et VIe siècles. Il est douteux que les Tyrsènes, — et moins encore les populations de l'Ombrie, — aient eu les yeux obliques, le sourire un peu niais de leurs statues, ou bien ces nez en trompette et ces mentons en pointe que leurs céramistes ont empruntés aux anciens vases attiques à figures noires sur fond rougeâtre. Car, il semble avéré maintenant qu'en fait d'art, ils n'ont rien apporté avec eux ; que c'est en Italie seulement, et après une période de barbarie, qu'ils se sont assimilé, très vite il est vrai, et avant les Sabins et les Latins, les procédés, les formes, les décorations que le commerce avec les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs de l'Œnotrie et de la Sicile introduisit à Cæré et à Tarquinies.

Gardons-nous cependant d'un injuste mépris. Combien de peuples, et des plus grands, ont eu besoin d'initiateurs pour le devenir à leur tour ! On avait placé trop haut les Etrusques ; il ne faut pas les rabaisser. Il faut leur reconnaître au moins les aptitudes, les germes qu'ils ont développés. Barbares, soit ; mais frottés, dès le XIVe siècle, à tous les peuples de l'Orient, à défaut de l'agricul-

ture qu'ils ont tant perfectionnée, du fer qu'ils ont découvert et travaillé, de la monnaie, de l'écriture qu'ils ignoraient peut-être, ils avaient, sans conteste, l'habitude du trafic, l'esprit d'entreprise, le goût de la mer qui leur a donné la richesse ; le reste est venu par surcroît. Ils avaient aussi en propre une langue, une religion, une organisation sociale, telle quelle sans doute, et qui a causé leur perte, mais après les avoir élevés quatre ou cinq cents ans au-dessus de leurs voisins.

Nous avons touché un mot de leurs institutions politiques. Elles n'étaient pas sans analogie avec celles des anciens Hellènes, qui les avaient peut-être empruntées aux Pélasges. Chaque cité, chaque tribu avait son chef électif, prêtre et roi tout ensemble, le lucumon, investi de pouvoirs absolus, mais mal définis, dirigé autant que secondé par les sorciers et les devins, — pontifes, augures, haruspices ; près de lui marchait un licteur, huissier, messager et bourreau. Quand la nation sentait le besoin d'un chef suprême, celui-ci, élu par les autres, se faisait précéder de douze licteurs, représentant les douze lucumonies. Les résolutions communes étaient prises dans le temple fédéral d'une déesse *Voltumna* dont le nom paraît avoir été latinisé, comme ceux de *Vertumnus* et de *Vulturnus*. Les conquérants formèrent comme toujours une aristocratie, solidement retranchée dans les vieilles cités cyclopéennes, et qui semble avoir largement joui de la vie, amoureuse de la bonne chère et des spectacles cruels. Les combats de gladiateurs sont une invention étrusque. Les femmes possédaient, chez les Etrusques, une certaine liberté, paraissant dans les festins à côté des hommes. L'interprétation, hasardeuse mais non pas invraisemblable, de certaines formules funéraires, a permis de supposer que la famille était fondée sur la filiation maternelle. Ce serait là un grand argument en faveur de l'origine asiatique ;



et il faudrait rapporter aux Etrusques les vestiges de *matriarcat* que Bachofen et d'autres ont cru reconnaître dans les traditions de l'Italie antique ; car le principe contraire, l'*agnation*, est certainement la base du véritable droit italiote, à ce point que l'influence étrusque, si puissante sur les dehors de la vie, sur les formes et le cérémonial, n'a jamais pu y porter atteinte.

Les Tyrsènes étaient munis d'armes de bronze ; ils continuèrent de fabriquer en bronze, à Arretium notamment, des glaives, casques, piques, lances, cuirasses, des vases, des statuettes grossières, et ces lampes à trois ou deux becs sur haute tige dont les paysans toscans se servent encore. Les mines de Campiglia et Monte Catini leur fournissaient le cuivre en abondance, et l'étain leur était apporté des Cassitérides par les Phéniciens et les Carthaginois. Simonin a exploré à Campiglia, dans la Maremme, les vastes souterrains et les puits du Monte Calvi, il a constaté partout les marques d'une exploitation très persévérante, sinon très habile. Des centaines de milliers d'hectolitres de scories couvrent les pentes de la montagne, débris des minerais de cuivre, fer et plomb argentifère utilisés par l'industrie étrusque. Il existait, en outre, à Luna, des mines d'argent, à Velathri (*Monte Catini*) de célèbres carrières d'albâtre, à Campiglia et ailleurs (dans les Alpes apuanes, — Carrare, Serravezza), — des trachytes, des marbres, du travertin. L'or était fourni par le commerce. Les Etrusques se pourvoyaient donc aisément de toutes les matières précieuses ou utiles dont nous énumérerons les divers emplois. C'est seulement après l'occupation de l'île d'Elbe (Æthalia, Ilva), qu'ils connurent et travaillèrent le fer, sur place d'abord, — d'immenses déblais rougeâtres mal épuisés et riches encore en minerai attestent l'imperfection de leurs essais, — puis à Pupluna (*Porto Baratti*) sur la côte tyrrhénienne. Là,

sur une longueur de six cents mètres, une hauteur de deux cents, le bord de la mer est couvert de charbon, de pierres calcinées, de déchets de toute sorte. Le minerai était fondu, sans soufflets, dans des fours découverts, battu au marteau jusqu'à épuisement, étiré en barres par des tenailles (figurées sur les plus anciennes monnaies de Pupluna). Ces forges primitives, que bien des peuples ont construites sans en avoir emprunté l'idée, ont donné à Scipion, nous l'avons dit, de quoi armer quarante mille hommes. Elles ont continué de travailler sous la domination romaine. Rutilius, au Ve siècle de notre ère, en parle encore. L'île d'Elbe n'est pas seulement riche en fer. « Vrai cabinet de minéralogie », elle mêle à ses granits et à ses marbres, à ses galènes, antimoines, cuivres natifs, malachites, une variété surprenante de feld-spath, de mica, de grenat rouge, d'épidote vert olive, de quartz compact ou transparent, de tourmalines rayées, roses, jaunes, noires, incolores, d'aigues-marines et d'émeraudes en prismes bleus et verts ; toutes ces gemmes qui, taillées, enchâssées, assemblées de mille façons, ont porté au loin, sur tous les rivages de la Méditerranée la renommée des bijoux étrusques.

Ces mineurs et ces forgerons ont été d'excellents ciseleurs. L'Etrurie est le pays qui a fourni aux collections archéologiques le plus grand nombre d'objets d'orfévrerie. Dans les plus anciennes tombes, on a recueilli surtout des ornements de bronze, d'os, d'ambre, de coquillages, des verroteries, des scarabées en terre émaillée, importés ou imités. Vers le VIIe siècle, l'or et l'argent se substituent au bronze ; ce ne sont que feuilles d'or estampées et assemblées, que diadèmes, couronnes, colliers, bracelets, pendants d'oreilles, bagues, fibules, agrafes, épingles, qui ont enrichi les musées de Volterra, de Chiusi, de Bolsena, de Pérouse, du Louvre, de Berlin. Un terrain, aux environs de

Chiusi, porte le nom de champ des Orfèvres (*Campo dei Orefici*), si grande est la multitude des bijoux qu'on y a déterrés, comme si les Gaulois avaient jeté là une partie de leur butin. De tous les bijoux étrusques, les plus intéressants, au point de vue technique, sont ceux qui montrent l'application du filigrane et du granulé, procédé fort délicat, dont le secret n'a pas été encore entièrement retrouvé, et qui paraît appartenir en propre aux Etrusques ; eux-mêmes ne l'ont pas toujours pratiqué. Rien de plus varié, d'ailleurs, que le style de leurs bijoux. Les plus anciens procèdent de l'Orient et reproduisent les larges fleurs de fantaisie, les lions et les sphinx accroupis qu'on retrouve en Chaldée et en Perse. Du VIe au IIIe siècle, c'est le goût grec qui domine ; les plus belles pièces sont de cette période. La plupart sont des merveilles de délicatesse, d'élégance, avec mille motifs empruntés à la nature animale ou végétale. A partir du IIIe siècle, les formes et la facture s'alourdissent. Les boules, les torsades épaisses, les gros médaillons où l'or est comme boursouflé à plaisir succèdent aux décors légers et fins. L'art du filigrane décline.

Les cistes et les miroirs avec figures gravées ou modelées, les appliques estampées qui servaient de revêtements à des chars, à des meubles, les ustensiles de vaisselle et de ménage, présentent les mêmes gradations. La vaisselle mériterait une étude particulière. Elle est généralement décorée avec luxe ; tantôt, à l'époque archaïque, les motifs en sont imités de l'Orient, lions, sphinx, griffons ; tantôt, à partir du VIe siècle, les figures appliquées, groupées d'ordinaire autour des anses soudées, rappellent la fantaisie hellénique. Vers le IIIe siècle, les reliefs sont coulés avec la pièce. C'est la décadence.

Nous avons dit que la monnaie était inconnue aux Tyrsènes. Les échanges se faisaient d'abord en

nature, puis au moyen de petits lingots de bronze pesés à chaque transaction, puis marqués de signes qui en indiquaient la valeur. Vers le VIe siècle, au plus tôt, des monnaies d'or et d'argent s'introduisirent en Etrurie ; elles venaient des villes ioniennes d'Asie-Mineure, probablement par Cumes et Marseille, colonies de Phocée. Les pièces d'or sont rares et médiocrement frappées ; les pièces d'argent abondent, surtout à partir du IVe siècle, ainsi que les monnaies de bronze, coulées d'abord, puis frappées, de Pupluna (tenaille et marteau), de Camars (Chiusi, roue et ancre), de Velathri (Janus à deux têtes et Minerve casquée). Enfin, à ces empreintes lourdes et grossières succèdent les spécimens plus délicats des divers sujets affectionnés par les villes de la Grande-Grèce et de la Sicile : tortue, coquille, fleur, aigle, chouette, bœuf, Pégase, tête de cheval, éléphant, sanglier, figures mythologiques.

La céramique, si intéressante, si variée, remonte en Italie, comme partout en Occident, à l'époque de transition entre la pierre polie et le bronze. Et il n'est pas facile de distinguer les plus anciennes poteries ombriennes ou étrusques des grossières ébauches recueillies dans les *terramares*. Ce sont des cruches, des urnes funéraires faites à la main, sommairement incisées de croisillons, et coiffées d'une sébile renversée. On en a trouvé surtout dans la Tyrrhénie adriatique, aux environs de Ravenne et de Bologne, où l'art a pénétré plus lentement. Mais déjà au VIIIe siècle, le tour avait remplacé la main. Les vases rouges d'Arezzo et noirs de Chiusi (VIIe s.) marquent un notable progrès, et dans la matière et dans la façon. Ceux de Chiusi, surtout, forment une catégorie originale et particulière aux Etrusques de Toscane. Ils sont faits d'une argile noire, dont on ne connaît bien ni les gisements ni la fabrication (fumigation lente en vase clos ?) : c'est le *bucchero nero*, largement représenté au

Louvre ; les plus anciens sont de petite dimension, coupes, canthares, olpés, œnochoés, striés et rayés de lignes incisées en triangles, en éventails, en bandes circulaires, ou bien obtenues au pointillé, avec une roulette dentée ; presque en même temps paraissent les imitations de chaudronnerie orientale, hautes coupes en calice, grandes jarres hérissées de chimères, réchauds bizarres à base percée de ventouses, à fût boursouflé et garni de plusieurs rangées d'anses ou poignées. Mais déjà se rencontrent les élégants reliefs circulaires, lions, cerfs, chimères, centaures, chevaux ailés longs comme des belettes, processions de suppliants vers des divinités assises, imprimés à l'aide d'un rouleau, d'un cylindre-cachet. Le goût hellénique, enfin, domine à partir du VIe siècle, dans les décors moulés ou appliqués, dans les appendices variés, dans les masques placés à la naissance ou au sommet des anses. Passé le IIIe siècle, il n'y a plus de *bucchero* ; les vases noirs cannelés, goudronnés, — et fort élégants, — de l'époque étrusco-campanienne, sont seulement enduits d'un beau vernis. Les vases peints, à surfaces polies, remontent d'ailleurs, comme les pots à incisions, puis à reliefs imprimés, aux premiers âges de la conquête, et procèdent également du pot italique façonné à la main. Cependant M. Jules Martha, si compétent, refuse aux Etrusques l'invention du tour, et admet que les plus anciens modèles peints, à décor géométrique, à damier, à plis, avec ou sans animaux, ont été importés ; à plus forte raison, les poteries corinthiennes à figures humaines, à frises d'animaux élongés, étirés, les poteries de style attique à personnages noirs sur fond rouge et *vice versa* ; des inscriptions grecques et des signatures d'artistes permettent souvent d'en constater l'origine. La plupart des vases peints (9 sur 10) qui remplissent les collections viennent d'Etrurie ; mais il faut éviter d'appeler étrusques, ainsi qu'on le fait sou-

vent, les vases rapportés de l'Orient ou de la Grèce, ou italo-grecs, c'est-à-dire fabriqués en Sicile et dans la Grande-Grèce. Surtout à partir du IIIe siècle, les pièces les plus ornées, celles qui présentent le plus vif intérêt par leur illustration mythologique, doivent toujours être suspectées d'importation ou de contrefaçon ; elles procèdent de l'art campanien. Cela ne veut pas dire que tous les vases peints de l'Etrurie soient d'une basse époque : loin de là, importés ou imités, orientaux ou corinthiens, ou attiques, ils figurent dans de fort anciens mobiliers funéraires (VIe s.) ; et parmi ceux qui portent des scènes de l'*Iliade*, des aventures mythiques, il s'en trouve certainement d'antérieurs au IIIe siècle ; d'abord parce que les noms des dieux et des héros y sont inscrits, non en grec, mais en étrusque ; ensuite parce que les Etrusques étaient en relation depuis le VIIIe siècle au moins avec Cumes, avec le monde achéen où ils ont recueilli ces légendes, et un peu plus tard avec toute la Grande-Grèce ionienne, beaucoup plus avancée, alors, que l'Hellade sous le joug dorien. Au reste, qu'on accorde ou qu'on refuse, ou qu'on mesure plus ou moins largement aux Etrusques l'originalité, l'invention des formes et du décor, il est un point qu'on ne leur contestera pas, c'est le goût, l'amour des industries d'art, avant tout, une sorte de fureur céramiste.

Non contents d'employer l'argile à la vaisselle d'usage et d'ornement, ils s'en servent pour les accessoires d'architecture et pour la sculpture, sans négliger toutefois le bronze et la pierre tendre. Mais nous ne notons que les traits saillants ; et celui-ci nous serait connu par le témoignage des anciens, si nous ne possédions de très nombreux spécimens des terres cuites étrusques.

Ces mots suffisent pour rappeler ces grandes ou moyennes figures étendues isolément ou demi-couchées par couples sur les lits funéraires, ces

deux époux à face souriante et évidemment conventionnelle, dont le Louvre possède plusieurs répétitions. Comme il est tout naturel, les types ici rappellent la Lydie, Rhodes, Chypre, Tarse, à s'y méprendre ; statues creuses à bras mobiles, personnages raides, à barbe nattée, à cheveux épars, Méduses, Furies et Gorgones tirant la langue, poussahs affreux, sirènes, sphinx, presque tous objets d'art industriel à bon marché, tout cela est marqué d'un cachet asiatique, oriental. Dans ce goût sans doute étaient les dieux d'argile qu'un sculpteur véien, *Turrianos* (Tyrrhénos), exécuta pour le Capitole des Tarquins. Beaucoup de ces ouvrages divers ont conservé des traces de couleur ; les anciens Etrusques n'ont connu et goûté que la sculpture polychrome. Les progrès de l'art grec, — qui a, ne l'oublions pas, les mêmes origines et présente à son début les mêmes caractères, — se firent sentir dans les ateliers de l'Etrurie ; telle statue de femme à Chiusi, tel grand bronze des *Uffizi*, la Chimère, la Minerve, le Lucumon Métellus, ne manquent pas d'un certain mérite. Mais en fait de statuaire, les Etrusques sont restés assez loin de leurs modèles.

En toute chose, l'Etrusque s'est montré plus industrieux que vraiment artiste, et aussi plus sensible au faste, au luxe, qu'à la beauté plastique. C'est ainsi que son architecture vaut plus par la solidité, l'utilité, au besoin par la richesse des accessoires, que par la proportion et l'élégance. Si l'on excepte les robustes enceintes occupées et continuées sans doute par les envahisseurs tyrsènes, les unes à front continu, les autres mamelonnées de tours, rien ou à peu près n'est resté debout des constructions étrusques proprement dites. Tantôt l'appareil est polygonal comme à Cosa, quadrangulaire irrégulier comme à Fiesole, régulier, comme à Faléries. Les portes sont à linteau plat (Cosa), ou à voussure ; parmi celles-ci la porte

monumentale de Volterra, décorée de têtes coupées d'un style barbare. L'égout de Graviscæ, qui témoigne des procédés employés pour l'assainissement des Maremmes, la *Cloaca maxima* qu'on voit à Rome près du Vélabre, révèlent d'habiles ingénieurs qui pratiquaient l'arcature et la voûte à plein cintre. Les peintures et la disposition des coffrets funéraires nous montrent ce qu'on a appelé l'ordre toscan, sorte de dorien fruste, à piédestaux, à colonnes trapues sans cannelures, à frontons surbaissés décorés de motifs céramiques, en somme une imitation de l'art grec archaïque. Un morceau de corniche cannelée et peinte, conservé au Louvre, rappelle plutôt le goût égyptien. Enfin, le temple et la maison nous sont connus par les descriptions latines. Rome, en effet, a été construite par des maçons étrusques. On sait notamment que l'*atrium*, le grand vestibule central, est d'origine toscane. Autour s'ouvraient un plus ou moins grand nombre de pièces dont les détails qui précèdent aideront à reconstituer le mobilier, trépieds et dressoirs garnis de lampes, de vases, de bibelots bizarres ou précieux, parois couvertes de bas-reliefs, de peintures variées que nous retrouverons dans les salles funéraires, de plaques de bronze estampées, dorées, sièges sculptés, chaises curules, rendus moins incommodes par de riches coussins ou *pulvinaria*, lits de repos et de festin.

C'est au milieu de ce riche appareil que se consumaient les forces physiques et morales de l'aristocratie, pendant que les sujets, exclus de toute fonction politique ou religieuse, végétaient dans la servitude et l'incurie ; travaillant pour le maître à la terre, à la mine, à la forge, à l'atelier ; formant des armées, nombreuses et vaillantes sans doute, mais de plus en plus indifférentes à la fortune de ces conquérants qui n'avaient pas su constituer une nation. Les Tyrsènes, durant leur longue domination, sont restés des étrangers ; c'est ce qui

explique pourquoi leur langue et leurs dieux ont disparu avec leur puissance, et pourquoi nous sommes réduits à fouiller leurs tombeaux pour connaître leur vie. C'est de leurs demeures funéraires que nous exhumons aujourd'hui leurs industries, leurs arts, leurs festins, leurs danses, leurs jeux, leurs pompeuses cérémonies triomphales et nuptiales, et aussi leur courte philosophie faite de fatalisme et d'insouciance.

« Nul peuple plus religieux, » nous disent les anciens, plus superstitieux, traduisent les modernes, — ce qui est équivalent. Nul qui ait été plus préoccupé des choses de la tombe. Ils croyaient fermement à la toute-puissance du destin, qui a pour ministres les dieux, pour avertissements tous les phénomènes de la nature ; tout était pour eux signe et présage. De là, cette perpétuelle étude des éclairs, des nuages, des oiseaux, des accidents, et cette futile science des augures et des haruspices, ces formules destinées à conjurer les caprices du sort, à apaiser les dieux. Mais ils n'étaient pas moins convaincus de la perpétuité de la vie. Dès lors, la suprême sagesse consistait à s'arranger de son mieux dans ce monde et dans l'autre, à jouir le plus largement possible de l'existence, en ménageant les dieux, de façon à s'assurer tous les agréments d'une paisible immortalité.

Mais il est temps de descendre dans ces retraites que les riches aimaient à se préparer au-dessous et à l'abri des agitations terrestres. Les sépultures de la Toscane et de l'Ombrie appartiennent à diverses catégories qu'il importe de ranger d'après une chronologie relative. Il convient, je crois, de mettre à part les tombes à *pozzo*, à puits, antérieures, du moins en partie, à l'invasion étrusque. Elles se rencontrent, il est vrai, partout où les Etrusques ont habité, notamment autour de Tarquinies. Dans le Bolonais, elles abondent, et c'est à Villanova que Gozzadini en a signalé le type. Il est bien évi-

dent que l'usage des *pozzi* funéraires a été adopté par les Tyrsènes et continué jusqu'au VIIIe siècle environ. Mais il était italique et présente, non sans de notables différences, de singulières analogies avec le *mundus* des Latins. Les nécropoles *villanoviennes* sont à incinération. La tombe est une sorte de puits cylindrique ou conique, au fond duquel un autre puits, de diamètre beaucoup plus petit, et de profondeur très médiocre, renferme, sous une dalle, véritable *lapis manalis*, l'urne cinéraire, pot longtemps fait à la main, grossièrement décoré de lignes circulaires et de festons aigus, peints en blanc ou incisés, muni d'une oreille sur la panse et couvert d'une écuelle retournée. Ce genre de sépultures et de vases quelque peu modifiés par les importations orientales et helléniques, a persisté, au nord de l'Apennin, jusqu'au Ve siècle. Dans la Toscane, il n'a point dépassé, comme je disais, la fin du VIIIe. Au siècle suivant, l'inhumation prévalut, — momentanément, — sur l'incinération, et entraîna le remplacement du puits par le caveau, la *fossa* (VIIIe et VIIe siècles), simple excavation, *a buco* (Vetulonia), ou précédé d'une courbe, *a ziro* (Chiusi). Avec la *fossa*, le décor commence ; les vases à la main s'effacent devant les vases façonnés avec quelque outil, puis à l'aide du tour ; des écuelles, des tasses, des récipients de bronze laminé et rivé contenaient les aliments offerts au défunt ; on rencontre déjà des trépieds à figures bizarres, grossières, des boucliers à zones concentriques, même des objets d'or, d'argent, des scarabées égyptiens avec leurs hiéroglyphes ordinaires, et des fioles de verre émaillé. Aux VIIe et VIe siècles, l'influence asiatique domine dans les *tombe egizie* ou *a corridoio*, amenant abondance de vases corinthiens archaïques, d'ivoires sculptés, de plaques en argent et en or ciselé (pectoral d'or de Corneto) coupes d'argent historiées, chaudrons de bronze à quatre poignées terminées par des têtes de lion,

œufs d'autruche, le tout peint ou garni d'appliques, de reliefs orientaux. Du VI[e] au IV[e], les caveaux, qui se sont déjà flanqués de plusieurs chambres où les morts peuvent jouir à l'aise des tableaux de leur vie passée, se remplissent de richesses, soit fournies par le commerce avec la Sicile et l'Attique, soit tirées des ateliers locaux. A partir du IV[e], le mobilier funéraire est modifié encore par le goût campanien ; les peintures mythologiques se multiplient et les fables grecques y dominent ; nous avons signalé déjà le style nouveau des vases et des produits de cette époque.

Maintenant, sans avoir trop d'égard à ces classifications qui empiètent notablement les unes sur les autres et qui me semblent en outre fort incomplètes, comme nous l'allons voir, jetons un coup d'œil d'ensemble sur l'Etrurie souterraine, monde si riche et si peuplé que l'Egypte funéraire peut seule lui être comparée. Nous le pouvons sans trop de chance d'erreur, étant donnés les renseignements archéologiques préliminaires ; nous y gagnerons une idée plus vivante des coutumes et des croyances qui, en somme, durant quatre ou cinq siècles entiers (VIII[e]-IV[e]) n'ont éprouvé d'autres variations que celles de la mode. Les sépultures étrusques appartiennent en réalité à deux types, d'ailleurs souvent associés, dont l'un répandu dans le monde entier est le *tumulus*, l'autre plus spécial à certains pays, sans être rare, est l'hypogée. D'un côté, les *pozzi* et les *fosse*, recouverts de terre rapportée, de l'autre, les chambres creusées dans le tuf.

Le géant des *tumulus* est la *Cucumella* de Vulci, un peu au nord de Corneto, amoncellement conique qui mesure encore quinze mètres de hauteur sur deux cents de circonférence. On a fouillé ce tertre sans grands résultats ; le Lucumon réside encore derrière un mur si épais qu'on n'a pu le percer. Des bases de tours, des animaux, lions,

sphinx en basalte, trouvés dans les tranchées, ont suggéré une restauration d'effet médiocre, vraisemblable pourtant, une coupole basse, plutôt une bosse pavée et surmontée de trois tours nues; sur le pourtour, un parapet en lourd appareil cyclopéen, défendu par des statues d'animaux fantastiques. Le tumulus que Porsenna s'était fait construire près de Clusium n'a pas été retrouvé, mais on sait, par Varron et Pline, qu'il était carré, bombé, en pierre de taille, large en tous sens de cent mètres, haut de douze à treize. D'après la description très confuse de Pline, on voit que diverses rangées de pyramides très aiguës, toutes coiffées d'un globe garni de sonnettes, cantonnaient les angles et les terrasses du monument. Les cinq pyramides centrales semblent avoir dépassé cinquante mètres de hauteur. La base renfermait un labyrinthe inextricable dont nul ne serait sorti sans un peloton de fil. Cette légende n'est qu'à demi fabuleuse ; le territoire de Chiusi est rempli de tumulus et de chambres sépulcrales entre lesquelles circulent d'étroits couloirs. (*Poggio Gajella*, *Poggio al Moro*).

Les hypogées, qui nous intéressent davantage, sont en nombre considérable, à Chiusi encore, à Volterra, à Viterbe (Castel d'Asso), à Orvieto, à Civita Castellana (Falèries), à Vulci, à Tarquinies (Corneto), à Cæré (Cervetri), etc. Sovana, Norchia, surtout Castel d'Asso, sont célèbres par leurs vallées des tombeaux. Ici, à Norchia, des frontons sculptés dans la pierre couronnent les porches des entrées ; là, à Castel d'Asso, une suite de portes trapézoïdales alignent sur la roche comme sur un mur leurs jambages inclinés sous une plate-bande qui figure assez bien la barre d'un double T majuscule. L'hypogée est tantôt un simple couloir, très fréquent à Corneto, tantôt un couloir précédé d'un vestibule à ciel ouvert, surtout à Vulci (*a cassone*), souvent une chambre rectangulaire garnie

de banquettes sur trois côtés, tantôt une grande salle carrée, parfois ronde, ou même elliptique, avec de gros pylônes réservés dans la roche, des pilastres le long des parois et, tout autour, une série de niches pour recevoir les corps (grotte *des Tarquins*, Corneto, des *Rilievi*, Chiusi) ; ou bien une suite de pièces ouvertes les unes au bout des autres (*Colle*) ou groupées autour d'un atrium central (*Tombe François* à Vulci). Le plafond simule une voûte, quelquefois une charpente. Les sarcophages sont décorés, comme on sait, de couples en terre cuite couchés ou assis sur le couvercle en forme de lit de repos. Les personnages sont richement vêtus, les hommes portant la bulle d'or, les femmes parées de pendants d'oreilles, de colliers, de guirlandes, tenant à la main l'éventail de plumes, le miroir, la grenade symbolique, ou encore un *volumen*, ou bien un vase à boire. On voit qu'ils assistent au repas funéraire. — Le grand sarcophage du Louvre vient de Cervetri, l'antique *Cæré*.

Dans les tombes à incinération, car la coutume a varié, les cendres sont contenues dans de petits édicules en pierre tendre albâtre (*Chiusi*) de diverses grandeurs, et dont les frontons, les pilastres, les corniches, les moulures reproduisent évidemment l'extérieur de la maison étrusque, depuis la cabane jusqu'au palais et au temple. Sur la face antérieure du coffre, des inscriptions nous font connaître l'origine étrusque de nombreuses familles romaines : à Volterra, les *Vlave* (*Flavius*), les *Cracna* (*Gracchus?*), les *Ceicna* (*Cecina*); à Pérouse, *Petruni*, *Cesi*, (*Pétronius*., *Cœsius*; à Chiusi à côté de *Pursna*, *Peris*, *Therini*, les *Caule Vipina* (*Cœlius Vibenna*), *Plauti* (*Plautius*), *Pumpu* (*Pompo*, *Pomponius*, *Pompeius*), *Sintinati* (*Cincinnatus*), *Titi* (*Titius*), *Tulu* (*Tullus*), *Vipi* (*Vibius*), *Cutlisna* (*Catilina*).

D'autres récipients très curieux sont des vases ca-

nopes (Louvre), avec bras manchots ou mobiles de l'effet le plus bizarre, posés sur des tabourets ronds à dossiers peints, incisés ou sculptés. Micali et M. Martha ont cité et reproduit des statues creuses, fort laides, dont les avant-bras, disparus, avaient été attachés au coude. Ces inventions puériles procèdent évidemment des mêmes supercheries cléricales ; mais la partie de beaucoup la plus précieuse des hypogées ce sont les parois, les bas-reliefs et les peintures, non à cause de leur mérite, mais pour les renseignements qu'ils nous fournissent sur la physionomie, les croyances et les mœurs. On y voit soit un magistrat avec ses licteurs, un juge sur son tribunal, soit un cortège nuptial, surtout des scènes funéraires, le défunt sur son lit d'agonie, auquel on ferme les yeux, l'exposition du corps, les pleureuses, le convoi, les jeux, le banquet célébré en l'honneur du mort ; la séparation suprême en présence des génies infernaux au bec crochu, aux lourdes ailes, le voyage vers le monde souterrain, sur un cheval, sur un char, sur un monstre marin, la procession des victimes destinées au service funèbre. Tels sont quelques-uns des sujets traités en bas-relief. Il faut y joindre, dès le VI[e] siècle peut-être, toutes les scènes de la mythologie grecque, Cycle troyen, Cycle thébain, Centaures et Lapithes, Ulysse, aventures d'Héraklès ; mais les épisodes sont traités dans le goût étrusque : les Furies qui précèdent le char d'Amphiaraüs, ou qui du haut d'un rocher regardent combattre Etéocle et Polynice, ne sont point des Euménides ; ce sont les monstres infernaux qui plaisent aux Tyrsènes.

Plus variées sont encore les fresques (quelquefois plaques céramiques peintes, à Cervetri) de Corneto (*del Morto*, *del Moribondo*, *del Tifone*, *dei Cacciatori*), de Chiusi (*della Scimia*), de Vulci (tombe François), etc. Ce sont des danseurs, danseuses, musiciens ; des banquets ; des jeux du cirque, bate-

leurs, acrobates, luttes athlétiques, courses de chevaux et de chars; des scènes de chasse et de pêche; et, naturellement, des préparatifs et défilés funèbres. Ici, comme on voit au Louvre, c'est un personnage à barbe noire, courte, épaisse sur les joues, qui console un vieillard, à moins qu'il ne vienne l'avertir que l'heure est venue, car dans une fresque voisine on voit ce même homme trapu, tenant un arc, précéder une femme que conduit le dieu Turms, Hermès psychopompe; ailleurs c'est *Charn* au lourd marteau: il marche au milieu de victimaires ou de divinités qui portent des emblèmes bizarres; deux serpents la gueule ouverte sortent de sa coiffure; d'autres brandissent des serpents. Les peintures archaïques sont pauvres de formes et de couleurs, mais certainement originales: telle une très vieille fresque d'un tombeau de Véies qui repésente des chevaux tachetés conduits par des gens vigoureux, presque nus, qui ont un air asiatique ou égyptien, on ne sait trop, mais très probablement Tyrsènes. Car, j'y insiste, les Etrusques ont existé, ils pouvaient ressembler aux populations dont ils étaient issus, mais il faut prendre garde d'en faire de simples reflets des Lydiens, des Grecs ou des Campaniens. Dans les tableaux les plus directement inspirés de la Grèce, leurs artistes gardent le caractère étrusque, ce quelque chose qui se voit plus qu'il ne se définit; ils ont soin d'inscrire en leur langue le nom des personnages, *Eita*, *Phrsipnai*, Aidès, Perséphoné; *Achle*, *Aivas*, *Trujals*, «*Achillès*, *Ajax*, *Trojanus*». Dans cette peinture curieuse de Vulci, le massacre des prisonniers sur la tombe de Patrocle, c'est le Charon au marteau qui préside au sacrifice et se tient derrière la victime; c'est un génie féminin ailé, nullement grec, qui semble vouloir retenir le bras d'Achille, ou attendre l'âme du Troyen condamné. La forme *Aivas*, pour le dire en passant, révèle une assez haute antiquité, car les Ioniens du Ve siècle ne pro-

nonçaient plus le digamma, le *V*. De même ailleurs *Pultuke* pour Poludeukès, nécessairement antérieur à Pollux, qui en dérive. Or Pollux et Castor sont au nombre des plus anciens héros grecs admis dans la mythologie latine.

Mais il est temps de clore cette revue si rapide et si incomplète des mœurs, institutions, industries et arts des Etrusques. Il y manque malheureusement l'illustration si nécessaire des figures, des objets, des scènes dépeintes. En la complétant par quelques visites aux galeries du Louvre, on aura du moins quelques notions, une connaissance sommaire de ce monde exhumé ; on pourra établir dans ce demi-chaos une chronologie approximative, — surtout quand nous y aurons ajouté les traits principaux de la religion et de la liturgie, enfin les conjectures les plus autorisées sur l'écriture, la prononciation et la langue étrusques.

III. — Religion et langue des étrusques

La mythologie étrusque s'est formée d'éléments divers et successifs. — Le fonds en est tout animiste et liturgique : Signes, augures, expiations, vie d'outre-tombe. — Traces abondantes, mais tardives, de Cabirisme. — Dieux sans nom, *involuti,* pélasgiques peut-être. — Dieux *consentes*, généralement atmosphériques et fulgurants. — Noms et fonctions des principales divinités étrusques; loin d'envahir le panthéon italiote, elles se sont adjoint la plupart des dieux latins. — Adoption du nombre *douze* dans les institutions civiles et théologiques. — Les douze mille ans de la cosmogonie. — Divinités locales et nationales. — Voltumna. — Le clou de Nortia. — La triade de Tarquinies : Tinia, Cupra, Menrfa, transférée au Capitole, donne naissance aux trois nefs des *basiliques* et des églises. — Le monde funéraire et les aventures des morts. — Le nain Tagès et la littérature liturgique. — Les inscriptions, nombreuses, lisibles, rédigées de droite à gauche en caractères grecs archaïques, gardent encore le secret de la langue, vainement cherché depuis le XVe siècle. — MM. Bréal et V. Henry rejettent absolument toute affinité indo-européenne. — Découverte, reconstitution et lecture du papyrus d'Agram (1.200 mots) : texte probablement liturgique, mais dont le sens échappe encore aux linguistes les plus ingénieux. — Conclusion générale de la présente étude.

Tel qu'ont pu nous le faire connaître les écrivains latins, le panthéon étrusque nous apparaît comme un vaste et grandiose édifice dont le sommet se perd au delà des nuages, dont les pieds s'enracinent au plus profond des enfers, et dont les abords sont occupés par tous les accessoires liturgiques et théologiques : pompes sacrées, processions, clergés, corps enseignants, riche et savante littérature. D'étage en étage s'échelonnent les hiérarchies divines, dieux des régions inconnues, dieux du ciel visible, de l'atmosphère orageuse, dieux et génies terrestres, divinités de la mort. De loin, tout se tient dans cet ensemble. Quand on s'approche, tout vacille et se désagrège. Les disparates se font jour. Telle partie est orientale et semble apportée

de la Chaldée ou de la Perse ; telle autre est hellénique ; d'autres, sabines, ombriennes, latines. Il y en a d'étrusques, assurément, et la physionomie générale n'est ni asiatique, ni grecque, ni même italiote. Mais dans l'amalgame on entrevoit de grandes diversités de provenances et d'âges. L'assemblage de ces pièces et morceaux a été l'œuvre du temps ; la construction ne s'est achevée que dans la période gréco-romaine, alors que, de tous les points du monde connu, surtout de l'Orient, affluaient à Rome les systèmes, les doctrines, les théurgies déjà mêlées et confondues. Ce n'est pas à dire que beaucoup de ces conceptions, à l'état fruste et fragmentaire, n'existaient pas dans l'esprit des Tyrsènes. Mais lesquelles, et dans quelle mesure ? On le saura peut-être quand la connaissance de la langue nous aura livré le secret de ce peuple mystérieux. Un seul exemple nous montrera de quelles incertitudes sont entourées les croyances originelles des Etrusques ; on pense généralement, et rien n'est plus vraisemblable qu'ils ont connu les dieux de Samothrace, de Thasos, de Lemnos, les Cabires. Eh bien, les monuments figurés qui se rapportent au culte cabirique sont des miroirs en métal gravés et sculptés de l'époque dite campanienne, postérieurs au IV[e] siècle avant notre ère, — 600 ans après l'arrivée des Tyrsènes en Italie. Il ne faut pas non plus oublier que l'écriture et les arts du dessin étaient ignorés des Etrusques primitifs, et que leurs plus anciennes manifestations esthétiques (VIII[e] et VII[e] siècle) portent la marque d'influences étrangères, qui avaient pu modifier déjà leurs sentiments et leurs idées. Enfin la plupart des documents à consulter, bas-reliefs, peintures, viennent des tombeaux ; ils avaient une destination spéciale, funéraire Et, quels qu'en soit le nombre et la variété, ils ne peuvent nous renseigner complètement sur les dieux de l'air et de la vie.

Ayant admis l'étroite parenté des Pélasges et des Etrusques, nous pouvons appliquer à ceux-ci les rares indications fournies sur les premiers par les historiens grecs. Au dire des anciens, les dieux des Pélasges n'avaient pas de nom, du moins avant l'arrivée, soit des Phéniciens, soit des Hellènes. Il est donc naturel de retrouver chez les Etrusques une classe de dieux sans nom, *dii involuti*, dieux voilés, que leur mythologie, lorsqu'elle ne sut plus qu'en faire, plaça au-dessus de tous les autres, régulateurs suprêmes, impassibles, des destinées. Le rôle qui leur est attribué décèle, ce semble, leur primitive nature ; c'étaient les chances favorables ou contraires, les mille hasards qui étonnent le sauvage et l'enfant et dont ils cherchent la cause dans certaines coïncidences réelles ou imaginaires, le bruit du vent dans les arbres, les rumeurs de la source ou du fleuve, le vol et le cri des oiseaux, la lueur de l'éclair ou le fracas de la foudre, tous phénomènes auxquels l'anthropisme prête des volontés et l'animisme des âmes, des formes vagues et fuyantes. C'est à cet antique régime mental que se réfèrent les présages, les augures, l'interprétation des signes, enfin les oracles, et toutes ces pratiques divinatoires qui formaient, au dire des anciens, le trait le plus saillant de la religion étrusque ; non pas que ces superstitions aient été ou soient encore étrangères à aucun peuple ; mais les Tyrsènes en étaient certainement imbus au plus haut degré.

Les *dieux voilés* et les rites auguraux ne pouvaient longtemps satisfaire l'imagination. L'adoration des nombreux objets qui annonçaient les événements heureux ou redoutables, suffisait elle-même à créer des dieux visibles, qu'il était plus aisé de fléchir en les appelant par leur nom. Il est donc peu probable que les Pélasges, autant dire les Tursènes, n'eussent pas déjà nommé les dieux qu'ils invoquaient dans les bois, au bord des

sources et sur le haut des montagnes, ou du moins retenu quelques-uns des noms apportés par les Orientaux, ou par les conquérants thraces et achéens. De toute façon, les Tursènes, ayant vécu, avant leur exode, de longs siècles parmi les peuples pourvus de mythologies abondantes, devaient posséder, au Xe siècle, des dieux soit nationaux, soit empruntés. Partis de Dodone, comme rapporte Denys d'Halicarnasse, ils ne pouvaient ignorer le Zeus dodonéen. Venus de Lydie et des îles, si l'on en croit Hérodote, ils connaissaient au moins quelques-unes des divinités de l'Asie-Mineure, une Artémis, une Aphrodite quelconques. Et cependant, parmi les dieux authentiques des Etrusques, on n'en trouve guère qui rappellent directement ces noms. Mais on en rencontre les équivalents, et l'avenir nous réserve sans doute bien des découvertes. Il faut, pour le moment, nous contenter de ceux que les Etrusques ont, d'eux-mêmes, à raison où à tort, assimilés à des dieux ombro-latins : Tinia, Thalna, Cupra, Thana, Turan, Fufluns, Sethlans, Turms, Usil, Thesan (aurore), Aisar, Eiser.

Tinia, c'est le dieu de l'air, du ciel et de la foudre, un Jupiter. Son nom a été lu sur une pierre conique d'Orvieto, qui, évidemment, le représentait, dans les temps où ses adorateurs ne savaient le figurer sous des traits humains. Mommsen a rapproché *Tinia* ou *Tina* de formes indo-européennes, comme le sanscrit *Dina*, jour, le grec *Zèn, Zènos* (d'où *Zenôn*, etc.), le latin *Dianus* (Janus), le rattachant ainsi à Zeus et à Dyaus. On ne serait pas étonné de la présence d'un T initial ; les lettres douces manquent à l'alphabet étrusque : *Diana* est transcrit *Thana* ; *Odusseus*, *Uthuze* ; *Poludeukès*, *Pultuke*. Le malheur est que pour assimiler *Turan*, par exemple, à *Urania* et *Turms* à Hermès, on est obligé d'expliquer autrement l'addition tout à fait injustifiée du T. Autant vaudrait, sinon mieux,

traduire *Turan* par *turannè*, la maîtresse, la dame. Le plus prudent est de constater le nom et l'office de ces divinités qu'on peut regarder comme essentiellement étrusques.

Nous venons de nommer Turms, — qui est bien, quant à la fonction, plus tard quant aux attributs figurés, un Hermès conducteur des âmes, un Mercure ; et *Turan*, qui a pris les caractères d'une Vénus Uranie, mais qui a gardé un rôle énigmatique dans les scènes qui décorent certains miroirs : elle assiste ou elle préside au meurtre sacré du jeune Cabire égorgé par ses frères. Je ne sais s'il ne faut pas lui rapporter l'image mitrée et ailée d'une déesse qui rappelle assez l'Anahid des Perses et des Arméniens.

Avant *Turms* et *Turan*, nous aurions dû signaler *Cupra*, qui a donné son nom à l'une des villes les plus anciennes du littoral occupé par les Etrusques dans le Picénum. Il est bien difficile d'écarter ici le souvenir de Cypre, de *Kupris*. Cependant ce n'est pas à Vénus c'est à la Junon italiote que cette Cupra fut identifiée ; mais cela importerait peu ; Junon, par certains attributs, est si voisine de Vénus. Une autre remarque, c'est la ressemblance de Kupra avec le cuivre, *cuprum* ; était-ce primitivement la déesse du bronze ?

Thalna, comme Cupra, est assimilée à Junon. Son nom ne prête, jusqu'à présent, à aucune conjecture, même aventurée. De même Sethlans, un Vulcain, grossièrement figuré, un marteau de forgeron à la main ; je note pourtant la terminaison, *ans* ou *lans* qui doit être un suffixe latin *lanos*, *anos* ; et, comme dérivé possible, le nom propre *Silanus*.

Une appellation fort singulière, c'est Fufluns, le Bacchus étrusque, dont le décalque ombrien *Vufiu*, *Vofion*, se lit sur les tables Eugubines. Il fournit, je crois, le spécimen, assez rare, d'un dieu emprunté aux Etrusques par les Italiotes ; il n'a pas, d'ailleurs, dépassé l'Ombrie. Il faudrait être

plus versé que nous le sommes dans la connaissance de la prononciation étrusque pour distinguer entre les deux *f* du mot ; le premier a été entendu *V* par les Ombriens, comme dans *Felathri* : *Volaterra*, *Velitræ*. Ce n'était certes pas une aspirée (gutturale ou dentale) comme en latin, mais une labiale incertaine entre le V et le P. Je ne serais pas étonné pour ma part qu'on découvrit quelque relation entre la ville de *Pupluna* et le dieu Fufluns ; et, d'autre part, entre la forme ombrienne *Vofio* et le latin *Vossius*.

En abordant sur la côte orientale de l'Italie, les Tyrsènes ont pu rencontrer chez les Vénètes une déesse Tiana, — c'est ainsi que lit sur les inscriptions d'Este M. Cordenons, un savant de la région, — la Diana des Ausoniens, qui avaient, nécessairement, traversé ces contrées avant eux. *Tiana* serait devenue leur Thana, — sur laquelle nous savons fort peu de chose. Un personnage plus célèbre et bien probablement italiote, quoique les Etrusques s'en soient tout d'abord emparés, c'est *Minerve*, *Mnerfa* ou *Menrfa*, dont le nom ne renferme aucun élément qui ne soit indo-européen et latin. On peut croire que les immigrants étrusques possédaient une divinité correspondante, et qu'ils lui ont adapté le nom populaire dans le pays. Ou bien, — mais l'opinion semble prévaloir que l'etrusque n'est pas un idiome aryen, — ou bien les Tyrsènes auraient possédé, comme les Latins et les Ombriens, la racine d'où procèdent *mens* et *re-min-i-scor*.

La déesse fédérale *Voltumna*, dont le temple, près de *Volsinies*, réunissait le conseil des douze lucumons, soulève les mêmes doutes. Tout en elle, nous l'avons déjà montré, est latin, le suffixe *mnus*, *mna*, et la racine *vol-vere*, *ver-tere*, même le thème *Voltu*, *Vultur*, *Vultu-rnus* ; et cependant rien de plus national chez les Etrusques que *Voltumna*, et sa forme masculine *Vertumnus*, le dieu de l'antique

Vicus tuscus, ce faubourg toscan situé, avant la fondation de Rome, entre l'Aventin et le Palatin. Lorsqu'ils prirent Capoue, ils donnèrent à cette ville le nom de Vulturnum.

La question ne se pose pas pour *Nethans*, altération évidente de Neptunus, ni pour *Apulu*, *Apuluns*, qu'ils reçurent de Cumes, tout comme les Romains. Au reste, la plupart des dieux italiotes entrèrent, sans changer de nom, dans le panthéon étrusque : d'abord *Juno*, et Halesus, qu'ils trouvèrent fortement établis à Faléries, puis Féronia au pied du mont Soracte, puis la *Juno* sabine, *Quiritis*, ou *Curitis*, enfin *Vediovis*, *Summanus*, *Janus*, *Diana*, *Volcanus*, *Vesta*, à mesure que les conquérants Tyrsènes pénétraient dans les districts qui avaient ces dieux pour patrons.

Parmi les dieux que nous venons de citer, lesquels étaient le plus intimement associés à Tinia, et formaient avec lui le conseil des dieux *Consentes*, soit coexistants (de *sens*, *sentis*), soit assis ensemble, soit unis dans le même sentiment, et qui tenaient la seconde place dans la hiérarchie, au-dessous des *Involuti* ? On ne paraît pas fixé sur ce point. Ces *Consentes* étaient certainement des dieux atmosphériques. Neuf d'entre eux avaient le droit de lancer le tonnerre, une ou plusieurs des onze variétés de l'éclair. Habitués au nombre douze, qui fut sans doute celui de leurs tribus primitives, et qui est resté d'ailleurs consacré chez les Grecs (il y avait douze Amphictyons), les Etrusques ne l'avaient pas seulement adopté pour leurs fédérations, ils l'imposèrent à leurs divinités. De même que les Lucumons, les *Involuti* furent douze, mais mâles et femelles, six couples seulement, établis au-dessus, au delà des mondes ; de même les *Consentes* atteignirent ce nombre de douze, que les Latins adoptèrent, mais sans rigueur, — car la composition de ces douzains, de ces conseils célestes, paraît avoir varié souvent. Il est intéressant

de retrouver chez les Grecs le même chiffre sacramentel, réminiscence des mêmes traditions sans doute pélasgiques. Les Etrusques ne comptaient pas seulement leurs dieux par douze ; ils avaient aussi des triades, une dans chaque ville. Les Tarquins importèrent à Rome celle de Tarquinies, sans doute : Tinia, Cupra et Mnerfa, Jupiter, Junon et Minerve, qui se trouvèrent désormais associés pour toujours dans le temple du Capitole, construit par des architectes étrusques. Ce temple avait trois nefs, une pour chaque dieu. Les basiliques civiles des Romains reproduisirent cette disposition et l'ont transmise à l'architecture chrétienne. Ainsi les formes survivent aux idées : les trois nefs de nos églises sont un legs indirect des Tyrsènes.

Les dieux portaient le nom générique d'Aisar, Esar (1), Aïsos (Hésychius), peut-être Ausar, Auser (nom antique du petit fleuve Serchio). On a beaucoup disserté sur ces formes obscures. *Ausar* rappelle *Ausil*, *Ausones*, *ausosa* (*aurora*). Ce serait alors une dénomination italique du dieu lumineux, du soleil. Æsar peut aussi faire songer au gaulois Esus. Enfin Duruy et ceux qui penchent plus ou moins pour une origine septentrionale, ont rapproché Esar des Ases scandinaves. Dans l'état de la science, on ne peut qu'indiquer ces hypothèses, sans y insister. C'est Suétone qui nous a révélé le sens du mot Æsar. La foudre ayant enlevé d'une inscription le C de Caesar, les haruspices déclarèrent qu'il n'avait que 100 jours à vivre, mais qu'il serait dieu.

A côté, plus souvent au-dessous, des grands dieux, une foule de divinités locales protégeaient les villes et veillaient sur toutes les actions et tous les incidents de la vie. On cite Angerona (Ancharia) et cette Nortia, une Fortuna étrusque, dans le

(1) C. f. l'ombrien *Esunu*.

temple de laquelle on fichait solennellement un clou. Nous avons signalé cet usage chez les Latins, et les fouilles du clos Baratella, près d'Este, ont mis au jour un grand nombre de ces clous votifs en bronze, qui portent des inscriptions encore indéchiffrées, en langue euganéenne ou vénète. Un savant de Venise, M. Cordenons vient précisément de publier un très estimable essai de lecture. On ne saurait affirmer que les clous sacrés soient d'importation étrusque, encore moins tous ces menus dieux, analogues aux *indigètes* latins, qui appartiennent au plus ancien fonds animique de l'Italie, et qu'on retrouve, d'ailleurs, chez tous les peuples anciens et modernes. On voit dans les peintures et les bas-reliefs beaucoup de ces génies mâles et femelles, munis de grandes ailes, et qui se tiennent, invisibles sans doute, auprès des vivants et des mourants. Le nom générique de Lasae n'est autre que celui des *Lases* ou Lares, sur lesquels nous ne reviendrons pas. Il en est de même pour les Pénates étrusques. Il faut ranger dans cette classe sans doute les têtes à la langue tirée, sortes de Gorgones, qui avaient probablement représenté les têtes coupées des vaincus, des prisonniers, des victimes divinisées par le sacrifice ; et aussi les nains ou poussahs grotesques dont le Louvre possède de nombreux exemplaires.

Au monde funéraire, qui nous est familier déjà, appartiennent *Mantus*, éponyme de Mantoue, qui rappelle le *Mundus* et l'Orcus latin, assimilé durant la période étrusco-grecque à *Aidès*, *Eita* ; et *Hintia,* plus tard *Persiphnai*, Perséphone ou Proserpine. Hintia était, à l'origine, l'image, l'âme du mort. On lit sur un vase : *Hintial Patruklès*, ombre, spectre de Patrocle. Peut-être le radical *Hint* a-t-il fourni l'ombrien *hondus*, épithète constante des dieux infernaux mentionnés dans les *Tables Eugubines*. Sous la conduite d'un vigoureux archer, un *Héraclès* infernal, emportées par le dieu Turms

qu'on reconnaît aux ailes de son bonnet et de ses talons, suivies d'une déesse ailée, souvent escortées de *Charn*, Charon, vieillard ailé, bestial, au lourd marteau, les âmes sont traînées aux enfers. Des démons grimaçants, au long bec, se les disputent. Des serpents les déchirent ; des tortionnaires les assomment à coups de maillets ; et le chien à trois têtes, le classique Cerbère, jouit de leur châtiment. Il est curieux de retrouver dans les cirques romains, sous le nom de Pluton, le Charon étrusque avec ses ailes et son marteau, chargé d'enlever les corps des gladiateurs vaincus. Notons, de plus, que le supplice du maillet, la *mazzolata*, était encore employé à Rome au commencement de ce siècle.

Les divinités, soit nationales, soit empruntées, que nous venons de définir s'étaient plus ou moins vite échelonnées en hiérarchies. Des théologiens, très féconds en livres, — plus qu'en idées sans doute, — avaient combiné les vagues croyances de la race avec les rêveries plus affinées de l'Orient chaldéen et perse ; et une cosmogonie telle quelle était venue se poser comme un couronnement sur le factice panthéon ; le nombre douze n'y est pas oublié ; le monde doit durer, comme dans la conception mazdéenne, douze mille ans environ, car l'étendue des siècles étrusques est irrégulière ou indéterminée. La création a pris la moitié de ce temps, six mille années, les six jours de la Genèse hébraïque ; les choses humaines rempliront le reste. Avec tout le respect qui est dû à ce genre d'élucubrations, il me sera permis de trouver la proportion bien mal combinée, bien peu à l'honneur du démiurge, qui aura peiné, sué six mille ans pour accomplir une œuvre si éphémère ; ainsi cet artisan divin, Tinia peut-être, pendant que les dieux voilés sommeillaient doucement dans leur indifférence, cet ouvrier aura mis dix siècles à fabriquer le ciel et la terre, dix encore à marteler la lourde coupole du firmament, dix à produire toute

l'eau que peuvent contenir les mers et les fleuves, dix à manipuler, à suspendre et à remonter ces automates, le soleil et la lune, dix à régler le souffle des animaux et à précipiter, dans on ne sait quelle cornue, ce gaz dont est faite l'âme des vivants. Enfin l'homme, cette machine si imparfaite, si fragile, vouée à tant de maux ridicules ou odieux, lui aura coûté mille ans d'efforts ! Et tout cela périra demain ! Ah ! pauvre démiurge. Ces choses, et bien d'autres aussi puériles, ont longtemps passé pour sublimes ; et je ne doute pas que le bon Tite-Live ne parlât sérieusement lorsqu'il déclarait les Etrusques les plus religieux des hommes. C'est un jugement que nous confirmons volontiers.

La théologie étrusque formait une bibliothèque considérable, qui aurait tenu dignement sa place dans le sous-sol de notre Bibliothèque Nationale, dernier asile de ces sortes de documents. Mais de tous ces livres, *fatales*, *Acheruntici*, *Tagetici*, *rituales*, *fulgurales*, *haruspicum*, manuels donnant les prescriptions relatives à la vie privée et publique, à la fondation des villes, à la consécration des édifices, à la paix, à la guerre, à la naissance, au mariage, à la mort, à la chronologie sacrée, la théorie des foudres et les méthodes d'observation et d'interprétation ; traités profonds sur les rites expiatoires, sur les formules et les offrandes qui assurent l'immortalité, qui peuvent même retarder les destins, enfin sur l'apothéose et les aventures des âmes ; de tout cet amas de sagesse, le temps ne nous a rien laissé que des bribes éparses dans les mythographes et les grammairiens. Cicéron rapporte (*De Divinatione*) que jadis un nain à cheveux blancs, Tagès (nom grécisé), sortit de terre entre deux sillons, pour enseigner aux hommes la signification des éclairs et, généralement, tout l'art augural. Un disciple de Tagès, Bacchès, rédigea ces révélations en quinze volumes (*Achérontiens*) ; et une nymphe Bégoé, Bygoïs, les étendit à l'inter-

prétation de tous les phénomènes de la nature.

Si l'on considère le rôle joué dans la vie publique et privée des Romains par l'haruspicine et la science des présages, il faudra convenir que Tagès, cet avorton obscur, est l'un des dieux qui ont exercé le plus puissant empire sur les choses humaines. Caton disait que deux augures ne pouvaient se regarder sans rire ; et cependant ces rieurs pontifiaient encore ; et pendant les six siècles qui ont fondé le pouvoir de Rome, il ne s'est fait dans le Latium, dans toute l'Italie, aucun acte solennel, décisif, sans la permission des augures.

Les Latins, nous l'avons dit, n'avaient eu nul besoin d'apprendre des Etrusques la foi aux signes et aux auspices ; mais ils leur empruntèrent certainement les formes, les rites de l'art augural. Ils ne pouvaient rencontrer de plus habiles maîtres ; aucun Calchas, aucun Tirésias, aucun Chaman de Sibérie, aucun Angakout esquimau, ne disputera au devin étrusque, *haruspex* ou *fulgurator*, la palme de la crédulité, de la solennité dans la minutie, du sérieux dans l'absurde. Superstition et formalisme, voilà le fond du Tyrsène, les vices qu'il a légués aux Romains.

Mais l'influence étrusque, j'y reviens encore, a été formelle, extérieure ; aucun dieu étrusque n'a pénétré dans le panthéon latin, même romain, même ombrien (si *Fufluns* et *Hintia* étaient par hasard d'origine italique, pré-tyrsène). Au contraire, tous les dieux de l'Italie et de la Grèce ont fait invasion dans le douzain sacré des *Consentes*. Ce que nous disons de la religion, il faut le dire de la langue ; le parler ausonien ne lui a rien emprunté, et il semble qu'il lui ait imposé une foule de termes, de noms, surtout de suffixes visiblement italiques.

Dès le XV[e] siècle, quelques inscriptions étrusques étaient connues des érudits. Un dominicain, Annio

de Viterbe, avait tenté de les expliquer. Partageant l'opinion courante qui voyait dans l'hébreu la langue mère par excellence, il essaya d'y rapporter des textes dont le latin ni le grec ne pouvaient tirer aucun sens. Habile faussaire, il fabriqua des inscriptions à l'aide de mots hébraïques tracés en caractères étrusques et sut les cacher et les faire trouver à l'endroit même où l'on avait découvert les vraies. Elles furent tenues pour authentiques et, durant deux siècles, égarèrent la philologie. Au XVIIIe siècle seulement, la théorie sémitique perdit du terrain. Le seul Scipion Maffei, de Vérone, lui resta fidèle. Avec Buonaroti, avec Dempster, et surtout Lanzi, dont l'Essai (*Saggio di lingua etrusca*) est encore consulté par tous ceux qui s'occupent d'épigraphie, les tendances dites classiques prirent faveur ; ce fut vers une origine italique ou latine que penchèrent les Conestabile, les Vermiglioli, les Fabretti. Ce dernier a réuni dans son *Corpus Inscriptionum* toutes les inscriptions de l'Italie antique, étrusques, ombriennes et autres, en les éclairant de notes très précieuses et d'un excellent glossaire.

L'étrusque s'écrit de droite à gauche ; son alphabet, d'origine grecque, adopté par l'ombrien, peut-être par le latin (Bréal), se compose de vingt caractères : voyelles, *A*, *E*, *I*, *U* ; explosives fortes, *C* (= K), *P*, Φ, *T*, Θ. *X* ; liquides, *L*, *R* ; nasales *M*, *N* ; sifflantes *SH*, *S*, *Z* (= *ts*) ; spirantes *H*, *V*, *F*. La langue paraît rude, et certains mots semblent ne pouvoir se prononcer (*nacnvaiasi*, *Ctmsta*, *Mnrfa*, *Vvp*, *lclθi*) ; mais il est évident que beaucoup de voyelles muettes ou faibles étaient omises dans l'écriture.

Si quelques suffixes, si quelques mots se rapprochent plus ou moins de l'indo-européen : — *θu* (lat. *duo*), *huθ* (lat. *quatuor*), *lixa* (lat. *decem*, c. f. lithuanien *lika* = *deca*, comme en latin *lacru-ma* = δακρυ), *atr* (latin *atrium*), *Aruns* (ssc. *arvant*, ra-

pide, fort, cavalier), *acazr* (*casa*, *castrum*), *munsle* (*mœniculum*), *nefts* (*nepos*, *neptis*) ; — où trouver les congénères de *max* (un), *de zal* (trois), de *clan*, *shex*, *puia* (fils, fille, épouse), *etera* (*heres*), *lautni* (*familiaris*), etc. ? L'illustre Corssen parut un moment avoir vaincu le sphinx ; mais ses efforts ont été vains ; son échec (*Uber die Sprache der Etrusker*, Leipzig, 1874) fut le signal d'une mêlée où nous ne nous engagerons pas. Déjà, dans ce siècle, Janelli, Tarquini, Stickel, Leoni avaient remis en honneur la théorie sémitique ; Bentham et von Maack songèrent au celtique et proposèrent des interprétations celtes et irlandaises ; en même temps, Donaldson, Crawford, Lindsay, combattaient pour le scandinave et le vieux haut allemand ; Collas pour les langues slaves, Bertani pour le sanscrit, Tallor pour le finnois, Ellis, Bügge, pour l'arménien et l'albanais.

Deecke, d'abord fort opposé aux étymologies latines de Corssen, y revient, et, de concert avec Pauli, de Stuttgard, essaye de trouver dans quelques textes des formules rituelles analogues aux prescriptions des Tables Eugubines.

C'est lui qui cherche dans *munsle* le latin *munire*, dans *nacnvaisi nec-are*, et encore dans *θamce* la racine *dam* « bâtir » ; les trois mots signifieraient : *Opus saxeum sepulcro exstruxit*. L'indication suivante : *Isminθii. Pitinie. S. u. θiθi. T. Vlaθi. l. clθi* pourrait se rendre par : *Sminthio Petinio in sepulcrum Titus Ulatius libens dedicat*.

A Philadelphie, Daniel Brinton (1889-90) se prononce pour une origine berbère. Il rappelle l'antique alliance des Tourshas avec les Libyens, le caractère africain des plus anciennes populations méditerranéennes ; mais il oublie, ce semble, que les Tyrsènes, venus de la mer Egée ou de l'Illyrie, n'ont abordé en Italie qu'au X[e] siècle. Il a rassemblé d'assez nombreux exemples de noms, divinités, personnages, localités, qui présentent de vagues

concordances. Sans doute, quelques vestiges d'une langue *atlantique*, italo-berbère, pourraient se rencontrer dans le vocabulaire étrusque. Mais je doute qu'on puisse jamais rattacher au berbère *Apulu*, *Mnerfa*, *Marmar*, *Tinia*, *Thana*, ou établir un rapport quelconque entre *Tacfarinas* et *Tarchnaf*, *Tarchon*, *Tarquinius*, entre le *Berber* des Arvales et le nom des Berbers ou Barabhras.

Chez nous, M. Victor Henry, M. Michel Bréal rejettent résolument toute affinité indo-européenne. Dans plusieurs articles de la *Revue critique*, ce dernier, combat les rapprochements tentés jusqu'ici entre l'étrusque et les langues italiques ; il ne conteste pas que nombre de termes et de formes aient pu être empruntés à l'ombrien, à l'osque, au latin ; mais il ne reconnaît dans les désinences aucune trace de déclinaison, de conjugaison, rien qu'on puisse rapporter à l'organisme flexionnel.

D'où viennent toutes ces contradictions, jusqu'ici irréductibles ? Comment une langue écrite en lettres parfaitement connues, en caractères grecs archaïques, une langue dont les inscriptions se comptent par milliers, qui a été parlée et comprise jusqu'aux premiers siècles de notre ère, défie-t-elle encore la sagacité des Aufrecht, des Kirchoff, des Bréal, qui sont arrivés à reconstituer la langue ombrienne ? Rien de plus facile à comprendre. On ne sait pas avec certitude le point de départ des Tyrsènes, et, quelque berceau qu'on leur suppose, il est douteux qu'il existe encore une seule des langues qui ont pu être apparentées à la leur : pélasge, phrygien, lydien, lycien, care, illyrien même, ont disparu ; les inscriptions abondent, il est vrai, mais elles sont généralement courtes et de plus rédigées en style lapidaire, abréviatif : les mots en sont certainement tronqués ; beaucoup, faute de voyelles, sont imprononçables (*Cltmsta*, Clytemnestra) ; enfin, aucune n'est bilingue et n'offre ces points de comparaison qui ont permis à

Champollion de traduire l'inscription égyptienne de Canope.

Une heureuse chance a paru se présenter il y a deux ans environ, lorsque l'importante inscription d'Agram a été reconstituée dans toute son ampleur. Mais la minutieuse analyse de M. Bréal n'a pas abouti, ou plutôt elle a confirmé ce savant maître dans sa prudente expectative ; mais l'histoire de ce document est si extraordinaire qu'elle vaut d'être contée.

« Au catalogue de la collection égyptienne du musée d'Agram, publié en 1880, par le conservateur, M. de Bojnicitch, on pouvait lire la mention suivante : « Dans une vitrine, la momie d'une jeune femme ; dans une autre vitrine sont conservées les bandelettes de cette momie ; elles sont entièrement couvertes de caractères inconnus jusqu'à présent. Ces bandelettes, spécimen unique d'une écriture égyptienne non encore déchiffrée, sont un des principaux trésors de notre musée national. » (Bréal, *Journal des savants.*) Un jeune égyptologue, M. Krall, professeur à l'Université de Vienne, sentant sa curiosité éveillée, se fit, en 91, expédier les bandelettes. Malgré le délabrement de la toile, il parvint à copier deux lignes sur son carnet. Rentré chez lui, il les compara à différents spécimens d'alphabets, et reconnut des caractères de forme grecque archaïque ; il fut tout étonné de rencontrer dans l'ouvrage de Pauli, sur les noms de nombre, les mots *eslem zathrumis* qu'il se rappelait avoir copiés la veille. « Bref, il vint un moment où le doute n'était plus possible : les bandelettes étaient couvertes d'écriture étrusque. » Le premier soin de M. Krall fut de s'enquérir des aventures de la momie. Il apprit qu'elle avait été rapportée d'Egypte, en 1849, par un ancien fonctionnaire autrichien, grand amateur de curiosités, Michel de Baric, et donnée en 1859, au musée d'Agram. C'était une momie de l'époque gréco-romaine. Depuis

1865, elle était démaillotée ; l'administrateur, M. Sabljar, avait remarqué les caractères, mais les avait pris pour des hiéroglyphes. En 1868, M. Henri Brugsch avait reconnu que l'écriture n'était pas égyptienne ; mais le musée ne fut pas en état de fournir les fac-simile demandés par deux orientalistes, Krehl et Reinisch En 1877, un calque partiel envoyé à Burton, le voyageur anglais, passa pour nabatéen. Enfin, en 1889, M. Ljubic, directeur du musée, avait photographié quelques fragments. L'authenticité ne pouvait être révoquée en doute. Le faux eût daté de vingt ans au moins ; or, nombre de mots déchiffrés sur les bandelettes n'ont été lus que sur des inscriptions découvertes depuis. Quel homme d'ailleurs eût été capable d'écrire vingt pages d'étrusque ? M. Krall se mit à l'œuvre, et il lui fallut dix-huit mois pour mettre en ordre les fragments et les publier.

Les bandes sont au nombre de onze, et formeraient une longueur totale de treize mètres cinquante-sept, sur six centimètres. Plusieurs des morceaux peuvent se mettre bout à bout ; mais les embaumeurs ont coupé l'étoffe sans aucun souci de l'écriture. C'était donc un de ces innombrables linges que la famille ou le commerce procurait aux ouvriers funéraires ; songez que, sur un seul corps (1873), on a déroulé trois cent quatre vingts mètres de bandelettes. On s'approvisionnait dans le monde entier. On en a trouvé de toutes langues, grec, arabe, copte, persan, hébreu, syriaque, latin. Au reste, la présence de familles étrusques en Egypte n'a rien d'invraisemblable. Quoi qu'il en soit, les deux tiers environ du texte ont été reconstitués, deux cents lignes, 1.200 mots. Or, il n'y a que 125 mots dans la plus longue inscription connue, celle de Pérouse. C'est un manuscrit très soigné, divisé en colonnes de trente lignes qu'un filet rouge encadre à droite et à gauche. Tous les caractères sont détachés, sans ligature ; des points séparent

les mots. Les chiffres sont en encre rouge.

L'usage que les embaumeurs ont fait d'une pièce pour nous si précieuse donne à penser qu'elle n'était pas unique, bien au contraire, et qu'on y attachait assez peu d'importance. Il devait, soit en Etrurie, soit en Egypte, exister de véritable fabriques de copies, exécutées presque machinalement d'après un modèle incisé sur pierre. C'étaient des formules de prières, des textes-amulettes comme les *Livres des Morts* et *Rituels* égyptiens. Les *tarischeutes* en avaient toujours sous la main pour en munir chaque momie, et quand le chiffon plus commun leur manquait, ils n'hésitaient pas à déchirer, pour l'emmaillotage du mort, ces feuilles ou *volumina* qui pouvaient se remplacer aisément. Et puis, les saintes litanies, pour être découpées en lanières, en étaient-elles moins efficaces ?

Ces considérations, ou d'autres analogues, prédisposaient les érudits à chercher dans le manuscrit d'Agram un caractère funéraire ou tout au moins rituel ; il semble bien que leur espoir ne sera pas trompé ; au premier examen, le mot *hinthu*, *hinthin*, un des rares vocables étrusques dont nous connaissions le sens, des répétitions infinies d'un même terme (ce qui est le propre de ces radotages), des noms de divinités, *Nethuns*, *Usil*, *Thesan*, surtout *Eiser*, *Aiser*, l'apparence rythmique, même rimée, de certains passages, tout enfin nous promet quelque antienne comme en présentent nos missels. On remarque beaucoup de noms de nombre avec des terminaisons qui en marquent la valeur, dizaine, centaine, pour ainsi dire contrôlée par quelques chiffres en lettres latines. Il y a déjà, semble-t-il, quelques résultats acquis. « En attendant, dit M. Bréal, que le sens du manuscrit d'Agram soit éclairci, il nous fournit déjà de précieux renseignements, venant confirmer et compléter ce que nous savions du plan général de la langue étrusque ». Mais il ajoute, et, quelle que soit l'au-

torité qui s'attache à ses avis, j'avoue qu'il ne me convainc pas, il ajoute ceci : « Ceux qui s'obstinaient à en faire un idiome indo-européen n'ont dû rien trouver en ces deux cents lignes qui vint justifier leur opinion : pas un mot, pas un suffixe, pas une désinence qui, de près ou de loin, ressemble à ce que nous trouvons dans les langues aryennes. On a, au contraire, devant soi une grammaire *sui generis*, de nature assez fuyante, en quelque sorte amorphe, où les mots s'unissent entre eux, se désagrègent et se ressoudent de la manière la plus étrange. On dirait que Voltaire a voulu en donner un aperçu quand, dans son *Zadig*, il a inventé cette plaisante généalogie : Nabussan, fils de Nussanab, fils de Nabassun, fils de Sanbusna ».

Eh bien, — et notez que la science ne peut avoir de préférence, que le caractère agglutinant, par exemple, ou incorporant, de l'étrusque, serait tout aussi intéressant que l'origine aryenne ou sémitique, — mais je ne puis pas ne pas constater dans l'index complet de M. Krall, dans les listes de terminaisons données par M. Bréal lui-même, de nombreux, très nombreux suffixes à physionomie indo-européene : *stres*, comparez *campe-stres* ; *eri*, cf. *fieri*, *Val-erius* ; *al*, *als*, cf. *pute-al*, *flor-alis* ; *nam*, *donum ; chva, chve*, *reliquus* ; *thuni*, *thuna*, *Neptunus*, *Fortuna* ; *slam*, *clam*, *pocolum*, *oraculum*, etc. ; il y en a bien d'autres. Faut-il considérer comme étrusque, comme latine, la désinence si générale : Marci*na*, Felsi*na*, Muti*na*, Puplu*na*, Fetlu*na*, Mastar*na*, Purs*na*, Vipi*na* ? On ne saurait décider ; mais elle est, sans aucun doute possible, indo européenne. Assurément, l'ombrien des Tables Eugubines, par son aspect, ses suffixes, sa phonétique, n'est pas moins éloigné que l'étrusque du langage de Cicéron et de Virgile ; avant Aufrecht et Kirchoff, avant M. Bréal lui-même, nul n'avait réussi à rattacher l'ombrien au latin. Qui sait ce qui arrivera de l'étrusque, lorsqu'on aura

de même suppléé ses voyelles, rétabli ses terminaisons que l'écriture abrège, corrigé l'emploi vicieux de ses aspirées, qui peut-être répondaient à une prononciation amollie ; (les consonnes douces manquent à l'alphabet étrusque ?)

Pour moi, j'opinerais pour une langue mixte, comme est l'anglais, constituée par un fonds jusqu'ici inconnu, mais plus que doublée dans son vocabulaire et surtout modifiée dans ses désinences par les dialectes italiques, ce qui est d'ailleurs si vraisemblable. Quant au grec, il paraît certain qu'il était étranger à l'antique parler des Tursènes ; d'autant que, malgré des relations longues et intimes avec le monde hellénique, avec la Sicile et la Campanie, les Etrusques ne sont jamais arrivés à prononcer et à écrire correctement les noms des dieux et des héros d'Homère ; s'ils nous ont conservé la forme antique des noms Aïvas, *Aias*, Ajax, *Vilatas*, Oïlètès, fils d'Oïlée ; *Thelapha*, Télèphe ; s'il est permis de voir de simples abréviations dans *Tlamunus* (*Telamonios*), dans *Charn* (Charon), *Achle* (Achillès), *Menle* (*Menelaos*), même dans *Uthuze* (Odusseus) et *Pultuke* (Poludeukès) ; on ne peut méconnaître la barbarie des transcriptions *Elchfentru*, pour Alexandros, *Achmenrun* pour Agamemnon. L'oreille était inexperte, le gosier rebelle aux doux sons helléniques. L'idiome était rude et contracte ; mais ne sont-ce pas là, surtout la contraction, des caractères qui se retrouvent dans les formes les plus antiques des dialectes latins ?

Laissant de côté maintenant la question de la langue, qui, à notre sens, reste entière, essayons de résumer les conclusions qui se dégagent de notre laborieuse enquête sur les origines et sur l'histoire des Etrusques, sur leurs arts, leurs mœurs et leurs croyances, enfin, sur ce qu'ils ont reçu des Ombro-Latins et sur ce qu'ils leur ont enseigné.

Les Toursha, Tursènes, Tyrrhènes, Rasena ou Etrusques, populations orientales apparentées aux

Pélasges et à diverses races de l'Asie-Mineure, refoulés par l'invasion et le développement des Hellènes, réduits dès le XIVe siècle aux îles de la mer Egée et à diverses stations sur les rivages d'Asie et d'Europe, expulsés en masse vers le XIe siècle, sont venus, par terre et surtout par mer, s'établir, au Xe siècle environ, en Italie sur les côtes des Picentins, des Ombriens et des Vénètes ; puis, contournant et traversant l'Apennin, se sont répandus dans les vallées du Serchio, de l'Arno, du Clanis et de l'Ombrone. Maîtres de la Toscane devenue leur centre d'expansion, ils ont franchi le bas Tibre à la fin du IXe siècle, assisté ou contribué au VIIIe à la fondation de Rome, annexé Rome au VIIe, conquis au VIe la Campanie, au Ve la Lombardie, le Mantouan et le Tyrol. Leurs progrès maritimes, plus considérables encore, les ont mis en relations amicales ou hostiles, commerciales avant tout, avec les Phéniciens et les Carthaginois de la Corse et de la Sardaigne, par eux avec l'Egypte et l'Orient, finalement avec les Grecs de la Grande-Grèce, de la Sicile et de l'Hellade. Arrivés en Italie dans un état de culture à peine supérieur à celui des Euganéo-Vénètes qui succédaient aux peuples des terramares, et certainement inférieur à celui des Ombro-Latins, ils imitèrent d'abord les frustes poteries et les sépultures des uns, adoptèrent en partie les usages et les dieux des autres. Ils avaient cependant des habitudes et des croyances, une religion d'un animisme très prononcé, consistant en pratiques divinatoires fort compliquées, la foi aux présages, le culte des éclairs ; ils avaient aussi les dieux de la nation et de la tribu, dont les inscriptions nous ont révélé les noms ; une organisation sociale théocratique, peut-être matriarcale. Surtout ils possédaient au plus haut degré l'instinct et le goût du trafic, et la faculté imitatrice. Le commerce leur donna la richesse et, avec tous les besoins et tous les vices du luxe, les modèles de tous les arts.

L'imitation les fit inventeurs à leur tour. Nous les avons vus forgerons, quand l'île d'Elbe leur eut livré le fer, céramistes ingénieux, ciseleurs, orfèvres, architectes, déployer partout un génie industrieux tout à fait étranger avant eux aux Italiotes. Ils rivalisèrent avec l'Egypte dans la décoration des tombeaux souterrains, des hypogées. La richesse qui les avait élevés les perdit ; Rome avait secoué leur joug en 510 ; les Samnites leur avaient pris la Campanie en 425 environ. Au début du IVe siècle, l'invasion gauloise, après avoir détruit leurs établissements de la Cisalpine et de l'Ombrie adriatique, les traqua jusqu au cœur de la Toscane. Rome les acheva au lac Vadimon, en 283. Après la seconde guerre Punique, ils n'existaient plus comme nation. Leurs grandes familles continuèrent de végéter dans le luxe et la mollesse, au milieu des campagnes désertes et malsaines, dans les villes saccagées par les guerres civiles. Enfin, à partir du Ier siècle de notre ère, ils ne se distinguent plus des autres sujets italiens de l'Empire romain.

Bien que, même au temps de leur plus grande puissance, ils n'aient pu imposer ni leur langue ni leurs dieux à des peuples établis depuis mille ans sur le sol italien, leur part n'en a pas moins été considérable dans la civilisation latine. Leur influence a été moindre sur les hommes que sur les choses, sur l'esprit que sur les formes extérieures, cérémonielles et rituelles, — qui, à leur tour, affectent les institutions et les mœurs. Ils ont appris aux Romains à bâtir des maisons et des temples, à ordonner les festins, les processions, les pompes triomphales et les jeux sanglants du cirque. Les meubles, les sièges, les statues, les licteurs, le costume, la bulle d'or des enfants patriciens sont aussi d'origine étrusque. Enfin, ils ont ajouté aux superstitions déjà si nombreuses des Latins et des Sabins la science, si ce n'est point profaner un tel

mot, la science augurale, élevée au rang d'institution politique, perpétuant ainsi, au sein d'une civilisation avancée, les plus niaises pratiques de la sauvagerie la plus infime.

§ IV. — Note sur les Euganéo-Vénètes

Les Euganéens et les Venètes succèdent, dans les basses vallées du Pô et de l'Adige, aux peuples des *Palafittes* et des *Terramares*. -- Inscriptions et objets votifs découverts dans les environs d'Este, et jusqu'en Styrie et en Carinthie. -- Clous et lamelles de bronze. -- Conjectures nombreuses depuis 1749. -- Travaux et interprétations de M. Cordenons. -- Une Diane du Reno : *Rena Tiana?* -- Ecriture assyro-lydienne. -- Langue inconnue.

La plupart des inscriptions de l'Italie primitive, bien que toutes écrites en caractères dérivés de l'alphabet phénicien hellénisé, sont demeurées indéchiffrables, parce qu'on ignore les langues de leurs rédacteurs. Si, dans ce siècle, on est parvenu à expliquer presque sûrement les textes falisques, osques et ombriens, c'est qu'on y a découvert, non sans peine, des variantes dialectales du latin. Mais l'étrusque, nous venons de le constater, l'iapyge, l'euganéen ou vénète bravent encore la science et l'ingéniosité des linguistes. M. F. Cordenons, conservateur du musée de Padoue, a essayé de jeter, comme le dit le titre de son ouvrage (1), un peu plus de lumière sur les origines, l'idiome et le système graphique des Euganéo-Vénètes, antiques populations qui ont laissé leur nom aux collines Euganéennes et à la Vénétie.

Les éléments et les difficultés du problème sont très clairement exposés dans l'Introduction. « Dans

(1) *Un po piu di luce sulle origini, idioma e sistema di scrittura degli Euganei-Veneti.*

notre région, dit M. Cordenons, — c'est ce qui ressort des dernières découvertes archéologiques. — cohabitaient deux peuples de souche fort différente, l'un établi depuis une époque très reculée et venu avec une culture toute rudimentaire, l'autre arrivé beaucoup plus tard, et avec une civilisation sans doute primitive encore, mais relativement supérieure. » Les premiers appartenaient aux derniers âges de la pierre ; les palafittes, les *terramares* nous ont conservé quelques débris de leurs demeures et de leurs industries. « Les seconds, Euganéens et Vénètes, sont *certainement* des Aryens ; ils doivent être venus d'Asie avec la grande immigration aryenne primitive, en même temps que les Ombriens, que les Latins peut-être. » Ces conquérants refoulèrent les vaincus, sans les étouffer : les objets recueillis à Montegrotto et conservés au musée de Padoue, surtout ceux qu'on trouve autour d'Este, présentent encore de nombreux caractères préeuganéens ; et dans les plus anciennes inscriptions, « où domine toutefois l'élément aryen », il faut s'attendre à rencontrer un « amalgame, une fusion telle quelle de deux langages », sinon de trois ; car, tout en étant de même race, Euganéens et Vénètes provenaient d'immigrations successives ; probablement donc, nos inscriptions contiennent des mots irréductibles ou altérés, qu'il sera bien difficile de rapporter à quelque racine aryenne ».

La découverte de ces inscriptions paraît remonter au XVe siècle. En 1749, Maffei en signale quelques-unes au musée de Vérone. On n'en connaissait guère plus d'une douzaine, lorsque, en 1847, 1850, 1852, Furlanetto et Da Schio publièrent celles de Padoue et de Vicence. Elles passaient pour étrusques. Mommsen le premier (1853) mit les savants en garde contre une opinion trop aisément reçue. Des fouilles opérées en Styrie, en Carinthie fournirent quelques textes nouveaux, d'un type

décidément vénète. Enfin, une grande quantité d'objets votifs, cippes de pierre, *clous* et lamelles de bronze, déterrés près d'Este, dans le clos Baratella, portèrent à deux cents et plus, le nombre si restreint des inscriptions de la même famille. Aussitôt, 1883-1886, les philologues italiens et allemands fondirent sur cette proie inespérée, mais bien décevante, hélas ! Ni Prosdocimi, ni Gamurrini, Oberziner, Pichler, Meyer, ni Pauli, ni Deeke, ni Maratti n'ont réussi à briser « l'os médullaire ». Qui croirait que ces deux derniers ont voulu voir dans ces inscriptions d'Este, peut-être du VII[e] ou du VI[e] siècle avant notre ère, des remerciements d'élèves à leurs doctes professeurs ? Voyez-vous d'ici cette Université des *terramares* ? Beaucoup plus prudent, Ghirardini s'est borné à publier sans commentaires, en 1888, les « antiquités du fonds Baratella », faisant d'ailleurs observer que les clous trouvés à Este ont leurs similaires en d'autres régions d'Italie, et qu'ils ont partout un caractère votif. Rappelons le clou sacré que les Latins et les Romains fichaient en cérémonie dans le temple de Jupiter, les Etrusques dans les sanctuaires de Nortia, de Voltumna. Il y a là une coutume des plus curieuses, des plus primitives, puisqu'elle est familière encore à certaines tribus sauvages, et même aux populations ignorantes de pays civilisés. C'était le clou auquel on suspendait l'*ex-voto*, la bandelette, la maladie exorcisée par le dieu, — et qui avait pris, naturellement, un sens symbolique.

Mais voici que M. Cordenons entre à son tour en lice contre ce diminutif du sphinx étrusque. Il le traque de lettre, de cippe en clou, et de clou en lamelle. Il lui apprend son alphabet, sa langue, et lui révèle sa pensée. Le sphinx, avouons-le, garde son sourire énigmatique, mais il se pourrait bien que sa défaite fût prochaine ; son adversaire est résolu et bien armé. La lutte, quelle qu'en doive être l'issue, est pleine d'intérêt, et la déesse, con-

jecturale mais inoffensive, Rena Diana, doit être contente de son défenseur.

Les inscriptions vénètes s'enveloppent d'une obscurité, que j'appellerai préliminaire. Pour comprendre, il faut lire, et lire des mots. Or, les lettres se suivent à intervalles égaux, sans rien qui ressemble à une ponctuation. Elles sont rangées souvent de droite à gauche, mais aussi en *boustrophédon*, imitant la charrue qui part dans un sens et revient dans l'autre. Enfin les groupes qu'on parvient à former sont imprononçables, à moins qu'on ne restitue les voyelles omises ou sous-entendues. Certains caractères ont des formes spéciales, qui ne sont ni phéniciennes, ni grecques, ni étrusques; d'autres sont accompagnés de points extérieurs ou intérieurs qui, sans doute, en déterminent ou en modifient la valeur : c'est ce que pense M. Cordenons. Il essaye d'expliquer l'origine (asiatique) des cinq signes propres aux Vénètes ; il attache à certaines consonnes des voyelles cachées, qui en sont comme les résonances ; il admet que l'écriture euganéenne ne s'était pas dégagée encore du syllabisme. Tout cela est fort bien déduit et assez vraisemblable ; car, remarque notre auteur, pourquoi supposer l'ancien parler vénète si rude à prononcer, quand le dialecte moderne est si doux, si amolli ? De même, le Toscan d'aujourd'hui, malgré la légère aspiration de ses gutturales, semble donner un démenti à l'orthographe sauvage des inscriptions étrusques. Il est certain que *Mnrfa* se prononçait. Il faut donc, ou suppléer de place en place une voyelle, ou accorder à certaines consonnes une valeur syllabique.

Ses principes de lecture une fois posés, son alphabet constitué, M. Cordenons aborde le déchiffrement, et il obtient des formules pareilles à celles-ci :

$m_{\imath}$ e ss o ʒ o n a s_{a} t o r e ne t i ɹ ne

m^{i}e ss o ζ o n a s^{a}t o v^{e}ne u ss i a v^{e}ne o^{t}u ss o n^{a} t^{i}a k^{a} etc.

Ce n'est pas encourageant au premier abord. Cependant, si l'on admet le caractère votif de ces textes, on doit y chercher le nom de la divinité et le nom du fidèle, puis l'indication de la dédicace : « offert, donné à... par... ». C'est ainsi qu'a procédé notre auteur. Ayant remarqué la constance des deux groupes qu'il lit *miessozonasto* et *renetiane*, entre lesquels s'intercalent souvent des mots ou suites de mots, il voit dans le premier la dédicace, dans le second le nom de la divinité locale, au datif, et dans le reste les noms et qualités des donateurs, à l'ablatif ou à l'instrumental. Les noms propres sont relativement faciles à déterminer ; dans les deux spécimens figurés plus haut, ce seront *Renatiana*, ou mieux *Rena Diana* (le *d* manque à cet alphabet ainsi qu'à l'étrusque) et *Veneussia Vencotussona Tiaka*. Maintenant, comment diviser *miessozonasto*, qui veut dire certainement « donné, offert » ? A quel idiome aurons-nous recours ? A un dialecte italique analogue à l'ombrien, à l'osque, au latin ? L'hypothèse est sans doute plausible, mais elle ne va pas toute seule. Nous ne pouvons entrer dans le détail, ni dire comment M. Cordenons est amené à lire *mi sso zona sto* (*sato*), à rapprocher *zona* de *donum*, *sato* de *datum* (?), *esso* de *esum* pour *sum* (*a-smi*), enfin *mi* de *me* ; et à traduire : *je suis en don donné par Veneussia*, etc., *à Rena Diana*, comme si l'objet votif parlait lui-même au nom du client de la déesse. Disons seulement que M. Cordenons a fait, pour obtenir ce résultat, si douteux encore, preuve de science et de sagacité. Clous et lamelles défilent devant lui, et il les interprète avec courage ; de même les inscriptions funéraires de toute provenance, entières ou mutilées ; à toutes il applique sa méthode ; et il arrive, en somme, à exhumer, à évoquer en les appelant par leur nom, une foule d'anciens habitants des contrées euganéennes.

Les derniers chapitres du livre sont plus accessi-

bles au lecteur non préparé. Ils sont consacrés à la provenance de l'écriture et aux origines ethniques. L'écriture, asiatique, assyro-lydienne, aurait été apportée directement dans la très antique cité d'*Atesta* (Este) par les négociants phéniciens à la recherche de l'ambre. Bien moins que l'alphabet tyrsène, elle aurait subi l'influence hellénique. M. Cordenons adopte l'opinion du « clarissime P. de Cara » sur les immigrations *hétéennes*. « Je ne crois pas, dit-il, qu'on puisse désormais révoquer en doute l'origine *hétênne* des Lydiens et des Lyciens, des Pélasges et des Etrusques. » — Les Hétéens ou Hittites sont les Khétas des Pharaons, ceux qui arrêtèrent Ramsès II, Sésostris, sur les confins de la Syrie septentrionale. On commence à déchiffrer leurs inscriptions cunéiformes, qui ont beaucoup d'affinité avec les textes cypriotes les plus anciens; ils sont, en ce moment, fort à la mode. — Quant aux Vénètes, rien ne peut être plus obscur que leurs origines. Fixés dans leur pays avant l'arrivée des Ausones, des Ombriens, des Etrusques, ils y sont restés « parfaitement isolés », jusqu'à la conquête de la Cisalpine par les Romains. Le plus probable est qu'ils faisaient partie des premières colonnes indo-européennes, et qu'ils sont restés longtemps en rapport avec les Thraco-Illyriens, les Ligures et les Celtes dans les régions balkaniques et alpestres. Leur langue cependant ne saurait être rapprochée ni de l'albanais, ni de l'arménien ; elle serait plutôt grecque par les racines, latine par la structure.

Il s'en faut que nous ayons épuisé toutes les questions soulevées par ce savant mémoire. Nous en avons dit assez, cependant, pour y intéresser le linguiste et l'ethnographe.

CHAPITRE HUITIÈME

LES OMBRIENS

Histoire de l'Ombrie antique. -- Parenté possible des Ombriens primitifs (Ambrons, *Amra*) avec les Is-ombres et les Insubres. -- Ils appartiennent par la langue et la religion au groupe ausone. — Découverte, en 1444, à Gubbio (antique Eugubium), des *Tables Eugubines*. -- Conjectures et controverses sur l'âge, l'écriture et le sens de ces documents. -- Fréret remarque une de ces Tables écrite en caractères latins qui ne peuvent être antérieurs au IIIe siècle avant notre ère. Les autres sont rédigées en caractères étrusques. — En 1841-1851, Aufrecht et Kirchoff reconnaissent dans l'ombrien un dialecte italiote, voisin de l'osque et du latin. — En 1873, M. Michel Bréal donne au Collège de France l'explication raisonnée et savamment commentée des *Tables Eugubines*. — La phonétique ombrienne. — Esquisse d'une grammaire ombrienne. — Les Tables sont des avis rituels destinés à être suspendus, affichés à la porte des temples. — Formules sacramentelles et programme d'une *Lustration de la cité Iguvienne*. — Procédés auguraux. Prise des auspices. — Les divinités de l'Ombrie comparées à leurs similaires et homonymes latins, sabins et étrusques.

L'Ombrie a sa place dans l'histoire, place peu remplie sans doute, mais cependant jalonnée et comme dessinée, en ses contours variables, par de grands événements. Le nom de l'Ombrie était connu des Grecs. Hérodote au Ve siècle, savait que les Tyrrhènes avaient abordé en Ombrie. La puissance étrusque s'étant développée en territoire ombrien, il s'en suit que la domination ombrienne était antérieure à l'arrivée des Tyrsènes, c'est-à-dire

au X[e] siècle, et l'on a supposé, selon toute vraisemblance, qu'il ne lui avait guère fallu moins de trois ou quatre cents ans pour s'établir, de l'Adriatique à la mer Toscane où se jette l'Ombrone, du bas Pô au mont Gargan où la *Valle dei Umbri* en garde le souvenir, et à la Campanie, où Capoue était considérée comme une cité ombrienne. L'Ombrie indépendante fut réduite par la conquête étrusque à une bande étroite, comprise entre l'Apennin et le haut Tibre, d'Inguvium à Tuder, à Spolète, où elle confinait à la Sabine. Lorsque l'invasion gauloise eut brisé la force des Etrusques et enrayé les progrès de Rome, l'Ombrie espéra se soustraire au joug des futurs maîtres du monde, comme elle avait échappé à ses voisins Toscans. Ce fut le rêve d'un siècle.

Alors s'engagea une lutte de quatre-vingt ans (343-265). Tantôt coalisés, tantôt secourus par des aventuriers grecs (Pyrrhus) ou par les hordes gauloises de Sena et Sena-Gallica, Samnites, Campaniens, Japyges, Bruttiens d'une part, de l'autre Ombriens et Etrusques, disputèrent et vendirent chèrement leur pays à la fortune romaine. Tous succombèrent, les Ombriens en 293 (bataille de Sentinum), les Samnites en 290, le Sénons en 283, les Lucaniens en 275 (Bénévent), Tarente en 272, les Salentins et les Messapiens en 267; enfin « la destruction de Vulsinii en 265, fut le dernier acte de la guerre de l'indépendance italienne » (Duruy), et marqua la fin de la puissance étrusque. L'Italie péninsulaire était désormais sujette de Rome. Quant à la vallée du Pô, la conquête en fut commencée après la première guerre punique, 229-221, et achevée après la seconde, 200-163. Les Ombriens, qui nous intéressent principalement, avaient été si complètement vaincus et soumis qu'ils ne se compromirent plus dans les soulèvements passagers des peuples italiens; ils demeurèrent étrangers même à la guerre sociale, 90-87. On voit Marius,

sur le champ de bataille de Verceil (101), donner le droit de cité à mille Ombriens et à des citoyens d'Iguvium.

A Verceil, ils se trouvèrent en face des Ambrons, peuple germanique ou gaulois, et on remarqua, non sans surprise que leur cri de guerre : *Amra, Amra* ! se confondait avec celui de leurs adversaires.

Ce menu fait vient à l'appui d'une hypothèse qui n'a point perdu tout crédit. Observant que les Ombriens de la Cispadane portaient le nom d'Isombres, et que sur la rive gauche du fleuve habitaient les Insubres, nation celtique ou gauloise, on put soutenir, sans invraisemblance, que les Ombriens étaient un rameau de la race celtique. Mais, d'une part, l'anthropologie distingue aujourd'hui les Celtes bruns, à tête ronde, des Gaulois blonds à tête longue, arrivés beaucoup plus tard sur le Danube et les Alpes. C'est donc aux Celtes seuls que les Ombriens pourraient être apparentés ; ce sera aux ethnologues, à mon ami et collègue Hervé, de décider ce point. D'autre part, les Ombriens qui ont dû longtemps vivre avec les Celtes des Alpes avant de suivre les Sabins et les Latins dans la péninsule, pourraient porter un nom celte, même gaulois, sans appartenir aux races Celtes ou Gauloises. Enfin, l'ethnographie qui ne connaît que les nations — et non les races —, que les mœurs, les langues et les dieux, est forcée de ranger les Ombres et Isombres dans le groupe ausonien ; et elle s'appuie sur un témoignage irrécusable, le déchiffrement et la traduction des fameuses plaques de bronze connues sous le nom de *Tables Eugubines*.

La chute des langues, ou leur réduction en patois, ne coïncida pas entièrement avec la défaite des peuples qui les parlaient. Sauf l'étrusque, idiome étranger et demeuré inconnu, qui semble s'être éteint peu de temps avant notre ère, sans avoir laissé dans les dialectes voisins d'autres vestiges

que des termes liturgiques, les autres subsistèrent plus ou moins longtemps. L'osque, qui avait une littérature (les *Atellanes*), très goûtée des Romains, l'osque, langue maternelle d'Ennius (239-169), familier encore à Lucilius (148-103), avait survécu à l'introduction de l'alphabet latin (*Table de Bantia*); il figure sur les médailles de la guerre sociale. L'ombrien, selon toute probabilité, était parlé encore au temps des Gracques (133-121).

Les documents qui ont permis de restituer en grande partie cette langue sont authentiques et relativement anciens.

En 1444, dans la plaine où s'élevait l'antique Eugubium, près du théâtre, en un souterrain richement décoré de mosaïque, une heureuse fortune fit découvrir neuf tables de l'airain le plus pur, où s'alignent des caractères inconnus, « les plus anciens monuments peut-être, du monde, au moins de l'Italie, » et que l'on regarda comme contenant les lois des anciens rois. Deux de ces tables, empruntées par un personnage très distingué, n'ont jamais fait retour au musée du palais communal où reposent les sept autres; vers 1540, elles ont passé pour figurer parmi les raretés du palais ducal de Venise; en fait elles ont disparu. Tel est, en substance, le récit qu'on peut lire dans l'ouvrage du jurisconsulte Antonio Concioli, originaire de Gubbio : *Statuta civitatis Eugubii*, 1673, in-f°. La renommée de ces documents s'était quelque peu répandue; dès le XVe, un comte Gabrielli en aurait transcrit un fragment; au XVIe siècle, un chanoine du Crémone (1520), puis un savant hollandais, Smetius, 1588, en avaient publié des spécimens, suivis par notre Dupuy (Puteanus) et par Gruterre en 1601. Bernardino Baldo risqua, en 1613, un premier essai de traduction, qu'il intitule avec une sage modestie *divinatio*, et que l'orientaliste Richard Simon traitait « d'impertinences ». En bon disciple d'Annius de Viterbe, Baldo traitait les *tables* par l'hébreu. « En

vérité, ajoutait Richard Simon, il faut avoir l'esprit bien pénétrant, ou plutôt être inspiré, pour voir que ces mots sont hébreux. Un chinois y trouverait plutôt sa langue chinoise qu'un Juif n'y trouvera la langue hébraïque. »

L'année suivante, 1614, vit paraître à Ypres, une traduction non moins extraordinaire. Dans un livre sur les *Origines celtes et belges*, l'auteur, le Hollandais Adrian van Scrieck, avait inséré la copie de la *table* VII, reçue, à Paris, d'un de ses amis qui la rapportait de Rome; il y voyait le plus ancien monument de la la langue néerlandaise. Ce n'était pas de quoi encourager les érudits plus prudents. « Je n'y ai jamais pu mordre, écrivait Saumaise à Peiresc. Je ne sais comment il s'y faut prendre: s'il faut aller de dextre à sénestre, ou de senestre à dextre. Ceux qui ont voulu interpréter ces *Tables Eugubines* ne me peuvent satisfaire. Mettons donc ceci entre les choses que nous ignorons parfaitement. »

Après une accalmie d'un siècle, il se produisit, vers 1726, un accès d'*entusiasmo etrusco*, lors de la publication très complète et assez correcte, des Tables par Bonaruoti (1723); celui-ci douta le premier qu'elles fussent rédigées en étrusque: « Mais, disait-il, peu importe, puisqu'on n'entend pas plus l'ombrion. » Les divagations recommencèrent donc et parfois bizarres, mais non sans lueurs de vérité. Si le marquis Scipion Maffei, les abbés Passeri, Gori, Olivieri, le Français Bourguet continuent d'en appeler au grec où à l'hébreu, si le jésuite Stan. Bardetti a plus volontiers recours à l'anglo-saxon, au vieux haut allemand et au celtique, quelques uns de ces chercheurs, très sincères, ont mis le doigt sur quelque ressort secret, qu'il suffira de pousser juste pour dévoiler le mystère. Ainsi Bonaruoti avait supposé une langue ombrienne. Olivieri remarquant la répétition fréquente du mot *Iioveina*, *ikuvina*, l'avait rapproché d'*Iguvium*, le nom ancien d'*Eugubium*, de *Gubio*. Bourguet avait

fixé la valeur réelle des lettres, jusqu'à lui très mal établie, et, fait capital, il avait reconnu que la table VI en caractères latins, et la table I en caractères étrusques, donnent foncièrement le même texte. Ce Bourguet (Louis), réfugié protestant de Nîmes, numismate, géologue, mathématicien, orientaliste, a été de son temps, 1728, 1732, 1734, un homme considérable, et ses vues ont été généralement acceptées. Pour lui, quelques-unes des Tables sont antérieures à la guerre de Troie, et elles contiennent généralement les lamentations des Pélasges chassés d'Asie. Il prétend y lire des phrases de ce genre : « Le produit des semailles a été renversé et brûlé. Les plus gras paturages ne seront soutenus que d'un peu de rosée. Les veaux qui croissent ont le corps endommagé, et le laboureur est perdu. »

Un père Lami, sans être moins chimérique, se demande (1744) s'il ne faudrait pas chercher dans le latin vulgaire l'explication de la langue ; et Passeri écrit : « Savez-vous en quel idiome sont rédigées les Tables ? en Iguvien antique. Ce sont là nos vrais et légitimes monuments, et tout bon citoyen doit considérer cette étude comme œuvre nationale. Ce que nous avons de romain nous est aussi étranger qu'il peut l'être aux Daces et aux Sicambres. Ce peuple, qui a tout foulé aux pieds, n'a d'autre relation avec nous que de nous avoir opprimés. Ces inscriptions contiennent les noms et les prérogatives de nos ancêtres, ici sont renfermées les traditions et les coutumes de notre patrie. » Avec moins d'exagération, Maffei disait : « ces lames ne peuvent contenir que des documents publics ou privés, des traités ou des contrats ; j'y crois entrevoir des formules relatives aux sacrifices et aux choses de la religion. » Fréret, de son côté, jugeait très sagement les tentatives d'interprétation. Remarquons, ajoutait-il, que l'antiquité attribuée à ces monuments n'est rien moins qu'établie. « Ceux qui sont en caractères latins, à n'en juger que par

la forme de ces caractères doivent être postérieures à la conquête de l'Etrurie par les Romains, et remontent tout au plus au temps de la première guerre punique. »

Petit à petit, la voie s'ouvrait aux recherches sérieuses. En 1789, paraît à Rome, l'Essai de Lanzi. Cet auteur, après Fréret, distingue l'ombrien de l'étrusque. Il ne saurait considérer les Iguviens comme des Etrusques, puisque, dans les Tables, les Etrusques sont nommés en toutes lettres à côté des Iguviens. « La langue, dit il, est une sorte de latin rustique, dont la syntaxe est, pour la plupart du temps, identique à la syntaxe latine. Quant au contenu, il n'était pas difficile de le deviner : tant de noms de divinités et de sacrifices nous annoncent un rituel. La date de ces tables ne peut être antérieure au deuxième siècle avant notre ère. »

Trente ans plus tard, Ottfried Müller, 1828, reconnaît les désinences de certains cas, les formes de l'impératif et du futur antérieur. Son élève, Lepsius, 1833, améliore la lecture de l'alphabet ; il admet un intervalle de deux siècles entre les tables rédigées en caractères étrusques et celles qui le sont en lettres latines. Citons, pour mémoire, Chr. Lassen, 1833, et Grotefend, 1835. Enfin, en 1849-51 (deux vol. in-4°), Aufrecht et Kirchoff, appliquant aux textes ombriens la méthode qui a livré à Eugène Burnouf le secret du Zend, comparant avec soins les diverses formes d'un même mot, arrivent à constituer véritablement la phonétique, la grammaire et le vocabulaire. Leur livre est la base des études ombriennes. Mais il s'en faut quils aient triomphé de toutes les difficultés. Leur réserve, si louable, et aussi leurs vues systématiques, ont laissé beaucoup à faire à l'aventureux Huschke, au sagace Sophus Bügge, à Ebel, Corssen, Ascoli, Zeyss, Bücheler, etc. Tous les obstacles préliminaires écartés par la belle publication de

Fabretti, 1867, *Corpus des inscriptions Italiques*, M. Michel Bréal a entrepris et accompli la traduction presque sans lacunes et l'élucidation totale des Tables Eugubines et de tout ce qui s'y rattache. Les inscriptions ombriennes sont bien, comme l'augurait déja Lanzi, « le plus grand monument de liturgie païenne qui nous ait été conservé ». De plus, elles nous révèlent, elles permettent de reconstruire, et de toutes pièces, un dialecte original, parlé et compris, à côté du latin, jusqu'aux premiers siècles de notre ère, une langue dont les formes altérées n'ont pu dérober à la philologie le fonds archaïque.

Je me rappelle encore notre étonnement, lorsqu'en 1873, au Collège de France, les auditeurs, munis de fac simile authentiques, ont lu sur le tableau les premières lignes transcrites par M. Bréal : *Este persclo aveis aseriater enetu : parfa curnase dersva, peiqu peica merstu.* Ou encore : *Sersi pirsi sesust poi angla aseriato est, erse neip mugatu nep arsir ander sistu.* Il faut, n'est-ce pas, pour trouver là une variante du latin, un certain effort d'attention?

Des deux alphabets employés sur les bronzes de Gubio, l'un, purement latin, n'offre pour toute particularité qu'une sorte de *S* surmonté d'un accent grave adhérent ; l'autre ne diffère de l'étrusque que par la suppression de deux ou trois signes, la présence du *B* et du *K* grecs, l'addition d'un *R* dental et sifflant qui correspond à un *D* médian primitif, et d'un *Ç* (le *S* accentué), équivalent à une ancienne gutturale forte. Bien qu'au premier abord les caractères étrusques, écrits de droite à gauche, étonnent le regard peu exercé, on en constate rapidement la ressemblance avec les majuscules grecques, et on parvient à les déchiffrer sans hésitation (1). La comparaison des deux alphabets pré-

(1) On peut consulter sur les alphabets italiques, le tableau qu'en donne Fabretti, les fac-simile de M. Rabasté et surtout

sente d'ailleurs un haut intérêt : elle sert à déterminer les changements phoniques intervenus dans l'espace de deux siècles, sous l'influence de la prononciation latine et de la désuétude.

Le vieil ombrien, celui des cinq premières tables, est caractérisé par l'absence de l'*o*, toujours remplacé par *u* ; il exprime l'allongement par la répétition de la voyelle ou par l'addition d'un *h* inorganique ; il emploie *ei* pour *oi*, *ê*, *î*. L'*u*, qui devient souvent un *v* en latin, s'aiguise parfois en *i* ; c'est ainsi que l'ombrien *seriatu*, *seritu*, correspond au latin *servatum*, *servato* pour *seruatum*, *seruato*. Au reste, le latin classique offre des affaiblissements analogues ; le son de l'*u* y est souvent douteux, et l'oreille a longtemps hésité entre *maxumus* et *maximus*, *inclutus* et *inclitus*, *incuens* (enceinte) et *inciens*. Le G manque en vieil ombrien. Le P initial et final est souvent le substitut de K ou plutôt de Q ; c'est ainsi que le *qui* latin est représenté par *puei*, *neque* par *neip*. Il arrive même que *p* remplace *t* comme dans *andersesusp* pour *andersesust* (*intersistat*).

Cette équivalence des trois lettres fortes, gutturale, labiale et dentale est un fait très curieux, commun à toutes les langues indo-européennes, et qui déroute absolument ceux qui ne sont point versés dans la science étymologique ; elle enlève aisément à des mots identiques toute apparence d'affinité, d'autant qu'elle s'étend quelquefois aux altérations dialectales des trois sons qu'elle confond : c'est là un souvenir du temps antique où la parole se dégageait du cri par une articulation vague, sorte de consonne indivise encore. Il est, dit Max Müller, des îles océaniennes où les naturels n'ont pour K, P et T qu'un seul son, que l'on peut

l'importante monographie, de M. François Lenormant, dans le second fascicule du grand *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, de M. Edmond Saglio (Hachette, gr. in 4°, 1874).

transcrire indifféremment par l'une des trois lettres. Voici quelques exemples empruntés aux langues aryennes : sanscrit *pantcha* (le *tch* est un affaiblissement palatal de *k*) ; grec *pente* ; osque *pump... aians* (*pompeianus,* qui équivaudrait à un latin *quintianus*) ; latin *quinque* ; italien *cinque* (*tchinque*) ; français *cinq* (et la prononciation populaire *cin*tième) ; allemand *fünf* et anglais *five.* Toutes ces formes sont parfaitement identiques et supposent dans l'idiome aryen primitif un prototype hésitant entre *panka*, *panpa*, *panta*, *kanta*, *kanka*. De même pour *quatre* : sanscrit *tchatvaras* ; grec *tettares* ou *tessares* ; éolien *pisures* ; latin *quatuor* ; osque *patur* ; germanique *fidvôr*, *vier*, *four*. On en trouvera nombre d'autres dans la *Phonétique* de M. Baudry.

Devant un E le vieil ombrien adoucit le *k* en ç (S accentué). Il remplace le D médial par un son intermédiaire entre R et S (ainsi, là où le latin dit *med-ius*, le grec a *mes-os* ; *meridies* est pour *medidies ;* on trouve aussi en latin les formes *arvena* pour *advena*, *arvorsum*, *arfari*, *arcessere*, *arbiter*, etc.) ; il admet encore trois autres sifflantes : *s* simple, *s* chuintant et *z*. Son *f* équivaut souvent, dans les corps des mots, au *b* latin : *tefe* est *tibi ; pufe* répond à (*c*) *ubi.*

La dentale douce tombe après la nasale, à laquelle elle s'est assimilée : *peihanes* n'est autre chose que *piandi* (génitif de *piandus*) ; on peut rapprocher l'osque *upsannam* pour *opesandam*, *operandam* ; et, dans le vieux latin de Plaute : *dispenno* (pour *dispendo*), *distennite*.

Les lettres de liaison, quand elles sont brèves surtout, sont omises et entraînent souvent la perte de la dernière consonne radicale, qu'elles préservent en latin, c'est ainsi que *sistu*, *ustentu*, *antentu*, *courtu*, représentent *sistito*, *attendito*, *intendito*, *convertito*. Le suffixe latin *clum*, *culum*, affecte toujours la première de ces formes.

Dans le nouvel ombrien (tables VI et VII), l'*o* et

le *g* se sont introduits. *I* remplace souvent *ei*. *G* entre deux voyelles devient *j* ou *i* : *Iiovina* répond au vieil ombrien *Ikuveina* (d'*Iguvium*). Les finales *m* et *f* tombent généralement, phénomène commun à tous les dialectes romans et qui apparaît déjà dans le latin des inscriptions : des formes comme *Scipione* (tombeau des Scipions) pour *Scipionem*, et l'élision constante du *m* dans le latin classique, prouvent combien, dès avant notre ère, la prononciation se rapprochait de celle de l'italien. Les sifflantes du nouvel ombrien sont réduites à trois par la suppression du *z* et du *s* chuintant ; restent le ç, le *s* simple, et la digramme *rs* équivalent à *d* ou *l* médial.

Enfin le rhotacisme, substitution de *r* à *s*, si caractéristique en latin (et dans les dialectes scandinaves), altère complètement les terminaisons dans le nouvel ombrien : *totar*, *Iioveinar*, *ocrer* y remplacent partout *totas*, *ioveinas*, *ocres*. De même, en latin, *arbor*, *color*, et les formes passives *amor*, *amarer* pour *amo-se*, *amarem-se* : c'est un fait général dans le corps des mots latins, tandis qu'il n'affecte guère en ombrien que les finales ; il apparaît toutefois dans le génitif pluriel de la première déclinaison, *tutarum* (des cités ou des peuples), tandis que l'osque a gardé la sifflante primitive du sanscrit (*azum*).

Il suffirait de ces particularités phonétiques pour déguiser presque totalement la parenté de deux langues qui seraient dans tout le reste identiques. Mais ce n'est pas seulement par le son que l'ombrien diffère du latin ; c'est encore par la formation des mots, par la flexion et la terminaison, enfin par la construction et la syntaxe. Toutes ces difficultés accumulées font comprendre la longue résistance dont les procédés de la grammaire comparée pouvaient seuls avoir raison. Et si, après quatre siècles d'assauts répétés, la place a fini par se rendre, ce n'est pas sans opposer encore aux vain-

queurs d'hier un grand nombre de passages obscurs, dont la clé est perdue, et bien des pièges où risque de trébucher l'érudition la plus prudente.

Nous passerons sur la syntaxe, qui d'ailleurs est des moins compliquées ; les désinences, ayant conservé plus de force expressive qu'en latin, suffisent d'ordinaire pour indiquer les rapports des mots entre eux et relier les parties de la proposition.

Les particules isolées qu'on nomme prépositions et dont l'usage croissant a tant fait pour disloquer le savant artifice de la déclinaison n'ont ici ni place ni rôle ; ou plutôt, incorporées au mot par voie de postposition, elles viennent s'ajouter à la flexion casuelle comme une désinence supplémentaire ; on peut dire qu'elles constituent des cas nouveaux : les diverses formes de la déclinaison ne sont pas nées autrement. Le latin a gardé des expressions toutes faites, comme *mecum*, *nobiscum*, etc. ; mais ce qui est là l'exception, est la règle en ombrien. Le fait est curieux et porterait à supposer que les dialectes se sont séparés de la souche aryenne, dans un âge où la déclinaison n'était pas fixée encore et où le mécanisme agglutinatif n'avait pas fini son œuvre. A ce point de vue, la déclinaison ombrienne revêt un caractère d'antiquité qui manque à la déclinaison latine. En composition, toutefois, dans les noms comme dans les verbes, en ombrien comme dans toutes les langues indo-européennes (sauf l'allemand), les particules se placent toujours en tête du mot.

L'omission des lettres brèves, si fréquente dans nos *tables*, n'est pas seulement un accident d'écriture. Elle indique une tendance de la prononciation, et aussi une formation archaïque. L'ombrien repousse les suffixes dits de liaison, et, autant que possible, il attache la terminaison, surtout dans les verbes, à la racine nue. Il ne faut pas s'étonner qu'une langue beaucoup plus altérée en somme que le latin et que l'osque ait gardé à l'état fruste

des vestiges d'une période reculée. Ces débris, usés et rejetés lentement par les dialectes cultivés, ont justement pour asile les langues délaissées ou patois.

Mais venons aux formes grammaticales proprement dites ; elles nous fourniront des exemples propres à éclairer ce qui précède.

La première déclinaison, correspondante à *Rosa*, nous offre un paradigme complet : singulier, nominatif, *a* ou *u* ; gén. *as* ou *ar* ; datif *e* ; acc. *am* ou *a* ; abl. *a* ; locatif composé ; *am* ou *em-en*, *em-e* ; attributif *a-per* ; comitatif *a-co* ; aditif *am-ar*. Pluriel, nomin, *as*, *ar* ; génit. *arum* ; datif-ablatif *es*, *er* ; acc. *af*.

— S. N. *Tutu*, *Tuta*, nouvel ombrien *Tota*, la cité, le peuple. C'est la terminaison latine.

L'osque a une forme en *o*, qui répond au vieil ombrien *tutu*.

Génitif. *Totas*, *totar*, de la cité. Comparez le latin ancien *familias*.

Datif. *Tote* (pour *totai*), à la cité.

Acc. *Totam* et *tota*.

Ablatif. *Tota*. La forme complète, qui se trouve en osque et en vieux latin, comporte un *d* primitif et organique, tombé en ombrien.

Désinences composées. *Totam-e*, *asam-e* (pour *asam-en*, équivalent à *aram-in*), vers ou près l'autel, la cité ; *Totaper*, pour la cité ; *asa-co*, avec l'autel ; *asamar* (pour *aram-ad*), vers l'autel.

— Pl. N. *Tutas*, *totar*, les cités (comparez l'osque et l'ancien latin *lœlitias insperatas mihi irrepsere in sinum*, cité par *Nonius*).

Génitif. *Totarum*.

Datif, ablatif. *Tutes*, *toter*, *E* pour *ei*, que le latin a contracté en *i*, par exemple, *queis*.

Acc. *Tutaf*, *totaf*. Ce F est embarrassant ; il correspond en osque à *ss*. Y a-t-il une prononciation particulière du *s* final redoublé, analogue au *th* anglais fort ? C'est l'opinion d'Aufrecht. M. Bréal

pense que les Ombriens ont adopté un ancien datif abandonné en *bhis* dont les grecs ont fait φι et φιν, et qu'Homère emploie indistinctement à plusieurs cas, locatif, datif, instrumental.

La seconde déclinaison est également bien établie :

Singulier, nominatif, masculin : *poplos* ; neutre, *persklum*, *persclo* (sacrifice, invocation). Pluriel, *puplus, poplor*. L'osque et le latin ont des formes analogues.

Vocatif, *i*, *ie* ; *Di Grabovie*, O dieu Grabovius !

Génitif, *puples*, *popler*. Pluriel, *puplum*, *poplum*. (le latin *deum*, *divum* est probablement tout aussi ancien que *deorum*, etc.)

Datif, *puple*, *pople* (pour *poploi*, dont le latin a fait *populo*). Pluriel, *puples*, *popler*, *popleir*.

Acc., *puplum*, *poplom*, *poplo*. Pluriel, *pupluf*, *poplof*.

Ablatif, *puplu*, *poplu* (le *d* final organique est tombé comme en latin). Pluriel, *popler*.

Locatif simple en *ei* : *stahmei* (*in templo*).

Désinences composées : *angluto*, de l'angle ; *anglome*, vers l'angle, etc.

La troisième déclinaison, beaucoup plus complexe, nous fournit au nominatif singulier des formes en *ur* et *ar*, en *u*, en *e* (neutre), en *er* (comp. le latin *us*, pour *es* et *uis*, et les mots comme *iter*, *cadaver*). Par exemple, *arsfertur*, *censtur* (*adfertor*, celui qui offre le sacrifice, *censor*), *ukar*, la montagne ; *karu* (*caro*) ; *verfale* (*verbale*, formule, paroles consacrées) ; *tuder* (limite ?). Le nominatif pluriel est tantôt en *or* pour *us* (*tuderor*, les limites), tantôt sans flexion (*frater*, *censtur*, frères, censeurs). Le génitif est en *er* pour *es* : *ocrer*, de la montagne ; au pluriel *ium* et *iom*. Datif, *asferture*, *karne*, *ocre* ; pluriel *es*, *eis*, *eir*. Accusatif *em*, *o* pour *om* : *asferturo*, *karnem* ; pluriel toujours en *f* : *aveif*. Ablatif en *e*, *i*, pluriel *es*, *er*, *eir*, *us* ; on peut comparer le latin *foris*. L'ombrien n'a pas connu la terminaison

en *bus* (*avibus*), calquée sur l'organique *bhyas* ; il a préféré sans doute la forme en *su* (sanscrit *su*), dont l'*u* sera tombé.

A la quatrième déclinaison appartient le nominatif *trifo*, la tribu.

Les Tables Eugubines sont peu riches en pronoms personnels et possessifs. Nous y notons les datifs *mehe* et *tefe* correspondant à *mihi*, *tibi*, l'accusatif *tiom*, *teiom*, *tio*, toi, exemples d'un possessif (*teius* est analogue à *meus*) employé au sens personnel, tout comme en latin *mei*, *tui*, de moi, de toi ; le datif-abl. *tover* (*tuis*). Joignons-y les démonstratifs *ef* (latin *eas*) ; *esmei*, dans ce (*in hoc*). Parmi les relatifs, il faut citer *poei*, *poi*, qui équivaut lettre pour lettre au latin *qui* ; *porsei*, *porsi* (*quod-ei*) ; *pirsi* (*quid-ei*). Ces formes, rendues étranges par la substitution du digramme *rs* à un *d* primitif, ont révélé à M. Louis Havet la composition du *qui* latin, où l'on s'étonne de voir un nominatif singulier. *Qui* comme *poi* est le thème *po* ou *ko* combiné avec un suffixe enclitique *ei*, *i*, débris d'un pronom déjà fléchi et devenu adverbe. Autre particularité : le neutre *porsei* est employé au singulier et au pluriel masculin. M. Bréal reconnaît justement, dans cette confusion des genres et des nombres, une marque de décadence partielle ; c'est un fait d'atrophie, probablement dû à l'invariabilité de l'enclitique *ei*.

Les thèmes et les flexions pronominales ont fourni, comme dans toute langue, des conjonctions et des adverbes : *porsei* a pris le sens de jusqu'à ce que, tant que ; *pirsi* ceux de quelque façon, après que. Dans *este* (*ita*, ainsi), *eso* pour *es oc* ou *esunc* (ainsi), *ersc* (alors), *ene*(*m*) (comparez le latin *enim*, en effet), on retrouve le latin et l'osque *is*, *id*, avec divers suffixes et enclitiques. *Pufe* (dès que) est identique à *cubi*, *ubi* ; *neip* à *nec*, *svei* à *si* ; *ote*(*m*) à *aut* et *autem*. *Nersa*(*m*) pour *nedam* est l'inhibitif *ne* suivi de l'affixe latin *dam*. Quelques-unes de ces

formes conservent des traces de flexions que le latin classique a perdues.

Nous ne possédons qu'une faible partie de la conjugaison ombrienne : des infinitifs supins en *tu*(*m*), *to* : *aseriato* (*observatum*) ; des participes passés déclinés sur *poplos* et remarquables par la substitution fréquente de l'*e* à l'*a* de la première conjugaison (*aja* s'est contracté en *e*, parfois en *i*, moins souvent en *a*) ; des participes futurs en *nos* pour *ndos* : *peihaner*, en latin *piandi*, au génitif ; des participes présents en *hunt* ; des premières personnes du présent de l'indicatif en *o*, *stiplo* (*stipulor*), *anzerio* (*observo*), dont Aufrecht a voulu faire à tort des infinitifs ; un parfait *subocau*, j'ai invoqué ; des optatifs en *aia* (comp. le grec *luseiên*) ; des troisièmes personnes singulier de futurs, *eest*, *est* (*ibit*), que l'on peut rapprocher des futurs grecs et sanscrits ; enfin et surtout des futurs antérieurs : *fust* (*fuerit*), *iust* (*iverit*), *sesust* (*steterit*), *peperscust* (*poposcerit*), *courtust* (*converterit*), etc., *ambrefurent* (*ambiverint*), *procanurent* (*procinerint* ?), etc. ; et des troisièmes personnes d'impératifs : *etu*, *enetu* (*ito*, *inito*), *stiplatu*, *feitu*, *deitu*, *antentu*, etc. (*stipulator*, *facito*, *dicito*, *intendito*). Le passif semble s'être formé volontiers avec le participe et le verbe substantif ; des locutions comme *stahmito est*, *tuderator sent* (*stabilitus est*, *finiti sunt*, dans le sens de *stabilitur* ou *describitur*, *definiuntur*) ont déjà une apparence toute romane.

Telles sont, bien succinctement résumées, les ressources restreintes dont disposent aujourd'hui les interprètes des bronzes de Gubio. Ces détails, bien qu'arides, nous ont semblé indispensables ; c'est par eux seulement que le lecteur assiste aux tâtonnements sagaces de la linguistique, au curieux travail de la restitution d'un idiome perdu. Il s'en faut que Aufrecht et Kirchoff, malgré la puissance de leur méthode, soient arrivés à tout élucider ; plusieurs de leurs hypothèses grammaticales de-

vront être modifiées et le sont déjà par la critique pénétrante de M. Bréal ; quelques explications sont demeurées douteuses, des passages géographiques resteront toujours enveloppés d'obscurité. Mais enfin le sens général est acquis.

Dans son grand ouvrage (*Les Tables Eugubines*, 1875, avec un magnifique *Atlas-Album*), le docte professeur ne s'est pas borné à l'étude minutieuse de la langue et à la traduction des textes ; il y a rassemblé les notions les plus curieuses et les plus neuves sur les croyances, les rites et les dieux des Ombriens.

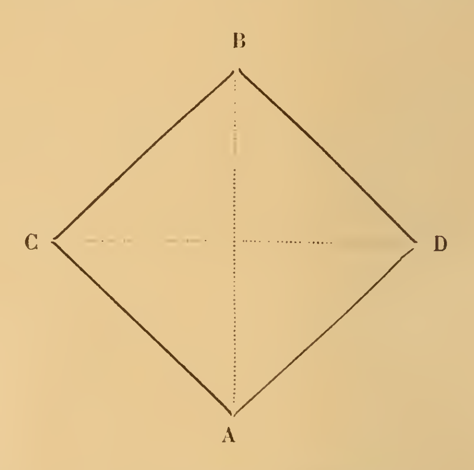
Iguvium, dans l'antiquité, surtout sous la domination romaine, a été une ville importante et riche. « Le voisinage de mines de cuivre et d'argent, et plus encore celui de la voie flaminienne qui, coupant l'Apennin, reliait la mer tyrrhénienne à l'Adriatique, en faisaient un centre », un rendez-vous pour toutes les populations de l'Ombrie ; on s'explique donc qu'une telle cité conservât avec un soin jaloux ses institutions locales et sa religion.

Les *Tables Eugubines*, prescriptions rituelles jadis appendues, clouées aux parois d'un temple, sont les actes d'une corporation de prêtres, tout à fait comparable à celle des Arvales. Ils s'appelaient *Frater Atiiediur*, les Frères Attidiens, sans doute originaires d'Attidium, Attigia, ville de l'Ombrie. Ils étaient douze. Leur confrérie (*fratecate*) était dirigée par divers magistrats : l'*adfertor* (*adfertur*), le questeur, (*kvestur*), le *fratricus* (*fratreks*). Leur siège paraît avoir été un sanctuaire élevé sur une colline d'Iguvium, l'*Ocris Fisius*, dédiée, selon toute vraisemblance, au dieu ombro-sabin *Fidius*.

Le texte se rapporte à différentes cérémonies dont leur collège était chargé : les auspices, la purification de la colline fisienne, la lustration du peuple iguvien. Il donne sur les gestes, les vases, les accessoires, les victimes, les paroles sacramen-

telles, les instructions les plus minutieuses et de la plus stricte observance : « Si quelque point, dit la table VI, a été omis, interverti, manqué, le sacrifice sera nul, tu retourneras à la porte trébulane (du nom d'une ville voisine) pour inspecter les oiseaux, et pour tout recommencer ».

Nous avons souvent parlé des auspices et de leur importance officielle dans la vie romaine. Ici, nous assistons, pour ainsi dire, à la cérémonie elle-même.



« Que l'on commence le sacrifice par l'observation des oiseaux dans l'ordre suivant : l'épervier et la corneille venant de derrière l'observateur, le pic et la pie venant vers lui. Que celui qui doit observer les messagers célestes, les oiseaux chanteurs (*oscines*), s'étant placé au terme consacré, dicte cette formule à l'*adfertur* (au magistrat qui demande les auspices) : Je stipule d'observre l'épervier et la corneille venant de derrière, le pic et la pie venani vers moi. Les oiseaux, les messagers qui viendront vers moi seront favorables. Que l'*arsfertur* réponde ainsi : je les observe, etc., etc., propices pour moi, pour la cité iguvienne, dans les limites de ce temple figuré (ou ainsi déterminé) ».

Il faut, pour l'intelligence du passage cité, se rappeler que l'augure figurait, dans le ciel (*tempus*), avec son bâton augural, un espace restreint (*templum*) dans lequel devaient se manifester les présages. Tel était le temple antique avant l'invention de l'architecture. On sait que l'enceinte des camps romains était précisément tracée à l'image du temple imaginaire dessiné par le *lituus*. Supposons donc que l'augure, placé en un point *A*, au lieu consacré près de l'*Asa deveia*, fixe au loin, du regard, un point B, désigné par le terme encore inexpliqué *Vapides avieculi* ; et tire d'A et de B quatre lignes à angle droit, qui formeront les côtés du carré ou temple augural. La droite perpendiculaire, A B, est le *Cardo*, l'axe de la figure ; la droite C D (la décumane des camps romains) a une grande importance dans l'opération. C'est en deçà de C D que doivent être observés l'épervier et la corneille venant de derrière le prêtre ; c'est au delà de cette même ligne qu'on observe le pic et la pie, et seulement s'ils viennent vers le point A. En dehors de ces conditions, les auspices sont nuls ou funestes.

Cette configuration du carré imaginaire me paraît indiquée dans les prescriptions suivantes : « Sitôt que l'Arsfertur a prononcé les termes sacramentels, on procède au tracé (idéal). Depuis l'angle inférieur près de l'*Ara deveia*, jusqu'à l'angle supérieur près des *vapides avieculi* ; et, de l'angle supérieur jusqu'à la borne terminale, et de l'angle inférieur près de l'autel ; jusqu'à cette même borne, et entre les bornes terminales des deux côtés, — qu'il observe ». Suit l'énumération, fort précieuse pour la topographie ancienne, des lieux dits, villages, chapelles, bois sacrés, que sont censées traverser les lignes du carré imaginaire. — « En deçà des deux points extrêmes (c'est-à-dire en deçà de la diagonale qui les joint) ci-dessus spécifiés, qu'il observe l'épervier et la

corneille venant derrière lui ; au delà de ces points le pic et la pie venant vers lui. Dès que les oiseaux messagers auront chanté, que, de la place consacrée, il tire son pronostic. Puis, interpellant par son nom l'*Arsfertur*: « Je vois, dira t il, l'épervier d'arrière en avant, ou la corneille d'arrière en avant, le pic, la pie venant vers nous, les oiseaux favorables, pour toi, pour la cité d'Iguvium, dans ce temple figuré. »

Il semble que ces conditions pouvaient manquer souvent, et j'aime à penser qu'on aidait le hasard en lâchant des oiseaux tenus en réserve, comme les fameux poulets sacrés que l'on consultait à Rome. Je ne serais pas étonné que ces *vapides avieculi* dont il est parlé eussent quelque rapport avec les cages ou avec ces oiseaux chanteurs qui devaient donner le signal à l'augure. Quoi qu'il en pût être voilà une affaire heureusement terminée. Les augures sont pris, et ils sont favorables. On va maintenant procéder à la lustration de la colline fisienne et à la visite aux sanctuaires des portes de la ville.

« Qu'il expose (le prêtre ou l'*adfertur*) à la porte Trébulane les vases qu'il est d'usage d'exposer dans la cérémonie expiatoire. Après la purification du feu, qu'il fasse de même à la porte tyrrhénienne, à la porte véienne. »

La lustration proprement dite consiste dans une procession autour de la ville et dans une série de sacrifices. Devant la porte Trébulane, trois bœufs sont immolés à Dius Grabovius ; et derrière la même porte trois truies grasses à Trebus Jovius. Le second double sacrifice est offert à la porte de Tasana : trois bœufs à Mars Grabovius, trois truies à Fisus Sancius. Puis à la porte de Veies, trois bœufs à Vofionus Grabovius, trois brebis à Téfrus Jovius. Le quatrième sacrifice, trois taureaux à Mars Hodius et trois taureaux à Hondus Cerfius, n'a pas lieu près d'une porte, mais à deux endroits

désignés sous les noms de *Vocu Jovia*, et *Vocu Coredier*. S'agit-il de bois sacrés, comme le propose M. Bréal ? Bois sacré de Jovis, bois sacré de Curiatius ? Ou bien d'oracles, si l'on rattache *vocu* à *vox* à *vocare*, *invocare* ? Vocu pourrait aussi rappeler la déesse sabine ou marse, *Vacu-na*. Le mot n'est pas encore expliqué. *Coredier* confirme nos conjectures sur le caractère divin des héros légendaires d'Albe-la-longue, les Curiaces.

Pour chacun des sacrifices, l'inscription énumère les dons accessoires qu'il faut offrir aux divinités. « Le double caractère que Cicéron, dans la *République*, dit être le propre de la religion romaine, se retrouve à Iguvium : une extrême simplicité des offrandes unie à une grande complication du rituel. Du lait, du vin, un peu d'encens, diverses sortes de gâteaux composent le menu ordinaire des dieux ; ce qui fait le mérite du sacrifice, c'est l'exacte observation de tous les rites. Les prières, dont quelques-unes sont citées *in extenso*,... présentent la même superfluité de mots, les mêmes répétitions... et le même attachement aux formules, que Cicéron relevait chez les jurisconsultes romains. »

« Je t'ai invoqué, je t'invoque, Dius Grabovius, pour la colline Fisienne, pour le peuple Iguvien, pour le nom de la colline Fisienne, pour le nom du peuple Iguvien. Sois favorable, sois propice à la colline F., au peuple I., au nom de la colline F., au nom du peuple I. Saint, je t'ai invoqué, je t'invoque, Dius Grabovius. Je te consacre ce bœuf ambarvale comme expiation pour la colline F., pour le peuple I., pour le nom de la colline, pour le nom du peuple. Dius Grabovius, sois enrichi de ces dons. Si le feu a été souillé sur la colline F., si dans la cité Iguvienne des rites ont été omis, tiens le pour non avenu. Si quelque chose dans ton sacrifice est manqué, mal fait, transgressé, négligé, vicié ; s'il est à ton sacrifice un défaut connu ou inconnu, Dius Grabovius, comme il est juste, reçois

en expiation ce bœuf ambarvale. Dius Grab., purifie la colline F., purifie le peuple I. Dius Grab., purifie le nom, les lares, les rites, les hommes, les troupeaux, les champs, les fruits de la Colline F., du peuple I. Purifie-les.

« On trouverait chez le vieux Caton, dit M. Bréal, dans les formules de prières qu'il donne comme modèle à l'agriculteur romain, des invocations et des prescriptions toutes semblables. » Ce sont précisément ces formules, ces litanies qui constituent la *relligio*, le *recueil* des rites ; et partout elles en sont l'essence. Nous sommes heureux d'appuyer ici de l'autorité d'un esprit si mesuré les idées que nous avons tant de fois émises. « Il s'agit moins, dit-il, d'obtenir la bienveillance que d'enchaîner la liberté du dieu. Le brahmane qui connaît le rituel dispose du ciel, et par le ciel il est le maître du monde. L'Italiote, sans aller aussi loin, croit que, s'il est fidèle à toutes les prescriptions sacrées, le dieu, de son côté, ne saurait manquer à son office. »

Les Frères Attidiens n'étaient pas seulement préposés aux purifications *intra muros*. Les Tables décrivent d'autres sacrifices offerts sur différents points de la banlieue, et qui sont accompagnés de particularités intéressantes. Le prêtre, vêtu de la robe prétexte garnie de pourpre, et deux acolytes avec lui, conduisent les victimes autour du territoire. Arrivé au point déterminé, bois sacré ou chapelle, le prêtre s'arrête et prononce contre tous les étrangers, Tadinates, Etrusques, Nariques, Japydes, une sentence d'éloignement. C'est là un trait des plus antiques, si l'on voit dans les Japydes, par exemple, les Japyges, refoulés alors par les Messapiens jusqu'à l'extrême talon de la botte italienne, et qui, en des temps reculés, peut-être à l'arrivée des Ombriens, occupaient toute la côte adriatique ; notez aussi une protestation manifeste contre l'invasion étrusque. Mais, à l'époque où les Tables furent rédigées, sans doute copiées sur des

textes plus anciens, la formule de bannissement n'était plus qu'une fiction légale ; car le prêtre indique aussitôt à ces étrangers le moyen de se racheter de l'exil à prix d'argent. « La lustration, à Iguvium comme à Rome, paraît avoir été l'occasion d'un recensement, d'une taxe sur les étrangers. La procession achevée, le prêtre prononce une sorte d'imprécation contre les dieux du dehors, suivie d'une invocation aux dieux nationaux : O Cerfus Martius, O Præstita Cerfia fille de Cerfius Martius et Tursa Cerfia fille de Cerfus Martius, effrayez, terrifiez, expulsez, mettez en fuite les Lares (Nerf) et les génies des Tadinates, des Tuskes, des Nariques et des Japides ! »

Un autre document précieux nous est fourni par la table II, une liste de peuples admis tous les ans au sacrifice commun d'une truie et d'un bouc : et parmi eux les Attidiates, et deux tribus de Curiates ce qui implique une parenté reconnue entre les Ombriens et les Sabins. Chacun de ces peuples, huit ou dix, avait droit à un morceau des deux victimes. « En retour la confrérie recevait de chacun une contribution de blé ». Pareil usage existait à Rome et à Albe. Les quarante-sept villes des Latins, des Herniques et des Volsques, qui célébraient tous les ans sur le mont Albain les féries latines avaient chacune sa part du taureau falisque immolé en l'honneur de Jupiter Latiaris ; en retour, elles envoyaient du lait, des fromages, des gâteaux, des moutons. Tarquin le superbe avait établi, ou plutôt respecté cette coutume cette *visceratio*, qui se pratiquait encore au temps d'Auguste. On entrevoit donc dans le passé une confédération ombrienne, tout à fait analogue à l'alliance latine ; et l'on se convainc de plus en plus que, par les institutions aussi bien que par la langue, les Ombriens appartenaient au groupe Ausonien.

La religion italique était foncièrement la même, aussi formaliste, aussi profondément imbue d'ani-

misme. Seulement chaque ville et chaque nation avaient leurs dieux préférés, auxquels s'ajoutaient peu à peu les divinités du voisinage. Le personnel divin qui nous est révélé par les Tables d'Iguvium, malgré certaines formes bizarres, ne diffère pas sensiblement du panthéon latin et sabin; il contient très peu d'éléments étrusques.

Passons en revue ces personnages dont le nom revient à chaque ligne, pour ainsi dire, de nos inscriptions, en les rangeant par groupes autour de Jupiter, de Mars, de Fidius, de Sancus. Mais il faut mettre à part une sorte de nom ou adjectif générique répété à profusion et appliqué à la plupart des divinités : *Çerfus*, *Çerfius*, *Çerfia*. Le Ç étant ici un amollissement du K tout comme dans *Cicero* pour *Kikero*, — et le F, comme dans *parfa* pour *parra* (épervier), le substitut d'un R., ou plutôt de l'aspiration qui suit cette lettre, *Çerfus* est identique à *Kerrus* (*cerritus*, possédé) le *Cerus* latin; et *Çerfius* à la forme osque *Kerriius*. Nous avons déjà plus d'une fois montré que Kerka (Circé) que Cérès enfin, ne sont que des formes ou des dérivés féminins de la même racine Kr (creare, creator), faire, agir. *Kerus*, *Cérès*, *Çerfus* sont les puissances actives et favorables, les génies, autant dire les dieux. C'est pourquoi l'épithète Çerfius, Çerfia, est si aisément jointe à tous les noms sacrés. Çerfus n'a pas d'existence propre. *Çerfus Martius*, le génie ou la puissance de Mars, représente simplement le Mars des campagnes, des prairies. Ainsi βια Ηρακλειη, la « force héracléenne », Héraklès.

Cette épithète, au moins dans nos *Tables*, n'est pas associée au grand dieu de l'atmosphère, *Juvis*, *Ju-pater*; celui-ci préfère *Sancus*; *Sancus Jovis*, *Jupater Sancus;* mais sous forme adjective, il se joint presque indifféremment à tous les dieux mâles et femelles, *Tefrus Jovius*, *Trebus Jovius*, *Hondus Jovius*, *Tursa Jovia* et, comme *Çerfius*, devient le

plus souvent un explétif. On ne peut séparer de *Juvis*, *Dius*, autre forme de la célèbre racine *Div*, *Diu*, *Diau*. Nous avons vu avec quelle ferveur *Dius* est invoqué; c'est justement le mâle de la *Dea Dia* des Arvales, coïncidence curieuse en des cérémonies si semblables. Son nom est toujours accompagné d'une épithète inexpliquée, Grabovius (vieil omb. Krapuvi), qu'il partage avec Mars et avec Vofionus Dans le voisinage immédiat de Jupiter et de Dius, il faut certainement placer *Fisus*, *Fisiovius* et *Sancus*, qui n'en font qu'un *Fisus-Sancus*, *Fisiovius-Sancius*. Ces dieux étaient connus des Sabins et des Latins sous les formes *Fidius*, *Vediovis* et *Sancus*. *Fidius* a paru être une épithète de Dius, on disait en effet *Dius Fidius* — et on le rattache à *Fides*, divinité de la bonne foi. Toujours est-il que *Fisiovius* semble contenir *Fidius* et *Jovius*. *Sancus* est de même origine que *Sac-er* et *Sanc-t-us*, c'est le *Saint*, le vénérable. De *Trebus*, nous ne saurions que dire, sans l'épithète qui l'accompagne, *jovius*. C'est un Jupiter local, dieu de la porte *Trébulane*, et sans doute d'une ville voisine, *Trebula* ou *Trebulae*. *Tefrus*, autre variante de Jovis et de Sancus, a donné un adjectif *tefralis*, que M. Bréal traduit par *saint*, sacré, et peut être rapproché du mot osque *tefurum*, sanctuaire ou sacrifice.

Mars est encore un des grands dieux d'Iguvium, soit sous son propre nom, seul, ou qualifié de Grabovius, de *hudius*, *hodius*, soit sous le nom déjà signalé de Çerfus Martius, et flanqué de deux déesses: *Præstita Cerfia Cerfi Martii*, *Tursa Cerfia Cerfi Martii*. *Præstita*, qui rappelle les Lares *Præstites*, personnifie l'assistance, la faveur du dieu; *Tursa*, par opposition, serait la *terreur* inspirée par Mars aux ennemis d'Iguvium. Cette explication, plausible, avait souri d'abord à M. Bréal, mais il paraît l'avoir abandonnée. *Tursa*, pour *torsa* ou *tersa* (la sèche), doit être la Terre. En effet le Mars Iguvien est un dieu des champs, et même des pro-

fondeurs, *hudius*, *hodius*, *horsus*, infernal. Hondus, qui est dieu aussi, *Hondus çerfius*, *jovius*, c'est le *hint. hinthi*, des Etrusques, le génie ou le dieu des enfers; il constitue avec *Vofionus* (*Fufluns*), et peut-être le mot *esunu* (hommage, sacrifice, — de *Æsar*), tout ce qu'il y a d'étrusque, à notre connaissance, dans la mythologie ombrienne.

Les traces d'influences celtiques sont plus rares et plus incertaines encore: une déesse *Vesona* a été rapprochée du nom de Périgueux, *Vesona Petrocoriorum*, et de Besançon, *Veson-tio*. Une inscription gallo-romaine est dédiée à *Vesunna*. Mais il y avait aussi une *Vesona* chez les Marses. Corssen l'assimile à *Ves-ta*? En Ombrie, *Vesona* est associée à Poïmonus, forme masculine de *Pomona*, conjointement avec *Tursa jovia*. Cette triade calquée sur la précédente *Præstita*, *Mars*, *Tursa*, est selon toute probabilité un groupe terrestre, pastoral et agricole.

En résumé, les Tables Eugubines nous font connaître un rameau original et vivace de la famille ausonienne, dont les dieux et la liturgie présentent les plus grandes affinités avec les croyances et les usages des Sabins et des Romains. Les travaux de M. Michel Bréal ont le grand mérite d'avoir solidement établi ce que la vraisemblance permettait de supposer.

CHAPITRE NEUVIÈME

LA LÉGENDE D'HERCULE

Herculus, gardien de l'enclos, Indigète ou Sémon des vergers et pâturages, parèdre de Sylvanus, ami de Cérès, de Palès et de Flora. — C'est, en somme, une épithète ou un doublet d'un grand dieu sabin, Sancus, Dius Fidius, ou Garanus. — Le dieu grec Hèraklès est porté en Italie par les colons de Cumes, pénètre chez les Etrusques et accompagne les Tarquins à Rome (VI[e] siècle), où il rencontre et absorbe Herculus. Celui-ci devient Hercul*es* et se pare de tous les exploits de son presqu'homonyme. — Hercule et Cacus; explication de ce mythe, seul épisode conservé par les Italiotes de la grande lutte céleste où les dieux lumineux poursuivent dans les cavernes de la nuée orageuse les vaches fécondes qui doivent allaiter la terre. — Le récit de Virgile. — Hercule, dieu de la victoire, reçoit la dîme du butin; il porte souvent le nom de Sanctus. Inscriptions votives de Mummius.

Nous avons étudié jusqu'ici les croyances et les dieux qui sont nés ou ont grandi sur le sol de l'Italie. Arrivés maintenant à l'époque où l'Italie devient tributaire de la Grèce, nous allons voir entrer dans le panthéon latin Héraklès, Apollon, Castor et Pollux, Enée et tous les personnages homériques. Mais, en mettant le pied sur le sol latin, ils changent de nationalité ; ils prennent, bon gré mal gré, une physionomie latine. Ce ne sont pas des personnages entièrement autochthones ; ce sont des figures nouvelles, mais intimement liées à l'histoire et aux destinées romaines.

La légende d'Hercule est l'ancien et curieux exemple d'une fusion singulière entre des dieux latins, sabins et grecs réunis pour vaincre, dans la personne de Cacus, les antiques démons de la nuée orageuse. Virgile nous donnera le texte et M. Bréal nous fournira le commentaire.

Parmi les anciens patrons des champs et des propriétés qui figuraient dans l'ancienne mythologie latine, nous avons mentionné déjà un *Herculus*, plus connu sous le nom de *Hercules*. La vraie forme *Herculus* nous a été conservée par Cicéron ; elle est, d'ailleurs, attestée par l'exclamation si fréquente *Mehercule*, *Mehercle*, vocatif de la seconde déclinaison. On trouve sur les monuments *Herclus*. C'était un dieu indigète, un *Semo*, proche parent de Terminus, de Horta, surtout des Pénates. Il porte, sur diverses inscriptions, les titres de *rusticus, domesticus*, *genialis*, *agrestis*. Il est adoré à côté de Cérès, de Palès, de Flora. Son autel, qu'il partage avec Sylvanus, reçoit les prémices des champs, des moissons, de la vigne. Son culte, répandu dans tout le pays ausonien, avait pénétré jusque chez les Osques ; il est mentionné, avec d'autres génies de la campagne et des saisons, sur la Table d'Agnone. *Herculus* est le gardien de l'enclos, *herctum*. Le radical *herc* ou, sans aspiration, *erc*, n'est pas sans rapport avec *Orcus*, le domaine infernal, avec *arcere,* entourer d'une défense, et, par suite, écarter ; il est d'ailleurs resté dans le langage juridique : la loi *De familia herciscunda* délimite l'héritage, fixe et consacre le lot de chaque copartageant. Homère appelle la mâchoire *erkos odontôn*, l'enclos ou barrière des dents. C'est donc une expression qui est commune aux Hellènes et aux Latins. Mais la terminaison *lus*, *ulus*, nous avertit que le nom du dieu est purement italique. Herculus est formé comme Caeculus, Faust-ulus, Rom-ulus, *ullus*, pour *unulus*, *bellus* pour *bonulus*. D'abord simple signe de déri-

vation, ce suffixe *ulus*, comme *inus*, est devenu un diminutif.

Tandis que le Sémon Herculus végétait, obscur bien qu'honoré, dans les champs et les jardins du Latium, le héros solaire des Hellènes, *Hera-klefes*, la gloire de Héra ou de l'atmosphère, était introduit dans l'Italie méridionale par les plus anciennes colonies grecques. Cumes, dont on ne peut rabaisser la fondation au-dessous du IXe siècle, regardait Hèraklès comme un dieu national, qui avait élevé des villes, construit des digues, vaincu des géants sur son territoire. Les Etrusques, soit qu'ils l'eussent connu en Asie, soit qu'ils l'eussent reçu des Phéniciens, voyaient en lui le père de Tursénos ; ils l'appelaient *Herkle* ; ils le représentaient armé de l'arc dans leurs peintures funéraires. Ainsi, du nord comme du midi, Hèraklès se rapprochait des sept collines, sous un nom de plus en plus latinisé, et avec une personnalité, un attrait que ne possédait point son quasi-homonyme. La forme *Hérukalos*, *Hérullos*, populaire en Sicile, acheva d'effacer l'origine céleste et glorieuse du dieu : et du contact entre *Herculus* et *Herukalos* naquit *Hercules*, l'*Hercule* classique. Le modeste génie latin disparut dans le rayonnement du héros grec. Hercule hérita de la famille, des épreuves et des aventures d'Hèraklès, qui lui-même avait repris déjà les voyages du dieu phénicien Melkarth.

Quand cette fusion s'est-elle opérée ? Certainement avant l'an 402, où l'Hercule hellénisé fut honoré d'un *lectisternium* (d'une de ces pompes où les images des dieux étaient portées sur des lits ou coussins) ; très probablement, vers la fin du VIe siècle, lorsque Tarquin le Superbe reçut de Cumes les fameux livres Sybillins, dont nous traiterons plus tard. De toute façon, l'entrée d'Hèraklès dans le panthéon latin doit être, avec celle d'Apollon et des Dioscures, considérée comme l'un des premiers emprunts faits par Rome au monde grec. Cette

période de deux ou trois cents ans, comprise entre les derniers rois (520 environ) et la première invasion des Romains en Campanie (345), a vu naître et se développer les légendes mixtes qui rattachèrent les origines de Rome aux souvenirs mythiques rassemblés par Homère, par Hésiode, puis popularisés en Sicile par Stésichore au VI[e] siècle. Au reste, Rome, vers cette époque, était en rapports directs avec la Grèce. Brutus et bien d'autres furent envoyés aux oracles de Delphes, et des commissaires allèrent étudier en Grèce, dès 450, les lois d'où les Décemvirs ont tiré les *Douze Tables*. La formation des mythes italo-grecs est ainsi fixée dans le temps, presque dans l'histoire, avec une suffisante certitude.

Lorsque les Romains apprirent les exploits accomplis par Hercules (qu'ils avaient immédiatement assimilé à Hèraklès), lorsque la *Géryonide* de Stésichore leur eut révélé le voyage du dieu aux confins du monde connu, sa victoire sur le triple monstre, et son retour par la Gaule et l'Hespérie, ils saisirent avec empressement cette donnée, si honorable pour eux ; ils se plurent à imaginer et certainement à croire qu'Hercules, ramenant les troupeaux de Géryon, avait passé par Rome, où plutôt sur le territoire où Rome devait naître, qu'il s'y était arrêté pour délivrer le pays d'un autre Géryon, qu'il avait été l'hôte d'un antique roi du Palatin, de Pallantée, qu'il avait donné des lois humaines, adouci les mœurs et fondé un culte vénérable, aux lieux mêmes où il avait conquis ses bœufs enlevés par un brigand de l'Aventin. Les *Argées* passèrent pour des Argiens, compagnons du héros.

Or, et c'est, à mon avis, ce qui fait l'intérêt de cette étude, tous les éléments de la légende à laquelle le personnage d'Hercule allait rendre la vie se trouvaient réunis sur le sol romain, autour d'une Place aux bœufs, *Forum boarium*, et de l'Autel maxime, *Ara maxima*, une pierre sacrée où sié-

geaient sans doute les maîtres du lieu, les *Potitii*, et où les gardiens du butin, des provisions (*penus*), les *Pinarii*, en faisaient le partage, la distribution, à la *gens*, à la clientèle, à la tribu. Ces deux familles, qui restèrent assez longtemps préposées au service de cette *ara maxima*, étaient sabines ; campées entre le Quirinal et l'Aventin, elles possédaient dans la vallée cet emplacement, ce *forum*, sans doute alors prairie marécageuse (1) où leurs bœufs étaient parqués.

Les Sabins, en venant de Cures s'établir plus bas sur le Tibre, avaient apporté avec eux, comme de juste, leurs dieux, leur culte et leurs réminiscences mythiques, plus ou moins semblables, analogues plutôt, aux patrons et aux rites locaux. Ils adoraient des génies propices, les *Semuneis*, que nous avons vus invoqués par les Arvales, des énergies fécondes, puissances vagues éparses dans l'atmosphère, dans les pâturages et les champs ensemencés : *Semo*, *semen* (la semence) sont des mots de même origine. Le principal, le chef des Sémons sabins portait plusieurs noms, *Sancus*, *Dius Fidius*, *Sancus*, en langue sabine, désignait le ciel, mais dans un sens moins physique que moral ; c'était, par excellence, le Saint, *Sanctus*, l'adorable : quand nous sanctifions un jour, quand nous sanctionnons un traité, nous prononçons encore son nom ; *Dius*, variante de Dianus (Janus) et de *Diovis* (Jupiter), était aussi le ciel, lumineux et puissant. *Fidius*, le *Fisus* des Ombriens, le *Pistios* des Grecs (*Zeus pistios*), était le dieu de la bonne foi, du serment. Tous ces noms, qui reflétaient les nuances indécises d'une idée confuse, idée d'ordre universel et d'ordre social, s'appliquaient indifféremment au dieu suprême des Sabins. « Je de-

(1) *Qua Velabra suo stagnabant flumine, qua que*
Nauta per urbanas velificabat aquas. (Properce, IV, ix).
Vers le Vélabre où le fleuve déversait ses mares stagnantes, où le batelier déployait sa voile sur les eaux citadines.

mandais, nous dit Ovide, s'il faut consacrer les Nones à Sancus ou à Fidius, ou bien à toi, Père Sémo ; Sancus me répondit : à l'un ou à l'autre, il n'importe, c'est à moi qu'en reviendra l'hommage. Les trois noms m'appartiennent ; ainsi l'ont voulu les gens de Cures. » Sancus donc, premier père et premier roi des Sabins, prit, avec eux, possession du sol romain ; il eut, par la suite, un temple au Quirinal, un autre dans l'île du Tibre. Une porte de Rome garda le nom de *Sancalis* ; une sorte d'aigle fut appalé *avis sancalis*. « Enfin des monuments fort nombreux trouvés dans le sol même de Rome portent le nom de *Semo Sancus*. » L'*Ara maxima* était l'autel de Sancus ; ainsi s'expliquent, dit M. Bréal (1), « l'ancienneté des cérémonies, la défense de prononcer dans les prières le nom d'aucun autre dieu, la sainteté et le nom même de l'autel. Voilà pourquoi, de même qu'on gardait à ciel ouvert (*sub dio*), dans le temple de Sancus, les traités avec les peuples étrangers (Plutarque, Varron, Denys d'H.), de même qu'il était défendu d'invoquer Dius Fidius sous le toit d'une maison, on allait jurer, tête nue, le *sagmen* en main (c'était une touffe d'herbe sacrée), devant l'Ara maxima, les serments inviolables. Voilà pourquoi, de même que ni les femmes ni les enfants ne devaient prononcer le nom de Dius Fidius, il leur était défendu d'approcher de l'*autel maxime*. Voilà pourquoi enfin le triomphe, qui est une cérémonie consacrée à Jupiter, se trouve mêlé au culte célébré à cet autel, et pourquoi le temple de *Jupiter Inventor* est placé au lieu où les bœufs ont été reconquis sur le monstre. » Car c'est Jupiter, c'est Sancus, qui a été le véritable vainqueur du Géryon italique. Un autre personnage est mentionné par la tradition, mais nous allons voir qu'il n'est qu'une épithète de Jupiter.

(1) *Hercule et Cacus*, thèse de doctorat, par Michel Bréal.

« Aurélius Victor, exposant les origines de Rome, raconte, ainsi que beaucoup d'autres l'avaient fait avant lui, l'épisode de Cacus ; mais il nomme, comme vainqueur du brigand, un certain Recaranus, grec d'origine, berger d'une taille gigantesque, que sa belle stature et son courage avaient fait surnommer Hercule. Il a soin d'ajouter qu'il emprunte ce nom à l'ancien annaliste Cassius Hémina. Un écrivain du temps d'Auguste, Verrius Flaccus, qui avait fait une étude particulière des antiquités latines, dit de son côté que le vainqueur de Cacus était un berger nommé Garanus, qu'on appela Hercule parce qu'on donnait anciennement ce nom à tous les hommes d'une force extraordinaire. » *Recaranus*, *Garanus* (ou *Caranus*, car la distinction entre le *c* et le *g* est relativement récente) appartiennent à la même classe que *Kronos*, *creare*, *Cerus*, *Kères* ; *Jupiter Recaranus* peut se traduire par *Jupiter recuperator*, celui qui reconquiert. Avant d'arriver à la confusion qui s'est opérée entre Sancus, Recaranus, etc., et Hercule, il me faut vous présenter l'ennemi, l'odieux et calomnié Cacus.

Cacus était visiblement un dieu de la région envahie par la tribu sabine adoratrice de Sancus. Il régnait à Préneste sous le nom Caeculus, fils de Vulcain ; et des Latins l'avaient installé dans une caverne du mont Aventin. La forme adoptée par Diodore et par Denys, Kakios, *Kaikias*, nom donné à un dieu du vent par Aristote (dans Aulu-Gelle), un passage altéré de Festus, rétabli par M. Bréal : *Subjectorum Caeci, improbi viri, imperio*, « ceux qui étaient soumis à l'empire de *Caecius*, ce méchant homme », et encore l'A long de Câcus, autorisent, ce semble, l'assimilation de Cacus à Caeculus. C'était un dieu du feu, qui convenait très bien aux terrains volcaniques, aux solfatares de la campagne de Rome. Nous savons maintenant pourquoi il vomissait des flammes. Il n'était pas

méchant pour cela ; il avait même une sœur *Câca*, considérée comme une divinité favorable. Mais Sancus trouvait en lui un adversaire, qui ne fut pas dépossédé sans combat. Le dieu déchu passa brigand ; c'est assez le sort des vaincus. La défaveur jetée sur le nom de Cacus s'accrut encore, lorsque le surnom d'Hèraklès *alexicacos* fut con nu des Latins. Le héros secourable, qui détourne les maux, devint le vainqueur du méchant, de Cacus. Les autres dieux du pays, Janus, Saturnus, Faunus, ne prêtant pas à d'aussi fâcheuses étymologies, ou trop puissants pour être éliminés, ne partagèrent pas l'infortune de Cacus. Ils restèrent honorés. L'un d'eux, même, le bon Faunus, reçut le nom flatteur d'*Evandros*, Evandre, le bon homme.

Mais la victoire de Sancus ou de Recaranus ne fut pas seulement la substitution d'un culte à un autre et le simple rappel d'une petite révolution locale. Un fait si mince ne justifierait pas l'importance attachée par les Romains à l'épisode qui nous occupe, la solennité des cérémonies qui en sanctifiaient la commémoration. Non ; il y a là le retentissement, l'écho de réminiscences plus antiques encore. Le nom de Cacus est ici accidentel. La victoire est de l'essence de Dius, de Jupiter. Le grand mythe indo-européen du combat entre le soleil et la nue, entre la lumière et les ténèbres, le mythe de l'orage, était commun aux Latins et aux Hellènes, comme à toutes les branches du tronc aryen. L'histoire de Cacus en reproduit les principaux traits. Et ce qui la rend plus précieuse, c'est qu'elle en est le seul vestige qui se soit conservé chez les Italiotes, mais conservé avec une telle fidélité que Virgile, sans y songer, reproduit les expressions mêmes des poètes védiques. Ce n'est point l'obscur Cacus, c'est Vritra, c'est Ahi, c'est Python et Typhée, ou encore Azidahaka et Ahrimane, Fenris et Albérich, c'est la nuée orageuse et stérile qui est pourfendue par Dyaus ou

Indra, par Phoibos ou Zeus, par les Izeds, par Vuotan. La montagne, la caverne de Cacus, c'est la nuée encore, montagne céleste, c'est la forteresse des dragons ennemis des dieux, et dont les débris volent par quartiers énormes dans la bataille des Champs Phlégréens. Les vaches, prix du combat, ce sont les troupeaux de *Hélios Hypérion* gardés par Argos aux cent yeux, volés par Hermès, détournés par les dragons de l'air, les bandes mouvantes des nuages chargés d'eaux fécondes que leur soutirent les rayons et les éclairs. Tous les dieux lumineux ont combattu pour la délivrance des vaches, dont la mamelle doit abreuver le monde. Tous ont lutté contre le démon, le dragon, le monstre. Il n'est pas de religion où n'ait trouvé place ce thème fertile en variations, en métaphores sans nombre ; ce mythe, invinciblement suggéré par les alternances de la nature et confirmé à première vue par le spectacle des vicissitudes et des iniquités sociales. Pour peu que l'on y réfléchisse, on verra que cet antagonisme de la lumière et des ténèbres, du bien et du mal, d'Ormuzd et d'Ahrimane, qui constitue tout le mazdéisme, qui s'est glissé dans l'Eden de la Genèse après la captivité de Babylone, dans Job, dans les fables évangéliques, dans les légendes de Michel, George, Théodore ou tout autre saint vainqueur de monstres, est le propre pivot du christianisme. Tout l'effort de l'Eglise n'est-il pas dirigé contre l'ennemi, le séducteur de la femme, le tentateur du Nazaréen, le « serpent ancien » cité par l'Apocalypse, enfin contre le « prince du monde » ? car l'Eglise flatte de ce nom l'ennemi qu'elle serait bien fâchée de détruire, le père du péché, de ce précieux péché qui est une véritable, dirai-je, poule aux œufs d'or ? non, je dirai vache à lait, pour rentrer dans notre sujet. Et en suis-je donc sorti, en montrant que la vraie religion, la religion révélée, vit de l'exploitation d'un mythe indo-euro-

péen ? Nullement, puisque ce mythe lui-même est l'objet de notre entretien.

L'esprit grec était trop libre, trop largement ouvert, l'esprit ausonien trop positif, trop opiniâtre pour se préoccuper outre mesure de la conception dualiste, étroite et vaine malgré ses prétentions à la grandeur. Les contrastes physiques, les successions de phénomènes qui semblent se combattre et qui sont le complément l'un de l'autre, ce sont des faits qui peuvent fournir de riches développements poétiques, rien de plus et aussi rien de mieux. Mais tirer de ces images brillantes ou sombres des divagations morales sur la distribution des biens et des maux, c'est rapprocher deux ordres de choses qui n'ont aucun rapport entre elles, enliser l'activité humaine dans un fatalisme bien stérile et bien monotone entre un dieu bon, qui abandonne l'homme au dieu du mal, et un démon qui n'en sait que faire. Les Grecs donc, malgré leurs croyances, aimaient à marcher de l'avant, à faire eux-mêmes leur destinée ; c'est pourquoi, tout en multipliant les variantes du récit mythique, Guerre des Titans, Travaux d'Apollon, d'Hèraklès, de Dionysos, fables de Persée et d'Andromède, des Hespérides, de la Chimère et d'Echidna, ils ne firent pas de l'Eternel Combat le centre de leurs religions. Les Latins, quoique infiniment plus superstitieux, — mais peu doués du côté de l'imagination, — étaient trop actifs, trop persévérants, pour s'absorber dans une oiseuse méditation. Après avoir constaté que les choses sont ce qu'elles sont, ils s'occupaient d'en tirer le moins mauvais parti. En somme, ils avaient presque oublié l'inépuisable source des chants de leur race adolescente, lorsque l'adoption d'Hèraklès amena la retraite de dieux surannés. Trouvant dans l'héritage de Sancus une fruste ruine, une légende demi-morte, Hercule répara, il embellit ce débris, et, le reliant à ses propres aventures, lui infusa une nouvelle vie.

Des considérations de ce genre, réduites sans doute à la portée d'esprits encore peu exercés, donneraient peut-être plus d'intérêt à tant d'auteurs anciens dont notre jeunesse scolaire maudit le souvenir. Entourée de tout ce monde de merveilles, de toutes ces légendes qui lui forment comme une riche toile de fond, la narration de Virgile reprend sa valeur et sa beauté. Et nous pourrons peut-être, en la relisant ensemble, oublier que nous l'avons jadis récitée, ânonnée, copiée en *pensum*, sous un œil juste mais sévère.

Le Tibre est apparu en songe au héros troyen et l'a envoyé vers Pallantée où l'Arcadien Evandre lui accordera son alliance. Enée remonte, sous d'épaisses forêts, le cours du fleuve. Il débarque, un rameau d'olivier à la main, et trouve tous les habitants en fête, dans un bois sacré, devant la ville. Le roi offrait en ce jour un sacrifice solennel au grand Amphitryoniadès (au fils d'Amphitryon) et aux dieux. L'élite de la jeunesse, un sénat rustique, le fils du roi, faisaient brûler l'encens ; le sang tiède fumait sur les autels. Après un échange de paroles courtoises : « Asseyez-vous, amis, dit Evandre, à ce repas solennel, et célébrez avec nous cette cérémonie que ramène chaque année et qu'il est défendu de remettre ». Enée installé sur un trône d'érable recouvert d'une peau de lion, les jeunes gens et le prêtre s'empressent d'apporter les entrailles rôties des taureaux, qu'ils découpent avec l'airain ; ils chargent de pain les corbeilles et font circuler le vin. Quand il voit ses hôtes rassasiés, Evandre dit : « Ce n'est pas une superstition vaine, ce n'est pas notre ignorance des anciens dieux qui nous rassemble en cette solennité. Ce repas traditionnel, cet autel voué à un si puissant dieu sont un hommage de notre reconnaissance. Nous rappelons chaque année le souvenir de cruels dangers, et du héros qui nous en a délivrés. Voyez-vous ce monceau de roches suspendues, ces blocs

disjoints, les vastes ruines de cet antre désert ? Là s'enfonçait dans la montagne une caverne profonde, inaccessible aux rayons du soleil, au sol toujours rouge de meurtres nouveaux. Sur les portes pendaient lugubrement des têtes coupées, dégouttantes de sang. Le monstrueux Cacus à la face terrible occupait ces retraites ; fils de Vulcain, géant formidable, dont la bouche vomissait les flammes paternelles. Enfin le temps, après une longue attente, conduisit en ces lieux un dieu secourable, Alcide, le grand justicier. Enorgueilli de la mort et des dépouilles du triple Géryon, le héros victorieux poussait devant lui des taureaux magnifiques ; les bœufs remplissaient la vallée et le rivage. Inspiré par les Furies, et pour qu'il ne fût pas dit que son audace eût reculé devant un forfait, qu'il s'arrêtât jamais dans le crime et dans la ruse, Cacus détourna de l'étable quatre taureaux des plus forts et tout autant de superbes génisses. Voulant dérober leurs traces, ils les traîna par la queue vers la caverne, de façon que leurs pas éloignaient de l'antre au lieu d'y conduire. Il les tenait cachés sous les rochers épais. Cependant, le fils d'Amphitryon avait fait sortir des étables ses bêtes reposées, rassasiées ; il allait partir. Le troupeau saluait nos collines de mugissements plaintifs ; une clameur d'adieu remplissait la forêt. Une vache répondit, du fond de l'antre obscur, et sa voix trompa l'espoir du ravisseur. Le fiel de la colère embrase le cœur d'Alcide. Il s'arme, il empoigne sa massue noueuse, il prend sa course vers le sommet de la montagne. Cacus tremble pour la première fois. Les yeux égarés, plus rapide que le vent, le monstre fuit, gagne sa caverne. La terreur lui a donné des ailes. Il s'enferme, rompt les chaînes forgées par son père qui retenaient un énorme rocher suspendu, et ajoute cet obstacle au rempart de ses portes. Furieux, grinçant des dents, le héros de Tirynthe allait, revenait, cherchant un accès, une

crevasse. Trois fois, brûlant de rage, il a parcouru l'Aventin, trois fois il a voulu forcer l'entrée. Vains efforts. Trois fois, épuisé, il s'est assis dans la vallée. Sur le dos de l'antre, dont il formait la voûte, se dressait un silex aigu, roche inabordable, refuge assuré pour les nids des oiseaux de proie. Ce pic s'inclinait un peu sur la gauche, vers le fleuve. Le héros rassemble ses forces, il pousse le roc, il l'arrache de son alvéole, le renverse. Le fracas de l'ébranlement fait retentir les airs ; le rivage tressaille ; le Tibre reflue épouvanté. La demeure de Cacus, dévoilée, apparaît dans son immensité ; le jour envahit les profondeurs du palais ténébreux. On eût dit que la terre entr'ouverte livrait aux yeux le séjour infernal, les pâles royaumes redoutés des dieux, et que, tombant d'en haut dans l'énorme gouffre, la lumière épouvantait les Mânes.

» Pris à l'improviste dans ce flot de clarté, au fond de sa caverne, Cacus pousse d'affreux rugissements. D'en haut, Alcide l'accable de traits, de souches, de vastes pierres. L'autre, qui s'est fermé lui-même toute issue, vomit des tourbillons de fumée qui l'enveloppent d'aveuglantes ténèbres (*caligine caeca*) et plongent la demeure souterraine dans une nuit épaisse par moments traversée de flammes ; l'antre immense exhale un nuage sombre ; Alcide ne se contient plus ; d'un bond violent, il s'élance à travers le feu, au cœur de la fumée, là où Cacus vomissait en vain l'incendie dans les ténèbres ; il enserre le monstre d'une étreinte invincible. Cacus, étouffé par le sang, les yeux hors des orbites, expire entre les bras du dieu. Les portes arrachées, renversées, laissent voir les vaches dérobées, les rapines amassées dans l'ombre ; le cadavre informe est traîné par les pieds. On contemple ces yeux hagards, cette face redoutable, la rude toison qui garnit la poitrine bestiale, les feux à peine éteints de cette gorge noire. Les cœurs ne peuvent se rassasier de ce spectacle ».

C'est une rude tâche, de traduire Virgile, un poète qui met une intention dans chaque mot, une peinture dans chaque épithète. Mais, quelque imparfaite que soit ma paraphrase, je pense qu'elle a pu vous rappeler, et la massue d'Indra frappant Ahi, abattant les forteresses des Asuras, et la lutte entre Zeus et Typhée, peinte par Hésiode de si vives couleurs. Il s'agit bien du même événement mythique, du même phénomène céleste ramené à des proportions humaines: c'est le drame de l'orage. M. Bréal fait remarquer que les noms de Cacus et de Typhée représentent pareillement la nuée ténébreuse, l'un analogue à *Caecus*, l'autre à *Tuphlos* « aveugle ». Un trait que j'ai mentionné déjà, et qui fait allusion à la marche rétrograde de certains nuages, à la force aspirante des trombes, c'est l'artifice du voleur tirant les bœufs à reculons. Ce n'est pas une invention de Virgile ; c'est un détail consacré, qu'il répète sans même en soupçonner l'origine. Dans l'hymne homérique à Hermès, celui-ci emploie le même procédé pour détourner les bœufs d'Apollon ; mais Virgile, s'il a connu le passage, ne semble pas l'avoir imité ; non, c'était une tradition indo-européenne ; les Perses l'ont connue, on la retrouve dans le culte de Mithra, et Firdausi l'a transportée, transformée, dans un beau récit du *Shah-Nameh*. Ovide, Properce (1), plus tard Stace ont reproduit la même circonstance, évidemment fixée dans les souvenirs populaires de la région Aventine.

« Depuis, continue Evandre, la reconnaissance a

(1) PROPERCE (IV, IX), qui fait de Cacus un autre Géryon, poussant par trois bouches des clameurs *distinctes* :

(« Incola Cacus erat metuendo raptor ab antro,
Per tria *partitos* qui dabat ora sonos »),

n'oublie pas la marche rétrograde des bœufs, précaution du voleur :

Hic, ne certa forent manifestae signa rapinae,
Aversos cauda traxit in antra boves.

consacré ce jour, ces hommages, au libérateur. Potitius le premier institua cette cérémonie, et la maison Pinaria, gardienne du culte herculéen, établit dans ce bois cet autel, que toujours nous appellerons, et qui sera toujours l'*Ara maxima.* » — Ici, rappelons l'*Asa deveia* des Tables Eugubines, manifestement consacrée à Dius, ou à Fisus, ou à Sancus, autant de synonymes de Jupiter ; ce rapprochement suffit pour indiquer que l'*ara maxima* n'était pas dédiée à Hercule ; une autre preuve nous est fournie par Properce : « Maintenant, parce qu'il avait de ses mains purgé, pacifié le monde, *purgatum sanxerat orbem*, Cures, le peuple de Tatius, créa pour Hercule le nom de *Sancus* ». Festus dit qu'Hercule et *Sancus* sont le même dieu ; et Varron, qu'Hercule se nomme Sancus en sabin. Or, nous savons à n'en pas douter que Sancus était à la fois très supérieur à l'Hercule latin, très antérieur à l'arrivée d'Hèraklès dans le Latium.

« Cependant le vieux roi se couronne du feuillage argenté du peuplier, arbre d'Hercule ; il prend de la main droite la coupe sacrée, — allusion à la coupe du Soleil dans laquelle Hèraklès a traversé le ciel ; — « aussitôt les convives font la libation et prient les dieux, et déjà le soir descend vers le couchant qui décline, déjà les prêtres, le Potitius en tête, évoluaient, ceints de peaux selon la coutume et portant des flammes. On renouvelle le festin, on apporte les mets succulents du second service, on entasse sur les autels les plats bien remplis. L'heure des chants est venue. Autour de l'autel illuminé se rangent les Saliens, le front couvert de rameaux de peuplier ; ici, un chœur de jeunes gens, là, les vieillards ; ils chantent un *Carmen*, un hymne qui célèbre les exploits d'Hercule, comme dès le berceau il étouffa les serpents envoyés par sa marâtre, comme il détruisit ces villes fameuses, Trace, Œchalia ; et, sous le joug d'Eurysthée, ces mille travaux que lui imposa la volonté

de Junon : « C'est toi, invincible, dont la main abattit les Centaures, fils de la Nue, Hylæus, Pholus ; et le monstre de Crête, et le vaste lion sous la roche de Némée ; devant toi ont tremblé les marais de Styx et le gardien d'Orcus, couché dans son antre sanglant sur des os demi-rongés. Aucun ennemi ne t'a vu trembler, non, pas même Typhée debout et brandissant ses armes ; ton âme ne fût pas ébranlée quand le Serpent de Lerne t'environna de ses têtes sans nombre. Salut, digne rejeton de Jupiter, honneur ajouté à la gloire divine. Viens à nous d'un pied favorable, prends part au sacrifice que nous t'offrons. *Et nos et tua dexter adi pede sacra secundo.* » Il est vraiment impossible de rendre ces expressions d'un caractère si rituel et si antique, ce *dexter* surtout qui veut dire *venant de la droite*, et par suite propice, et qui semble un écho des Védas. Le prêtre indien invite les dieux à venir du côté droit, *dakshinatas*, *dakshinit*. « N'est-il pas intéressant, dit M. Bréal, de trouver dans le chef-d'œuvre de l'épopée savante un fragment qui tiendrait sa place parmi les créations de la poésie la plus spontanée ? » Surtout lorsqu'on lit dans des écrivains presque contemporains les plates divagations que Virgile assurément devait connaître, et dont il a su dégager au moins quelques vestiges des traditions nationales.

« Voici, par exemple, comment Denys d'Halicarnasse, *d'après beaucoup d'auteurs*, dit-il, expose l'histoire d'Hercule et de Cacus. — « Hercule, grand général grec, le premier homme de guerre de son temps, grand ami de la civilisation, libérateur désintéressé des nations opprimées, donnait aux peuples de sages constitutions, réformant les lois, fondant des villes, construisant des routes, endiguant les fleuves débordés. Il vient en Italie, non pas seul, ni chassant un troupeau de bœufs devant lui, mais à la tête de l'armée qui, sous ses ordres, a soumis l'Espagne. Obligé de s'arrêter

quelque temps pour attendre sa flotte, il arrive à Rome et y fait camper ses troupes. Un barbare, du nom de Cacus, surprend son camp pendant la nuit et lui enlève du butin. Hercule assiège et prend d'assaut sa forteresse. Son territoire est partagé entre les alliés d'Hercule, Evandre, roi des Arcadiens, et Faunus, roi des Aborigènes. Avant de s'embarquer, le chef grec licencie ses vétérans et fonde une colonie composée d'Epéens, de Phénéates et de Troyens. Il laisse aussi dans le pays deux fils, Palas, mort jeune, qui a donné son nom au Palatin, et Latinus, adopté par Faunus et chef de la race latine. Les colons établis à Rome par Hercule ne furent pas étrangers à l'histoire de la ville. Les Epéens y introduisirent le culte de Kronos éléen : les Phénéates accrurent le peuple d'Evandre leur compatriote, et les Troyens, qui avaient été engagés par Hercule après la prise de Troie, sous Laomédon, firent obtenir un peu plus tard un accueil favorable à leurs concitoyens amenés par Enée. » Ainsi tout s'arrange, tout s'explique et la fable est mise d'accord avec l'histoire. C'est de cette façon que nos poètes du Moyen Age et de la Renaissance ont compris les origines des Francs, et que nos historiens ont longtemps accepté et converti en événements réels les aventures de Pharamond.

L'évhémérisme de Solin est plus bizarre encore que celui de Denys. « Cacus est devenu un ambassadeur envoyé par le roi de Phrygie Marsyas à Tarchon, roi des Tyrrhéniens. Mis en prison, il trompe la surveillance de ses gardiens, s'en retourne en Asie et revient avec des troupes s'emparer des bords du Vulturne et de la Campanie. C'est au moment où il voulait ajouter à ses états le territoire concédé aux Arcadiens qu'il est tué par Hercule. » Et pourquoi Marsyas ? Uniquement pour expliquer le nom des Marses. Ici, vous le voyez, il n'y a plus même une lueur de vérité, pas

un indice qu'on puisse relever, sauf peut-être le nom de Tarchon, pour Tarquin, le roi sous lequel Herculus s'est confondu avec Hèraklès. C'est d'après de semblables autorités que s'est fabriquée la mythologie classique,

Au reste, les Romains eux-mêmes, sauf Varron peut-être, avaient perdu le sens de leurs traditions. Virgile n'a été guidé que par l'instinct. Ni les noms, si latins, si antiques, des Potitii, des Pinarii, des Saliens, de Cacus, de Cœculus, ni ce fait que l'Hercule Sabin portait à Cures et à Réaté le nom de Sancus, rien ne l'avait averti que les exploits d'Hèraklès et la défaite de Géryon n'avaient rien à voir avec des légendes de l'Aventin et du Palatin.

Ces légendes, sans doute, et la fable d'Hèraklès avaient eu un point de départ commun ; les Latins et les Hellènes appartenaient au même groupe ; mais leur parenté remonte à la préhistoire, à une période où ni les souvenirs de l'Italie, ni la poésie épique des Grecs ne pouvaient atteindre. Et seule la critique moderne s'est trouvée en état de démêler, dans la fusion tardive de leurs conceptions mythiques, ce qui procède du génie grec, ce qui appartient en propre au fonds italiote. Trois éléments donc se sont combinés dans l'histoire de Cacus : 1° élément indo-européen, le mythe de l'orage et le triomphe du dieu lumineux ; 2° élément local, la rencontre et la lutte du dieu sabin du ciel, Sancus, Dius Fidius, avec un dieu igné des Latins, Cacus, Cæculus ou Vulcain ; 3° élément hellénique, venu de Cumes et d'Etrurie, entre le VIe et le IVe siècle. L'Hercule latin, pareillement, naît de trois dieux : Sancus ou Garanus, le dieu de l'Ara maxima, le véritable vainqueur du monstre ; le génie champêtre de l'enclos domestique, Herculus ; et le héros solaire Hèraklès. Si bien que le nom de *tergemina*, conservé par une des portes de Rome et qui fait allusion au triple Géryon, pourrait jus-

tement s'appliquer à la physionomie d'Hercule, qui est restée longtemps, malgré les progrès de l'hellénisme, très distincte de la personnalité du héros grec.

L'*Hercules custos*, *domesticus*, *pacifer*, etc., et les innombrables Hercules préposés à la garde des mines, des industries, des maisons, des bains, représentent le vieux *Semo Herculus*. Et sur le *Forum boarium*, en face de l'échelle de Cacus, *Scala Caci*, de l'*Atrium Caci*, même du *fanum* où l'on conservait la massue d'Hèraklès, devant l'*Autel maxime*, c'est encore *Sancus*, c'est *Fidius* qui est invoqué ; c'est en la présence du dieu véridique, en plein air, que se prêtent les serments solennels, et qu'on renouvelle chaque année l'antique festin de la tribu sabine : cela, quand s'est éteint le souvenir des Potitii, disparus vers le temps d'Appius Claudius (Ve siècle), et des *Cupenci*, autres prêtres sabins de Fidius ; quand les Pinarii ont cessé de recueillir et de distribuer le butin du clan primitif. Et ce n'est pas en l'honneur d'Hèraklès, c'est en l'honneur de Jupiter *Victor* que les triomphateurs s'arrêtent devant l'Autel maxime au pied du Palatin et montent au Capitole, revêtus des attributs d'Hercule. Mais, à mesure que les statues, venues de Grèce ou commandées à des artistes grecs, multipliaient et popularisaient le type d'Hèraklès, le héros victorieux devint la figure prédomidante, et ses obscurs prédécesseurs tombèrent dans l'oubli. L'usage se propagea, dès le IIIe siècle peut-être, d'adorer l'Hercule de l'Ara maxima surtout comme un dieu guerrier, de l'invoquer en partant pour une expédition et, au retour, de lui offrir en grande pompe un dixième du butin. Dans ces occasions, on habillait richement la vieille statue consacrée, disait-on, par Evandre, et on la qualifiait d'*Hercules triumphalis* ; le général vainqueur régalait Rome entière en un plantureux banquet. Notez combien les pratiques restaient, sans y songer, fidèles à l'es-

prit du vieux culte où le sacrifice et le repas étaient choses inséparables. Les festins de Lucullus, de Sylla, de Crassus eurent des proportions fabuleuses ; Crassus y dépensa le dixième de sa fortune et rassasia pendant trois mois le peuple de Rome.

C'est sans doute à de pareilles occasions qu'il faut attribuer tous ces temples d'Hercule, dont la ville était remplie, et qui ne se distinguaient que par le nom du général qui les avait fondés, Hercule *Syllanus*, Hercule *Pompeianus*. Celui de Lucullus s'appelait *tunicatus*, sans doute parce que la statue était vêtue à la romaine. Paul Emile, le vainqueur de Pydna, avait dédié à Hercule, sur le *Forum boarium* même, une *Ædes Æmilia*. Un de ces sanctuaires, retrouvé dans le voisinage de Latran, porte ou portait l'inscription suivante :

L. MVMMI. L. F. COS. DVCT.
AVSPICIO. IMPERIOQVE
EIVS. ACHAIA. CAPT. CORINTO.
DELETO ROMAM. REDIEIT.
TRIVMPHANS. OB HASCE
RES. BENE. GESTAS. QVOD
IN BELLO. VOVERAT.
HANC ÆDEM ET. SIGNV
HERCVLIS. VICTORIS.
IMPERATOR. DEDICAT.

Lucius Mummius, Lucii filius, consul, ductor, auspicio imperioque ejus Achaïa capta, Corinto deleto, Romam redieit triumphans. Ob hasce res bene gestas, quod in bello voverat, hanc aedem et signum Herculis victoris, imperator dedicat. — « Lucius Mummius, fils de L., consul, général, l'Achaïe conquise, Corinthe détruite sous ses auspices et son commandement, est rentré à Rome en triomphe. Pour cet heureux succès, acquittant son vœu, l'*imperator* dédie ce temple et cette statue d'*Hercules victor*. » — Un document analogue, plus précieux encore, rédigé en

mauvais vers hexamètres, a été recueilli à Riéti, dans les ruines du temple dédié à Sancus.

SANCTE

DE DECVMA. VICTOR. TIBEI. LVCIVS. MUMMIV. DONVM MORIBVS. ANTIQVEIS. PRO. VSVRA. HOC DARE SESE. VISVM. ANIMO. SVO. PERFECIT. TVA. PACE. ROGANS. TE COGENDEI. DISSOLVENDEI. TV. VT. FACILIA. FAXEIS. PERFICIAS. DECVMAM. VT. FACIAT. VERAE. RATIONIS. PROQVE. HOC. ATQVE. ALIEIS. DONEIS. DES. DIGNA. MERENTI.

Nous en traduirons quelques lignes: *Sancte* (1) (une forme de *Sancus*), *De decuma. victor tibei. Lucius. Mummiu. donum. Moribus. antiquis. pro usura. hoc. dare. sese. Visum. animo suo. perfecit. tua pace.*, etc. *Proque. hoc. atque. alieis. doneis. des. digna. merenti.* C'est-à-dire: « O Dieu saint! Lucius Mummius, vainqueur, a voulu, selon la coutume antique, t'offrir en remercîment cette part de la dîme; et il a, avec ton assentiment, accompli cette offrande. Pour cela et pour mes autres présents, donne-moi ce dont je suis digne (mesure ta faveur à mes mérites). » Les inscriptions manuscrites ont le privilège d'être irréfutables. Les deux que nous venons de lire nous prouvent à la fois l'identité de Sancus et de l'Hercule latin, l'antiquité

(1) Ce nom de Sanctus est spécial à l'Hercule Sabin, à l'Hercule *Victor*.

C'est à *Sanctus pater* que Properce, en termes curieux, recommande son livre :

Sancte pater, salve; cui jam favet aspera Juno.
Sancte, velis libro dexter inesse meo.
Hunc, quoniam manibus purgatum sanxerat orbem,
Sic Sanctum Tatii composuere Cures.

« Père Sanctus, salut, toi que ne poursuit plus l'âpre Junon, Sanctus, daigne protéger mon livre par ta présence... Tes mains vengeresses ont affermi, *sanctifié*, le monde; de là ce nom de *Sanctus* que t'ont donné les *Tatiens* de Cures. » PROPERCE, IV, IX.

de l'usage d'offrir à Hercule et à Sancus une part du butin, et du contrat passé entre le dieu et le fidèle généreux.

Il s'agit ici du rustre appelé Mummius, qui, facilement vainqueur à Leucopétra des derniers Achéens, commit le crime odieux de livrer aux flammes une ville sans défense, une des plus riches cités de la Grèce expirante. Et par une sanglante ironie du sort, c'est à Hercule vainqueur, à cet Hèraklès, l'honneur et le champion de l'Hellade, que le pieux et grossier *imperator* vient offrir en toute bonne foi les dépouilles de Corinthe, le dernier soupir de l'Hellade anéantie.

Mais achevons en quelques mots l'histoire et la décadence de l'Hercule latin. Suivant l'exemple des Sylla et des Pompée, tous les puissants se plurent à voir en ce dieu victorieux un patron et un précurseur. Le triumvir Antoine se vanta d'en descendre. Galba, Trajan, Adrien, les empereurs d'origine espagnole, aimèrent à figurer sur leurs monnaies l'*Hercules gaditanus*, l'Hercule de Gadès. Commode s'habillait, s'amusait et prétendait se conduire en Hercule. Les Syriens, Septime Sévère, Caracalla, se flattèrent aussi de compter le héros (un Hèraklès oriental sans doute) parmi les dieux de leur maison, « Enfin, dit Preller, sous Dioclétien et Maximien, le monde étonné vit un Jupiter et un Hercule, le père et le fils, monter sur le trône impérial. Cette forfanterie entra dans le cérémonial de la nouvelle cour; la dignité d'Hercule, se transmit par l'adoption au successeur présumé, qui fut nommé César *Herculius.* » Ainsi, de la divinité, Hercule est descendu au rôle, encore honorable, de héros, puis à la dignité, peu enviable, de prince de la décadence; il en est réduit aujourd'hui à s'exhiber dans les baraques foraines. Grande leçon pour les dieux menus et gros.

CHAPITRE DIXIÈME

LES SIBYLLES. APOLLON

Un mot de Pascal sur les Sibylles. — La tradition chrétienne, jusqu'au XVIIe siècle, honore les Sibylles et s'appuie sur les *Livres Sibyllins*, déjà tenus pour sacrés à Rome dès le VIe siècle avant notre ère. — Les Pythies et prophétesses n'ont manqué à aucun peuple; mais le nom de *Sibylle* semble particulier à l'Italie, bien que les oracles sibyllins aient été écrits en grec et apportés de la Grande Grèce. — Conjectures étymologiques. — Récit de Tite-Live. — Institution de *duumvirs*, *decemvirs* et *quindecemvirs* sibyllins. — Autorité des *Livres Sibyllins*, même après leur destruction totale dans un incendie du Capitole, en 83 av. J.-C. Ils furent alors reconstitués de pièces et de morceaux recueillis dans le monde romain tout entier. — Varron cite déjà dix Sibylles; mais une ou deux seulement ont porté ce titre : la Sibylle de Cumes, peut-être celle de Tibur. — Virgile a soin de mettre la Sibylle de Cumes au service d'Enée ; et avec elle Apollon, l'inspirateur des *Livres Sibyllins*, le dieu cher à Auguste. — Le culte d'Apollon, dans l'Italie méridionale (*Apulu*, *Apulia*), antérieur peut-être à l'extension des colonies helléniques, a passé chez les Etrusques et dans le Latium au temps des Tarquins. — Mais le premier, longtemps le seul sanctuaire du dieu, fut un bois de lauriers situé près de la porte *Carmentale*, où s'éleva en 429, à l'occasion d'une peste, le temple d'Apollon, *medicus*, *sospitalis* ou sauveur. — Institution des Jeux Apollinaires, 212; adjonction au temple d'un théâtre ou d'un *proscenium*, où fut joué le *Thyeste* d'Ennius. — Apollon a dû beaucoup à la légende d'Enée, protecteur de Troie, il s'est trouvé naturalisé romain. — Il semble avoir, dès la première guerre punique, confisqué certaines cérémonies expiatoires dites Jeux Tarentins ou *Terentins*, qui prirent ensuite le nom de Jeux Séculaires (149). — Durée variable du *Sæculum*. — Dévotion de Sylla pour Apollon et les Sibylles. — *Sylla*, contraction de

Sibulla? — Caractère asiatique et bientôt messianique des nouveaux Livres Sibyllins. — Le *Pollio* de Virgile. — Culte particulier d'Auguste pour Apollon, patron d'Actium. — Transfert des *Livres Sibyllins*, convenablement remaniés et épurés, dans le temple d'Apollon palatin. — Jeux Séculaires de l'an XVII av. J.-C. — Chant commandé à Horace. — Aventures diverses des *Livres Sibyllins*, consultés encore sous Aurélien, sous Julien, plus ou moins brûlés par Stilicon.

Les Sibylles ont partagé la décadence d'Hercule. Comme lui, elles n'habitent plus que les baraques foraines ; elles ont cependant gardé quelques traits de leur caractère primitif ; elles rendent encore des oracles. Mais Pascal a fort ébranlé leur crédit lorsqu'il a déclaré que « les livres des Sibylles et de Trismégiste, et tant d'autres qui ont eu du crédit au monde sont faux et se trouvent faux à la suite des temps » ; Saint-Simon, Beaumarchais, sans parler de Voltaire, les ont traitées sans aucune révérence : « Les trois filles de La Rochefoucauld, dit l'un, moururent Sibylles dans un coin de l'hôtel » ; et l'autre : « Voyez cette vieille Sibylle ! Par ce qu'elle a fait quelques études, elle veut dominer au château ! » Boileau déjà n'était pas tendre à leur égard.

Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une Sibylle étique,
On l'appelle Chicane.

Il est vrai qu'on peut alléguer en leur faveur des comparaisons plus honorables : Guy Patin appelle Christine de Suède « la dixième muse et la Sibylle du Septentrion » ; et l'Eglise continue de chanter : « *Teste David cum Sibylla.* »

Ce vers du *Dies irae* (XIII[e] ou XIV[e] siècle) est l'écho d'une croyance fort ancienne et qui n'a guère rencontré de contradicteurs, au moins jusqu'au XVII[e] siècle. Même les érudits de la Renaissance accordaient bénévolement aux Sibylles et à certains

livres dits *Sibyllins* une part notable dans la fondation du christianisme. Et les célèbres peintures de Raphaël et de Michel-Ange donnaient à ces problématiques personnes une place, tout à fait méritée, auprès des plus grands saints. Comment, d'ailleurs, et pourquoi révoquer en doute une opinion, très inoffensive en elle-même, et soutenue à l'envi par ceux qu'on appelait Pères, latins ou grecs ? Sans parler d'un saint Prosper ou d'un saint Isidore, c'est Augustin, grand admirateur des Sibylles, qui note que le fameux acrostiche-rébus Ἰχθυς (*Ièsous Christos Théou huios soter*) et le poisson symbolique sont empruntés aux *Livres Sibyllins* ; c'est Jérôme, c'est l'empereur Constantin, qui invoquent en faveur du christianisme l'autorité des Sibylles ; c'est Lactance, Commodien, Arnobe, qui les citent avec éloges ; c'est l'enthousiaste Tertullien qui proclame leur véracité : *Illa scilicet Sibylla vesi vera vates* ; il va même jusqu'à les dire antérieures à toute littérature, ce qui est plus vrai qu'il ne pense : *Ante enim Sibylla quam omnis litteratura exstitit*. L'accord des pères grecs n'est pas moindre, du moins jusqu'au IV[e] siècle : Clément d'Alexandrie affirme que les païens eux-mêmes ont eu des prophètes choisis de dieu, comme était la Sibylle, ou plutôt les Sibylles (τῶνΣιβυλλῶν τὸ πλῆθος), qui prédisaient réellement les choses futures par inspiration divine. Théophile (sous Commode) montre la Sibylle pleinement d'accord avec les prophètes hébreux, soit qu'ils annoncent le passé, le présent ou le futur. Athénagore (Marc-Aurèle) et Tatien font la Sibylle postérieure à Moïse, antérieure à la guerre de Troie ; Justin (Antonin) lui donne pour père Bérose (pourquoi pas Manéthon ou quelque autre ?), et reconnaît que l'avènement et les principaux faits de la vie du Sauveur sont clairement énoncés au VIII[e] livre des *Oracles Sibyllins*. Certaines mentions de la Sibylle sont encore attribuées à un Clément pape, fin du I[er] siècle, à

Hermas, et même à Paul ; mais elles sont des plus douteuses, et voici pourquoi : c'est que les morceaux chrétiens des livres sibyllins datent de l'an 138 après notre ère, du milieu du IIe siècle. Le reste du recueil (14 livres en deux tomes publiés chez Didot (1843-1851) par feu Alexandre) appartient soit à des époques plus basses encore, soit, indirectement, à la période judéo-alexandrine. Sous le règne de Ptolémée Philométor vers 160, des Juifs hellénisants s'étaient avisés d'imaginer des Sibylles Chaldéenne, Babylonienne, Erythrée, et d'en vendre les élucubrations aux crédules Romains ; encore la plupart de ces pseudo-prophéties avaient-elles péri dans plusieurs incendies du Capitole.

Il ne faut pas chercher bien loin les mobiles de ces supercheries, si communes dans tous les temps.

Les Juifs, et surtout les chrétiens, avaient un intérêt évident à glisser leurs croyances, leurs traditions et leurs légendes dans des livres considérés à Rome conmme sacrés ; et l'on ne peut nier que leur fraude ait réussi, puisqu'elle a trompé des gens de fort bonne foi, tels que Justin et Tertullien chez les chrétiens, Varron chez les païens. Celui-ci distingue déjà dix Sibylles, dont les quatre cinquièmes sont de pure fantaisie : la Persique, appelée Sambèthe, la Libyenne, la Delphique, la Cuméenne, l'Erythréenne, la Samienne, la Cumane (Cumes d'Eolie ou *Cumana*), l'Hellespontine, la Phrygienne (Ancyre), et la Tiburne. adorée à Tibur, sur le Teverone, comme une divinité. Vous venez de reconnaître cette Sibylle de Tivoli qu'on a installée dans un temple réellement dédié à Hercule.

Varron, à vrai dire, aurait pu, sans risque, énumérer beaucoup d'autres prophétesses, puisqu'elles n'ont manqué chez aucun peuple. Pour nous borner, et en restant dans le monde hellénique,

rappelons les *Péléiai*, *Peliæ*, de Dodone, et la célèbre Pythie de Delphes, assise sur son trépied au-dessus d'un gouffre dont les vapeurs troublaient sa raison et lui inspiraient ces oracles ambigus si richement payés par les villes, les rois ou les particuliers. Nul doute que l'Italie primitive ne comptât un grand nombre d'hallucinées du même genre. Les forêts, les sources, les grottes du Latium antique avaient leurs Camènes, leurs Carmentes qui révélaient l'avenir et les volontés des dieux. Telle était sans doute l'Egérie de Numa, ou encore, chez les Etrusques, la nymphe Bygoïs. Mais aucune de ces *Fatuae* (celles qui parlent, qui dévoilent les destins), aucune des prêtresses fatidiques de la Grèce n'a porté le titre de Sibylle. C'est d'Italie que ce nom s'est répandu dans le monde gréco-romain ; et je ne sais trop que penser de l'étymologie grecque très généralement adoptée. Peut-être faut-il accorder à Varron quelque foi lorsqu'il parle d'une Sibylle Tiburtine ; le mot aurait été sabin, ou sicule : diminutif de *Sabus*, nom de la race sabellienne, — avec affaiblissement très ordinaire de *a* et *i* (*capio*, *incipio*) ; ou bien apparenté à *sibilus*, souffle, murmure, inspiration, — avec abréviation de la première syllabe. Il me paraît difficile de voir dans la terminaison *ullus*, *ulla*, autre chose qu'un suffixe italique. *Sibulla* (c'est la forme la plus ancienne) est construit exactement comme *Tibullus*, *Catullus*. Cependant, je vous dois compte d'une autre explication, à coup sûr ingénieuse : *Sio-boulè* ou *bolla*, la volonté du dieu. Elle se fonde sur une prononciation dorienne de *théos*. Les Doriens, paraît-il, sifflaient le *th* aspiré, et ils disaient *bollè* pour *boulè*. Or, Apollon étant devenu le dieu dorien par excellence, sa prêtresse portait, dans la Grande-Grèce, le nom très approprié de Sio-bulla, Sibulla ; Cumes, ville pourtant Eolienne ou Achéenne, en adoptant le culte d'Apollon, avait aussi reçu ou imaginé le nom dorien de sa pythie.

Ces raisons, je l'avoue, me paraîtraient beaucoup plus fortes, si les prêtresses de l'Apollon delphique, de l'Apollon Amycléen, avaient jamais reçu le nom de Sibylles, ou au moins de *Théobules*.

Quoi qu'il en soit, c'est bien de la Grande-Grèce, et de Cumes même, comme la plupart des dieux et des mythes grecs, que, selon les auteurs latins, provenaient les *Livres sibyllins* antiques, si révérés et si consultés à Rome. Tite-Live a raconté, d'après les Annales des pontifes et les anciens chroniqueurs, l'acquisition de ces livres par Tarquin le Superbe. Une vieille femme s'était présentée devant le roi, portant neuf volumes ou rouleaux de linge (*lintea*), sans doute de papyrus, dont elle demandait un prix considérable. Tarquin hésitant, elle en brûla trois et offrit les six autres, sans changer son prix. Nouveau refus, nouvel holocauste. Il n'en restait plus que trois, lorsque le roi se décida. Les précieux manuscrits furent commis à la garde de deux prêtres spéciaux, *duumviri sacris faciundis*, et soigneusement enfermés sous le Capitole, dans une excavation. La confrérie s'augmenta, en 367, de huit nouveaux membres, puis de cinq en 83 ; il y eut donc des *decemviri* et des *quindecemviri*. Parmi eux ou à côté d'eux, se trouvaient toujours deux *interprètes grecs*, chargés de traduire et d'expliquer certains passages, dans les occasions solennelles. Toutes les cérémonies, tous les recours à des dieux nouveaux, tous les rites helléniques ont été institués en vertu des oracles sibyllins. Et si grande était l'autorité du recueil sacré, qu'après la destruction complète du Capitole en 83, quand les flammes eurent dévoré ces livres, garants de la grandeur romaine, on jugea indispensable de les remplacer ; des personnages doctes et sûrs recueillirent dans toute l'Italie et partout ailleurs les oracles de toute provenance ; on se procura ainsi d'abord deux livres, aussi révérés que les anciens, et transférés, en l'an 12,

du Capitole au temple d'Apollon palatin, puis, successivement, et jusqu'au troisième siècle de notre ère, dix ou douze suppléments farcis de divagations juives, orientales et chrétiennes. Mais les vicissitudes des Livres sibyllins ne peuvent être séparées de l'histoire d'Apollon ; nous y reviendrons tout à l'heure.

Nous ne pouvons, bien entendu, contrôler les affirmations, d'ailleurs assez probables, de Tite-Live ; et il paraît avéré que dès la fin du V[e] siècle, l'autorité des *Livres sibyllins* était pleinement établie. C'est sur leur injonction que le premier *Lectisternium*, 402 ou 399, réunit dans le même hommage les dieux du Latium et ceux d'importation étrusque ou campanienne. Dès la première guerre punique, Nævius mentionnait dans son poëme la Sibylle de Cumes ; il lui donnait même le nom de Cimmérienne. Les Cimmériens, peuple entièrement fabuleux, appartiennent aux traditions de Dodone ; les *Pélies* passaient pour être arrivées sur l'arbre sacré, sous la forme de colombes venues du pays des Cimmériens. C'est par une étrange confusion que des colons grecs, imbus de cette fable, avaient transplanté en Italie le souvenir des Cimmériens imaginaires ; et, pour égaler la Sibylle de Cumes aux plus antiques prêtresses de l'Hellopie, ils lui avaient attribué la même origine, l'origine cimmérienne. Combien de conjectures historiques reposent sur de pareilles puérilités ! Nous n'avons à retenir que les indications certaines ou au moins probables : l'existence d'un culte spécial et d'un sanctuaire d'Apollon à Cumes, de souterrains permettant de machiner les fantasmagories liturgiques, de marécages et de gouffres voisins où l'on voulut voir les abords et l'entrée des Enfers, et enfin de pythonisses chargées d'entretenir la dévotion du peuple à l'aide de spasmes hystériformes et de discours incohérents. Quant à la Sibylle, c'est un personnage idéal, dont les traits ont dû être communs

ou à peu près à toutes les prêtresses fatidiques ; c'est une création de Virgile, et une création très logique ; il importait, en effet, au poète que le père des Romains, l'ancêtre des Jules, eût reçu la consécration des oracles sibyllins. Aussi s'est-il peu inquiété de la tradition que nous pouvons appeler tarquinienne ; il a, sans scrupule, vieilli de plusieurs siècles la ville de Cumes et le culte d'Apollon, et par suite l'introduction des dieux et des rites grecs dans le Latium.

Ces réserves faites, nous admettrons comme très vraisemblable le portrait que, *de visu* peut-être, Virgile nous donne d'une Sibylle cuméenne, et les renseignements poétisés qu'il nous transmet sur les procédés de l'industrie sibylline. Enée, porté sur les côtes de l'Epire, y rencontre Andromaque — heureuse aventure, puisqu'elle nous a valu la plus fraîche, la plus spontanée des tragédies de Racine — et, avec Andromaque, un ancien ami, Hélénus, fils de Priam, qu'Homère connaissait déjà pour un très habile devin. Hélénus l'engage à interroger la prêtresse de Cumes : « Lorque, fuyant la Sicile, tu auras atteint, en Italie, la cité cuméenne et les lacs divins, et l'Averne entouré de forêts murmurantes, tu apercevras une pythonisse hallucinée qui, sous un rocher creux, chante les destinées et inscrit sur des feuilles (d'arbre) des événements et des noms. Toutes les feuilles où elle a inscrit des vers, la poétesse les pose les unes sur les autres et les laisse dans son antre ; les oracles restent en ordre à l'endroit où ils sont rassemblés. Mais lorsque la porte s'ouvre, il suffit d'une brise légère provoquée par le mouvement des gonds, pour disperser les chants précieux ; les feuilles voltigent dans la caverne, aucune main ne peut les réunir et les ranger. Les consulteurs alors s'en vont sans réponse et maudissent le séjour de la Sibylle ». Il va sans dire qu'un fils des dieux ne peut redouter de pareilles déconvenues. Il gagne donc les rivages de Cumes qu'il

appelle *euboïques*, en souvenir des colons en partie venus de Chalcis en Eubée, et les hauteurs où réside le glorieux Apollon et l'antre immense, demeure de la redoutable Sibylle, à qui le chantre Délien ouvre l'avenir et suggère de profondes pensées. C'était un lieu souterrain creusé dans la roche eubéenne, avec cent accès et cent issues, par où s'échappent cent voix répétant les réponses de la Sibylle. A peine la prêtresse, *Virgo*, que le fidèle Achates était allé prévenir, a-t-elle mis le pied sur le seuil, qu'elle s'écrie : « Il est temps d'interroger les destinées ! Le dieu, voici le dieu ! Et soudain, là, devant la porte, pendant qu'elle parle, son visage se convulse, son teint se brouille, ses cheveux tombent épars ; une fureur sacrée gonfle son cœur, sa poitrine haletante. Sa taille grandit et sa voix prend des sonorités plus qu'humaines, sous le souffle du dieu dont elle a senti l'approche ! Impatiente du joug divin, sa frénésie se déchaîne en transports délirants ; mais plus elle s'efforce de secouer le dieu qui la possède, et plus ce maître fatigue sa bouche écumante, et plus il lui étreint le cœur et la plie à sa volonté. Les cent portes s'ouvrent d'elles-mêmes, et par ces issues béantes s'exhalent dans les airs les paroles fatidiques. Ainsi mugissante en son antre, sous le frein qui dompte sa fureur, sous l'aiguillon que le dieu retourne en sa poitrine, la Sibylle de Cumes chante, en paroles obscures, la formidable énigme enveloppée dans les ombres de l'avenir ».

Les traditions qui inspirent de pareils accents ne sont plus des emprunts ; elles ont revêtu un caractère national. En vain la Sibylle a gardé son nom grec, *Deiphobè Glauci*, fille de Glaucus ; en vain elle parle dans un sanctuaire grec au nom d'un dieu hellénique ; du jour où les Latins l'ont adoptée, elle a pris place au seuil du panthéon romain, à côté des vieilles divinités du Latium et de la Sabine. Le vers ingénieux d'Horace : La Grèce

conquise a subjugué son farouche vainqueur, *Græcia capta ferum victorem cepit*, exprime une vérité apparente. Mais il faut ajouter qu'en s'emparant des dieux et des idées de la Grèce, le peuple romain, même en ne le voulant pas, les a modelés à son image et à son usage. Nous avons vu combien Hercule est resté différent d'Hèraklès. Nous allons constater qu'en dépit des poètes, des pontifes, des mythologues, en dépit d'une identité nominale, et même rituelle, Apollon a changé de physionomie sur le sol romain. Comme Hercule, il a été naturalisé.

Tout d'abord, il semble avoir précédé en Italie, aussi bien qu'en Grèce et dans le Péloponèse, les Hellènes proprement dits, et surtout les Doriens qui le choisirent comme dieu national. La forme primitive de son nom, *Aplu*, *Apulu*, conservée chez les Etrusques, transparaît encore dans le nom antique de l'Apulie ; et le culte de l'Apollon du Soracte, *Apollo Soranus*, dans une région qu'on peut appeler ombro-sabine doit être antérieur à la fondation de Rome. Les Osques et les Ausoniens étaient donc tout préparés, tout disposés à l'accepter des colons grecs, avec la figure que lui prêtaient des arts encore ignorés en Italie, avec les attributs et les aventures imaginés par une race plus poétique et plus cultivée. La religion d'Apollon s'était acclimatée dès les IX[e] et VIII[e] siècles dans toute l'Italie méridionale, à Cumes, à Métaponte, à Crotone, à Rhégium ; si l'acquisition des *Livres sibyllins* remonte réellement aux derniers temps de la monarchie, elle implique la connaissance, tout au moins, du culte d'Apollon, vers la fin du VI[e] siècle. Mais il faut probablement descendre au siècle suivant, à l'époque des Décemvirs. Le premier sanctuaire d'Apollon à Rome fut un bois de lauriers situé sur l'emplacement futur du Cirque Flaminius et du théâtre de Marcellus. C'est là que, vingt ans plus tard, à l'époque du Tribunat

militaire, à l'occasion d'une peste et sur l'injonction des Livres Sibyllins, fut élevé et dédié, en 429, le temple d'Apollon Sauveur, le seul temple d'Apollon jusqu'au temps d'Auguste. Il était voisin de la porte *Carmentalis*, un nom qui atteste la parenté reconnue de la Sibylle avec les Carmentes latines.

Le premier caractère d'Apollon que l'on rencontre est celui de dieu sauveur ; ce n'est que plus tard qu'il devient le dieu de l'art, de la musique. Sans doute, Rome reconnaissait bien en lui un dieu prophète, un dieu inspirateur quelquefois nommé *Aperta* ; et, dès l'expulsion des Tarquins, elle envoie à Delphes consulter l'oracle. Mais c'était l'Apollon Sauveur à qui s'adressait avant tout le culte romain, *Apollo Paean*, *Apollo medicus*, invoqué par les Vestales, sans qu'on puisse aisément expliquer ces relations entre Apollon et Vesta. Sans doute la qualité commune de dieux ignés, les vertus salutaires du foyer et du soleil, ont motivé le culte rendu par les Vestales à *Apello*, comme disaient les Osques, au médecin céleste qui détourne les maux, *alexicacos*. Nous avons déjà vu cette épithète dévolue à Hèraklès, et je pense qu'elle était appliquée à beaucoup d'autres divinités. Le premier bien réclamé des dieux c'était l'absence des maux qui arrêtent l'homme à chaque pas ; sentiment très naïf, mais très juste. *Averruncus*, *Lupercus*, *Propulsor*, celui qui balaie, écarte, repousse, étaient des noms que les anciens Latins prodiguaient volontiers à Faunus, à Mars, même à Jupiter.

En 212 avant Jésus-Christ, un prophète célèbre, Martius, dont les sentences ont bien pu constituer la plus forte part des *Livres sibyllins*, et qui passait pour avoir prédit clairement le désastre de Cannes, recommanda, comme un sûr remède contre l'ennemi, l'établissement de Jeux Apollinaires. Ces jeux, qui paraissent avoir été une imitation des

Jeux pythiens, devaient être célébrés joyeusement (*comiter*), organisés par les décemvirs sibyllins et présidés par le préteur de la ville. Une collecte à domicile en couvrait les dépenses. Les années qui suivirent, les mêmes jeux, les mêmes sacrifices se répétèrent. Jamais la protection du dieu n'avait été plus urgente ; et, en 208, à l'occasion d'une peste, la date de la fête annuelle, — désormais perpétuelle, — fut fixée au 5 juillet. Les réjouissances ne tardèrent pas à déborder sur une semaine entière ; le centre en était l'Apollon *Carmentalis*, sauveur, et le cirque voisin, qui prit bientôt le nom de Flaminius ; les courses, les luttes, les processions expiatoires étaient coupées de chants religieux et profanes, de farces et de pantomimes, comme aux fêtes de Diane et de Minerve.

Une légende que Preller dit ancienne nous montre les jeux scéniques associés de bonne heure au culte d'Apollon. Le peuple réuni écoutait le chant d'un vieux mime quand un cri éclate à travers la foule : « L'ennemi est aux portes ! Tout le monde se précipite et court aux remparts ; mais voici qu'une grêle de traits tombe du ciel sur les assiégeants, si bien que les Romains retournent sur le champ aux Jeux du dieu sauveur, *sospitalis*. Le vieux mime n'avait pas interrompu son chant. » Cet Apollon, l'ost des grecs en sut quelque chose devant Ilion, n'avait pas son pareil, même en Judée ou au Mexique, aux pays de Jahvé ou de Quetzalcoatl, pour lancer sur les armées des averses de pierres et de flèches meurtrières, sans parler de la peste, qu'il maniait avec adresse pour raviver la foi en son pouvoir guérisseur. C'est d'ordinaire à la suite de quelque épidémie que de nouveaux honneurs lui sont décernés. Les hommes sont vraiment par trop — comment dirai-je ? — Et c'est pain bénit à tous les bons dieux qu'il s'est faits, de l'exploiter à l'envi. Enfin, passons quelque chose à celui-ci, en faveur de ses goûts artistes ; c'était une

sorte d'esthète, ainsi qu'on dit en patois, épris d'art, de lettres et de théâtre.

Dès 179, il est question de la construction d'un *proscenium* auprès du temple ; et dix ans plus tard, Ennius, peu de temps avant sa mort, y faisait jouer sa tragédie de *Thyeste*. Les Jeux Apollinaires et le temple primitif restèrent toujours en grand honneur. Même à l'époque d'Auguste, cette vieille construction fut restaurée, embellie avec goût par un certain C. Sosius, qui l'orna d'une statue en bois de cèdre, amenée de Séleucie, et du fameux groupe des *Niobides*, si souvent décrit par les anciens et admiré par les modernes. Rappelons que, pour punir Niobé d'une innocente vanité maternelle, les enfants de Latone massacrèrent de gaîté de cœur cette famille sans défense. On aimerait à croire que Sosius mit quelque ironie à consacrer au dieu qui l'avait commise le souvenir d'une action si véritablement divine. Mais non. Ce sont là finesses qu'on pourrait tout au plus attendre d'un Cicéron, d'un Atticus. Sosius n'était guidé, à défaut de piété, que par le désir de se faire valoir auprès du prince et auprès du peuple, en plaçant un beau groupe dans le temple d'un dieu à la fois très officiel et très populaire.

La légende troïenne, connue et acceptée de tous dès le IIIe siècle, avait singulièrement rehaussé le prestige d'Apollon. Bien qu'il eût assez lâchement abandonné Hector aux bords du Simoïs, il avait protégé *pius Æneas*, Enée, l'ancètre des Romains. Ce n'était plus une divinité grecque. Loin de là, il avait combattu les Hellènes et semé la mort parmi les soldats achéens. Si les Doriens de Sparte l'avaient choisi pour dieu national, c'est que les Doriens avaient avec les Troïens sans doute, par suite avec les Romains, quelque parenté. On raisonnait ainsi dans ce temps-là. Bref, Apollon *sospes* ou *medicus* était devenu — je le faisais pressentir tout à l'heure — un dieu italique, un dieu

latin. C'est comme tel qu'il se trouva insensiblement associé aux jeux *Terentins* ou *Séculaires*, d'abord funéraires et expiatoires, soit vers 250, soit cent ans plus tard.

L'origine de cette cérémonie, bien que la légende ait été forgée après coup, nous reporte aux plus vieilles croyances du Latium et de la Sabine. On conte qu'un certain propriétaire sabin, *Valesius* (sans doute descendant de Halesus et venu de Faléries), voyant ses trois enfants atteints d'une contagion mortelle, eut recours à la prière. Alors une voix mystérieuse, celle d'un Lare, peut-être, ou d'un Pénate compatissant, lui conseille de mener ses enfants par le Tibre à Tarente. (Les oracles aiment à plaisanter). Valésius, sans observation, embarque sa famille, descend le fleuve, et, arrivé à la hauteur du champ de Mars, aperçoit dans le voisinage une colonne de fumée. Il apprend que ce lieu est nommé *Tarentum*, *Terentum* (en sabin *Terenum*, terrain mou, friable) ; il y court, voit qu'une vapeur brûlante sort de terre, fait chauffer en cet endroit, dit longtemps *Campus ignifer*, de l'eau puisée au Tibre ; les enfants boivent et guérissent. Le récit serait plus complet si Cacus y figurait. Dans une autre version, plus bizarre, c'est la foudre, en frappant le bosquet des Lares, qui avertit Valésius de la mort prochaine de ses enfants ; désolé il voue aux dieux infernaux son âme et celle de sa femme ; exaucé, il prend le nom de Manius Valesius Terentinus. J'aime mieux la première tradition, qui rend compte à peu près de Terentum. Pendant le sommeil qui suit leur guérison, les enfants voient en songe un dieu, qui leur ordonnait de sacrifier des victimes noires sur l'autel de Dispater et de Proserpine, d'y tenir des lectisternes et d'y instituer des jeux nocturnes. Leur père fait creuser à cette place et retrouve à vingt pieds sous terre l'autel des dieux infernaux, c'est-à-dire le *lapis manalis* d'un antique *mundus*, celui-là

même que nous avons déjà vu consacré au dieu caché, à Consus ; et il y célèbre, durant trois nuits, pour la guérison de ses trois enfants, les cérémonies prescrites.

Comment ces solennités privées, *gentilitia sacra*, se transformèrent-elles en jeux publics, et à quelle date ? Pourquoi y rattachait-on l'origine des Jeux séculaires, et pourquoi Apollon, plus tard Apollon et Diane, évincèrent-ils Dispater, Consus et Proserpine ? C'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer. Les prétentions contraires de la famille Valeria et des quindécemvirs sibyllins, enfin les différentes méthodes de calculer le *sæculum*, se croisent et s'entrecroisent de façon à rendre impossible l'intelligence nette des points principaux. Le siècle semble avoir été longtemps la durée assez variable d'une vie humaine ; pour en fixer le commencement ou la fin, on s'en rapportait à des signes envoyés par les dieux. Ainsi, en l'an 43, un astre ayant apparu durant les jeux funèbres de Jules César, Octave déclara que c'était l'âme du dictateur ; et un auspice étrusque, Vulcatius, annonça au peuple que c'était une comète marquant la fin du neuvième siècle et le commencement du X[e], le dernier de l'histoire étrusque. En fait, ou selon toute probabilité, ce fut vers la première guerre punique et sur l'indication des *Livres sibyllins*, par conséquent en l'honneur d'Apollon sauveur (*sospitalis*), que furent institués les premiers *Jeux séculaires* ; tous les Jeux séculaires précédents ont été introduits, par contrebande et tardivement, dans les Annales romaines. C'est alors, en 249 ou 236, qu'ils se substituèrent aux fêtes célébrées dans le *Terentum* par la gens Valéria ; et ils en gardèrent le nom, *ludi tarentini*. Cent ans plus tard ou environ, 149, au début de la troisième guerre punique, eurent lieu les seconds *Jeux séculaires*, généralement considérés comme les quatrièmes. Le second intervalle fut beaucoup plus long. Les guerres ci-

viles ne se prêtaient guère à ces réjouissances. Auguste les rétablit, avec un grand éclat (en l'an 17), et certaines innovations ou plutôt restaurations archaïques.

Mais avant cette époque, il s'était produit certains faits intéressants relatifs au culte d'Apollon. Nous devons au moins les mentionner. Le fameux dictateur Sylla était un fervent adorateur d'Apollon *alexicacos*, dont il portait sur lui une petite image, et de la Diana du mont Tifata (prés de Capoue), dès longtemps assimilée à l'Artémis grecque. Il étendit le domaine de cette dernière et favorisa le culte d'Apollon. Cette dévotion toute personnelle — qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de piller indignement le sanctuaire de Delphes, — était une tradition de famille. Un de ses ancêtres, décemvir Sibyllin, avait pris une part active à la fondation des Jeux Apollinaires, et le nom de Sylla qui est une contraction de Sibylla, se rattache à cette circonstance. Au moment où Sylla va rentrer victorieux dans Rome, en 83, un incendie dévore le capitole et les livres Sibyllins. C'est alors qu'eut lieu un renouvellement factice que nous avons signalé. Le nombre des prêtres Sibyllins fut porté à quinze, et le nouveau collège définitivement préposé au culte d'Apollon ; chacun de ses membres est revêtu des insignes du dieu : le laurier, le trépied, le dauphin et le corbeau. En même temps une commission est nommée pour ramasser à travers le monde, en Italie, en Grèce, en Ionie, en Phrygie, en Afrique un nouveau recueil de sentences, fort hétérogènes, comme on peut bien croire, d'un caractère surtout oriental, recueil grossi à diverses reprises par les élucubrations de tous les adeptes de dieux étrangers, qui affluaient à Rome de tous les coins de l'univers. Nous avons dit tout à l'heure que toutes les dénominations attribuées aux Sibylles datent de cette époque. On s'amusa même à leur donner des noms personnels,

Hérophila (Erythréa), Amalthéa (*Cumana*), Athénaïs, Phaënnis *Chaonia*), Dèmo (*Cumæa*), et des parents divins, Jupiter, Neptune, la Terre. Une ville de Phrygie (Ilius *Minor*) eut une Sibylle sur sa monnaie. Il est probable que l'étymologie grecque du mot *Sibylla* ne remonte pas plus haut. Tels quels, ces livres apocryphes remplacèrent complètement le recueil détruit par les flammes, et en répandant les fantaisies théurgiques des adorateurs de Sérapis, d'Hermès, de Mithra, les espérances messianiques des Juifs hellénisants, modifièrent sensiblement le caractère d'Apollon, l'environnèrent d'une auréole mystique. Dieu sauveur, dieu solaire, il l'était déjà ; mais les nouveaux livres l'identifièrent au dieu oriental du soleil, à un rédempteur, dont le règne allait inaugurer un ordre nouveau. Après une grande année, analogue aux âges de l'Inde brahmantique, et composée d'un grand nombre de siècles, une révolution sidérale devait, en ramenant les astres aux points qu'ils occupaient lors de l'origine des choses, déterminer une nouvelle période d'années, un nouvel âge d'or. Le génie rêveur de Virgile s'empara de ces données, et, vers 40 ou 39 avant notre ère, à l'occasion d'une naissance attendue dans la famille d'Auguste ou de Pollion, le poète composa la célèbre églogue, *Pollio*, tant de fois imitée par Ronsard, Malherbe, J.-B. Rousseau, La Fontaine, Pope, Lamartine, où est développé ce thème, fort bien résumé par J. B. Rousseau : « Voici le jour heureux marqué des destinées, pour un ordre nouveau de siècles et d'années. »

Rien de plus achevé que la forme dans le *Pollio* ; mais c'est le fond qui importe ici, et cet accord si parfait entre les croyances étrangères, les aspirations du monde romain et le milieu social où le poëme a été composé. La soif de la paix à tout prix, de l'oisive contemplation mystique, c'est le mal qui dévore les peuples harassés, battus par

l'ouragean furieux des proscriptions et des pillages militaires. Un vaisseau a demi naufragé dans une rade encore agitée accueille avec transport le premier rayon douteux qui lui ouvre, dans l'horizon d'airain, de plus sereines perspectives. Toutes les mains sont tendues vers le port. Il s'agit de toucher la terre, de s'y coucher dans une immobilité absolue, au bord même des flots. « Les champs s'écrie Horace, gagnons les champs bienheureux, et les îles florissantes où la terre sans culture nous rend tous les ans la moisson, où fleurit à jamais la vigne non taillée ! Là, du creux des chênes le miel découle. Là les chèvres d'elles-mêmes viennent se présenter à la main qui les trait... ! » Virgile peint l'attente commune et le désir unânime ; il les partage et s'en émeut. La fatigue le pénètre, la joie de la prochaine délivrance l'envahit tout entier, se traduit dans ses vers en magnifiques hyperboles :

Il est venu cet âge où la Sibylle appelle
A de nouveaux destins une époque immortelle,
Et les siècles déjà, recommençant leur cours,
D'Astrée et de Saturne ont ramené les jours.
Du haut des cieux descend une race divine...
A cet heureux enfant souris, chaste Lucine!
L'aube de l'âge d'or en ce berceau nous luit,
Et les siècles de fer sont rentrés dans la nuit.
Viens, Diane, déjà règne Apollon ton frère...
Si quelque deuil survit à nos forfaits, ses lois
Du long joug des terreurs vont délivrer la terre.
Lui, régnant sur la paix qu'inaugura son père,
Admis à l'ambroisie et compagnon des dieux,
Parmi les immortels, il verra ses aïeux...
Sa couche même à flots répand les douces fleurs.
Il meurt, l'affreux serpent! L'herbe au suc délétère
Meurt, et le nard d'Asie embaume au loin la terre...
Les épis onduleux viendront jaunir la plaine.
Aux buissons empourprés pendra le raisin mûr...
La terre en tous endroits produira toute chose.
La vigne échappe au fer et le soc se repose;
Déliez vos taureaux, robustes laboureurs.
La laine n'apprend plus à feindre les couleurs :
La toison du bélier par la prairie est teinte;
De pourpre, de safran, de suave hyacinthe

L'herbe en les nourrissant vêtira les agneaux.
Courez, a dit la Parque, ô dociles fuseaux!
Accomplissez du ciel les arrêts séculaires...
Monte, glorieux fils du monarque des dieux!
Vois tressaillir d'espoir et la terre et les cieux.
Avec la terre au loin et les déserts de l'onde,
Vois sur son axe ému frémir l'orbe du monde
A l'approche des temps dont j'annonce le cours.
Que le ciel pour les voir me donne assez de jours!

Les grammairiens, les érudits ont entassé sur cette églogue des montagnes de commentaires et d'hypothèses. A entendre les uns, l'enfant annoncé au monde est le Messie, l'âge d'or l'ère chrétienne, le *Royaume de Dieu*. Ils affirment, d'après Lactance et Eusèbe (IIIe, IVe), que des traditions juives s'étaient glissées dans les Livres Sibyllins, ce qui est vrai dans une certaine mesure, ou bien qu'Hérode, hôte de Pollion, Nicolas Damascène, favori d'Octave, ont pu entretenir Virgile de prophéties messianiques. Telle a été la conviction des premiers siècles chrétiens. Virgile a passé pour un précurseur (*teste David* etc.), pour un Jean-Baptiste d'Occident. De là l'autorité des *Sorts Virgiliens*, et le rôle de Virgile dans la *Divine Comédie*. Des théologiens anglais, Chandler, Whiston, Cudworth, sans parler de Pope (*Messie*), l'ont présenté sous ce jour mystique ; et V. Hugo l'a coiffé du nimbe sacré : « Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange, le vers porte à sa cîme une lueur étrange. Dieu voulait qu'avant tout, rayon du fils de l'homme, l'aube de Bethléem blanchît le front de Rome. »

Il reste acquis que les Apocryphes sybillins ont pu ne pas être étrangers à l'inspiration de Virgile, et que celui-ci a concouru à une sorte de transfiguration de l'Apollon romain. Mais ici, l'adulation discrète a joué un rôle visible en ce trait : « déjà règne Apollon ton frère ». Apollon, c'est Octave, qui voyait volontiers son précurseur, son prototype, dans un dieu appelé à ouvrir une ère nouvelle, à

pacifier l'univers. Quand la victoire d'Actium (Actium était célèbre par son temple d'Apollon) eut fait du futur Auguste le maître du monde, elle fut regardée comme le triomphe d'Octave-Apollon sur *Hercule-Antoine.*

Spectateur du combat, l'Apollon d'Actium
D'en haut tendait son arc...

Actius haec cernens arcum intendebat Apollo
Desuper... Æn. VII 704.

On supposa qu'Apollon s'était substitué à l'insignifiant Octavius, comme Zeus à Amphitryon. Apollon, à l'égal de Vénus et de Mars, mère d'Enée et père de Romulus, entra dans la famille impériale. Protecteur des Troyens, des Romains, il était digne de donner à la terre le fondateur de l'Empire. Auguste prit fort au sérieux ces flatteries à demi patriotiques ; et l'on sait que dans les festins intimes où ses amis prenaient le costume des dieux, il se déguisait volontiers en Apollon. Il montra pour son père putatif une dévotion particulière, et lui éleva sur le Palatin un temple magnifique où furent transférés et gardés désormais les Livres Sybillins (an 12), dont il fit, en qualité de souverain pontife, exécuter une copie soignée et corrigée. Nous avons sur ce point le témoignage de Suétone (*Auguste*, XXXI). « Revêtu, après la mort de Lépide, du grand pontificat, (Auguste) fit ramasser de toutes parts et brûler plus de deux mille volumes de prédictions, écrits en grec et en latin, dont les auteurs étaient anonymes et peu recommandables. Il ne réserva que les oracles Sybillins ; encore en fit-il un choix ; et il les enferma dans deux cassettes d'or, sous le piédestal de la statue d'Apollon palatin. » C'est sur le seuil même du temple encore tout éclatant de sa blancheur neuve que Virgile le place pour assister au défilé des peuples vaincus (VIII 720) :

Ipse sedens niveo candentis limine Phœbi...)

Partout il favorisa les sacrifices et les jeux dédiés à Apollon, surtout à l'Apollon d'Actium, et à l'Apollon Palatin. Les quindécemvirs devinrent les prêtres officiels de ce dernier.

C'est en plein épanouissement de cette religion nouvelle que fut reprise la tradition, si longtemps négligée, des Jeux séculaires, et, comme il est aisé de le comprendre, avec une splendeur inusitée. Un héraut parcourut l'Italie, annonçant des solennités que nul n'avait vues et ne devait jamais revoir. Toute la magistrature civile et religieuse fut appelée. « Jugez si chacun s'y trouva ! ». Après un certain nombre de menus suffrages et sacrifices convenables à tous les grands dieux du ciel et de l'abîme, la cérémonie commença, la nuit, sur le Tarentum, où trois autels recevaient le sang de trois brebis noires, destinées à être complètement brûlées. En même temps, sur une scène vivement éclairée, un acteur débitait un chant de circonstance ; puis on procédait aux jeux traditionnels. Le lendemain, une procession se rendit en grande pompe à l'endroit consacré. Enfin, le troisième jour, neuf garçons et neuf jeunes filles chantèrent des hymnes latins et grecs dans le temple d'Apollon palatin. Horace avait été chargé de fournir ces cantates, que nous pouvons lire encore dans ses odes. Tout ce qu'on peut dire de ces morceaux, c'est que le plus court est le moins médiocre. Horace est le moins officiel des poètes, et ce genre ne convient guère à son esprit sceptique, à son talent plus fin que grand. Mais le *Carmen sæculare* et son appendice ou variante (Liv. IV, 6), n'en sont pas moins des documents à consulter. En voici quelques traits : « O dieu, qui as puni, sur les enfants de Niobé, l'indiscret orgueil de leur mère, Dieu qui as frappé le ravisseur Tityos, c'est par toi qu'est tombé le roi de Phthie, le fils de Thétis marine, Achille, presque vainqueur de Troie. Cet invincible a été faible devant toi. Celui dont le jave-

lot redoutable ébranlait les murs d'Ilion, il est tombé, comme le pin mordu par le fer, comme le cyprès renversé par la tempête ; et sa tête s'est enfoncée dans la poussière dardanienne ! Sans toi, sans les prières de Vénus, le père des dieux n'aurait pas relevé la fortune d'Enée... O Phébus et Diane, reine des forêts, gloires radieuses du ciel, le temps est venu, le temps prescrit par les vers sybillins, où de chastes enfants, des vierges choisies, doivent chanter l'hymne aux dieux qui se sont plu sur les sept collines. O Soleil bienfaisant, qui renais toujours nouveau, toujours le même, et toi, Lucine, douce Ilithye, amie des jeunes mères, vous ne pouviez rien voir de plus grand que Rome, Rome votre ouvrage. Si c'est bien par vous qu'Enée, s'échappant de Troie en flammes, guidant vers de meilleurs destins une troupe fugitive, a établi sur le rivage étrusque les débris d'Ilion, soyez favorables au peuple, à la puissance romaine, à ce rejeton d'Anchise et de Vénus, qui vous offre ces taureaux blancs. Ecoutez les prières des Décemvirs et les vœux de cette jeunesse instruite par le poète Horatius ! »

Ici encore, les dieux sont grecs de nom, mais troyens, c'est-à-dire romains de cœur.

Les Jeux séculaires, comme la plupart des fêtes à longue échéance, ne répondirent jamais à leur titre. Sous divers prétextes, ils revinrent à des intervalles irréguliers, sous Claude, en 46 de J.-C., sous Domitien, en 87, sous Antonin, Septime Sévère (203), Philippe (246), Gallien (258), et finalement en 297, sous Dioclétien. Ce furent les derniers.

Bien que les religions mystiques des symbolistes et décadents de Rome, les amusements des farceurs, magiciens et spirites, l'expansion d'un nouveau culte solaire, celui de Mithra, et le terrible virus de la contagion christicole, ne cessassent d'ébranler l'autorité des anciens dieux gréco-latins,

de ces dieux presque inoffensifs, qui joignaient à quelque beauté une ombre, un reflet de la raison et des sentiments humains, l'Apollon du Palatin conserva des fidèles, moins par lui-même, il est vrai, que grâce à la faveur croissante qui s'attachait au fatras Sibyllin. Encore au temps d'Aurélien, le recueil prophétique était consulté avec un respect profond. Sous Julien, on le sauva, à force de dévouement, d'un incendie qui consuma le temple. Enfin, à l'époque où Rome fut envahie par les Goths et les Vandales, ce livre fétiche devint une cause de superstition et d'exaltation si inquiétantes que Stilicon le fit brûler, ou crut l'avoir détruit. Mais ce phénix, nous l'avons vu, est sorti de ses cendres, plus que probablement nourri et restauré d'éléments plus apocryphes encore que sa substance première.

Apollon, le lumineux, le resplendissant génie du soleil, de la poésie, de l'art, fut jeté aux enfers sous le nom d'Apollyon. Mais en vain. Démon ou divinité, il survivra, dans le souvenir des hommes civilisés, à quelques-uns de ses successeurs.

CHAPITRE ONZIÈME

LA LÉGENDE TROYENNE

ENÉE ET VIRGILE

Contraste entre le rôle secondaire d'Enée dans l'épopée antique et le rang où l'élève la légende romaine. — Comment ce Dardanien fugitif a-t-il pris le pas sur tous les héros achéens que les colonies de la Grande-Grèce honoraient comme fondateurs? — C'est lorsque Rome se vit aux prises avec les Grecs de Tarente et d'Epire, et d'autre part avec les Carthaginois, qu'elle accepta pour patron un Troyen devenu, par grand hasard, ennemi d'une reine de Carthage. — L'histoire d'Enée, s'avançant avec le culte d'Aphrodite, de Phrygie en Macédoine, à Cythère, dans le Péloponèse (Arcadie), finalement en Sicile, s'était fixée à Ségeste et sur le mont Eryx. — Dès le VIe siècle, le débarquement d'Enée à Cumes, dès le IVe l'origine troyenne des tribus latines, circulent dans le monde grec et pénètrent dans la vallée du Tibre. — En 280, Timée de Tauroménium raconte l'aventure de Didon. — Nævius, en 235, y cherche le germe d'une rivalité inexpiable entre Rome et Carthage. La fable, développée par Ennius, est désormais établie et revêtue d'un caractère national. — Qu'y a-t-il au fond de cette « vérité » officielle? Une épithète personnifiée de la déesse Aphrodite *Aineias*; ou tout au moins une divinité locale de l'Ida. — Pour Homère déjà, Enée, bien qu'inférieur à Achille, est un favori des dieux, un prédestiné. — Pendant que ce personnage voyageait lentement vers l'occident, sur les traces d'Ulysse, une modeste nymphe des bois, *Venilia*, *Venus*, se dégageait peu à peu du groupe sylvestre et pastoral qui présidait à l'expansion de la vie dans la nature et dans l'humanité. — Inconnue à Rome avant les Tarquins, elle était regardée à Albe, à Gabies, à Lavinium, comme la patronne de la Ligue latine. Bientôt

associée à Mars, à Liber, elle prit dans le panthéon romain une si haute place que *Venus*, *Veneris*, donna naissance au verbe *veneror*, *venerari*, « vénérer, adorer ». — Noms, surnoms, attributs de Vénus. — Complètement assimilée et substituée à l'Aphrodite protectrice des Troyens, elle se trouva être la mère d'Enée, qu'elle naturalisa latin. — Enée, reconnu comme *Pater Indiges*, ancêtre des Romains, fit de sa mère la parèdre nécessaire de la déesse Rome, *Dea Roma*, dont elle partage désormais les autels et les honneurs. — Culte national rendu aux Pénates de Troie et au tombeau d'Enée. — Les Jules, originaires de Bovillæ, bourg voisin d'Albe-la-Longue, attribuant leur nom, *Iulus*, à Ascagne, fils d'Enée, purent se déclarer héritiers de Vénus, descendants de Jupiter, prédestinés à l'empire de Rome et du monde. — Tous les éléments de l'*Enéide* étaient donc rassemblés, lorsque Virgile entreprit de fondre en un vaste poème les légendes d'Ilion, de Carthage, de Rome et de la famille Julienne, les aventures d'Enée et l'apothéose des Césars. — A force de génie et d'art, l'œuvre réfléchie et érudite du poète raffiné se fait lire, se fait aimer, à côté des chants naïfs et insoucieux des rapsodes homériques. — Les six derniers livres manquent sans doute d'éclat et de fougue; mais combien ils rassemblent de traditions ! d'allusions exactes ou du moins vraisemblables qui flattent et amusent l'orgueil du lecteur romain. — Les *Enfers latins* sont une création de Virgile. S'il en emprunte la topographie à l'imagination hellénique, il en renouvelle les personnages; il aborde ces régions mystérieuses avec une mélancolie tendre, une sérénité sublime. — Rien de plus grandiose que le tableau des Champs Elysées, de plus délicieux que le bain des âmes dans le fleuve d'Oubli.

Rien, nous l'avouons, ne saurait être plus indifférent que l'histoire d'Enée. Ce personnage pieux, c'est-à-dire ennuyeux, qui sent le *pensum* et la récitation classique, peut bien, par religion, avoir commis un certain nombre de vilenies, comme d'abandonner la trop aimable Didon, et d'épouser malgré elle une jeune fille dont il a tué l'amant. Cela s'est vu plus d'une fois. Il peut bien, avec une troupe de fugitifs, s'être taillé un royaume minuscule, au bord d'un ruisseau, dans un étroit canton de l'humble Latium. C'est une aventure des plus ordinaires, et qui, si elle s'est produite, n'a fait qu'ajouter un appoint insignifiant aux cent tri-

bus sicules, osques, latines, sabines, étrusques, de l'Italie antique.

Rien de plus inutile qu'Enée. Chaque ville de l'Italie centrale avait son héros éponyme ou fondateur, réel ou fabuleux : Antium, Antias, — Tibur, Tiburtus ou Télégone, — Praeneste, Caeculus, — Laurentum, Latinus, — Cures, Quirinus, — Faléries, Halésus, — Pallantée, Pallas ou Palès, — Rome, Romulus, etc. Que venait faire cet intrus dans une contrée si richement pourvue de patrons et de divinités ?

Par quelle fortune singulière ce propriétaire d'un assez beau domaine au pied du mont Ida, ce guerrier trop sage dont le mérite s'effaçait devant l'audacieuse bravoure d'Hector, s'était-il trouvé rattaché aux origines de Rome et des Césars, et installé dans le panthéon national à côté d'une antique déesse des sources et des bois, Vénus, Venilia ? Et cela tout d'un coup, sept ou huit siècles après les événements lointains qui avaient servi de thème aux légendes homériques, mais si fortement, si profondément, que la croyance populaire elle-même l'avait imposé aux historiens comme aux poètes, voire aux érudits et aux sceptiques, désigné enfin, comme ancêtre incontesté, comme héros nécessaire, au chantre pensif de la grandeur romaine ? Ces questions ne font-elles pas succéder à notre indifférence un peu de curiosité ?

C'est de Cumes d'abord, et bientôt des diverses colonies achéennes, ioniennes et doriennes établies du XII[e] au VI[e] siècle sur les côtes de l'Italie méridionale que, soit par l'intermédiaire des Etrusques, soit par infiltrations directes, les Latins reçurent leurs premières notions sur le monde oriental. Les Grecs apportaient dans leur nouvelle patrie les dieux de leur race, Hêraklès, Apollon, Castor et Pollux, les patrons et les légendes héroïques de leurs nombreuses métropoles. Chaque groupe d'aventuriers hellènes comptait parmi ses

aïeux quelqu'un des rois et des chefs célébrés par Homère. La dispersion des vainqueurs de Troie, les récits de l'*Odyssée* donnaient une suffisante vraisemblance aux voyages de Diomède, d'Idoménée, de Philoctète, d'Epéos, le long de l'Adriatique et du golfe de Tarente. Ces noms fameux vieillissaient et accroissaient la gloire des villes dont la fondation leur était attribuée. Le souvenir d'Ulysse s'attacha aux rivages occidentaux, depuis le détroit de Messine où la tradition plaçait les gouffres de Charybde et de Scylla, jusqu'au mont Circello et pénétra, par l'Etrurie, jusqu'au pays des Vénètes. Les Etrusques avaient reproduit assez exactement la forme grecque Odusseus : *Uthuza* ; les Latins en firent *Ulysses*, *Ulyxès*, comme *Pollux* de *Pultuke*, (comme *lacru-ma*, larme, de *dakru*, et *lympha* de l'osque *diumpa*). Hésiode savait déjà que Latinos, Agrios, sans doute Faunus, et Télégonos étaient fils d'Odusseus et de Circé.

Quelle raison auraient eue les Latins de contester ces fables et ces généalogies ? Ignorants de leur passé, à peine sortis de la barbarie et de l'obscurité, ils s'en rapportaient aisément à des peuples plus cultivés ; ils étaient fiers de ces relations antiques avec la race qui remplissait la terre de sa renommée. Ils acceptaient Ulysse en l'honneur de Kerka, l'une de leurs divinités les plus vénérées, Kerka reine de la mer et des enchantements, fille du Soleil. Enée leur était inconnu. C'était un Phrygien, un vaincu ; les cités de la Grande-Grèce n'en avaient que faire ; et Rome, leur élève, Rome tournée vers Delphes, vers l'Hellade, qui envoyait des commissaires étudier les lois de Solon, ne se souciait aucunement d'une origine troyenne.

Mais lorsque ses démêlés avec la Campanie hellénisée, avec Tarente, et plus encore les incursions d'Alexandre le Molosse, roi d'Epire, et la guerre de Pyrrhus, lui eurent fait voir dans les Grecs des rivaux et des ennemis, elle se chercha d'autres pa-

rents, et prêta l'oreille à certaines rumeurs répétées de proche en proche et qui s'étaient répandues en Macédoine, en Grèce, en Sicile.

C'est dans ce dernier pays que s'était arrêtée et fixée, dès le VIe siècle, la légende d'un exode troyen et des exploits du héros Aineias, fils d'Aphroditè et d'Anchise. On pense que Stésichore, mort en 560, y a fait allusion, et même au débarquement d'Enée sur le territoire de Cumes. Thucydide considère les Elyméens qui habitaient au pied du mont Eryx, à Ségeste, comme issus des Troyens. Aristote déjà (330 ?), Callias, biographe d'Agathocle, parlent de l'origine troyenne du Latium ; Rome y croyait puisque, en 283, elle envoya des ambassadeurs à Ilius *minor* ; et, vers 280 (aux temps mêmes de Pyrrhus), l'historien sicilien Timée de Tauroménium raconta les aventures que Virgile embellira, sans en oublier l'épisode africain, les amours de Didon et la trahison d'Enée. Sur le point d'entamer avec Carthage une lutte de deux cents ans, ce conte fut avidement accueilli et commenté. Rome se plut à voir, dans la fuite d'Enée et le désespoir de la reine, la cause, le ferment d'inimitiés inexpiables. Naevius, vers 235, dans son poème sur la première guerre punique, donna pour raison à la rivalité de Rome et de Carthage l'histoire des fondateurs des deux empires. C'était, en vérité, pour Rome, une chance heureuse que de rencontrer dans une haute antiquité des ancêtres ennemis à la fois des deux rivales de la puissance romaine, la Grèce et Carthage.

En 241, la Sicile, arrachée aux Carthaginois, était restée entre les mains de Rome, au moins toute la grande moitié occidentale, qui est terminée par le mont Eryx, siège d'un célèbre sanctuaire d'Aphroditè. Il n'est pas besoin de rappeler qu'Aphroditè est le nom grec, indo-européen peut-être (*apradita* ? « qui voyage sur les eaux »), d'une divinité phénicienne, sémitique, Istar, Astarté, As-

chéra, Phruti, etc., déesse de l'humidité féconde chez les peuples continentaux (Chaldéens, Assyriens), déesse de la mer et des rapides jouissances chez les hardis marins de Sidon et de Tyr. Partout les Phéniciens, premiers colonisateurs du bassin de la Méditerranée, attachaient leurs navires au pieu d'Aschéra, à quelque pierre dressée, emblème de leur patronne ; partout ils élevaient à cette amie, dont les statues cypriotes nous ont conservé le sourire, des autels, des sanctuaires desservis par quelques prêtresses indulgentes. Les côtes de l'Asie Mineure, de l'Archipel, de la Grèce, de la Sicile, de l'Afrique étaient jalonnées de ces temples, où les Grecs avaient succédé aux Phéniciens. C'est avec Aphroditè que s'était peu à peu avancé vers l'occident le pieux séducteur de Didon ; les Romains le trouvèrent établi, et sans doute de temps immémorial, chez les Elyméens du mont Eryx. La ville de Ségeste ou Egeste adorait une Aphroditè Aineias, et possédait un autel consacré à Enée. Preller fait remarquer qu'avant la conquête romaine, il n'existait aucune inimitié entre les Elyméens et les Carthaginois ; bien loin de là — ces derniers étaient les alliés et les protecteurs de Ségeste, — et pas davantage entre Didon, Elissa ou Hanna, divinité nationale de Carthage, et Aphroditè Aineias. L'une et l'autre avaient la même origine phénicienne, asiatique. Ce fut la rupture des relations longtemps pacifiques entre Carthage et Rome qui changea en tragédie l'histoire amoureuse de Didon et d'Enée, qui en fit le présage, fort ingénieux, des rivalités futures.

Avant de montrer comment la Vénus latine prit dans la légende la place d'Aphroditè, il est bon de remonter, d'étape en étape, au point de départ d'Enée. On n'en saisira que mieux les vraisemblances qui ont permis à Virgile de calquer sur l'Odyssée la première partie de l'Enéide, et de

transporter à son héros les aventures et les exploits d'Ulysse. Si nous passons de la Sicile aux terres grecques les plus voisines, à Zante (Zakuntos), à Leucade, à Corfou (Corcyre) et, sur la côte d'Epire, à Buthrotum, à Actium, nous voyons des temples voués à Aphroditè Aineias, et dont la fondation est attribuée à Enée, son fils. De Cythère, une des premières conquêtes de Cypris, la déesse de Chypre, le souvenir d'Enée et d'Anchise a pénétré profondément dans le Péloponèse, en Laconie et jusqu'en Arcadie. Certains poètes cycliques, imitateurs et successeurs d'Homère, ont même supposé que Dardanus, un des ancêtres d'Enée, était parti d'Arcadie pour se fixer au pied de l'Ida. Anchise était venu mourir au berceau de sa race et, du temps de Pausanias, on montrait son tombeau près du mont Anchisius et d'un ancien sanctuaire d'Aphroditè. La Macédoine était un autre centre de mythes *œnéens* ; la ville d'Ainéia reconnaissait Enée pour son éponyme et célébrait chaque année un sacrifice en son honneur. D'après Leschès dans sa *Petite Iliade*, Enée, prisonnier de Néoptolème, aurait été emmené avec Andromaque et Hélénus en Macédoine et en Epire. Enfin, si l'on en croit Arktinos (VII[e] ou VI[e] siècle), après la destruction de Troie, soit défendue, soit livrée par lui, il se serait réfugié avec ses compagnons sur le mont Ida, c'est-à-dire dans le domaine ou royaume de sa famille, là même où Aphroditè l'avait conçu et enfanté. Un fil presque ininterrompu court donc de l'*Enéide* à l'*Iliade*, et à l'Hymne homérique où sont racontées avec complaisance les amours d'Anchise et de la déesse. C'est à Homère que Virgile a emprunté le caractère grave et sacré de son héros.

D'après Homère et l'Hymne homérique combinés, Enée reçoit le jour sur l'Ida. Elevé soit par sa sœur Hippodamie, soit par les nymphes de la montagne, il gouverne les riches troupeaux de son père, tout comme Paris et Lycaon surveillaient les pâtu-

rages de Priam. Quand la guerre de Troie éclate, il n'y prend d'abord aucune part, malgré son étroite parenté avec les princes d'Ilion. Mais, traqué par Achille qui lui enlève ses bœufs, il se réfugie à Troie avec une troupe de Dardaniens. Priam l'accueillit assez mal, mais le peuple l'honora comme un dieu (*Il.*, XI, 58). Enée, bien que personnage de second plan, est l'Achille des Troyens. Comme Achille, dit M. de Ronchaud, il est né d'un mortel et d'une déesse ; comme lui rapide à la course, il a, comme lui, des coursiers de race divine. Il est pour Priam, comme Achille pour Agamemnon, un objet de jalousie. Mais Hector le regarde comme son plus ferme soutien et son plus sage conseiller. Il est vrai que ses forces n'égalent point son courage. Un poète achéen devait le sacrifier aux guerriers achéens. Blessé d'une pierre par Diomède, il est sauvé par sa mère qui le couvre d'un manteau invisible ; il n'échappe aux coups d'Achille que grâce à l'amitié, assez inattendue, de Poseidôn. Mais il faut penser que ce dieu des eaux n'était pas sans affinité avec l'Aphroditè marine ; Poseidôn savait, d'ailleurs, qu'Enée, par ordre du destin, devait remplacer sur le trône la race condamnée de Priam. Lorsqu'il supplie Athènè et Hèra de secourir Ænée aux prises avec Achille, « craignons, leur dit-il, le courroux de Zeus, s'il périt en ce combat ; *le destin veut qu'il échappe.* La race de Dardanos ne doit pas s'éteindre. De tous les fils nés de ses amours avec des mortelles, Dardanos était le plus cher au fils de Kronos. Oui, bientôt régneront à jamais sur les Troyens, Enée et les fils de ses fils, et ceux qui naîtront ensuite ». Achille déjà, provoqué par Enée, lui avait crié : « Est-ce que ton cœur t'entraîne à me combattre, parce que tu espères régner sur les Troyens avec les mêmes honneurs que Priam ? » Et lorsque Enée, enlevé par Poseidôn, a disparu soudain : « Grands dieux ! Quel prodige ! Voici à terre ma grande javeline, et

je ne vois plus l'homme à qui je l'ai lancée... Ah! sans doute, Enée aussi est cher aux immortels ».

Enée est donc, pour Homère, un favori des dieux, un héros prédestiné. Mais sa grandeur, sa fortune, sont limitées à la Troade ; et nulle part il n'est fait allusion à ses voyages vers l'occident. Pourquoi ? Nous le devinons sans peine. Enée était un dieu du sol, ou plutôt une déesse.

Lorsque, vers le XI[e] siècle, les colonies éoliennes s'établirent au milieu des Pélasges, des Thraces et des Phrygiens, Dardanes et Teucriens, qui les avaient précédés sur les côtes de l'Hellespont, il s'opéra entre les peuples et entre les dieux des mélanges faciles, grâce à l'affinité des races et des croyances. Les rapsodes, dont les chants devaient former l'*Iliade*, s'emparant des mythes de la Troade, leur appliquèrent les procédés de l'anthropomorphisme hellénique ; ils dédoublèrent les divinités, personnifiant les attributs et les épithètes, imaginant des mères, des fils, des aventures, comme il convient dans un Olympe où les dieux sont ramenés à la figure et aux proportions humaines. Aineias, un qualificatif de l'Aphrodité de l'Ida, la favorable, la vénérable — si tant est qu'une étymologie grecque, *ainéô*, *ainèmi*, puisse être ici invoquée, — fut converti en parèdre et en fils de la déesse. Il est donc infiniment probable qu'un individu appelé Enée n'a jamais existé. C'est un privilège qu'Enée partage avec nombre de dieux et de héros, avec Latinus et Romulus, par exemple. Il n'en est que plus intéressant. Simple création, simple amusement de l'esprit humain, il a vécu, il vit encore d'une vie beaucoup plus intense sinon plus glorieuse que tant d'hommes réels, de rois et de peuples oubliés. Cet adjectif est devenu le père des Romains.

Venu d'Asie avec Aphrodité, il entre à Rome avec Vénus, et au grand avantage de celle-ci, qui paraît avoir occupé longtemps un rang modeste.

Nécessairement, à l'époque où Enée lui a été donné pour fils, Vénus était déjà hors de pair; elle s'était détachée de tout ce peloton de nymphes: Carmenta, Feronia, Marica, Circé, Juturna, Angitia, Angerona, Vacuna, Fauna, Fatua, Flora, qui présidaient à la fécondité des bois, des prairies arrosées par les sources et les fleuves, à l'expansion de la vie dans le monde animal et dans le genre humain. Elle s'était fait une place assez incontestée dans le panthéon latin, pour revendiquer, tout en gardant son propre nom, la beauté, les amours et la grandeur d'Aphrodite. Mais son élévation relative ne semble pas avoir commencé avant la chute des rois. C'est, en somme, grâce à son nouveau fils qu'elle s'est égalée à Rome elle-même et qu'elle a partagé les honneurs de Dea Roma.

D'après le témoignage authentique d'hommes qui font autorité, Cincius Alimentus, par exemple, et Varron, le nom de Vénus ne figurait ni dans les Chants Saliens, ni dans ceux des Arvales, ni dans aucun des monuments religieux de la période royale. Mais ce n'est pas, dit Preller, une raison pour refuser à ce culte une haute antiquité. Vénus pouvait être adorée — et elle l'était — sous d'autres noms, elle pouvait, avant d'être adoptée à Rome, s'être fort répandue dans le pays des Latins, des Rutules et des Volsques; en effet à Albe, à Gabies à Ardée, à Lavinium, on la trouve citée comme patronne de la Ligue latine. Elle n'était déjà plus exclusivement une déesse du printemps et de l'amour; elle présidait à tous les rapports sociaux, aux fraternités et fédérations, ce qui lui valut plus tard le nom de *Concordia*.

Le nom de Vénus est purement italique: aucun mot grec ne commence par la lettre V, du moins à l'époque où les Grecs ont été connus des Latins. Il se rattache à une racine indo-européenne, *Van*, *Ven*, qui signifie désirer, aimer: d'où *venustus*, *venustas*. *Vana*, en sanscrit, veut dire désir. On

pourrait rapprocher encore *vana*, la forêt. Ces deux idées ont fort bien pu se confondre chez des tribus qui cherchaient dans les bois leur retraite, leur nourriture et leurs plaisirs; aucun peuple plus que les Latins, d'Albano, d'Aricia, n'a révéré les forêts et les humides ombrages. Enfin je m'étonne de ne pas voir citer plus souvent deux mots qui, étant dérivés de Vénus, attestent son antériorité. L'un de ces mots est le verbe *veneror*, *vener-ari* (« vénérer, adorer ») ; l'autre est Vénilia. Or, *Venilia* figure dans les *Indigitamenta* parmi les déesses qui aiment et caressent les enfants ; elle est aussi déesse des sources et des mers, épouse reconnue de Janus, le plus ancien des dieux latins dans la vallée du Tibre. Si l'on se souvient que Janus a été identifié de bonne heure à Quirinus, le Mars sabin, devenu un surnon de Romulus, on devinera que les relations de Venilia-Vénus avec Mars et avec Rome étaient bien antérieures à la légende d'Enée. Parmi les noms et les titres qu'elle a portés à Rome, il en est un qui attire notre attention : c'est *Murcia* ou *Murtea* ; qu'on le rattache à *mulgere*, traire, à *mulcere*, caresser, amollir, d'où *mul-ier*, femme. et peut-être *Mulciber* (Vulcain) ; où bien à *myrtus*, le myrte ; qu'on fasse de Vénus celle qui trait ou allaite, ou celle qui amollit les cœurs (*Verticordia*), ou celle qui aime les myrtes ou les arbrisseaux fleuris, on ne trouvera rien qui l'éloigne d'un dieu sylvestre, pastoral et générateur, tel que fut le Mars primitif. Rappelons en passant les deux myrtes placés à Cures dans le temple de Mars Quirinus, et la baguette de myrte que portait Faunus. Mais les affinités seront plus marquées si *murcia*, *murtea* est une simple variante de *marcia*, *martea*, comme *Ma-murius* est une variante de *Marmar*, *Ma-mers*, de Mars enfin. Tout un quartier de Rome entre le Palatin et l'Aventin, lieu peuplé de Latins par Ancus Marcius, était consacré à Murcia, et en portait le nom, *Vallis Murcia* ; dans le bois de

Murcia, on faisait, en avril et en août, des offrandes de fleurs et de fruits ; avril était le mois de Vénus, non pas d'Aphrodité, mais de celle qui ouvre les bourgeons, — *quod ver omnia aperit — aperire, Aprilis*. Les *Vinalia*, fête des Vendanges, associaient aussi Vénus au Bacchus italique, à Liber pater.

Il semble que le plus ancien temple de Vénus, à Rome, ait été celui de *Cluacina*, *Cloacina*, près du *Comitium*, élevé, selon la tradition, par Romulus et Tatius, en mémoire de leur alliance ; les deux chefs s'y purifièrent avec des rameaux de myrte. *Cloacina* était la déesse, non des cloaques, des égouts, mais des eaux cachées et profondes, ce qui nous explique un usage, un rite de très ancienne origine : le 1er avril, après avoir invoqué la Fortune Virile, patronne des mariages, les femmes déshabillaient l'image de Vénus et la plongeaient dans l'eau. Au sortir de ce bain, la déesse était ornée de guirlandes fleuries et de branches de myrte.

Le caractère voluptueux commun à toutes les nymphes du Latium est, sans doute, inséparable de Vénus. En elle se sont réunies ces déités des *Indigitamenta*, *Voluptas*, *Voleta*, *Lubia*, *Lubentina* (l'anglais *love*), de signification très variable, la bonne volonté, l'acquiescement, le désir, ce qui plaît aux hommes et aux dieux, fortune, la chance. Toutes ces nuances se sont fondues dans le personnage de Vénus, avec d'autres encore, qui lui viennent de ses fonctions telluriques et nourricières. Aussi, bien au-dessus des Vénus vulgaires, *vulgivaga, campestris*, on concevait peu à peu une Vénus plus haute, l'*alma parens*, la mère universelle. C'est à celle-ci que pensait Lucrèce, dans la fameuse allégorie qui ouvre son poème :

Mère des fils d'Enée, ô Vénus, volupté
Des hommes et des dieux! c'est ta fécondité

Qui peuple, sous la voûte où glisssent les étoiles,
La terre aux fruits sans nombre et l'onde aux mille voiles ;
C'est par toi que tout vit, c'est par toi que l'amour
Conçoit ce qui s'éveille à la splendeur du jour.
Tu parais, le vent tombe, emportant les nuages,
La mer se fait riante ; à tes pieds les rivages
Offrent des lits de fleurs suaves, et les cieux
Ruissellent inondés d'un calme radieux.
A peine du printemps la face épanouie
Par la brise amoureuse éclate réjouie,
Les oiseaux, tout d'abord, chantent, frappés au cœur,
Ta venue. ô déesse, et ton assaut vainqueur.
Partout, au sein des mers, des fleuves, des montagnes,
Sous les bois pleins d'oiseaux, dans les vertes campagnes,
A travers tous les cœurs secouant le désir,
Tu fécondes l'hymen par l'attrait du plaisir.

Un trait achèvera cette figure qui ne manque pas de grandeur. La puissance qui anime tout est aussi celle qui détruit toute chose, et qui par la mort renouvelle la vie. Par une confusion, certainement très antique, *Lubentina*, sous la forme de *Libitina*, était devenue la déesse de la mort, et abritait dans son bois sacré les ustensiles nécessaires aux funérailles. Pareil contraste se remarquerait dans les cultes de *Mana Genita*, de *Feronia*, d'*Acca Larentia*, toutes déesses de la vie et de la mort qui alternent dans la nature.

Telle était l'antique divinité latine qui s'offrit, tout naturellement, pour mère au fils de l'Aphroditè Ainéias ; et ce fut cette rencontre qui décida l'ambitieuse famille des *Jules* à se réclamer de Vénus. Sans doute, ils ne l'auraient pas fait, si Vénus n'avait pas eu des autels dans leur petite patrie d'Albe et de Bovillae. Mais leur choix, en vertu même de leur nom, *Julius*, *Jovilius*, aurait pu se porter sur Jovis, sur Jupiter lui-même. Ils préférèrent se rattacher à la mère du héros prédestiné à l'empire du monde ! ils imaginèrent un *Iulus*, fils d'Énée, ancêtre des Césars ; et Vénus régna, avec eux, sur Rome et sur l'univers. Laissons donc de côté, malgré certains détails curieux fournis par

les historiens, les surnoms et les temples des Vénus *Obsequens* (295), *Verticordia* (114), *Calva*, *Equestris*, *Myrica*, *Purpurissa*, *Salicia*, *Felix* (celle-ci portait un enfant dans ses bras), *Mimnermia* ou *Meminia*, *Fisica* (patronne de Pompéi). Et ne voyons que les deux grandes faces de la déesse, la fécondité universelle et la fortune victorieuse de la ville éternelle, compagne de Mars, *Venus victrix*, parèdre de la *Dea Roma*. Le couple de Rome et Vénus était officiel sous l'empire. Adrien lui éleva, près de l'arc de Titus, un temple magnifique, dont quelques débris marquent encore la place. L'édifice fut inauguré le 21 avril, jour des *Palilia* et de la fondation de Rome. Les deux déesses étaient représentées assises sur des trônes, et tout autour d'elles, sur les parois se développait l'histoire légendaire d'Enée et de Rome.

Si la grandeur de Vénus est l'œuvre d'Enée, le concours de la déesse fut loin d'être inutile au héros. Il lui doit la faveur rapide qui l'accueillit dans les petites villes où florissait le culte de sa seconde mère. Tout de suite associé aux antiques patrons du pays, au Latinus de Laurentum, au *Pater Indiges* de Lavinium, au fleuve *Numicius* (dont M. Boissier a cherché les traces dans ses intéressantes *Promenades archéologiques*), Enée, *Pater Æneas*, fut considéré comme le premier défenseur des Latins contre les Volsques d'Antium (Camilla), et les Gréco-Etrusques, d'Ardea et de Caeré, Turnus et Mézence. Connu pour avoir emporté d'Ilion son père Anchise et le fameux Palladium — traditions confirmées par des peintures de vases assez anciens (Nola) —, il passa aussi pour avoir institué le culte des Pénates, ces dieux italiques par excellence ; soit à Albe, soit à Lavinium (et la dernière opinion prévalut, parce qu'Albe avait péri depuis longtemps (avant 338), il avait déposé les Pénates de Troie. Aussi, chaque année, les magistrats et les pontifes propres de Rome venaient-ils rendre

hommage à ce précieux patrimoine des Latins, et honorer sur les bords du Numicius un prétendu tombeau d'Enée. A partir du III[e] siècle, l'image d'Enée portant son père, le Palladium et les Pénates, se multiplie sur les lampes d'argile, les pierres gravées, surtout celles de la famille Julia ; mais bien d'autres maisons romaines, cinquante environ vers la fin de la République, prétendaient à une origine énéenne ou troyenne. Le monument le plus curieux, parce qu'il est notablement antérieur à Virgile (II[e] siècle), est une ciste de bronze trouvée à Préneste, et où des gravures au trait représentent les principales scènes de la future *Enéide* : Enée et Latinus concluant une alliance solennelle ; le combat où Turnus périt en présence de la nymphe Juturna et du fleuve Numicius ; les funérailles du roi des Rutules.

Avant Virgile, Nævius, nous l'avons dit, avait expliqué les guerres puniques par l'histoire d'Enée et de Didon. Ennius, au début de ses *Annales*, retraça toute la légende comme la préface de l'histoire romaine. Mais l'ordre des faits était encore indécis et flottant. Pour Ennius et Nævius, à l'arrivée des Troyens, Albe-la-Longue existait déjà ; Enée était le père d'Ilia, ou Sylvia (*Ilia* rappelait mieux *Ilion*), et par suite, l'aïeul immédiat de Romulus. Caton, le premier, imagina, contre toute vérité, qu'Albe était une colonie de Lavinium. Il fallut, dès lors, remplir le vide qui s'ouvrait entre Enée et Romulus. C'est à quoi pourvurent les traditions fabuleuses apportées à Rome par les familles albaines réfugiées sur le Cœlius. D'Enée à Numitor fut intercalée une longue suite de rois albains, souvent anonymes, qui défileront dans les Enfers devant Enée et Anchise. On n'en eut pas moins quelque peine à combler cette lacune obscure, de trois ou quatre cents ans, entre la chûte de Troie et la fondation de Rome. Virgile ne nomme que cinq descendants d'Enée et de Lavinie : Syl-

vius « fruit tardif de la vieillesse du héros... élevé dans les forêts... père des rois de la race d'Anchise », Procas, Capys et Numitor, enfin Sylvius-Æneas « illustre », comme son aïeul, « par sa piété et par son courage ». Il ajoute, faute de noms fournis par la tradition, « ceux dont le chêne civique couronne le front, fondateurs de Nomentum, de Gabies, de Fidènes, de Collatie, de Pomætium, d'Inuus, de Bola et de Cora ». Il arrive ainsi à Romulus, fils de Mars, dont la mère Ilia (ici forme féminine d'Ilion) est du sang « d'Assaracus ». Il est vrai qu'il ne sait plus que faire d'Iule, le fondateur d'Albe-la-Longue, le chef de la famille Julienne dont, précisément, l'Enéide doit préparer et consacrer l'apothéose. Rien pourtant n'était plus aisé que de confondre les deux histoires de l'origine troyenne. Il suffisait de marier Iule à Lavinie pour rattacher directement César à Romulus.

Enfin Virgile se trouva en possession de tous les éléments qu'il allait mettre en œuvre. L'heure était solennelle. Actium venait de clore la première période de l'histoire romaine (29 av. J.-C.) ; le retour de la République était impossible ; et l'extrême morcellement de cette apparente unité, tout autant que la fatigue publique et l'ambition triomphante d'Octave, imposait au gouvernement du monde une forme nouvelle. C'est alors que Virgile conçut le plan d'une épopée politique où Rome pût voir son glorieux passé relié par une chaîne fatale au régime du principat. Virgile n'était pas Romain ; Ligure, Vénète, Etrusque, Gaulois (1), comme pouvait l'être un humble cultivateur des environs de Mantoue, il avait seulement des obligations personnelles vis-à-vis d'Octave. Avec une très grande impartialité, une admiration véritable

(1) On est tenté de voir un souvenir celtique dans la description du *rameau d'or* (le gui, *viscum quod non sua seminat arbor*), talisman qui ouvre aux héros l'accès des Enfers.

pour les rudes vertus des vieux âges, il résolut cependant d'affermir, de consacrer la toute-puissance de son protecteur, qu'il avait déjà divinisé dans sa première églogue : « Ces loisirs, Mélibée, un dieu nous les a faits ; oui c'est un dieu pour nous ». La mythologie de la famille Julienne lui fournissait une fable devenue populaire ; il s'y attacha uniquement et consacra aux aventures d'Enée et à l'apothéose des Césars, choisis par les destins pour l'empire du monde, les onze dernières années d'une vie déjà chancelante. Le sujet est d'ailleurs annoncé au 1er livre, dans ces vers que Jupiter adresse à Vénus :

Alors viendra César, fils des dieux et de Troie!
Jusques à l'Océan son pouvoir se déploie,
Sa gloire jusqu'au ciel ; au ciel où, quelque jour,
Lui-même rassurant ton maternel amour,
Riche de l'Orient vaincu, ce divin Jule
Viendra te rappeler le nom du grand Iüle.
Alors, d'un temps cruel s'adoucit la rigueur;
Où régnaient les combats règne l'antique honneur;
Vesta maintient les lois; Quirinus et son frère
Ferment de clous d'airain les portes de la guerre.
Au dedans, sur un lit de glaives et de faux,
Ceinte de nœuds de fer, les bras liés au dos,
Horrible, l'on entend la Discorde domptée
Tordre en rugissements sa gueule ensanglantée.

Nul ouvrage n'excita une attente plus vive. Auguste, sentant que Virgile travaillait pour lui, ne cessait de réclamer la primeur de quelque morceau achevé, le « *Tu Marcellus eris* », par exemple, dont l'émouvante lecture a suggéré à Ingres une belle composition. Virgile était une sorte de personne sacrée, inviolable, une divinité nationale. Les poètes s'écriaient, avec Properce : « Il naît je ne sais quoi de grand, et l'Iliade est dépassée ! » Quand il venait à Rome, au théâtre, le peuple se levait ; dans la rue, la foule le suivait avec enthousiasme ; et souvent, pour éviter les ovations, il dut se réfugier dans quelque maison. Naples, où il

résidait, l'honorait comme son unique gloire, et pour le faire sien, elle lui donnait un nom grec où se trouvaient à la fois le nom de la cité (*Parthénope*), une sorte de traduction du nom de Virgile (*virgo*), et une allusion à la pureté du poète : on l'appelait *Parthénias*.

De tels hommages montrent bien de quel crédit jouissait, d'un bout à l'autre de l'Italie, le cycle légendaire des origines troyennes. Virgile pouvait attribuer à son héros toutes les aventures compatibles avec les récits d'Homère et des Cycliques ; il parlait à un public d'avance convaincu. On a dit et redit que l'*Enéide* est une œuvre de seconde main, une imitation constante d'Homère. Ce sont là de ces jugements dont la brièveté n'exclut pas l'inexactitude. Que Virgile ait attribué à Enée la plupart des aventures d'Ulysse, qu'il ait eu toujours Homère sous les yeux, c'est là la part du vrai. Mais il n'existe entre Enée et Ulysse aucun rapport de caractère, aucune ressemblance entre la langue sonore et flottante des rapsodes et le style coloré, condensé, de Virgile, entre le pensif et profond génie virgilien et la large insouciance homérique. Les poèmes d'Homère, surtout l'Iliade, malgré les retouches du VI[e] siècle, sont à peine des compositions. L'Enéide, au contraire, est une œuvre réfléchie (inachevée au gré de Virgile, qui voulait la détruire), mais où le chantre national ne s'écarte guère de son but. Dès qu'Enée, poussé par la tempête et le destin, a mis le pied sur le sol où s'élève Carthage naissante, l'intérêt s'éveille chez le lecteur romain. Le récit des derniers jours de Troie, si beau en lui-même et trop connu pour que nous insistions, met en relief les vertus et la vaillance d'Enée, justifie sa retraite par l'intervention de Vénus, supprime décemment Créuse qui gênerait fort les destinées et le second mariage de son pieux époux, et montre le Palladium, les Pénates sauvés de l'incendie, emportés à travers les flots vers les

lointains rivages où les attend la vénération du peuple-roi. Dans le troisième livre sont rassemblés tous les incidents du voyage légendaire. Les Troyens fugitifs s'avancent d'île en île à travers l'Archipel. Pour eux point de repos, le destin les pousse, l'oracle de Délos renouvelle les vagues promesses d'une nouvelle patrie. Ils s'arrêtent en Crète ; un songe leur crie : plus loin, toujours plus loin ! Voici les pointes de la Laconie, puis les îles Ioniennes, Zacynthe, Ithaque où règne leur plus cruel ennemi, l'artificieux Ulysse, et Leucade et l'Epire, Buthrotum où se sont retirés Hélénus et Andromaque, délivrés par la mort de Néoptolème. Nous avons conté déjà cette touchante réunion des épaves d'Ilios, et les conseils prophétiques d'Hélénus. Enée touche un moment la terre italienne et fuit ces rivages de la Grande Grèce future où sont fixés déjà les plus rudes adversaires de sa race, Idoménée, Diomède, Philoctète ; il évite le détroit fatal où Charybde et Scylla ont happé les matelots d'Ulysse ; il voit de loin l'Etna qui vomit le souffle embrasé d'Encelade enfoui vivant sous la montagne. Ailleurs, au pays des Cyclopes, se dresse l'effrayant Polyphème, l'aveugle monstrueux dont Ulysse a trompé la fureur. Le fils de Vénus aborde dans une terre amie, au pied du mont Eryx où règne le culte de sa mère. Il confie Anchise à son hôte Acestes, chef des Elymes. Quant à lui, sa destinée l'entraîne, et la tempête emporte vers l'Afrique sa flotte dispersée.

L'épisode passionné qui remplit le quatrième livre, n'est pas une digression ; tout au contraire. Si Virgile l'embellit des plus riantes et des plus fortes couleurs, c'est qu'il veut symboliser la grande crise de la fortune romaine, les relations longtemps cordiales de la colonie phénicienne et de la cité latine, et la lutte formidable qui, de l'Occident conquis, a lancé Rome sur l'Orient. Les haines futures éclatent avec une suprême énergie dans la malé-

diction de Didon mourante : « *Exoriare aliquis !* Que de mes os consumés sorte le vengeur qui portera le fer et le feu chez les colons dardaniens ! Rivages contre rivages, flots contre flots, que tout s'arme pour la lutte inexpiable. A travers les âges, je lègue ma haine à mes derniers neveux ! » Ne semble-t-il pas que, sur la fumée du bûcher, se dessine la figure menaçante d'Annibal ?

Mais quelque répit est nécessaire après des émotions si violentes. Enée retourne en Sicile, où il a laissé son père et une partie de son peuple. La mort d'Anchise permet au poète de décrire par avance les Jeux troyens, *Ludi trojani*, plus tard célébrés à Rome, en y faisant figurer quelques ancêtres, fort apocryphes, des grandes familles latines : le jeune Atys, ancêtre des Atius :

Parvus Atys, genus unde Atii duxere latini, V. 568.

Mnestheus, italien bientôt sous le nom de Memmius,

Mox italus Mnestheus genus a quo nomine Memmi, V. 117.
Sergestus que, domus tenet a quo Sergia Nomen, V. 121.
.... *Scylla que Cloanthus*
Cærulea, genus unde tibi, Romane Cluentî, V. 123.

et Sergeste, origine de la maison Sergia, et Cloanthe dont tu descends, ô Romain Cluentius...

Et puis, c'est du mont Eryx qu'est venue en Italie la légende d'Enée ; il faut y établir une colonie troyenne. Il faut qu'Enée fonde la ville de Ségeste et le culte d'Ainéias. Pourquoi ne pas rester sur cette terre amie ? Les femmes troyennes ne veulent plus courir les hasards. Elles brûlent la flotte. Vaine résistance ! Cumes et la Sibylle réclament le héros ; comme Ulysse, il doit descendre aux régions infernales. Nous y pénétrerons après lui. Mais il a terminé son *Odyssée*, il lui reste à accomplir son *Iliade*.

La seconde partie de l'*Enéide* a été diversement jugée. Elle n'a point la fougue et la splendeur des poèmes homériques. On y chercherait en vain ces

physionomies si vivantes, si tranchées, des rois achéens, encore moins Hélène qui fait tressaillir le cœur des vieillards, ni la touchante Andromaque, ou même la naïve Briséis. Evandre n'est pas Nestor. Latinus reste loin de Priam, Enée d'Achille, d'Hector, d'Ulysse ou de Diomède. Il est facile d'expliquer cette infériorité, il est impossible de la nier. Chez les Hellènes, l'individu, homme ou femme, est d'une autre pâte que chez les Latins ; il est pétri d'une argile non plus forte, mais plus sonore et plus belle, en des moules plus divers, sur des types plus finement frappés. Virgile, poète national, ne pouvait pas changer ses modèles. Fidèle à la vérité, il a peint les anciens peuples du Latium, de l'Ausonie et de la Sabine, tels que la tradition les lui présentait, tels que les voyaient ses contemporains, consultant des divinités obscures, au bord des sources et des marécages, dans l'épaisseur des forêts hantées, suivant avec minutie des coutumes immémoriales, des rites barbares ou puérils dont ils ne comprenaient plus le sens, guerriers courageux et inexpérimentés, pâtres ignorants qui se délassaient du labeur par des danses primitives et des joies animales, toute une humanité archaïque sans arts et sans aspirations vers le beau. C'est là un effort qui a dû coûter à sa nature affinée. Nul doute que les Romains ne lui en aient su gré, qu'ils n'aient reconnu dans ses peintures leurs dieux, leurs ancêtres et leurs souvenirs, qu'ils n'aient goûté le contraste si frappant de leur glorieux apogée et de leurs humbles commencements, qu'ils n'aient regardé avec un légitime orgueil, en face de leur Palatin et de leur Capitole couverts de temples et de palais, enrichis des dépouilles du monde, la bourgade du patriarcal Evandre, et son pauvre sénat, et ces statues de bois, ces trophées de chasse qui décoraient la *regia*, la cahute de Picus, tableau achevé dont Properce nous a laissé une agréable réduction :

Hoc quodcumque vides, hospes, quam maxima Roma est,
Ante Phrygem Æneam collis et herba fuit.
Atque ubi navali stant sacra palatia Phœbo
Evandri profugae procubuere boves...
Curia, prætexto quæ nunc nitet alta senatu
Pellitos habuit, rustica corda, patres...

« Tout ce que tu vois, étranger, cette Rome si grande, avant Enée le Phrygien n'était qu'herbe et colline; où s'élèvent les sacrés palais du Phébus d'Actium, se reposèrent les bœufs d'Evandre fugitif...; cette curie où brillent aujourd'hui les toges prétextes eut son Sénat de cœurs rustiques, *Pères* vêtus de peaux. »

Joignez à ce charme, qui n'est pas encore effacé, même pour nous, les brillants épisodes de Pallas, de Lausus, de Camille, de Nisus et Euryale, des fureurs de la reine Amata, l'énumération vraiment grandiose des peuples alliés de Turnus et d'Enée, et tous ces mythes habilement rattachés au sujet, la lutte de Cacus et d'Hercule, l'oracle de Faunus, jusqu'aux augures et aux présages si chers aux primitifs, les tables de pain que mangent les Troyens, la truie blanche, *alba*, et ses trente petits, symbolisant la fondation d'Albe-la-Longue par Ascagne-Iüle :

Ascanius Longam muris quum cingeret Albam,

et les trente tribus latines, filles de la cité blanche.

Et stetit Alba potens, albae suis omine nata.

PROPERCE.

Certes, il faut du moins convenir que les livres vraiment latins de l'*Enéide* ne sont ni les moins originaux, ni les moins précieux.

Nous avons détaché du poème le VI[e] chant, non pas qu'il ne soit en connexion intime avec le sujet puisqu'il expose l'origine des fameux Livres *Sibyllins*, et que, par un artifice ingénieux, il condense en un raccourci magnifique, les fastes de la ville éternelle. Mais il a deux mérites particuliers. Il

comble une lacune de la mythologie latine ; et d'autre part il donne de la vie d'outre-tombe une vision que nulle doctrine religieuse ou philosophique n'a dépassée en grandeur, en sérénité mélancolique. C'est la quintessence du génie de Virgile.

Les Enfers latins sont au nombre des plus indigents : un trou profond recouvert d'une pierre, *Mundus*, *Orcus*, où réside une divinité muette, Dispater, tardivement dotée d'une compagne, Proserpina ; un abîme indéterminé d'où s'échappent toutes les nuits des puissances vagues, Lara, Larundo, Larentia, Mana, Mania, et des spectres ancestraux adorés comme dieux domestiques, Lémures, Mânes, Larves et Lares. Les morts vivent. Mais c'est une foule confuse, sans nom, sans châtiments et sans récompenses. Cette conception, à vrai dire, n'a jamais changé. Les Latins hellénisés ont seulement agréé, sans y croire, les fictions, moins sommaires des Grecs. Lucrèce exprimait l'opinion presque unanime, quand il s'écriait : « Il n'est pas de Cerbère et de chien à trois corps ». *Fabulæ manes*, disait Horace. Virgile s'est contenté de mettre un peu d'ordre dans les tableaux esquissés par Homère et par Hésiode, en ajoutant quelques traits indiqués par son sujet, l'entrevue avec Didon, la rencontre avec les guerriers achéens ; et, sans laisser dans l'esprit l'impression si vive, si lugubre et à la fois si ironique, des Champs d'Asphodèle, son Achéron, son Cocyte, son Tartare et ses Furies ne manquent pas d'une certaine horreur ; mais on sent que tout cela est de convention. Ce qui touche, ce qui respire la vérité, c'est le sens de la justice, le sentiment de la pitié, et encore une certaine raison dans la fantaisie, une mesure dans l'*irréel*, qui sont inséparables de l'esprit virgilien. Le poète songe aux malheureux, aux victimes du sort, aux enfants, aux jeunes filles qui n'ont pas atteint l'âge des noces, aux adolescents que leurs parents en pleurs ont conduits au bûcher. Comme

il les aime ! Comme il peint leur multitude, aussi grande que les feuilles tombées sous le vent d'automne, que les oiseaux chassés par les frimas vers de plus chauds rivages ; et toutes ces mains tendues, pour obtenir le passage sur la barque fatale ! On entend, au seuil de Minos, la plainte douce, lamentable, immense des petits enfants sans mère, les protestations des innocents faussement condamnés, et de ceux qui, trahis par la vie, ont cherché sans crime un refuge dans la mort. On traverse le Champ des pleurs où les victimes d'amour cachent en des bocages de myrtes, leur blessure douloureuse ; et du fond du Tartare, une voix crie : « Apprenez la justice et la crainte des dieux ! » Mais le héros et son guide passent rapidement ; c'est aux Champs Elyséens qu'ils doivent retrouver Anchise.

Les voilà, ces demeures bienheureuses, ces grasses prairies, ces belles clairières vêtues d'une atmosphère pure et d'une lumière dorée, où s'épanouit, à l'abri des orages, la fleur de la vie ; des passe-temps, la lutte, la danse rythmée, le chant, divertissent la jeunesse ; Orphée en longue robe sacerdotale, promène tour à tour le doigt et le plectre sur les sept cordes de la lyre. Les antiques héros de Troie, Ilus, Assaracus, sont couchés en paix sur l'herbe, à l'ombre des lauriers, aux bords d'un Eridan fabuleux ; à côté se reposent leurs chars, leurs armes et leurs chevaux paissant l'herbe odoriférante. Mais un groupe plus divin encore arrête nos regards : ceux qui sont morts pour la patrie, ceux qui furent des prêtres chastes, des poëtes dignes de leur art, des inventeurs, des bienfaiteurs dont les services ont perpétué la mémoire, forment, sous un vaste ombrage, un tableau calme et glorieux qui a inspiré notre Delacroix. Anchise enfin se montre en un secret vallon, sur les bords du Léthé, passant la revue des âmes destinées à revoir la lumière céleste ; il compte, il recense ses

futurs descendants, chers neveux dont il devine les destinées, les Sylvius, les Capys, les Numitor, Romulus et César, mais aussi les rois latins et sabins de Rome, Numa, Tullus, Ancus, et toute la légion des grands hommes, les Camille, les Curius, les Cossus, les Fabricius puissants et pauvres, les grands Scipions, les Gracques eux-mêmes et le triste Pompée, toute cette pompe triomphale qui va se développer aux regards d'Enée. Rien de plus grandiose ; et cependant nous laisserons là tout ce décor de féerie, pour la peinture si charmante de ces essaims d'âmes brillantes qui voltigent aux rives du fleuve, semblables aux abeilles attirées par les lys des prairies : elles viennent là, boire au Léthé, l'oubli des maux de la vie, et, libres de tout souvenir, reprendre le désir et la force d'être hommes. Le père Anchise révèle à ses auditeurs le secret de l'univers vivant :

Apprends qu'une âme infuse en l'immense univers
Anime ce grand corps et circule au travers.
Un souffle intime court dans les veines du monde,
Fécondant l'air, la terre et les plaines de l'onde,
Et la lune argentée, et l'astre radieux.
C'est la source qui verse au peuple ailé des cieux,
A l'homme, aux animaux, aux monstres que Nérée
Roule dans les replis de sa robe marbrée,
L'étincelle de vie et le germe éternel.
Mais l'être, embarrassé dans le limon charnel,
Flotte, attendant la mort qui va rompre ses chaînes,
De la crainte au désir et de la joie aux peines.
Prisonnier de la nuit, ses yeux cherchent en vain
La lumière perdue et le foyer divin.

Après la mort, d'autres épreuves commencent. Sur l'aile des vents, dans les abîmes des mers, dans les flammes des volcans, les âmes expient leurs erreurs et leurs crimes. Bien peu d'élues rompent le cycle et se reposent en ce vaste Elysée. Les autres, après mille ans révolus, dépouillées enfin de toute scorie terrestre, sont appelées par un dieu

sur les rives du Léthé ; l'oubli qu'elles y puisent les engage seul à recommencer la vie.

Nous laisserons le lecteur sous l'impression de ces pures et inoffensives rêveries, que le grand poète a su renfermer dans une seule page, plus pleine que tous les *in-folio* de la théologie.

CHAPITRE DOUZIÈME

L'INVASION DES CULTES ÉTRANGERS

Dès le VIe siècle avant notre ère, nombre de divinités étrusques et helléniques sont entrées dans le panthéon romain. Les unes ont pris des noms latins ou latinisés, Cérès, Proserpine, Hercule, Vénus, etc. D'autres, Cora, Apollon, Phœbé, Latone, Enée, etc., ont gardé leur nom. Mais tous ont pris une physionomie latine et adopté le culte et les rites de leur nouvelle patrie; ils se sont contentés d'enrichir de leurs légendes la mythologie romaine. Quelques-uns, d'ordre secondaire, il est vrai, mais dignes encore d'intérêt, peuvent être rangés dans l'une ou l'autre de ces catégories : les Gémeaux, Mercure, Cupidon, Esculape. — Castor et Pollux, Dioscures, Tyndarides, également révérés dans l'Italie méridionale et dans l'Etrurie (*Pollux* est l'étrusque *Pultuke* et non le grec *Poludeukès*), ont été naturalisés à Rome sous les Tarquins. — Ils combattent au Lac Régille (496) et viennent à Rome annoncer la défaite des Latins. — Cavaliers célestes et patrons de l'ordre équestre, ils sont encore les protecteurs des barques et des trirèmes à tête de cheval. — Astres jumeaux, ils président à la navigation. — Les exclamations *Mecastor*, *Edepol!* témoignent de leur popularité. Le Sénat siège dans le temple de Castor. Horace leur confie la nef qui porte Virgile. — Ce fut aussi aux temps étrusques que Mercurius, obscur génie des limites et des échanges, imposa son nom au grand Hermès, comme lui fils de Maïa, ravisseur des bœufs lumineux, meurtrier d'Argus étoilé, dieu du soir et du matin, qui porte au fleuve Léthé les essaims d'âmes fatiguées, l'inventeur de la lyre, l'éloquent messager de Zeus. Son premier temple à Rome fut élevé en 495, à l'occasion d'une famine. D'abord confiné dans son modeste office de protecteur du commerce, il ne tarda pas à s'approprier tous les exploits et tous les attributs d'Hermès. Il n'est pas facile de s'expliquer par quelle méprise singulière César et tous les Romains après lui crurent reconnaître Mercure dans les divinités

suprêmes des Gaulois et des Germains. La haute fortune de Mercure dans la Gaule romaine est attestée encore par divers noms de lieu; et les langues germaniques ont traduit Mercredi par « jour d'Odin » : anglais, *Wednesday*; allemand, *Odinstag*. — Autant Mercure a gagné en s'incorporant Hermès, autant le puissant *Eros* d'Hésiode, le poétique *Erôs* de Sapho ou de Platon, est déchu en *Cupido*, mince génie lubrique des *Indigitamenta*. Virgile, pour relever quelque peu ce fade Cupidon, l'a déguisé en Iulus pour séduire la reine de Carthage. — Un dieu plus salutaire, le médecin Esculape, vint s'établir à Rome, dans l'Ile du Tibre, sous forme de serpent sacré ramené d'Epidaure en 291. — Quelques notes sur la médecine des Romains. Recettes empruntées à Caton et à Varron contre les écorchures, les luxations, la goutte. Eloge du chou. — Avec la *Mère idéenne*, le mysticisme oriental fait son entrée dans le monde latin. — Après le désastre de Cannes, on découvrit que les *Livres Sibyllins* conseillaient à la République de recourir à la plus antique divinité de leurs ancêtres dardaniens, la *Magna Mater*, simple aérolithe adoré à Pessinunte. — Grâce aux bons offices d'Attale, roi de Pergame, les envoyés de Rome obtinrent le caillou sacré et le rapportèrent sans encombre à Ostie. La déesse, menée en grande pompe dans la maison du plus honnête homme de la République, Scipion Nasica, ne tarda pas à obtenir un temple digne d'elle, où ses prêtres furieux, mutilés en l'honneur d'Attis mort et ressuscité, pussent exploiter le désœuvrement et la sottise du populaire, la curiosité dépravée des dames romaines (203-191). — Les fêtes de la *Magna Mater*, les Mégalésies, parurent d'abord tout à fait analogues à celles de Cérès, et, de fait, *Magna Mater* n'était qu'un autre nom d'Ops, Tellus ou Terra Mater. — Mais le mythe dont elle est l'héroïne, et tout l'appareil de son culte, ont et gardent un caractère asiatique et chthonien. Attis est une variante d'Adonis, de Sabazios et de Zagreus, un de ces Soleils dont la mort et la résurrection sont célébrées par des douleurs frénétiques et des extases délirantes. — De là toute une liturgie nouvelle, qui a passé dans les Mystères d'Eleusis et dans les Mystères du Bacchus orgiastique. — De là ces Bacchanales nocturnes dont le consul Posthumius découvre les criminelles pratiques. — Le *Sénatus-Consulte des Bacchanales*, 185; importance de ce document. — Rapports nombreux des Mystères de la *Magna Mater*, de Bacchus, avec ceux d'Osiris et de Sérapis. — Priape.

Tant que Rome ne sortit pas de l'Italie, les dieux qu'elle reçut de Cumes, de la Grande-Grèce, de la Sicile, furent naturalisés dans le panthéon latin.

Les mythes dont ces dieux étaient les acteurs s'ajoutèrent et s'accommodèrent aux légendes nationales ; les cérémonies et les solennités de leur culte alternèrent ou se confondirent avec les fêtes et les rites de l'ancienne liturgie. Nous avons vu Hèraklès, transformé en Hercule, hériter des exploits et de l'autel du Sabin Semo Sancus, Dius Fidius ou Récaranus, et des fonctions plus modestes d'Herculus, patron de l'enclos, du domaine et des industries. De même Enée et Vénus, dédoublement d'une déesse phrygienne, Aphroditè, Ainéias, ont été associés, mêlés intimement aux origines de la Ligue latine et de la Cité romaine, l'un comme *Pater Indigès*, porteur des Pénates sacrés, gendre de Latinus et ancêtre de Romulus, l'autre en qualité d'aïeule des Jules, mère de l'empire et parèdre de Dea Roma. Apollon aussi, bien qu'il semble, au premier abord, entièrement grec, a singulièrement diminué en venant s'établir, au VI[e] siècle, près de la porte carmentale. Il se releva, grâce à Enée, et comme ami des Troyens ; l'importance croissante des Livres sibyllins augmentait d'ailleurs son prestige ; enfin il réussit à entrer, lui aussi, dans la famille des Césars, à s'incarner dans Auguste. Si bien que, en somme, sous les traits consacrés du Phoibos grec, un dieu tout nouveau, un Apollon romain siégeait dans le temple du Palatin.

Ce fut seulement quand les provocations de Pyrrhus et la grande querelle punique, entraînèrent le Sénat, même avant la conquète assurée de l'Italie entière, à mettre la main sur la succession d'Alexandre, que le scepticisme, la curiosité, parfois la superstition, introduisirent à Rome, et sans retouche comme sans déguisement, les dieux et les cultes des peuples vaincus ou soumis. Et cette fois, les étrangers ne se fondirent pas — en général, sans doute — avec les anciennes divinités italiotes ; souvent ils les remplacèrent entièrement ;

souvent ils demeurèrent à côté, comme des variantes, en gardant leur caractère et leur physionomie individuelle.

Il y eut donc deux catégories d'emprunts, qu'on pourrait nommer l'incorporation et l'importation. Nous avons terminé avec la première. Avant d'aborder la seconde, nous devons au moins une mention à quelques figures indécises plus ou moins teintées de latin, mais qui n'appartiennent pas au vieux fonds italique, ou qui, sous un nom latin, recouvrent un dieu grec ; traductions imparfaites de conceptions trop raffinées pour l'esprit positif des Ausones.

Les plus anciens de ces dieux mixtes, ceux qui, peut-être, sont entrés le plus avant dans la croyance populaire, ce sont Castor et Pollux, que nous connaissons sous le nom de Gémeaux, de Tyndarides et de Dioscures.

Si, à travers l'agréable mythe grec de Léda et du Cygne, nous remontons jusqu'à l'origine des deux frères, nous nous trouvons en présence de deux phénomènes célestes déjà personnifiés avant la séparation des diverses familles indo-européennes, les deux crépuscules, époux ou frères des Aurores, compagnons du Soleil, les *Açvinau*, cavaliers du matin et du soir. Fils du Jour, du cygne éblouissant (*Divos Kouroi*) et de la Nuit (Lèda, autre forme de Lèto), ils sortent de l'œuf cosmogonique, accompagnant, l'un Hélénè (*Svaranâ*) la brillante aurore, l'autre Clutemnestra (la « célèbre fiancée », *Mnester*), qui, par opposition à Hélénè, ne peut être que l'aurore du soir, la lueur assombrie, avant-courrière de la nuit funèbre où doit s'éteindre Agamemnon, un des synonymes ou épithètes du jour, de Zeus.

De ces métaphores, si transparentes encore dans les *Védas*, les Grecs avaient perdu le sens ; les Dioscures étaient devenus pour eux des *héros*, comme tant d'autres, fils de Zeus ou de Tyndare (le mari de Léda), compagnons des Argonautes.

excellant, celui-ci au pugilat, celui-là au combat du ceste, mais cependant revêtus d'un caractère divin. Tout d'abord, ils n'étaient qu'à demi-mortels ; l'un ayant été tué, l'autre avait obtenu de partager son infortune ; ils mouraient et revivaient tour à tour, l'un remontant à la lumière quand l'autre descendait dans la nuit infernale. Ainsi l'Açwin du matin alternait avec l'Açwin du soir. En même temps ils conservaient une place dans le ciel ; la constellation des Gémeaux (*Gemelli*, *Jumeaux*) leur avait été assignée pour demeure. Enfin, ils restaient par excellence les cavaliers, les patrons des exercices équestres.

On sait quelles affinités rattachent le cheval aux divinités atmosphériques et marines. Les Dioscures, en tant que cavaliers, protégeaient les navires (si souvent ornés d'une tête de cheval), qu'en leur qualité d'astres, ils guidaient pendant la nuit sur les flots mystérieux. Comment n'auraient-ils pas été populaires chez tous ces Hellènes qui, à l'exemple des Argonautes, allaient chercher fortune sur tous les rivages de la Méditerranée ? Leur culte s'était donc propagé de bonne heure dans la Grande-Grèce et la Sicile. A Tarente, les Tyndarides jouissaient du plus grand respect. Les Locriens attribuèrent à leur intervention une grande victoire remportée sur les Crotoniates, non loin du fleuve Sagra. Des monnaies du Bruttium, de la Lucanie, de l'Apulie portent l'image des deux frères. Leur renommée avait gagné le pays des Rutules. Ardée leur avait dédié un temple, orné, paraît-il, de vieilles peintures grecques. Tusculum, à son tour, les avait accueillis. C'est par l'intermédiaire des Etrusques qu'ils avaient pénétré dans le Latium ; il n'y a pas lieu d'en douter ; les Etrusques les avaient rencontrés sur toutes les côtes où le commerce les attirait, et ils en reproduisaient volontiers les traits sur les manches ou ornements des miroirs. Au reste, la forme latine *Pollux* pro-

cède de l'abréviation étrusque *Pultuk* et non du grec *Poludeukès*.

On peut admettre que, vers la fin de la monarchie, au temps des Tarquins, Rome connaissait les Dioscures ; l'ordre équestre les avait adoptés avec empressement ; et nul ne doutait que leur apparition ne fût un présage de victoire. Tout au commencement du cinquième siècle, à la fameuse bataille du lac Régille, ils combattirent en tête de l'armée romaine ; ils vinrent même à Rome annoncer la défaite des Latins et abreuver leurs chevaux à la fontaine de Juturne. Du temps de Cicéron, l'on montrait encore sur un rocher l'empreinte du cheval de Castor. On contait aussi qu'ils apparurent à Rome lors des batailles de Pydna (168) et de Verceil (101).

Le prodige du lac Régille fut consacré par la fondation d'un temple, à l'endroit même où les Dioscures étaient apparus pour annoncer la victoire. Une fête annuelle, fixée au 15 juillet, fournissait aux chevaliers l'occasion de défiler dans tout l'éclat de leur équipement. C'était une pompeuse procession, la *transvectio*, où la fleur de la jeunesse romaine célébrait une sorte de triomphe. Partant de la porte où jadis le dictateur Postumius victorieux avait fait son entrée, de nombreux escadrons couronnés d'olivier, couverts de la trabée à bandes de pourpre, décorés de leurs insignes militaires, s'avançaient vers le Forum pour rendre hommage aux Dioscures, et, montant au Capitole, venaient saluer Jupiter, le père des cavaliers célestes, Castor et Pollux, souvent désignés sous le nom de *Castores*. Le temple s'appelait d'ordinaire, pour abréger, temple de Castor ; le Sénat s'y assemblait souvent, parce que ce vaste édifice était situé sur le Forum. Rappelons en passant que l'omission fréquente du nom de Pollux est confirmée par un bon mot du consul Bibulus, collègue impuissant de César : « Je suis traité, disait-il, comme Pollux, à

côté de Castor ». *Geminus Pollux*, dira Horace, ou même, sans le nommer, « jumeau de Castor », *gemelle Castoris*. Toutefois l'exclamation bien connue *Edepol !* Par le temple de Pollux ! montre que ce héros n'était pas oublié. Les femmes disaient plus volontiers *Me Castor* (que Castor me protège !), par allusion à *castus*, *castitas* (chaste, chasteté). Les ides d'août ramenaient tous les ans des Jeux spéciaux en l'honneur des Gémeaux, patrons nés des luttes athlétiques.

En passant dans le panthéon latin, les dieux du matin et du soir avaient perdu leur caractère cosmique. Les Romains n'en avaient retenu que les attributs utiles, la protection des armées, surtout de la cavalerie, et aussi des combats du cirque. Cependant, comme dieux de la navigation, ils étaient adorés dans les ports, à Ostie notamment, et confondus avec les Kabires, soit de Phénicie, soit de Samothrace ; et comme astres, guides des navires, ils inspiraient la muse, d'ailleurs tout hellénisée, d'Horace, qui leur recommandait ainsi le vaisseau de Virgile :

> Puisse, avec la reine de Cnide
> Et les frères d'Hélène, *astres cléments et purs*,
> Le père des Vents qui te guide
> Ne déchaîner pour toi que des Zéphyres sûrs !

C'est vers le même temps, au V[e] siècle, que les Romains entendirent parler d'une autre divinité grecque, Hermès, appelé Turms (peut-être *Terminus*) par les Etrusques, protecteur reconnu du commerce, même du vol, qui n'en différait guère. C'était l'attribut qui avait le plus d'intérêt pour des peuples maritimes. Quant aux grands mythes célestes, diurnes et nocturnes, qui rattachent précisément aux Açvins, aux Dioscures, le messager du dieu lumineux et le conducteur des morts vers les royaumes sombres, Hermès (*Saraméyas*), jumeau

détaché d'un couple (qui apparaît dans le *duel* védique : *Saraméyau*), les Latins ignoraient tout cela et n'en avaient nul souci. Mais, comme les bateliers du Tibre avaient besoin d'un dieu qui patronnât leur mince trafic, ils apprécièrent cet Hermès qui procurait tant de richesse à Cumes et aux cités méridionales ; et ils auraient sans doute adopté son nom s'ils ne s'étaient aperçu qu'un vieil et obscur génie des *Indigitamenta*, *Mercurius*, au sens assez indéterminé, soit qu'il faille le rapporter à *Mamercus*, c'est à-dire à *Mars* (c. f. *Mamurius*), soit y chercher un gardien des limites (*Marg-ines*), pouvait aisément s'occuper des denrées, *merx*, *merces*, et des marchands *merc-atores*. Mercure devint donc le substitut, le synonyme d'Hermès, et vit grandir son culte, ses fonctions, à mesure que les épopées, les hymnes d'Homère et de ses successeurs, révélaient aux Romains quelque face nouvelle du fils de Zeus et de Maia ; d'autant que l'Italie, comme l'Hellade, possédait une déesse Maia.

Le premier temple de Mercure à Rome fut fondé le jour des ides de mai 495, à propos d'une famine, vers l'extrémité sud du cirque Maxime ; puis, de proche en proche, les chapelles, les autels, les statues se multiplièrent dans les rues commerçantes. Les marchands formés en corporation, *Mercatores*, *Mercuriales,* venaient aux ides de mai sacrifier à Maia et à son fils, et joignaient à leurs offrandes une pratique des plus curieuses, qui non seulement rappelle la foi, si ancienne, aux vertus purifiantes des eaux lustrales, ou bénites, mais encore révèle chez les commerçants antiques certains scrupules assez inattendus. Près du temple se trouvait une source consacrée au dieu. Le marchand y trempait une branche ou goupillon de laurier et en aspergeait sa tête et ses marchandises, priant Mercure d'effacer les fautes, les menues ou grosses finesses, qui pouvaient entacher les transactions passées, ou même à venir. Chez Plaute,

dans le prologue d'Amphitryon, Mercure est encore uniquement le dieu du commerce. Mais déjà son Caducée (*Kèrukéion*) est considéré comme le symbole des relations pacifiques. Horace résume élégamment les offices variés de l'éloquent petit-fils d'Atlas, messager du grand Jupiter et des dieux, inventeur de la lyre, adroit voleur des bœufs et du carquois d'Apollon... : « Toi qui as conduit Priam chargé d'or à travers le camp des Atrides, c'est toi dont la baguette guide vers les demeures fortunées l'essaim léger des âmes pieuses... ; agréable aux maîtres de l'abîme comme aux divinités d'en haut. » Dès la fin de la république, il n'existe plus de différence entre Hermès et Mercure, ou, s'il y en a, c'est plutôt en faveur de Mercure. Il faut en effet que celui-ci eût singulièrement grandi pour que César l'assimilât au dieu principal des Gaulois, et pour que les Gaulois aient accepté si volontiers cette fusion bizarre, consacrée par des noms de lieu fort répandus, Mercœur, Mercurey, etc. Néron fit exécuter par un artiste grec une statue fort précieuse du Mercure des Arvernes, sans doute pour le Mercurius *dumias* qui occupait le sommet du Puy-de-Dôme. Enfin, ce dieu gréco-latin est resté en possession d'un des jours de la semaine, le mercredi, *Mercurii dies*, lequel correspond au *Wednesday*, *Odinstag* germanique, jour d'Odin, de Vuotan, le roi des dieux scandinaves et saxons. En Alsace, en Lorraine, dans la vallée du Danube, on retrouve encore nombre de vestiges d'un culte de Mercure, importé sans doute par les trafiquants romains, mais greffé sur des cultes nationaux. Une inscription du IIe siècle en fait « le très saint, l'auguste et très grand conservateur du monde ». Saint Justin le considère comme « la Raison divine » ; Ammien Marcellin l'appelle *mundi velocior sensus* « la rapide intelligence de l'univers ». Ces expressions procèdent visiblement du symbolisme *hermétique*, un des amusements du néo-pythagorisme

alexandrin, qui déjà s'exerçait avant notre ère à subtiliser les vieilles fables, amalgamées et distillées pour ainsi dire en ses alambics.

Un autre dièu, plus encore que Mercure, est grec sous un nom latin : c'est le trop classique et trop fade Cupidon ; et il faut avouer que le grandiose *Eros* d'Hésiode qui a présidé à la naissance des choses, ou même le galant et tendre *Erôs* des lyriques et des statuaires n'ont pas eu à se féliciter de leur incarnation en ce terme trivial : *Cupido*, génie mâle ou femelle (plutôt), qui figure dans les vieilles nomenclatures rituelles, représentait uniquement le désir. Capables d'affection ou plutôt d'habitudes conjugales fort dignes et rigoureuses, mais peu scrupuleux dans les plaisirs de rencontre, les anciens Latins ont connu bien plus tard que les Grecs ce sentiment raffiné, délicat dans son ardeur même, que les modernes nomment amour. Et lorsque les Romains élevèrent *Cupido* à la dignité d'Erôs, ou *Mercurius* à celle d'Hermès, ils leur firent certes un honneur peu mérité. Virgile a pris soin, pour relever *Cupido*, de l'associer étroitement à sa légende d'Enée. C'est cet enfant perfide qui, sous les traits d'*Iulus*, insinue au cœur de Didon la funeste passion, d'où sortiront les guerres puniques. Mais laissons cet archer ridicule et méchant, dont les blessures envenimées ont trouvé trop d'indulgence auprès des faiseurs de madrigaux.

Un dieu plus salutaire nous réclame, le bon médecin Esculape.

La médecine, chez les anciens Latins, était des plus sommaires : quelques précautions sans doute avant et après les couches, quelques infusions et applications d'herbes fébrifuges, des ablutions plus ou moins opportunes, en constituaient toutes les ressources réelles. Le reste était l'affaire des dieux. En échange d'offrandes appropriées, de prières correctes, de lustrations spéciales et d'innombrables *ex voto*, Mars Averruncus, Jupiter

sauveur, Juno Lucina, Apollo *medicus*, Minerva *medica*, et quelques déesses obscures : *Strenua*, *Carnea* ou *Cardea*, *Salus*, *Febris* même, la Fièvre en personne, à défaut de quinine, devaient procurer parfois à leurs clients dévots le soulagement ou la guérison. Mais très souvent la maladie mettait en défaut le savoir divin. Les épidémies, les pestes se riaient des médecins surnaturels. Alors la piété aux abois se tournait vers des oracles nouveaux, vers des dieux étrangers, dont la bienveillance pouvait être déterminée par un hommage inattendu. C'est ainsi qu'en 291, à l'occasion d'une peste, Esculape se trouva mandé à Rome par les *Livres Sibyllins*, pour suppléer son père Apollon. C'était un ami des hommes. Il avait été foudroyé par Zeus pour avoir guéri un mécréant.

Ordre fut donné d'aller quérir *Asclépios* dans son sanctuaire d'Epidaure. Aussitôt que les envoyés parurent dans le temple, le serpent sacré se mit de lui-même en marche et les accompagna jusqu'à leur vaisseau. Le dieu était évidemment flatté. L'animal, cependant, faillit s'échapper. Dans une relâche qu'on fit à Antium, il disparut, mais au bout de trois jours il était revenu sur le navire; il n'avait fait cette fugue que pour visiter un bois d'Apollon et s'enrouler autour d'un palmier, marquant ainsi l'emplacement d'un temple qui jouit depuis d'une grande réputation. Arrivé à Rome, le serpent gagna à la nage l'île du Tibre, et s'y choisit une place. La peste s'enfuit aussitôt. Un temple fut le prix, bien mérité, d'une telle délivrance. L'édifice s'élevait à peu près au milieu de l'île, aujourd'hui consacrée à l'écorché Barthélemy, saint peu guérisseur de son métier, comme on le sut aux temps de Charles IX. Le serpent valait mieux, paraît-il, et l'on a retrouvé dans sa demeure bon nombre d'*ex voto* en terre cuite, offrandes de malades reconnaissants. Les Romains avaient admis volontiers la signification symbolique du serpent,

dont ils vénéraient depuis longtemps le caractère sacré, le pouvoir magique et bienfaisant. Beaucoup de divinités nationales, Minerve, les Génies, les Lares, affectionnaient ce compagnon ; et les couleuvres étaient tolérées jusque dans le lit nuptial. Le serpent donnait donc, en quelque sorte, droit de cité à Esculape. Celui-ci partageait, le 6 janvier, la fête de son voisin Véjovis, hôte ancien de l'île ; bientôt il le fit oublier ; l'île entière devint son domaine, et pour éterniser le souvenir de l'arrivée du serpent, elle reçut la forme d'un vaisseau. Le dieu portant son bâton et sa couronne faisait bonne mine à ses nouveaux adorateurs, quand ils lui avaient immolé le coq ou le chien traditionnel ; et, la nuit, il consolait et soignait les malades endormis dans une salle contiguë à son temple.

Avec lui étaient venus toute sorte de médecins et de charlatans, à commencer par ses prêtres. Mais Caton protestait contre les remèdes de ces Grecs et ne cessait de recommander à ses concitoyens les vieilles recettes de sa médecine domestique. On en a conservé quelques-unes. Celles qui se réfèrent aux nombreuses propriétés du chou ne sont pas les moins étranges. « Le chou, dit Caton, est le premier des légumes... *Il se digère admirablement*, entretient la liberté du ventre et des urines. Il est salutaire de toutes façons. » Suivant la préparation, il sert de vomitif, de purgatif, de remède contre la colique et la dysurie. Il en existe une espèce qui, appliquée sur les abcès, les tumeurs, les blessures gangrenées « fait ce qu'aucun autre médicament ne peut faire. » Pour les luxations et le cancer au sein, il faut employer un cataplasme de chou broyé. Le chou tire les humeurs et dégage la tête et les yeux. Enflure de rate, maux de cœur, douleurs du foie, du poumon, du péricarde, la goutte même, rien ne résiste au chou. Avec l'urine d'un homme qui a mangé du chou, on prépare un bain salutaire, fortifiant pour les en-

fants, une lotion excellente pour les yeux, la surdité, la gale, le polype du nez.

A défaut de cette panacée, on peut recourir à certaines pratiques adroites — mais il faut les exécuter correctement :

« Tu préviendras les écorchures pendant la marche en portant sous la boucle un brin d'absinthe du Pont. » — Il y a encore ici une apparence de raison ; mais quel sorcier de nos campagnes n'envierait la savante chirurgie incluse dans le passage suivant ?

« Pour guérir une luxation, il suffit de prendre une baguette de coudrier, longue de quatre ou cinq pieds, de la briser par le milieu et d'en faire rapprocher les deux moitiés sur ta cuisse par deux hommes, en chantant : *In alio S. F.* (?) *motas vœta darius* (*darier ?*), *dardaries astataries dis suna piter* (*Jane ?*) ! jusqu'à ce que les deux morceaux soient bout à bout. Agite un fer au-dessus. Quand les deux parties seront réunies, il faut les couper en tous sens et les attacher sur le membre démis ou cassé ; cependant, aie soin, pour une fracture, de répéter tous les jours l'une ou l'autre formule suivante (*carmen* d'apparence ombrienne) :

Huat, Hauat, huat ista pista sista, domiabo, damniaustra.
Huat, haut, haut ista sistar sis ardannabon dunnaustra.
(alias) : *ista pista sista damia bodanna ustra.*

(Ancienne *nénia*, peut-être : « La nénia marse mêlée de sons magiques. » Horace.)

J'ajoute ce conseil de Varron : Contre la goutte. Arrête, à jeun, ta pensée sur un tiers, et dis trois fois neuf fois en touchant la terre et en crachant : « Je pense à toi, sois en aide à mes pieds ! Que la terre prenne mon mal et que la santé me reste ! »

En fait, Rome s'est longtemps défiée des médecins, et l'art médical y est presque toujours resté l'apanage exclusif des Grecs. Le dieu n'en fut que plus révéré, avec toutes les superstitions de son

culte. « Ne nous en moquons point », dirait La Fontaine, « nous nous laissons séduire sur aussi peu de fondement »... Et nul ne s'étonnera qu'Esculape, le roi, le savant, l'ami des hommes, ait eu la vie plus dure que beaucoup de dieux païens. C'est un de ceux qui ont résisté le plus longtemps au progrès du christianisme. Ne préside-t-il pas encore, buste inoffensif, auprès d'Hippocrate, à la médecine moderne, préconisant, je pense, avec discrétion toutefois, l'accord de deux choses inconciliables, la religion et la science ?

Il serait facile d'allonger cette énumération de dieux et de cultes grecs annexés, jusqu'à l'encombrement, à la mythologie latine. A partir du second siècle, le syncrétisme va faire son œuvre et sans éliminer, nous le verrons, les vieilles croyances populaires, élabore ce paganisme hybride qui amusera les lettrés sceptiques et provoquera le dédain des philosophes. Mais jusqu'ici le panthéon romain est demeuré conforme aux données indo-européennes. Les hôtes qui s'y glissent chaque jour prennent discrètement leur part des offrandes traditionnelles ; ils acceptent sans mot dire les sacrifices, les rites et les gestes des flamines et des pontifes. Le Sénat ne souffrirait pas d'innovations trop marquées dans la liturgie dont le patriciat garde jalousement les secrets. Plus d'une fois, bien qu'il admît des invocations sommaires aux dieux des peuples vaincus, dieux nouveaux, *novensiles*, il avait fait chasser du forum, du cirque et de la ville, les devins étrangers et les introducteurs de mimiques inconnues. Dès le cinquième siècle avant notre ère, en 426, les édiles avaient ordre de veiller à ce que « l'on n'adorât pas d'autres dieux que les dieux romains, à ce que l'on conservât au culte sa forme nationale » (*Tite-Live*).

Encore en 213, lorsque l'invasion d'Annibal rejetait dans Rome des fugitifs de tous les pays voisins, celto-ligures, étrusques et campaniens, le

préteur Atilius faisait main basse sur tous les livres de prières et formules magiques, répandus par les charlatans errants ; toutes les superstitions et pratiques suspectes étaient sérieusement pourchassées et refoulées hors des murs. Mais quoi ! Si le mysticisme malsain de l'Orient, auquel le génie grec est déjà en proie, n'a pas encore atteint dans ses forces vives l'énergie romaine et détrempé, pour ainsi dire, le caractère des peuples occidentaux, il s'approche, cependant, il s'annonce par l'arrivée inévitable du Bacchus orphique et l'intrusion singulière de la Mère des dieux, la déesse chthonienne de la Cappadoce et de la Phrygie.

Celle-ci est venue, à la fin du troisième siècle, et comme toujours, dans un temps de crise et de calamités, mais, à ce qu'il semble, bien avant l'heure, et quand Rome n'avait encore mis la main ni sur l'Asie, ni même sur la Grèce. Il est vrai que la légende d'Enée, native de l'Ida, avait habitué les Romains à regarder comme leurs proches parents les peuples de la Phrygie et de la Troade ; déjà Rome était en relations amicales avec la bourgade qui se parait du nom d'Ilion. Les descendants d'Enée pouvaient trouver de puissants protecteurs dans les divinités qui régnaient au berceau de leur race.

On sortait à peine de l'étreinte d'Annibal. Le désastre de Cannes avait mis en question le sort du monde. Les dieux de Rome l'avaient mal défendue. Jupiter s'était détourné. Apollon avait épuisé son carquois. C'est en vain qu'on avait attendu Castor, et Pollux ne donnait pas signe de vie. Les *Livres Sibyllins*, comme toujours, furent chargés de traduire la pensée commune. Ils conseillèrent de transplanter à Rome, en cet extrême péril, le culte le plus primitif de la patrie antique, d'amener dans la ville la Grande Déesse de Pessinunte, la *Mère Idéenne*. A cette condition, ils promettaient la victoire. Juste au même moment, la Pythie de

Delphes, consultée, annonçait un triomphe prochain. Elle avait appris, sans doute, la récente défaite d'Asdrubal sur les rives du Métaure. Ainsi, l'heureuse inspiration des Livres Sybillins avait suffi déjà pour ébranler la fortune de Carthage. Que ne serait-ce pas, quand leurs ordres auraient été accomplis? Scipion venait de concevoir sa diversion audacieuse; il allait envahir l'Afrique pour arracher l'Italie à Annibal. Il fallait s'assurer de la Mère Idéenne.

Attale, un grand ami de Rome, était alors maître de l'Asie Mineure occidentale. C'est à lui que s'adressèrent les envoyés du Sénat. Une ambassade solennelle vint le trouver à Pergame, encouragée en chemin par l'oracle de Delphes. La Pythie complaisante leur avait annoncé que la déesse les suivrait en Italie, et qu'il conviendrait de lui donner pour hôte le plus honnête citoyen de la République. Attale les reçut de son mieux et les conduisit lui-même à Pessinunte, la vieille et célèbre métropole de la *Magna Mater*, et leur remit la déesse, une pierre assez petite, de couleur sombre, de surface raboteuse, — et de transport facile. Oui, reculant de dix siècles, Rome allait revenir au cultes des aérolithes. Ce qui était loin de lui nuire, elle n'en serait que mieux vue de Jupiter (*Lapis*), Cybèle était un caillou, comme la divinité de Delphes, comme les fils de Kronos dévorés par leur père. Plus tard on l'enchâssa d'argent et on en fit le visage de l'idole Munis de cette *Caaba* (205), les envoyés détachèrent l'un d'eux pour annoncer l'heureuse nouvelle et hâter le choix de l'honnête homme demandé. Tous les suffrages se portèrent sur l'homme au nez le plus long, Scipion *Nasica*, proche parent, d'ailleurs, de Scipion l'Africain, et surtout patricien renforcé. Celui-ci, en temps utile, se rendit avec les matrones à Ostie, où l'objet précieux débarqua sans naufrage.

Et ce fut une belle procession: les dames por-

taient la déesse; derrière ou devant marchaient les ambassadeurs et le plus honnête des citoyens; à quelque distance de Rome, toute la population s'était portée à la rencontre du cortège; dans toute les rues fumait l'encens ; partout des pontifes, de saintes corporations, psalmodiant des cantiques de bien venue, imploraient pour la République la puissante protection de la divine pierre. Tant de vœux furent exaucés, grâce à l'habileté de Scipion et de Flamininus (Zama, 202 ; Cynoscéphales, 196).

Tite-Live raconte gravement ces choses — qui pourraient d'ailleurs se passer exactement de même aujourd'hui ; mais il a négligé quelques menus enjolivements qu'Ovide a consignés dans ses Fastes. « La Mère, nous dit-il, a toujours aimé les monts Dindymos et Cybèlé, l'Ida sourcilleux et la riche Ilion. Lors qu'Enée transféra Troie aux champs Italiens, peu s'en fallut qu'elle ne suivît les navires auxquels il confiait ses dieux. » Mais la déesse attendait que Rome, après cinq siècles d'existence, levât fièrement la tête au-dessus de l'univers dompté. C'est alors que le prêtre lut dans les Livres sibyllins ces mots obscurs, mais bientôt élucidés par la Pythie; « La *Mère* est absente ; Romains cherchez la *Mère* ! A son arrivée, qu'une chaste main la reçoive. » Les députés viennent à Pergame; Attale, une première fois, refuse, mais la terre tremble, une voix sort du sanctuaire, disant : « C'est moi qui ai suggéré la demande des Romains ; point de délais ! Rome est digne de réunir tous les dieux dans son sein. Rome a les Phrygiens pour aïeux. » Aussitôt, sous la hache tombent les pins (emblèmes d'Attis ressucité), les pins « contemporains de ceux que le pieux Enée abattit pour sa fuite ». Ovide raconte le voyage, à peu près calqué sur celui d'Enée, et l'arrivée du navire à l'embouchure du Tibre. Il peint le concours de peuple, chevaliers, sénateurs austères, les mères et les filles et les brus, et les vierges préposées au culte des

foyers sacrés. Ici la légende place un trait demi-naïf, demi-malin. Parmi les Vestales, il en était une la plus noble, une Claudia, dont la renommée avait quelque besoin de réparation; la déesse voulut bien lui venir en aide; elle se fit tout à coup si pesante que tout l'effort des mariniers tirant sur une corde ne put faire démarrer le bateau engravé dans un banc de sable. Claudia sort des rangs, se met trois fois un peu d'eau sur la tête, et, les cheveux épars, prononce ces paroles : « Mère des dieux, on nie ma pureté. Si mon crime est imaginaire, tu donneras ici un gage de mon innocence, et, chaste, tu céderas à de chastes mains. » O prodige, Claudia tire le câble, et la déesse, redevenue légère, la justifie en la suivant. Le lendemain — après un petit divertissement sacerdotal au confluent du ruisseau Almone, bain de la pierre sainte; hurlements de prêtres, glapissements de flûtes, roulements de tambours, — Claudia radieuse, — et qui douterait d'une vertu attestée par une telle déesse? — marche devant le char que traînent des vaches attelées de festons fleuris.

Et la peau des tambours tonne au choc de leurs mains.
Et la cymbale éclate, et les cornets farouches
Avec le fifre aigu glapissent sur leurs bouches;
Le mode phrygien exalte leur fureur;
La pique au bras, joyeux, ils courent; et l'horreur
Effare et traîne aux pieds de la Mère Idéenne
L'ingratitude impie et le vice et la haine.
Muette elle s'avance à travers la cité,
Aux âmes comme aux corps dispensant la santé.
Semés sur son chemin, l'or et l'argent résonnent;
D'un nuage odorant les roses la couronnent... (Lucrèce).

Enfin la Grande Mère entre par la Porte Capène et c'est là qu'elle est reçue par l'homme au grand nez, jusqu'ici totalement oublié par Ovide.

La noblesse, d'où était venue, évidemment, l'idée de cette bizarre translation d'une divinité tout à fait inutile à côté d'Ops, de Tellus, de Cérès, et

même de Vénus, propre mère de l'ancêtre troyen, la noblesse, qui pensait se rehausser par là aux yeux de la plèbe crédule, affectionna particulièrement ce culte exotique. D'abord logée dans le temple d'une vieille *Victoria palatina*, la Mère des dieux ne tarda pas (191) à posséder une demeure digne d'elle. Une fête, le 12, 4 ou 10 avril, des Lectisternes, des jeux *Mégalésiens*, à l'instar des *Mégalésies* grecques, des représentations scéniques où l'on joua le *Pseudolus* de Plaute, signalèrent l'installation de la déesse. Son temple, voisin de l'Apollon palatin, plusieurs fois brûlé, fut rebâti à diverses reprises; et le peuple, non moins que les patriciens, adopta une divinité si intimement liée aux origines romaines, et qui prenait la première place parmi les jeux du Cirque. Les nobles échangeaient, aux *Mégalésies*, de plantureux banquets, *mutitationes* ; repas simples d'abord, puis si riches, si coûteux que, dès 161, les principaux du Sénat durent s'interdire par serment de dépasser une certaine somme. La plèbe aussi avait ses réjouissances, ses banquets, mais aux fêtes de Cérès qui suivaient immédiatement les Mégalésies.

En apparence, rien n'était changé aux coutumes ni à la liturgie. *Magna Mater*, en somme, n'était qu'un autre nom de *Terra Mater* ou toute autre déesse de la fécondité terrestre. Ses importateurs avaient pris soin d'exclure tout fanatisme trop violent, de taire ou de voiler à moitié l'histoire mythique de celle qu'ils présentaient comme une chaste matrone. Tous les chants sacrés de ce culte étaient rigoureusement en grec; il était défendu aux citoyens de prendre la flûte et de revêtir le costume bariolé pour suivre la procession annuelle qui circulait dans la ville, quêtant pour les besoins de l'église : — car le prêtre et la prêtresse phygiens à qui il avait bien fallu confier leur déesse, et encore moins la confrérie d'eunuques et de mutilés inséparable des déesses asiatiques, ne pouvaient se con-

tenter du fromage blanc à la ciboulette, nourriture sacramentelle de la Mère Idéenne. Ces gens avaient faim. Aussi vendaient-ils à qui mieux mieux des drogues, des amulettes, des reliques excellentes pour philtres d'amour et fétiches de jeu. Ils contaient aussi d'invraisemblables et vilaines histoires qui étonnaient le populaire et amusaient, dit-on, la curiosité des dames romaines.

En somme, et l'on s'en aperçut bientôt, l'arrivée à Rome de la *Magna Mater* de Pessinunte marque une limite entre deux époques très différentes de l'histoire religieuse des Latins. Le culte phygien de Cybèle ouvre à l'Asie les portes de Rome; et ce ne sont pas seulement de répugnantes horreurs, d'obscènes cruautés dont il va suggérer, ramener peut-être, l'usage depuis longtemps aboli, c'est une lamentable et vaine puérilité, dramatisée par l'hystérie, qu'il va insinuer, glisser et enraciner dans l'esprit latin : en résumant d'aussi près que possible une de ces fables, toutes similaires, et que le lecteur connaît déjà, Attis et Cybèle, Adonis et Aphrodite, Thammouz et Istar, ou encore Sabazios et Mâ, Iacchos et Dèmèter, Sérapis et Isis, on voit à nu le fond, si pauvre, sur lequel se sont édifiées certaines religions qui se croient profondes et sublimes. On y retrouve jusqu'à trois idées, dont l'une est fausse et les deux autres banales. Chaque soir le jour languit et s'éteint, chaque matin il se réveille et grandit. Chaque automne, l'année incline vers l'hiver stérile; à chaque printemps, elle refleurit et prépare les riches moissons. La nature semble pleurer la disparition du jour ou des beaux mois, et saluer joyeusement le renouveau de la lumière et de l'année. Voilà l'observation, vraiment enfantine, qui a servi de thème à des divagations infinies.

Le principe lumineux, fécondant, salutaire, est un dieu qui meurt et qui ressuscite ; c'est par des larmes, des cris, des mutilations, qu'il faut célé-

brer sa perte ; par des chants, des danses, et de folles débauches qu'il faut célébrer sa résurrection. Les souffrances, les épreuves sanglantes, la passion du dieu mourant, sont les conditions même de son retour à la vie et, par surcroît, expient, effacent les fautes et les chagrins des mortels. Ce dieu tour à tour pleuré et salué de transports délirants, ce dieu qui meurt et qui revit, qui souffre et qui expie, dieu victime et rédempteur, c'est Attis, qui se mutile lui-même et meurt de sa blessure entre les bras de sa mère ou épouse affolée, la déesse de l'Ida ; c'est Attis ressuscité, fier de sa vigueur nouvelle. En son honneur, des fanatiques imbéciles, comparses de ce drame illusoire, s'infligent des dégradations sans nom, et se consolent de leur frénésie meurtrière par les joies furieuses de l'ivresse mystique et les prostrations de l'extase. Puis ce délire, d'abord sincère, devient une obscène comédie, une simulation honteuse et fructueuse. Les eunuques volontaires, les *Galles* forcenés, ne sont plus que des fakirs mendiants, montreurs de fétiches et de reliques, marchands de litanies, d'eaux miraculeuses et de formules expiatoires.

Tel était en Asie, tel fut à Rome, vers la fin de la république et durant la période impériale, le vil métier, l'enseignement corrupteur qui reconnaissait pour patronne et fondatrice l'auguste déesse de la terre féconde, la mère des dieux, aïeule d'Enée et du peuple romain. Les sages tempéraments que le Sénat et quelques empereurs essayèrent d'imposer à ces folies ne purent tenir contre la corruption générale des mœurs, contre la curiosité dépravée de matrones oisives.

De pareilles théories, des pratiques analogues n'étaient pas étrangères au culte de Bacchus.

Nous savons qu'aux débordements naturels à un dieu du vin, surtout à un dieu de la Thrace barbare, Dionysos avait joint très vite les substilités

vicieuses des Sabazios, des Bagaios phrygiens, du Zagreus crétois et de l'Iacchos d'Eleusis. Ce triste mélange de métaphysique et de luxure s'était opéré en Grèce, dès le VI[e] siècle, sous l'influence de l'Orphisme. Il fut apporté en Italie par les colons de l'Ionie et de l'Hellade, et la Grande-Grèce en fut tout entière infectée ; il se propagea aisément chez les Etrusques, opulents et sensuels. Dès le troisième siècle, les exploits et les mystères de Bacchus ont envahi la céramique et fournissent la plupart des motifs qui décorent les vases italo-grecs. Le monde latin ne pouvait éviter la contagion. La vieille triade nationale Cérès, Liber et Libéra, si naïve et si fruste, se prêtait à l'assimilation. Sous le couvert de ces dieux innocents et de leurs joies rustiques, l'incestueuse famille d'Eleusis, Déméter, Iacchos et Corè, se glissa dans les temples et dans les fêtes dédiés aux débonnaires patrons des vendanges. Les prêtres, les poètes, les populations même accueillirent sans défiance les légendes qui enrichissaient une mythologie indigente et donnaient à leurs dieux obscurs une histoire, un éclat nouveaux.

Rien ne semblait changé dans la religion et dans le culte public. Mais voici que, tout d'un coup, le Sénat, bien que devenu fort tolérant pour les fables importées de Cumes, de Tarente ou de Corinthe, se voit forcé d'interdire absolument les Bacchanales. Un décret est lancé, le fameux Sénatus consulte des Bacchanales, et des milliers de personnes se trouvent impliquées dans un vaste procès. Que s'était-il donc passé ? Ceci : que, sous prétexte de se livrer à des ébats très équivoques en l'honneur de Bacchus et Libéra, il s'était formé des centaines de sociétés secrètes qui, d'un bout à l'autre de l'Italie, ourdissaient des complots criminels contre les personnes et contre l'Etat. Dans ces conciliabules, véritables nids d'infamies, couvaient des révoltes et des trahisons absolument ignorées.

Un jeune homme, que son beau-père voulait faire disparaître au moyen des fêtes de Bacchus, fut prévenu par une affranchie qui l'aimait, Hispasa Fecenia. Il porta plainte au consul Sp. Postumius Albinus, et une enquête révéla d'horribles désordres : on apprit qu'à peu de distance de Rome et d'Ostie, dans le bois d'une antique déesse *Stimula*, ou *Simula* (Sémélé ?), des assemblées secrètes d'hommes et de femmes se livraient, cinq fois par mois, aux excès les plus effrénés de la fureur orgiastique. Selon Tite-Live, cette religion mystérieuse, d'abord réservée aux femmes, avait été apportée d'Etrurie par un Grec, prêtre ou devin. Puis, une Campanienne aurait découvert une retraite sûre dans ces bois riverains du Tibre. Ce fut cette femme qui admit des hommes à l'initiation. Dès lors les Bacchanales nocturnes ne furent plus qu'un prétexte à débauches obscènes. « Tous les crimes, rapporte Tite-Live, y trouvent place. Si quelques uns se montrent rebelles à la honte et trop lents à s'y prêter, on les immole comme des victimes. Le grand principe religieux consiste à ne rien considérer comme interdit par la morale. Les hommes se mettent à prophétiser avec les mouvements violents d'une ivresse frénétique. Les matrones, en costumes de Bacchantes, les cheveux épars, plongent dans le Tibre des torches allumées que l'eau n'éteint pas, (le soufre vif y est mêlé à la chaux). Des hommes, attachés à des machines, sont entraînés dans des cavernes, et on ne les revoit plus ; ils ont été enlevés par les dieux. Les initiés sont en très grand nombre, déjà tout un peuple. Il y a là des hommes et des femmes de noble naissance. Depuis deux ans on a décidé de ne plus initier personne au-dessus de vingt ans. » Telles furent les révélations de l'affranchie. Mais elles mirent sur la trace d'une foule de faux, de meurtres, d'empoisonnements, enfin d'une conspiration politique dirigée par deux plébéiens, les

Catinius, un Falisque, Opiternius, et un Campanien, Minius Cerrinius. Les révélations du consul terrifièrent le Sénat. La répression fut aussi rude qu'elle était urgente. Et, ce qui est bien rare, elle fut efficace. Le Sénat mit le pied sur les Mystères, et il les écrasa du coup. En Apulie, sept mille hommes périrent ; à Rome un nombre presque égal de victimes, grands prêtres et initiés, fut jeté en prison ou supplicié. Les femmes étaient remises « *cognatis aut in quorum manu essent* » pour être supprimées à huis clos.

Un Sénatus-consulte fameux décida que les statues et les autels de Bacchus seraient conservés ; mais qu'il n'y aurait plus jamais, à Rome, et en Italie, ni bacchantes, ni grands prêtres, ni maîtres de collèges bachiques, ni initiés, ni trésoriers.

Un exemplaire de ce décret a été découvert en 1640, aux environs de Tirioli, en Calabre sur une table de bronze, tel que les envoyés du Sénat l'ont fait afficher dans toute l'Italie. Et ce texte, fidèlement résumé par Tite-Live, se trouve être le spécimen le plus étendu et le plus authentique du latin officiel au temps d'Ennius et de Plaute. Il est conservé au musée de Vienne. Quelques lignes, empruntées à la restitution de feu Egger, pourront être rapprochées de l'inscription de Duilius, sans doute rajeunie et restaurée vers le commencement du IIe siècle :

Q. Marcius L. f. S. Postumius L. f. Cos. senatum consoluerunt IV Octob. apud ædem Duelonai. S. c. arf, M. Claudi. M. f. L. Valeri. P. f. Q. Minuci. C. f. De bacanalibus quei foideratei esent, ita exdeicendum censuere : nei quis eorum bacanal habuise velet. Sei ques esent, quei, sibei deicerent necesus ese bacanal habere, eeis utei apud pr. urbanum Romam venirent... Bacas vir ne quis adiese velet civis romanus, neve nominus latini... is que de senatuos sententiad... Neve pecuniam quisquam eorum

comoinem abuise velet;... neve pro magistratuo... quiquam fecise velet;... sacra in oquoltod, neve in publicod, neve in privatod, neve extrad urbem...; neve interibei virei plous duobus... arfuise velent... Atque utei hoce in tabolam ahenam inceideretis, ita senatus aiquom censuit, uteique eam figier joubeatis, ubei facilumed gnoscier possit... at que utei ea bacanalia... ita utei suprad scriptum est in diebus X quibus vobeis tabelai datai erunt, faciatis utei dismota sient in agro Teurano.

En voici la traduction : « Q. Marcius, fils de Lucius, S. Postumius, fils de Lucius, Consuls, ont consulté le Sénat dans le temple de Bellone, aux Nones d'octobre. Ont assisté à la rédaction (*Senatus consulto arfuerunt*), M. Claudius, Lucius Valerius, Q. Minucius. — Au sujet de ceux qui se sont associés pour les Bacchanales, le Sénat décrète : Défense à qui que ce soit d'entre eux de tenir bacchanale ; s'il en est qui se croient obligés à célébrer bacchanales, qu'ils viennent à Rome en faire déclaration au prêteur urbain ; sur leur demande, leurs explications entendues, le Sénat décidera, pourvu que cent sénateurs aux moins soient présents... La présence aux bacchanales est interdite à tout homme, soit citoyen romain, soit de nom latin... Le Sénat interdit à tout homme d'être prêtre, à tout homme et à toute femme d'être chef de l'association ; défend entre eux tout engagement, par serment, par vœu, par promesse, par compromis, tout échange de parole, tout sacrifice secret, public, privé ou hors la ville, sauf autorisation du préteur urbain approuvée par cent sénateurs au moins ; et dans ce cas aucune réunion pour un sacrifice ne comprendra plus de cinq personnes, deux hommes au plus, trois femmes au plus... Quiconque manquerait à ces prescriptions encourrait la peine capitale. Vous ferez graver ce décret sur une table d'airain, et vous le ferez afficher en un lieu où il puisse aisément être lu ; et toutes bacchanales...

25

devront être, dans les dix jours, supprimées dans tout le territoire *Teuranien* ». (La désignation, naturellement, variait avec le lieu).

Bacchus, sans doute, ne périt pas. Marius et Antoine eurent le droit de l'estimer comme conquérant et comme buveur. Il resta le frère et le synonyme de l'antique Liber. Mais jamais on ne revit ces mystères orgiaques supprimés par le Sénat. La République avait échappé cette fois à un grand péril. Qu'importait, hélas ! cette victoire d'un jour ? Assez d'autres cultes secrets offraient déjà et offriront plus tard un refuge aux déserteurs des religions nationales et aux ennemis de la civilisation antique. Déjà l'Egypte alexandrine envoie aux dieux ressuscités et rédempteurs un puissant allié, nouvel Attis, nouveau Bacchus-Zagreus, Sérapis (*Osor-Api*) qui résume en lui les dieux solaires Osiris et Apis. Dès les premiers Ptolémées, fin du IVe siècle, Sérapis, regardé comme une sorte d'Esculape, Isis, patronne des femmes et assimilée à la vache Io, en compagnie de leur chien Anubis, passèrent en Grèce, et y furent bien reçus. Ils pénétrèrent aussi en Occident d'assez bonne heure, par Malte, la Sicile et l'Italie du sud, où l'on trouve encore aujourd'hui tant de traces de leur culte. De là, ils gagnèrent l'Etrurie et se fixèrent à Florence. C'est la marche habituelle. Le Latium se trouvait investi. Rome, il est vrai, résista longtemps, mais elle n'était plus enfermée dans des murailles, et des infiltrations continues y amenaient de toutes parts les idées et les croyances étrangères. Sylla en était particulièrement curieux, lui qui reconstitua les Livres sibyllins, farcis de fables orientales, lui qui ramena d'Asie une autre Cybèle, une autre Istar, la déesse barbue de Comana, plus tard confondue avec la guerrière latine Duellona, Bellone. Ce n'est pas sans raison qu'un collège de Pastophores, prêtres de Sérapis, se vantait d'avoir officié à Rome, du temps de Sylla. Cette installa-

tion toutefois fut précaire Toute une série de défenses vint frapper la religion égyptienne, en lui interdisant le Capitole et la vieille ville En l'an 58 avant Jésus-Christ, malgré la résistance du bas peuple où leur culte avait jeté de profondes racines, Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis furent expulsés du Capitole. En 53, nouvel arrêt du même genre. En 50, nouvelle exécution ; mais cette fois, aucun ouvrier ne voulant toucher l'autel, le consul est obligé de prendre la cognée. Les amours de César mirent l'Egypte à la mode ; il était dieu là-bas, ainsi que Césarion, le fils de Cléopâtre. Enfin en 42, les Triumvirs eux-mêmes élevèrent un temple à Isis et à Sérapis, en plein champ de Mars, dans une partie fort peuplée de la ville, mais en dehors du Pomœrium. La lettre de la loi n'était pas violée. Auguste la respecta. Sous Tibère, en 19 de notre ère, un décret très sévère du Sénat bannit encore les superstitions juives et égyptiennes. En fait, le culte proscrit ne cessait de grandir. Sous les Flaviens, il avait franchi l'inutile Pomærium, les Antonins le protégèrent, et après Caracalla, Rome se trouvait pleine de Sérapis et d'Isis ; l'Espagne, la Gaule, la Suisse, et jusqu'à la Germanie, si l'on en croit Tacite, adoraient ou connaissaient les dieux de Memphis. Mais leurs cérémonies auront leur place dans le tableau de la décadence.

Qu'est-ce, maintenant, que ce personnage si séduisant pour des adorateurs de la Mère des Dieux et du Bacchus orphique ? Sérapis, frère époux d'Isis, la déesse voilée, père d'*Harpekroti*, de Horus enfant, qui met un doigt dans sa bouche, et dont on a fait l'emblème du silence ? Une combinaison d'Osiris, le soleil vaincu par la nuit, mutilé par le dieu des ténèbres, Typhon, et réduit au rôle de roi des morts, avec Hapi, âme d'Osiris, soleil ressuscité, éternel. C'est un travail grec, assurément, et compliqué de métaphysique ; on a parlé, pour

Sérapis, d'origines orientales, d'une image rapportée de Sinope (sur l'Euxin), d'une légende native de Séleucie en Syrie. Tout cela n'est ni vrai ni faux. Le sens du mythe était aussi connu sur l'Oronte ou en Paphlagonie qu'aux rivages du Nil, ou bien encore sur la colline d'Eleusis. On pouvait à bon droit, dans les magnifiques Sérapéums de Memphis ou d'Alexandrie, honorer sur le même autel Pluton, Asklèpios, Zeus, Bacchus et le dieu du Soleil. Mais la part des éléments égyptiens, et des plus antiques, est absolument prépondérante dans le mythe de Sérapis. Il ne renferme, en somme, rien de plus, et c'est beaucoup trop, que l'histoire du grand dieu de la moyenne Egypte, Osiris, dieu de Téni et d'Abydos, tandis qu'Amoun et Chnoufis régnaient de Thèbes aux Cataractes, Râ d'Héliopolis à Suez, et, dans le Delta Neith et Pacht sur la côte, Phta dans la région de Memphis. Isis, Hes en égyptien, c'est la déesse associée à ce principe masculin, lumineux, qui, tous les soirs, tous les ans, quand le jour baisse, quand les feuilles tombent, meurt sous les coups du vent brûlant des déserts, sous l'haleine du dragon ténébreux. Isis, c'est la Démèter, la Cybèle, etc., qui doit à Osiris toute sa fécondité, et qui, désespérée, cherchant partout la virilité perdue d'Osiris, suit son époux jusque dans l'Amenti, dans les enfers, puis remonte victorieuse pour donner le jour à *Hor*, autre Osiris, chargé de venger son père et de gagner chaque jour, chaque année, la revanche inévitable d'une défaite également fatale : car l'éternel combat ne cesse pas même une heure de mettre aux prises la puissance ignée et fécondante, le démon funeste de la nuit et de l'aridité. Vous voyez dans quel cercle étroit tourne la pensée religieuse, surtout chez les races à demi perfectibles de l'Orient, races dont la suture cérébrale s'était fermée, rivée, soudée, il y a plus de deux mille ans. Ces races n'ont jamais pu dépasser la conception qui a été le

suprême effort de leur philosophie : un dieu, mort, ressuscité et rédempteur. Mises en contact, par l'énorme folie d'Alexandre, avec le monde grec fatigué, puis avec le monde romain, malade et incohérent sous une apparence d'unité, ces races bornées et pourries ont infusé dans l'âme occidentale leur courte sagesse et leurs espoirs décevants. C'est pourquoi Sérapis, mystérieux et grave, Isis voilée, reine des enfers et des mers, image de la nature féconde, alternant des charnelles amours aux extases de la douleur, et le bon Hapi, le bœuf du Nil, bien étonné s'il eût pu savoir qu'Osiris résidait en lui, et le brillant épervier, le soleil des vivants, Horus, Harmachis, Harpocrate, et le vieux chacal Anubis, chien des morts, nourri de rituels funéraires et de formules saintes, qui, les oreilles dressées, la queue entre les jambes, escorte et garde la divine triade, voilà pourquoi ces êtres, déjà familiers, sous d'autres noms, aux superstitieux et aux désœuvrés de Rome, obtinrent dans le monde gréco-latin une hospitalité si universelle et si durable.

Moins funeste cent fois que ces dieux à prétention, était un autre visiteur de même origine solaire, ramené d'Asie Mineure par les légions de Lucullus et de Sylla : le patron de Lampsaque, dieu générateur et guerrier, Priape, que le scepticisme et la lubricité romaine ont ravalé aux simples fonctions de terme et d'épouvantail peu décent. Horace l'a rencontré dans un jardin des Esquilies, qui remplaçait un ancien cimetière et qui, malgré l'aspect riant des allées et des parterres fleuris, attirait encore les vagabonds et les sorcières. Tronc de figuier qu'un rustique sculpteur a fait dieu (*maluit esse deum*), le suppléant débonnaire de Terminus, Sylvanus, Herculus, etc., a perdu tout souvenir de sa grandeur antique. Il n'est plus ce doublet, évident, de Priam, cet émule de Sabazios, d'Atthis, de Dionysos ; le vieux patron de la Phrygie

et de la Troade s'amuse désormais à écarter les oiseaux pillards, à terrifier les magiciennes en faisant éclater comme une outre d'Eole son derrière de bois. Il ne sait pas que Crepitus a tonné jadis. Et le poète qui transcrit ses confidences facétieuses ne s'en soucie pas plus que lui-même. Saluons en passant ce lancier honoraire, dieu rare que le ridicule a fait inoffensif.

Nous venons de traverser une époque de transition où la mythologie latine, perdant sa puissance assimilatrice, cesse d'imprimer sa marque sur les dieux et les mythes empruntés à la Grèce et à l'Orient. Cette empreinte latine, on la distingue encore en des personnages mixtes, tels que Castor et Pollux, Mercure, Cupidon, Esculape; elle s'affaiblit et s'efface de plus en plus sur les divinités décidément étrangères, la *Mater* de l'Ida, le Bacchus orphique, enfin Sérapis. La masse populaire demeure sans doute attachée à ses vieilles cérémonies, à ses croyances, pour ainsi dire originelles. Mais elle n'en est pas moins pénétrée d'un virus délétère qui la livrera, énervée, anémiée, à la fureur des Barbares.

Auguste essaiera, bien vainement, de restaurer les vieux usages; il réussira mieux, en apparence du moins, à fonder, sur l'apothéose que l'adulation lui décernait, rattachée ingénieusement au culte si tenace des pénates, une sorte de religion civile, seul lien moral de l'immense agrégat romain. Mais l'empire succombera fatalement au mal contracté en 204 av. J.-Ch., tant cette peste revêtira de nuances et de formes, tant elle débilitera les hâves héritiers de Numa et de Cincinnatus.

CHAPITRE TREIZIÈME

LES RÉFORMES D'AUGUSTE

Épuisement de l'univers sous le poids de la puissance romaine. — Abaissement du niveau moral dans la population de Rome : en fait, il n'y a plus qu'un ramassis d'affranchis et d'étrangers, qui ont, par la force des choses, pris la place du peuple romain. — Invité au pouvoir absolu par la servitude universelle, Auguste — et c'est là ce qui l'élève au-dessus de l'exploiteur vulgaire — entreprend d'assurer la durée et la dignité de l'empire. — Malgré le concours d'Horace, de Virgile, de Tite-Live, il échoue et devait échouer dans le relèvement des mœurs publiques et privées. — Impuissance des *Lois Juliennes* contre le célibat et l'adultère. — Succès apparent des réformes religieuses. Auguste restaure les temples et les cérémonies, mais non les croyances. — L'évhémérisme d'Ennius, l'ironie de Lucrèce, le scepticisme de Cicéron, le symbolisme stoïcien, ont tué les dieux. — Une seule religion est restée vivace, celle des Pénates des Lares, des Génies. Auguste s'en empare. Sur le culte des Génies de Rome et des Césars divinisés, il fonde la religion impériale, laïque et universelle. — L'adulation publique accepte avec enthousiasme l'apothéose des empereurs. — La hiérarchie des *Sodales augustaux* s'étend comme un filet sur toutes les villes et les provinces du monde civilisé et prépare les cadres de la hiérarchie chrétienne. — Pour quelques siècles encore, elle consolide l'unité factice de l'empire.

Lorsque, trente ans avant notre ère, le triumvir Octave, neveu et fils adoptif de Jules César, se trouva le maître incontesté de tous les pays qui bordent la Méditerranée, le monde soumis au commandement de Rome — tel est le véritable sens des

mots — *Imperium romanum* — n'était qu'un vaste et incohérent agrégat de nations mortes ou de peuples brisés dans leur force avant d'avoir vécu. L'Orient hellénisé avait subi tour à tour, depuis six siècles, les satrapes de la Perse, les successeurs d'Alexandre, les généraux et les gouverneurs romains ; sans doute, les côtes et les riches vallées ne manquaient ni de villes, ni d'hommes industrieux, même instruits et intelligents ; mais le ressort moral, le sentiment de la dignité — collective ou individuelle, — étaient oblitérés pour jamais. L'Occident, gaulois, espagnol, n'était pas aussi avachi, aussi usé ; mais les peuples n'avaient pas eu le temps de prendre conscience d'eux-mêmes ; ils demeuraient comme ahuris devant une civilisation qu'ils allaient très promptement s'assimiler, mais dont ils n'avaient aucune idée cent ans auparavant. Ces deux moitiés, si différentes, du futur empire, n'étaient pas hostiles à leur vainqueur ; l'une par lassitude, l'autre par une sorte d'admiration, reconnaissaient volontiers le bienfait relatif d'une administration à peu près régulière, qui laissait à chaque bourgade, même à chaque ville importante, un certain nombre de hochets et de menus plaisirs inoffensifs, les religions, les solennités, les institutions et magistratures locales. De là, un émiettement de petits et moyens centres égoïstes, garantie de sécurité pour le pouvoir central, mais dont l'Empire ne pouvait tirer aucune force, aucune énergie active. Grave danger pour l'avenir, et qui devait livrer, d'abord au caprice des légions, plus tard aux incursions des barbares, ce régime d'inertie ou de désarroi, vainement dissimulé sous le titre de *paix romaine*. L'heure du péril était proche, mais elle n'était pas venue. Rome faisait équilibre à l'univers ; des milliers de fils y rattachaient les innombrables parcelles de ce chaos, royaumes, provinces, alliés, sujets, cités, municipes et colonies : autant de satellites, nota-

bles et minuscules, gravitant, dans un ordre précaire autour d'un aimant prestigieux, à la fois réel et illusoire, — la toute puissance du peuple romain.

La toute puissance existait ; elle se fera sentir quelques siècles encore. Mais il n'y avait plus de peuple romain. C'était un nom, l'ombre d'un nom, *nominis umbra*, comme a dit le poète ; c'est sous l'ombre de ce nom que se reposait l'univers. Les conquêtes et les guerres civiles avaient épuisé la race. Une cohue d'étrangers, d'affranchis, de mendiants oisifs, remplissaient l'immense ville. A la déperdition physique, était venue s'ajouter la déchéance morale. Au-dessus de la foule servile, une aristocratie décimée faisait encore figure. Un grave Sénat, un ordre équestre dont les vides avaient été comblés par les enrichis et les financiers, se partageaient les honneurs et les fonctions publiques. Les capacités n'y manquaient pas, mais bien la décision, l'initiative, le ressort. *Minuti capitis !* Cette expression forte, appliquée par le droit aux condamnés frappés de mort civile, caractérise parfaitement toutes ces épaves des proscriptions et des factions. Ces chefs officiels de la République étaient et se sentaient « diminués de la tête ». La plupart ne demandaient qu'à abdiquer entre les mains d'un maître, à se réfugier dans l'irresponsabilité.

Telles sont les circonstances et les raisons qui engagèrent, ou mieux, qui forcèrent le vainqueur de Philippes et d'Actium à suivre les conseils de sa propre ambition, à concentrer dans ses mains tous les pouvoirs, toutes les fonctions du gouvernement. Avec une prudence presque inutile, avec une lenteur hypocrite, et toute une comédie de reculs étudiés, de détachement apparent, de lassitudes feintes, il s'approche pas à pas de cet empire absolu qui lui était offert d'avance et qu'il voulut se faire imposer. Pour dix ans d'abord, puis à vie, il

accepta le fardeau, prenant soin de se munir, chemin faisant, de tous les titres, de toutes les armures qui l'assuraient contre le retour du sort ; la direction souveraine des mœurs (censure déguisée), qui l'autorisait à composer à son gré le sénat et l'ordre équestre ; la puissance tribunitienne, qui le rendait inviolable ; enfin, le suprême pontificat, qui lui soumettait les cultes et les dieux. Le contraste qu'on remarquait entre la modération de ses actes, entre la simplicité de sa vie et l'énormité de sa puissance, changeait en gratitude, souvent sincère, l'adulation effrénée de l'univers pacifié. Appuyé sur le génie militaire et administratif d'Agrippa, sur l'habileté modeste de Mécène, qui assurait le concours des gens d'esprit, Octave — auquel le scepticisme et le bon sens tenaient lieu de grandeur — Octave parut s'élever à la hauteur du rôle que lui marquait la destinée. Plus subtil que fort, plus froid qu'imposant, il poursuivit sans défaillance, pendant plus de cinquante années, — car dix ans avant la chûte d'Antoine, il régnait déjà sur l'Occident, — la tâche vraiment glorieuse qu'il s'était assignée, la double tâche, doit-on dire : l'apothéose de la famille Julienne et la reconstitution du peuple romain. Son œuvre fut incomplète et elle ne fut pas durable. Elle se heurtait à des impossibilités radicales : le sang des Jules était épuisé, tout autant que l'énergie romaine. Octave était un neveu et n'avait qu'une fille, la trop fameuse Julie. De plus, le pouvoir absolu d'un seul est inconciliable avec la régénération d'un peuple ; puisqu'il supprime d'avance, puisqu'il rend inutile et dangereux l'exercice des vertus qu'il prétend ranimer. Mais l'histoire ne peut refuser une certaine admiration à la pensée et à l'indomptable persévérance d'Octave, d'Auguste. — C'est le nom qu'il se fit décerner, qu'il se choisit lui-même ; lorsque, dépouillant le triumvir, il revêtit la majesté divine, et se présenta au monde comme le fondateur d'un

ordre nouveau, comme le médiateur entre l'avenir et le passé.

Nous avons vu comment cette ère de paix et de prospérité, habilement annoncée par les Livres Sybillins, avait inspiré à Virgile les belles hyperboles de sa quatrième églogue. Accomplissement du vœu universel, l'entreprise d'Auguste méritait l'enthousiasme qui l'accueillit. Sans nous attacher à la chronologie — que l'on trouvera dans toutes les Histoires romaines, (1) — nous envisagerons séparément les deux faces de l'œuvre d'Auguste : restauration du passé ; préparation de l'avenir ; nous verrons que l'une est la contre-partie de l'autre et qu'un lien secret les unit, à savoir l'intérêt d'Auguste et de la famille julienne.

Les alternatives de triomphes et d'orgies sanguinaires, l'afflux des richesses pillées dans toutes les villes conquises, enfin la substitution d'une foule cosmopolite et d'affranchis gâtés et viciés par l'atavisme servile à l'ancienne plèbe énergique et vaillante qui avait, un à un, arraché aux patriciens tous leurs privilèges, tous leurs monopoles, toutes ces causes avaient dépravé tristement la population romaine. S'il y restait quelques éléments sains, ils ne tardaient pas à se disperser, soit dans les campagnes où les vétérans obtenaient quelque lot de terre, soit dans les colonies que Rome avait soin d'établir en toute région. Les mœurs publiques avaient péri, depuis que les brigues et les cabales, et les massacres, tenaient lieu de comices et d'élections, régulières ou à peu près. Quant aux mœurs privées, comment auraient-elles résisté à l'incertitude du lendemain, aux dissensions qui avaient rompu le lien familial, à l'invasion des baladins et des courtisanes ? Le luxe épuisait les patrimoines. On ne se mariait plus ; ou bien on se hâtait d'échapper par le divorce à un ruineux escla-

(1) Voir notre volume : *L'Histoire.*

vage. Quel remède à ces maux ? Il n'y en avait aucun. Auguste essaya pourtant, soit par une sorte de prédication morale, soit par des lois positives, d'enrayer la décadence.

Les écrivains, surtout les poètes, Virgile, Horace, Properce, furent invités à célébrer les vertus antiques et la gloire des aïeux. Horace devint moraliste, d'abord assez intermittent il est vrai, puis quasi-officiel. « Le III[e] livre des Odes (vers 24 av. J.-C.), écrit M. Boissier, s'ouvre par un véritable traité de morale publique et privée. Horace recommande, à tous les vertus civiles et domestiques qui font le salut des Etats, l'amour du pays, la fermeté dans la conduite, la résignation dans les souffrances, la modération dans les goûts, le courage en face de l'ennemi, l'honnêteté dans la vie intérieure. Il veut former une jeunesse robuste, active, exercée aux armes, qui vive en plein air, au milieu de l'agitation des combats, qui poursuive de sa lance le Parthe orgueilleux. Il vante la simplicité antique ; il conseille de fuir le luxe et les dépenses insensées ». Auguste, d'autre part, encourage tous les écrivains qui rappellent et exaltent les anciens usages, les noms et les gloires de la République, les Varron, les Tite-Live, les Virgile. Il souffre l'éloge des Caton et des Brutus. Pour ramener dans les campagnes désolées le travail et l'abondance, il obtient de Virgile la composition des *Géorgiques*. Il donne résolument l'exemple d'une vie réglée et décente, et prétend ne porter que les vêtements filés et tissés dans sa maison sous la surveillance de sa femme. Il épure le Sénat et l'ordre équestre et rehausse les magistratures par le respect qu'il témoigne à leurs titulaires. Enfin il appelle la loi au secours des mœurs défaillantes. Il feint de se rendre à l'invitation unanime des grands corps de l'Etat en portant les *Lois juliennes* contre le célibat et l'adultère, contre le faste ruineux. Il assure des privilèges aux familles nombreuses. Et

Horace de s'écrier, en forçant quelque peu sa voix : « L'adultère ne souille plus nos maisons. Les mœurs et les lois ont triomphé du vice impur. On félicite les mères d'avoir des fils qui ressemblent à leurs époux. Le châtiment ne manque pas à la faute ».

Jamais illusions plus vaines ne furent plus cruellement déçues. Je ne pense pas qu'Horace les ait jamais partagées, mais Auguste a pu y croire : tout ne pliait-il pas sous lui ? Sa volonté n'était-elle pas la règle du monde ! Eh ! bien, non seulement la servilité universelle fut impuissante à lui obéir, mais c'est dans sa propre famille que s'installèrent les vices proscrits par ses lois. L'adultère, qu'Horace disait banni de Rome, florissait dans le palais impérial. Les deux Julies, sa fille et sa petite-fille, présidaient à la grande orgie. Le réformateur trompé les frappa l'une après l'autre avec une rage impitoyable ; il punit du bannissement ou de la mort leurs complices et leurs complaisants. Hélas ! il eut beau exiler chez les Gètes l'élégant et inconsolable Ovide. C'était Rome, c'était la société tout entière qu'il eût fallu déporter. Derrière le poète condamné, l'incurable maladie continuait ses ravages. « Le monde que nous décrivent si fidèlement les *Amours* et l'*Art d'aimer* » n'est déjà plus celui dont Horace a tracé le tableau trop embelli. Il a descendu la pente, où nul frein n'a pu l'arrêter. Auguste l'a laissé pire qu'il ne l'avait reçu.

Les mœurs ne vont pas sans les institutions : celles-ci, il les avait faussées ou éludées ; comment pouvait-il relever celles-là ? Dès que le devoir cesse d'être corrélatif au droit, le plaisir et le bas égoïsme ont libre carrière. A quoi bon la fermeté, la justice, l'éloquence, la dignité, quand un maître jaloux assume tous les pouvoirs ?

L'échec fondamental et complet d'Auguste, en ce qui touche les mœurs, les vertus publiques et privées, ne peut être pallié par le succès relatif de ses

réformes religieuses. Il ne s'agissait ici que d'apparences et de cérémonies, toutes choses qui amusent la foule, occupent les désœuvrés et s'obtiennent avec un peu d'argent. L'erreur d'Auguste fut de croire, avec Polybe, que des liturgies sans doctrine, des rites symboliques dont le sens était oublié, pussent concourir à la réforme des mœurs. Mais, ce point écarté, il eut raison de compter, non sur la croyance, mais sur la crédulité populaire. Et nous verrons que parmi tant de pratiques indifférentes, il mit la main sur la plus ancienne, peut-être, et la plus solide des dévotions latines, qui servit de base à une sorte de religion universelle.

Plus d'une fois, dans nos digressions, sur la piste d'une légende ou d'un dieu, nous avons été entraînés jusqu'aux derniers temps de la République, plus loin même parfois; et l'on a pu se faire une idée suffisamment exacte de l'état religieux, ou irréligieux, de Rome et de l'Italie après les guerres sociales et les guerres civiles. Les divinités, pour ainsi dire indigènes, après avoir emprunté aux dieux grecs des mythes et des aventures que l'imagination latine n'avait pas su conserver ou inventer, avaient, sous l'influence de l'art, perdu leur physionomie propre, et quelquefois même leur nom. Ce mélange, en somme, ne rapprochait, ne confondait que des éléments indo-européens. Mais l'antagonisme des Latins et des Grecs ayant conduit les premiers à se chercher et à se donner des ancêtres troyens, les insanités mystiques de l'Asie mineure pénétrèrent dans Rome à la suite d'Enée et d'autant plus aisément que les conquêtes d'Alexandre avaient déjà livré aux dieux de l'Orient tout le monde hellénique. La nouveauté des rites, la cruauté sensuelle, l'extase hystérique des mystères expliquent assez le rapide succès de la Mère idéenne, de Bacchus-Sabazios, de Sérapis auprès des femmes ennuyées et avides d'émotion. Le succès n'était guère moindre parmi les masses

populaires de Rome. Les gens de la campagne, partout où les pieds des armées n'avaient pas stérilisé la terre, demeuraient dévots à leurs vieilles divinités des bois, des prés, des moissons et des vendanges. Mais à Rome, où les patriciens se réservaient avec tant d'âpreté les fonctions sacerdotales et les formules officielles du culte, la plèbe, réduite à l'adoration des menus dieux domestiques, se souciait fort peu de la religion de l'Etat ; elle était donc toute disposée à accueillir les dévotions étrangères suspectes à ses hautains adversaires. Il est vrai que, dès le temps de la seconde guerre punique, les plébéiens forcèrent l'accès des sacerdoces ; mais cette victoire, si longtemps disputée, ne ranima pas chez le peuple une foi que l'aristocratie elle-même ne possédait plus.

Les grandes familles gardaient bien les usages du passé, quand ils étaient oubliés ailleurs. Elles leur avaient dû, en partie, leur longue suprématie. Mais quoi ! Nul, mieux que les Flamines, les Pontifes et autres nobles corporations, ne connaissait à fond la puérilité des momeries augurales ou divinatoires ; plus d'un goûtait, je pense, dans l'*Asinaria* de Plaute, cette agréable parodie d'une formule consacrée : « Les augures sont favorables, dit un esclave avant de faire un mauvais coup. Le pic et la corneille volent à gauche, le corbeau vole à droite ; les dieux approuvent mon dessein ! » Caton l'Ancien s'étonnait que deux augures pussent se regarder sans rire. Même à une époque où rien ne paraissait changé dans l'intérieur, dans le cérémonial du culte, les gens instruits, les natures quelque peu dégrossies, regardaient les dieux avec une parfaite indifférence. Déjà l'annexion de la Grande-Grèce, après Pyrrhus, avait frayé la voie à la littérature grecque ; épopées, odes, théâtre, philosophies, tout, pêle-mêle, s'était précipité, comme un large fleuve d'idées et de connaissances, a dit Cicéron, au milieu d'une société jusque-là

tournée vers l'action, vers la guerre et les travaux des champs. En dépit de quelques résistances maussades, le goût des choses de l'esprit se propagea dans la jeunesse, grâce à des précepteurs, à des grammairiens grecs. Un grand poète, Ennius, se chargea d'initier le cercle des gens distingués, dont il prétendait faire des Grecs accomplis, aux subtils et hardis commentaires des philosophes sur la nature et l'origine des dieux. Il traduisit pour eux *l'Histoire sacrée* d'Evhémère, où les dieux sont présentés comme des hommes divinisés ; et encore un poème d'Epicharme, qui en faisait de simples allégories ; de sorte que les incrédules pouvaient à leur gré voir dans Jupiter — ce qu'il est en réalité, — l'éther lumineux, ou un ancien roi de Crète, élevé au ciel après sa mort. Ennius était un libre penseur : « Je crois, disait-il, qu'il y a des dieux, mais j'affirme qu'ils ne s'occupent pas du genre humain. S'ils en avaient souci, les bons seraient heureux, les méchants malheureux. Or c'est le contraire qui arrive ». C'est le propre langage d'Épicure et de Lucrèce. Cicéron qui rapporte ce fragment, ajoute que de telles maximes, destructrices de toute religion, étaient accueillies au théâtre par des applaudissements unanimes.

Vers la même époque, cinq ans après la répression des Bacchanales, un faussaire inconnu, peut-être un fabricant d'oracles Sibyllins, semble avoir essayé d'accommoder la religion romaine soit au scepticisme d'Evhémère, soit au mysticisme oriental. Tite-Live raconte qu'un scribe découvrit dans son champ deux grands coffres de pierre, scellés de plomb, qui portaient des inscriptions grecques et latines. L'un, qui fut trouvé vide, était le tombeau de Numa Pompilius, fils de Pompo. L'autre renfermait, en deux paquets, quatorze volumes trop neufs, où de prétendues institutions de Numa étaient accompagnées d'un commentaire philosophique écrit en grec. Un préteur avertit le Sénat

que ces livres contenaient des principes contraires à la religion nationale ; ils furent brûlés publiquement sur le Forum, et la fraude n'eut pas de suites. L'ouvrage, cependant avait été lu ; et il ne fut pas étranger, sans doute, à la tradition qui fit de Numa un disciple de Pythagore. né cent ans après la mort du vieux roi sabin.

Le siècle qui suivit la seconde guerre punique fut consacré tout entier à la conquête du monde, surtout de la Grèce et de l'Asie, la moitié du suivant aux discordes civiles, à la guerre sociale, à la fusion de la plèbe avec le patriciat, du peuple romain et des populations italiques. Aucune période ne pouvait être moins favorable au relèvement de la religion nationale. Sylla, en sa qualité de patricien renforcé, manifesta quelques velléités religieuses. César lui-même, le plus incrédule des grands pontifes, en l'honneur de son aïeule Vénus, et dans l'intérêt de sa propre divinité, songea, paraît-il, à s'appuyer sur les dieux antiques. Il laissa du moins Antoine organiser une confrérie de Luperques Juliens, qui devaient, au nom de Faunus et de Mars, offrir au dictateur la couronne royale. Cette invention pieuse eut, comme on sait, un fort mauvais succès ; mal vue au ciel et sur la terre, elle aboutit au complot de Brutus. Que pouvait-on attendre de dieux qui n'avaient pas su protéger César ? Mais l'audacieux Lucrèce n'avait pas besoin de cet argument pour nier, après Epicure et Ennius, l'intervention des dieux dans les choses humaines. Au nom de l'expérience, — telle qu'elle pouvait être alors, — au nom d'une cosmogonie approximative, mais tout au moins rationnelle, il reléguait ces antiques fantômes dans une béatitude honoraire :

Quant aux dieux, hors du monde et des choses humaines,
La loi de leur nature isole leurs domaines
Dans la suprême paix de l'immortalité.
Tout péril est absent de leur félicité.

Satisfaits de leurs biens, ils n'en cherchent pas d'autres;
Et, libres de tous maux, ils ignorent les nôtres.
Ni vice, ni vertu, ni pitié, ni courroux
N'ont de prise sur eux : ils sont trop loin de nous.

Cet ironique hommage a dû faire sourire plus d'un de ses contemporains; et Cicéron, bien qu'il ait flotté volontiers d'Arcésilas à Platon, aurait pu l'inscrire en épigraphe de ses agréables traités sur *la Nature des dieux* et la *Divination*. Horace, Virgile même, avaient été fortement imbus de la doctrine lucrétienne, et nul doute que Tibulle, que Mécène, qu'Auguste, avec des nuances individuelles, n'en fussent également pénétrés. Ce dernier, comme César, se rapprocha des dieux, parce qu'une certaine intimité convenait à ses desseins. Entre collègues, la politesse est de rigueur. Horace, pour lui plaire, le suivit dans la religion comme dans la morale, et, de converti, passa prédicateur officiel.

Celui qui, *parcus deorum cultor et infrequens*, disait librement à Jupiter : « Assez de neige ! Assez d'éclairs ! » celui qui plaisantait les Mânes, *fabulæ Manes*, et la barque fatale, se mit à vanter la justice des dieux, l'impartialité de la Fortune d'Antium, la majesté de Junon. L'amant de Lalagé, etc., chanta la pudique Diane, et la pure Minerve, et l'agile Mercure. Avec plus de gravité que d'enthousiasme, il composa l'hymne séculaire, *Carmen*, en l'honneur d'Apollon. Nous savons, de reste, que cette dévotion de commande, si parfois elle gêna son talent, n'a guère embarrassé sa conscience. *Desipere in loco* resta sa devise ; il savait s'égayer à ses heures ; et jusque dans ses Epitres, œuvre charmante de son âge mûr, il signe : *Epicuri de grege porcus*, « un porc du troupeau d'Epicure ». Ces disparates ne choquaient personne.

Virgile, âme tendre, et génie d'une plus large envergure, entra plus avant dans les projets d'Auguste. Encore dans les *Géorgiques*, il avait mis « sous ses pieds le vain bruit de l'avare Achéron » ;

mais dans l'*Enéide*, soit reconnaissance, soit admiration sincère de la grandeur romaine, soit penchant naturel aux mystiques rêveries, il revêtit d'une majesté idéale la pensée habile, ingénieuse qu'on lui avait suggérée : la religion nationale aboutissant à l'apothéose des Jules ; Enée saluant aux champs élyséens le plus illustre de ses descendants ; la fortune d'Octave rattachée aux origines de Rome, la République préface de l'Empire. Ainsi, le christianisme saura se vieillir de tout le passé biblique, s'inféoder le dieu farouche et solitaire, se porter légitime héritier du culte qu'il venait détruire.

C'était là pour Auguste ce qu'on nomme la pensée de derrière la tête ; et c'est pour la masquer décemment qu'il consacre des millions à l'embellissement et à la construction des temples, qu'il augmente le personnel sacerdotal et rétablit une foule de pratiques, de cérémonies oubliées. Il se rappelait que Varron, le théologien érudit, attribuait la décadence de la religion à l'ignorance et à l'abandon des anciens rites. Et il se faisait dire par Horace : *Delicta majorum*... « Nous expierons les crimes de nos pères, jusqu'à ce que tu aies relevé les temples et les demeures ruinées des dieux ».

Les sanctuaires les plus célèbres étaient noirs d'incendies. Jupiter Férétrien n'avait plus de toit ; Juno Sospita n'aurait su où poser le pied sur les dalles souillées de sa demeure ; l'araignée tissait un voile à Minerve. Auguste mit fin à cette désolation. « Pendant mon sixième consulat, dit-il dans l'inscription d'Ancyre, j'ai refait à Rome, *par ordre* du Sénat, quatre-vingt-deux temples, n'en négligeant aucun de ceux qui avaient alors besoin de réparations ». Il acheva le grand temple de Vénus *genetrix*, voué et construit par César en souvenir de Pharsale ; il éleva un petit et un grand temple à *Mars Ultor*, avec portiques, inscriptions, statues de grands hommes en costume triomphal. Enfin

Apollon-Palatin, celui même qui, à Actium, « avait tendu son arc et dardé ses traits inévitables », fut somptueusement logé, entre deux portiques-bibliothèques, porte à porte avec son impérial protégé, ou protecteur. Enfin, disait Ovide, « ce n'est pas assez d'être utile aux hommes, il oblige même les dieux. Sous lui, les édifices sacrés ne connaissent plus la vieillesse. O saint fondateur de temples, puissent les dieux te rendre tout ce que tu fais pour eux ! »

Les vieilles cérémonies de l'*Augurium salutis*, où les Augures priaient pour l'Etat, ne se célébraient plus depuis la guerre de Mithridate ; on n'avait plus nommé de Flamine de Jupiter depuis Sylla ; on omettait le plus souvent de désigner un « roi des sacrifices ». Auguste y pourvut. Le Sénat se réunissait dans les temples, sans autrement songer au dieu. Auguste ordonna qu'en entrant, chaque sénateur déposât sur l'autel une offrande de vin et d'encens. Lui-même ne négligeait aucune formalité de ce genre ; il alla jusqu'à reproduire dans le temple de Bellone la mimique et les formules des Féciaux jadis envoyés à la frontière voisine pour déclarer la guerre aux petits cantons rivaux de Rome naissante. Tous les collèges sacerdotaux reprennent avec lui leur importance, Luperques, Saliens, Vestales, Arvales ; et non pour un jour, pour trois et quatre siècles. Il accroît le nombre des prêtres, il ajoute un jour aux Saturnales, encourage toutes les fêtes et réjouissances pieuses dans la ville et hors des murs, et surtout les jeux des carrefours, *compitalia*, en l'honneur des Lares et des Génies. Sans se montrer hostile aux cultes étrangers, puisque chaque divinité, avec sa ville ou sa nation, faisait partie désormais de l'empire, Auguste les éloigna volontiers de Rome, et réserva toute sa sollicitude aux dieux de la patrie.

Impuissant contre les mœurs, on peut dire qu'il remporta, dans le domaine religieux, un succès vé-

ritable. Non pas qu'il ait atténué en rien le scepticisme et l'incrédulité des gens lettrés, non pas qu'il aït enrayé le mouvement qui emportait la foule vers les mystères de Cybèle et d'Isis ; mais il a certainement restauré les noms des vieilles divinités et perpétué, en les rajeunissant quelque peu, les formes de l'antique liturgie latine. La réussite ici lui était d'autant plus aisée que le titre de pontife et celui de grand pontife — qui lui échut après la mort de Lépide — lui donnaient légalement tout pouvoir sur les choses saintes, et aussi que toutes ces parades, ces édifices rétablis dans leur splendeur, réveillaient dans les âmes des souvenirs glorieux. Un retour sincère aux croyances frustes et naïves du vieux Latium aurait d'ailleurs moins bien répondu au plan d'Auguste, que ces manifestations demi-officielles, demi-populaires. On ne restaurait le passé que dans la mesure compatible avec la transfiguration du maître, dans le présent et dans l'avenir. On entendait que la religion reconnaissante rendît plus de services qu'elle n'en avait reçu. Et comment eût-elle été ingrate, puisque nul ne pouvait résister à la volonté d'Auguste? Car, pour le dire en passant, toutes ces coquetteries, toutes ces avances étaient comédie pure et superflue. L'adulation universelle eut suppléé à tous ces ménagements. Mais le cauteleux empereur jugeait prudent — il n'avait pas tort peut-être — d'occuper ses contemporains, d'amuser les loisirs où le monde tombait tout d'un coup au sortir des tempêtes civiles. Il se fit donc ou se laissa revêtir peu à peu de toutes les dignités sacerdotales. Tout jeune, nommé pontife par le peuple à la place d'un Domitius mort à Pharsale, il fut ensuite associé aux collèges des Augures, des Quindécemvirs Sibyllins, des Septemvirs Epulons, des Féciaux, des Titiens, des Arvales. Il voulut bien attendre jusqu'à l'an 12 avant notre ère le grand pontificat, où l'ancien triumvir Lépide se

retranchait comme dans un asile inviolable. Mais on savait que Jules César avait eu la ferme intention de léguer ce titre à son fils adoptif, et cela suffisait. C'était une dignité nominale et inoffensive sous un régime entièrement laïque, où la religion se trouvait subordonnée au pouvoir civil. Mais quand, des mains d'une oligarchie variable et élective, toutes les magistratures, toutes les fonctions tombèrent aux mains d'un seul, cette sinécure devint un complément redoutable de la toute puissance. Elle ajoutait à l'inviolabilité tribunitienne une sainteté à laquelle nul ne pouvait porter atteinte sans sacrilège. Aucune attribution ne fut plus chère aux empereurs et plus funeste à l'humanité ; c'est elle en effet qui, usurpée par les papes et revendiquée par les rois, devait courber si longtemps les peuples sous le double joug de l'infaillibilité théocratique et du droit divin. Il est fâcheux qu'Auguste l'ait transmise à ses successeurs. Pour lui qui, — c'est une justice à lui rendre, — n'en fit pas mauvais usage, il n'en avait nul besoin. La légende julienne l'égalait aux dieux, et son titre de *pater patriæ*, père de la patrie, transformait ses ennemis en parricides. *Divisum imperium cum Jove Cæsar habet*, disait déjà Virgile : « César partage l'empire avec Jupiter ».

Virtuellement, comme fils du divin Jules — *divus Julius* —, Octave était dieu. Il le fut en personne lorsque, rejetant le nom obscur et sanglant d'Octavius ou Octavianus, il se fit décerner par le Sénat, 17 av. J. Ch., le titre sacré d'*Augustus*, qu'on ne donnait qu'à la divinité, accrue pour ainsi dire (*augere*), exaltée, enrichie par les hommages et les dons des mortels. Il eut son mois à côté de César. *Quintilis* était *Julius* ; *Sextilis* devint *Augustus*, Août. Il eut ses évangélistes et ses hagiographes ; il laissait raconter que, tout enfant, on l'avait trouvé un matin au sommet d'une tour, regardant en face le soleil levant ; que, lorsqu'il commençait

à parler, il avait ordonné à des grenouilles de se taire ; quand il vint à Rome réclamer l'héritage de César, les rayons du soleil formèrent une couronne autour de sa tête ; et, dans la suite, tous les événements heureux de sa vie furent annoncés par des présages. Non seulement son nom fut ajouté à toutes les formules rituelles, à toutes les prières domestiques, inséré dans les *actes* des Saliens et des Arvales, mais la religion sanctifie et célèbre, par des fêtes et des jeux toutes les circonstances de sa vie et de son règne.

On sacrifie le 16 janvier, parce qu'il a reçu en ce jour le titre d'Auguste ; le 4 février, celui de *Pater patriæ* ; le 6 mars, de *Pontifex maximus*. Le 12 octobre, la *Fortune du retour* (*Fortuna redux*) l'a ramené vainqueur d'Egypte et de Syrie. Le 4 juillet, c'est la *Paix Auguste*, *Pax Augusta*, qui l'accueille à son retour d'Espagne. Tous les cinq ans en souvenir d'Actium, tous les dix ans pour le renouvellement de ses pouvoirs, Pontifes, Vestales, magistrats, président à des solennités. Ces fêtes encombrent le calendrier, à tel point que Marc-Aurèle crut devoir réduire à 135 le nombre des jours fériés. Un jour, dans ce Sénat qui ne savait plus qu'inventer pour flatter le maître, un tribun, Sextus Pacuvius, imagina de se *dévouer* à lui, à la manière espagnole, paraît-il ; et comme Auguste essayait de le calmer, il s'élança hors de la Curie, et, courant la ville, par les rues, par les places, il invita le peuple à se dévouer avec lui. De là, sans doute, est venue la formule, qu'on rencontre si souvent dans les inscriptions : *Devotus numini majestatique imperatoris* « dévoué ou dévot à la divinité et à la majesté de l'Empereur ».

Qui croirait que ces adulations d'un peuple qui se ruait à la servitude pussent être dépassées par les provinces, proches et lointaines ? A Rome, Auguste affectait de les contenir dans les limites de la décence ; mais d'où qu'elles vinssent, il les savou-

rait sans dégoût. De tout temps, la manie de l'apothéose a sévi dans le monde, et sur ceux qui la donnent comme sur ceux qui la reçoivent. Née du culte des morts, elle a rapidement dégénéré en adoration des vivants. Dès qu'on admet la survivance des âmes, rien ne paraît plus naturel que d'anticiper leur divinité future. Par toute la terre, avec un merveilleux ensemble, les sorciers, les chefs, les rois, les vainqueurs, les *sages* ont exploité cette conséquence logique de l'animisme.

L'Afrique sauvage a ses hommes fétiches, la Polynésie ses Aréoïs ; le Pérou civilisé, la Chine, le Japon, l'Inde, eurent des rois sacrés, fils et *alter ego* du Soleil ou de la Lune ; en Egypte, où chaque mort devenait un Osiris, les Pharaons et les Ptolémées prenaient place à la fois sur le trône et sur l'autel. Compagnons favoris et *doubles* d'Ammon, de Ra, de Phtah, on voit partout leurs statues associées à ces dieux ; on lit dans toutes leurs inscriptions le long formulaire de leurs titres divins. Lysandre, vainqueur d'Athènes, s'était fait adorer en Asie. Alexandre se déclara fils d'Ammon, et le souvenir d'Iskander aux deux cornes s'est perpétué jusque dans les *Mille et une nuits* et dans les chroniques malaises. Les Grecs, sincèrement évhéméristes, ne refusaient pas plus des temples à Flamininus que les honneurs divins à Mithridate. Le premier fut adoré en compagnie d'Hèraklès et d'Apollon. L'autre, qualifié de dieu sauveur, reçut tous les surnoms de Bacchus. Mais déjà Smyrne et Alabanda de Carie avaient institué le culte de la déesse *Roma*.

A Rome enfin, l'apothéose d'Enée et de Romulus Quirinus préludait à celle de César. Celui-ci, déclaré d'abord demi-dieu, puis dieu complet. Jupiter Julius, par décret du Sénat, eut des temples, desservis par des prêtres, les Luperques Juliens. De son bûcher, son âme s'élança vers l'empyrée. Octave se fit garant de cette ascension, il avait vu dis-

tinctement son père monter au ciel et se changer en étoile, métamorphose chantée par Virgile dans son églogue, intitulée *Daphnis*, et dans les *Géorgiques*, où il montre Vénus accueillant son divin fils. Auguste, pacificateur du monde, n'avait-il pas droit à des honneurs au moins égaux ? Sextus Pompée se donnait bien du Neptune, et Antoine se faisait appeler Bacchus.

Dès Actium, Octave se laissa dresser des temples à Pergame et à Nicomédie, sous la condition qu'il fût associé à la déesse Roma. L'exemple donné, des temples s'élevèrent dans toutes les grandes villes de l'Orient en l'honneur de Rome et d'Auguste. L'Occident se décida un peu plus tard, les Cantabres en 18 ou 17, les Gaulois en 10 ou 11. A l'occasion d'un mouvement des Sicambres, soixante peuples de la Gaule, pour témoigner de leur fidélité, résolurent d'élever un autel de Rome et d'Auguste à Lyon, au confluent de la Saône et du Rhône. 10 av. J.-C., Narbonne s'engagea par un vœu solennel « à honorer perpétuellement la divinité de César-Auguste, père de la patrie ». Le dieu vivant affectait parfois de sourire de cette idolâtrie. Des gens de Tarragone étant venus lui conter qu'il avait fait un miracle, qu'un figuier était né sur son autel ; « on voit bien, dit-il, que vous n'y brûlez guère d'encens ». Mais cette aimable boutade ne découragea pas les dévots. L'Italie, malgré les défenses un peu molles du tout puissant pince-sans-rire, ne tarda guère à imiter les provinces. Avant sa mort, Auguste — les inscriptions ne permettent pas d'en douter — avait des temples et des clergés, Flamines, Sacerdotes, à Pouzzole et à Pompéi et à Naples, à Pise, à Assise, même à Préneste, aux portes de Rome. Rome seule, croit-on, respecta les scrupules du maître. Mais, sans participer au culte direct, elle en était le centre, puisqu'elle associait Auguste à tous les dieux. Le palais même de l'empereur, situé entre Apollon et Vesta (« trois dieux

ensemble », disait l'ingénieux Ovide), avait toute l'apparence d'un temple, le fronton, le portique, et deux lauriers à l'entrée. *Pax augusta*, *Clémentia augusta*, nouvelles divinités sénatoriales n'étaient-elles pas de simples prête-nom du dieu ? Sa statue ne se dressait-elle pas depuis longtemps (27) sur le seuil du temple dédié par Agrippa à Jupiter, et qui devint le Panthéon ?

Auguste, en somme, se prêtait à la canonisation ; mais il avait trouvé mieux. Certes, ces hommages lui plaisaient, parce qu'ils sanctifiaient son pouvoir. Mais son esprit réfléchi n'y voyait que l'expression fragile, précaire, surtout factice, d'un engouement destiné à s'éteindre avec lui. Rêvant une divinité moins fictive et plus solidement assise que celles d'un Alexandre-Ammon ou d'un Bacchus-Marc-Antoine, il eut la chance et l'art de greffer la sienne sur la plus vieille et la plus vivace superstition des peuples latins. On sait qu'à Rome, ainsi qu'en toute autre ville de l'Italie centrale, chaque maison, chaque rue, chaque carrefour avait des Lares ou Pénates protecteurs, qui présidaient à la vie familiale et aux réjouissances de quartier. Ces dieux du foyer et de la rue représentaient des ancêtres, des mânes divinisés ; à côté d'eux était adorée leur variante, pour ainsi dire, les Génies — dont le christianisme a fait ses anges gardiens, — personnages très complexes, germes cachés au fond de chaque être, de chaque chose, même de chaque idée, compagnons et guides des vivants, qui existaient avant la naissance et subsistaient après la mort. Ces Génies, à vrai dire, descendaient, eux aussi, et en ligne directe, des fantômes révélés par le songe. S'il est vrai que la puissance des illusions réside dans leur antiquité, quelle invention mythologique avait des droits plus sérieux à la crédulité des hommes ? Toujours est-il qu'en prononçant de façon congrue, avec accompagnement d'offrandes et mimiques appropriées, des

invocations telles que : « Salut, Génie de Jupiter, de Junon, de Mars, Génie de Rome ou de Pompée, ou de César, Génie de la Concorde ou de la Liberté ! » les Romains croyaient atteindre et émouvoir le fond même de la divinité. Le Génie est plus que l'objet ou le dieu invoqué, c'en est la quintessence. Eh bien ! Auguste, dans la personne de ses Lares et de son Génie, bénéficia de cette métaphysique naïve. Il avait eu soin de se faire associer à toutes les menues cérémonies et à toutes les fêtes intimes ou locales qui se célébraient chaque jour, à toute heure, autour des chapelles, des autels de ces divinités bénévoles ; partout reçus avec enthousiasme, les Pénates impériaux avaient pris rang à côté et au-dessus des Lares de foyer et de carrefour ; et le Génie de l'empereur devint la garantie des serments solennels, la véritable divinité de la patrie, le signe de l'unité politique, le lien de toutes ces provinces disparates qui se reposaient sous la tutelle de Rome.

Sans doute, l'apothéose et le culte du Génie sont deux produits de même nature, mais l'une est toute extérieure, toute verbale, l'autre est intime et profond. Les honneurs divins décernés à Jules César, ce temple, ces jeux, ces *Sodales* Augustaux voués à Auguste mort, et toutes les adulations prodiguées à ces dieux qui se sont appelés Caligula, Caracalla, Héliogabale, tout cela n'était que pompeuse formalité, consécration tout accessoire de la religion impériale.

Pour cette forme familière de son culte, aussi bien que pour l'apothéose officielle, Auguste n'avait eu qu'à laisser faire ; mais on ne peut douter qu'il en ait rapidement compris la portée. Il est probable qu'une flatterie domestique de l'impératrice Livie attira son attention sur les avantages d'une divinité unique, divinité propice, sans aucune visée dogmatique, tolérante pour tous les autres dieux — à condition d'en être respectée, — enfin d'une re-

ligion laïque et universelle. Livie avait institué dans l'atrium impérial ce culte privé des Lares augustes, du Génie d'Auguste. Ce fut un de ces traits inconscients qui frappent soudain les esprits avisés. La religion d'une maison qui était le centre, l'image même de l'empire pouvait, à ce titre même, devenir aisément la foi du monde entier. Une fois assimilé au culte fondamental de l'humanité, à la forme la plus durable de l'animisme, et particulièrement chère aux Romains, sans être négligée dans aucun autre pays de l'univers, le culte impérial pouvait braver désormais le démenti des crimes et des inepties, le ridicule des apothéoses. Ce n'était plus, véritablement, un homme qu'on adorerait, mais une idée, le Génie de l'empire ; et l'empire, qui n'était qu'une domination, deviendrait une patrie.

Telles furent les réflexions et les espérances d'Auguste, les idées qu'il propagea dans toutes les classes, dans toutes les couches sociales, dont il fit la sauvegarde de toutes les institutions. A sa mort, se formait déjà toute une hiérarchie sacerdotale : Flamine ou grand prêtre (Archiereus) ou Néocore de la province ; Flamines des cités ; Maîtres des bourgs et des rues, *Magistri vicorum* ; et *Sevirs* et *Sodales augustales*, — hiérarchie préposée au culte du Génie impérial.

La plupart de ces prêtres civils, négociants, bourgeois aisés, investis de fonctions aussi onéreuses qu'honorifiques, en construisant dans les plus petites villes des temples, des basiliques, des théâtres, en donnant des jeux, en distribuant des vivres au nom de *divus Augustus*, rendirent partout présente la divinité nationale.

Cette esquisse de l'œuvre tentée par le créateur de l'inévitable et funeste Empire romain, nous mettra du moins en garde contre l'adulation et le dénigrement historiques. Auguste a été porté au suprême pouvoir au moins autant par le désarroi et le vœu universel que par sa propre ambition. Il

a vu clairement les vices menaçants qui travaillaient l'immense édifice, l'avachissement des peuples ahuris, le caractère factice de l'agrégat gréco-latin, par dessus tout la disparition de la nation romaine, et la dépravation de ce qui en tenait lieu. Il crut remédier au mal civique et moral par l'évocation et l'éloge du passé, par des lois contre l'adultère, le célibat, le luxe ; mais il demandait à des sujets, à de plats esclaves des vertus qui ne peuvent fleurir que chez des citoyens libres. En désespoir de cause, il s'adressa aux dieux, et, parmi une foule de restaurations superflues, il eut le bonheur de tomber sur la seule croyance, la seule habitude, plutôt, qui pût donner à l'empire quelque chance de durée, quelque apparence d'unité : le culte du Génie d'Auguste, de Rome et de la patrie. Maintenant, mesurez les conséquences, hélas ! formidables, de cette unité religieuse, de cette *catholicité* civile, et les cadres que la hiérarchie augustale préparait à certaine autre entreprise d'exploitation universelle, et vous vous direz que les meilleures intentions, les plus judicieuses et les plus grandes, ne peuvent prévaloir contre l'énervement mystique et l'épuisement des races.

Il ne nous reste plus qu'à grouper dans un tableau final tous les facteurs, tous les agents de la décadence romaine.

CHAPITRE QUATORZIÈME

CAUSES MORALES DE LA DÉCADENCE ROMAINE

Tant de causes ont concouru à la ruine de l'empire romain et de la civilisation gréco-latine, qu'une année entière suffirait à peine à en exposer les origines, les progrès, les actions réciproques et le redoutable enchaînement. On peut les ranger d'abord en deux grandes catégories, extérieures et intérieures. Les premières s'annoncent par le désastre de Varus, si amer à Auguste (9 ap. J.-C.), dorment pendant un siècle, s'accentuent à partir de Trajan et Marc-Aurèle, pour aboutir au sac de Rome par Alaric, Genséric et Ricimer, lorsque, sous la pression des Huns, les bandes germaniques débordent les frontières du Danube, du Rhin et des Alpes. Seules, elles n'auraient pas suffi pour abattre le colosse qui, durant quatre cents longues années, a bravé, en somme, les assauts de la barbarie occidentale et les dangereuses incursions des Perses et des Arabes. L'empire est tombé par elles, mais comme s'écroule sous la tempête un arbre miné par des termites.

Nous essayerons peut-être quelque jour de peindre et de juger sans engouement ce monde barbare qui devait chercher mille ans, sous les ruines qu'il avait faites, les restes de la civilisation qu'il avait anéantie ; mais les vices intérieurs qui travaillaient ce grand corps romain et qui en paralysaient la force, nous donneront pour le moment assez à faire.

Rien du dehors, au premier siècle, ne menaçait sérieusement la sécurité de l'empire ; c'est en lui-même que pullulaient, que se propageaient sourdement les germes de mort. L'instabilité politique d'un régime mal défini, monarchie absolue sans hérédité, contre-façon hypocrite de république sénatoriale, livrait le pouvoir suprême à la seule force réelle qui restât debout, aux légions, aux généraux décidés à en payer l'appui ; et les provinces se voyaient continuellement ravagées par les armées chargées de les défendre. Une fois ces troupes aux prises sur les divers chemins qui les menaient à Rome, les peuples soumis, que la fameuse *pax romana* avait prudemment désarmés et réduits à la vie municipale, se trouvaient à la merci de tout envahisseur. Grevé de perpétuelles largesses aux soldats et de dépenses croissantes exigées par l'avidité des courtisans et la nécessité de prodiguer les vivres et les amusements à la populace de Rome, *panem et circenses*, le budget central dévorait, par coupes réglées, toutes les ressources des populations qui, pour se dérober à l'impôt, quittaient les maisons et les champs, ou bien se réfugiaient dans un quasi-esclavage, le colonat. Enfin, en dessous de ces maladies politiques, militaires et fiscales, s'aggravait d'heure en heure la contagion profonde, immense, purulente, du désarroi moral et intellectuel.

Auguste, nous l'avons vu, avait échoué contre le relâchement général des mœurs, contre cette prostration universelle qui avait gagné l'univers fatigué et les vainqueurs — non moins fourbus, non moins harassés, — de tous ces peuples broyés par Alexandre, achevés par Sylla, Pompée et César. Ses prédications morales, ses lois — quelque peu ridicules — contre le célibat, l'adultère et le luxe, son exemple même, tout cela avait été accepté, célébré à l'envi, et non avenu.

Il avait mieux réussi dans une tâche qu'il avait

poursuivie avec amour: dans la double entreprise d'intéresser la vanité romaine à la restauration des vieilles légendes et divinités traditionnelles, et de résumer dans la famille Julienne, dans sa propre personne, enfin dans le Génie impérial, l'histoire de Rome et l'unité de l'empire. Mais il s'en fallait, et de beaucoup, que son œuvre fût sans défaut, ni sans graves dangers. Premièrement, elle était factice et ne faisait illusion à personne ; or, l'illusion, on ne doit jamais l'oublier, est l'élément principal, sinon total du sentiment religieux ; si bien que tous ces Jupiter, ces Mars, ces Apollon, ces Vénus, somptueusement logés par le prince ou par des flatteurs qui s'y ruinaient, tous ces dieux n'étaient plus, même aux yeux du vulgaire, que des termes allégoriques (ce qu'ils sont en réalité), des noms — écrits en capitales — de l'air, de la guerre, du soleil, de la volupté, et ainsi de suite. En second lieu, le culte impérial, adroitement rattaché à la seule superstition latine demeurée vivante, aboutissait à un abus, très fâcheux, de l'apothéose, à la formation d'une hiérarchie qui ne sera pas longtemps inoffensive, et, ce qui est pis encore, à la conception d'une orthodoxie persécutrice, tout à fait étrangère à l'esprit laïque de l'ancienne religion latine, jadis simple instrument politique aux mains du patriciat, puis du Sénat, puis du pouvoir suprême, essentiellement civil.

Néanmoins, cette intolérance orthodoxe ne parut point d'abord ; elle ne se manifesta même que dans un temps où elle devenait inutile et funeste ; et ce fut par ses bons côtés, par sa tolérance plus dédaigneuse encore que prudente à l'égard des divinités étrangères, que la religion impériale activa la décomposition morale et religieuse du monde antique. Sans dogmes et sans doctrines, ne demandant qu'une adhésion de pure forme, elle laissait toute liberté au développement des pires théurgies.

§ I. — DIEUX DE L'ASIE MINEURE ET DE L'EGYPTE

La *Magna Mater.* Tauroboles et Crioboles; le baptême de sang. Enyo-Bellone introduite à Rome par Sylla. La *Dea Syria.* Maïuma. Prêtres ambulants. — Sérapis, le dieu mort et ressuscité. — Isis et Osiris; récit d'un initié. — Jupiter Sabazios, Casius, Dolichenus, Héliopolitanus. — Adad-Elagabal.

Vainement, Auguste avait maintenu strictement en dehors du Pomœrium, de l'enceinte sacrée, les dieux de l'Orient, notamment Sérapis et Isis, auxquels, étant triumvir, il avait lui-même voué un temple après la mort de César. Vainement Tibère, incrédule autant que soupçonneux, et quelques-uns des premiers empereurs, proscrivirent de temps en temps les cultes nouveaux; Rome, centre du monde et rendez-vous des peuples, ne pouvait échapper aux dieux des nations. Qu'importaient d'ailleurs des interdits intermittents bornés à une ville nécessairement ouverte à tous ? Dans toutes les régions de l'empire, au-dessous de la religion impériale, purement politique et laïque, s'agitaient en foule des religions d'une toute autre nature, offrant pour remède aux douleurs, aux misères physiques et morales, des rêveries, des magies, des vociférations exaltées, des processions, des mystères, des frénésies sauvages, des ivresses et, avant tout, l'abdication de la volonté entre les mains des prêtres, illuminés ou charlatans; toutes résolument indifférentes à l'Etat et à la vie civile, hostiles à la raison et à la science. Le mal avait eu sa période d'incubation, période assez longue. Le transfert de la Cybèle idéenne, en 204, en avait marqué le début; les orgies criminelles réprimées par le sénatus-consulte des Bacchanales (186), le remplacement des vieux Livres sibyllins, brûlés en 83, par un

fatras de prophéties ramassées en Grèce, en Egypte et en Asie, enfin les rapides succès de Sérapis avaient frayé la voie à des personnages et à des cultes le plus souvent similaires, qui, par leurs allures exotiques, par leurs extravagances, réveillaient, ravivaient la religiosité engourdie, la curiosité blasée des maîtres du monde.

La religion de la Magna mater, à laquelle il nous faut revenir, comme à un point de départ, avait d'abord été contenue dans de justes bornes, restreinte à une demi-publicité. Mais, dans les derniers temps de la République, elle paraît jouir à Rome d'une liberté entière. Sous Auguste, elle est une des principales distractions du peuple ; les poètes décrivent avec complaisance le culte phrygien, ses usages étrangers, les transports furieux de ses prêtres. Toutefois, Claude, le premier, autorisa la grande solennité du mois de mars, la fête de la Magna mater et d'Attis. Nous en avons déjà indiqué l'esprit et le thème. Il s'agit d'une mère-épouse qui a perdu son fils ou son époux, et qui se désole, qui le retrouve et se réjouit. Ce drame se joue du 22 au 27 mars. Le premier jour ou le premier acte, 22 mars, s'appelait *Arbor intrat* : un pin ou sapin, symbole d'Attis trépassé, était porté, au milieu des pleurs et des gémissements, dans le temple de la Grande-Déesse, où on l'enveloppait de bandelettes et de guirlandes fleuries. C'était un souvenir du jour où Cybèle, trouvant sous un sapin le corps mutilé du jeune dieu, l'avait emporté dans une grotte et avait répandu sur lui des larmes amères. Du 22 au 24, régnaient le deuil et le jeûne ; le 24 était le « jour du sang », le point culminant de l'action : alors éclatait la frénésie des prêtres, les *galli* ; plus d'un se mutilait, avec une rage si maladroite qu'il en mourait ; on l'enterrait en grande pompe. Le 25, Attis, plus heureux que ses prêtres imbéciles, ressuscitait dans toute sa virilité ; il était rendu à sa mère, à son amie, comme le so-

leil printanier, vainqueur de la nuit, est rendu à la terre, à la nature fécondée. — Car toute cette fable grossière n'est qu'une allégorie équinoxiale. — Une joie désordonnée succédait au délire de la douleur. Après un jour de repos, ou plutôt de volupté, la déesse consolée allait se purifier dans l'Almo, petit affluent du Tibre. Une grande procession, carnaval des plus licencieux, sous la bénigne surveillance des quindécemvirs palatins, escortait le char qui menait au bain la pierre noire de Pessinunte.

Au culte de Cybèle se rattachent les Tauroboles et Crioboles, dégoûtantes expiations, originaires aussi de l'Asie Mineure et qui s'introduisirent à Rome au temps d'Adrien. Un grand nombre d'autels destinés à ces cérémonies sont venus jusqu'à nous ; on en a découvert à Naples (133), à Bénévent, à Vénafrum, à Formies, à Rome autour de Saint-Pierre, et beaucoup aussi à Lyon. Toujours, ils portent une tête de taureau ou une tête de bélier, avec un couteau de sacrifice. La Grande Déesse y est représentée, souvent avec Jupiter, en qualité de mère universelle et primordiale. Attis est le jeune amant, le demi-dieu, que la déesse sans mère, donc radicalement immaculée, aime d'un divin amour, à qui elle donne l'empire des champs et du soleil. C'est à ce grand couple qu'on vient demander l'expiation et la purification de la vie, par le sang du taureau et de l'agneau, du jeune bélier. Voici comment la cérémonie est décrite par le chrétien Prudentius, Prudence : L'initié se place dans une fosse recouverte d'un plancher à claire-voie. Sur ce couvercle, on amène la victime, taureau ou bélier du sacrifice, et on lui plonge le couteau dans la poitrine. Le sang qui jaillit coule à flots dans la fosse, inondant l'initié qui, s'il est vraiment pieux, ouvre la bouche au liquide rédempteur. Les inscriptions attribuent à ce baptême une vertu bien connue ; il procure la renaissance et la vie éternelle. Les particuliers n'étaient pas seuls à en apprécier les mé-

rites. Des villes, des provinces entières se le faisaient administrer par représentants. La cérémonie était aussi très souvent célébrée pour le salut de l'empereur.

Tous les cultes asiatiques présentaient les mêmes caractères essentiels. La divinité de Cumana, en Cappadoce, *Enyô*, déesse de la Lune et de la Nature, avait, comme la Magna Mater, ses prêtres furieux, *bellonarii*, qui couraient autour de l'autel, vêtus de robes noires et les cheveux épars, et se mutilaient horriblement en l'honneur de quelque Attis dont on ignore le nom. Tibulle a vu la prêtresse se fouetter jusqu'au sang, se déchirer les bras avec une hache et, toute ruisselante, prophétiser l'avenir. C'est à Sylla qu'elle doit d'avoir été confondue avec l'honnête Bellone ou Duellona romaine, antique génie indigète de la guerre. C'est cet illustre superstitieux qui l'a introduite à Rome. On raconte qu'en 88, il se trouvait alors en Asie, la terrible déesse lui apparut en songe et lui commanda de marcher sur Rome pour s'y baigner — s'y purifier sans doute — dans le sang de ses ennemis.

Parmi les déesses, d'origine sémitique assurément, chaldéo-syrienne, peut-on dire, dont le culte prospéra sous les Séleucides, et fut apporté à Rome par les légions et par des généraux souvent destinés à l'empire, on ne peut oublier la fameuse Dea Syria, dont Plutarque et Lucien se sont occupés, après Néron, qui s'en fit le zélé protecteur. C'est une Vénus, parèdre féminine d'un dieu solaire quelconque, Baal, Thammouz, Adonis, et au fond identique à la Cybèle phrygienne, à Bellone, à l'Artémis d'Ephèse; Baalith, Mylitta, Istar, Aschéra, Astarté, Aphrodité, Juno-Curitis, on peut lui donner indistinctement tous ces noms. Elle préférait, paraît-il, celui d'Atargatis, qu'on peut rapprocher de l'Ahtar des anciens Arabes, de *Adar*, un nom du soleil. Les Philistins l'adoraient

sous le nom de Derkéto, femme de Dagan ou Dagon. Les Perses l'avaient trouvée sur l'Euphrate, au gué de Karkémish, et l'avaient admise dans leur panthéon. C'est près de l'Euphrate encore (et c'est pourquoi Lucien, de Samosate, la connaissait si bien), c'est à Bambykè, Hiéropolis (la ville sacrée), que s'élevait son temple le plus ancien, fondé par Sémiramis.

Il ne faut attacher à cette tradition aucune importance historique. Sémiramis, Sammouramith, la reine aux colombes, aux jardins suspendus, n'était qu'une divinité babylonienne, un des synonymes d'Atargatis.

La conception de la Dea Syria avait été à ce point élargie par le syncrétisme (fusion universelle des divinités similaires), qu'elle rappelait à la fois Junon, Vénus, Rhéa, Minerve, Diane, les Parques, etc. C'était l'élément féminin de la dyade suprême, que le monothéisme a si vainement tenté de supprimer. (Tant qu'il y aura des femmes, il y aura des déesses, et pourquoi non ?) A l'entrée du sanctuaire se dressaient deux emblèmes génésiques, de grande dimension, élevés, disait-on, par Bacchus ; à l'intérieur, un Jupiter et une Junon étaient portés par des couples de taureaux et de lions ; entre eux, on remarquait une petite statue de Sémiramis, et, çà et là, des images d'Apollon, d'Atlas, d'Hermès, d'Hélène, d'Hécube, de Paris. Le temple, cela va sans dire, avait son bois sacré, vaste parc peuplé d'animaux, dont le soin occupait trois cents prêtres vêtus de blanc.

On aura, je pense, reconnu un de ces *pairidaësas* (tel était le nom que lui donnaient les Perses), un de ces lieux de délices que les rédacteurs de la Genèse hébraïque ont transfigurés en Eden, ou paradis terrestre, soit que cet ouvrage fût, comme il est probable, postérieur à la Captivité, soit que les Hébreux primitifs, originaires de Chaldée et de Mésopotamie, eussent gardé le souvenir de ces

enclos verdoyants, si précieux en des climats torrides.

Les animaux — destinés au sacrifice — n'en étaient pas les seuls habitants. Une multitude de joueurs de flûte, d'eunuques, de danseuses, concouraient aux deux sacrifices quotidiens et aux grandes cérémonies annuelles, l'une en souvenir du déluge, l'autre en l'honneur du printemps et du soleil ressuscité. D'innombrables pèlerins accouraient à ces fêtes, pour s'enivrer de danse, de musique et de sang. Car les mutilés ne manquaient pas plus à la déesse de Syrie qu'à ses collègues de Cappadoce et de Phrygie. Les collèges de prêtres ou de serviteurs rassemblés autour des sanctuaires asiatiques formaient autant de couvents qui vivaient de la crédulité publique, lançant dans les villes, dans les campagnes, de petits groupes de frères quêteurs.

Des troupes de fanatiques et d'eunuques ambulants parcouraient ainsi l'Asie et la Grèce, et rançonnaient la piété des imbéciles attirés par les contorsions et litanies sacrées ; les plus présentables entraient dans les maisons, exhibant, comme tant d'autres mendiants à domicile, des lettres, des recommandations, des images bêtes et des reliques efficaces. Encore la déesse n'encaissait-elle qu'une faible part de la récolte. Lucien et Apulée nous ont peint de vives couleurs l'hypocrisie et la licence de ces escrocs religieux, le cortège aviné se reformant quelque peu à l'entrée des villages ; l'âne porteur de la déesse — un proche-parent de Balaam et d'un autre ânon fort connu depuis — prenait lui-même une pose décente, « acceptant comme siens l'encens et les cantiques ». Quand le cercle de badauds s'est grossi, les eunuques forains commencent leur pantomime, ils dansent, ils se démènent, hurlent autour de la sainte idole « à qui cet honneur se rend », et puis ils font le tour en secouant leur sébile. Rien de nouveau sous le soleil.

La déesse de Syrie, dont la lignée a fort pullulé depuis, était, comme nous le disions, justement chère au divin Néron ; sous le nom de Maïuma, qu'avait popularisé une vaine ressemblance avec *Maïa*, elle était adorée au mois de mai, surtout dans les ports de commerce, à Gaza, à Antioche, à Byzance, à Ostie ; les fêtes de Maïuma, très courues, ramenaient tous les ans une sorte de carnaval populaire.

A côté de ces manifestations désordonnées, souvent répugnantes et odieuses, les cultes égyptiens, d'aspect grave et pompeux, forment un contraste apparent, mais qui ne doit pas nous tromper ; la forme varie, le fonds est le même. Rien n'est plus pauvre, plus buté, que les religions sémitiques hellénisées. Elles ne voient — quand elles voient — que le phénomène, journalier ou annuel, des victoires alternées des ténèbres et de la lumière, de l'hiver et de la belle saison — la nature pleurant la perte et saluant le retour du soleil ressuscité et rédempteur. Cette idée, fort simple, est charmante quand on la prend pour ce qu'elle vaut. Mais, dès qu'on y cherche une règle morale et la base d'une doctrine religieuse, elle devient — ce qu'elle a toujours été — puérile, et encore, fausse et pernicieuse, comme on aura lieu de le voir. Au reste, la chaste Isis et le secourable Sérapis ne songeaient pas à mal, et il serait injuste de leur en vouloir si leurs aventures contribuèrent à propager certaines rêvasseries mystérieuses. Plusieurs fois chassés de Rome sous la République, puis en 19 sous Tibère, ils reparaissaient toujours plus aimés, toujours plus goûtés du peuple. C'est même de leur dernier exil qu'on peut dater leur triomphe définitif. Le culte proscrit franchit le Pomœrium sous les Flaviens et jouit de la faveur des Antonins. Il se composait d'offices quotidiens célébrés le matin et le soir, et de deux solennités annuelles, qui sont des plus curieuses.

La première, populaire sur toutes les côtes de la Méditerranée, avait été complètement détournée de son sens primitif. Apulée, qui l'a vivement décrite, et qui est pourtant un esprit délié, n'y voit qu'une fête d'Isis, patronne de la navigation. En effet, dès le matin, une procession se dirigeait vers le bord de la mer, à la lueur des flambeaux et des lampes (souvenir d'une cérémonie évidemment nocturne), au son des hymnes et de la musique, avec les prêtres, les attributs et les images des dieux. Le grand-prêtre fermait la marche. On consacrait à Isis un vaisseau peint à la mode égyptienne (*navigium Isidis*) ; on le chargeait d'ornements et de marchandises, on l'arrosait de lait, on attendait qu'il eût disparu à l'horizon, et on revenait alors vers la ville en priant pour l'empereur, le Sénat et le peuple romain. Enfin la foule était admise à baiser les pieds de la statue d'Isis. Que de traits antiques émoussés, effacés, dans ces pratiques dénuées de sens ! Le vaisseau est la *bari* funéraire qui portait sur le Nil, ou sur le fleuve des enfers, la momie royale ou divine, Osiris tué par Typhon. Les ornements et les denrées dont la barque est chargée, ce sont les offrandes et les provisions qui accompagnent le mort dans la seconde vie. Mais Osiris, vous le savez, est le Soleil ; le navire symbolique n'est autre que la barque solaire emportant à travers l'océan céleste l'astre décoloré, pour le ramener à l'aurore, ressuscité et triomphant. La libation de lait dont il est question, c'est la blancheur de la voie lactée, ou cette « pâle clarté qui tombe des étoiles ». Il y a là sans doute une addition grecque, une réminiscence d'Hèraclès (le Soleil couchant) allaité par Hèra, la déesse du ciel.

L'autre fête d'Isis, bien que célébrée à tort en octobre ou en novembre, était restée plus fidèle au mythe fondamental. Elle reproduisait l'histoire de Sérapis *(Osor Hapi)* et d'Isis, la douleur de la déesse Nature après la mutilation et la mort de

l'époux, sa joie délirante lorsque le dieu reparaît dans toute sa vigueur, soit en personne, soit sous la forme d'Horus, Harpocrate, le fils du couple suprême, l'époux de sa mère. Les prêtres exprimaient par leurs lamentations et leurs chants d'allégresse les sentiments d'Isis. Et lorsque le bon chien Anubis avait retrouvé dans les enfers la piste du soleil éteint, quand les caresses d'Isis avaient ranimé le dieu, quand Horus victorieux avait pourfendu le noir démon, le peuple saluait le retour d'Osiris par ces cris répétés encore à Pâques dans les églises de la Russie : « Réjouissons-nous! Il est ressuscité! »

Le culte de Sérapis comportait encore des mystères, fort répandus, sous l'empire, dans le monde romain. Les initiés, *Isiaci*, *Osiriaci*, faisaient profession de chasteté. On les reconnaissait, dans les processions, à leur tête tondue, à leur blouse de toile. « L'initiation », nous dit Apulée, « était une sorte de mort volontaire avec une autre vie en expectative ». Voici comme Lucius, l'amusant héros de *l'Ane d'Or*, en raconte les détails essentiels : « Un avertissement clairement exprimé, par une nuit des plus obscures, m'annonce qu'enfin allait luire pour moi le jour à jamais désirable. Je fus instruit par la même voie *de la somme nécessaire aux frais de ma réception*. Après avoir accompli l'office du matin, le prêtre tire d'une cachette d'un sanctuaire des livres écrits en signes propres à les rendre inintelligibles, animaux, roues, spirales, hiéroglyphes, inventions étranges qui n'ont pour objet que de soustraire le sens à la curiosité des profanes. Il en lit un passage relatif aux préparatifs indispensables. Tout ce qui devait être acheté le fut bientôt, à tout prix, tant par moi que par les miens ». Des ablutions appropriées, dix jours de sévère abstinence, mettent le récipiendaire en état.

« Le soleil sur son déclin ramenait le soir quand je me vis entouré de tous les côtés d'une foule

nombreuse qui, selon l'usage antique et solennel, venait me faire hommage de divers présents. Le grand prêtre me revêt de lin écru et, me prenant par la main, me conduit au plus profond du sanctuaire ». Là se passent et se disent des choses ineffables que je ne puis révéler sans sacrilège. « Ecoutez et croyez, car ce que je dis est vrai. J'ai touché aux portes du trépas ; mon pied s'est posé sur le seuil de Proserpine. Au retour, j'ai traversé tous les éléments. Dans la profondeur de la nuit, j'ai vu rayonner le soleil. Dieux de l'empyrée, tous ont été vus par moi face à face et adorés de près... Au point du jour, couvert de douze robes sacerdotales, d'une robe de lin à fleurs, d'une précieuse chlamyde, ou étole olympiaque, chamarrée d'animaux ailés de toutes couleurs, on me fit asseoir sur une estrade, en face de la déesse ; ma main droite tenait une torche allumée ; mon front était ceint d'une belle couronne de palmier blanc, dont les feuilles dressées semblaient autant de rayons lumineux. Tout à coup, les rideaux se tirent, et j'apparais, comme la statue du Soleil, à la foule qui fixe sur moi ses regards avides. Trois jours durant, ma brillante intronisation se répète, accompagnée d'un somptueux et délicat festin. Un tribut d'actions de grâces, « bien insuffisant sans doute », achève d'épuiser mes ressources modestes. Mon cœur se brise, mais je n'ai plus qu'à me séparer de la déesse. La face collée sur ses pieds divins, que j'arrose longtemps de larmes amères, d'une voix étouffée par les sanglots, je lui adresse la prière suivante : Divinité sainte, source éternelle de salut, protectrice adorable, tendre mère, etc., etc., vénérée dans le ciel, respectée aux enfers, par toi le globe tourne, le soleil éclaire, etc., par toi les sphères se meuvent, les siècles se succèdent, les éléments se coordonnent... Ton image sacrée restera profondément gravée dans mon âme. Mais quoi ! ni mon génie n'est à la hauteur de tes louanges, ni ma

fortune ne suffit à t'offrir de dignes sacrifices ».

Hélas! une inspiration de la déesse qui vient d'alléger son esprit et sa bourse l'avertit que sa ruine et sa sainteté ne sont point parfaites encore; qu'il lui reste à être éclairé par la lumière du père tout-puissant des dieux, de l'invincible Osiris; que, malgré la connexité, l'unité d'essence et de culte, la différence est grande entre les forces d'initiation respective. De son côté, le dieu ne cessait de le presser par des rêves et des sollicitations plus directes. Il se défait de sa garde-robe, et le voilà encore soumis à des jeûnes, à des épreuves, admis aux nocturnes orgies du grand Sérapis. Le dieu, sans doute, lui envoie quelques affaires — Lucius est avocat — dont les profits, bien que légers, l'aident à subsister. Enfin, au prix d'un troisième noviciat, il voit grossir ses honoraires. « A quelques jours de là, le dieu suprême entre tous les dieux, grand entre les grands, auguste entre les augustes, le souverain dominateur Osiris daigna m'apparaître dans mon sommeil, non plus sous une forme empruntée, mais dans tout l'éclat de la majesté divine. Il m'engagea à persévérer intrépidement dans la glorieuse carrière du barreau, « en dépit de l'envie ». Il m'admit au nombre des décurions quinquennaux et même dans le collège des *pastophores*, cette corporation d'antique origine, contemporaine de Sylla. Au lieu de rougir de ma tonsure, je me promène avec orgueil nu-tête et j'en fais montre à tout venant ».

Ces divertissements pieux, prises d'habit, quêtes et autres procédés de drainage, qui sont de tous les temps, faisaient vivre en joie une foule de confréries, *éranes*, *thiases*, des légions de sorciers chaldéens, — « la Chaldée est dans Rome », disait Juvénal, — syriens, égyptiens, carthaginois et les déités correspondantes, féminines et masculines.

Jusqu'ici, dans ces couples divins, la femme joue volontiers le premier rôle. Le principe fécondé.

l'élément humide, la terre, la lune, la voûte nocturne, forment le pivot des religions dites chthoniennes. Mais le grand fécondateur, ciel, soleil, organe génésique, ne saurait y être oublié, puisqu'il est l'objet constant des désirs, des pleurs et des joies, l'instrument nécessaire du plaisir et de lapropagation. Les Indo-Européens lui ont toujours attribué la prééminence et la lui ont rendue, même dans les cultes empruntés à l'Orient. Ils ont accueilli d'autant plus aisément les dieux solaires mâles, soit du Nil, soit de l'Euphrate, soit de l'Arabie, de la Phrygie, ou de la Perse. A cette classe appartiennent les Jupiters Sabazios, Casius, Dolichenus, Héliopolitanus, et l'innocent Elagabal ; ce sont les Flaviens qui en commencèrent l'importation, par reconnaissance. — Un certain oracle du mont Carmel avait promis l'empire à Vespasien, à ce crédule qui ne manquait pas d'esprit, cependant, et qui sut exécuter adroitement quelques miracles à Alexandrie. Après lui, les Antonins, grands cosmopolites, s'occupèrent de ces dieux que l'éloignement grandissait. Trajan, marchant contre les Parthes, consulta à Balbek (Héliopolis) le dieu soleil, à qui Antonin voua depuis le fameux temple décrit par Volney ; Adrien offrit à Casius un sacrifice aux portes d'Antioche.

Le Jupiter de Balbek s'appelait *Adad ;* c'était le mâle d'Atargatis ou Dea Syria. Jeune homme appuyé au timon d'un char, il tenait dans sa main gauche des foudres et des épis. Sa statue indiquait ses volontés par divers mouvements. Son oracle avait été institué par Apollon. Le Jupiter de Dolicha (Syrie septentrionale), très semblable, plus le sexe, à la Bellone de Comana, avait un caractère guerrier. C'est un homme armé à la romaine, monté sur un taureau vigoureux. Il eut un temple sur l'Aventin, d'autres dans l'Italie méridionale. Les légions répandirent son culte le long du Danube et jusqu'en Angleterre.

Quant au *Deus Sol Elagabal*, « montagne de El », fétiche d'une petite ville de Syrie, pierre conique tombée du ciel, ni pire ni meilleur que le caillou de Pessinunte, il régna un moment sur le panthéon romain. On sait la bizarre aventure qui porta au rang suprême deux petits-fils d'une Syrienne ambitieuse, Julia Mæsa ; comment l'aîné, Bassianus, qu'on fit passer pour fils de Caracalla, étonna le monde, si blasé pourtant, par un mélange extraordinaire de faste, d'obscénité, de piété fanatique ? C'est le beau, le féroce, le saint Héliogabale, Elagabal, prêtre du dieu dont il avait pris le nom. Il amena avec lui la pierre sacrée d'Emèse, lui bâtit sur le Palatin un temple enrichi des dépouilles de tous les sanctuaires les plus vénérés, temple où il sacrifiait tous les jours sous les yeux du Sénat ; et tous les jours inventant de nouvelles folies ; toutefois, il eut l'idée, que nous ne saurions blâmer, de marier son Elagabal avec la déesse vierge de Carthage. Mince empereur, fin mythologue, esthète incompris, il fut tué à la fleur de l'âge ; mais Elagabal, renvoyé à Emèse, survécut à son prêtre ; et nous le voyons encore recevoir l'hommage d'Aurélien, le vainqueur de Zénobie.

§ II. — Culte de Mithra. Dualisme Mazdéen

Le dieu védique Mitra, Mithra chez les Perses, dieu solaire, médiateur et rédempteur, a été épargné par la réforme Zoroastrienne. Hérodote, Xénophon, Théopompe, Plutarque ont remarqué la vitalité de son culte, la solennité de sa grande fête annuelle. — Le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Cilicie renfermaient, au Ier siècle avant notre ère, de nombreux adorateurs de Mithra. Les soldats de Pompée adoptèrent ce dieu qui passait pour invincible. Très rapidement, les armées romaines suivirent leur exemple et portèrent le nom, puis la légende et les mystères de Mithra dans tous les coins du monde. — Comme tous les dieux lumineux, Mithra est le combattant céleste, le vainqueur du dragon de la nue; il poursuit le monstre dans la caverne de la nuit et en sort radieux au matin. — Explication des bas-reliefs symboliques de Mithra. — Epreuves des initiés. — Rivalité et rapports de Mithra et du Christ. Origine perse du diable. — Utilité du Démon. — La Gnose. — Le Manichéisme.

Le plus grand de tous ces personnages orientaux qui assumaient, et rajeunissaient, les attributs des Zeus, des Bacchos, des Hèraklès, des Asklépios, surtout d'Apollon et du Soleil, c'est assurément le dieu Mithras.

Preller dit, à tort, qu'on était tout disposé à l'identifier avec le soleil. Pourquoi l'identifier ? Mithra était le soleil même, le parèdre de Varouna et d'Ahoura Mazda, l'Aditya solaire venu du haut Indus avec les ancêtres des Mèdes et des Perses pour règner sur « les vastes campagnes » célestes.

Nul n'ignore quelle place d'honneur lui fut laissée par la réforme mazdéenne ; il garde dans l'Avesta sa montagne, d'où il s'élance à l'aurore, son paradis où il reçoit les élus jugés par ses fidèles acolytes Rasnu et Arstat, son armure d'or, son char et ses coursiers, ses flèches radieuses, sa massue fulgurante et son disque resplendissant. C'est

l'implacable ennemi du mensonge, le dieu de la vérité. Hérodote, soit qu'il le confondît avec la Mylitta babylonienne, soit qu'une déesse Mithra, la Lune ou l'Aurore, ait réellement été invoquée par les Perses, lui a prêté le sexe féminin. Il importe peu. On sait par d'autres écrivains, non moins que par les textes zends, la longue faveur dont a joui Mithra chez les Eraniens. Xénophon nous apprend que les Perses juraient par Mithra (Cyrop. VII, Econom. IV) ; ce mode de serment se retrouve chez Plutarque dans la bouche d'Artaxercès et d'autres personnages. Théopompe, cité par le même Plutarque, appelle Mithra le médiateur, *Mésitès* ; titre conforme aux indications du Boundehêche. Mithra occupant, en effet, la vaste région de Vayou, Vaï, l'atmosphère, intermédiaire entre la Lumière incréée et les ténèbres inférieures, se trouvait être le protecteur de la terre et des hommes. « L'historien Duris, cité par Athénée, et qui est un peu postérieur à Théopompe (340 à 276), parle de fêtes importantes et mystérieuses célébrées en l'honneur de Mithra », le Mithragân (ou Mihragan) pour lequel le satrape d'Arménie (Strabon) envoyait au grand roi vingt mille poulains. Le roi, parfumé, richement vêtu, coiffé de la mitre ou kidaris où était représenté l'orbe solaire, recevait des mains du grand prêtre des citrons, du sucre, des lotus, des coings, des jujubes, des pommes, des raisins blancs et sept baies de myrte. Des vêtements étaient distribués au peuple ; et c'était dans toutes les villes un échange de fleurs, de fruits et de graines odoriférantes ; usages qui ont survécu à la victoire de l'Islam. Cette fête tombait le 15 du mois réservé à Mithra (le VIIe) et durait six jours. Au dire des écrivains orientaux, c'était à ce quantième de l'année que la terre et l'homme avaient été créés, et que le héros Féridoun (Thraêtaona) avait triomphé de Zohak (Azi Dahaka). De la Médie et de l'Arménie, où Mithra n'était pas-

moins honoré que dans la Perse, comme l'indiquent les noms de Mitradatès, Mitrobatès, cités par Hérodote, le culte du dieu avait passé en Asie-Mineure, notamment en Cappadoce et dans le Pont. Tous les Mithridates qui ont régné dans ces pays étaient des adorateurs de Mithra. Mithridate signifie donné ou créé par Mithra. C'est de Cilicie, après la guerre des Pirates, que les soldats de Pompée rapportèrent en Europe la religion mithriaque, 70-68.

Un siècle avant notre ère, les dieux des Hellènes et des Latins ne vivaient plus que grâce à la dévotion machinale des foules. Les railleries d'Aristophane, les interprétations symboliques des Platoniciens et des Stoïciens, le dédain suprême des probabilistes et surtout des disciples d'Epicure avaient vidé de toute substance les brillants personnages de l'Olympe homérique. Les amateurs de merveilleux, les cœurs naïvement ou subtilement pieux étaient contraints de se réfugier dans les cultes nouveaux ou qui leur semblaient tels. Et ce n'était pas seulement la foule qui se livrait tout entière aux ivresses des mystères syriens, phrygiens, égyptiens ; qui revenait aux pierres sacrées, aux cultes obscènes ; les esprits éclairés, les femmes du bon ton s'abandonnaient aux séductions de la magie, aux évocations des démons et des morts ; et les philosophes, si les mystiques ont jamais été dignes de ce nom, amalgamaient en d'odieux pêle-mêle les aberrations les plus raffinées, les plus abstraites, avec les plus grossières données du sentiment religieux, telles que l'adoration directe du feu, des astres, de l'eau, du coq ou du serpent. Mithra réunissait en lui toutes les séductions qui pouvaient gagner et les âmes simples et les *dilettanti* de haute mystagogie. Astre, dieu visible, dieu victorieux, dieu véridiqne, médiateur indulgent, il devait plaire au peuple, aux soldats, aux rêveurs gnostiques.

Pour les uns, il fut et demeura simplement le Soleil, le dieu invincible. *Deo Soli invicto Mithræ*, est la formule constamment employée dans les inscriptions latines consacrées au dieu perse. Sur les monnaies de Kanerki, roi indo-scythe du Ier siècle, Mithra est un soleil nimbé et radié. D'autres, comme Julius Firmicus Maternus, un père de l'Eglise, voyaient en lui la personnification humaine du feu. D'autres un intercesseur qui, par le baptême et la confession, au prix de nombreuses épreuves, d'initiations pénibles, et même de transmigrations pythagoriciennes, assurait à ses adeptes la béatitude éternelle. Mais quelques altérations que les croyances et les doctrines ambiantes aient pu introduire dans la légende et dans le culte, on reconnaît toujours le dieu et le mythe indo-européens, tels que les Eraniens les ont accommodés à leur conception dualiste. Mithra n'a pas cessé d'être le combattant céleste, la lumière triomphant des ténèbres, l'astre ou la foudre écartant les nuées.

On a cité souvent des vers fort alambiqués de Stace ; le poète dit au Soleil : Soit que tu préfères être appelé Titan vermeil, *roseum Titana*, selon le rite du peuple achéménide, soit Osiris favorable aux moissons, soit Mithra, entraînant sous les rochers de l'antre persique des cornes indignées de le suivre :

Persei sub rupibus antri
Indignata sequi torquentem cornua Mithram.

Cette image *biscornue* montre combien le vieux mythe védique était encore familier aux Romains. Mithra, aussi bien qu'Indra ou Agni, reprenait aux démons ravisseurs les vaches fécondes, il arrachait aux nuées les eaux désirées par la terre. Seulement, Stace intervertit les rôles, ou du moins semble donner à Mithra pour demeure la caverne d'où il tirait les vaches et les pluies enfermées par

Vritra. L'erreur est plus sensible dans les vers de Commodien :

> *Vertebatque boves alienos semper in antris,*
> *Sicut et Cacus, Vulcani filius ille.*

« Toujours il détournait dans les antres les bœufs d'autrui, comme Cacus, ce fils fameux de Vulcain ». Aussi les chrétiens s'empressaient-ils de traiter Mithra de dieu des voleurs. Mais comment le dieu libérateur et sauveur était-il descendu du rôle d'Hercule à celui du brigand Cacus ? par une confusion très naturelle entre deux cavernes, l'antre démoniaque et la grotte où la tradition perse localisait la naissance du dieu. Mithra est le soleil qui jaillit de la montagne ; il est dit né de la pierre (*natus de petra*, ὁ ἐκ πέτρας), soit de la voûte céleste (Açman) considérée comme une immense pierre d'où se détachent les carreaux de la foudre, soit de la sainte Bérézaïti, la cime orientale d'où l'astre paraît s'élancer ; il sort des ténèbres, des cavernes de la nuit, d'une grotte située aux flancs du mont sacré. Une comparaison, peu agréable aux chrétiens, assimilait cette caverne à la grotte de Bethléem, dont l'invention avait probablement été suggérée par la grotte mithriaque ; des païens ingénieux allaient même jusqu'à donner pour mère à Mithra une vierge de race royale.

Nous possédons, au Louvre, quatre bas-reliefs où sont réunis les principaux éléments de la légende de Mithra, telle que l'Occident la concevait. Sous un cintre, mamelonné de festons qui ressemblent plus à des nuages qu'à des rochers, un jeune homme coiffé du bonnet phrygien est à demi-couché sur un taureau qu'il poignarde et dont sa main gauche comprime les naseaux. Sur les plis flottants de son manteau sont posées deux colombes. Un chien se dresse entre les jambes du taureau abattu ; un serpent menace l'animal dont une sorte de crabe ou de scorpion semble piquer le ventre.

Les deux coins sont occupés, en haut par la face du soleil, à la droite du héros, et à gauche par le profil de la lune, ou encore par deux chars, l'un qui arrive et l'autre qui fuit. En bas, deux génies tiennent deux torches, l'une est levée vers le ciel, c'est le flambeau du jour, l'autre renversée tristement. Ailleurs on voit figurer un hybride d'homme et d'animal, *Æôn* (grec *Ai* (*V*) *ôn*, latin *Ævum*), le Temps, qui fait sortir l'homme de la brute, la pensée de l'épaisse matière ; — une de ces banalités vaines, dites sublimes, sur lesquelles ont déraisonné des gens très subtils.

A vrai dire, tout dans cette allégorie ne s'explique pas aisément. Quel est ce taureau immolé ? Est-ce le Taureau unique, premier des êtres créés, menacé dans sa virilité par la Druje Busyancta sous forme de scorpion, attaqué par Ahrimane déguisé en serpent Azidahaka ; le taureau dont les chairs et les entrailles doivent produire d'innombrables plantes salutaires, dont le sang doit régénérer le monde ? Et pourquoi est-il égorgé par Mithra, qui fait métier de sauver les vaches ? Il semble que ce soit ici le bœuf *Hudayœo*, sacrifié par Çosyant à la fin des temps. Le chien de l'Aurore aboie joyeusement à la venue du jour ; ou encore il représente la bonne création, en face du serpent et du scorpion, créatures d'Ahrimane. Ce rôle conviendrait également aux colombes, à moins que ces oiseaux d'Aphrodite et de la Chaldéenne Sammouramith, attributs probables de la déesse Anaïtis, ne rappellent l'union intime de la puissance humide, féconde, et du principe igné, solaire, générateur.

Quoi qu'il en soit, dès le premier siècle avant notre ère, les mystères de Mithra, (baptême d'eau et de sang, confession, communion, appareil nocturne), obtenaient, dans le monde gréco-latin, un prodigieux succès, et comptèrent des milliers d'adhérents. Ils n'étaient certes pas moins efficaces que

les Crioboles de la *Magna Mater*. Les initiations comportaient jusqu'à quatre-vingts épreuves graduées. Il fallait traverser le feu, souffrir le froid, la faim, la soif, nager, marcher jusqu'à l'extrême fatigue, et ainsi de suite. Les diverses phases portaient des noms symboliques. Le premier degré était celui des *Corbeaux*, des êtres noircis par le vice et que le dieu devait rendre à leur blancheur première ; le second était celui des *Mystérieux* ; on y apprenait les *mots ineffables* — qui abondent en toutes ces simagrées. — Ensuite une *œuvre*, comme on dit aujourd'hui, était réservée aux soldats, très fiers de recevoir dans la caverne l'épée et la couronne magiques ; n'était-ce pas leur rappeler que l'empire était à la pointe du glaive ? On pouvait devenir lion ou lionne (le lion est l'emblème de Mithra) ; Perse, Coureur céleste, enfin Père, c'est-à-dire dieu. Et toutes ces corporations allaient s'étageant des ténèbres à la lumière.

Le roi Tiridate, arrivé d'Arménie à Rome pour se faire couronner, disait à Néron qu'il était venu à lui comme à un autre Mithra. Pendant plus de deux siècles, c'était à qui courrait aux autels du dieu perse, objet des railleries de Lucien. Au temps d'Hadrien, son culte était si populaire qu'un écrivain grec, Pallas, y consacra un traité spécial, que Porphyre nous fait connaître. L'odieux Commode sacrifiait des hommes à Mithra. Le fait, malignement exploité par les chrétiens, est rapporté par le biographe Lampride ; mais rien ne prouve, tout permet au contraire de douter, que les sacrifices humains fissent partie de la liturgie mithriaque. Il s'agit ici de la fantaisie cruelle d'un monstre. L'administration, qui interdisait aux druides le meurtre sacré, ne l'eût pas toléré en Italie et en Asie. Toujours est-il que Mithra, complètement assimilé au dieu *Sol* « *Sol*, *deus certus* » disait Aurélien, et à Sérapis, était le favori des demi-sages que les railleries des philosophes avaient

détachés du polyhéisme gréco-romain mais que la prudence, l'indifférence ou la méfiance générale contre le juif, arrêtait à mi-chemin du fanatisme chrétien. Constance Chlore, Constantin, furent vaguement favorables à Mithra et à Sol (dont les rayons décorent plus d'une médaille de Constantin, même une image imberbe du dieu chrétien). Le *labarum* (d'un mot chaldéen qui signifie « durée ») paraît avoir été un hommage discret au Soleil oriental, à Mithra. Les derniers païens lettrés ne voyaient dans les innombrables divinités de tous les panthéons que des variantes et des épithètes du dieu Sol. Macrobe consacre à cette exégèse un des plus précieux passages de ses *Saturnalia* (I, 17-23) ; il nous invite à faire rentrer tous les dieux dans le Soleil. « Les diverses énergies du Soleil » *Diversæ virtutes solis*, nous dit-il, « ont donné aux dieux leurs noms ».

Mithra brilla d'un dernier éclat lorsque Julien tenta, vainement hélas ! cette restauration polythéiste qui eût peut-être abrégé la fameuse nuit de dix siècles où le monde allait entrer ; enfin il disparut avec le paganisme expirant, dont il avait été le dernier champion.

L'Eglise, qui combattait en lui un rival du Christ rédempteur, ne se doutait pas que le Christianisme lui-même devait beaucoup, devait le plus vital et le plus fructueux de ses dogmes au dualisme Eranien. Quel est, en effet, le plus utile personnage, quel est le pivot de la religion chrétienne ? Cherchez bien. Est-ce le Père éternel ? Il a délégué ses pouvoirs. Est-ce l'Esprit-Saint ? Il avait une besogne définie ; il s'en est acquitté ; nul ne songe à lui. Est-ce Joseph, auquel on n'a rien à refuser parce qu'on lui doit trop ? Est-ce la Vierge, aussi révérée de son fils mort qu'elle en fut dédaignée pendant la vie ? Est-ce Jésus, qui avait promis le royaume de Dieu et qui ne l'a pas donné ? Sans doute tous ces dieux et demi-dieux ont leur rôle et

leur puissance. Mais pourquoi les invoque-t-on ? Quel péril, quel ennemi rendent à jamais nécessaire la médiation des saints, de la Vierge et du Christ ? Ne voyez-vous pas que l'existence, l'action, l'infatigable énergie du Diable sont les seules raisons d'être de la religion chrétienne et les garanties de sa durée ? Le diable est le prince du monde ; le diable est l'immortel adversaire et le précieux croquemitaine, le trésor inépuisable de l'église militante, captatrice et quêteuse.

Or ce diable, que le Messie a trouvé, il est vrai, dans la *Genèse* et dans le *Livre de Job*, ne paraît nullement sémitique. La Bible juive (combien je la vénère quand je songe au Nouveau Testament !) n'appartient nullement, par sa rédaction, aux antiques périodes de l'humanité. Remaniés, complétés sous Ezéchias et Josias (VIIIe-VIIe), totalement récrits après le captivité par Esdras et Néhémie (V^e^-IVe siècles), les anciens livres (et l'on ignore si le Pentateuque en faisait partie) se sont grossis, jusqu'après l'ère chrétienne, de menus romans, fragments, psaumes de provenance et d'âge divers.

« Sans doute » écrit M. Michel Bréal, « le dualisme systématique des Iraniens devait répugner à un peuple qui avait fait du monothéisme le dogme fondamental de la religion. Mais il ne serait pas étonnant que quelqu'une des légendes si nombreuses du mythe de Vritra se fût frayé un chemin jusqu'en Palestine et eût pris sa place dans les livres juifs, en s'accommodant au caractère général de la religion israélite...

» Le livre de Tobit contient des traces évidentes de la démonologie iranienne. Asmodée, ce mauvais génie qui aime Sarra, fille de Raguel, et tue successivement sept hommes qui lui sont donnés en mariage, appartient à la Perse par son rôle comme par son nom. C'est Aêshma-Daêva (en Parsi : Eshem-dev), c'est à-dire le démon de la concupiscence, une sorte de Cupidon, plusieurs fois nommé

dans l'Avesta comme le plus dangereux de tous les *devs*. Il est vrai que le livre de Tobit, dont nous n'avons même pas le texte hébreu, est un des plus récents de la Bible. Mais si nous trouvons dans les parties plus anciennes des conceptions du même genre, il sera permis de supposer que des légendes iraniennes ont pénétré chez les Juifs, soit pendant, soit même avant l'époque où ils se trouvèrent en contact immédiat. Le livre de Job introduit Satan dans le conseil de Jéhovah ». (Y a-t-il rien de moins Juif ?)

» Le récit contenu dans le troisième chapitre de la Genèse offre, avec les croyances mazdéennes, un rapport trop frappant pour que nous puissions nous refuser à y voir une infiltration des idées iraniennes. Non seulement le Serpent rappelle Ahrimane par sa forme et par son rôle, mais le paradis (*Pairi-daeza*, enclos), l'arbre de vie, l'arbre de la science, sont des représentations qui reviennent souvent dans les livres Zends, tandis qu'elles se trouvent isolées et même égarées dans le Pentateuque. Le reste de la Bible (nous ne parlons pas des livres les plus récents) n'y fait aucune allusion ; bien plus, le caractère de la narration juive semble indiquer une provenance étrangère. Le mythe est naïvement défiguré, et certaines circonstances fabuleuses sont rapportées par l'historien sans qu'il les comprenne. Ainsi le Serpent, tout en jouant le rôle d'Ahrimane, est simplement présenté comme « le plus rusé des animaux que l'éternel dieu avait faits ». Ces paroles de Dieu : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme et entre ta semence et la semence de la femme ; cette semence te brisera la tête et tu lui mordras le talon », sont comme une réminiscence vague de la guerre éternelle qu'Ahrimane fait au genre humain...

» Au reste, quand les Juifs se trouvèrent mêlés aux Perses et pénétrés en tous sens par leurs croyances, ils ne s'y trompèrent pas, et d'instinct

ils reconnurent Satan dans le Serpent et un paradis dans le jardin d'Eden. Dans les derniers livres de la Bible, la ressemblance devient beaucoup plus directe ; dans Zacharie et dans le premier livre des Chroniques, Satan s'approprie le caractère d'Ahrimane et apparaît comme l'auteur du mal. Plus tard encore (Mathieu, Apocalypse, Luc), nous voyons que Satan est devenu le prince des démons, la source des mauvaises pensées, l'ennemi de la parole de Dieu. Il tente le fils de Dieu (comme Ahrimane Zoroastre) ; c'est lui qui, pour le perdre, est entré dans Judas. L'Apocalypse nous montre Satan revêtu des attributs physiques d'Ahrimane ; il est appelé le dragon, le Serpent ancien, il livre des combats à Dieu et à ses anges. Le mythe védique, transformé et agrandi par les livres iraniens, entre par cette voie dans le christianisme. Saint Michel, qu'un passage de Daniel indiquait pour ce rôle, défait le dragon, comme un autre Traêtaona. « Et il y eut bataille au ciel (Apoc., XII, 7), Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon et ses anges combattaient contre Michel, mais ils ne furent pas les plus forts, et ils ne purent plus se maintenir dans le ciel. Et le grand dragon, le Serpent ancien, appelé le diable et Satan, qui séduit le monde, fut précipité en terre, et ses anges furent précipités avec lui ». Une fois que l'Apocalypse, en donnant place à une représentation répandue dans tout le monde indo-européen, l'eut autorisée aux yeux de la foi, les traditions locales substituèrent saint Michel, saint Georges ou saint Théodore à Jupiter, Apollon, Hèraclès ou Persée. C'est sous ce déguisement que le mythe védique est parvenu jusqu'à nous et qu'il a encore ses fêtes et ses monuments ».

Nous n'avons pas à signaler aujourd'hui toutes ces variantes épisodiques, recueillies par Maury (*Légendes pieuses*). Nous voulions seulement montrer que l'essence même du christianisme, Ahri-

mane, Satan, le Malin, subordonné, il est vrai, à Dieu, mais aussi éternel que l'enfer chrétien, — son séjour final, — aussi puissant que Dieu sur la terre, dont il est le prince incontesté, appartient à une doctrine plus ancienne, étrangère au génie juif et absolument incompatible avec le monothéisme. Cette anomalie fait, avons-nous dit, la joie et la force de l'Eglise. *Satan est l'auteur du péché*. Or le péché est le pain quotidien, l'inépuisable trésor de cette Druje aux mains longues.

Non content de s'être insinué, par l'intermédiaire de la Bible, dans l'orthodoxie chrétienne, le dualisme perse a inspiré la plupart des hérésies gnostiques de l'Asie-Mineure et de la Syrie. Le christianisme ou du moins des idées chrétiennes avaient rapidement gagné les alentours de l'Arménie et de la Mésopotamie, pays si riche autrefois malgré les guerres continuelles des Romains et des Parthes, et que la domination turque semble avoir ruiné pour des siècles. Là florissaient Samosate, Edesse, Nisibe, et bien d'autres cités qui ne manquaient ni d'écoles, ni de lettrés hellénisants. La tolérance des Arsacides pour les arts et les philosophies de la Grèce laissait librement se fonder sur cette zone indécise, demi-perse, demi-sémitique, demi-romaine, les doctrines courantes anciennes et nouvelles. De là des divagations infinies qui plaisaient aux esprits à la fois raffinés et mystiques, juifs, chrétiens ou païens. La foi aveugle était bonne pour les masses, mais la *Gnose*, comme on disait, la connaissance, n'était accessible qu'aux savants, à l'élite. On spéculait sur l'esprit et la matière, sur le fini et l'infini ; termes extrêmes qu'on reliait par des transitions sans nombre où se perdait la personne du Christ, où s'évanouissait l'indigente mythologie chrétienne. En général, toute Gnose admettait Dieu, principe suprême, surnaturel, spontané, éternel, invisible, manifesté par des émanations, par des *éons*, entités métaphysiques qui

procèdent de ses attributs. Les éons s'étageaient entre l'infini et le fini. Le dernier éon, le démiurge, a la tête dans l'infini, mais il plonge à mi-corps dans la matière, qu'il a créée et organisée. Il y a donc deux royaumes, celui de l'esprit, de la lumière et du bien, celui des ténèbres, de la nature, du mal. L'âme humaine tient des deux matières; le but de la Gnose est d'en expulser les éléments grossiers, de l'alléger du poids qui l'empêche de monter dans l'infini, dans le pur. Le démiurge serre de toutes ses forces les liens qu'il a formés; mais un éon sauveur viendra lui arracher sa captive. Pour les chrétiens, cet éon est venu, c'est Jésus, que Jean a baptisé Christ, et dont l'esprit divin s'est uni à un corps matériel. Ainsi pensaient, avec des nuances diverses, et Simon le Mage, et Cérinthe, et Saturnin d'Edesse, et Bardesane. Les uns et les autres admettaient deux principes : Dieu, le père inconnu; et la matière mauvaise ou ingouvernable, d'où procède Satan. Saturnin prétendait que Jésus n'a eu qu'une existence matérielle apparente, et que le fondateur du christianisme est un éon envoyé pour détruire le démiurge, qui est le dieu des Juifs. Basilide d'Alexandrie et Valentin, Marcion de Sinope, luttaient avec les précédents de subtilités et d'enfantillages. Celui-ci, qui vivait au IIe siècle, reconnaissait trois principes : le démiurge, auteur du mal, créateur du monde, dieu de l'Ancien Testament; le dieu bon, qui a envoyé son fils pour détruire le démiurge; et le diable, qui est entre les deux.

Il faut, pour goûter ces divagations, le pessimisme souriant, profond comme la mer, l'*ataraxie* du sage, qui permet à un Renan de savourer le rêve d'un avenir funéraire et d'un ciel qui n'est pas. A force de compulser les textes, il les anime; il comprend, il voit ceux qui les ont écrits dans l'ardeur d'une foi sincère. Ces noms qui ne nous disent

rien, Polycarpe, Irénée, Papias, Basilide et Marcion, et Clément, et Justin, et combien d'autres ! lui représentent des hommes, des figures distinctes et vivantes qu'il reconnaîtrait entre mille ; leurs traits lui sont familiers, non moins que leurs vertus et leurs faibles. Vulgaires, il discerne le grain de beauté qui les ennoblit ; creux et bizarres, il aperçoit en eux des profondeurs et des sublimités. Mais quoi ! ce style est plat, cette théorie incongrue : heureux les pauvres d'esprit ! Heureux certes ; ils ont mérité mieux que le royaume des cieux, parce qu'ils obtiennent l'indulgence attendrie du plus délicat des lettrés : Ne sentez-vous pas en eux la suavité naïve, l'arome de la poésie populaire ? Un je ne sais quoi s'exhale du pathos de la Gnose, et rayonne des *Apocryphes !* Et notre raffiné s'ingénie à parer de sa prose la plus fluide des bribes de fausses épîtres, de faux évangiles, ou les monotones visions du pasteur d'Hermas. Il n'y a pas jusqu'aux *Vers sibyllins* qui n'amusent sa sagacité d'érudit. Enfin, triomphe de l'art, il fait passer en nous quelque peu de sa curiosité, sinon de sa sympathie. Gagné par la finesse et l'aménité du guide, on prend plaisir à démêler avec lui les éléments complexes de l'orthodoxie qui, avant Nicée, éprouva tant de variations, et n'en subit guère moins depuis.

Le plus célèbre de ces dualistes fut Manès, Mani, né vers l'an 240 après Jésus-Christ, en plein fanatisme zoroastrien. Les Sassanides avaient depuis peu relevé la Perse et restauraient violemment l'orthodoxie mazdéenne, traquant et massacrant l'impie Asémaogha, l'hérétique imbu de gnose chrétienne, alexandrine et même indienne. Mani avait mal choisi son heure, il eut à s'en repentir.

Emprisonné, fugitif, livré au roi de Perse par les Arabes, il périt à trente-quatre ans ; il fut écorché vif et empaillé, dure leçon pour les imposteurs. Sa légende est courte comme sa vie. Un personnage

appelé Budas ou Térébinthe, avait reçu d'un voyageur instruit, Scythianus, riche Arabe contemporain des apôtres, quatre ouvrages intitulés : les *Mystères*, les *Capitales*, l'*Evangile* et les *Trésors*. Ces livres, déposés chez une veuve dont Mani, sous le nom de Kubrikus, était l'esclave, furent l'origine du manichéisme. Le réformateur s'aida aussi des livres sacrés des chrétiens, rapportés de Jérusalem par trois de ses disciples, Thomas, Hermas et Addas ; il put aussi conférer, lors de sa fuite en Arabie, avec un prêtre nommé Tryphon, et avec l'évêque Archélaüs. Nous venons de dire quelle mort cruelle coupa court à sa prédication. Ses adeptes se groupèrent autour de Sis ou Sisinnus, et la secte, établie à Babylone, grandit rapidement, sous des pontifes qui désignaient eux-mêmes leur successeur. Mais, persécuté par les Sassanides et après eux par les Musulmans, le manichéisme, errant de Babylone à Balk, de Samarcande au Khorassan, s'éteignit en Orient vers le neuvième siècle. C'est en Occident que ses doctrines se maintinrent le plus longtemps. Elles s'y étaient répandues de très bonne heure et y causaient de graves soucis aux défenseurs du christianisme.

Essayons de dégager quelques points de ce système, aussi confus que bizarre.

Il y a, cela est entendu, deux principes opposés, incompatibles : la lumière, l'obscurité. Dieu, la lumière, est sans commencement, il règne sur un ciel lumineux et une terre idéale : l'obscurité, le mal, a aussi son ciel et sa terre, denses et ténébreux. Les deux mondes se limitent l'un l'autre, mais leurs extrémités sont infinies. Dans l'obscurité règne Satan, monstre ailé, dragon à la tête de loup, à queue de poisson, à pattes de crocodile. La lutte s'est engagée aux confins des deux empires. Le prototype humain (Gayo Marethan) envoyé pour combattre le démon fut vaincu et à moitié

dévoré. Le roi du Paradis dut lancer l'Esprit de vie au secours du héros mal chanceux, qui, tout penaud, regagna la sphère lumineuse. Les démons ou *Archontes*, capturés par l'Esprit de vie, furent crucifiés dans le ciel où nous les voyons encore : ce sont les étoiles.

Cependant, du mélange de l'ombre et de la lumière, avec le concours des Éons et de deux diables, l'un chaud et l'autre froid, étaient nées l'âme, fille de la vapeur, et la vie animale, fille de l'air ; puis huit terres superposées et dix cieux avec douze portes et treize cavernes. Citons pour mémoire un mur et un fossé qui séparent la lumière des ténèbres, une colonne de louanges (voie lactée, pont Tchinvat) faite d'hymnes, de bonnes paroles et de bonnes œuvres, une grande roue à douze godets (les signes du Zodiaque) qui met la création en rapport avec la lune, le soleil et la lumière incréée ; le sextuple accouplement d'un archonte, d'une étoile, d'une force d'attraction, de l'avidité, de la convoitise et du péché, d'où sont issus Adam et Ève, premier couple, vainement secouru par Isa (Jésus), par l'homme-type et l'Esprit de vie ; Ève unie à Caïn, son fils, enfantant Abel et deux filles : la Concupiscence, épousée par Caïn ; la Philosophie, épouse d'Abel, puis de Caïn, meurtrier d'Abel, son fils et son frère ; Ève, revenue à Adam, et mère du beau Seth ; les démons tuant les vaches dont le lait devait nourrir Seth ; le lotus merveilleux qui allaite ce dernier né d'Adam ; les adultères d'Ève ; la victoire définitive d'Adam et de Seth, leur ascension glorieuse ; enfin la chute aux enfers d'Ève, de Caïn et de la Concupiscence.

Ce n'est pas tout. La race des hommes s'est développée ; il faut régler le sort des âmes et des corps. L'âme des élus reçoit d'une vierge et de plusieurs dieux l'urne pleine d'eau purifiante, le vêtement, le bandeau, la couronne et le flambeau ; elle est conduite, par la colonne de louanges, à

l'homme primitif. Certaines forces vives que contient le corps remontent vers le soleil, où elles formeront un dieu. Le reste du cadavre est rendu à l'enfer. L'âme des *lutteurs* ou *auditeurs*, sans vêtement et sans couronne, errera tristement dans les espaces jusqu'à la fin du monde ; de transmigration en transmigration, elle dépouillera les ténèbres et dégagera la lumière qui est en elle. On sent ici l'influence bouddhique. Quant à l'âme des *impies*, des *athées* (les non-manichéens), elle est vouée, cela va sans dire, à la damnation éternelle. Purification complète de la lumière par un incendie qui durera 1.468 années. Internement définitif de l'obscurité dans le grand fossé qui lui a été réservé au pied du grand mur. Et puis après ? *Au pied du mur?* C'est bien le dernier mot du manichéisme, comme de toutes les autres mystagogies.

Comment ce chaos de toutes les croyances, on peut dire de toutes les extravagances superflues, a-t-il séduit tant de générations ? Pourquoi des Runcariens, des Tisserands, Poblicans, Patarins, Bogomiles, Bulgares, Cathares ou Albigeois ont-ils indéfiniment ressassé les divagations de Manès ? Sans doute pour entretenir le fanatisme orthodoxe, pour alimenter les bûchers de l'Inquisition et exercer le bras séculier, à la plus grande gloire du dieu bon, du lumineux Ahuramazda. Si cette réponse n'est pas la vraie, autant déclarer tout de suite que l'humaine crédulité est un gouffre insondable.

Oui, ces malheureux Albigeois, dont la saugrenue et innocente hérésie attira, au treizième siècle, sur la riche civilisation du Midi, les foudres abominables de Dominique et d'Innocent III, les fureurs de Simon de Montfort et l'habile complicité du pieux roi Louis VIII, furent les victimes de Manès, de Zoroastre et du dualisme iranien. O retentissements profonds des aberrations humaines ; triste répercussion des systèmes les plus nobles et les plus inoffensifs !

§ III. — L'Invasion chrétienne

Esprit exclusif de la secte. Ses vertus anti-sociales. Ses débuts obscurs dans les colonies juives ou hébraïsantes éparses en Syrie, en Egypte, en Asie-Mineure et jusqu'à Rome. Pauvreté de sa légende première. Caractère mensonger des récits évangéliques et des promesses placées dans la bouche du Christ. Mais les malheureux, les pauvres d'esprit, éblouis d'une vision de mort libératrice, sont aisément séduits par ces mirages d'un avenir imminent. — Complètement dégagé du judaïsme après la révolte suprême de Barcocébas, le christianisme se jette dans la mêlée confuse des mythologies et théurgies ambiantes et leur emprunte discrètement ce qui peut plaire aux diverses classes de la population : beaucoup à Isis, à Mithra, un peu aux mythes helléniques, puis au mysticisme alexandrin, surtout à la Gnose. Invention successive du Verbe, de la Trinité, etc. Appelé au trône par Constantin, il installe partout sa hiérarchie à côté de la hiérarchie augustale. L'enseignement chrétien achève la décomposition de l'Empire. L'égoïsme de l'Eglise l'abandonne aux barbares dont elle saura bien exploiter l'ignorance et l'avidité.

Dans ce chaos de mythologies confondues, j'ai dû choisir les quelques figures, sinon nouvelles, au moins distinctes et marquées au coin de cet esprit oriental qui allait engourdir l'intelligence pour un millier d'années. Mais toutes ces déesses de la nature et tous ces dieux solaires n'entendaient pas priver de temples et d'honneurs la multitude des autres dieux, civilisés ou barbares, anciens ou même récents, comme le serpent de Glycon dont Lucien s'est amusé ; tous s'acquittaient de leur mieux, dans tous les coins du monde, de leurs menues besognes, plus ou moins rétribuées. Ce monde surnaturel s'accommodait à merveille, surtout de Dea Roma, du Lare Auguste, du Génie impérial. L'apothéose de Caligula, ou de Maximien Hercule, leur paraissait tout aussi innocente que celle d'un Apollonius de Tyane et de tous les Ca-

gliostro et Jean Journet du temps. Hélas! il leur fallut déchanter, après Constantin, surtout après le farouche imbécile Théodose le Grand, lorsque temples, statues, bêtes sacrées, jusqu'au bon Hapi, tombèrent sous le fer et le feu avec les arts et les rudiments des sciences ; lorsque la pure et belle Hypatia, qui enseignait les mathématiques à Alexandrie, fut déchirée par les méritoires compagnons de l'ascète Antoine, par les fidèles ouailles du très saint épiscope Cyrillus.

Mais comment toutes ces lustrations, expiations, initiations, fort désagréables en somme, et fort coûteuses et si manifestement inutiles, avaient-elles réuni tant d'adhérents, tant de croyants, tous dévots à leur manière aux dieux morts et ressuscités, médiateurs et rédempteurs ? Nous en avons dit les causes principales : ignorance universelle, désarroi politique et moral. Ajoutons que, dans ce monde incohérent, les confréries, les conciliabules, créaient des centres charitables, des points de rencontre, des patries indépendantes, et où chacun se sentait entouré de camarades et d'amis.

Ainsi, par degrés, se détachant des vertus sérieuses et vraies, toujours sûrs de rentrer dans la pureté morale par des pénitences matérielles, substituant les rêves morbides à la volonté, à l'action ; ainsi, les instinctifs, les malheureux, les pauvres d'esprit, élaboraient de toutes parts les éléments de la liturgie et de ce qu'on peut appeler l'esprit chrétien. Ces *a parte* de groupes innombrables préparaient sûrement la dislocation, inévitable au premier choc violent. Mais quoi! ils ne blessaient aucune loi, ils obéissaient, ils payaient, ils ne refusaient pas un hommage courtois aux dieux de l'empire. Ce fut tout autre chose quand des sectaires bornés, qui adoraient une trinité sous prétexte de monothéisme, s'avisèrent de refuser une bouffée d'encens au symbole de l'apparente unité nationale. A des répressions, — fort exagérées

par les intéressés, — et qui visaient non les dieux des chrétiens, mais leur impolitesse et leur sécession politique, — les fanatiques répondirent par ce courage si contagieux, et si peu rare, en somme, du martyre, et les habiles par la préparation de cadres entièrement calqués sur la hiérarchie augustale.

Notre plan ne comporte pas la critique, ni l'exégèse de la doctrine si profondément étudiée par les Strauss, les Peyrat, les Nicolas, les Réville, par les Morin-Miron, les Renan et les Havet (1). Le christianisme n'apparaît ici que comme un des facteurs principaux, le plus décisif, de la décadence intellectuelle et morale dans le monde gréco-romain. Nous devons seulement en esquisser l'histoire, en rappeler les humbles débuts, les sourds progrès et l'éclatant triomphe.

Nul personnage destiné à l'immortalité n'a été plus que Jésus ignoré de ses contemporains. Philon le juif florissait à Alexandrie dans les quarante premières années de notre premier siècle; philosophe platonicien d'une part, et, de l'autre, fort habile interprète de l'Ancien Testament, il a, pour ainsi dire, inventé par avance toute la métaphysique et la théodicée chrétienne. Or, pas une ligne dans ses écrits ne décèle une connaissance quelconque de la mission et des aventures attribuées à Jésus. Josèphe, l'historien des Juifs, qui a vu la prise de Jérusalem, ne tient aucun compte du maître, des apôtres, des disciples, ni de la nouvelle foi. C'est en vain qu'un interpolateur maladroit a cru devoir glisser au travers d'une phrase qui s'en étonne une courte mention dont nul ne soutient l'authenticité. Pline, le naturaliste dont l'érudition complaisante embrasse toutes les sciences et toutes les erreurs de son temps, garde sur Jésus, le Christ et

(1) Voir dans notre volume *L'Histoire* les chapitres intitulés *Origines chrétiennes; D'Auguste à Théodose*.

le christianisme un silence absolu. Et cependant, il y avait déjà à Rome des chrétiens, du temps de Claude, puisqu'ils en furent chassés avec d'autres sectes juives; sous Néron, ils y étaient assez nombreux et assez suspects pour que l'incendie de Rome pût leur être imputé sans trop d'invraisemblance. On a essayé de contester les passages de Suétone et de Tacite où sont consignés ces renseignements. Mais qu'importerait? N'avons nous pas les quatre épitres authentiques de Paul, et même les apocryphes greffées sur les premières, qui attestent un certain développement du christianisme en Asie-Mineure, en Grèce et à Rome. C'est que la diffusion d'une secte juive était singulièrement favorisée par la dispersion ancienne et constante des Juifs. Les captivités de Babylone, les continuels ravages des Chaldéens, des Séleucides, des Ptolémées, des Romains avaient projeté en tout sens la nation si visiblement chérie de Iahvé. Les Israélites se comptaient dans la basse Egypte par centaines de mille; ils pullulaient à Alexandrie et fournissaient de financiers et de ministres les Philométor et les Cléopâtre. La Syrie et la Cilicie en regorgaient. On les trouvait à Antioche, à Chypre, à Tarse, en Galatie, en Ionie, en Macédoine, en Grèce, finalement dans la capitale du monde. Il est donc tout naturel que le supplice de Jésus, comme ceux de Juda le Gaulonite et de Jean Baptiste ait été connu, mentionné par quelque voyageur, dans les milliers de synagogues éparses dans la plupart des pays d'Orient ou d'Occident. Ce fut ainsi que se propagea chez les *hébraïsants* la contagion chrétienne, bientôt activée, enflammée par le souffle de Paul, puis réglée, et vite exploitée par d'habiles organisateurs. Quand nous ouvrons aujourd'hui le Nouveau Testament, nous sommes étonnés sans doute de le trouver si peu digne de l'enthousiasme qu'il excita. Il n'est rien de plus pauvre, et de plus plat, et de plus faux, certes, que les récits évangéliques,

rien de plus amphigourique et de plus insane que les lettres de Paul. Mais toutes ces imperfections étaient comme noyées dans la lueur, dans l'espérance que l'illusion chrétienne répandait sur les âmes endolories.

Les pauvres, les affranchis, les femmes trouvèrent dans les petites sociétés nouvelles des secours et une affection qu'ils n'avaient jamais connue; ils y exerçaient, selon leur âge et leur activité, des fonctions qui les relevaient à leurs propres yeux : prêtres, évêques, diacres, diaconesses, simples fidèles, leur vie avait désormais un intérêt immédiat et un but prochain. Aux désespérés, on promettait justice; aux déshérités de ce monde, un royaume éclatant de lumière. Leur foi était simple autant que fervente. Ils adoraient de toutes leurs forces celui qui leur annonçait, autre Bouddha, la délivrance finale et l'oubli de toutes les misères terrestres. Peu leur importait que Jésus fût un homme, un fils de Dieu, un dieu même. Rien, d'ailleurs, ne les étonnait moins que la divinité d'un mortel et l'incarnation passagère d'un dieu. Non seulement la mythologie officielle, mais toutes les théurgies orientales que la conquête d'Alexandre et la domination romaine avaient déchaînées sur le monde civilisé regorgeaient d'avatars et d'interventions miraculeuses. La Syrie, l'Egypte, la Perse, l'Inde fournissaient à l'envi les mets du festin servi devant une insatiable crédulité. Et les pauvres d'esprit n'accouraient pas seuls au banquet; le même appétit de prodiges obsédait les âmes cultivées.

Adrien, ce curieux universel, ce dilettante archéologue que M. Renan traite en confrère de l'Institut, auquel on passerait Antinoüs en faveur de sa bibelot-manie (si du moins il avait possédé à un égal degré l'amour du beau et le sens critique!). Adrien croyait à demi aux aventures de Sérapis, d'Adonis ou de Mithra. L'homme divinisé des chré-

tiens n'était pas pour le choquer : n'en faisait-il pas lui-même, des hommes dieux? Ce qui l'indisposait contre les chrétiens, c'était leur fanatisme exclusif, leur esprit cosmopolite, les autorités que constituaient, en dehors de l'État, leurs sociétés secrètes. Il sentait l'empire miné sous ses pieds par un travail de taupes. Déjà même quelques-uns de ces artisans de ruine levaient la tête, s'adressaient au monde entier, au Sénat, aux pouvoirs publics; avec une inconscience naïve, des apologistes soutenaient la parfaite innocuité de la foi nouvelle, protestaient de leur obéissance aux lois, à la seule condition qu'on les dispensât de les observer.

Les avocats du christianisme, Quadratus, Justin, Athénagore, etc., étaient ordinairement des métaphysiciens dévoyés, heureux de donner un corps aux entités par lesquelles ils avaient remplacé les dieux. Les néo-platoniciens, néo-pythagoriciens d'Athènes, d'Alexandrie, d'Éphèse s'accommodaient aisément d'un dieu inconnu, équivalent au moteur immobile et au souverain bien. Seulement, leur foi moins simple s'efforçait de rattacher la légende juive et le vague messianisme aux conceptions mieux suivies de leur délire logique. Héritiers de Philon, même de Paul, ils cherchaient à doter le christianisme d'une philosophie, d'une science transcendante. Tâche ardue, entreprise contradictoire! La religion révélée n'est-elle pas la négation de la science et de la philosophie?

En somme, vers le commencement du second siècle, le christianisme, demi-juif, demi-alexandrin, était encore à l'état chaotique. Fort déjà par le nombre, il était faible par le manque de cohésion dans la doctrine, d'unité dans la direction. Pour prendre conscience de lui-même, il devait se dégager de toute complicité avec le judaïsme. Pour devenir vraiment universel, il devait s'assimiler l'esprit du monde qu'il aspirait à régir. Agent de dissolution, bon pour préparer les âmes à la fin

prochaine de la vie terrestre, puisque son juge suprême s'obstinait à ne point venir sur les nuées, puisque ses promesses étaient démenties par la durée de l'empire, il devait, à moins de crouler sous son mensonge sincère, laisser dans l'ombre tout ce que l'égoïsme du salut avait d'incompatible avec l'ordre social, et fatalement, en dépit de son origine, accepter la famille, la cité, l'état, s'adresser non plus seulement à des dieux futurs, mais à des hommes présents et vivants, amants, époux, fils, commerçants, soldats, magistrats, citoyens. Singulier contraste! Une doctrine de mort forcée de présider au cours naturel de la vie! Il fallait enfin que l'Eglise devînt un organisme politique, capable de lutter avec le gouvernement établi sans le combattre ouvertement, capable, le moment venu, de partager et d'absorber la puissance civile.

Une orthodoxie, une hiérarchie, telles étaient les deux nécessités qui s'imposaient au christianisme. La première ne fut constituée qu'au quatrième siècle. L'autre ne déploya toute sa force qu'en montant sur le trône de Constantin. Toutes deux s'ébauchaient confusément.

Aux yeux des contemporains, aux yeux de la masse des fidèles, le christianisme se distinguait mal du judaïsme; c'était, c'est encore, à bien des égards, une hérésie juive. Les orientaux surtout, considérant que Jésus était venu accomplir la loi, non la détruire, ne savaient trop s'il était loisible de renoncer aux pratiques juives, au sabbat, à la circoncision. Il y avait en Syrie et en Asie-Mineure des *ébionites* qui se croyaient et qui étaient en réalité les vrais continuateurs de l'ascète nazaréen, les disciples de Pierre, de Jacques, frère du Seigneur.

La révolte de Bar-Coziba vint, sinon trancher, ce qui est impossible, au moins relâcher singulièrement le lien qui embarrassait le christianisme. Cette revendication désespérée, qui amena la ruine

totale de la Judée juive et qui hâta la substitution d'une ville romaine, Ælia Capitolina, à la sainte Sion, ne fut point appuyée par les judéo-chrétiens; elle fut condamnée par les gentils christianisés. Dès lors, dit M. Renan, une haine profonde sépara les Galiléens des Israélites. Ceux-ci furent pour ceux-là des déicides et des maudits. Les Juifs regardèrent les chrétiens comme des renégats; mais tandis que, avec une ténacité admirable, ils suivaient leur route isolée, épiloguant dans leur Talmud sur la lettre de leurs livres sacrés, non sans emprunter à l'hellénisme et aux théurgies régnantes les éléments de la Cabbale — digne pendant de la Gnose, — le christianisme prit une individualité bien nette et bien marquée, et aussi une puissance d'expansion prodigieuse. Il n'abandonna pas la Bible, et comment l'eût-il pu faire? mais il la présenta comme une préface, une figure en partie transitoire de la vraie religion. Tout en laissant pénétrer dans le *Canon* des continuations d'*Esdras*, des *Macchabées*, des romans tels que *Judith* et *Esther*, et cette fade histoire de Tobie où M. Renan daigne trouver des douceurs, il s'attacha de préférence aux prophètes, ces aînés du Christ, cherchant et surtout interpolant dans leurs prédictions après coup les plus minces détails de la légende et de la mission divine. Source inépuisable de sottises pour la théologie, de sarcasmes pour Voltaire! On a toujours pu et l'on pourra toujours argumenter sur ce thème : Votre dieu était un juif et vous haïssez vos maîtres en les exploitant. Mais c'est le moindre côté de la question.

Sans Jésus, par conséquent sans la Bible et les Juifs, il n'y aurait jamais eu de christianisme; mais par eux, par lui, combien de temps aurait-il duré? Il a vécu, il s'est nourri du milieu où il se développait, auquel il a dû s'adapter. L'adhésion des foules ignorantes ne lui aurait pas donné l'empire du monde. Il lui fallait des bergers pour conduire le

troupeau, des officiers pour encadrer l'armée. Or, ses adeptes métaphysiciens, nous l'avons dit, acceptaient malaisément, non les miracles, qui n'en faisait? mais la légende et le dogme principal, le seul à peu près qui tendit à se fixer.

On ne prlait encore, M. Courdaveaux l'établit dans un excellent article de la *Critique religieuse*, (oct. 1879), ni de Trinité, ni même d'égalité, moins encore d'identité entre le Père et le Fils. Le Fils était encore une créature du Père, l'Esprit un synonyme ou un envoyé du Fils. On admettait seulement, sans rien approfondir, qu'un être privilégié avait paru sur la terre, associant dans sa personne aux actes les plus humbles d'un corps périssable, une puissance déléguée par un être éternel et infini. C'est contre cette confusion que protestait un reste de logique.

Les Gnostiques — nom commun de sectes sans nombre — demi-philosophes, demi-hallucinés, qui ont fourni à l'église plus d'un père ou d'un hérésiarque, étaient généralement enclins à subordonner, à écarter, à nier même l'*humanité* du Christ. Dans leurs hiérarchies d'*éons*, de démiurges émanés du divin *plérome*, — sorte du synonyme du néant ou être absolu, il n'y avait point de place pour des gens de chair et d'os. Non, le Jésus souffrant et mangeant, le crucifié abreuvé de fiel n'était qu'une apparence, une fantasmagorie, derrière laquelle se cachait l'Harmonie préétablie de Leibniz, la raison raisonnante des choses (cette quintessence dernière de l'anthropomorphisme), le Logos de Platon ; et comme *Logos* signifiait tout ensemble « raison » et « discours », le Christ devenait la manifestation de la raison divine par la parole ; en ce sens il était vraiment dieu et coéternel au Père. Ces Gnostiques, en accentuant la *divinité* du Christ, en préparant la dualité divine, sauvegardaient du moins le monothéisme fondamental.

Avec son cortège d'imaginations baroques, ce

genre de mysticisme métaphysique, supérieur assurément à la naïve mythologie chrétienne, effrayait à bon droit les avisés politiques, d'autant qu'il exerçait de véritables ravages parmi les simples exaltés. Ceux ci, mêlant à la légende le pathos gnostique, inventaient une foule de contes piats sur la vie antérieure de Jésus, sur son enfance merveilleuse, ses graces de bambin sur les bras de sa mère, Isis de ce nouvel Horus, sur ses menus travaux de charpente, sur ses entretiens avec les oiseaux, ses disputes avec ses petits camarades; ils rapportaient les péripéties de sa descente aux enfers ; d'autres faisaient une histoire à Marie, lui créaient une famille, nommaient son père et sa mère ; l'immaculée conception, la présentation au temple, l'assomption, sont des fruits de leurs veilles. On forgeait des apocalypses, des visions, des épîtres, des évangiles qui s'insinuaient dans le Canon, qui se lisaient dans les assemblées, à la grande édification des pieux gobe-mouches.

De ces innocents, l'Eglise accepta beaucoup. M. Renan fait voir que plus d'un dogme est né de cette manie superstitieuse, que l'art chrétien en a tiré la plupart de ses motifs, le culte ses fêtes et ses cérémonies. L'Eglise eut pour principe, tout en prenant garde de dépasser la mesure de la crédulité courante, d'établir l'orthodoxie sur la moyenne des fictions compatibles avec la légende centrale ; elle tirait parti de tout ce qui ne contredisait pas aux dogmes vitaux de la révélation, de la rédemption, de l'incarnation, de la résurrection des morts et du jugement dernier. Il semble qu'elle ait renoncé, de nos jours, à cette sagesse relative.

Mais si elle agréait, à titre de menus suffrages et de hors-d'œuvre édifiants, un grand nombre de puérilités, elle eut préféré ne donner aucune place à la gnose. La gnose faisait du christianisme une secte alexandrine, une fusion des mythes de la Grèce, de l'Egypte, de la Syrie et de la Perse. L'in-

terprétation néo-platonicienne pouvait s'appliquer à tout, aussi bien qu'à la vraie foi. Que deviendraient les mystères, si la sagesse humaine les expliquait à sa fantaisie ?

L'Église ne se départait pas encore de l'unité divine, et ici elle pouvait s'accorder avec la gnose. Mais, d'autre part, elle tenait absolument à son homme-dieu, vrai homme et second dieu, qui devait posséder une personne composite, distincte de celle du Père, tout en lui demeurant identique par une de ses deux natures. C'était singulier ; mais bientôt n'allait-elle pas s'écrier : *credo quia absurdum ?* Bien plus, elle tendait à reconnaître un troisième dieu, non moins distinct, non moins identique, inférieur cependant, dieu-colombe, dieu intermédiaire, souffle qui guidait la raison, portait les ordres et les exécutait au besoin. L'incarnation, en révélant son utilité, avait mis son existence hors de doute. Et dès qu'il existait, sa place était marquée à côté des deux autres, pour ainsi dire entre eux. Déjà quelques-uns voyaient dans ce *Pneuma* aux langues de feu, dans ce *Paraclet* qui inspire et console, la vraie essence et le fin fond de la divinité.

Un apocryphe célèbre vint couper court à ces perplexités de la foi, et introduire, à dose orthoxode, la gnose dans le canon sacré : « *In principio erat Verbum* » et le Verbe était Dieu. En lui était la Vie, et la Vie était la Lumière : La Lumière luit dans les Ténèbres, mais les Ténèbres ne l'acceptèrent pas... Et le Verbe a été fait chair..., Fils unique, venant de la part du Père ».

Nous savons tous qu'il n'y a point de parole ou verbe sans troisième circonvolution, sans cordes laryngiques et sans cavité buccale. C'est donc au sens de virtualité de la parole, de Raison, qu'il faut prendre l'entité du Pseudo-Jean ; et, pour la seconde ou troisième fois, un des dogmes chrétiens se trouve établi sur un jeu de mots, sur le double

sens du mot grec *Logos*. De plus, nous retrouvons ici, l'illusion bien connue qui consiste à extérioriser une faculté humaine pour en faire l'attribut, ou même la substance d'un être conçu et créé par l'homme à son image. Rien de plus commun que ce procédé. Déjà dans les hymnes du *Rig-Véda* la parole nous apparaît divinisée, et qualifiée, avec une merveilleuse justesse, de créatrice des Dieux. Thaut chez les Égyptiens, Hermès chez les Grecs, ne sont également que la parole personnifiée. Il n'est pas jusqu'aux Juifs à qui une telle conception ne fût familière.

Dans les Proverbes, dans Job, la Sagesse joue le rôle d'un assesseur de la Divinité. Les anciens textes, dit M. Renan, « faisaient parler Dieu dans toutes les occasions solennelles » ; ce qui justifiait des phrases comme celles ci : « Dieu fait tout par sa parole, Dieu a tout créé par sa parole ». On fut ainsi amené à considérer la Parole comme un ministre divin. Peu à peu, on substitua cet intermédiaire à Dieu, dans les théophanies, les apparitions, dans tous les rapports de la Divinité avec l'homme ». Chez les Juifs d'Égypte qui parlaient grec, le double sens de *logos* permit de rattacher les symboles de la théologie égyptienne aux spéculations du platonisme. Dans le livre alexandrin de la Sagesse, attribué à Salomon, le Logos est le parèdre, le *métathrone* de Dieu. Philon en vint à le considérer comme « un second Dieu », ou « l'homme de Dieu ». On voit comment les idées messianiques pouvaient se combiner avec ces creuses métaphores.

Le quatrième évangile, en consommant l'identification du Christ avec le Logos, se trouvait pleinement d'accord avec la foi et la métaphysique de son temps. Bien avant que ce livre fût reçu dans le canon sacré, la même théorie était suggérée par Justin et d'autres apologistes.

Cet écrit, qui ne prit d'autorité que vers la fin du

second siècle, est, dit Renan, le manifeste, « habile à sa manière », d'une école distincte ; rien n'en révèle plus clairement le caractère artificiel que les entorses données à la légende, que les discours placés à tout propos dans la bouche de Jésus, que les « lourdes et solennelles affirmations » dont le ton présomptueux répugne au tact subtil de M. Renan. Le Pseudo Jean ignore l'art des nuances. Et c'est justement sa parfaite assurance en ses amphigouris mystiques qui a fait illusion sur l'auteur et consacré sa doctrine. N'était-ce pas là le pur style de Pathmos ? L'évangile de Jean fut tenu pour authentique, pour vrai et, plus encore, pour sublime. *Habent sua fata libelli*.

Désormais, la monothéisme est bien près d'être sacrifié. Le crucifié est vrai homme et vrai Dieu, une émanation incarnée de Dieu : la seconde personne est constituée. La troisième se forme. La Trinité peut venir avec ses contradictions insolubles. On plongera longtemps, sans en rien rapporter, dans ce mystère que seize livres d'Augustin n'ont pu éclaircir ; et il faudra répéter avec lui, cette conclusion aussi naïve que modeste : « ce n'est pas que j'eusse quelque chose à dire, mais il fallait bien dire quelque chose ». Il nous a été donné de voir entrer dans le triangle suprême, une quatrième personne — la femme était trop oubliée ! — voir une cinquième, l'innocent et putatif Joseph. C'en est trop ; la Trinité ne peut plus se refermer ; elle est envahie, elle croule et disparaît. A la place où fut le mythe fondamental, on n'aperçoit plus que deux cœurs, trois cœurs ou quatre, cœurs saignants, viscères réels, cœur de Jésus, cœur de Marie, cœur de Marie Alacoque, et encore cœur de Joseph, salués par les *Chœurs* des anges, siégeant au sommet de la mythologie, en avant des dieux honoraires.

Tout en élaborant ainsi, en retouchant sans cesse, et en émondant de son mieux l'édifice touffu

de la vérité révélée, les gens dont le royaume n'est pas de ce monde ne perdaient pas de vue un seul moment la grande entreprise politique qui aboutit à la suprématie de l'Eglise catholique. Elle est commencée, à Rome, ce qui était inévitable, au centre même du monde civilisé. Les évêques de Rome, s'appuyant de la légende de Pierre combinée avec l'ambition de Paul, ne cessent d'affecter en toute circonstance une sorte d'arbitrage universel, une prépondérance amicale. Ils rencontrent des rivalités légitimes ; leurs collègues d'Asie et d'Afrique, groupés autour de certaines capitales de province, étaient peu disposés à reconnaître une autorité lointaine. Les uns, plus voisins du berceau de la religion, prétendaient avoir reçu les premiers et dans toute sa pureté, la tradition des disciples immédiats ; un certain Polycarpe, entre autres, vieillard respectable et obstiné, disait avoir connu les apôtres. Ceux d'Alexandrie et d'Athènes, imbus de théories subtiles, trouvaient bornée et grossière la foi des occidentaux. Mais l'Église romaine, comme on sait, triompha peu à peu de ces oppositions ; et elle les aurait définitivement vaincues, sans la fâcheuse division de l'empire. Au reste, tout en préparant de loin le grand Schisme, le transfert de la capitale à Constantinople émancipa la papauté, et livra l'Occident à l'entreprise théocratique la plus audacieuse que l'histoire ait jamais vue. Nous n'avons pas à dire comment l'Eglise Catholique s'affermit à Rome et s'arrogea l'empire.

Ne pouvant nous étendre, nous n'avons voulu toucher à toutes ces aberrations d'âmes épuisées par l'ennui et les misères de la « *Paix romaine* » qu'en anthropologiste soucieux de suivre, de débrouiller le fil des transformations étranges, douloureuses, funestes que le sentiment religieux a fait subir au cerveau de l'homme. Notre but est atteint, si nous avons fait comprendre comment le christianisme a

pu se constituer de tous les résidus mythiques et métaphysiques, se grossir, se parer de toutes les idées, de tous les rêves flottant sur la décomposition gréco romaine ; aux prises avec toutes les mythologies et théurgies ambiantes, il leur a emprunté tout ce qui pouvait relever et populariser sa légende. Apollonius de Tyane faisait force miracles ; les écrivains sacrés en ont bourré les Evangiles. Attis renaissait au printemps, Hercule montait au ciel, de là la Résurrection et l'Ascension. L'Incarnation surabondait dans tous les polythéismes. Mithra sortait d'une grotte. L'agneau, ou le bélier, donnait son sang pour les divers baptêmes, Isis portait sur ses bras le jeune Horus radieux ; La Triade régnait sur le panthéon égyptien. Platon et Philon avaient esquissé la Trinité. Le Logos, le Verbe, florissait dans toutes les écoles, dans toutes les Gnoses. De tout cela la religion nouvelle tira ses mystères et ses dogmes, elle apparut enfin dégagée et distincte du Judaïsme, et, fille ingrate, elle renia son père. Enfin le démonisme perse, qui livrait le monde à d'innombrables agents du bon et du mauvais principe, lui permit d'enrôler tous les olympes, c'est-à-dire de ranger dans les armées de Satanas-Ahrimane toutes les divinités du paganisme, et de leur opposer les phalanges de Sabaoth, les myriades des saints obscurs ou saugrenus, commandés par quelques milliers de diacres, presbytres, épiscopes, archimandrilles et patriarches experts aux exorcismes, aux conjurations, aux tours de magie blanche ou noire. C'est riche de toutes ces dépouilles, qu'elle a pu faire illusion aux disciples plus ou moins convaincus des cultes et des doctrines auxquelles elle prétendait se substituer ; qu'elle s'est mesurée avec la froide orthodoxie simplement politique et civile, imaginée par Auguste pour servir de lien au faisceau incohérent de l'Empire ; et que par son triomphe même il a proclamé la dé-

composition sociale, l'effondrement du colosse.

Le christianisme a été le plus puissant démolisseur de la civilisation antique. On ne détourne pas vainement de la terre vers le ciel, de la vie vers la mort, de la lutte douloureuse mais fortifiante vers le nirvana des béatitudes éternelles, des nations écrasées sous un joug victorieux, des populations épuisées par des siècles de hasards ; on n'enseigne pas en vain ces fausses vertus, la résignation, l'abnégation, l'obéissance, ces faciles servantes de la tyrannie et du fanatisme. On ne soigne pas en vain l'anémie par les débilitants.

C'est pourquoi, sans apporter au monde une amélioration morale appréciable, il a éteint la lumière de l'esprit et brisé le dernier ressort d'une énergie défaillante. Il a livré l'Empire aux barbares, aux « *Fléaux de Dieu* » si admirés des Augustin et des Hiéronyme, espérant bien empêtrer ces enfants farouches dans les mailles du filet de Pierre. Et il y a réussi. Et si pleinement que malgré les efforts du XIIe siècle, malgré les déchirures violentes de la Renaissance, de la Réforme et de la Révolution, l'immense et funeste réseau couvre encore la moitié de l'univers.

Avant de fermer ce livre, embrassons d'un coup d'œil le vaste espace que nous venons de parcourir ensemble ; en vingt pas nous avons franchi vingt siècles.

Après avoir assisté à l'arrivée successive de toutes les populations diverses qui se sont entassées, du couchant et du levant, du midi et du nord, dans la longue et étroite péninsule, nous nous sommes attachés d'abord à ce groupe ausonien, ombro-sabello-latin, au centre duquel devait se constituer la puissance romaine. Nous avons dépeint les frustes divinités de son enfance animiste, ses dieux indigètes, ses coutumes funéraires, ses mânes, ses lares, ses génies, ses pénates, son culte pour le foyer domestique et national, son goût pour les

présages, les augures et les formules liturgiques, les grandes figures de son panthéon lumineux et céleste, pastoral, agricole et guerrier : Janus et Diane, Jupiter, Junon et Minerve, Mars, Quirinus, Saturne et Ops, Cérès, Liber et Libéra, tous ceux qui ont présidé à la naissance de Rome, latine avec Romulus, sabine avec Tatius et Numa, étrusque avec les Tarquins ; sans oublier l'histoire des diverses corporations sacerdotales, Luperques, Saliens, Pontifes, Flamines, Arvales, dont nous avons interprété les rites et les hymnes. Cette première et importante étape ne pouvait être dépassée si nous laissions derrière nous les Étrusques et les Ombriens, instituteurs industriels et liturgiques de l'Italie centrale : nous nous sommes donc arrêtés quelque temps à étudier leurs origines probables ou certaines, leurs arts, leurs croyances et leurs langues, l'une encore indéchiffrée malgré la découverte de la précieuse inscription d'Agram, l'autre restituée par la sagacité des Aufrecht et des Michel Bréal. Nous tournant alors vers la Grande Grèce, nous avons vu les dieux helléniques, Hèraclès, Apollon, et la légende troyenne d'Énée et de Vénus se confondre, dans un intime amalgame, avec les divinités et les mythes du Latium et de Rome : puis l'invasion du mysticisme oriental et des mystères de la déesse phrygienne, de Bacchus-Sabazios, d'Isis et Sérapis, à peine enrayée par les réformes d'Auguste, et, malgré l'institution de la religion impériale, frayant la voie à une conception nouvelle des choses humaines, au culte d'un dieu mort, ressuscité, médiateur et rédempteur, culte expurgé, amendé et faussé par le christianisme, au détriment de l'empire et de la civilisation.

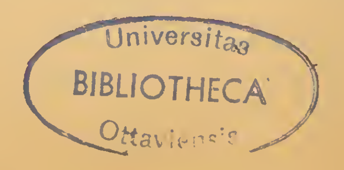
Nous avons montré que la fusion entre la puissance romaine et le génie hellénique, si divers bien que procédant de peuples apparentés et d'une commune culture, a été trop tardive pour fonder un organisme solide et vivace. Mais Rome, élève d'une

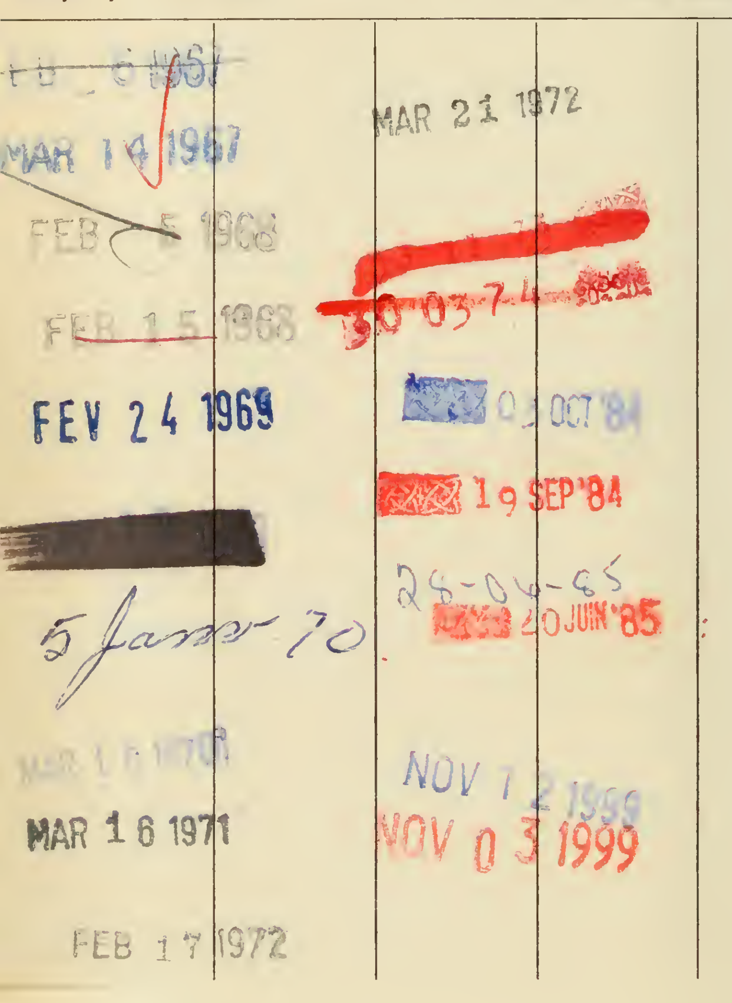
Grèce et d'un Orient corrompus, n'en a pas moins été l'initiatrice et la maîtresse des nations occidentales. Dix siècles de nuit ont en vain étouffé la lumière qu'elle y avait répandue. Et c'est à cette lueur, pour ainsi dire exhumée, que la Renaissance a rallumé le flambeau de la civilisation moderne. Athènes et Rome, du fond de leur passé, ont éclairé l'avenir ; et leur éclat n'a été dépassé que par l'éclosion des sciences, j'entends les sciences objectives, physiques et naturelles qui, découvrant l'origine et la succession des mondes, l'évolution des formes animées et des tissus vivants, arrachant à la nature des secrets supérieurs à tous les rêves religieux, — vapeur, électricité, photographie, télégraphes, transmission et fixation du son, que sais-je encore ! — ont, définitivement et quoi qu'il arrive, émancipé l'esprit humain.

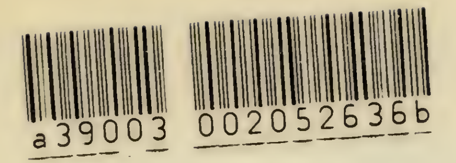
FIN

TABLE DES MATIÈRES

Châteauroux. — Imprimerie Langlois




MAR 21 1972
FEV 24 1969
19 SEP '84
MAR 16 1971
NOV 03 1999
FEB 17 1972


a39003 002052636b